



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN L242 Q

2021.1.1 (02-63)

Bought with the income of
THE
SUSAN A. E. MORSE FUND
Established by
WILLIAM INGLIS MORSE
In Memory of his Wife



Harvard College Library

Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

62^{me} VOLUME. — 17^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 4 (Janvier 1904)

PARTIE EXOTÉRIQUE

La Science divinatoire et les Plantes (p. 1 à 3) **G. Phaneg.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

La Sépulture de Myrithis (avec fig.) (p. 4 à 25) **Al. Gayet.**
Le Chiffre de la Bête (p. 26 à 41)..... **Hapi.**
De l’Affliction (p. 42 à 47)..... **Boehm** (trad. Debeo
Esprit et Pensée — Force et Matière (p. 48 à 60) **C^{no} Franlac.**
La Kabbale pratique (p. 61 à 65)..... **Eckarthausen.**

PARTIE INITIATIQUE

Sur l’emploi de l’opium (p. 66 à 76)..... **Sédir.**

PARTIE LITTÉRAIRE

Reverie (p. 77)..... **O. de Bezobrazow.**
Le Cimetière (p. 78)..... **Mahot Hutrèb.**

Ordre Martiniste. — Ecole Hermétique. — Les Rayons N. — Un merveilleux cas de télépathie. — L’abus des manchettes occultistes dans la presse. — Les Fakirs à Paris. — Le philosophe Kant et le voyant Swedenborg. — Un secret par mois. — Bibliographie. — Revue des Revues.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
 5, rue de Savoie, à Paris-VI^e. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE CHACORNAC

PARIS — 11 Quai Saint-Michel, 11 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

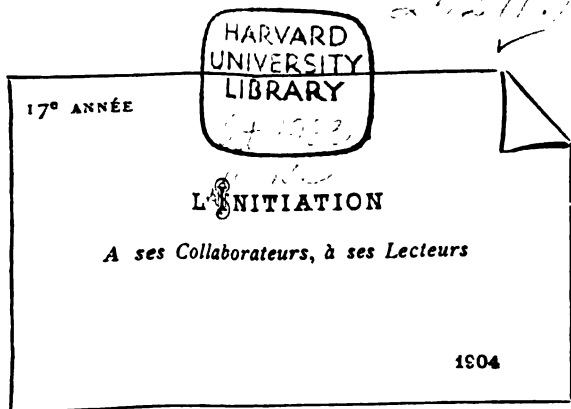
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



*Que cette année, aux terribles clichés,
soit douce à nos lecteurs.*



PARTIE EXOTÉRIQUE

La Science divinatoire & les Plantes

Le principe qui domine toutes les sciences divinatoires, avons-nous dit, a été énoncé de la façon suivante: Tout signe visible est la manifestation de quelque chose d'invisible. Cela est vrai pour l'homme et doit être vrai également pour la Nature. Je voudrais faire voir aujourd'hui, le plus clairement possible, comment on peut vérifier ce principe dans les plantes.

Un botaniste, après avoir classé un grand nombre de végétaux, de fleurs, s'est-il jamais demandé *pourquoi* telle ou telle plante était rouge, blanche ou jaune ? Je ne le pense pas ; cependant tout a sa raison d'être dans l'univers, et peut-être ces couleurs vont-elles nous aider à retrouver les propriétés intérieures de ce beau tournesol ou de cette splendide rose qui brillent là-bas sous les rayons du soleil. On sait que les astres sont des centres intelligents d'émission de force astrale et que leur influence est très nettement délimitée. On a observé, par exemple, que la couleur dominante de Saturne était le noir livide, plombin ; que celle de Jupiter était la couleur blanche tirant sur le rouge, etc. On connaît pour chaque planète la forme, la saveur qu'elle donne aux plantes influencées par elle, la partie du corps humain qu'elle domine et son action générale physiologique.

Avec un peu d'habitude, il sera donc facile, en voyant une plante, de reconnaître quelle influence elle subit et par conséquent quelles sont ses propriétés secrètes.

Voici quelques renseignements qui permettront cette étude. Il en emprunte une partie aux « Plantes magiques » de Sédir.

Saturne est surtout concentrant ; sa couleur est noir livide, il donne aux plantes des formes grandes et tristes, des fruits âcres et vénéneux ; il influe sur l'œil gauche, les dents, la rate, la vessie, la main gauche, les jambes. Exemple : l'ellébore, dont le suc guérit les douleurs de *jambes* et de *vessie*.

Jupiter est surtout rayonnant, est majestueux. Sa couleur est bleue ou blanche, tirant parfois sur le rouge. Les formes qu'il donne aux plantes sont des formes touffues. Les fruits sont sucrés et acidulés. Souvent les fleurs sont sans odeur. Il influe sur les poumons, le *foie*, les *humeurs*. Exemple : la *jusquiame*, dont la racine est excellente pour les *ulcères*, pour la *goutte*. Son suc mêlé au miel est souverain pour les douleurs de *foie*.

Mars est tort, épineux, violent. Sa couleur est de rouge ardent. Il donne aux plantes qu'il influence des formes petites, épineuses, des fleurs rouges, d'une odeur piquante, des fruits chauds et poivrés. Il domine les reins, les parties génératrices, les intestins. Exemple : l'*euphorbe*, dont on se sert pour les maux des parties génératrices et pour la dysenterie, etc.

G. PHANEG.

(*A suivre.*)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Notre confrère La Revue, ancienne Revue des Revues, a bien voulu mettre à notre disposition les planches de la remarquable étude suivante et nous autoriser à la reproduire.

Nous l'en remercions au nom de nos lecteurs.

LA SÉPULTURE DE MYRITHIS

ET

LES ORIGINES DE LA MAGIE GRÉCO-ROMAINE

J'ai consacré diverses études à cette Myrithis, exhumée l'hiver dernier, à Antinoë, au cours de mes fouilles. Il demeure établi, aujourd'hui, qu'elle fut magicienne, et que les objets retrouvés autour d'elle appartiennent à la sorcellerie des premiers siècles de notre ère; son miroir, principalement. J'ai raconté des expériences faites par nos plus éminents occultistes; les visions des voyants, qui remontent à travers les siècles, et y assistent aux événements dont

un objet fut témoin, scène après scène. C'est de ces pratiques magiques d'alors, si étranges, que je voudrais démêler les origines, pour ensuite rechercher leur trace dans les traditions qui se répercutèrent jusqu'à nous.

..

L'occultisme évident du miroir de Myrithis suffirait, à lui seul, à faire classer la tombe de celle-ci comme celle d'une magicienne. Ce miroir consiste en une lentille de verre convexe étamée, enchâssée sur une sorte de tonnelet d'ivoire, percé à sa circonférence de trous, obturés par des chevilles, et monté sur un long manche, de manière à pouvoir être facilement manié. Une autre pièce semble se rattacher au même ordre de choses. C'est un large anneau d'ivoire, du diamètre d'un bracelet, circulaire à l'extérieur ; mais à l'intérieur duquel on a, intentionnellement, évidé une large ellipse. Le reste n'appartenait point à l'occultisme aussi directement. C'est un parchemin, dont tout le haut est occupé par des figures et des signes cabalistiques. Un personnage, dessiné de façon schématique, et qui, pour tête, a un soleil (1), tient en mains une bannière, ressouvenir de celle qui, dans l'Égypte antique, est appelée « bannière du double ». Derrière lui, sont figurés des corps célestes, entre lesquels s'intercale la formule qu'on retrouve en tête des textes hébraïques de l'Ancien Testament. Enfin, un groupe hiéroglyphique donne une phrase peu

(1) Un personnage mystique de l'Hadès égyptien a pour tête un disque solaire.

lisible, au milieu de laquelle je crois pouvoir reconnaître le mot *Per*, — commencement, ouverture. Le bas est rempli par trois lignes d'un texte grec, coupé de lacunes, qui rendent difficile la traduction.

*
**

Un tambourin, en peau de gazelle ; des coupes, l'une basse, montée sur pied, l'autre pareille à un haut gobelet ; des figurines d'Anubis, sous sa forme de chacal, gardien de la région infernale ; une statuette d'Hermès ; des lampes, décorées de figures d'Eros ; une autre lampe à sept mèches ; une sorte d'autel, en forme de pyramide quadrangulaire tronquée, renversée et percée de cinq trous peu profonds, donnent autant d'indices de pratiques d'un rite mystique, sans toutefois démontrer aussi clairement leur rôle occulte que le miroir. C'est seulement par l'étude de ces différentes pièces que leur importance se dégage et s'établit.

*
**

Dans l'Égypte antique, le rituel des dieux relevait directement de la magie. Une révélation semble avoir initié les premiers pontifes au mystère ; ils sont détenteurs des secrets de l'invisible, que notre science moderne a tant de peine à dégager. La personnalité psychique, — l'astral, — qu'ils nomment le *Kha*, — le Double, — leur est tellement connue, qu'ils entrent en communication avec elle. Ils affirment que l'être humain n'est qu'un support, qui reçoit d'elle l'influence. Dans les tableaux, cette personnalité est

figurée derrière l'individu. Elle procède à des passes, qui mettent à sa nuque « toute force, toute vie ; l'influence magique, — c'est le mot des textes, est tout entière derrière lui ». Seul l'acte lui est dévolu.



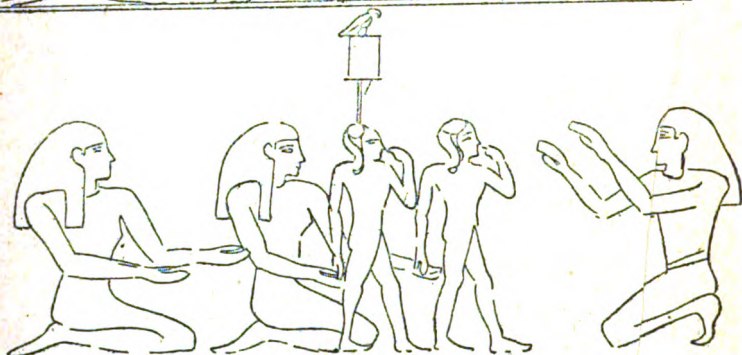
Bas-relief relatif à la naissance d'Aménophis III.

En haut, la reine enfante, entourée des Hathor-Sat (les filles d'Hathor). Le Double portant la bannière sur la tête, s'envole au ciel.

Au-dessous : Au centre, deux personnages portant sur la tête une flamme qui s'élève en se recourbant, décrivent le geste magnifique du *Kha*, en levant les bras. À droite et à gauche, des personnages mythiques élèvent d'une main la vie et de l'autre l'abaissent vers la terre.

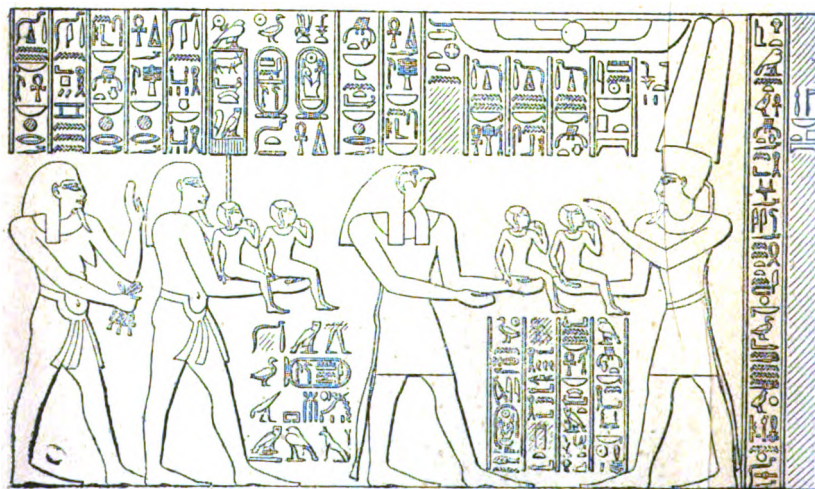
Au dernier registre : Figures de Bès et de Touéris qui président aux naissances du soleil et, par assimilation, à celle du pharaon, le soleil incarné.

A la mort les éléments réunis en ce support se séparaient, mais, de tous, le corps seul cessait de vivre. L'âme, le *Ba*, représentée par l'hirondelle à tête humaine, partait vers les régions bienheureuses. Le principe vital, le *Khou*, la flamme émanée du soleil, retournait à son foyer ; le Double, le *Kha* quittait la région mystérieuse du ciel qui lui servait de



Bas-relief relatif à la naissance d'Aménophis III.

L'enfant et son Double, figuré derrière lui. — A l'un des tableaux, le Double porte sur la tête la bannière d'Horus, surmontée de l'épervier.



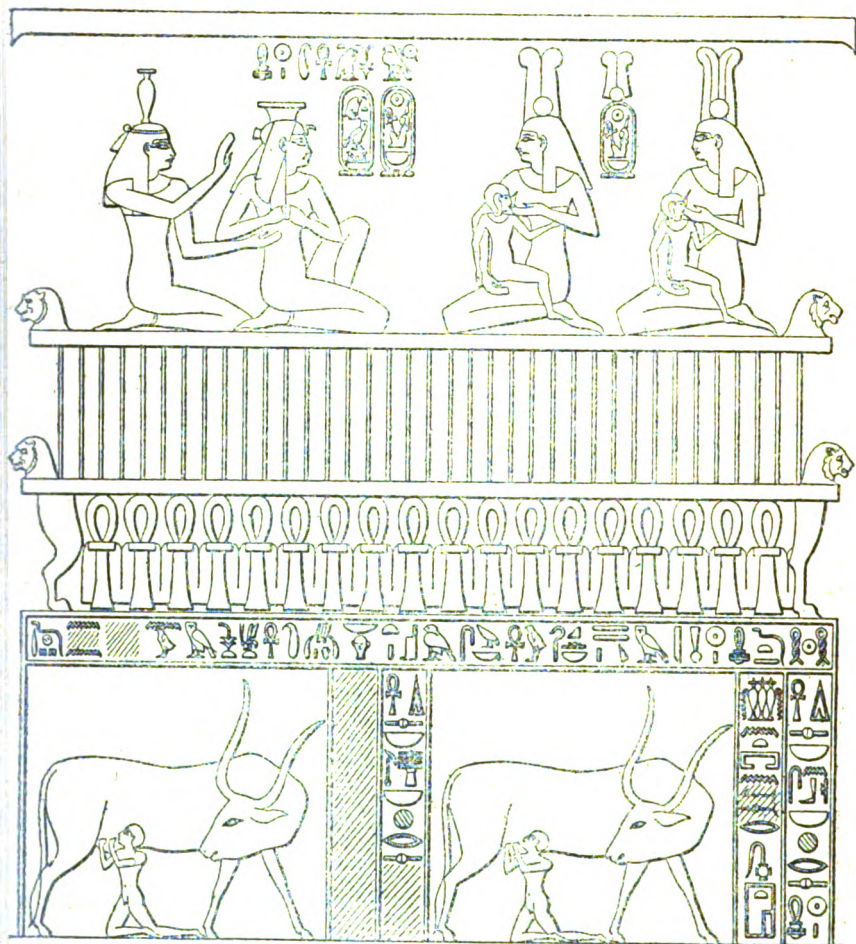
Bas-relief relatif à la naissance d'Aménophis III.

L'enfant et son Double présentés à Amon. — Le Double porte la bannière surmontée de l'épervier.

résidence : le royaume d'Hathor, — l'étoile polaire, — pour venir habiter le tombeau et s'unir de nouveau à son ancien support, afin de lui infuser une existence nouvelle, celle du défunt dans l'Amenti, cette région de la montagne d'Occident, où Osiris s'était enfoncé.

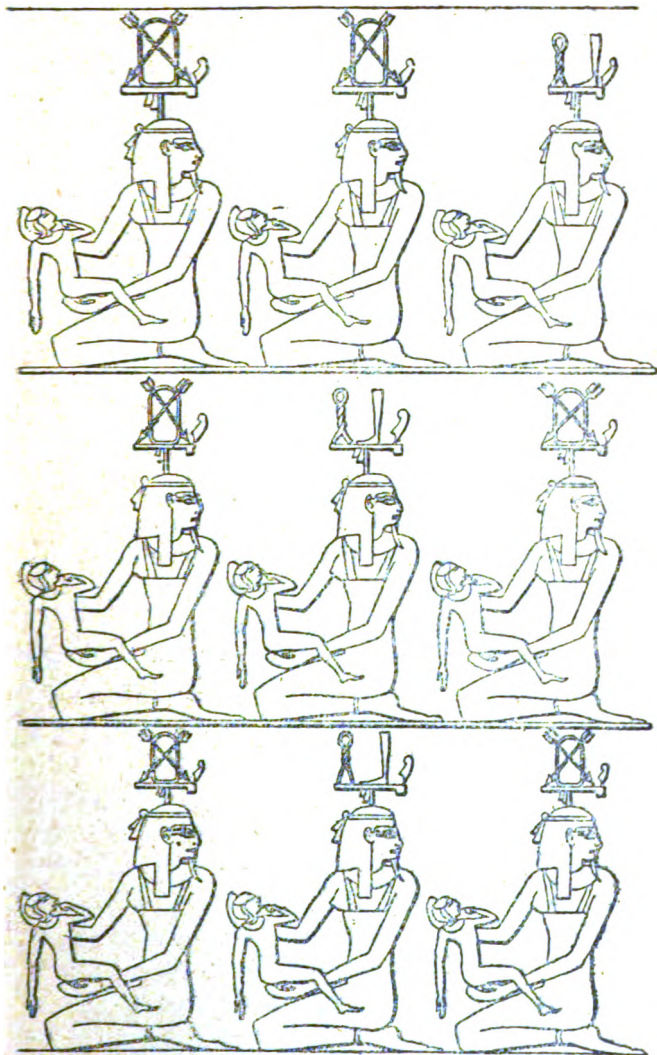
Les cérémonies des funérailles et du culte des morts sont là, qui nous prouvent ces relations du Double avec la momie, se prolongeant indéfiniment grâce à un rituel mystique. L'Égyptien savait déjà que, malgré la fin apparente de l'existence, la matière continue à vivre. Il ne s'agissait que de parvenir à conserver le cadavre et de posséder le secret de le mettre en relations avec son Double pour lui assurer l'immortalité. Le problème fut résolu. On embauma les corps, on les conserva au fond des syringes ; et cette Égypte indestructible put défier les siècles, avec une population indéfiniment accrue, chaque mort lui fournissant un nouvel habitant. « Tu es affermi pour l'éternité », disent les litanies ; et cette phrase, qu'on a considérée comme une métaphore, est accostée des bras du Double, levés vers le ciel. Et ce geste, toujours d'après les litanies, « fait monter et descendre la flamme », c'est-à-dire élève vers le ciel les atomes des existences dissoutes et les ramène animer, sous une forme nouvelle, l'être dont ils s'étaient séparés.

On pourrait développer ce sujet à l'infini ; chaque phrase des hymnes, chaque tableau des sanctuaires ou des tombes donne la démonstration de cette connaissance parfaite de l'occultisme, qui était l'essence



Bas-relief relatif à la naissance d'Aménophis III.

L'enfant et son Double allaités par les Hathor-Sat et la vache d'Hathor.



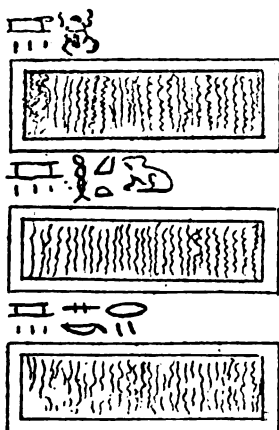
Bas-relief relatif à la naissance d'Aménophis III.
Suite du tableau précédent.

même de la civilisation égyptienne. Il suffira d'avoir établi la chose en principe ; car entrer dans la démonstration demanderait des volumes, pour se borner à rechercher la filière de quelques-unes des pièces retrouvées dans la sépulture de Myrithis.

Le tambourin, principalement, se rattachait aux cérémonies rituelles du culte isiaque. Pour l'Égypte antique, le principe du mal se trouvait personnifié par les ténèbres, l'ombre dissolvante, que les textes nomment les *sebaks*. Pour pallier à leur action, les peintures nous montrent l'emploi du son des instruments de musique. Les prêtres, les prêtresses agitent des sistres ou des tambourins aux processions de la statue d'Isis, la mère d'Horus, fils posthume d'Osiris, dont la tradition sacrée faisait le vainqueur du meurtrier de son père, le dieu du mal et de la nuit, Set, dont le symbole était l'hippopotame des marais.

La croyance du pays faisait du pharaon le fils de Dieu, « l'enfant de Ra », réincarnation terrestre d'Osiris, dispensateur de l'existence. C'était lui, considéré comme l'intermédiaire direct entre son père et l'homme, qui distribuait la vie à l'Égypte ; et, dans la célébration des mystères, sa famille s'assimile à la triade divine ; la reine à Isis et leur fils à Horus. Aussi, dans les tableaux relatifs à la naissance d'Aménophis III, Isis en personne apparaît secouant ses sistres devant la reine Maut-m-Oua, afin d'écarter d'elle le mal, à la scène de la conception du nouvel Horus, qui, de même que celui de la légende divine, renouvellera son père et affermira l'équilibre de l'existence dans le pays.

Les frises qui se déroulent aux murs des chapelles funéraires, y retracent les rites relatifs à cette rénovation de l'être humain, appelé à la vie du Double. Nombre de scènes ont trait aux incantations accomplies par l'eau et le feu. C'est dans les cantons du mystère que s'opèrent les renaissances. Là, dans le



Les trois bassins du domaine de Khéper.

domaine de Kheper, le dieu symbolisé sous la forme du scarabée, se trouvent trois bassins : celui de Sokar, le défunt, ce qui a été les atomes de la vie dissoute ; celui de Haquet, la déesse dont la forme animale est la grenouille, ce qui devient l'état embryonnaire, les atomes en voie de formation ; le bassin du Scarabée, ce qui s'est transformé, les atomes rénovés. Des autels, en forme de chandeliers, se dressent au-devant de chaque piscine, éclairant ces métamor-

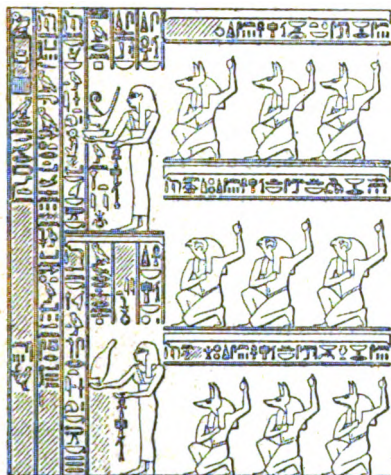
phoses de la lumière fermée au monde terrestre. Ailleurs, des cassolettes sont figurées, d'où la flamme s'élève en se recourbant, faisant, disent les légendes écrites en marge du tableau, « monter et descendre la vie », élevant vers le ciel les atomes des vies dissoutes, pour être réincarnés dans le mystère ; puis, les ramenant à leur ancien support.

*
*
*

Dans la magie gréco-romaine, le vase divinatoire, dont le miroir n'est qu'une variante, occupait tout naturellement la première place ; auprès de lui figuraient les lampes. Quel était le principe de cette magie ? L'évocation du Double, désigné alors sous le nom d'esprit. La sorcière appelait les fantômes. Cela faisait partie inhérente de son métier. A qui s'adressait-elle pour cela ? A Anubis, assimilé par les Grecs à Hermès, le guide et le protecteur des morts, dans la région de l'Au-delà ; le Her-Shéta, — le maître des secrets — du monde invisible, que les inscriptions des syringes thébaines du dix-huitième siècle avant notre ère appellent encore le grand Shaï, — le Destin.

C'est par lambeaux que nous reconstituons les pratiques de cette magie hellénique, grâce aux satiriques et aux historiens, car l'objectif s'était modifié ; la science occulte n'était plus le principe même de la civilisation du pays, la force vive de son existence. Le secret était perdu, la source était tarie ; ce n'était plus que sortilèges, où la composition des philtres et les sabbats occupaient le premier rang. C'est dans Pline, Plutarque, Horapollon, Dio-

dore, Apulée, qu'il faut en rechercher la trace ; et, cela fait, démêler, à travers leurs récits, le rituel des opérations.



Bas-relief du temple d'Aménophis III.

Les génies de l'est et de l'ouest (Horus et Set) faisant l'acte *Khou*,
C'est-à-dire élevant et abaissant les principes de l'existence.

La coupe divinatoire avait été employée en Egypte, au temps des Ptolémées sans doute, témoin ce passage de Pline :

Tingit et Ægyptus argentum ut in vasis Anubidem suum spectet.

Aussi, Anubis était-il alors identifié à Kronos par les initiés et à la divinité Panthée par les Gnostiques. Sa forme symbolique, de chacal gardien de la région infernale, était la seule employée au cours de ces

opérations. Juvénal fait remarquer que *Oppida tota canem venerentur*, ce qui fait s'écrier le poète chrétien Prudence :

..... quæ caniformem
Latrantemque throno cœli præponat Anubem.

L'empereur Commode n'en portait pas moins l'image de cet Anubis aux fêtes d'Isis ; et, vers la même date, les Gnostiques l'associaient au Dieu biblique. C'est qu'aussi l'hérédité voulait qu'étant le maître des secrets du ciel et de l'enfer, il demeurât le révélateur par excellence pour les Alexandrins. Plutarque en donne la définition en ces termes : « Le dieu qui fait connaître les rapports des substances célestes avec les substances de la région funéraire est appelé tantôt Anubis, tantôt Hermanubis. Le premier de ces noms désigne les relations des substances supérieures ; le second, celles des substances inférieures. »

Cette déformation du culte de vie en un dogme nouveau séduisit le monde gréco-latin. « Depuis qu'Apollon a établi, à Delphes, un bureau de prophètes, — dit Lucien — ; qu'Esculape tient à Pergame une boutique de médecine ; que la Thrace a élevé un Bendidéon, l'Égypte, un Anubidéon, et Éphèse, un Artémiséon, tout le monde court à ces dieux nouveaux. »

* * *

Si le principe qui présidait ainsi à l'évocation demeure obscur, le formulaire de celle-ci nous est parvenu par les papyrus d'époque romaine. Les textes

sont innombrables, mais malheureusement, le plus souvent, incomplets. Le principal, connu sous le nom de *Livre des Incantations du nome d'Oxyrinque*, est, de tous, le mieux conservé; seul le commencement fait défaut.

Les premiers rites demeurent donc incertains; le texte débute par les recommandations à faire à un enfant, qui sert à l'opérateur d'intermédiaire.

« Tu diras à l'enfant : « Ouvre l'œil ! » — Il ouvre l'œil et voit la lumière. — Tu lui feras crier : « Grandis, grandis, lumière; sors, sors, lumière; élève-toi, élève-toi, lumière; surgis, surgis, lumière; toi qui es en dehors, viens en dedans. » — S'il ouvre l'œil et qu'il ne voie pas la lumière, tu lui feras fermer l'œil et tu crieras sur lui, à plusieurs reprises : « Ténèbres, enlevez-vous devant la lumière du grand Shaï ! » — Tu lui feras ouvrir l'œil, afin que la belle lumière vienne, et tu lui feras dire ces paroles : « Oh ! Anubis! viens, toi l'élévé, le fort, le Her-Shéta, des choses du Douaout (l'étoile polaire), le roi des mystères de l'Occident; l'ensevelisseur d'Osiris; le fort, dont la face brille parmi les dieux! Tu resplendis dans l'abîme du Douaout. Tu protèges les âmes d'Abydos, car elles viennent par toi du Douaout et de Toser (la tombe). — Viens sur terre! Apparais que je fasse mon incantation aujourd'hui. Viens à l'ouverture de mon vase? dis-moi des paroles vraies, pour toutes les choses sur lesquelles je t'interroge, car c'est moi, Isis, qui parle de ma propre bouche! »

« Tu diras ces paroles sept fois :

« Tu diras à l'enfant : « Viens amener les dieux à

l'intérieur. » — Il ira les chercher, pour les amener à l'intérieur. Tu interrogeras l'enfant en disant : « Les dieux viennent-ils à l'intérieur ? » Il dira : « Oui, ils sortent. Vois-les ! » — Tu diras alors ces paroles : « Réveille-toi, dieu Shaï ! — Entre au cœur ! »

Mais ces dieux, où l'enfant allait-il les chercher ?
Dans la clarté des lampes.

Formule pour la conjuration de la lampe.

« Tu prends une lampe ; tu la frottes avec de l'eau de gomme, la mèche est de fin lin. Remplis-la d'une mesure d'huile et dispose-la au levant. Place juste en face d'elle un enfant pur. Tu couvres son œil avec ta main, tu allumes la lampe et tu prononces l'évocation sur la tête de l'enfant. Tu répètes cette évocation sept fois. Tu lui fais ouvrir l'œil et tu l'adjures en disant : « Ah ! vois-tu les dieux ? » — Il répond : « Je vois les dieux dans la clarté de la lampe. » — Si les dieux lui disent de cesser, tu énonces ton souhait, étant entièrement seul. Tu frottes ton œil de l'onguent ci-dessous ; tu te tiens devant la lampe allumée. Prononce l'évocation sur elle, l'œil fermé. Tu t'arrêtes, tu ouvres l'œil ; et quand tu vois les dieux derrière toi, parle-leur au sujet de ce que tu désires. Tu feras cela dans un lieu ténébreux. »

Suit la formule de l'onguent.

« Cela fait, tu places la lampe sur un support de cuivre. Tu fais tenir l'enfant debout, en face d'elle, avec la face voilée. Tu récites l'évocation en langue grecque, sur sa tête, tu l'arrêtes, tu lui découvres la face. Jusqu'à ce que les dieux parlent, ne l'arrête pas. »

« Tu feras alors la conjuration selon l'objet que tu

désires. Si tu désires que les dieux te parlent, bouche à bouche, tu réciteras : « *Jâho, Iph, Eoê, Kinthalhour, Niphâr Aphôï.* » Quand ils te parleront, cesse de prononcer les paroles d'invocation. Mais s'ils ne parlent pas, ne t'arrête point; mais récite cet autre nom : « *Tomthix, Mantoun-Oboï, Kôkhirrhodor, Dondzoma, Lycopher, Kephaersopher.* » Tu réciteras cette formule jusqu'à ce qu'ils répondent à la conjuration. »

*
*
*

Maintes particularités sont à noter dans ce formulaire qui procède de l'enseignement antique. Celles destinées à invoquer les mânes mentionne que l'opération a lieu « en produisant la même flamme qu'Isiris, évocatrice d'Osiris ». Une autre relate le fait suivant : « Lorsque tu as apporté un vase, tu étends une image d'Anubis sur lui. » Ce qui ressemble singulièrement à l'emploi des miroirs constellés du moyen âge, ayant au fond une image du diable. Enfin, les mèches des lampes portaient, tracée avec du sang (1), une figure de chacal, et ailleurs il fait mention de chiens de cire, qui, à un moment donné, semblaient s'animer. Dans ce formulaire, la coupe obtient une place prépondérante; son emploi s'explique, par le principe qui, de tout temps, a présidé aux opérations magiques : la fixation par le regard, d'un objet à éclat plus ou moins brillant ou plus ou moins sombre; l'obs-

(1) Les expériences modernes ont démontré que du sang frais se dégage une force vitale, dont les effluves sont susceptibles d'impressionner les plaques photographiques.

curité et la lumière demeurant les deux grands agents de l'occultisme, de même que dans la religion des pharaons.

Le miroir n'est qu'une variante de la coupe, et peut-être faut-il classer comme miroirs beaucoup de prétendues patères. Pline, parlant de cérémonies magiques, s'exprime en ces termes : « *Ut narravis Osthani species ejus plures sunt. Namque et aqua et sphaeris et aere et stellis et multis aliis modis divina promissit.* » On connaît les propriétés que les auteurs byzantins attribuaient aux miroirs d'Alexandrie : « Ils faisaient voir de loin les ennemis. » A Sicca Veneria, vers la même époque d'autres miroirs servaient à apprécier la chasteté des femmes, s'il faut en croire l'historien Békri.

D'autres exemples de l'emploi du miroir nous sont fournis par les auteurs classiques. Spartien rapporte « qu'on interrogea au miroir un enfant sur le combat que Tullius Crispinnius devait livrer à Sévère. « *Ea quæ ad speculum dicunt fieri, in quo pueri præli-gatis oculis incantato vertice, respicere, dicuntur, Julianus fecit.* » D'autre part, Apulée parle d'un autre enfant, interrogé à Tralles, au moyen de l'eau et d'une figure de Mercure, sur la guerre de Mithridate : « *Puerum in aqua simulacrem Mercurii contemplan-tem ; quæ futura erant centum sexaginta versibus cecinisse.* » Et ce même Apulée n'était-il pas lui-même accusé d'avoir « ensorcelé » un enfant par imposition des mains sur la tête devant un autel portant une lampe ? « *Caput contingere... secreto loco, arula et lucernas.* »

La tradition de ces pratiques se perpétue au moyen âge, et les *specularii* mentionnés par les auteurs sont réservés aux mêmes usages qu'à l'époque antique. François I^{er} et Catherine de Médicis y avaient recours. Un enfant servait pareillement d'intermédiaire. Cagliostro employait de jeunes garçons ou de jeunes filles, qu'il appelait des colombes et qu'il faisait regarder les miroirs. Ce furent de même encore des enfants qui interrogèrent le verre du Régent, de Louvois et de la comtesse de Soissons. « Ne consulte-t-on pas, tous les jours, les oracles antiques, s'écriait l'abbé de Villars, dans des verres d'eau ou des bassins et jusque sur la main des vierges ! » Et dans un conte, où il parle d'un amant qui voit dans un miroir sa maîtresse, le poète Bertrand décrit, en ces termes, un autre miroir constellé :

Et ses angles directes estoient tenus exempts
Du défaut que l'on dit confondre les figures
Par où l'œil d'un enfant voit les choses futures.

Enfin Ronsard parle d'images évoquées :

Ou dedans les miroueres ou les anneaux charmés.

Les rites de ces pratiques ont fait place aux préceptes rigoureusement scientifiques, établis par la science moderne. Tandis que le miroir d'encre reste encore en usage chez les Orientaux, on admet aujourd'hui que la fixation du regard sur certains objets a pour conséquence des hallucinations optiques pour peu que la nervosité de l'individu y prête. Les images ainsi perçues dans le cristal prennent une

acuité, une netteté, une indépendance absolues; elles s'animent, se meuvent, disparaissent, réapparaissent, et certains sujets vont jusqu'à entendre les conversations des personnages évoqués. En Angleterre surtout, les *seers* qui pratiquent *le crystal gasing* emploient à cet effet une boule de cristal exposée dans un demi-jour, qu'ils regardent en tournant le dos à la lumière, après avoir pris soin de la garantir des reflets au moyen d'un voile noir.

*
**

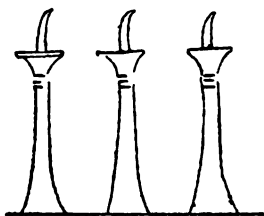
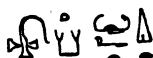
Revenons à Myrithis et à la magie gréco-byzantine. Celle-ci découlait en ligne droite de l'occultisme de l'Égypte, des cérémonies basées aux dogmes de vie, qui assuraient à l'homme l'existence du Double; la vie d'outre-tombe, où la momie servait encore de support à sa personnalité. Mais le secret était perdu alors, des passes maintenant la permanence de cette personnalité; les rites avaient dégénéré en sortilèges. Toutes les pièces réservées aux mystères restaient cependant les mêmes, leur mode d'emploi seul était oublié. Le tambour continuait, comme par le passé, à dissiper les puissances destructives; les formulaires magiques servaient même de guides et de talismans au défunt; la lampe et la coupe gardaient le symbolisme des éléments de chaleur et d'humidité, inhérents à toute existence. Grâce à eux, la personnalité psychique subsistait. Et cette personnalité, c'était par le miroir qu'elle était évoquée. L'ensemble de ces objets était nécessaire aux pratiques magiques et aux scènes d'initiation.

Une particularité spéciale est fournie dans la tombe de Myrithis par les plantes qui recouvraient son corps, l'ensevelissant en quelque sorte. Les botanistes ont reconnu en cette litière funèbre le feuillage d'un *persea*. Les pétales de roses, des graines de thapsia, des tiges de marjolaine, des lichens s'y mêlent en quantité relativement très minime. A la tête de la morte, enfin, un réseau de fibres de palmier, comme déployé en auréole, se trouvait placé. Existe-t-il une corrélation entre l'usage de ces plantes aux temps anciens et les pratiques de la magie ? Cela ne saurait faire l'ombre d'un doute. Pour le *persea* et le palmier la chose s'établit sans la moindre difficulté.

*
* *

Le *persea* avait été, de toute antiquité, l'arbre sacré de l'Égypte pharaonique, l'arbre de vie. Il ombrageait le mystère céleste, et c'est, dissimulée dans sa frondaison, qu'Isis versait sur l'âme désincarnée — l'hirondelle à tête humaine — la libation *kemp*, le sang du taureau osirique, qui lui assurait la vie et lui donnait accès au séjour des élus. Les peintures nous montrent le torse de la déesse émergeant seul des feuillages. Une main tendue vers l'oiseau mystique, dans un geste d'imposition, l'autre inclinant vers lui le vase, d'où le sang s'échappe à flots. Quand les dieux rendent un décret en faveur du pharaon, leur fils, c'est encore sous les feuilles du *persea* que Thot, l'historiographe divin, enregistre la décision prise ; et c'est sous leur ombre encore qu'apparaissent les dieux vivificateurs.

Le rôle du palmier n'est pas moins important. C'est l'arbre de l'Égypte par excellence. Dans le rituel, il symbolise la renaissance et est consacré à la déesse Tar, qui préside au renouvellement. Un spectre, fait d'une tige de palmier, est placé souvent entre les mains des dieux, lorsqu'ils procèdent aux passes, ayant pour objet de répandre la vie aux quatre points cardinaux,



Les autels chandeliers éclairant le mystère.
Les flammes s'élèvent en se recourbant.

sur le monde. Les signes de panégyries, de rénovation, y sont alors suspendus, unis à celui de l'éternité.

Les autres plantes, lichens, thapsia, marjolaine, sont moins intimement mêlées aux cérémonies des mystères antiques. Les deux premières sont étrangères à l'Égypte et ne s'y acclimatent même point. On retrouve cependant des lichens, venus des îles de la Grèce, dans les tombes royales de Thèbes, dix-sept siècles avant notre ère. Le thapsia, importé de Cyrénaïque, jouissait de propriétés pharmaceutiques, qui

expliquent peut-être son emploi en magie, particulièrement de distiller une sorte de gomme, qui pourrait fort bien être celle dont on frottait les lampes, pour l'invocation des dieux dans leur clarté... La marjolaine enfin croissait dans le pays; elle est citée par les odes amoureuses de la XVIII^e dynastie. Elle ne s'associe alors qu'à des idées de joie et de volupté. On pourrait peut-être trouver un indice de rapprochement en ce fait que les lampes de Myrithis sont ornées de figures d'Eros.

AL. GAYET.



LE CHIFFRE DE LA BÊTE

Cette œuvre, qui représente mes premiers pas dans le domaine de l'occultisme, est respectueusement dédiée à
M^{lle} Olga de MOUSSINE-POVCHKINE.

DANIEL, 12-9.

« Et il dit : Va, Daniel, car ces paroles sont cachées et scellées jusqu'aux temps de la fin ! »

L'Apocalypse a une signification double. Premièrement, ce livre offre une œuvre qui, en poursuivant des buts tout à fait indépendants, se trouve, à ce point de vue, étroitement liée avec les autres livres du Nouveau Testament. Deuxièmement, il sert de clé à l'explication de quelques passages des prophètes de l'Ancien Testament, parmi lesquels il faut placer, en premier lieu, sous ce rapport, le prophète Daniel.

Le vrai sens de l'Apocalypse étant, en général, inaccessible à l'humanité moderne, ce livre n'est, il

me semble, explicable qu'autant qu'il s'agit du sens véritable des prophéties de l'Ancien Testament.

Je n'ai pas l'intention d'épuiser en entier la question compliquée des relations de l'Apocalypse au livre du prophète Daniel, et je m'efforcerai seulement d'expliquer le sens du nombre cabalistique 666, pour la solution de certains passages problématiques du dit prophète. Comme base de mes remarques à ce sujet, je rapporte ici quelques lignes très significatives de l'œuvre de Knorr von Rosenroth, « *l'Adumbratia Cabbale e Christianæ*, et se trouvant dans sa *Cabala denudata*.

Le nombre « de la Bête » a fait et fait encore se creuser la tête à nombre de théologiens. Il s'est formé tout un *crux interpretum*. De même qu'au moyen âge, une grande quantité de forces et de temps fut perdue dans le but de déchiffrer cette énigme. Et pourtant, elle est très simplement résolue. Saint Jean l'Évangéliste, en parlant du nombre 666, donne la clé des nombres chronologiques de Daniel, lesquels, *sans ce nombre*, resteraient absolument incompréhensibles. 666 représente le nombre même qu'il faut ajouter aux nombres, pris chez Daniel, afin de pouvoir déterminer, par le moyen d'une simple addition arithmétique, la date précise du commencement des événements universels, dont parle Daniel. Si l'on emploie le nombre 666 dans quelques passages du livre du prophète Daniel, on pourra déterminer, premièrement l'époque du « règne de la Bête » (au sens figuré) ; deuxièmement on pourra indiquer l'année dans laquelle commencera le millenium ; troisième-

ment, on pourra indiquer la période intermédiaire entre la fin du règne de la Bête (au sens figuré) et le commencement du millenium ; quatrièmement, on pourra indiquer l'année précise de l'action définitive de ce dernier.

J'appelle l'attention sur la vision que Daniel eut des quatre bêtes. On voit généralement, dans la quatrième Bête, l'Empire romain. Je considère Rome comme la troisième Bête, et cela, parce que c'est le futur qui est employé dans le livre VII, verset 17 du livre de Daniel. « Ces quatre grandes Bêtes s'élèveront de la terre. » Par suite de ce fait, il ne peut être question du royaume de Babylone, qui existait à l'époque où écrivait le prophète. De plus, après Babylone, il ne se forma consécutivement que trois grands empires : l'empire Persan, l'empire macédonien et l'empire romain. Qu'est-ce donc que la quatrième Bête ? C'est le règne de l'Antéchrist (au figuré), car ce mot a deux significations. Au propre, c'est un personnage nettement défini, dont parle l'apôtre Paul dans sa deuxième épître aux Thessaloniens, chapitre II, versets 3-4.

« Que personne ne vous séduise en aucune manière car ce jour-là (second avènement du Christ) ne viendra point que la révolte ne soit arrivée auparavant ; et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché, le fils de perdition ; qui s'oppose et qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu, ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme un Dieu, dans le temple de Dieu voulant passer pour un Dieu. » Tandis qu'au sens figuré, le mot « antéchrist » signifie : la tendance

de schisme qui se faisait remarquer déjà dans l'Eglise chrétienne au commencement du premier siècle, (« car le mystère d'iniquité se forme déjà »), mais qui ne devait avoir sa force que lorsque la troisième Bête aurait disparu, c'est-à-dire, après la chute de l'Empire Romain d'Occident (476 ap. J.-Ch.).

On peut déduire ceci des paroles suivantes : « Il faut seulement que celui qui lui fait obstacle présentement soit détruit. » Par les paroles : « Celui qui lui fait obstacle présentement » l'apôtre Paul indique la troisième Bête, car il savait, d'après le livre du prophète Daniel, que la quatrième Bête (mystère d'iniquité) suit la troisième et ne peut apparaître, tant que la troisième Bête règne.

Le nombre 666 donne la clé de la recherche du moment où commence le règne de la quatrième Bête, ou Antéchrist (au sens figuré). « Les bêtes » furent créées le cinquième jour de la création. Un jour de Dieu, comme nous le verrons plus loin, équivaut à mille ans. Donc, durant le cinquième millier, ou, ce qui est la même chose, dans la première période de mille ans, après Jésus-Christ, devait apparaître ce règne de la Bête. L'année à laquelle il faut rattacher ce dernier, est justement l'an 666 après Jésus-Christ. La raison est que, puisque 666 est le nombre de l'homme, les premiers mille ans après Jésus-Christ doivent aussi être partagés *analogiquement* à la division du corps humain, c'est-à-dire en *trois* parties. Ensuite, il faut prendre, comme point de départ pour les calculs, non le tiers, mais les deux tiers de mille, c'est-à-dire 666 deux tiers ; en rejetant la frac-

tion, il restera 666. Le calcul suivant doit nous prouver que ce sont bien les deux tiers de mille, et non un tiers qu'il faut prendre. $6 + 6 + 6 = 18$. Cet arcane indique la plus haute *involution*, et le règne de la Bête apparaît justement, comme le point culminant de l'involution.

La durée de la *séparation* est définie par Daniel, par les paroles: « Un temps, des temps et moitié d'un temps (chapitre VII, verset 25.) Il prononcera des paroles contre le souverain et pensera à changer les temps et la loi; et les saints seront livrés en sa main, pendant un temps des temps et la moitié d'un temps (chap. XII).

« Et j'entendis l'homme vêtu de lin, qui était au-dessus des eaux du fleuve; il leva sa main droite et sa main gauche vers les cieux, et il jura par celui qui vit éternellement que ce sera pour un temps, des temps et la moitié d'un temps, et que quand il aura achevé de briser la force du peuple saint, toutes ces choses seront accomplies. »

« Le temps » égale la plus grande année, c'est-à-dire l'année dans 360 années terrestres ordinaires. « Les temps » s'emploient comme nombres doubles. Par conséquent, il faut sous-entendre 720 années terrestres. « La moitié du temps » égale la moitié d'une grande année, 180 ans. $360 + 820 + 180 = 1260$. La durée du règne de l'Antéchrist (au figuré) est de 1.250 ans.

Le commencement de cette époque a été fixé par nous à partir de 666 après Jésus-Christ: $666 + 1.260 = 1.926$; $1 + 9 + 2 + 6 = 18$. Donc la fin de la

période tombe sur l'année 1926 après Jésus-Christ.

Maintenant, essayons de fixer l'année à partir de laquelle s'établira définitivement le règne de mille ans sur la terre. Pour cela il est indispensable de citer le passage suivant du livre de Daniel, chapitre XII, versets 11-12 : « Et depuis le temps où cessera le sacrifice continué, et où l'on mettra l'abomination de la désolation, il y aura *mille deux cent quatre-vingt-dix jours* ; heureux celui qui attendra, et qui atteindra jusqu'à *mille trois cent trente-cinq jours*. » 1335 jours indiquent une période de 1335 ans, qui sera suivie par le règne de félicité, qui n'est autre chose que le millénium. A quel moment faut-il commencer à compter ces 1335 ans ? A quel moment commencera cette période ?

Daniel dit que ce compte des années de la période indiquée, doit commencer dès le moment de l'interruption du sacrifice continué, et dès le moment de l'apparition « de l'abomination de la désolation ». A la question *quand* le sacrifice continué cessera, et *quand* apparaîtra « l'abomination et la désolation », le prophète ne donne pas de réponse. Le sens caché de la prophétie n'est dévoilé que par le chiffre 666. On peut dire que « l'abomination de la désolation » apparaît parmi les peuples chrétiens, par le fait même qu'un grand nombre de chrétiens de nom, ne le sont plus par l'esprit. Je rapporte cette scission (*ἀποστασία*), comme je l'ai déjà dit, à l'an 666 après Jésus-Christ.

Cette année commence la période de la Bête (au sens figuré). « L'abomination de la désolation » n'est qu'un terme pour indiquer la même idée. Les racines

du règne de la Bête (apostasis) commencent à se développer graduellement et petit à petit. Comme tous les grands courants dans l'histoire de l'humanité, les signes précurseurs (racines, premiers éléments) du règne de la Bête, se développent petit à petit et par degré, et se font déjà sentir du temps de l'apôtre Paul, qui en fait mention. Mais, comme je l'ai déjà dit plus haut, le moment décisif de cette époque doit être l'année 666 après Jésus-Christ. Et c'est à cette année que je rapporte l'apparition de « l'abomination de la désolation » (au sens figuré). Donc, se basant sur les versets 11 et 12 du chapitre XII de Daniel, il faut prendre, comme point de départ pour la période de 1335 ans, l'année de l'apparition de « l'abomination de la désolation », que j'ai rapportée à l'année 666. *Par suite le compte des années de la période de 1335 années doit être commencé depuis l'an 666.* Quant à l'interruption du sacrifice continué, c'est un événement qui eut lieu plus tôt, notamment en l'an 70 après Jésus-Christ, lors de la destruction du deuxième Temple de Jérusalem par Titus.

De là il résulte que c'est « l'abomination de la désolation » qui a une signification décisive comme point de départ du calcul de la période de 1335 ans, et non l'époque de la destruction du Temple de Jérusalem, c'est-à-dire l'année 666 (après Jésus-Christ), et non l'année 70 (après Jésus-Christ), comme année par laquelle elle est *précédée* dans l'ordre *chronologique*.

Il reste maintenant à additionner 666 et 1335 pour obtenir l'année de l'affermissement des mille ans du

Christ sur la terre: $669 + 1335 = 2001$. Comme résultat nous avons donc 2001 (après Jésus-Christ).

Cette déduction s'affirme par la considération importante que, à partir de l'an 2001, commence le 7^e millier d'années de l'ère de Moïse, c'est-à-dire le *Grand Sabbat* de Dieu et des hommes, en d'autres termes les mille ans durant lesquels le Christ régnera sur la terre.

Ici nous devons faire un certain écart de notre démonstration, afin de prouver que le jour de Dieu égale justement 1000 ans et que le commencement du calcul des années de Moïse doit être rapporté à 4000 ans avant Jésus-Christ. (Dans la démonstration suivante, nous appellerons notre chronologie du terme de « calcul de Dyonisus ».)

Ad. 1. Les six jours de la création avec le jour de repos forment sept jours de Dieu. Qu'est-ce donc « qu'un jour de Dieu » ou « le jour de Dieu » ?

A ceci, nous trouverons une réponse dans le passage suivant (deuxième épître de saint Pierre, chap. III, vers. 8) : « Mais vous, mes bien-aimés, vous n'ignorez pas une chose : c'est qu'à l'égard du seigneur, un jour est comme mille ans, et que mille ans sont comme un jour. » David dit la même chose (Psaume 90, vers. 4) : « Car mille ans à tes yeux sont comme un jour d'hier, quand il est passé, et comme une veille, dans la nuit. »

Les Pères de l'Église disent la même chose. Irénée, par exemple, dans le livre V de son *Traité contre les hérésies* (chap. XXVIII, vers. 3), dit : « La durée de l'univers sera d'autant de milliers d'années qu'il fut employé de jours pour sa création... »

« ...car le jour du Seigneur est comme mille ans, et comme l'acte de la création fut terminé en six jours, il est évident qu'il finira en 6.000 ans. » Il est évident que, dans ces paroles d'Irénée, il ne s'agit pas, à la lettre, de la création du monde, mais du commencement de l'ère de Moïse.

Il est intéressant de noter que, parmi nos théologiens, quelques-uns sont enclins à donner une explication allégorique à la semaine de la création. Il suffira de citer, sous ce rapport, Filarète, qui considère chacun des jours de la création comme une période dans l'histoire de l'Église de l'Ancien Testament et du Nouveau. (Voyez ses remarques sur la *Genèse*, p. 30.)

Généralement, dans tous les manuels d'étude de l'histoire sainte, le commencement de l'ère de Moïse est rapporté à l'an 5508 avant le calcul de Dyonisus.

Et pourtant, cela est absolument faux. Le fait est que l'on perd de vue la manière d'agir des Septantes. Ces traducteurs tâchèrent de ramener le compte de années à la chronologie des dynasties égyptiennes, et comme la chronologie des dynasties égyptiennes, s'avance bien plus avant dans les siècles que celle de Moïse, on fut forcé d'ajouter des années. Les Septantes ont agi de cette manière, et c'est ainsi qu'apparurent les 1.500 années de plus. Il fermèrent par là aux profanes, hermétiquement, et peut-être avec intention, le sens de bien des choses dans la Bible, et en même temps ils ont, extérieurement, satisfait la tendance politique des Lagides, de faire accorder les livres sacrés des juifs avec les données chrono-

giques de la sagesse égyptienne. Ainsi, pour obtenir un point de départ sûr pour les calculs, il faut s'en rapporter au calcul HÉBREUX des années bibliques, fondé sur les données de l'original hébreu de la Bible, et non pas sur la version des Septantes. D'après ce calcul *hébreux*, depuis le commencement de l'ère de Moïse jusqu'au commencement de l'ère des calculs de Dyonisus il s'est écoulé une période de 3943 ans. (Voyez composition classique de Joh Albèrti, *Bengalii Ordo Temporum* (לסדר י"ג, page 1). Pour les calculs *approximatifs* on peut compter la différence, équivalant à 1.500 ans, entre les données chronologiques des Septantes et les dates chronologiques vraies de la Bible hébraïque. M'appuyant sur ces considérations, je rapporte le commencement de l'ère de Moïse à 4.000 ans avant Jésus-Christ, et les temps d'Abraham à 2.000 ans avant Jésus-Christ.

En additionnant 4.000 ans avec les 1902 années qui se sont actuellement écoulées du commencement de l'ère chrétienne, d'après les calculs de Dyonisus, nous obtiendrons 5.902 années. De cette manière, nous vivons en ce moment dans la soirée du *Grand Vendredi*, et jusqu'au début du *Gand Sabbat* il reste encore environ cent ans. La déduction qui vient d'être faite, correspond, d'une manière frappante, avec la déduction faite, sans aucun rapport à ces considérations, beaucoup plus tôt au sujet du nombre 666, et cette coïncidence sert, en même temps, de preuve à ce fait, que *les deux méthodes sont absolument justes*.

Après cette excursion dans la région de la chronologie biblique, retournons à mon explication du livre

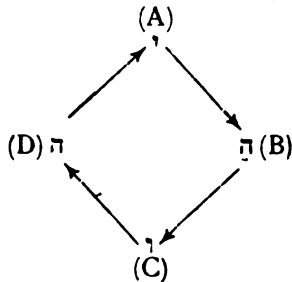
de Daniel, fondée sur le nombre 666. Nous avons déterminé le moment de l'affermissement du millénum. Maintenant, il nous reste à répondre à une autre question : A quand faut-il rapporter son commencement ? De même que les autres grandes époques de la vie de l'humanité, le règne de mille ans ne peut survenir sans une période préalable de préparation. Quand cette dernière commencera-t-elle ? A cette question, Daniel répond aussi dans le verset 11 du chapitre XII, que j'ai cité plus haut, et dans lequel il est dit que, du moment où le sacrifice ininterrompu serait aboli, et jusqu'à l'apparition de « l'abomination de la désolation », il devra s'écouler 1.290 jours. En me servant de la méthode que j'ai fixée, c'est-à-dire en comptant 1.290 jours pour 1.290 ans, et en fixant leur commencement à l'apparition de l' « abomination de la désolation » (au figuré) c'est-à-dire l'an 666 (ap. J.-Ch.), il nous reste à additionner 666 et 1290 pour obtenir la date des premiers commencements du règne de mille ans.

$$666 + 1290 = 1956; 1 + 9 + 5 + 6 = XXI$$

Dans le résultat des calculs précédents, nous aurons trois années : 1926, 1956 et 2001. En 1926 se termine le pouvoir de la Bête (au sens figuré), et en 1956 nous voyons le début du règne du Christ ? Qu'est-ce donc que l'espace de 30 ans qui sépare ces deux périodes ?

Knorr von Rosenroth dit (cabb. Christ, p. 69) que ces années (1916-1956) représentent la période des « guerres ». Je pense que ces guerres sont celles

dont les prophètes Hézékiel et Daniel eurent des visions. Ce sera la grande lutte entre le bien et le mal qui se répète par *cycles* dans l'histoire de chaque humanité, dans chaque univers, précédant les périodes lumineuses de son histoire. C'est la période d'interrègne entre le règne de l'Antéchrist (au sens figuré) et celui du Christ sur la terre. Le dessin schématique suivant éclaircira ce fait :



A. La première lettre de IEVE, ἰ (iod). Cette période commence immédiatement après la première venue du Sauveur. Pendant cette période, furent posées les bases de l'Église du Christ sur la terre.

Vers la fin de la période, vers 476 après Jésus-Christ, tomba l'Empire romain d'Occident, c'est-à-dire que la troisième Bête de Daniel finit son règne. L'apôtre Paul parla oralement de ceci aux Saloniciens, dans son épître, ne désirant pas être compris et attirer une persécution inutile de la part du gouvernement romain ; il leur rappela ses paroles en des termes plus ou moins voilés pour les profanes. Dans sa deuxième épître aux Thessaloniciens (chap. II, vers. 2 5, 7) :

« Ne vous souvient-il pas que je vous disais ces choses, lorsque j'étais avec vous ? Et vous savez ce qui le retient présentement, afin qu'il ne soit manifesté que dans son temps. Car le mystère d'iniquité se forme déjà ; il faut seulement que celui qui lui fait obstacle présentement soit détruit. »

B. La deuxième lettre de IEVE, η (hé). « Mystère d'iniquité » commence à régner dans toute sa force. Quoique le christianisme soit nominalement au pouvoir, son esprit n'a pas pénétré dans l'intelligence et les cours des nouveaux initiés aux vérités évangéliques. C'est dans ce sens que l'apôtre parle de ἀπόστασις, c'est-à-dire de l'apostasie générale (666-1926 apr. J.-Ch.).

C. La troisième lettre de IEVE, υ (vau) (1926-1956 ap. J.-Ch.). Pendant ces 30 années a lieu la grande lutte entre le bien et le mal, finissant par le triomphe du premier.

D. La quatrième lettre de IEVE, η (hé) C'est la période du millenium. En 1956 se posent les premiers fondements de ce royaume. En 2001 il est tout à fait affermi.

Telles sont *les quatre périodes universelles* en lesquelles se subdivisent les deux milliers d'années après la naissance de Jésus-Christ.

Pour conclure, j'indiquerai le XXXI^e tableau des « Prognostications » de Paracelse. Ce tableau représente quatre petits garçons qui dansent, pleins de joie. C'est une représentation allégorique du millenium. Dans le texte explicatif se trouvant au-dessous du tableau, Paracelse dit : « Atque brevi tametsi

« illud *quadragesimum* multis *seculum* sanum ves-
« sit. » Paracelse compte ici le siècle à partir d'Abraham, voulant, peut-être, de cette manière mieux cacher jusqu'au temps voulu les paroles de sa prophétie. En rapportant le temps d'Abraham, d'après le calcul *hébreux*, à 2000 ans avant Jésus-Christ, nous aurons vingt siècles écoulés à partir de cette époque jusqu'au commencement de notre calcul de Dyonisus.

Donc, le *quarantième* siècle mentionné par Paracelse est justement le vingtième siècle après Jésus-Christ, pendant lequel, d'après les calculs précédents, doivent être posés les fondements du règne de 1000 ans.

Ainsi, déjà en 1535 (année où fut imprimé « Pro-
« gnosticatio eximii Doctoris Paracelsi »), le divin Paracelse voit dans l'avenir le millenium et l'avènement du Christ sur la terre.

Il nous reste encore à parler de l'Antéchrist (au sens propre). C'est un personnage particulier devant servir d'incarnation matérielle à l'esprit d'apostasie, qui règne pendant la période de 666 à 1926, c'est-à-dire d'incarnation matérielle à cette « quatrième Bête » de Daniel, que les Saintes Écritures désignent sous le nom de « Bête » et de « abomination de la désolation (au sens figuré). J'appelle l'attention sur le vingtième tableau des « Prognostications » de Paracelse. Il représente un homme avec une croix renversée. C'est l'Antéchrist comme personnalité incarnée.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette question, car elle se rapporte directement à la révélation de l'Apocalypse, auquel je ne désire pas toucher.

Pourtant, jusqu'à un certain point, cette question peut être élucidée par les prophètes de l'Ancien testament, mais c'est un problème compliqué, qui peut fournir le sujet à des recherches spéciales. Ici je me contenterai donc de remarquer qu'en s'appuyant sur les « Prognostications » de Paracelse (tableau XXXI), l'Antéchrist doit être un être humain, qui déversera tant de mal sur la terre qu'il en restera des traces encore dans la période lumineuse du millenium, qui viendra après lui. Il est vrai que ces traces seront minimes.

« ... fieri enim non potest, ut omnia mala, qua
« effendit in orbem universum *leo rugiens*, ut oculi
« et momento exterminentur, paulatim decrescunt :
« ita tamen ut pauca quidem suberunt prisca ves-
« tigia fraudis ». Par « *leo rugiens* », Paracelse sous-entend justement l'Antéchrist comme personnalité. Cette déduction s'impose d'elle-même à l'esprit, si l'on prend en considération qu'elle s'accorde avec le passage suivant de la deuxième épître aux Thessaloniens, où il est dit que le second avènement du Christ doit être précédé justement par l'action destructive de l'Antéchrist (verset 8, chap. II) : « Et alors paraîtra ce méchant, que le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il abolira par l'éclat de son avènement. »

Après l'achèvement du règne du millenium, qui commencera après la chute de l'Antéchrist, aura lieu ce « grand incendie » dont parle *Knorr von Rosenroth* tout à fait à la fin de son traité, et qu'il rapporte au huitième millier d'années, d'après le compte juif,

c'est-à-dire au quatrième millier d'années après Jésus-Christ ».

Paracelse touche à cet événement dans son explication du tableau XXXII et dit, en parlant du millénium, que le mal a de nouveau augmenté sur terre, et parle du « finis mundi ».

Ce « grand incendie » de Knorr von Rosenroth et ce « finis mundi » de Paracelse sont la *fin* d'une grande période universelle et le commencement d'une autre, renouvelée.

Une nouvelle race humaine, plus parfaite, doit apparaître après ce *déluge de feu*, qui commencera un nouveau cycle d'années.

Igne Natura Renovatur Integra:

ΗΑΡΙ.



De L'AFFLICTION

Chère âme, si tu veux devenir l'enfant de Dieu, soumets-toi patiemment à la tentation et à l'affliction. Il n'est point facile et doux de pénétrer dans la vie des enfants de Dieu, car la raison est prisonnière dans le royaume terrestre. Il faut que cette raison soit brisée; la volonté doit sortir et se détacher de la raison et se semer elle-même dans le royaume de Dieu, dans l'humble obéissance, tout comme l'on sème le grain dans les champs. Elle doit mourir à la raison et s'abandonner à Dieu; alors le fruit nouveau mûrit dans le royaume de Dieu. L'homme se trouve donc dans une triple vie, où tout appartient à Dieu : *Les Essences* ignées intérieures du premier *Principe* sont incorporées dans le nouveau corps en le Christ, de sorte qu'elles bouillonnent, par l'action de la volonté de Dieu, dans la chair et le sang du Christ; leur feu est alors le feu de Dieu, où brûlent l'amour, la douceur et l'humilité, d'où procède le Saint-Esprit qui les assiste dans leur combat contre la raison terrestre et la volonté de la chair corrompue et du diable. Le joug de sa volonté terrestre est allégé ainsi; cependant, dans ce monde, il doit combattre sans cesse. Car la vie terrestre a besoin d'aliments; l'homme doit donc subvenir à ce besoin, et pourtant il ne doit pas s'y attacher et en faire dépendre sa volonté et son cœur, mais il doit se confier à Dieu; sa raison terrestre doute sans cesse et craint la misère; elle veut contempler Dieu et ne le peut cependant; car Dieu ne demeure

point dans le royaume terrestre, mais en lui-même. Il faut donc contraindre la raison, qui ne peut contempler Dieu, à entrer dans l'espérance ; alors le doute s'acharne contre l'espérance et cherche à détruire la foi. C'est là que la volonté sévère doit lutter avec l'image véritable contre la raison terrestre ; c'est là la souffrance et souvent la tristesse, quand la raison observe le cours de ce monde et reconnaît que l'esprit de sa volonté est insensé quand elle le compare au cours de ce monde. Dès lors il faut s'abstenir, veiller, jeûner et prier, afin d'assoupir la raison terrestre et de l'anéantir pour que l'esprit de Dieu puisse se reposer en vous. S'il apparaît, il soumet bientôt la raison terrestre et regarde la volonté dans l'angoisse, avec amour et douceur, et ainsi un rameau pousse de l'arbre de foi ; de cette manière, toute affliction et tentation est un grand bien pour les enfants de Dieu. Car, chaque fois que Dieu ordonne l'angoisse et l'affliction à ses enfants, une nouvelle branche s'élève de l'arbre de foi. Quand l'esprit de Dieu réapparaît, il produit chaque fois une nouvelle croissance à la grande joie de la noble image. Il s'agit seulement de susciter l'orage qui doit abattre l'arbre terrestre et de semer le grain précieux dans le champ de Dieu, afin que l'homme apprenne à connaître l'homme terrestre ; car, dès que la volonté reçoit la lumière de Dieu, le miroir s'aperçoit en lui-même, et les *Essences* se voient l'une l'autre dans la lumière. L'homme entier se découvre ainsi en lui-même et reconnaît ce qu'il est, car il ne peut pas l'apprendre par la raison terrestre. Personne ne doit donc s'imaginer que l'on peut apercevoir ou

connaître l'arbre de la foi chrétienne en ce monde ; la raison extérieure ne le connaît point.

Et même quand l'arbre précieux grandit déjà dans l'homme intérieur, la raison terrestre doute encore, car l'esprit de Dieu est une folie pour elle parce qu'elle ne peut point le saisir. Et même quand il arrive que le Saint-Esprit se découvre dans le miroir extérieur, de sorte que la vie extérieure tressaille de joie et pense qu'ayant reçu le noble convive elle pourrait persévérer dans la foi ; même ainsi, dis-je, il n'y a point de véritable constance en elle, car l'esprit de Dieu ne reste pas continuellement dans les qualités terrestres. Il veut demeurer dans un vase pur. Et, dès qu'il se retire dans son *Principe*, ou dans l'image véritable, la vie extérieure retombe dans la crainte et le découragement ; c'est pourquoi l'image noble doit combattre sans cesse la vie extérieure ; et plus elle combat, plus le bel arbre grandit, car elle coopère avec Dieu. De même que l'arbre terrestre croît dans le vent, la pluie, la chaleur et le froid, de même l'arbre de l'image de Dieu grandit dans la souffrance et l'affliction, dans l'angoisse et la peine, dans la raillerie et le mépris ; il verdit dans le royaume de Dieu et produit patiemment ses fruits (III *Incar.*, VIII, 4-7).

Nous ne devons donc pas craindre dans l'affliction et dans l'angoisse, et nous imaginer que le monde entier est contre nous ; car l'armée angélique et l'esprit de Dieu sont toujours avec nous. Nous ressemblons souvent à la femme cananéenne et ne pouvons pas contempler la face de Dieu, mais nous devons persévérer, car il faut subir l'épreuve. Plus on affine

l'or, plus il brille. Il en est ainsi de l'âme. Si elle passe fréquemment par la *Proba*, elle embellit et se purifie davantage. Dieu veut que ses enfants bien aimés deviennent parfaits, qu'ils acquièrent la science et apprennent à reconnaître le diable. (*Triple Vie*, XIV, 39.)

... Et quand le mariage de l'agneau fut accompli, l'âme rayonna de joie ; elle commença à opérer en vertu de cette puissance et glorifia les miracles de Dieu, elle s'imagina qu'elle demeurerait dorénavant dans cette puissance et dans cette joie. Mais la raillerie et l'outrage du monde commencèrent à l'accabler de l'extérieur, et une grande tentation s'éleva à l'intérieur, elle douta qu'elle n'eût reçu ce fondement de Dieu et obtenu véritablement la grâce de Dieu. Puis le blasphémateur s'en approcha et voulut briser sa voie et l'induire en doute. Il lui dit : Cela n'a pas eu lieu en Dieu, mais est un effet de ton imagination. De plus, la lumière divine se retira d'elle et couva seulement dans le fondement intérieur comme un feu de tourbe, de sorte que la raison demeura comme folle et se vit abandonnée et complètement déroutée, ne sachant plus si vraiment elle avait goûté la lumière divine ; cependant elle ne pouvait plus renoncer à cette lumière. Car l'amour enflammé de Dieu avait été semé en elle, et une grande faim et une grande soif de douceur divine s'élevèrent en elle ; elle commença donc à prier avec plus d'ardeur encore ; elle soumit son mauvais penchant à l'examen et le rejeta. Alors la volonté de la raison fut brisée et le mauvais penchant inné fut accablé de plus en plus ; la nature du corps s'émut

douloureusement et tomba dans une faiblesse pareille à une maladie, qui toutefois n'était pas une maladie naturelle, mais une mélancolie de la nature terrestre du corps, car sa fausse envie lui fut brisée. Et quand la raison terrestre se vit abandonnée ainsi, quand la pauvre âme fut exposée à la risée du monde, parce qu'elle se détourna de sa voie impie, et quand le blasphémateur l'attaqua à l'intérieur, la railla, lui vanta sans cesse la richesse, la beauté et la gloire du monde et la traita de folle, elle pensa : O Dieu éternel, que ferai-je maintenant pour arriver à la paix ! Dans cette méditation l'âme illuminée la rencontra de nouveau et lui dit : Pourquoi, mon frère, es-tu si triste ? L'âme dit : J'ai suivi ton conseil et j'ai obtenu ainsi la contemplation de la douceur divine. Mais elle s'est retirée de moi, et me voici abandonnée et exposée aux tentations : extérieurement par le monde, car mes amis m'abandonnent et me raillent. Et, intérieurement l'angoisse et le doute m'oppressent. L'âme illuminée répondit : Tu me plais ainsi ; car maintenant notre Seigneur le Christ accomplit avec toi et en toi son pèlerinage sur cette terre ; et, comme toi, il fut outragé et n'eut rien en propre. Maintenant tu portes son sceau ; ne t'étonne point, car il doit en être ainsi afin que tu sois purifiée et confirmée. Car dans cette affliction tu auras l'occasion de prier fréquemment et d'aspirer à la délivrance ; et dans cette faim tu attireras en toi la grâce de l'extérieur et de l'intérieur. Car il faut croître dans l'image de Dieu par en haut et par en bas ; ainsi un jeune arbre est secoué par le vent et exposé à la chaleur et au froid ;

il attire dans ce mouvement de la force d'en bas et d'en haut, et croît au milieu de grands dangers avant de devenir un arbre et de porter des fruits. Car dans ce mouvement la puissance du soleil devient mobile dans l'arbre, de sorte que les qualités violentes de l'arbre sont pénétrées et teintées par la puissance du soleil, qui les fait croître ainsi. Mais maintenant achève ton vaillant combat et coopère dans l'esprit du Christ, car le père éternel engendre maintenant son fils par sa puissance ignée en toi-même, et le fils transmue le feu en flamme d'amour, de sorte que du feu et de la lumière naît un seul être, un véritable temple de Dieu. Maintenant tu croîtras dans les vignes du Christ au cep du Christ ; tu porteras des fruits par ton enseignement et ton exemple, et tu prouveras ton amour par la fertilité, comme un bon arbre ; ainsi le paradis végétera et s'extériorisera en toi à travers la colère de Dieu et changera en ciel l'enfer en toi. Ne te laisse donc point éblouir par la tentation du diable, car il combat en toi pour conquérir son royaume perdu. S'il est vaincu maintenant, il sera obligé de se retirer entièrement de toi. Quand il te comble de raillerie extérieurement, c'est pour que sa honte soit ignorée et que tu restes inconnue au monde. Car, par ta régénération tu es dans le ciel, dans l'*Harmonie* Divine ; patiente donc et attends le Seigneur. Et, si la souffrance t'opprime, pense que c'est le Seigneur qui te l'envoie pour te purifier. (*Colloquium viatorum*, 73-87.)

BOEHM

(Traduit par DEBEO.)

ESPRIT & PENSÉE

FORCE & MATIÈRE

Dieu existait !

Dans son ardent amour Dieu a émané de Lui les trois mondes « Divin-Spirituel-Astral ».

Le monde Divin est spécial à Dieu et à ses Ministres.

Le monde Spirituel devait être le royaume de l'Homme Universel, l'Adam-Kadmon, l'Adam-Eve, l'Adam-Céleste de la Kabbale, notre premier père après Dieu.

Le Monde Astral ou monde de la matière fluide renfermait entre autres à l'état fluide tout ce qui existe actuellement à l'état de corps condensés sur les mondes physiques « minéraux, végétaux, animaux ».

D'Adam-Kadmon, l'Homme Universel, créé par Dieu, à l'image de Dieu, pour habiter le Monde Spirituel était un ensemble de myriades de cellules spirituelles individualisées, autonomes, mais réunies plus ou moins harmoniquement dans l'Amour, comme le corps physique de l'homme actuel est un ensemble

de myriades de cellules matérielles, individuelles, autonomes, mais réunies plus ou moins harmoniquement dans l'Égoïsme du corps.

L'Adam-Kadmon avait reçu de Dieu non seulement la possession du Monde Spirituel, mais encore la souveraineté absolue sur le Monde Astral et sur tous les êtres fluides qui l'habitaient.

Au lieu de se montrer reconnaissant envers son Créateur pour tous les bienfaits qu'il en avait reçus, Adam se laissa entraîner par l'Orgueil et l'Égoïsme, et il en vint à jalouser Dieu, à désirer le suprême pouvoir.

Il en fut puni, c'est-à-dire chassé du Monde Spirituel et relégué dans le Monde Astral.

Là, il devint l'Adam Protoplastes, ou l'Adam du plasma formatif de la vie conçue avec comme support la matière fluide.

Là, il restait encore *Un*, l'Homme-Universel, mais comme sa Pensée vibrait de moins en moins à l'unisson de la Pensée Divine, il subit la tentation de l'Égoïsme du corps, lequel lui fit désirer ardemment les jouissances de la matière fluide.

Il devint alors l'Adam Belial, c'est-à-dire que, s'enlisant de plus en plus dans la matière, les cellules qui le composaient s'individualisèrent de plus en plus dans l'Égoïsme, s'éloignèrent de plus en plus les unes des autres, et se recouvrant de plus en plus d'écorces matérielles ne se reconnurent plus; de telle sorte que finalement l'Adam se trouva disséminé dans l'Espace et le Temps. Les myriades de cellules spirituelles qui le composaient dans l'*Un* furent particula-

risées en un nombre indéfini d'individualités ; individualités que nous sommes en définitive, nous esprits incarnés ou désincarnés !

C'est de cet éparpillement en personnalités multiples que date la vie telle que nous la vivons, car dès ce moment eut lieu la création ou plutôt la matérialisation des mondes et des êtres physiques au sein du Monde Astral fluide.

Chacun des mondes physiques devait être une prison à régime spécial, un théâtre à représentations différentes, où nos Esprits étaient attirés par affinité après s'être particularisés dans le Monde Astral.

Une partie des êtres qui existaient à l'état fluide dans le Monde Astral furent matérialisés sur les mondes physiques, soit pour aider à y entretenir la vie physique, soit pour y aider les Esprits incarnés, soit enfin pour forcer ces Esprits à la lutte, au travail, à la souffrance régénératrice.

Sur les mondes physiques, les minéraux se formèrent d'abord, puis les végétaux, puis les animaux. Ce n'est que lorsque l'évolution fut complète du protoplasma à l'homme naturel que les Esprits vinrent du Monde Astral s'incarner dans les corps d'animaux hommes, comme ils le font constamment à la naissance d'un enfant de la Terre.

Sa création en matérialisation des mondes physiques de l'Espace et de tout ce qu'ils comportent n'est donc que la conséquence des fautes et la matérialisation d'Adam : ce n'est qu'un état momentané qu'il ne tient qu'à nous, Esprits, de rendre plus ou moins vite à son état primitif fluide dans le Monde Astral.

Mais pour cela il faut d'abord que les cellules spirituelles d'Adam, punies pour leur Orgueil, leur Ingratitude envers Dieu, se fassent pardonner par leur Amour, leur Humilité envers Dieu.

Mais pour cela il faut ensuite que nos Esprits, cellules d'Adam, séparées, individualisées par leur Égoïsme, par l'attrait de la matière se réunissent de nouveau peu à peu dans la Solidarité, la Fraternité, l'Amour, le Désintéressement de l'un au profit de tous et de tous au profit de l'un.

Combien de nos siècles faudra-t-il encore avant la réalisation de cet idéal !

En attendant, tout est soumis à la *Force* que nos Esprits déchus ont déchaînée.

Cette Force est un attribut de Dieu, on pourrait dire de sa Colère !

Mais cette Force s'exerce directement sur la matière fluide ou condensée du Monde Astral et du Monde physique : elle enserme, étreint, compresse la matière fluide pour la rendre lourde, condensée, matérialisée ; elle oblige cette matière à être en continuel mouvement, en travail incessant, en agitation constante. Notre Esprit ne supporte les conséquences de cette Force que parce qu'ayant trop désiré la matière, il se trouve étroitement enfermé, emprisonné dans cette dernière, il supportera de moins en moins ces conséquences au fur et à mesure qu'il saura se détacher des bras de cette trompeuse maîtresse, laquelle ne lui offre du reste que des illusions constantes.

L'esprit peut donc se libérer des étreintes de la matière et du joug de la Force, mais il faut qu'il en ait

la Pensée, le Désir et la Volonté. Si à cela l'Esprit ajoute le Désir de rentrer en grâce auprès de Dieu, il peut non seulement se libérer des étreintes de la matière, mais encore diriger lui-même la Force qui subjugué la matière.

La Force n'exerce pas au hasard sa puissance sur la matière ! Pour ce qui concerne la Vie Universelle, elle est dirigée par l'*Intelligence* providentielle ; pour ce qui concerne la vie terrestre, par exemple, elle est dirigée par l'intelligence de l'Esprit-homme, et cela sans que ce dernier s'en doute généralement.

Avant la faute c'était la *Pensée* et l'*Intelligence* d'Adam qui gouvernaient entièrement le monde astral, mais sa Pensée était en harmonie avec la Pensée divine pour la direction, à la fois, du monde spirituel et du monde astral.

Après la chute, l'Homme Universel étant fractionné, le pouvoir directeur qu'il possédait fut partagé entre les cellules qui le composaient. Chacune n'eut par suite qu'un très faible pouvoir ; or ce pouvoir ne peut s'augmenter que par l'union des cellules entre elles dans l'Amour, et le Pouvoir entier ne s'obtiendra que lorsque toutes les cellules réunies auront reconstitué l'Adam primitif.

En attendant, avec le faible pouvoir qu'il détient, notre Esprit déchu et la matière cupide tentatrice sont enchaînés étroitement l'un à l'autre, soumis à la Force, en continuel antagonisme, en état constant d'action et de réaction ; l'Esprit jouissant de sa Pensée, de son Libre Arbitre et de sa Volonté, la matière toujours tentatrice de l'Esprit.

L'Esprit a l'*Intuition* du pouvoir et du bonheur perdus ; s'il sait écouter cette Intuition, il aspire à retrouver le chemin du monde spirituel. La matière subjuguée, condensée, tend à retourner à l'état fluide du monde astral. Mais l'Esprit est retenu par la matière et la matière est retenue par la Force. La Force est la punition Divine, elle est régie par l'Intelligence Divine.

Mais l'Intelligence Divine ne fait que remplacer momentanément l'intelligence générale d'Adam, dissiminée maintenant dans les multitudes d'Esprits. Au fur et à mesure que les Esprits se regrouperont dans l'amour, Dieu leur abandonnera la direction de la Force agissant sur la matière.

Ceci se vérifie positivement dans les expériences de psychisme et de spiritisme, où les faits obtenus par les sujets et les médiums sont considérablement renforcés à cause de la présence de spectateurs réunis harmoniquement.

La Force agissant sur la matière est donc pour le présent en grande partie intelligentée par la Providence et en très petite partie intelligentée par nos Esprits.

Lors de la formation des mondes physiques de l'Espace, la Force Divine qu'a dû subir la matière fluide, s'est exercée plus spécialement sur un certain nombre des atomes fluides du monde astral. Chacun de ces atomes a d'abord essayé de résister à la Force, lui a opposé l'*inertie*, puis a tressailli, a *vibré* et, finalement, s'est mis en *mouvement* dans l'*Espace* et le *Temps*. Pendant son mouvement, l'atome a rencon-

tré d'autres atomes, soumis eux aussi à la Force : il y a eu *choc*, accélération des *vibrations*, production de *chaleur*. La Force, continuant d'agir, a comprimé les atomes autour d'un centre, d'où naissance de la *forme* nébuleuse. Puis les nébuleuses en *mouvement de rotation et de translation* sont devenues successivement gazeuses, liquides et solides, incandescentes, soleils, planètes, mondes habitables.

Ces mondes ont reçu la *Vie* par la Force agissant sur la matière et produisant les vibrations, le mouvement, la chaleur, etc., et comme tout ce qui a la *Vie* ils devront mourir ou plutôt se transformer. Lorsque la *Vie-Force* sera pour eux à son déclin, les planètes seront plus fortement attirées vers leur soleil, les soleils seront eux-mêmes attirés plus fortement vers d'autres soleils : il y aura finalement choc, incendie, puis tout ce qui est matière condensée repassera par les phases inverses de la *Création* pour retourner à l'état primitif de matière fluide au sein du monde astral.

Les mondes physiques étant nés, la Force qui les a formés continue de s'exercer, non seulement sur les atomes concentrés, mais encore sur les atomes restés à l'état fluide dans le monde astral et sur les mondes physiques. Cette Force crée dans l'astral la *Vie sans la forme*. Cette *vie* se propage d'un atome à l'autre sous la forme de *courants de force*, « magnétisme, électricité, etc. ». Cette *Force-Vie* entre *positivement* dans tous les atomes, dans tous les corps et en sort *négativement, polarisant* ainsi tous les minéraux, tous les végétaux, tous les êtres, tous les hommes, tous les mondes.

La Force agissant sur la matière occasionne donc les *vibrations*, lesquelles ne sont que les réponses, les réactions de la matière. La matière répond à la Force par des vibrations plus ou moins fortes, plus ou moins accélérées suivant son degré de condensation, vibrations que l'on retrouve dans l'immense spirale des Vibrations Universelles. De plus, les vibrations qu'éprouvent les atomes matériels se transmettent aux autres atomes voisins, lesquels vibrent à l'unisson.

En définitive, l'action de la Force agissant sur la matière est dans l'Univers la cause de l'*Action*, de l'*Équilibre*, de la *Réaction*, des *Vibrations*, du *Mouvement* « lequel est fonction de l'*Espace* et du *Temps* », de la *Vie*, de la *Chaleur*, de la *Forme*, du *Magnétisme*, de la *Polarité*, de la *composition* des différents corps.

La matière répond donc à l'action de la Force en produisant des vibrations, des transmissions de vibrations, qui amènent des transformations de cette Force.

Ainsi chez l'homme, son corps physique qui est un ensemble individualisé de molécules et de cellules, reçoit de la Force par les aliments, « le sang y porte dans l'organisme la force « respiration » et la matière sous forme d'albumine », le corps physique y répond en produisant des vibrations à l'unisson de la force vitale, qu'on nomme chaleur, force nerveuse, force volitive. Le corps physique de l'homme est en somme une véritable pile électrique.

Le Corps astral de l'homme est le médiateur plastique ; il forme les différentes âmes de l'homme et il

n'est en somme qu'un ensemble individualisé de forces diverses. La Force qu'il exerce produit les phénomènes vitaux indépendants de la volonté de l'homme en actionnant le grand sympathique, la moelle et le cervelet; le Corps astral répond en produisant de la force vitale, de la force astrale, de la force sensitive, de la force psychique.

Le Corps physique en fonctions, en travail, use de la force nerveuse, de la force volitive. Le Corps astral en fonctions use à la fois de la force volitive et de la force sensitive, mais il use surtout beaucoup de la force psychique qu'il met à la disposition de l'Esprit de l'homme, afin que celui-ci puisse exprimer sa Pensée.

Nous quittons là le domaine exclusif de la Matière et de la Force pour rentrer dans celui de l'Esprit, cellule d'Adam.

Nous avons vu que chaque Esprit, cellule du grand Homme Universel, possédait une partie du pouvoir d'agir sur la Matière : pouvoir que possédait entièrement l'Adam Radmon et que celui-ci affirmait par sa Pensée, sa Volonté, son Intelligence.

Le peu du pouvoir que possède l'Esprit cellule s'affirme également par la pensée, la volonté, l'intelligence de cet Esprit.

Toute pensée de l'homme est donc un attribut de l'Esprit : c'est une force directrice, organisatrice, transformatrice de la Matière. La pensée s'exerce par le cerveau, lequel est l'instrument et non la cause, les vibrations qu'elle provoque peuvent être à l'unisson de chacun des mondes : Spirituel ou Intellectuel,

Astral ou Sentimental, Physique ou Matériel ; elles sont assez rarement l'unisson du monde Divin pour les habitants de notre Terre.

Nous savons que les cellules matérielles composant le corps physique de l'homme évoluent à travers ce corps jusqu'à leur arrivée dans la substance grise du cerveau, terme de leur évolution matérielle. Là, chaque pensée force exprimée par l'Esprit rend à l'état vibratoire fluide une ou plusieurs cellules. C'est ainsi que par la pensée se transforme la Matière et se renouvellent en sept années environ les cellules de l'homme.

La pensée de l'homme forme ainsi un être réel qui a non seulement la vie mais encore une forme fluide. C'est un aérorome, un élémental, qui a pour corps fluide le corps de la cellule matérielle rendue à la vie fluide, qui a pour âme vitale le centre de force auquel le soumet la pensée qui l'a formé, qui a enfin une intelligence directrice, laquelle n'est autre que la pensée qui le dirige : car, une fois l'élémental formé, c'est son âme qui le *meut*, mais c'est la pensée de l'homme qui le *dirige*.

Ces êtres ont différentes formes, différentes fonctions suivant la pensée de l'Esprit qui les a formés. Ils subissent aussi les attractions correspondant à leurs vibrations personnelles.

Les pensées de la vie matérielle utile forment des êtres qui se répandent à la surface de la terre en quête de corps matériels, dans lesquels ils pourront recommencer une évolution : ils deviennent l'âme des minéraux ; ils évoluent, ils vont accroître la vie dans

les végétaux, ils deviennent sève ; ils ont dormi dans la pierre, ils germent dans le végétal ; enfin ils se réveillent dans l'animal : ils deviennent sang ; et la ronde recommence, tout en s'élevant en spirale vers les sommets de l'évolution.

Les pensées d'égoïsme féroce, de haine, de méchanceté, d'intolérance, de jalousie, de mépris de ses semblables, de désir immodéré des biens et des jouissances, forment des êtres visqueux, hideux, qui se collent au corps astral de l'homme, ayant exprimé ces pensées, rendant ce corps astral lourd, épais, matériel et l'accompagnant comme Livre du Jugement lors de la désincarnation de l'Esprit, c'est-à-dire lors du retour de l'Esprit dans le monde astral après le rôle qu'il a plus ou moins bien joué sur terre.

Les pensées d'immoralité, de luxure, de jouissances basses et grossières forment des êtres qui sont projetés avec plus ou moins d'intensité vers les pensées des autres humains qu'elles visent et qu'elles cherchent à influencer : tels sont les incubes et les succubes par exemple.

D'autres pensées forment d'autres êtres qui, réunis, occasionnent différents courants vibratoires, lesquels peuvent non seulement influencer les idées des collectivités, des nations, mais encore amener des perturbations atmosphériques.

En résumé, les êtres ainsi formés par la Pensée, restent unis par un lien fluidique à leurs mentals reproducteurs. Plus sont vils et matériels les éléments dont ils sont issus, plus le lien qui les unit à eux est terne, lourd et épais. Mais plus l'Esprit homme

s'élève moralement, plus aussi deviennent élastiques et lumineux les liens qui l'unissent aux *productions de sa mentalité*.

Actuellement, sur notre mesquine terre ces *productions* sont loin d'être excellentes. Aussi la lutte entre les saines croyances et les vieux errements provoque dans l'Astral des troubles fluidiques profonds. Ces troubles auront une répercussion de plus en plus sensible sur le plan terrestre et y occasionneront des ébranlements pénibles et funestes. Dérangement dans la succession des saisons, cataclysmes, tremblements de terre, inondations, maladies infectieuses, morts subites et imprévues, guerres civiles, luttes religieuses, guerres étrangères, répandront parmi nous le deuil, la douleur et l'effroi. Tout ceci existe en clichés dans l'astral, où nos voyants peuvent les lire !

L'antagonisme des idées ébranlera le monde moral jusque dans ses fondements, et le vieil édifice construit sur les anciennes bases religieuses s'écroulera avec fracas, pour faire place au temple nouveau de la Logique, de la Raison, de la Science et de l'Amour.

Les pensées produites par la méchanceté ou l'immoralité forment et entretiennent de la vie mauvaise, les pensées vaines et futiles entretiennent de la vie inutile. La vie mauvaise conduit à l'expiation certaine, la vie inutile doit racheter le temps qu'elle a perdu ou fait perdre à ce qui a subi son influence.

Lorsque le plus grand nombre des humains travailleront sérieusement à détruire leurs passions et s'appliqueront à *élever le niveau habituel de leurs pensées*,

la vie inutile et la vie mauvaise ne se reproduisant plus, les plans de l'Astral voisins de la terre se transformeront et s'harmoniseront. Au lieu d'être la géhenne où gémissent et souffrent les âmes empêtrées dans les fluides noirs et lourds de la vie inférieure, ils deviendront le champs de course où les Êtres s'entraîneront à marcher toujours plus vite vers les régions lumineuses qui confinent au monde divin.

Alors ces Êtres pourront puissamment aider l'humanité ! Après les grandes crises annoncées comme prochaines, le calme pourra renaître promptement à la suite du triomphe définitif des forces du bien. Le mal terrassé disparaîtra comme le brouillard se fond aux rayons du soleil levant. La fraternité universelle pourra se compléter sur la terre régénérée et aider à supporter plus facilement le régime assez dur de cette prison. Tous, incarnés sur ce globe, ou désincarnés y ayant habité, unis désormais dans une même conception de l'idéal, une même application du bien, une même entente du vrai, marcheront plus libres et plus conscients vers le but final : la reconstitution, par l'Amour, de l'Homme universel dans le Monde spirituel !

CAPITAINE FRANLAC.

Décembre 1903.



LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

Traduction de la « Magie numérale » D'ECKARTHAUSEN

(Suite)

15. Que sous cette matière, la composition d'autres objets indépendants doit être cachée.

16. Qu'ils sont la raison de toute activité, des phénomènes, de la matière et de la composition.

17. Qu'ils sont les forces cachées qui produisent en nous ces phénomènes.

18. Que, par conséquent, toute composition est un phénomène.

19. Que si l'on change la forme, figure, composition d'un objet, aussi ses forces intérieures sont changées.

20. Que nous sommes à même de produire ce changement des forces, si nous employons les mêmes causes sous lesquelles le même changement de la forme et de la figure s'est produit.

21. Que, par conséquent, les causes semblables produisent aussi des effets semblables et vice versa.

22. Que dans moi il y a quelque chose de restant, qui se modifie continuellement.

23. Que mon corps est un composé et n'est pas le restant.

24. Que par conséquent mon *moi* est différent du corps.

35. Toutes ces vérités restent et sont par leur cause originaire sensuelles; mais elles s'approchent encore davantage des objets tels qu'ils sont par eux-mêmes, parce qu'ils sont confirmés par plusieurs organisations ou parce que de telles thèses sont les suites immédiates éloignées.

Ces vérités ontologiques sont capables d'une rectification et d'une confirmation, à mesure que par la connaissance de nouvelles organisations nous sommes mis en état d'apprendre si elles sont confirmées par ces nouvelles organisations et si par cela de nouveaux rapports et règles sont découverts. Elles ne sont, à proprement parler, que pour les hommes ou les êtres qui sont à même d'apprendre de nouvelles organisations, de comparer et de conclure plus loin de ces comparaisons. Avec chaque nouveau sens, avec chaque expérience d'une nouvelle organisation, le règne des vérités s'élargit; ainsi que la sphère de la connaissance chez un homme avec cinq sens doit être d'autant plus haute, que s'il n'en avait qu'un seul.

Déjà dans l'homme seul on peut en trouver plusieurs de ces organisations. Toute différente doit être la connaissance, et la philosophie d'un homme doit être presque nulle, si le sentiment c'était son unique sens; de nouveau autrement, où :

Sentiment et goût,
 — et odeur,
 — et l'ouïe,
 — et vue sont seuls.

Chacun d'eux a une propre manière différente de nous de s'imaginer les objets hors de nous, est plus ou moins à même de comparer, d'abstraire; il en est autrement avec l'homme, qui a seulement :

Sentiment, odeur, goût,
 — — ouïe,
 — — vue,
 — goût,
 — ouïe,

et autrement chez l'homme, qui n'a que quatre sens :

Sentiment, odeur, goût, ouïe,
 — — — vue,
 — goût, vue, ouïe,
 — odeur, — —

La plus complète, elle est chez ceux qui ont tous les cinq sens en même temps et ont en outre les moyens de les rehausser artificiellement. Chaque homme avec le nombre de sens que nous venons d'indiquer, a par rapport aux autres une propre organisation, et il vaut la peine d'étudier, de déterminer la philosophie, la sphère d'idées chez chacun de ces hommes : si toutefois des hommes sont assez en état de résoudre leurs idées, de savoir quoi et combien tout sens apporte à chaque idée, et de résoudre de cette manière le composé de nos idées en ses parties; ce

n'est que dans ce cas qu'on pouvait constater, avec sûreté, de quelle éducation, religion, morale, législation, perfectivité chacune de ces organisations serait capable ; alors le relatif et la naissance de nos idées apparaîtraient dans leur pleine certitude et force.

Mais si grandes et si sublimes que soient ces vérités ontologiques, à quelque degré que la faculté d'en recueillir et de les imaginer témoigne de la dignité supérieure de notre nature, nous restons pourtant si incapables d'avoir connaissance de l'intérieur de l'objet, de la vérité absolue.

37. *La vérité absolue* est ce qui est par soi-même, ce qui existe dans l'objet même, elle est cette force invisible qui ne nous apparaît que par ses effets, qui agit sur nous, êtres organisés différemment, d'une manière différente, elle n'est pas pour cette forme sensuelle, pour ces hommes. Elle ne peut jamais changer ; cette force reste force, agit toujours, agit sur différents sujets de manière différente, ainsi qu'ils le tolèrent selon leur réceptivité, et devient justement par cela la cause et la source de notre vérité relative. C'est tout ce que nous savons d'elle.

38. La vérité absolue existe toute seule devant Dieu et pour Dieu. Dieu reconnaît les forces et l'essence des objets ; les créatures jugent d'après l'effet de ces forces, d'après la manière elles apparaissent et se révèlent à eux ; les créatures en concluent sur la cause et la qualité de la force cachée, sur sa réalité.

Mon ami !

Soyez assuré que l'homme ne peut être heureux, que s'il réussit à surmonter tout ce qui lutte contre son essence; ce n'est qu'alors qu'il aura la paix avec lui-même et la paix avec toute la nature.

Mais tant que l'homme, soit par négligence, soit qu'il est fatigué de la lutte, ne laisse couvrir en lui qu'une petite étincelle de ce feu étranger, qui est contraire à son essence, il souffre jusqu'à ce que cette petite étincelle se soit éteinte complètement.

Il y a deux principes ou commencements originaires du spirituel : le commencement originaire du bien et le principe du mal. Dans le premier l'homme trouve la paix, le repos et le salut ; dans l'autre la souffrance et le supplice. Mais qu'on ne me comprenne pas faussement : ce n'est que par la dérivation du bien que le mal prit naissance.

ECKARTHAUSEN.

(*A suivre.*)





La reproduction des articles inédits publiés par *l'Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Sur l'emploi de l'opium

On a déjà écrit un assez grand nombre de choses pour et contre l'usage des excitants orientaux. Je ne veux pas en faire ici une bibliographie, tout le monde en connaît les principaux numéros. Des artistes célèbres se sont occupés de la question et, sauf Thomas de Quincey, la plupart des autres, comme Balzac et Baudelaire, se sont prononcés contre l'emploi de ces drogues. On a pu voir, dans cette revue même, de copieuses études dont la plus autorisée est celle de Matgioi ; il faut tout connaître ! C'est pourquoi maintenant que nos lecteurs ont écouté ce taoïste, le philosophe qui signe Pandorac, et le très impeccable littérateur qu'est Gabriel de Lautrec, sonner la cloche optimiste, je voudrais, et de mon mieux, leur faire entendre le glas de la cloche pessimiste.

Il y a deux sortes de fumeurs d'opium : les amateurs de sensations rares, et les amateurs de science secrète. Notre Occident ne connaît que les premiers ; les seconds ne se trouvent qu'aux Indes, en Indo-Chine, dans le Céleste Empire et dans la Malaisie. On a assez fait de morale aux premiers ; Baudelaire, Théophile

Gautier, les médecins, les ministres de la marine soucieux de l'énergie des officiers, se sont chargés de cette tâche selon de modes divers. Je voudrais, à mon tour, dire ce que je n'ai vu écrit nulle part ; on pourra prendre ces pages pour de la pure imagination ou de la réalité : c'est le principe et le droit du lecteur d'examiner, de peser et de juger.

. . .

Et d'abord d'où vient l'opium ou plutôt la plante qui le fournit ? On sait que l'homme est le roi de l'Univers ; les créatures inférieures sont faites pour lui ; parmi elles, il en est qui ont été créées en dehors de lui, il en est d'autres qui doivent leur existence à certaines réactions causées par des manières d'être, des habitudes générales, collectives, de ce monarque détrôné. Ainsi, un peuple cruel détermine l'attraction invisible et la matérialisation progressive de la cruauté : cela produit au bout de quelques centaines de siècles des races de bêtes féroces ; un peuple sale appelle la vermine, et il la subit un jour, indestructible, dans ses arrière-petits-enfants.

Il y a quelques millions d'années, un fragment d'une planète voisine est venu se souder à notre terre, avec sa flore, sa faune et son humanité ; l'adaptation de tous ces êtres à nos conditions biologiques s'est faite lentement, mais sans que leurs caractères internes aient été changés. Ces humains en ont conservé une sorte d'égoïsme subtil, qui les éloigne de la vie pratique, les portent vers le rêve, et leur ôte tout scrupule sur le choix des moyens capables de les dé-

livrer de l'action. Ils ont cherché, et comme le désir est une force active, que tout ce que l'homme veut arrive, ils ont fini pas concréter peu à peu leur idéal, par le faire sortir du domaine de l'esprit, le rapprochant progressivement de la terre et en raison des liens mystérieux qui unissent les facultés spirituelles de l'homme et le règne végétal, cet être nouveau a pris contact avec la vie d'ici-bas, sous la forme d'une plante.

Telle est la légende que j'ai entendu raconter à propos de l'opium, et elle exprime bien en tous cas le plaisir que cherchent tous les fumeurs: oublier la vie, l'effort, la pluie, le froid, la boue, les soucis, l'ignorance, oublier le désir d'aller plus loin, se trouver bien comme on est: destructrice de l'effort, négatrice du progrès, Léthé de tout ce qui n'est pas notre propre quiétude, telle est la pilule brune.

Il ne faut pas se le dissimuler: les jeunes gens qui prennent du haschich ne le font que pour « épater le bourgeois », j'entends le bourgeois caché au fond de chacun de nous; tous et surtout les nerveux, ils ont une peur affreuse du moment de vacuité qui précède les rêveries; ou bien ils ne se servent de la drogue qu'à une dose trop faible pour procurer quel qu'effet que ce soit: comme si on fumait du tabac bouilli. Quand l'expérience réussit, tous s'accordent à déclarer que le haschich ne crée rien, mais, qu'exaltant l'individualité, il développe jusqu'à sa dernière limite la disposition actuelle de l'individu, en prenant prétexte d'une sensation quelconque. — L'hallucination qu'il procure peut d'ailleurs devenir cauchemar;

si l'habitude s'en mêle, l'accoutumance physiologique conduit à un véritable empoisonnement ; enfin l'énergie, même physique, devient tout à fait nulle. Tout ceci se résume en un mot : perte de la volonté. Nous essaierons de montrer tout à l'heure par quel sophisme certains font de ce zéro l'absolu de la science.

* * *

Mais laissons-là ces dilettantes ; je veux m'occuper d'une certaine catégorie d'expérimentateurs, que je crains plus nombreux qu'on ne le croit généralement : supposez un chercheur sincère qui a entendu dire que dans l'astral se trouve la clé de beaucoup de notions, que l'opium peut aider à sortir en astral, ce qui entraîne résolument les essais dans ce sens *in anima vili*.

Je le répète, je n'ai pas le droit d'influer sur la liberté de personne ; je veux simplement montrer ce que j'appelle le revers de cette médaille, exposer les défenses promulguées par la Loi et leurs sanctions, c'est-à-dire les inconvénients qui résultent de ces pratiques.

Il est évident que l'ivresse des « paradis artificiels » orientaux est recherchée par l'homme que la platitude ou l'effort quotidiens fatiguent ou découragent. Cherchant ainsi à éviter l'ennui, quel qu'il soit, comme le soldat à la caserne cherche à « couper aux corvées », il oublie deux choses, à moins qu'il ne les ignore : La première c'est que c'est nous-mêmes qui, dans l'antériorité, avons déterminé ou choisi notre destinée actuelle, soit que nos fautes nécessitent tels travaux comme redressement d'erreurs, soit que notre

Âme ait accepté librement un avenir riche de mérites qui est le présent difficile sur lequel on rechigne aujourd'hui. Un tel refus d'avancer n'est donc pas raisonnable.

La seconde maxime dont il faut se souvenir, et elle est la suite logique des remarques précédentes, c'est que nous devons commencer par faire à fond, de toutes nos forces, le mieux possible, notre devoir quotidien, les actes que la vie de tous les jours et de tout le monde, sollicite sans cesse de nous. Faire cela demande un travail et une surveillance continus, une telle succession ininterrompue d'efforts sur soi-même peut très bien être plus dure qu'un acte d'héroïsme isolé. Maurice Maeterlinck montre cela très bien dans son *Trésor des Humbles* ; la plupart des hommes pensent qu'une œuvre ou une action d'éclat pèsent plus devant la Justice éternelle qu'une vie obscure et sans gloire : ils se trompent en cela. D'ailleurs, au point de vue moral, intellectuel, spirituel, on a mis en chacun de nous, tout ce dont il a besoin ; chercher plus loin est peut-être faire preuve de gourmandise et s'attirer des responsabilités pour plus tard ; même si nous désirons la science, le ciel nous la donnera dès que nous commencerons de tout notre cœur à lui obéir quant au reste. Mais si nous ne faisons pas tous nos efforts pour vivre bien selon la loi morale, nous ajoutons un autre manquement à celui-ci, en essayant d'acquérir des lumières ou des pouvoirs que nous n'avons pas mérités.

Tous les chemins doivent être suivis : les difficiles, les obscurs, les pénibles comme les larges et les com-

modes : donc il n'y a pas de raison d'envier ceux de nos frères qui ont de grandes qualités, pour qui la vie est facile, ou la gloire accueillante. De même que, si un homme nous est antipathique à première vue, il faut se forcer et lui faire bon accueil comme à notre ami, de même il faut sourire aux ennuis, aux épreuves, aux difficultés, aux fatigues. Nous devons arriver à avoir de la sympathie pour toutes choses.

..

Tout ceci, ce sont des arguments destinés à tous ceux qui ne cherchent dans l'opium que le soulagement, l'oubli ou un plaisir rare. — Mais il est d'autres fumeurs, surtout en Orient, qui demandent autre chose à la pipe de bambou ou d'écaille. Leur idéal est le Tao, le Nirvana, Paramatura, c'est-à-dire la sérénité, l'immutabilité, l'impassibilité; avant d'en arriver là, leur route passe par beaucoup de royaumes invisibles, enchanteurs ou infernaux, aux charmes ou aux pièges desquels il faut échapper : ces travaux-là développent certaines facultés spirituelles, la boulette est le ferment qui en fait germer le terreau.

Première et capitale erreur. Tout se paie dans la Nature. Quand un homme veut se rendre fort, il s'astreint pendant des années à un travail incessant sur le plan visible, et des conditions appropriées sur un des plans invisibles qui lui correspondent lui sont nécessaires pour réussir; à bien plus forte raison, quand on veut acquérir des lumières ou des pouvoirs, faut-il beaucoup de travail pour développer les dispositions acquises. Supposez qu'un ouvrier veuille

entrer à la Bourse dans la corbeille ; il faudra d'abord qu'il devienne agent de change, et auparavant qu'il ait gagné beaucoup d'argent pour acheter une charge ; de même quand quelqu'un veut acquérir un pouvoir réel ou une science inconnue, il doit non seulement travailler, mais encore payer.

Cela est ainsi non pas parce que quelque malicieux et puissant génie nous tiendrait la dragée haute, comme des enfants qu'on taquine, mais parce qu'une science vivante ou un pouvoir réel sont des forces actives, mille fois plus actives qu'un grain de radium ou quelques grammes de dynamite. La moindre notion intellectuelle implique toute une encyclopédie de notions préalables, nécessaires à sa compréhension : qui expliquera jamais la pesanteur ? ou n'importe lequel des phénomènes que leur fréquence a dépouillé à nos yeux déraisonnables de tout intérêt ? qui montrera clairement le *modus operandi* de la plus simple des cures magnétiques ? Pour qu'elle ait lieu, combien de milliers de petits êtres ont dû se mettre en mouvement : chez le malade, pour qu'il se sente confiance, qu'il soit sensible, que les courants nerveux changent, que les fluides physiques accélèrent ou retardent leur arrivée, que la chair elle-même change parfois sa forme ; chez l'opérateur : pour qu'il ait perçu les symptômes, établi son diagnostic, remué ses bras, mis ses forces en mouvement, pour les amener en contact avec celles du malade, pour agir dans ce plan, triturer, manipuler la maladie, l'éloigner, l'amoinrir, la tuer ou la transformer, pour que tous ces actes, effectués autre part que dans

la matière soient connus, pesés et analysés par le cerveau, et perçus dans leurs effets par l'appareil nerveux.

Et tout ceci n'indique que les grandes lignes, les gestes principaux de la cure ; et cependant ils se produisent et se développent toujours, tous, même dans la simple et courte imposition des mains.

Ainsi les développements psychiques sont comme des plantes : il leur faut être semés dans un terrain propice, ils demandent un temps pour la croissance, un temps pour porter des fleurs, un temps pour porter des fruits ; si on veut hâter leur croissance, il faut, comme pour les plantes de serre, dépenser beaucoup d'art et de soin, et encore n'obtient-on qu'un produit délicat, morbide, que le premier vent fera étioler et faner ; si les facultés acquises par suite d'entraînements magiques, volontaires ou mentaux sont ainsi sujettes à périr dès que la serre qui les abrite aura disparu, je veux dire dès que ce corps matériel sera livré à la mort ; — à plus forte raison les facultés crues dans l'exaltation d'un excitant tel que l'opium, ne dure pas plus d'une existence.

A quoi bon dès lors perdre son temps à des pratiques aussi minutieuses et de si peu de profit ?

Examinons la position du fumeur d'opium initié. Par ce dernier mot j'entends un homme préoccupé de son avancement intellectuel, d'une volonté forte, d'un jugement sain, habitué à l'examen mental, capable d'une attention profonde et constante. Il est évident que, puisqu'il se sert d'un excitant, il entre dans une région jusqu'alors inconnue à lui ; comment

va-t-il discerner les lois qui y règnent, les dangers probables qui l'y attendent, les fruits sains et les vénéneux ? Par déduction ? Mais qui dit que ce pays inconnu ressemble à celui qu'il quitte ? Par intuition ? Mais est-il certain que le miroir clair de son intime ne sera pas terni, chargé d'images trompeuses par les habitants de cette région étrangère, par l'atmosphère même où il espère se baigner ? Sa volonté sera-t-elle encore toute puissante ? En principe, subjectivement, oui ; pratiquement, peut-être pas. Son cerveau restera-t-il lucide ? Il ne peut l'affirmer ; ses sens resteront-ils calmes ? Il peut y avoir ailleurs des tentations plus subtiles encore que celles d'ici-bas.

Et puis, quand même tous ces dangers seraient conjurés, il y a d'autres chaînes que l'homme mortel ne peut pas rompre. Voici ce que je veux dire. Supposons un jeune garçon placé dans une école d'arts et métiers, on le met dans un atelier élémentaire ; là il peut y apprendre plus ou moins bien ; il peut même inventer de petites combinaisons pour faire son travail avec moins de fatigue ; l'opium est une de ces inventions ; mais, s'il veut devenir ingénieur (passer dans un plan plus élevé), quitter la classe ouvrière, il faudra qu'il retourne s'asseoir sur les bancs de l'école ; ainsi chacun de nous, de par les conséquences logiques attachées à son passé invisible, appartient à une tribu spirituelle, si l'on me permet ce terme ; dans cette tribu, il peut devenir le premier, mais pour qu'il lui soit permis de passer dans une autre plus élevée, c'est une purification radicale qui lui sera nécessaire ; en d'autres termes, il faudra qu'il arrive à supprimer

les causes qui l'ont amené dans la première tribu, en épuisant les conséquences. Ce paiement-là ne pourra pas se faire ni avec le mental, le magnétisme, l'astral ou le magique ; c'est le cœur spirituel qui devra l'effectuer, au moyen de la purification morale.

Cette purification seule donne à l'âme la lumière qui lui reste acquise par delà le torrent des générations.

Si vous voulez aller de Paris à Brest, disent les Orientaux, il est bien plus simple de prendre le chemin de fer, que de faire la route à pied : oui, à condition qu'on ait de quoi payer sa place. Et puis, bien plus encore, pourquoi aller ailleurs : Là où le ciel nous a fait naître, là est notre devoir ; tout le reste est puérité vaine et infructueuse.

Nous avons en nous des muscles, des facultés physiques, des passions, des opinions préconçues ; ce n'est pas en éteignant ces pouvoirs que nous nous améliorons, c'est en combattant les mauvais et en cultivant les bons. Or, l'opium annule toute activité physique, toute passionnalité, tout désir de science même, il conduit à l'apathie ces milliers d'énergies invisibles dont nous sommes les conducteurs, ces armées de cellules qui, passant chacune à leur tour dans le cerveau, y incrustent l'attitude de somnolence. en attendant que, transportées dans l'Invisible, elles y bâtissent le palais morne et mort, que les cérébraux appellent le temple de la délivrance.

Je ne veux pas cependant donner à entendre qu'à ceux qui se sentent attirés vers les mystères, le ciel interdise de telles recherches ; mais qu'il ne faut pas

les entreprendre avec des moyens illicites. L'Invisible est assez intimement mêlé à notre vie quotidienne, il nous donne à chaque minute assez de preuves de son assistance, pour que nous ne manquions pas de sujet d'étude.'

Pour ne prendre que la plus vulgaire de ses manifestations, les rêves, quels thèmes de réflexions, d'analogies, de comparaisons, d'enseignements même, ne nous fournissent-ils pas chaque jour ; cependant, il faut garder les réflexions qu'ils provoquent pour soi et ne pas les généraliser ; il en est ainsi de tout ce que l'Univers nous offre naturellement, simplement, spontanément : nous ne nous engageons dans de mauvaises routes que quand nous voulons en faire à notre tête. C'est une triste remarque que l'on peut vérifier chaque jour.

* * *

Mais il est temps de clore ce trop long sermon ; les artistes pourront aisément en sourire tant à cause des défauts de la forme que du désordre des idées. J'accepte d'avance toutes leurs critiques pourvu qu'ils veuillent bien souscrire à ma conclusion et la retenir : que l'orgueil est la perdition de l'homme, et qu'il est bien inutile de lui donner des aliments artificiels quand notre moi lui en fournit déjà tant de naturels. Nous ne pouvons arriver à rien de stable les uns sans les autres ; il vaut donc mieux que nous n'avancions que d'un pas avec toute l'humanité, que de faire un kilomètre dans la forêt vierge où notre trace est bien vite effacée, réduisant à néant notre courage et nos efforts présomptueux.

SÉDIR.



PARTIE LITTÉRAIRE

RÊVERIE

O pleurs, où allez-vous ? Vers la pure lumière,
Vers l'urne aux larges bords des secrètes amours
Qu'un ange, bénissant la terrestre poussière,
Lève comme une fleur sur le tombeau des jours.

L'urne suprême où vibre une caresse de larmes
Devant l'Infini porte un rayon de beauté.
Yeux flétris, yeux navrés, yeux d'ombre et de charmes,
Votre rêve banni qui mourut insulté.

Oui, dans l'immensité sa quête n'est pas vaine ;
Car, par degré, s'emplit de larmes jusqu'au bord
L'urne qui débordera les pleurs de vie humaine,
Pleurs coulant pour l'azur sans attendre le sort.

Le temps qui les amasse accomplit son passage,
Mais ailleurs achevant l'œuvre des Univers
De ces fleurs il arrose un jour sans fin de l'âge
Où l'idéal fleurit en fleurs des jardins clairs.

O. DE BEZOBRAZOW.

Le Cimetière

Je rêve un cimetière aux étroits sentiers sombres
Bordé partout de saules tortueux
Dont le pâle feuillage ombragerait les tombes
De ceux qui dormiraient sous eux !

Un cimetière aux obscurités monotones,
Exempt de bustes et de monuments,
Où l'on n'apporterait ni palmes ni couronnes
Sur des tombes sans ornements ;

Où rien n'indiquerait la gloire ou la fortune
Des disparus, devenus tous égaux ;
Où rien n'éveillerait l'orgueil ou la rancune
Devant tous ces mêmes tombeaux :

Une croix de bois noir, sur chaque sépulture,
Etendrait seule ses lugubres bras,
Et sur la croix, le nom de chaque créature
Qui dormirait dans le trépas.

Et quand l'aile du Temps aurait rongé la trace
D'un de ces noms, cher, illustre ou maudit,...
Je voudrais, pour jamais, que nul ne le retrace,
Et qu'il se perde dans l'oubli !

MAHOT HUTREB.



ORDRE MARTINISTE

Nous remercions les nombreux amis qui ont envoyé leur souscription à *l'Initiateur*. Le second numéro est sous presse et sera envoyé sous peu. Nous prions tous les délégués de participer à la rédaction de ce bulletin en envoyant des questions à résoudre ou des textes variés à la rédaction, 6, rue de Savoie, Paris.

Nous prions aussi nos loges de souscrire à ce bulletin, pour lequel le Suprême Conseil s'impose des sacrifices pécuniaires.

ÉCOLE HERMÉTIQUE

Les cours de cette École se poursuivent avec un grand succès. Les nouveaux locaux sont situés 13, rue Séguier. Les cours ont lieu à 8 heures et demi du soir les lundis, mardis, mercredis et jeudis. L'inscription est de 2 francs par mois. On s'inscrit à l'École les soirs de cours.

Mme Irène Encausse, mère du docteur Gérard Encausse, est décédée le 13 janvier, dans sa 71^e année. A cette occasion, notre Directeur a reçu tant d'affectueuses preuves de sympathie, qu'il prie tous ses amis de recevoir l'expression de ses remerciements les plus reconnaissants.

Les Rayons N

La découverte de MM. Charpentier et Blondlot a déjà fait couler beaucoup d'encre.

Nous empruntons à un excellent article de Gaston Mery

(*Echo du Merveilleux*) les extraits, suivants qui précisent parfaitement la question. Nous reviendrons plus tard sur cet important sujet.

En quoi donc, précisément, consiste la trouvaille de MM. Charpentier et Blondlot ? Les docteurs Blondlot et Charpentier vont nous le dire eux-mêmes.

Voici la conversation que le docteur Blondlot a eue avec un rédacteur du *Figaro* :

« De janvier à mars 1903, j'étudiais les rayons X, lorsque, dans un tube de Crookes, je découvris des rayons qui différaient des rayons Röntgen. Les rayons X ne se réfractent pas, et ceux que j'observais se réfractaient à l'aide d'un prisme de quartz.

« Le réactif de ces rayons est leur action sur une source lumineuse faible, telle une étincelle électrique ou une toute petite flamme de gaz, dont ils augmentent l'éclat.

« Les rayons N traversent des planches de chêne de 3 à 4 centimètres d'épaisseur, des plaques d'aluminium de 3 centimètres d'épaisseur, du papier noir, etc., etc. Ils sont arrêtés par l'eau, — une simple feuille de papier à cigarette mouillée, par exemple, — le plomb, le platine à froid.

« Leurs sources sont nombreuses. Outre les tubes de Crookes, dans lesquels les rayons N furent primitivement constatés, un bec Auer, le soleil, une lampe Nernst, etc., émettent des rayons N. C'est par des méthodes analogues à celles qui servent à étudier la lumière que j'en ai poursuivi l'étude systématique.

— Mais pourquoi, monsieur le professeur, n'avez-vous pas baptisé de votre nom ces nouveaux rayons ?

— Des rayons Blondlot ?... Non, reparti en souriant le savant physicien. Je les ai nommés rayons N en l'honneur de Nancy où je les ai découverts. En les présentant, je me suis servi de la formule même de Röntgen, où j'ai substitué la lettre N à la lettre X.

« Les rayons N s'emmagasinent dans la plupart des corps exposés à une source, comme le soleil, par exemple. Une brique, des cailloux ramassés dans la rue émettent des rayons N. Les corps comprimés sont des sources de rayons : par exemple, le bois et le verre comprimés émettent des rayons N pendant leur compression.

« De là, j'ai été conduit à penser que les corps, en état de contrainte interne, devaient aussi émettre les mêmes rayons. J'ai vérifié le fait pour des larmes bataviques et pour l'acier trempé. Chose curieuse, l'émission des rayons N par l'acier trempé semble avoir une durée illimitée. J'avais chez moi une marque à cuir, datant du dix-huitième siècle et qui provenait d'un de mes ancêtres, contrôleur à Saint-Dié. Sans nul doute, elle n'avait point été retrempée depuis ce temps. Or, elle a émis des rayons N avec autant d'intensité que si la trempe en avait été récente.

« Bien plus, au cours de fouilles effectuées naguère dans une ferme qui m'appartient, on avait découvert une sépulture mérovingienne, contenant plusieurs objets, notamment un couteau. Ce couteau — et M. Blondlot nous le fait voir, ainsi que de précieuses urnes, des boucles, un passe-lacets, un verre à boire qui n'a pas même une écornure — ce couteau a émis des rayons N, et les expériences auxquelles il a donné lieu, ont permis de reconnaître la lame de la soie destinée à être fixée à la lime. »

Une question se présente à mon esprit. Je veux parler de l'application des rayons N à la physiologie. M. Blondlot me devine et dit :

« Quant à moi, je suis resté dans le domaine de la physique pure. C'est M. le docteur Charpentier qui a découvert les relations des rayons N avec les phénomènes physiologiques. Cependant, à vrai dire, j'ai observé le premier phénomène physiologique, en découvrant que les rayons N agissent sur l'œil de façon à augmenter sa sensibilité. Comment ? Je n'en sais rien. Mais le fait est aisé à constater. J'ai indiqué plusieurs expériences. En voici une encore inédite :

« Dans une chambre où règne une demi-obscurité, on place une pièce d'or, sur un fond noir mat quelconque, — dans un chapeau mou ça va très bien ; — puis on diminue le jour, en fermant les rideaux, jusqu'à ce que l'on n'aperçoive pour ainsi dire plus la pièce. Il suffit alors d'approcher de l'œil, — ou de la pièce, — une lame de couteau pour que la pièce d'or apparaisse nettement.

« Mais, — et le savant insiste sur ces mots, — le phénomène ne se produit et ne cesse que progressivement.

Les variations d'éclat ne se produisent qu'au bout de quelques secondes. En outre, il ne faut faire aucun effort pour répéter les expériences : on doit regarder naturellement, sans contraction, sous peine de n'aboutir à aucun résultat.

« Parmi les particularités des rayons N, poursuit le savant, j'ai remarqué que ceux-ci, interceptés par l'eau pure, traversent l'eau salée et peuvent être emmagasinés par elle. Cette remarque est, peut-être, l'indice d'un rôle très important, joué par les rayons N dans la nature.

« Les variations d'éclat d'une petite source lumineuse, sous l'action des rayons N, peuvent être enregistrées photographiquement, sans aucune difficulté. »

Voici maintenant comment, de son côté, s'est exprimé le docteur Charpentier :

— Je faisais des recherches sur les oscillations nerveuses, nous dit M. Charpentier. M. Blondlot m'avait fait part de sa découverte; mais comme les expériences, au début, étaient particulièrement délicates, je fus assez longtemps, je l'avoue, avant de les saisir. A mon tour, je répétai les expériences de M. Blondlot. Un peu par hasard — le hasard est toujours un excellent auxiliaire — je constatai que, au voisinage d'un muscle, l'écran fluorescent, que j'avais inventé pour mes recherches sur les oscillations nerveuses, brillait davantage. Je réitérai l'expérience; le résultat fut également probant. Donc, les muscles émettaient des rayons N. Le corps humain tout entier en émet aussi. Mais l'émission est d'autant plus intense qu'il s'agit d'une partie plus nerveuse. On pourrait dire que la phosphorescence est le réactif du système nerveux. J'ai constaté, en effet, que les rayons N avaient autant d'influence sur les corps phosphorescents que sur les substances fluorescentes.

— Est-il aisé, monsieur le professeur, de constater l'émission des rayons N par le corps humain ?

— Rien n'est plus simple. Un journal a raconté que, pour réussir l'expérience, il fallait rester pendant plus de deux heures dans l'obscurité. C'est une fantaisie. A ce compte-là, il ne serait guère facile de renouveler les expériences dans les laboratoires. Voici comment on procède : on prend un morceau de papier noir, dont une partie est

recouverte de sulfure phosphorescent, et, dans une chambre obscure, on l'approche d'un muscle. On constate alors que la fluorescence est plus vive. L'intensité s'accroît d'autant plus qu'on approche le petit écran d'un centre nerveux ou musculaire. Il convient cependant, pour mieux observer le phénomène, de ne pas regarder directement le sulfure, mais de porter ses regards à côté.

Joignant l'exemple à la parole, M. le docteur Charpentier accomplit sous nos yeux une série d'expériences, approchant tour à tour l'écran fluorescent du bras, du biceps distendu ou contracté, du cœur, du diaphragme, du cerveau. Ces expériences, qui nous émerveillent, durent à peine quelques minutes. Nous sommes loin de compte avec les deux heures indiquées par notre confrère.

Nous voudrions savoir quels résultats prochains apportera à la médecine la découverte du savant professeur.

— Vous êtes un peu impatient, nous répond M. Charpentier. La découverte date d'hier à peine, et l'étude physiologique des rayons N ne fait que commencer. Au point de vue médical immédiat, elle peut cependant donner des résultats : reconnaître, par exemple, les limites du cœur et du foie, déterminer la position de certains muscles, fixer la position du diaphragme, etc. Une autre application, et celle-là est très intéressante, c'est la recherche d'un centre nerveux. Tout centre nerveux qui fonctionne émet des rayons N.

Vous savez ce qu'on appelle le centre du langage articulé. On peut le reconnaître au moyen de la fluorescence. Avec l'écran j'arrive à trouver sensiblement le même point que celui fixé par les médecins. Si l'on approche l'écran de ce point, il suffit de parler, même à voix basse, pour obtenir une plus grande production de rayons.

— Et l'utilisation de cette méthode, monsieur le professeur ?

— Elle est délicate et demande des perfectionnements. Il faut que les médecins l'apprennent. Lorsqu'on a découvert les rayons Röntgen, on n'imaginait pas qu'on pût en faire une si constante application médicale. Aujourd'hui l'utilisation des rayons X est une branche très importante de la médecine.

« Au point de vue des relations physiologiques, les rayons N ont une importance capitale. Ils nous permettent d'établir les rapports qui existent entre les phénomènes de la vie et les phénomènes physiques. Dans la machine humaine, de même que dans les corps inertes, les rayons N jouent un grand rôle. »

Là se bornent les explications de M. le professeur Charpentier. On sent que le savant ne veut rien livrer de ce qu'il prévoit, de ce qu'il pressent, avant d'en avoir démontré péremptoirement l'existence. Il nous l'avait affirmé, d'ailleurs, en ces termes : « Sans doute, il est permis de faire des hypothèses. On peut supposer tout ce que l'on veut : mais l'hypothèse n'est admissible que jusqu'à la vérification. On ne peut émettre que des faits absolument démontrés. »

Ces déclarations de MM. Charpentier et Blondlot appelleraient de nombreux commentaires.

Pour ne pas rendre cet article interminable, nous ferons seulement remarquer que, en ce qui concerne spécialement la constatation de l'existence des effluves humains, l'innovation des savants de Nancy consiste surtout dans l'emploi de l'écran de papier noir recouvert de sulfure phosphorescent.

Le commandant Darget enregistrait ces effluves sur la plaque photographique : mais cela ne permettait pas de dire, d'une façon irréfutable, que les images formées sur la plaque étaient dues aux effluves humains plutôt qu'à telle ou telle autre influence. La chaleur, la lumière du jour, je ne sais quelle combinaison chimique pouvait être, avec plus ou moins de vraisemblance, rendue responsable de la formation de ces images. Donc la preuve absolue n'était pas faite de l'existence des effluves humains.

Le docteur Baraduc, tout au moins au début de ses expériences, prétendait enregistrer ces effluves non seulement sur la plaque photographique, mais au moyen d'un instrument, le biomètre.

Le biomètre est constitué par une aiguille non magnétique suspendue, à l'abri de toute influence extérieure, par un fil de soie. Quand on approche les mains, le front, une partie du corps de l'instrument, l'aiguille se déplace

plus ou moins — et ce déplacement permet au docteur Baraduc de mesurer nos vibrations, la force des effluves humains ?

Mais là encore on pouvait faire des objections. Rien n'autorise à conclure d'une façon formelle que ce sont les effluves humains qui meuvent l'aiguille. Pourquoi ne serait-ce pas, tout simplement, l'air déplacé par la chaleur émanée du corps humain ?

Pour répondre à cette objection, le docteur Baraduc entourait le globe de verre dans lequel était suspendue l'aiguille d'une barrière de glace. Mais l'expérience n'était pas plus concluante que la précédente. La glace n'intercepte pas plus la chaleur qu'elle n'intercepte la lumière. On allume une mèche d'amadou aussi bien avec une lentille de glace qu'avec une lentille de verre.

La preuve absolue de l'existence des effluves humains n'était donc pas plus faite par le biomètre que par la plaque photographique.

Mais cette preuve est faite maintenant par l'écran noir recouvert de sulfure phosphorescent, du docteur Charpentier.

On voit combien, ainsi précisée, la découverte des médecins de Nancy apporte de force à notre système, à notre théorie du fluide humain.

Analogue à l'électricité, analogue à la lumière, avec un certain nombre de propriétés spéciales ! disons-nous, de ce fluide humain.

En langage savant, MM. Charpentier et Blondlot ne disent pas autre chose...

C'est une constatation que nous ne pouvions pas ne pas faire. Je demande pardon à nos lecteurs si, pour la faire, j'ai dû écrire un article aride et rebutant. Le chemin de la vérité, comme celui du Paradis, est barré de ronces et semé de cailloux.

GASTON MERY.

UN MERVEILLEUX CAS DE TÉLÉPATHIE

Le journal italien *La Stampa*, grand organe piémontais, numéro du vendredi 15 janvier 1904, rend compte du fait suivant, qui lui a été signalé d'Aoste le 13 janvier :

« Depuis quelque temps, le nommé Obert Vincenzo, de Saint-Vincent, veuf, âgé d'une cinquantaine d'années, donnait des signes évidents d'altération de ses facultés mentales. Ses concitoyens en attribuaient la cause à des difficultés financières et à la menaçante ruine de son patrimoine. Ces jours-ci, Obert disparaissait de son habitation située dans le village Klapeja. Il fut recherché partout, mais inutilement.

« La nuit dernière, entre minuit et une heure, sa fille Francesca, âgée d'une vingtaine d'années, qui ne désespérait pas de voir revenir son père, sentit que le lit sur lequel elle reposait paraissait s'agiter sensiblement, comme s'il fût remué par des mains délicates appliquées aux quatre côtés. Francesca, croyant à un tremblement de terre, reportait sa pensée sur cet étrange phénomène, lorsque, dans la chambre même, vers la porte d'entrée, elle entendit une voix qui lui parut être celle de son père l'appelant par son nom dans le dialecte: *Cégé, Cégé, Cégé!* « Francesca! » Perplexe, entre la crainte et l'espérance de revoir le père, la jeune fille se redressa et demanda ce qu'il voulait: *Toun pare s'in vat!* « Ton père s'en va! » répondit la voix.

« Se levant alors, la pauvre fille se dirigea vers la porte qui était fermée à clef et l'ouvrit; elle tendit l'oreille, fouilla du regard dans l'obscurité de la nuit, mais elle n'entendit aucune rumeur, n'aperçut aucune ombre. Rentrant alors épouvantée, elle se rendit auprès d'une tante qui dormait dans une chambre voisine et lui demanda si elle n'avait rien entendu. La tante se souvint d'avoir entendu, comme dans un songe, une voix connue, mais qu'elle n'y prêta pas attention.

Un indéfinissable pressentiment de malheur envahit les deux femmes. Elles s'agenouillèrent et se mirent à égrener le rosaire, priant avec ferveur. Après une heure de prières, et n'entendant plus la voix, elles se recouchèrent, balbutiant un *De Profundis*.

« Dans la matinée du même jour, un voisin de la maison vint en courant, tout essoufflé et terrifié, annoncer aux deux femmes la lugubre découverte par lui faite au pied d'une roche, du cadavre d'Obert. Elles se rendirent au lieu indiqué et constatèrent que le pauvre homme s'était étranglé avec un stoïcisme extraordinaire. Après avoir attaché les

extrémités d'un cordon de soie à deux éclats de bois et s'être enroulé le cordon autour du cou, il avait tordu ce cordon en agissant sur les deux morceaux de bois. La corde de soie entra peu à peu dans les chairs et provoqua la suffocation.

« L'autopsie du cadavre établit que la mort du suicidé remontait approximativement à l'heure à laquelle la fille entendit la funeste annonce du départ du père pour l'autre monde.

Traduction par le capitaine FRANLAC.

L'abus des manchettes occultistes dans la presse

Depuis quelques mois les journaux quotidiens ont pris l'habitude de décorer les moindres faits divers de titres sensationnels autant qu'inattendus.

C'est ainsi que nous avons vu évoquer les messes noires à propos de réunions très laïques, et que nous voyons apparaître l'envoûtement au sujet de la mort par rupture du cœur d'une vieille dame faisant un peu de spiritisme.

Nous sommes persuadé que ces commérages de sou-brette seront réduits à leur juste valeur sous peu et que la pauvre femme accusée d'une foule de délits imaginaires sera vite reconnue innocente.

LES FAKIRS A PARIS

Un impressario a eu l'idée de faire venir des fakirs à Paris.

Les Parisiens badauds, croyant voir des yopins, ont trouvé des bateleurs, des frères. Aussi nos lecteurs seront-ils heureux de lire la note suivante, écrite par l'un des plus spirituels de ces messieurs :

Nocturne. — Minuit. L'immense arène de l'Hippodrome est plongée dans les ténèbres. Au centre, une estrade lumi-

neuse. Le silence, coupé de temps en temps par le rugissement sourd des fauves endormis ou le cri strident des ouistitis. Une à une, des ombres pénètrent dans l'hémicycle, muettes et tâtonnantes. Elles se rangent autour du praticable. Bientôt elles sont trois cents, étrangement frôlées par la lueur centrale. Et l'on pense aux réunions de chrétiens à Rome, dans les nuits de Saint-Pierre. Mais les profils des ombres ne sont pas exclusivement chrétiens. Quels sont donc ces groupes mystérieux, et que viennent-ils comploter là ?

Ces groupes mystérieux, c'est la Presse, convoquée par M. Bostock à une « séance sensationnelle », où des « fakirs indiens » (tous les fakirs ne seraient-ils pas indiens ?) se montreront dans « des exercices remontant à la plus haute antiquité et complètement inconnus jusqu'à ce jour en Europe ». Et l'invitation de se signaler comme étant « rigoureusement personnelle, étant donné le caractère de la séance ». Cette restriction chatouille agréablement les imaginations. On pense au Kama-Soûtra, et l'on s'attend à des choses extraordinaires.

Les fakirs apparaissent. Ils sont incontestablement indiens. Ils montent sur l'estrade, tirent de petites loques pouilleuses d'un petit sac malpropre, soufflent dans une petite musette, secouent une petite poupée, et font de petits tours d'escamotage en disant « riquiqui ». Tels sont les exercices qui remontent à la plus haute antiquité. Les trois cents conjurés se regardent avec un stupeur indicible. Ils pensent au tarif de nuit qu'impose le régime des Petites Voitures; à leurs compagnes qui attendent la suggestion du Kama-Soûtra et qui vont réclamer leurs parts des exercices remontant à la plus haute antiquité; et ils éprouvent l'étrange impression de voir leurs crânes s'allonger en poires.

Le barnum aperçoit ce malaise : « Ne calletez pas, s'écrie-t-il, on va vous faire assister maintenant à la scène la plus horrible qui se puisse imaginer. » Tout le monde respire. Un troisième fakir, qui n'est, paraît-il, ni homme ni femme (j'en félicite chaleureusement les deux sexes!), se met alors à barboter au milieu de reptiles immondes, « sur lesquels » conseille le barnum « il ne faut se faire aucune illusion ». Tout à coup, ce porc, qui n'est pas une truie, happe un

des serpents, le croque et l'avale comme un sucre d'orge. Il a beau n'être ni femme ni homme, il n'en constitue pas moins un fameux saligaud.

Le philosophe Kant et le voyant Swedenborg

Le grand philosophe Kant raconte, dans une lettre adressée à Mlle de Knobloch, les faits suivants :

« C'était en 1759; Swedenborg, le grand voyant, venant d'Angleterre, vers le mois de septembre, un samedi à 4 heures de l'après-midi, mit pied à terre à Gothembourg. M. Castel l'invita chez lui, en même temps que 15 autres personnes. A 6 heures du soir, Swedenborg sortit un instant et revint quelques moments après, la figure consternée, dans le salon, disant qu'il voyait en ce moment éclater un terrible incendie à Stockholm, au Sudermalen (de Gothembourg à Stockholm, il y a 150 lieues), et que le feu s'étendait d'une façon effrayante. Swedenborg fut très agité et sortit souvent : il disait alors que la maison d'un de ses amis, dont il donna le nom, était déjà réduite en cendres, et que sa propre maison se trouvait en danger. A 8 heures du soir, il sortit de nouveau et revint au salon, annonçant que le feu était heureusement éteint, à la troisième porte avant la sienne.

« Cette nouvelle se répandit rapidement dans toute la ville et fit une énorme sensation. Le soir même, le gouverneur en fut également avisé. Le lendemain, il fit venir Swedenborg chez lui, et celui-ci lui décrivit exactement l'incendie, son commencement et sa fin, ainsi que sa durée. Le lundi soir, un valet, envoyé par le syndicat des commerçants de Stockholm, arriva à Gothembourg, confirmant les faits, et le mardi matin, le gouverneur reçut un courrier royal, portant un rapport sur l'incendie, absolument conforme aux indications de Swedenborg. » L'ami qui m'écrit cela, ajoute Kant, a fait lui-même une enquête à Gothembourg, où la plupart des témoins vivaient encore, et tout cela s'est exactement confirmé...

UN SECRET PAR MOIS

POUR FAIRE UNE VEILLEUSE QUI DURERA LONGTEMPS

Prendre une assez grande quantité de vers luisants, séparer la tête du corps, en prenant garde de ne se servir que de ce qui est luisant. Broyer le tout sur du marbre et après l'avoir mis dans une fiole de verre bien lutée l'enterrer pendant quinze jours dans du fumier de cheval. Il faut que la fiole ne touche pas au fumier mais qu'elle soit suspendue au-dessus d'un trou dont les parois soient très rapprochées du verre, sans le toucher. Au bout de quinze jours, mettez la fiole au bain-marie, recueillez dans un plat la liqueur qui distillera et mettez-la dans une bouteille de verre fin ou mieux de cristal. Dans l'obscurité elle produira une lumière assez forte pour voir l'heure ou même lire les gros caractères (Y.-Baptiste Forta).

N. B. — Si un de nos abonnés de province tentait l'expérience, il serait bien aimable de nous en donner les résultats.

BIBLIOGRAPHIE

Le Sommeil naturel et l'Hypnose, par M. Sage (1). — En lisant d'ailleurs ce livre clairement pensé et fort bien écrit, je ne puis m'empêcher de constater une fois de plus le mal que se donnent, pour expliquer les faits psychiques, les auteurs qui ignorent et *veulent* ignorer l'existence d'une science occulte traditionnelle. M. Sage, par exemple, n'est évidemment pas matérialiste et met certainement beaucoup de bonne foi dans ses recherches. Mais il me permettra de lui dire qu'il s'éviterait un mal inouï en étudiant sincèrement l'occultisme. Il y verrait que le corps astral est une réalité et reconnaîtrait une bien grande ressemblance entre lui et son *Homme magique*. Il se rendrait compte que les occultistes ont enseigné et prouvé depuis longtemps ceci :

(1) Alcan, éditeur.

L'Homme dort parce que les relations de l'esprit et du corps perdent peu à peu de leur intensité par déperdition du fluide nerveux qui les reliait. La vapeur manque et la voiture s'arrête ; non pas parce que le mécanicien le veut (théorie de M. Sage), mais parce qu'il n'a plus momentanément de quoi agir sur les organes physiques de son véhicule. — Il faut qu'il refasse d'autre vapeur, qu'une nouvelle quantité de force nerveuse soit produite. C'est le rôle du corps astral pendant le sommeil. — En étudiant encore par exemple les organes du corps fluide et leur fonctionnement, il aurait immédiatement la clef de tout les phénomènes psychiques et de l'état où sera notre moi après la mort, etc.

Mais après tout, il y a une place à tenir entre les matérialistes néantistes et les occultistes traditionnels, et il faut avouer que M. Sage la tient fort bien. Les intentions de l'occulte et de sa morale vivante abondent du reste dans son livre et, pour les faits bien résumés qu'il contient, la lecture peut en être fructueuse. Que l'étudiant se tienne seulement en garde contre la tendance à tout obtenir par la volonté et à nier la force intrinsèque de la prière qui ne nécessite pas, comme le dit M. Sage, de la Crédulité mais bien de la Foi.

G. PHANEG.

REVUE DES REVUES

Le *Light* du 5 décembre publie, entre autres articles intéressants, un cas de matérialisation bien observé et qui présente cette caractéristique curieuse que les trois formes donnèrent des noms exacts, mais aucune preuve d'identité car ces trois esprits étaient morts en bas âge. Cette expérience semble prouver aussi que, dans certains cas, l'Esprit d'un enfant mort jeune peut évoluer pendant un certain temps avec le même corps astral, qui grandit comme aurait pu le faire le corps physique sur terre. Ce numéro contient aussi l'intéressant compte rendu de la conférence faite à la London Spiritualist Alliance par Sir Wyke Bay-

liss, qui avait pris comme sujet : L'Art contre le monde, la chair et le Diable.

Le *Spiritualisme moderne*, de mieux en mieux fait, contient, outre un article de M. Chevreuil sur la science et le moderne spiritualisme, la fin de la substantielle étude de Sédir sur le Fakirisme, dans laquelle, en même temps que nous apprenons les théories si passionnantes de l'occultisme oriental, nous sommes mis en garde contre ses dangers. Ce numéro renferme aussi un résumé de l'étude du plan astral par Papus et de nombreux faits.

Le numéro de novembre de la *Revue d'Études psychiques* renferme une très bonne étude sur les conditions de milieu dans les séances. Les critiques adressées à certains savants allemands sont parfaitement justes. Bon nombre de faits intéressants, parmi lesquels j'ai remarqué les extraordinaires expériences du groupe spirite de Fort Dodge (États-Unis) tirées du *Progressive Thinker*. Écriture directe, apports d'objets de toute nature et même d'animaux vivants ; matérialisation en pleine lumière, etc., tout cela obtenu dans d'excellentes conditions.

Dans la *Résurrection* A. Jounet publie d'intéressants articles sur des sujets un peu spéciaux ; c'est toujours curieux de voir un homme se disant catholique penser et écrire des doctrines tellement progressistes qu'elles semblent devoir le faire rejeter du sein de l'Église romaine qui ne veut et, peut-être, ne peut changer en rien ses dogmes. Cependant l'idée primordiale d'Union est toujours belle, et toute idée est immortelle.

Le *Messenger* du 15 décembre donne un résumé de la conférence faite à Liège par M. J. Gaillard, avocat, sur le Matérialisme et le Spiritisme. Il donne un fait curieux tiré d'*Animisme et Spiritisme*, d'Aksakoff. C'est un cas où un médium écrivain obtint deux ou trois mots suivis d'une signature exacte qui émanaient non d'un mort, mais d'une personne vivante, qui arriva quelque temps après.

L'*Echo du Merveilleux* du 1^{er} décembre est à recommander. Il contient une curieuse prophétie sur l'empereur

d'Allemagne. G. Mery y réfute, avec son habileté ordinaire, les critiques du docteur Grasset parues dans la deuxième édition du livre de ce dernier : *Le Spiritisme devant la Science*. Comme actualités, un spécimen de l'écriture de H. Bassot, analysé par Traya ; quelques prédictions pour 1904 ; la continuation de la curieuse étude de l'abbé Hery sur l'histoire de Tilly et de Vintras en 1848. Le numéro du 15 décembre renferme également des prédictions en un article où G. Mery remet au point les expériences du professeur liégeois sur Gabrielle Bompard, qui ne prouvent pas grand chose à son avis et qui peuvent être, ajouterons-nous, fort dangereuses pour le sujet. Les suggestionneurs et hypnotiseurs ne sauront jamais assez combien est grande leur responsabilité. Je veux espérer pour eux qu'ils ne se doutent pas qu'ils déposent un véritable germe de mauvaise ou de criminelle action dans l'atmosphère fluïdique de leur patient. A signaler aussi une interview de Sardou sur son drame *la Sorcière*, par Mme de Thèbes et un fait de maison hantée où on peut reconnaître l'enseignement souvent donné par nos maîtres que « l'après-nous la fin du monde » du sceptique et de l'égoïste est bien loin d'être exact : un jeune avocat de Sydney, au moment de se marier, apprend qu'il existe une maison hantée dans la montagne et veut s'y rendre passer une nuit, prétendant avoir la solution du mystère. Il tient parole, mais vers le matin des cris effroyables et surhumains se font entendre, les fenêtres de la salle où se tenaient le jeune fiancé et trois de ses amis, s'ouvrent brusquement et les lumières s'éteignent. Lorsqu'au bout de quelques minutes les veilleurs revinrent à eux, ils s'aperçurent que l'avocat avait disparu. Ils le retrouvèrent au dehors, les deux yeux enlevés. Il mourut le lendemain. Or, on apprit qu'il était l'arrière-petit-fils d'un mineur qui avait tué un de ses compagnons en lui crevant les deux yeux, et cela sur l'emplacement où s'éleva plus tard la maison maudite. Le cliché formé par le coupable venait de se réaliser physiquement.

Dans les numéros de décembre du *Progrès Spirite*, continuation des mêmes études sur la Bible signée: Général Fix, j'ai déjà dit ce qu'un occultiste en peut penser.

Tout le mal que se donnent les critiques et les exégètes provient de ce qu'ils ne savent pas ce qu'était Moïse, ce que c'était qu'un grand-prêtre d'Osiris. Ils ignorent que la Bible *bien comprise* renferme les traditions laissées par les civilisations antérieures. Pour la bien comprendre et ne plus perdre son temps en rêveries soi-disant scientifiques, voir Fabre d'Olivet, ce génie méconnu. Quant au Nouveau Testament, c'est autre chose, et n'ayant pas le pouvoir de prouver qu'il est écrit dans le livre vivant de la Nature, je préfère n'en rien dire. Cependant, si M. le Général Fix veut avoir la preuve de l'existence et des actions de Jésus, qu'il consulte un livre écrit par ses ennemis et contemporains intitulé *Sepher Toldas Jeichouah* (livre de l'Imposteur).

Pour nos lecteurs qui connaissent la langue aulienne, signalons une très belle revue, intitulée *La Nuova Parola* qui est tout à fait moderne et très au courant de la néo-philosophie spiritualiste. Je signalerai dans les numéros 11-12 un article sur la voix et les formes que le son de la voix humaine peut donner dans un instrument appelé « Eidophone » : Le problème de l'âme dans vie moderne ; c'est un extrait du nouveau livre de M. Maxwell. *L'Initiation* l'a aussi publié ; Les vibrations génératrices des formes, par A. de Rochas, et enfin un article de fond sur la récente découverte d'un Italien nommé Olivero, qui prétend que la terre tourne autour... de l'Etoile Polaire. Pourquoi pas ?

*
* *

Nous avons reçu également les numéros 5 et 6 de la nouvelle revue *Le Monde occulte*. Elle contient le début d'un travail de J. Maristan sur les théories et les procédés des guérisons miraculeuses. Je connais personnellement l'auteur de ces pages, et je crois que son but principal sera un essai d'union entre les différentes écoles ; qu'il me permette de l'en féliciter. A lire également un extrait du nouveau livre de Maxwell.

La *Revue d'études psychiques* en fait autant. Elle donne aussi une étude sur la Personnalité des manifestations de l'esprit d'un vivant. L'auteur ne repousse pas la théorie traditionnelle du corps astral ; bien au contraire, il déclare

qu'elle est très admissible. C'est un progrès. A étudier une lettre de M. Magrun, dans laquelle il tend à établir que son sujet, Madeleine, présente différentes manifestations de conscience et qu'elle est une grande artiste, mais seulement à un état de conscience que Myers aurait appelé subliminal.

A citer encore différents faits curieux et bien observés.

La *Revue spirite*, numéro de décembre, publie une étude, signée E. Grimard, sur les dieux des philosophes et le Dieu des spiritualistes. L'auteur me paraît croire que les Anciens prenaient Baal, Astarté, Odin, etc., pour des dieux. A mon point de vue, c'est une erreur, et je crois que, sauf peut-être la partie la plus grossière de la nation, tous savaient très bien que Odin, par exemple, était un sauveur, un être venu des plans supérieurs pour manifester le Dieu unique, mais qu'il n'était pas Dieu lui-même. En revanche, M. Grimard a très bien compris que les philosophes, en tâchant d'élucider l'idée de Dieu, n'ont souvent dit que des bêtises. A lire également la suite de l'histoire de la statue ensorcelée.

Parmi les revues en langue anglaise, citons le *Theosophist* publié à Madras. Il contient la suite des conférences de M. Leadbeater sur la clairvoyance, plusieurs idées remarquables et beaucoup de lumineuses analogies. Les plus nouvelles théories sur la matière sont magistralement étudiées par sir W. Crookes, et les théories du Bouddhisme ésotérique sont fort bien développées par des lettrés natifs.

A la dernière minute, je reçois le numéro du *Light*, de Londres, du 19 décembre qui contient de nouvelles études sur la matérialisation et le compte rendu d'une conférence faite à la London Spiritualist Alliance par M. Mead, dont le but était de prouver que le spiritualisme le plus élevé s'est trouvé chez les premiers chrétiens ; reçu aussi le *Psycho-therapeutic Journal*, où j'ai remarqué une bonne étude de Mme Stannard sur les guérisons obtenues par un sommeil prolongé. Les guérisons sont surtout obtenues, je crois, par les suggestions fréquentes faites dans le sommeil.

G. PHANEG.

The Burlington Magazine de décembre 1903 contient une étude sur trois jeux de tarots italiens, par le comte Emiliano di Parravicino : on y trouve un bon résumé sur l'origine des jeux de carte ; ceux dont il s'agit sont de 78 lames ; ils appartiennent au duc F. M. Visconti, à Giovanni Brambilla et au cardinal Ascanio Storza ; 65 de ces lames sont reproduites très finement ; le symbolisme est scrupuleusement observé.

∴

M. d'Alméras vient de faire paraître un volume sur Cagliostro : le livre ne contient rien d'autre que les anciennes relations et toute la légende calomnieuse ; le portrait du héros a déjà été publié.



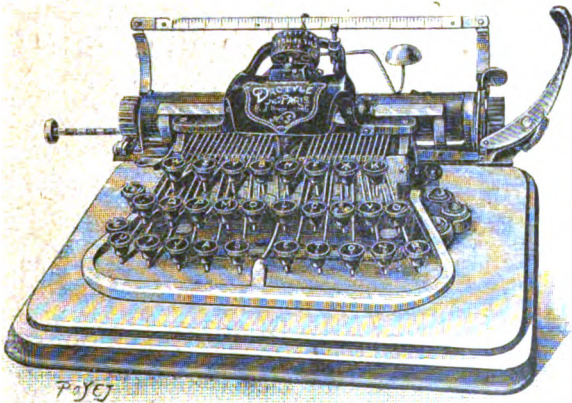
Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. F. ARKAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

LA MACHINE A ECRIRE

La Dactyle

46, Boulevard Haussmann, PARIS



coûte moitié moins cher et fait mieux tous les travaux que les autres machines. Elle est plus légère et plus solide qu'aucune autre, ne demande pas de réparations coûteuses et permet de changer de caractères.

PRIX : 250 francs et 300 francs.

Les Amateurs Photographes qui
ont une fois employé

LE PHYSIOGRAPHE

ne s'en défont jamais, car c'est
l'appareil le plus parfait, le seul
reproduisant vraiment la Nature
et les personnes à leur insu.

Demander le Catalogue et les condi-
tions de paiement spéciales pour
les lecteurs de *l'Initiation* :

1, Avenue de la République, PARIS,

Quand vous vous serez ennuyé à
l'indigeste lecture des journaux
ordinaires,

LISEZ

Le GIL BLAS

(DIRECTION PÉRIVIER-OLLENDORF)

et vous vous distrairez.

Il est toujours spirituel !

On ne peut faire un véritable
Paysage panoramique qu'avec un
Objectif tournant. Le meilleur
marché et le plus précis des Appa-
reils de ce genre est le

KODAK

Panoramique.

EASTMAN KODAK

5, Avenue de l'Opéra, 4, Place Vendôme,
PARIS

LISEZ toutes les semaines :

La SEMAINE POPULAIRE ILLUSTRÉE

REVUE DE FAMILLE

La plus intéressante,

La plus illustrée,

La meilleur marché.

15 centimes le numéro.

tous les Libraires.

La Machine à écrire :

La DACTYLE,

46, Boulevard Haussmann Paris,

coûte moitié moins cher et fait
mieux tous les travaux que les
autres machines. Elle est plus
légère et plus solide qu'aucune
autre, ne demande pas de répara-
tions coûteuses et permet de chan-
ger de caractères.

PRIX : **250 fr.** et **300 fr.**

Photographes !

Essayez une fois

les Pellicules françaises,

EMULSION LUMIÈRE

Elles reproduisent les Nuages.
même avec les **OBJECTIFS** les plus
communs.

ELLES SONT SANS RIVALES !

La VIE NOUVELLE

O. COURRIER, à Beauvais

est un journal hebdomadaire de
propagande spiritualiste que nous
recommandons tout spécialement à
nos lecteurs.

Demandez un numéro spécimen
servi gratuitement.

UNE OFFRE REMARQUABLE

Un **HOROSCOPE** d'Essai
pour **2 francs**

Afin de convaincre les sceptiques et les
incrédules que l'Astrologie est une vraie
science, nous offrons de rembourser l'ar-
gent si l'Horoscope ne donne pas entière
satisfaction. Pour recevoir cet horoscope
sous pli cacheté, envoyez l'heure, la date
et le lieu de votre naissance, avec un
mandat ou bon de poste de 2 francs (en
timbres-poste 2 fr. 25) à M. MIEVILLE,
8, rue Saint-Simon, Paris.

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS



62^{me} VOLUME. — 17^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 5 (Février 1904)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Signatures planétaires et les Plantes
(p. 97 à 98)..... **G. Phaneg.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Le Radium, les Rayons N et l'Occultisme
(p. 99 à 144)..... **Papus.**
Commentaire de Marsile Ficin (suite) (p. 145
à 151)..... **D^r Sair.**
L'Art Occulte (p. 152 à 157)..... **Tidianeuq.**

PARTIE INITIATIQUE

La Kabbale pratique (p. 158 à 175) **Eckarthausen.**

Ecole Hermétique. — Ordre Martiniste. — La Guerre. — Electricité et sommeil naturel. — L'Hypnotisme révélateur du crime. — Société des Conférences spiritualistes. — Un secret par mois. — Bibliographie. — Revue des Revues.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI^e. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE CHACORNAC

PARIS — 11 Quai Saint-Michel — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, *L'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin *L'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'Initiation paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Signatures Planétaires et les Plantes

Les plantes influencées par le *Soleil* sont de taille moyenne, mais harmonieuse; leurs fleurs sont de couleur jaune et ont souvent la forme du soleil; leur odeur est aromatique; leurs fruits sont acidulés et excellents au goût. Le soleil domine surtout le cœur et l'estomac, les artères et les veines. Exemple: la *renouée*, excellente pour les douleurs de cœur et d'estomac; pour les yeux, le souci est très bon; la mélisse, dont on connaît l'action sur l'estomac, est aussi solaire.

Les plantes de *Vénus* sont de taille petite; leurs fleurs sont roses, belles, grandes; l'odeur en est exquise, un peu enivrante; souvent, ces belles plantes ne portent pas de fruit; lorsqu'elles en ont, ils sont plutôt sucrés (la vigne par exemple). *Vénus* influence surtout le gosier, les seins, le ventre, les parties génératrices. Exemple: la verveine, dont la racine guérit les hémorroïdes, les pertes d'urine. Son infusion est très bonne pour les douleurs de ventre; le nénuphar, plante vénusienne utile pour la pleurésie; le lis, très bon pour les maladies du sein, etc.

Mercure donne aux plantes qu'il domine une forme moyenne et sinueuse, des fleurs petites et variées, de

différentes couleurs, une odeur pénétrante, quelque fois mauvaise, des fruits de saveur mixte. Il domine surtout la langue, les bras, les nerfs, les yeux. Exemple : la marjolaine, très-bonne contre les maux de nerfs ; la racine de *quintefeuille* guérit les dartres, les plaies de la langue, etc.

La lune domine les plantes de forme bizarre, aux fleurs blanches, à l'odeur incolore ou fade, au goût insipide ; celles qui vivent dans l'eau. Elles sont souvent froides, narcotiques, anti-aphrodisiaques. La lune exerce son influence sur le cerveau, l'estomac, les intestins. Exemple : le melon, dont l'eau distillée est excellente dans les inflammations d'estomac ; le chou, contre la bile, etc.

J'espère que ces quelques indications suffiront pour que nos lecteurs puissent se faire une idée nette des vertus des plantes d'après leur forme. Je les engage à étudier cette classification dans la nature, c'est-à-dire en traversant les champs et les bois. Ils trouveront dans ce travail un grand plaisir et un grand profit.

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Le Radium, Les Rayons N et l'Occultisme

Les découvertes récentes concernant la radioactivité de certains corps ne pouvaient manquer d'avoir une légitime répercussion dans les centres spiritualistes.

Tant que les découvertes ont porté seulement sur le radium et ses singulières propriétés, l'émotion était toute théorique, et l'on sentait seulement que les lois prétendues immuables de la science officielle pouvaient être en danger.

Mais que dire des demandes de priorité et des protestations véhémentes soulevées par la découverte des Rayons N et les travaux du professeur Blondlot d'abord et du docteur Charpentier ensuite ?

Or, il est important, pour la réputation scientifique des occultistes, de remettre les choses au point et

d'éviter les fâcheux emballements de la première heure.

Pour cela, il est nécessaire de résumer d'abord les données élémentaires concernant la radioactivité en général, puis d'insister assez particulièrement sur la découverte du professeur Blondlot, enfin, d'examiner alors les demandes de priorité et leur véritable caractère.

Tout le monde peut, à peu de frais, frotter une allumette au phosphore sur les doigts préalablement mouillés et examiner ensuite lesdits doigts dans l'obscurité. Ils seront *phosphorescents*. C'est même un procédé de tricherie cher aux médiums pauvres !

Beaucoup de corps sont ainsi phosphorescents, mais pour un moment seulement, qui peut durer de une minute à plusieurs heures.

Or, parmi les rayons colorés du spectre solaire, on a remarqué que ceux qui provoquent le plus activement la phosphorescence sont les opposés des rayons rouges, autrement dit les violets et les ultra-violets.

La phosphorescence d'un réveil lumineux dans l'obscurité durera plus ou moins longtemps pendant la nuit qui suivra l'exposition de ce réveil aux rayons solaires.

Mais, si nous exposons, aux rayons ultra-violets du spectre, une solution de sulfate de quinine, nous verrons cette solution devenir lumineuse *seulement pendant qu'agiront les rayons du spectre*, et cette luminosité disparaîtra aussitôt que les rayons cesseront d'agir. Cela ce n'est plus la phosphorescence, c'est la *fluorescence*.

Or, les rayons émanés d'un des pôles, la cathode, d'une ampoule de Crookes, peuvent aussi illuminer les corps, tout comme les rayons ultra-violets.

Ces rayons, dits rayons cathodiques, ont encore une foule d'autres propriétés. Ils se propagent en ligne droite avec une vitesse de 40.000 kilomètres par seconde, ils échauffent les corps qu'ils rencontrent, ils sont chargés d'électricité négative.

Enfin, quand les rayons cathodiques rencontrent un obstacle, ils émettent des rayons nouveaux qui se propagent dans l'air et qui sont les fameux rayons X découverts par Röntgen.

Ces nouveaux rayons ou rayons X se propagent aussi en ligne droite, ils ne se réfléchissent pas dans les miroirs et ne sont pas déviés dans leur course, c'est-à-dire réfractés, ni par les lentilles ni par les prismes.

Enfin, ils traversent tous les corps qu'ils rencontrent, en raison inverse de leur densité, sauf quelques exceptions.

Becquerel avait découvert depuis 1896 des corps qui émettent, directement et sans source électrique, des rayons capables d'illuminer les corps phosphorescents et fluorescents.

Ainsi l'uranium a la singulière propriété de dégager de tels rayons et cela d'une manière continue, sans ampoule électrique, et l'on ne peut attribuer l'énergie de ces rayons à aucune source visible.

L'uranium est le type des corps appelés pour cela *radio-actifs*.

En approfondissant les études de Becquerel, Mme

Curie découvrit une série de corps radio-actifs et en cherchant à éliminer les moins puissants, pour conserver seulement les plus actifs, son mari et elle parvinrent à isoler un nouveau corps simple d'une puissance rayonnante deux millions de fois plus grande que celle de l'uranium, c'est le fameux radium.

Le radium est un métal alcalino-terreux, à poids atomique très élevé, qui est extrait, pour le moment, de la pechblende, où il se trouve intimement uni au baryum.

Le résidu qui résulte des opérations destinées à extraire l'uranium est l'objet de longs et multiples travaux qui fournissent en fin de compte 2 décigrammes de radium pour une tonne (1.000 kilogrammes) de résidus traités. De là le prix très élevé de ce radium.

Voyons ses curieuses propriétés, que nous énumérerons d'abord pour insister surtout sur celles qui nous intéressent spécialement.

Nous emprunterons notre résumé à une excellente étude de Georges Bohn, parue dans *La Revue des Idées*.

Tout d'abord, le radium dégage à l'état permanent et d'une façon continue de la chaleur, de la lumière et de l'électricité.

Voilà pour le côté sensible et visible.

Mais, de plus, le radium est le siège d'un dégagement de rayons invisibles, *mais sensibles à la plaque photographique*.

Le radium a enfin le pouvoir de communiquer toutes ses propriétés aux corps qui sont situés dans la même enceinte que lui.

Analysons avec quelques détails, d'après Bohn, ces dernières propriétés.

Ainsi *le radium est le siège d'un dégagement de rayons invisibles mais sensibles à la plaque photographique*; c'est là une façon toute spéciale d'émettre de l'énergie, énergie qui passerait inaperçue, si elle ne se transformait en énergie chimique.

On peut impressionner très facilement la plaque photographique avec le radium. Prenons quelques centigrammes de cette substance et enfermons-les dans une petite ampoule de verre aux parois excessivement minces. En déposant cette ampoule sur une plaque photographique protégée par une lame d'aluminium, nous obtiendrons instantanément une impression. En écartant l'ampoule de la plaque sensible à une distance comprise entre deux ou trois mètres, nous l'impressionnerons également, mais au bout d'un temps beaucoup plus long. On peut ainsi obtenir des radiographies comme avec les rayons X ; il n'existe pas, comme pour ceux-ci, de différence de transparence notable entre les chairs et les os, mais les métaux sont plus ou moins opaques, sauf l'aluminium qui est très transparent. La radiographie, d'un porte-monnaie renfermant des pièces métalliques et des clefs a été obtenue en plaçant une source radiante de quelques centigrammes à un mètre de la plaque sensible, et cela au bout d'un jour ; à une distance de vingt centimètres, le résultat est obtenu au bout d'une heure. Tels sont les curieux détails fournis par Mme Curie dans sa thèse.

Les rayons qui impressionnent la plaque photo-

graphique impressionnent également l'écran fluorescent (1) en le rendant lumineux. Avec le radium, on peut provoquer la fluorescence du diamant, de la blende, du platinocyanure de baryum. On peut également observer celle du papier, du coton, du verre ; parmi les différentes espèces de verre, le verre de Thuringe est particulièrement lumineux. « On peut suivre l'effet des rayons du radium sur l'écran fluorescent à des distances supérieures à deux mètres. L'écran fluorescent peut être séparé du radium par des écrans absorbants. Nous avons pu, dit Mme Curie, obtenir l'éclaircissement d'un écran au platinocyanure de baryum à travers le corps humain ; cependant l'action est incomparablement plus intense quand l'écran est placé tout contre le radium et qu'il n'en est séparé par aucun écran solide. » La luminosité des substances fluorescentes exposées à l'action du radium baisse avec le temps, la substance fluorescente subissant une transformation. « Le papier, devenu fragile, s'effrite et ressemble enfin à une passoire criblée de trous. » Le verre se colore en violet, en jaune, en brun ou en gris, mais il se décolore quand on le chauffe, et, en même temps, émet de la lumière. Certaines substances, enfin, présentent une phosphorescence qui *persiste* après la suppression de l'action du radium : les cristaux de fluorine restent lumineux dans l'obscurité pendant

(1) L'écran fluorescent est une lame imprégnée d'une substance capable d'émettre de la lumière quand on l'expose soit aux rayons solaires, soit à des rayons invisibles, tels que les rayons X ; il est un récepteur d'énergie invisible, ainsi que la plaque photographique.

plus de 24 heures, *tout comme après l'exposition à la lumière de l'arc électrique.*

Le radium est le siège d'un dégagement d'électricité spontané et continu.— En effet M. et Mme Curie, dans une expérience très remarquable, ont montré que les rayons invisibles émis par le radium sont chargés d'électricité négative, qu'ils électrisent négativement les corps qu'ils rencontrent, alors que la source elle-même s'électrise de nom contraire.

Le radium, enfin, a le pouvoir extraordinaire de communiquer toutes ses propriétés aux corps qui sont situés dans une même enceinte que lui; il communique, passagèrement du moins, son énergie aux corps voisins; nous reviendrons plus loin sur ces faits.

*
..

Ainsi le radium est une source spontanée et constante d'énergie. Il émet cette énergie sans perte de poids, sans changement moléculaire, contrairement à tous les autres corps et à tous les phénomènes connus. Il est la négation même du principe de la conservation de l'énergie, sur lequel toute la science moderne est fondée, puisqu'il produit de l'énergie sans en recevoir et sans se détruire par lui-même.

Comme il est difficile d'abandonner un principe d'aussi vaste envergure, on a été amené à supposer que le radium ne fait que transformer et émettre une énergie inconnue qu'il reçoit constamment du milieu extérieur. Mais quelle énergie reçoit le radium dans cette hypothèse? Comment la reçoit-il? Comment la transforme-t-il? Mystère. Une hypothèse du plus haut

intérêt et d'un tout autre ordre laisserait subsister le principe de la conservation de l'énergie, mais saperait par la base la conception actuelle que nous avons de la constitution de la matière. Voyons cette hypothèse, sur quels faits elle repose, comment elle se défend ? Mais donnons tout d'abord la conception actuelle de la constitution de la matière.

Un corps peut être divisé en morceaux sans que les propriétés essentielles de la matière qui le constitue se modifient ; dans les mêmes conditions, chaque morceau peut être divisé en morceaux plus petits, et ainsi de suite ; dans les particules les plus minimes que l'on sait obtenir, on reconnaît toujours les mêmes propriétés. Toutefois on admet que, si la divisibilité de la matière était poussée au delà d'une certaine limite, les propriétés de cette matière disparaîtraient. On appelle *molécule* d'un corps la plus petite quantité sous laquelle la matière de ce corps peut conserver ses propriétés. La molécule est d'une petitesse de taille que nous ne pouvons nous imaginer, et par conséquent elle n'a jamais été vue par les instruments d'optique les plus grossissants. On admet que tout corps défini chimiquement est composé de molécules et que ces molécules sont toutes semblables entre elles ; le nombre des molécules qui constituent un certain volume d'un gaz, sous une pression donnée et à une température donnée, serait toujours le même, quelle que soit la nature de ces gaz. Dans un gaz, les molécules se repousseraient les unes les autres, ce qui expliquerait qu'un gaz occupe toujours tout le volume qu'on lui offre ; dans un liquide ou un solide les mo-

lécules se maintiendraient à une distance déterminée, tout en pouvant se déplacer les unes par rapport aux autres dans le liquide. Sous l'influence d'une élévation de température, les molécules s'écartent et le corps augmente de volume. On peut les rapprocher plus ou moins par la compression. De toutes façons, les déplacements réciproques des molécules nécessitent un certain travail qui provient nettement de la transformation de l'énergie sous une de ses formes connues (chaleur...).

Une molécule est elle-même un édifice composé de particules plus petites invisibles ou *atomes*. Deux cas peuvent se présenter : ou bien tous les atomes qui composent la molécule d'un corps sont semblables; la matière qui constitue ce corps ne peut se résoudre en plusieurs autres; on ne peut l'analyser; le corps est dit simple; ou bien les atomes qui composent la molécule sont de nature différente, proviennent de matières diverses; le corps peut être décomposé en plusieurs autres, être analysé; il est dit composé. Une molécule du gaz que nous respirons, l'oxygène, est composée de deux atomes semblables; une molécule d'eau est composée de deux atomes d'un gaz inflammable, l'hydrogène, et d'un atome d'oxygène. Les atomes des corps simples peuvent se combiner de diverses façons entre eux, et toute combinaison nouvelle nécessite un certain travail, le travail chimique, qui provient nettement de la transformation de l'énergie sous une de ses formes connues.

Telle est la conception ancienne de la constitution de la matière.

Voici la conception plus nouvelle qui semble devoir s'imposer depuis la découverte des propriétés du radium. Dans cette conception, l'atome n'est plus indivisible, il est un système de particules plus petites, animées de mouvements, et chargées d'électricité ; l'atome n'est plus immuable, il peut évoluer, vieillir, se détruire, et dans sa période de décrépitude et de mort, il mettrait en liberté les qualités énormes d'énergie qui ont été emmagasinées au moment de sa formation. Il y a bien des façons différentes de concevoir la constitution de l'atome ; nous citerons ici simplement comme exemple une conception anglaise, celle de Lodge, et une interprétation française fort élégante, celle de Jean Perrin. Les Anglais ont imaginé que les phénomènes électriques sont dus à des particules infiniment petites, répandues partout, chargées d'électricité, les *électrons*. W. Crookes nous présente d'une façon saisissante l'atome tel que le conçoit Lodge : « Si nous imaginons qu'un atome d'hydrogène est de la grandeur d'une église de dimensions ordinaires, les électrons qui le composent seront représentés par environ 700 grains de sable ayant chacun la grosseur d'un point (350 positifs et 350 négatifs), précipités à l'intérieur dans toutes les directions, ou, suivant lord Kelvin, animés d'un mouvement de rotation d'une vitesse énorme. » Jean Perrin compare chaque atome à notre système solaire : autour du Soleil comme centre, les diverses planètes, dont la Terre, situées à des distances variables, effectuent leurs révolutions ; de même, au centre de chaque atome, une ou plusieurs masses fortement chargées

d'électricité positive joueraient le rôle du Soleil ; autour de ce centre électrique graviteraient, comme les planètes, une multitude de corpuscules beaucoup plus petits, sortes d'électrons chargés d'électricité négative. Lorsque l'atome est très lourd et que vraisemblablement les dimensions du petit système qui le constitue sont relativement considérables, les corpuscules les plus éloignés, les « Neptune du système », ne subiraient que très faiblement l'attraction des corps centraux et pourraient échapper facilement.

Le radium est formé d'atomes très lourds ; ces atomes présenteraient tous les « caractères de la décrépitude et de la mort », ils se disloqueraient, abandonnant des quantités énormes d'énergie (*chaleur, lumière visible et invisible*), ils s'éparpilleraient, formant un flux matériel, l'*émanation*, d'où s'échapperaient dans toutes les directions des *électrons négatifs*.



Tout ceci, semble-t-il, n'est que le rêve grandiose d'un physicien. Nous allons voir que les faits bien curieux que nous avons encore à signaler au sujet du radium, bien loin de dissiper ce rêve, le réalisent au contraire.

Crookes, dans son beau discours sur *la réalisation d'un rêve*, nous fait assister au bombardement atomique qui résulte de la désagrégation progressive d'une petite masse de radium. « Si quelques grains imperceptibles de sel de radium tombent sur un écran de

sulfure de zinc, la surface en est immédiatement parsemée de petits points brillants d'une lumière verte. Dans une chambre noire, sous un microscope, chaque point lumineux montre un centre obscur, entouré d'un halo de lumière diffuse. En dehors du halo, la surface obscure de l'écran est sillonnée d'étincelles lumineuses... — Si un morceau solide de sel de radium est placé à proximité de l'écran, et si on examine la surface de l'écran avec une simple loupe de poche, on y observe çà et là quelques points lumineux entourés d'étincelles. Si on rapproche le radium de l'écran, les scintillations deviennent plus nombreuses et plus brillantes, jusqu'à ce que, le rapprochant tout à fait, on produise des étincelles qui se succèdent avec une telle rapidité que la surface de l'écran présente l'aspect d'une mer lumineuse en furie. » Il est probable que, dans ces phénomènes, ce que nous voyons, c'est le bombardement de l'écran par les fragments d'atomes précipités par le radium avec une vitesse énorme. « Chaque particule n'est rendue visible que par la perturbation latérale, considérable, produite par son choc sur la surface sensible, exactement de la même façon que chaque goutte d'eau tombant sur la surface d'une eau tranquille n'est pas perçue en tant que goutte d'eau, mais en raison de la légère éclaboussure qu'elle cause au moment du choc, des rides et des vagues qui s'élargissent en cercles. » Un fait semble s'opposer à l'interprétation de Crookes : le radium ne subit aucune diminution de poids ; mais Crookes fait observer que, même si des millions d'atomes s'échappaient par seconde, la diminution de poids

serait à peine perceptible au bout d'un siècle (1).

Grâce au dispositif si simple imaginé par l'ingénieur physicien anglais, pour la première fois, on a pu voir dans l'intimité de la matière, on a pu apercevoir la trace des atomes qui s'en échappent. Ces atomes, que deviennent-ils ? Devenus libres, ils doivent s'accumuler pour former une sorte de gaz impondérable, mais en même temps ils doivent se désagréger en émettant des électrons. Or, on a pu recueillir ce gaz et le faire circuler dans des vases ; on lui donne le nom d'*émanation* ; on a pu également attirer avec le pôle d'un aimant les électrons négatifs qui s'échappent du radium et de l'émanation, en traversant les parois solides.

Voici les expériences de M. Curie, auxquelles nous avons déjà fait allusion, qui mettent en évidence l'existence et les propriétés de l'émanation. Il place dans une enceinte close, contenant un gaz quelconque pas trop raréfié, une ampoule ouverte renfermant un sel de radium ; il dispose à diverses distances de cette ampoule des plaques de plomb, de cuivre, d'aluminium, de verre, d'ébonite, de carton, de paraffine... Au bout de peu de temps, les plaques les plus proches du radium ont acquis les propriétés de ce corps, sont devenues radio-actives ; il y a là, en quelque sorte, un phénomène de *contagion*, qui s'étend progressivement aux plaques plus éloignées et finalement à la paroi de l'enceinte. En effet, de l'ampoule occupée par le ra-

(1) Le radium est un des corps au poids atomique le plus élevé.

dium s'échappe constamment de l'émanation ; celle-ci se transmet de proche en proche : la transmission n'a pas lieu dans le vide, mais elle se fait dans un gaz quelconque même à travers des tubes très étroits, capillaires ; l'émanation s'accumule à la surface des corps solides et sur les parois mêmes de l'enceinte ; les corps solides et l'enveloppe ne tardent pas à être recouverts d'un enduit matériel d'épaisseur variable formé par les fragments des atomes échappés du radium et qui sont en train de se disloquer en émettant de l'énergie ; si, alors, on retire un de ces corps de l'enceinte et qu'on l'expose à l'air libre, il semble émettre spontanément de l'énergie comme le radium, mais cette *radio-activité induite* n'est que temporaire ; au bout d'une demi-heure, elle est déjà réduite de moitié. L'émanation en outre se répand dans le gaz et les liquides contenus dans l'enceinte et rend ceux-ci radio-actifs ; si on extrait avec une pompe à mercure le gaz ainsi activé et qu'on le recueille dans une éprouvette, la radio-activité persiste un certain temps et, de plus, les parois de l'éprouvette deviennent radio-actives.

L'émanation du radium, en se répandant à l'intérieur des enceintes closes, communique passagèrement aux corps qui y sont contenus les propriétés extraordinaires du radium. Cette émanation est, selon Rutherford, une sorte de gaz très subtil et impondérable, mais qu'il est possible de condenser en certaine région de l'enceinte, en employant les froids extrêmes. L'émanation se détruit et disparaît progressivement, émettant de l'énergie et se résolvant, en quelque sorte, en une matière plus subtile encore,

formée par les électrons et qui peut s'échapper à travers les parois solides.

Un fait très curieux vient à l'appui de cette dernière hypothèse : si un morceau de radium est disposé sur une plaque photographique, il suffit d'approcher un aimant pour qu'une certaine catégorie de rayons invisibles, ceux chargés d'électricité négative, qui sont constitués par des électrons, subissent une déviation du côté de l'aimant : c'est de ce côté que la plaque photographique est surtout impressionnée.

Le fait que le pôle de l'aimant attire les électrons prouve qu'il s'agit bien de particules matérielles chargées d'électricité. D'après Crookes, « les électrons sont projetés du radium avec une vitesse égale à environ un dixième de celle de la lumière, mais leur course est peu à peu ralentie par des collisions avec les atomes de l'air ; certains, isolés ou erratiques, se diffusent dans l'air et lui donnent momentanément les propriétés du milieu conducteur. »

En effet, dans l'air d'une salle où a séjourné du radium, l'air devient conducteur, et il est impossible d'effectuer des expériences d'électricité. Si, même, on pénètre dans un laboratoire « non contaminé par le radium », ayant dans la poche un tube de quelques centigrammes de ce métal, il suffit de l'approcher à un mètre ou deux d'un électroscope chargé d'électricité pour que celui-ci se décharge instantanément.

*
* *

Nous voyons que la théorie de la dislocation de

l'atome s'appuie sur des faits positifs. Toutefois il est nécessaire de faire remarquer que ces faits peuvent recevoir d'autres explications, comme nous le signalions précédemment. M. Curie admet que d'autres hypothèses sont aussi plausibles. « On peut imaginer, en particulier, dit-il, que l'espace est constamment traversé par des rayonnements encore inconnus qui sont arrêtés à leur passage au travers des corps radio-actifs et transformés en énergie radio-active. » Quant à l'émanation, M. Curie pense qu'on peut la considérer autrement que comme un fluide matériel. « On peut admettre que chaque atome de radium fonctionne comme une source continue et constante d'énergie, sans qu'il soit, d'ailleurs, nécessaire de préciser d'où vient cette énergie. L'énergie radio-active qui s'accumule dans le radium tend à se dissiper de deux façons différentes : 1° par *rayonnement* (rayons chargés d'électricité ou non); 2° par *conduction*, c'est-à-dire par transmission de proche en proche aux corps environnants par l'intermédiaire du gaz et du liquide (dégagement d'émanations et transformation en radio-activité induite). » Cette manière de voir assimile, au point de vue de la dissémination, l'énergie radio-active à la chaleur.

Quoi qu'il en soit, M. Curie admet que la radio-activité est une des propriétés de l'atome des corps radio-actifs, soit que l'on fasse l'une ou l'autre des deux hypothèses suivantes :

1° L'atome radio-actif possède, depuis le jour où il a été constitué, de l'énergie qui se dissipe quand il se détruit ; 2° l'atome radio-actif est un mécanisme qui

puise à chaque instant en dehors de lui-même l'énergie qu'il dégage.

M. Curie va plus loin : il pense que la radio-activité est une propriété de l'atome de tous les corps, mais qui ne se manifeste que dans des conditions déterminées. Les conditions ordinaires suffisent à la manifestation de la radio-activité des atomes à poids élevés, atomes de l'uranium, du thorium, du polonium, du radium, de l'actinium. Mais, en modifiant ces conditions, il semble qu'on voit apparaître les mêmes manifestations chez d'autres corps : si l'on chauffe du mercure, il s'en dégage une émanation ; l'air qui passe sur du phosphore devient conducteur.

(*Revue des Idées*).

*
* *

Pour étudier le rayonnement émis par ces nouveaux corps, on peut utiliser soit leur faculté de provoquer la fluorescence de certaines substances, soit leur action sur les plaques photographiques, soit leur propriété d'ioniser l'air et de le rendre conducteur. Cette dernière, qui peut seule fournir des résultats précis, a permis de reconnaître que le radium était dix millions de fois plus actif que le minerai dont il provient.

Les travaux de divers physiciens ont établi que le rayonnement des substances radio-actives était complexe, et on a désigné par α , β , γ trois sortes de rayons bien distincts fournis par le radium. Les *rayons* α , très peu pénétrants, semblent constituer la plus grande partie du rayonnement. Ils sont peu sensibles à l'action de l'aimant et se comportent de la même façon

que les *rayons canaux* des tubes de Crookes. Les *rayons* β sont moins absorbables ; ils sont fortement déviés par le champ magnétique et dans le même sens que les *rayons cathodiques*, dont ils se rapprochent par conséquent. Enfin, les *rayons* γ , très pénétrants et insensibles à l'action du champ magnétique, sont comparables aux *rayons de Röntgen*. Ces diverses manières de se conduire vis-à-vis des écrans et de l'aimant permettent de séparer ces radiations et d'étudier isolément leurs propriétés. Elles expliquent en outre les quelques contradictions qui se sont produites, les différents expérimentateurs s'étant placés dans des conditions diverses qu'ils n'avaient pas précisées.

La suite des recherches a montré que les rayons déviables β sont chargés d'électricité négative. On est arrivé en outre, par des considérations que je ne puis développer, à cette conclusion que le radium est une source naturelle d'électricité : le radium est le premier exemple d'un corps qui se charge spontanément d'électricité.

Les radiations du polonium sont moins complexes et ne semblent comprendre que des rayons α . L'actinium paraît se comporter comme le radium. L'uranium et le thorium émettent aussi bien des rayons α que des rayons déviables β . Cette différence entre les rayons émis par les diverses substances radio-actives explique les variations du pouvoir pénétrant quand on emploie l'un ou l'autre corps. Le radium émet des rayons qui se propagent rectilignement dans l'air ou dans le vide jusqu'à plusieurs mètres de leur origine.

On peut avec eux obtenir des impressions radiographiques jusqu'à 2-3 mètres ; mais une faible partie seule atteint cette distance ; elle comprend des rayons genre cathodique dominants et des rayons non déviables. La plus grande partie du rayonnement du radium (rayons α) ne népasse pas 7 centimètres environ dans l'air. On constate, en outre, qu'au delà de cette distance l'intensité du rayonnement varie sensiblement en raison inverse du carré de la distance. Le rayonnement du polonium (α) ne se propage pas au delà de 4-6 centimètres dans l'air. Ses rayons sont très absorbables et ne peuvent traverser que des écrans solides très minces, tandis que les rayons du radium traversent plusieurs centimètres de plomb ou de verre. Les rayons qui ont ainsi passé outre ne peuvent plus être pratiquement arrêtés par quoi que ce soit, mais ces derniers rayons ne constituent qu'une faible portion du rayonnement total (1).

*
* *

PROPRIÉTÉS PHYSIOLOGIQUES DU RADIUM

Il était presque certain qu'à toutes ces propriétés sur la matière à l'état physique, le radium joignait des actions spéciales sur la matière vivante. Ces actions physiologiques, dont le premier caractère est de se produire en dehors de la sensibilité, ont donné naissance à bien des espoirs thérapeutiques qui nous semblent injustifiés.

(1) L. PERVINGUIÈRE, *Revue Hebdo.*, n° 10.



Ces formes d'énergie ont-elles eu une influence sur l'évolution de la vie à la surface de notre Terre ? Dans quelle mesure peuvent-elles agir sur nous ? Telles sont les questions auxquelles il nous reste à répondre.

Parmi les résultats des quelques recherches entreprises dans ce sens, il y a surtout à retenir, au point de vue général, trois faits.

Tout d'abord, une forme d'énergie peut ne pas agir sur la sensibilité d'un être et agir sur sa vitalité. Par exemple, en présence d'un électro-aimant excessivement puissant, les êtres vivants n'éprouvent aucune sensation ; cependant, au bout d'un temps relativement court, l'énergie qui s'échappe de l'électro-aimant produit chez ces êtres un affaiblissement de la vitalité qui conduit progressivement à la mort.

Ce qui se passe en présence d'un électro-aimant se passe aussi en présence d'une certaine masse de radium ; l'énergie qui s'échappe de ce métal influe beaucoup sur la vitalité des êtres qui y sont soumis, et cependant ceux-ci ne manifestent aucune sensibilité.

Voici quelques expériences frappantes à cet égard. Dans une goutte d'eau renfermant des infusoires, on remarque facilement que certains d'entre eux, munis d'un long pédoncule, se fixent sur les brindilles flottantes : ce sont les vorticelles ; or, si on introduit dans la goutte d'eau un tube très fin de verre renfermant du radium, on voit les vorticelles venir se fixer sur ce tube, comme elles le feraient si il était vide, et ne plus

l'abandonner, malgré l'action nocive du rayonnement. Une foule d'animaux du littoral marin, crustacés, annélides, planaires, viennent se protéger sous les pierres qu'on met à leur disposition; vis-à-vis d'un tube de radium ils se comportent de même. Tous ces êtres, comme notre œil, ne perçoivent pas les radiations qui influencent la plaque photographique et l'écran fluorescent; pourtant ces radiations agissent d'une façon très nette sur l'état chimique des cellules vivantes. Tel est le premier fait que nous avons à signaler.

Il n'est pas nécessaire, pour que l'une des manifestations de l'énergie agisse sur un être vivant que celui-ci la perçoive; il n'est pas nécessaire non plus que celle-ci soit intense et ait des effets immédiats. Les doses les plus faibles, les doses infinitésimales sont les plus intéressantes: elles confèrent aux cellules qui composent les organismes une sorte d'excitation durable, et il en résulte, même longtemps après qu'elles ont agi, des modifications curieuses dans le développement des organes. Au sortir de l'œuf, les larves de grenouilles possèdent de chaque côté du cou des houppes de filaments qui servent à la respiration; normalement, au bout de huit jours, la disposition de la tête se transforme: l'étranglement du cou disparaît, les organes respiratoires deviennent internes; si, dans cette première semaine de la vie de l'animal, on expose la larve à un moment quelconque pendant quelques heures au faible rayonnement d'un tube de radium, le huitième jour, l'étranglement du cou subsiste, des plissements des téguments se forment dans

cette région pour la respiration. De même, en faisant agir sur l'œuf d'oursin quelques instants les rayons du radium, on observe plus tard des modifications curieuses dans la formation de la cavité digestive. On conçoit que, dans ces conditions, le rayonnement ou l'émanation des matières radio-actives aient pu agir dans la nature sur l'évolution des êtres vivants ; les racines des plantes en croissant pénètrent dans les interstices du sol qui renferment de l'air radio-actif ; cet air diffuse avec l'émanation dans l'eau ou dans l'air qui recouvre le sol, et c'est précisément à la limite de séparation des deux milieux que la plupart des formes vivantes ont évolué ; si les œufs flottent souvent à la surface des eaux, les embryons ne tardent pas à tomber sur le fond par suite de leur alourdissement, et c'est là qu'ils subissent les curieuses transformations qui les amènent à l'état adulte. Les rayons du radium, l'émanation des corps radio-actifs, comme la plupart des agents physiques et chimiques du milieu extérieur, à doses infinitésimales, peuvent agir dans les laboratoires et dans la nature, surtout sur la croissance des êtres vivants, sur leurs transformations. C'est là le deuxième fait que nous voulions signaler.

Nous devons faire remarquer, enfin, qu'à doses très faibles l'énergie émise par les corps radio-actifs, comme toutes les autres formes d'énergie dans les mêmes conditions, augmente l'intensité vitale des êtres : les cils qui recouvrent certaines larves se mettent à battre plus rapidement, les œufs qui n'évoluent pas sans une excitation préalable se mettent à se di-

viser, à donner des embryons dont les anomalies sont souvent caractérisées par un excès de vitalité. L'énergie du radium est donc susceptible d'augmenter la vitalité des êtres et de divers tissus ; mais, si elle dépasse une certaine intensité, elle diminue cette vitalité, détruit les tissus, amène fatalement la mort. Appliquons sur la peau pendant quelques minutes (trois à cinq) une ampoule de verre fermée contenant quelques centigrammes d'un sel de radium, nous ne ressentirons aucune sensation immédiate ; une rougeur fugitive marquera peu après le point d'application ; enfin, au bout de quelques semaines, il se produira une destruction des tissus qui composent les téguments, une brûlure tardive. Chez les animaux supérieurs, l'exposition plus ou moins directe des centres nerveux aux rayons du radium détermine de même des paralysies (1).

*
**

ACTION TOXIQUE DE L'ÉMANATION DU RADIUM

M. Georges Bohn, dont on a lu en tête de ce numéro l'article sur la radio-activité, étudie depuis un an l'action encore si mystérieuse du radium sur les phénomènes de la vie (*Acad. des sciences*, 1903, CXXXVI, p. 1012, 1085 ; *Soc. de biologie*, 1903, p. 1442, 1655). Il a montré qu'il suffisait d'exposer de 20 minutes à 1 ou 2 heures des larves d'animaux quelconques pour activer d'abord, puis arrêter ou

(1) Georges Bohn.

troubler d'une façon profonde leur développement. Un des points les plus extraordinaires, sur lequel insiste cet auteur, c'est que l'action des rayons de Becquerel n'est pas immédiate. « Il suffit que les rayons du radium traversent le corps d'un animal pendant quelques heures pour que les tissus acquièrent des propriétés nouvelles, qui pourront rester à l'état latent pendant de longues périodes pour se manifester tout à coup au moment où normalement l'activité des tissus augmente. » MM. Becquerel et Curie (*Acad. des sciences*, 1901, CXXXII, 1289) avaient déjà observé sur eux-mêmes cette action à longue échéance des rayons radio-actifs.

Sur de nombreux Invertébrés marins, M. Bohn a vu des phénomènes léthargiques suivre l'exposition de l'animal au radium : le sens tactile disparaît. Chez l'Homme, la brûlure consécutive à une seule exposition se renouvelle de mois en mois, semblant même acquérir de l'intensité à mesure que le temps s'écoule. « J'ai appliqué sur mon bras, en divers points, un petit tube de radium très actif (15 avril ; durée : 2 minutes à 15 minutes). Immédiatement, une rougeur apparaît qui subsiste un certain temps. Mais, fin mai, des troubles plus profonds se produisent : boursouffure de l'épiderme, exfoliation. Fin juillet, mêmes phénomènes, mais plus intenses : une plaie se forme et simule une brûlure. »

M. Bohn nous donne enfin, dans sa dernière communication (*Soc. de biologie*, 19 décembre), une idée plus précise de cette toxicité du radium. « Du 23 mars au 7 novembre 1903, le tube de bromure de radium

pur, que m'avait prêté obligeamment M. Curie, a projeté son rayonnement presque sans interruption, nuit et jour, sur une foule d'êtres vivants, dans mon laboratoire de la Faculté des sciences ou au bord de la mer. Des Daphnies placées dans une mince couche d'eau (exposée au tube de radium) meurent au bout de 12-24 heures, suivant les expériences et les individus... Les Aselles sont très sensibles : quelquefois au bout de 2 heures la paralysie commence... Des Fourmis noires, enfermées avec le tube de radium dans une enceinte de faible capacité, meurent la plupart au bout de 8 heures ; avec les Fourmis rouges, la durée d'exposition doit être plus longue. »

Voilà pour l'action des rayons que laisse passer le verre. Celle de l'*émanation* en quelque sorte immatérielle du radium, et par laquelle ce corps confère d'une façon passagère aux substances qui l'avoisinent ses propriétés extraordinaires, n'est pas moins curieuse.

« Le 20 juillet, M. Curie a mis à ma disposition deux ampoules de verre qui avaient communiqué par un tube étroit avec une enceinte contenant du radium ; à l'instant précis où on venait de les isoler, j'introduisis dans l'une d'elle des Daphnies avec une petite quantité d'eau, dans l'autre des Fourmis rouges... Au bout de trois heures, toutes les Daphnies sont mortes. Quatre Fourmis rouges meurent en dix minutes ; l'agonie survient au bout d'un temps très court. Il est six heures du soir : on les retire et on fait le vide à plusieurs reprises dans le vase ; on laisse rentrer l'air et on introduit une fourmi : elle est paralysée au bout d'une demi-heure ; mais, quatre heures après,

elle n'est pas encore morte ; une seconde Fourmi introduite une heure après la première commence seulement à être paralysée au bout de deux heures ; les deux meurent dans la nuit, tuées par le rayonnement du vase de verre, qui perd assez rapidement la radioactivité qu'il possédait (l'émanation ayant complètement disparu). — Le lendemain et le surlendemain, les Fourmis rousses vivent, mais il n'en est pas de même des petites Fourmis noires, qui meurent le 21 juillet, en moins d'une heure, le 22 juillet, au bout de quatre heures, tuées par une influence encore mystérieuse. »

Au sujet de ces expériences, M. Bohn croit devoir rappeler le célèbre travail de Raulin (1870). On sait que Raulin ne put jamais cultiver dans un vase d'argent sa fameuse moisissure, *Aspergillus niger*, alors qu'elle se cultivait à volonté dans les autres récipients, toutes conditions identiques par ailleurs. On a toujours expliqué ce fait jusqu'ici par une toxicité infinitésimale et chimique de l'argent. M. Bohn se demande si elle ne serait pas radio-active. En principe, nous ne croyons pas l'hypothèse légitime. De nombreux travaux montrent l'action toxique d'un grand nombre de corps à des doses très faibles. A des doses plus faibles de moitié, ces mêmes corps favorisent la vie. Leur action paraît exclusivement chimique. Dehérain et Demoussy (*Acad. des sciences*, 1901, CXXXII, p. 523) ont montré, pour le grain de blé, la toxicité remarquable de l'eau simplement distillée dans un alambic de cuivre, toxicité due à des traces impondérables de ce métal. Nægeli avait déjà arrêté la culture

de *Spyrogyra* par la simple présence d'une pièce d'or dans leur eau, toxicité encore due au cuivre de la pièce, l'or pur étant sans action.

Jusqu'à preuve du contraire, il y a lieu de croire que la toxicité du vase d'argent de Raulin est simplement chimique, comme il l'admettait. Si surprenants et si étendus que soient les effets de la radio-activité, la micro-chimie nous réserve peut-être des surprises d'un autre ordre, et non moins intéressantes. Il peut être sage de réserver son domaine. (*Revue des Idées*).

LES RAYONS N

Arrivés à ce point de nos explications sur le radium et la radio-activité, il nous semble utile de nous arrêter un peu pour rattacher les faits que nous venons d'exposer à la physique générale, ce qui apportera un peu de clarté en ces matières essentiellement obscures.

On sait que la physique étudie une série de manifestations du mouvement qui se manifestent successivement sous forme de son, de chaleur, de lumière, d'électricité, de magnétisme, etc., etc. Il ne faut pas oublier que Louis Lucas, l'hermétiste, a posé, en 1853, les règles de cette unité de la Force, analogue de l'unité de la Matière, enseignée par les alchimistes.

Les diverses forces physiques qui se manifestent par des oscillations ne sont donc que des modalités différentes d'une seule et même force, que Louis Lucas (*Chimie nouvelle*) appelle le mouvement.

Si l'on fait une liste de ces oscillations, en com-

mençant par les moins rapides, pour aller jusqu'aux plus rapides, on obtient le premier tableau suivant :

Oscillations du son ;

Oscillations électriques produites par la décharge des bouteilles de Leyde ;

Ondes hertziennes (télégraphie sans fil) ;

Radiations calorifiques obscures (impressionnant le thermomètre) ;

Radiations lumineuses ;

Radiations ultra-violettes (impressionnant la plaque photographique) ;

Rayons X et rayons non déviables du radium.

Ce tableau très clair (*Revue des Idées*) va nous permettre de bien saisir le rôle physique et la place exacte des nouveaux rayons découverts par le professeur Blondlot, de Nancy, et nommés, de par leur lieu de découverte, rayons N.

En étudiant les rayons X, qui, comme nous l'avons vu, ne changent pas de direction, M. Blondlot découvrit de nouveaux rayons qui, eux, pouvaient, au contraire, être réfractés et être concentrés au foyer d'une lentille d'aluminium.

Ces rayons N traversent le bois (planches de chêne de plusieurs centimètres d'épaisseur), les métaux de faible densité, comme l'aluminium. Ils sont, par contre, arrêtés par l'eau non salée et les métaux lourds, plomb, platine.

Ces rayons (notons bien ceci) n'impressionnent ni le thermomètre, ni la rétine, ni la plaque photographique.

Par contre, ils ont la singulière propriété d'exalter,

soit l'éclat d'une source lumineuse, soit la sensibilité de la rétine aux rayons lumineux.

Demandons-nous d'abord comment il faut les classer.

Les rayons N n'ont plus de manifestations électriques, mais ils n'ont pas encore de manifestations calorifiques lumineuses ou chimiques. Ils viennent donc combler une lacune qui existait dans notre précédent tableau et nous devons reconstituer ce tableau de la manière suivante :

Ondes sonores ;

Oscillations électriques ;

Ondes hertziennes ;

Rayons N.

Radiations calorifiques obscures ;

Radiations lumineuses ;

Radiations ultra-violettes ;

Rayons X et rayons non déviables du radium.

*
**

Voilà pour la place où se trouvent, dans la hiérarchie, les rayons N !

Revenons maintenant sur leur mode de production :

M. Blondlot a fait une expérience, que nous pouvons tous répéter, qui est capitale par ses conséquences. Vers quatre heures de l'après-midi, il ramasse, dans une cour qui a été ensoleillée toute la journée, un caillou ; pendant quatre jours, ce caillou présente des propriétés remarquables : dans l'obscurité, il est invisible, mais si on l'approche d'une petite étincelle électrique, d'une petite flamme, d'une substance

phosphorescente préalablement insolée, d'une lame de platine portée au rouge sombre, on voit la lumière émise par ces différentes sources augmenter d'éclat ; si, dans une demi-obscurité, on l'approche de l'œil, immédiatement la pièce paraît mieux éclairée : sur le cadran d'une horloge, les aiguilles deviennent visibles, sur une feuille de papier les caractères écrits ou imprimés apparaissent plus nettement.

Que se passe-t-il ? M. Blondlot a montré (1903) que le caillou émet des radiations inconnues jusqu'ici, des rayons N (découverts à Nancy), qu'on peut concentrer en un point au moyen d'un miroir ou d'une lentille, qui n'impressionnent ni le thermomètre, ni la rétine, ni la plaque sensible, mais qui ont la singulière propriété d'exalter, d'une part, l'éclat d'une source lumineuse, d'autre part la sensibilité de la rétine aux rayons lumineux.

Voici, en quelques mots, les conséquences importantes de cette découverte.

1° Les effets produits par les rayons N constituent un intermédiaire entre les phénomènes électriques et les phénomènes lumineux.

2° Les rayons N qui, bien que non calorifiques et non lumineux, sont émis par les sources calorifiques et lumineuses (bec Auer, bec de gaz ordinaire, fil de platine porté au rouge sombre par le passage d'un courant électrique, lame métallique chauffée par un bec de gaz, soleil...), ont la propriété de s'emmagasiner dans une foule de corps, qu'ils pénètrent plus ou moins facilement : pierres, morceaux de bois, lames métalliques même ; ces corps deviennent alors suscep-

tibles d'émettre eux aussi des rayons N pendant une durée plus ou moins longue. Le caillou ramassé dans une cour à quatre heures de l'après-midi a emmagasiné les rayons N qui accompagnent les rayons solaires lumineux, et il peut en émettre pendant quatre jours. De même les objets qui ont été travaillés sous le feu, mais l'émission est durable : les lames en acier trempé de l'époque gallo-romaine se comportent comme les pièces d'acier trempé sorties des usines modernes.

Le caillou rappelle l'objet qui est devenu radio-actif en présence du radium (*radio-activité induite*), l'acier trempé rappelle le radium lui-même : comme lui il est devenu une source radiante spontanée et indéfinie (*radio-activité spontanée*).

La découverte de M. Blondlot jette donc une lumière nouvelle sur les *transformations encore inconnues de l'énergie dans l'intimité de la matière*.

3° Les rayons N nous enveloppent de toutes parts, nous pénètrent constamment ; tous les corps qui ont été frappés par les rayons du soleil en émettent (rochers, murs...) ; ils s'introduisent dans une chambre fermée, à travers les murs, les volets ; s'ils s'arrêtent à la limite du sol et de l'eau douce (absolument opaque), ils pénètrent dans les eaux saumâtres et salées. (*Revue des Idées.*)

RADIATIONS HUMAINES

Une découverte se présente rarement isolée. M. Aug. Charpentier, le voisin de laboratoire de M. Blondlot,

à l'Université de Nancy, répéta, bien entendu, les expériences de son collègue sur les rayons N. Il s'aperçut ainsi que, chaque fois qu'il approchait dans l'obscurité un corps phosphorescent du corps humain, la phosphorescence augmentait. Or, nous avons dit dans notre précédent article que les rayons N caractérisaient leur présence en excitant la phosphorescence d'un écran peu lumineux. M. Charpentier s'est servi au début d'un corps fluorescent tel que le platino-cyanure de baryum, dont il réglait l'intensité lumineuse avec un sel de radium couvert de papier noir et placé à une distance variable.

Depuis, il a modifié un peu son mode opératoire. L'observation de la variation d'éclat est délicate et exige de l'habitude. Il a adopté le système suivant : un tube droit en plomb de 5 à 10 centimètres de long dont une des extrémités est placée contre le corps à examiner et dont l'autre contient intérieurement une petite rondelle de liège ou de carton recouverte d'un peu de sulfure de calcium phosphorescent. On peut de même employer un tube de verre. Le plomb est peu transparent pour les rayons N, qui s'échappent plus difficilement après leur entrée dans le tube. Et il est utile que le faisceau soit dirigé le mieux possible sur le corps phosphorescent. On ne peut se servir de larges écrans phosphorescents, parce que chaque partie de sulfure est influencée par les autres et l'ensemble donne un éclat d'apparence uniforme. L'observation devient à peu près impossible.

Dans ces conditions, et en promenant le tube sur le corps humain, M. Charpentier a constaté que la phos-

phorescence s'avivait surtout sur le trajet des nerfs et des muscles. L'effet sur les muscles apparaît nettement quand ils sont en contraction. On peut suivre ainsi le trajet d'un nerf superficiel et les divers filets nerveux voisins de la peau. Le phénomène, à l'intensité près, s'observe de même à quelque distance du corps, et même après l'interposition de substances transparentes pour les rayons N, aluminium, papier sec, verre, etc. Il cesse d'être perçu quand on interpose des substances opaques pour les mêmes rayons, plomb, papier mouillé, etc. On pourrait se demander s'il n'entre pas en jeu ici une action de la température au voisinage de la peau. Mais non, puisque les effets persistent tout aussi bien quand on place devant la région du corps examinée plusieurs lames d'aluminium ou de carton séparées par des couches d'air formant écran calorifique.

On retrouve tous les caractères des rayons N dans ces rayons émanant de l'organisme humain. Cependant il se présentait encore une objection. M. Blondlot a prouvé que beaucoup de corps exposés à la lumière du jour, au soleil, devenaient des accumulateurs de rayons N. Pourquoi le corps humain, qui est exposé sans cesse à la lumière, ne serait-il pas un simple magasin de radiations ? M. Charpentier a répondu à l'objection en restant neuf heures dans une complète obscurité, et en constatant que les rayons sortent du corps aussi actifs et s'observent même mieux alors à cause de l'adaptation plus parfaite de l'œil. Mais il serait facile de faire remarquer que les cailloux de M. Blondlot conservent la propriété d'émettre des

rayons non pas après neuf heures, mais après des journées entières. Cependant il n'est pas douteux maintenant que le corps humain n'est pas un accumulateur, mais un producteur de rayons N. Il en émet toujours et en quantités variables selon les régions.

L'observation est assez nette, quand on est un peu entraîné, pour que l'on puisse, à la luminosité du sulfure du tube Charpentier, suivre muscles et nerfs, délimiter le cœur, qui n'est qu'un muscle, et l'on peut espérer que l'on auscultera aux rayons N au moins aussi bien qu'au son. L'activité des tissus sera de même révélée et chaque individu pourra être représenté par un chiffre de luminosité qui donnera au médecin des renseignements précis sur l'état de la santé générale. M. Charpentier a réalisé déjà d'intéressantes expériences sur la topographie de certains centres nerveux superficiels. Par exemple, les zones dites « psychomotrices » de l'écorce cérébrale se manifestent nettement par une émission de rayons N pendant leur fonctionnement. Il en est une dite « centre de Broca », qui est le siège du langage articulé. Sa place est assez bien déterminée. Or, pendant que le sujet en expérience parle, soit à haute voix, soit même à voix basse, si l'on promène le tube d'épreuve sur le côté du crâne, on reconnaît que la phosphorescence présente un maximum qui correspond, à 1 centimètre près, précisément au centre de Broca. Il faut, pour bien réaliser l'expérience, se mettre à l'abri, bien entendu à l'aide d'écrans convenables, des radiations plus lointaines. Rien de pareil ne se produit du côté opposé à la cir-

convolution de Broca, c'est-à-dire du côté droit du cerveau.

M. Charpentier a des raisons de croire que la pensée non exprimée, l'attention, l'effort mental donnent lieu à une émission de rayons agissant sur la phosphorescence. C'est là un point d'un haut intérêt pour la psychologie. Il n'y a pas que la zone psycho-motrice du langage articulé qui se révèle ainsi, mais de même d'autres zones des régions cervicales que l'on s'accorde à faire correspondre avec l'écriture, les mouvements des membres inférieurs, etc. On peut en définitive déjà affirmer que tout centre nerveux qui fonctionne ajoute à son émission de repos de nouveaux rayons N en proportion de son degré d'activité. Le travail nerveux se transforme, du moins en partie, en radiations mesurables d'énergie par l'éclat de la phosphorescence qu'elles provoquent sur l'écran lumineux.

Toute contrainte mécanique des solides, ainsi que l'a fait voir M. Blondlot, détermine l'émission des rayons N. M. Charpentier a comprimé des nerfs et aussitôt la luminosité est devenue plus vive dans le corps phosphorescent. Si la compression est prolongée, la radiation nerveuse finit par diminuer. Le trajet de la moelle épinière, surtout si on brosse ou frotte vigoureusement, se marque sur toute la longueur par un excès de phosphorescence et d'autant plus grand que l'on s'approche du cerveau. Si l'on observe la radiation tout près du renflement cervical, il y a accroissement de phosphorescence lorsque l'on contracte le bras.

M. Charpentier s'est aperçu en poursuivant ses

recherches, comme l'a trouvé d'ailleurs de son côté M. Blondlot, que les radiations du corps humain ne sont pas constituées uniquement par des rayons N. Les radiations sont plus complexes. Il y a des rayons N en grande partie, mais d'autres aussi. Et c'est surtout vrai pour les radiations émises par les nerfs. Les rayons N traversent parfaitement l'aluminium, or les rayons nerveux sont arrêtés en grande partie par une lame d'un demi-millimètre d'épaisseur d'aluminium. Quand on observe un point du cerveau, on constate que le faisceau qui en provient perd de son activité sur le corps phosphorescent lorsqu'il traverse l'aluminium. Et la portion qui a traversé le métal n'est nullement modifiée par de nouvelles épaisseurs, même sous 2 centimètres d'épaisseur d'aluminium. Cette seconde partie est seule formée de rayons N proprement dits.

Au contraire le faisceau émis par le cœur et d'autres muscles apparaît comme constitué à peu près complètement par les rayons N. On peut à ces caractères différencier les rayons musculaires et les rayons nerveux. Le nerf augmente sa radiation quand on le comprime ; la compression similaire du muscle a beaucoup moins d'action. Enfin, troisième caractère différentiel, la radiation nerveuse produit, par rapport aux autres tissus, un effet sensiblement plus fort que le sulfure phosphorescent chauffé à 45 degrés.

M. Charpentier a découvert tout dernièrement que certains rayons pouvaient traverser le plomb et l'eau, contrairement aux rayons N proprement dits. Il a trouvé que certains rayons non seulement traversaient

l'air en ligne droite, mais encore étaient conduits par un fil métallique. Si l'on adapte à un fil métallique de quelques mètres de longueur une petite plaque de cuivre de 1 à 2 centimètres de diamètre et qu'on relie l'autre extrémité du fil au tube phosphorescent, il suffit de placer la plaque près du corps humain, près du cerveau, pour constater que l'écran phosphorescent s'avive nettement. Cette propriété des radiations n'est pas spéciale aux rayons nerveux ou musculaires : on peut par transmission, au moyen d'un fil, recueillir les radiations de l'acier trempé, de l'hyposulfite de soude insolé, des sources de lumière, etc. Avec ce dispositif on pourra même étudier, par les « radiations conduites », les régions du corps qui les émettent. On pourra notamment se placer assez loin de l'écran sensible pour ne pas l'influencer par des actes musculaires ou cérébraux étrangers à l'expérience. Ces phénomènes de radiations conduites par un fil sont intéressants, car ils pourront servir encore à caractériser les rayons N dans beaucoup de circonstances.

Tels sont brièvement résumés les faits connus au commencement de février 1904. Il est clair que l'œuvre s'arrêtera pas là et qu'un nouveau champ d'exploration s'ouvre pour les physiologistes. Les radiations qui avaient été nommées « radiations humaines » au début ont une bien autre généralité. Les animaux aussi émettent les rayons N, même les animaux à sang froid. Sur une grenouille, on peut suivre tout le système nerveux et, comme le batracien possède une basse température par rapport à celle du laboratoire, il est permis d'en déduire une fois de plus que la chaleur

est hors de cause dans la production des phénomènes.

Ajoutons encore que les cultures de bacilles phosphorescents, les vers luisants augmentent de luminosité quand on les place près du cœur, des centres nerveux, à peu près comme on l'observe avec le sulfure de calcium.

Les nouveaux phénomènes — il n'est pas besoin de le dire — ont vivement attiré l'attention des physiiciens et des physiologistes. Ils ont paru si singuliers qu'on les a mis en doute à l'Étranger et en France. Il faut en effet une certaine éducation de l'œil pour reconnaître l'augmentation de la phosphorescence et l'on n'y parvient pas du premier coup. MM. Mascart et Cailletet sont allés à Nancy assister aux expériences de M. Blondlot. Ils sont revenus avec la conviction que l'observation est difficile, mais que les faits sont bien exacts.

En somme, tout ce qui vit produit des rayons N ; les phénomènes organiques, fermentations, etc. (Lambert), donnent des rayons ; les végétaux (Meyer) fournissent tout aussi bien des radiations, en raison de leur évolution. Les ondes sonores (Macé de Lépinay) engendrent des radiations N. Bref, partout où il y a mouvement, il semble que les rayons N abondent. En sorte que de tous côtés on constate génération ou emmagasinement de ces radiations. Il serait téméraire de dire dès maintenant quel est leur rôle dans l'univers. Attendons patiemment les enseignements de l'avenir. (*La Nature.*)

HENRI DE PARVILLE.



CLASSEMENT DES RADIATIONS HUMAINES

Pour établir le plus clairement possible cette question des effluves de l'être humain et de leur enregistrement, il faut faire encore des distinctions fort importantes.

Nous ferons donc plusieurs classes spéciales, consacrées respectivement aux questions suivantes :

1. Etude des effluves ou radiations humaines par vision directe et sans enregistrement mécanique.
2. Enregistrement par des appareils physiques des radiations humaines. Analyse du caractère physique de ces radiations. Leur place dans la série des forces.
3. Enregistrement photographique desdites radiations par contact direct et à distance.
4. Enregistrement de la Pensée et des formes pensées sur la plaque photographique.
5. Expériences diverses et classification générale par rapport aux rayons N.

Quand nous aurons fait ces diverses études la question apparaîtra dans toute sa simplicité.

1° La vision directe des radiations humaines a été étudiée par les auteurs suivants : Reichembach, docteur Luys, De Rochas.

Reichembach appelait ces radiations : *Od*. On les percevait s'échappant de certains corps organiques ou inorganiques, après un long séjour de l'expérimentateur dans l'obscurité.

Le docteur Luys étudia la vision des effluves de l'ai-

mant par les sujets hypnotiques. (Lueur rouge et lueur bleue des divers pôles de l'aimant.)

M. le colonel de Rochas poursuit et étendit ce même genre de recherches.

.....
 Ces faits se rapportent à une radiation, visible pour l'œil humain à l'état normal ou à l'état hypnotique. Cela classe les radiations dans le voisinage des radiations lumineuses. Cela n'a rien à voir avec les rayons N, du moins dans l'état actuel des recherches.

2°. L'enregistrement par des appareils physiques nous amène à la question des biomètres.

Le premier de ces appareils est l'excellent biomètre de Louis Lucas, établi sur le principe du galvanomètre.

Puis vient le biomètre de l'abbé Fortin qui, le premier, établit des formules biométriques et étend ses recherches à la météorologie.

Ensuite vient le biomètre du docteur Baraduc, issu de celui de Fortin sans grande modification.

Enfin le docteur Audollent a présenté un biomètre galvanomètre à très fort enroulement de fil.

La force qui agit sur ces biomètres passe à travers l'eau froide. Loin de traverser les métaux, elle est au contraire repoussée par eux, puisque la rotation des aiguilles métalliques est déterminée par le choc des effluves sur l'aiguille suspendue au fil de coton.

Cette radiation ne semble donc pas avoir les mêmes lois que les rayons N, et son étude est encore trop peu scientifique pour qu'on lui assigne une place quelconque dans la hiérarchie des forces.

Les études de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité avec fixation des effluves dans l'eau ou dans la cire peuvent encore se rattacher à cette section.

M. Durville a fait aussi des expériences de conductibilité des radiations humaines dans un fil métallique qui peuvent se classer ici.

Mais, encore une fois, il n'y a aucune analogie physique entre ces radiations et les rayons N.

S'il nous fallait les classer nous les placerions provisoirement dans le voisinage des rayons impressionnant la plaque photographique à cause des expériences suivantes.

En effet, le commandant Darget (de Tours) s'est pour ainsi dire spécialisé dans l'enregistrement photographique par contact de certaines radiations humaines. Le docteur Iodko avait utilisé l'électricité pour une étude que nous pourrions classer dans cette section également, ou mieux, dans les radiations purement électriques.

3° Le commandant Darget obtient des photographies d'effluves très souvent colorées, en appliquant ses doigts à même la gélatine d'une plaque sensible plongée dans le bain à l'hydroquinone.

Cette propriété photographique de ces radiations les différencie immédiatement des rayons N, qui ne sont pas susceptibles d'impressionner la plaque photographique.

Si l'on veut classer ces radiations, il faut les placer entre les radiations photographiques et les radiations lumineuses.

Le docteur Iodko s'est servi de l'électricité pour mieux

préciser la photographie des radiations humaines et, à ce propos, qu'il me soit permis de rappeler ici que c'est Iodko qui, le premier, a fait des épreuves nettes différenciant l'éclair du pôle négatif de celui du pôle positif. On lui a démarqué sans scrupule son travail, et son nom n'est jamais cité par les savants. Les occultistes s'efforceront de réparer cet oubli.

4° La dernière section comprend les enregistrements photographiques des formes pensées.

Le commandant Darget possède les épreuves les plus nettes dans ce genre.

Le docteur Rozier a aussi poursuivi et réussi des expériences fort troublantes de photographies directes et sans appareil d'entités astrales.

C'est là une branche toute nouvelle de ces recherches, et nous ne pouvons que les mentionner sans chercher à classer ces radiations autrement que pour les différencier encore nettement des rayons N.

L'enregistrement sans contact direct des radiations humaines doit être divisé en deux sous-sections.

La première sera réservée à l'enregistrement photographique des radiations sur un cliché enveloppé de papier noirâtre placé sur le front d'un opérateur ou d'un sujet (expériences de Darget, de Baraduc, du docteur Rozier et de l'auteur).

La seconde section comprendra les impressions de plaque photographique à distance d'abord sans appareil (expériences du docteur Rozier et de l'auteur).

Puis les expériences avec appareil (Crookes et toutes les photos spirites de matérialisations, Darget, etc.).

Nous ne parlons que de l'enregistrement des radiations, celui des formes pensées devant être réservé à une autre section.

Inutile de rappeler que ces radiations toutes photographiables n'ont rien à voir avec les rayons N.

Il faudrait les classer dans le voisinage de celles de la section précédente.

Pour résumer définitivement cette irritante question de classement, qui nous éclairera tout à l'heure sur celle de la priorité, nous allons retranscrire le tableau des vibrations en intercalant autant que possible celles dont nous venons de parler.

∴

SON.

RADIATIONS ÉLECTRIQUES (bouteille de Leyde).

EXPÉRIENCES DE IODKO (essais de Durville).

ONDES HERTZIENNES (Télégraphie sans fil. Branly).

RAYONS N (Blondlot). Plus de manifestations électriques. Pas encore de manifestations calorifiques, lumineuses et chimiques.

RADIATIONS CALORIFIQUES OBSCURES (action sur le thermomètre).

RADIATIONS LUMINEUSES (visibles par l'œil directement, fluide de Luys et du colonel de Rochas).

MATÉRIALISATIONS (Crookes), Od (Reichembach).

RADIATIONS ULTRA-VIOLETTES (invisibles à l'œil, impressionnant la plaque photographique).

LUMIÈRE NOIRE (Lebon, 1899). (Radiations agissant
 RADIATIONS BIOMÉTRIQUES (Lu- } toutes sur la plaque-
 cas, Fortin, Baraduc.) } photographique
 IMPRESSIONS DIGITALES (commandant Darget).
 PHOTOGRAPHIE DES FORMES PENSÉES (Darget).
 PHOTOGRAPHIE DES FORMES ASTRALES (docteur Razier).



LA PRIORITÉ

Dès la publication des travaux de Blondlot et de Charpentier, plusieurs chercheurs ont réclamé de l'Académie des sciences une déclaration de priorité en leur faveur.

Nous n'avons pas ici à examiner le droit de priorité que pourrait avoir le docteur Gustave Le Bon. C'est lui qui avait fait, en effet, sur les radiations non lumineuses pour l'œil et agissant sur la plaque photographique, les recherches les plus scientifiques.

Nous n'avons qu'à examiner ici les travaux des deux chercheurs qui ont adressé des réclamations reproduites par les journaux spiritualistes, le docteur Baraduc et le commandant Darget.

Le docteur Baraduc poursuit depuis plusieurs années l'étude des émissions de la force fluide humaine. Il se rattache comme théoricien à l'école de Louis Lucas, et comme expérimentateur, il s'est servi de l'appareil de l'abbé Fortin, qu'il a quelque peu perfectionné.

Ses travaux l'ont conduit à poser des formules bio-

métriques des échanges fluidiques de l'homme et à déterminer ainsi de véritables formules de diagnostic.

D'autre part, le docteur Baraduc a poursuivi des expériences sur l'action des passions et des sentiments humains sur la plaque photographique.

Sans discuter la haute valeur et l'originalité de ces travaux tout spéciaux, il nous semble qu'il serait antiscientifique de chercher une analogie entre ces radiations biométriques à effets fugaces et les Rayons N. Il n'y a pas lieu de discuter la priorité.

Les travaux du commandant Darget sont multiples et cela rend leur classement plus difficile.

Sans crainte des quolibets et des ricanements, avec un courage tout militaire, Darget est un des pionniers de l'emploi de la photographie mise au service des expériences psychiques.

Il remarque que ses doigts, appliqués sur une plaque photographique pendant le développement, s'impriment sur la plaque en image colorée fortement en rouge ou en d'autres teintes.

Un photographe professionnel, sceptique, l'emmène dans son atelier, lui fait faire l'expérience avec des plaques à lui, des bains à lui, et sous ses propres yeux de photographe rompu aux ficelles du métier... et il obtient la confirmation complète de ce phénomène encore peu connu.

Dans ce cas, aucune analogie avec les rayons N, mais cela n'en constitue pas moins une découverte vraie et qui sera très profitable sans doute dans l'avenir.

Par contre, la photographie des pièces de monnaie appliquées directement sur une plaque plongée dans un bain d'hydroquinone, pourrait bien être due à des rayons d'un genre spécial, quoique n'étant pas les rayons N, qui sont arrêtés par l'eau.

Voilà une première série d'expériences.

Dans une autre série, Darget a obtenu des impressions sur les plaques photographiques lorsqu'il éprouvait des sentiments divers, colère, angoisse, amour, haine, etc., etc.

Dans une autre série encore, Darget a obtenu des photographies reproduisant la forme pensée.

Dans une autre série encore, il s'agit de fantômes et de fluides obtenus avec des appareils à objectif.

On voit que Darget est un travailleur qui suit sa route sans s'occuper des sots.

Il a bien raison.

S'il n'a pas découvert les rayons N, il a semé le champ des découvertes prochaines et, en définitive, c'est lui qui aura raison.

Nous voilà parvenu au terme de cette étude sur la radio-activité.

Nos lecteurs sauront maintenant ce qu'il faut entendre par ce terme, et ils se rendront compte que les expressions de fluide et de force fluïdique doivent être scientifiquement mises au point.

Pour les occultistes nous dirons qu'on n'a pas encore atteint le domaine des forces astrales, mais que l'on s'en approche chaque jour.

PAPUS.

COMMENTAIRE

DE

Marsile Ficin le Florentin

SUR LE

Neuvième livre de la seconde Ennéade de Plotin le Platonicien

CONTRE LES GNOSTIQUES

ET

**Contre ceux qui pensent que le Mal est l'auteur du Monde
et que le Monde est mauvais**

(Suite.)

CHAPITRE III

Le Monde n'est pas le résultat accidentel d'une dépravation accidentelle de l'âme. Il ne doit pas périr un jour.

Les hérétiques avaient cette opinion folle que l'âme première avait un jour perdu la divine béatitude et avait créé le Monde par sa chute dans les milieux inférieurs. Sans raison ils prétendaient que la seule cause de la naissance du Monde était la transformation mauvaise de son Auteur.

« Il était beaucoup plus simple de dire que le

Monde est perpétuellement produit par l'âme sous l'influence d'une sorte de nécessité naturelle, de la même façon que la forme corporelle dérive de la force végétative, et la chaleur et la lumière du feu. »

Or nous pouvons constater que dans la Nature les choses, même les plus accessibles à nos sens, agissent perpétuellement avec une abondance naturelle, qui, loin d'être le mal de la privation, est plutôt le bien de la plénitude. En conséquence, si ces choses dont la vertu et l'action n'ont qu'un certain but déterminé, que ce soit un élément ou un composé, agissent perpétuellement, à plus forte raison agissent perpétuellement ces trois principes des choses, dont la vertu est absolument générale.

Il faut donc conclure que l'artisan du Monde l'a engendré dans l'abondance naturelle du bien et qu'il l'a fait de toute éternité, plutôt qu'accidentellement, par déprivation accidentelle.

Assurément, si nous considérons la Nature absolue des principes toujours en acte, et nous rapportons l'œuvre à cette Nature, il en résulte que cette œuvre paraît devoir posséder l'éternité. Cependant, si vous considérez la volonté de la bonté ou de l'intelligence divine, vous avez le droit de penser que le Monde est accidentel, mais sans déprivation accidentelle de son auteur, ni mutation accidentelle de ses desseins. « Mais comme certainement dans la divinité, la Nature se confond avec la Volonté, la Volonté n'enlève rien de ce qui est propre à la Nature, pas plus que la Nature ne modifie en rien la Volonté. »

Plotin réfute ensuite ceux qui pensaient que le

monde doit périr un jour. Seules, en effet, semblent périr les choses, qui en réalité se révoquent en autres choses, car la bonté de la Nature ne peut souffrir de voir quoi que ce soit se perdre dans le néant, puisqu'elle ne peut souffrir le vide nulle part.

En quoi donc le monde peut-il se résoudre? En matière? soit; mais alors il nous faut chercher si cette matière a ou non une forme. En possède-t-elle une, elle est un composé susceptible encore de se résoudre en matière et qui, par conséquent, ne peut ni se perdre dans le néant, ni persister sans forme, puisque la forme est son indispensable condition d'être. Supposez-vous qu'elle permane sans forme, alors d'un côté sera la matière, de l'autre seront les formes divines, séparées comme par un mur puisque les émissions de ces dernières ne peuvent arriver à toucher la première. Les formes divines ne se trouveraient donc pas partout? Or, dans notre théologie et dans maint autre endroit, nous avons prouvé et prouvé encore qu'une telle affirmation est une grossière erreur.

On ne peut, non plus, admettre que la matière s'anéantisse, puisqu'aucun agent ne tend à la résoudre pour obtenir simplement sa résolution, mais au contraire sa multiplication et sa diffusion. On ne peut que résoudre quelque chose en une autre chose. De plus, si la fin de la matière pouvait être le néant, il serait évident que la matière existe de toute éternité, sans dériver d'aucun sujet antérieur, puisque de la sorte aucun sujet ne l'aurait pu précéder, comme aucun ne la suit.

« C'est donc grâce à quelque nécessité de succession, dérivant d'une cause supérieure et efficiente, qu'elle existe de toute éternité, et c'est par la même nécessité de conséquence qu'elle existera toujours.

CHAPITRE IV

L'auteur du monde ne l'a pas fait grâce à un changement d'état, mais grâce à sa permanence.

Plotin réfute encore les gnostiques quand ils disent que, si l'âme première a créé le monde, ce n'est pas grâce à sa résistance dans sa dignité, mais grâce à sa chute.

Avant d'exposer la réfutation que donne Plotin, il nous plaît de reproduire les paroles que Porphyre, sur le même sujet, a écrites dans son livre qui indique la voie vers l'intelligible. Les voici : « Aucune des substances universelles et parfaites n'a de tendance vers ce qu'elle produit. Toutes les substances parfaites cherchent plutôt leur fin dans ce qui les a produites, et cela est vrai même pour le corps du monde, qui, étant certainement parfait, va comme vers sa fin vers l'âme, j'entends l'âme intellectuelle. »

Et peu après il ajoute : « Dans les substances particulières, en potentialité de tendance vers la multiplicité, existe une propension qui les entraîne vers leurs productions. » C'est pour cela qu'en elles on considère la faute comme accident, qu'en elles aussi l'instabilité est inévitable. La matière elle-même les altère puisqu'elles peuvent tomber jusqu'à elle, bien qu'elles puissent en même temps se diriger vers le Divin, car

la perfection des choses primordiales soutient les subséquentes et les maintient dans la direction des choses primordiales. Parfois aussi une imperfection peut parvenir à entraîner les primordiales vers les inférieures et à les leur faire chérir, bien que ces dernières s'éloignent de ce qui est supérieur. Telles sont ses opinions.

Il affirme encore que certains démons, et les âmes humaines, peuvent, tout en s'éloignant des choses divines, produire des corps, mais que le monde a été édifié par une âme divine et qui ne s'éloigne jamais du Divin.

Accomplir, en effet, une œuvre si belle, si persistante, la diriger sans faute, la mouvoir avec une si admirable raison, n'est pas le fait d'une puissance sujette au changement, mais d'une puissance qui demeure dans l'état le meilleur et qui accomplit son ouvrage non dans un but de perfection, mais parce qu'elle-même est naturellement parfaite. *Et si cette puissance est parfaite et infatigable, ainsi que le prouve son mouvement, ce qu'elle accomplit dans la perfection, jamais elle ne le détruira par remords de l'avoir fait, ou par fatigue cessera de le conserver.*

Quant à dire que les choses du monde sont mal constituées et en tirer la conclusion que la nature du monde est mauvaise, et mauvais son auteur, c'est le propre d'hommes pervers ou absolument ignorants. C'est de même le propre d'insensés, d'admettre que cette puissance a besoin de conseils pour agir. S'il est, en effet, dans sa nature de produire, elle n'a pour cela besoin d'aucun conseil. Si, au contraire, elle en a be-

soin, c'est qu'elle n'est pas la puissance première naturellement suffisante pour l'accomplissement de la génération. Dans ces conditions, nulle nature, nulle puissance ne pourra par elle-même engendrer et produire.

CHAPITRE V

L'âme n'est pas corporelle. Le monde n'a pas été constitué par un mauvais principe.

Il réfute ensuite l'affirmation suivante des hérétiques, suivant laquelle l'auteur du monde avait composé des éléments de ce monde l'âme qui le vivifie et l'anime, et cette âme serait corporelle, irraisonnable et mortelle.

Tout d'abord il est absurde de dire que l'Univers ait une âme inférieure à la nôtre, et ensuite de considérer cette âme composée par eux et, par conséquent, postérieure à ces mêmes éléments, que néanmoins, comme force réunissante de ce qui est séparée par nature, elle doit dépasser en priorité, en simplicité et en constance. Enfin, toute nature composée des éléments ne peut rien effectuer que de corporel et ne peut se réfléchir en elle-même.

Il les raille encore, quand ils estiment que la béatitude consiste dans la possession du monde-type. Ils ne redoutent point cependant de rabaisser l'œuvre effectuée d'après ce type, surtout quand ils prétendent que la pensée première de type du monde n'a été conçue par son artisan qu'à la suite de sa chute dans l'infériorité.

Ils ajoutaient que, s'il avait fait le monde, c'était pour obliger les âmes à en assurer la conservation, entreprise certes bien inutile. Mais, puisqu'ils lui attribuaient un tel souci du monde, il nous faut chercher s'il eut ce souci avant ou après sa formation. S'il l'eut antérieurement à cette formation, ce souci était inutile, nous l'avons dit. S'il l'eut postérieurement, la disposition qu'il devait au monde lui fut indiquée ou par la nature spécifique cosmique elle-même, qu'il séparait de la matière, ou par les âmes. Si ce fut la nature spécifique même du monde qui lui enseigna son moyen de conservation, les âmes pouvaient tout aussi bien le comprendre par elles-mêmes. Quant à dire que ce furent les âmes qui le lui enseignèrent, c'est absolument ridicule. Mieux, les deux suppositions sont aussi ridicules l'une que l'autre.

D^r SAÏR.

(*A suivre.*)



L'ART OCCULTE

« Toute sensation est une
présence. »

JEAN LORRAIN.

Pendant les quatre (1) derniers mois de l'année 1902, ont paru dans l'*Initiation* divers articles (2), se faisant suite, dont les auteurs étaient le comte de Tromelin, Papus, docteur Rozier, Saint-Lannes, Tidianeuq, et se rapportant à *l'art occulte*, nom donné à ses productions par leur inventeur, le comte de Tromelin.

(1) Septembre, octobre, novembre, décembre 1902.

(2) *Initiation*, septembre 1902 : Les Mystères d'une feuille de papier, par PAPUS.

Initiation, octobre 1902 : Les Mystères d'une feuille de papier, par PAPUS, le comte DE TROMELIN et le docteur ROZIER.

Initiation, novembre 1902 : Les Mystères d'une feuille de papier, par PAPUS; Conseils à un frère qui ne les a pas demandés, par SAINT-LANNES.

Initiation, décembre 1902 : Les Mystères d'une feuille de papier, par le comte DE TROMELIN; Formes et Astraux, par TIDIANEUQ.

Des théories très diverses ont été émises au sujet de ces dessins. Après une année de recueillement, il me paraît utile de revenir un peu à cette question, restée encore sans réponse.

Notre but à nous, occultistes, est de chercher à connaître le caché des choses, de pénétrer toujours un peu plus avant dans ce lointain mystérieux qui recule à mesure qu'on en tente l'approche. Il veut rester impénétrable, mais pour prouver son existence *est force de se manifester*.

Aussi, est-ce sur chacune de ces manifestations de l'Invisible qu'il faut bondir. Il faut la saisir, l'entraîner, essayer de tirer d'elle tout ce qu'elle est possible de livrer. « Si la mystérieuse Isis nous dit qu'aucun mortel n'a encore soulevé son voile, cela ne signifie pas qu'on ne pourra jamais le soulever et semble être plutôt une provocation, un défi jeté à l'esprit avide de connaître (1). »

Bâtir des systèmes, des hypothèses est facile, même nécessaire ; mais sous peine de passer pour un simple rêveur, égaré dans le pays des chimères, il faut ensuite étayer la théorie de bons faits visibles, palpables, bien contrôlés, faire passer la supposition dans le domaine de la réalité.

Avec les productions du comte de Tromelin, nous sommes à la fois en plein phénomène physico-physiologique d'une part et de l'autre nous pouvons pousser très loin nos investigations dans le domaine des faits purement psychologiques et rayonner plus loin même qu'aux confins de notre planète.

(1) Docteur PAUL GIBIER, *Analyse des choses*.

J'ai pendant près d'une année échangé une volumineuse correspondance — près de deux cents pages papier grand format — souvent très contradictoire, mais toujours des plus courtoises, avec le comte de Tromelin. A mesure que ses théories et les manifestations successives dont il était l'objet, se modifiaient, j'étais tenu au courant.

Tout d'abord, je déclarerai que l'auteur de *l'Art occulte* est MÉDIUM. Il l'est devenu à un âge avancé, ce qui est rare, mais non unique (1), le contraire en général se produit. En vieillissant, beaucoup de sensitifs voient leurs exceptionnelles facultés s'émousser, sinon se perdre. Je ferai observer ensuite que la personnalité du comte de Tromelin, qui est si justement réputée pour ses travaux scientifiques sur les mathématiques, l'électricité, la météorologie, l'astronomie, souvent récompensée en raison de ses importantes découvertes, nous met en présence d'un sujet, puisque c'est le mot consacré, tout à fait exceptionnel.

L'étude à tenter devient d'un puissant intérêt, le médium se double d'un intellectuel, adonné aux spéculations des sciences exactes.

Procédé employé. — Pour les personnes qui n'auraient pas la revue *l'Initiation* à leur disposition, en quelques lignes je rappelle le procédé employé.

Prendre du papier non encollé — papier à journaux, à affiches, buvard, par exemple — le regarder par transparence, découvrir les dessins qu'il renferme. Indiquer ces figures et groupes par un trait sommaire.

(1) SWEDENBORG devint visionnaire à 55 ans, et WILLERMOZ attendit plus de 20 ans sa première vision.

Puis frotter à la place des sujets marqués avec un gros crayon conté mou, non pointu. Les détails sortiront. On les précisera ; on enlèvera à la mie de pain ce qui est inutile ; on accentuera certaines parties, soit au crayon sauce, soit avec un conté assez pointu. Un brunissoir en os est nécessaire pour parachever.

Diverses opinions relatives à la production de ces dessins furent mises en avant :

1° On supposait que c'étaient des clichés astraux qui se dessinaient ainsi ;

2° Que des élémentaux laissaient leurs formes dans la pâte du papier, au moment de la fabrication, et sous le crayon ensuite qu'elles apparaissaient ;

3° Que des Génies aériens (1) avaient ou impressionné le papier, ou depuis fort longtemps gravé en creux ces grimoires sur les châssis et les cylindres à papier ;

4° Que l'inventeur de cet art avait été choisi par l'Invisible pour être l'intermédiaire nécessaire à des révélations importantes. Il y en eut d'autres encore dans ce genre. Par mon article : « Formes et Astraux » (2) je combattais déjà ces différentes manières de voir, et depuis, le fond de mon jugement s'est fort peu modifié.

Il faut diviser cette étude en deux parties bien distinctes : 1° les faits physiques qui se résument en ce qu'on voit, en ce qu'on peut saisir, qui s'expliquent par des lois connues, par l'analogie et même par les aperçus fort hardis qui sont prêts à faire leur entrée

(1) Nommés Casques de fer.

(2) *Initiation* du 9 décembre 1902.

dans les sciences — presque — officielles ; 2° les faits réellement occultes qui ne peuvent s'expliquer que par des hypothèses, et dont l'appréciation varie suivant la personne qui les interprète.

Ce triage est délicat à opérer. Au début de l'examen, le phénomène paraît des plus naturels, mais si on scrute plus avant, un inconnu, de plus en plus troublant, se dresse devant vous. Certaines écoles se tireraient d'affaire en ne le voyant pas ou en le niant ; mais ce n'est pas résoudre la question.

Il faut donc diviser le fait — graphique — en trois parts : l'une comprend l'action mécanique, visible, qui produit le dessin ; l'autre s'attache à découvrir les forces, visibles ou invisibles, mises en jeu pour faire naître la figuration, et enfin dans la dernière sont placées les raisons — *morales* — qui obligent l'opérateur à faire le dessin de telle manière.

C'est étudier le fait sur les trois plans. Je suivrai la grande maxime qui prescrit de toujours procéder du simple au composé. Ce sera difficile, car ces productions sont d'emblée d'un compliqué inouï, aussi bien dans leur tracé que dans les multiples causes de leur exécution. J'étudierai successivement les phases séparées de la création de ces dessins et les divers matériaux nécessaires à leur production. Je serai analyste d'abord, la synthèse se fera dans les conclusions.

Premier groupe de faits. — Des dessins existant dans le papier. — Le premier point qui donna lieu à une discussion assez longue fut d'établir l'existence ou la non-existence préalable des dessins dans le papier. Ce fut laborieux, mais le comte de Tromelin

se rangea à mon avis, c'est-à-dire à la *non-existence*(1), non parce que je réussis peut-être à le convaincre, mais par suite d'une « révélation » subite, sur laquelle j'aurai à revenir.

S'il est convaincu, d'autres pourraient ne pas l'être, et c'est pour eux que j'argumente.

A. — Si les élémentaux avaient laissé leurs traces (formes) dans une feuille de papier en fabrication, ces traces devraient être uniformément réparties, à la manière, si on veut, des pralines, pistaches, amandes dans le nougat. La feuille de papier étant divisée en deux parties et chaque fragment remis à un opérateur différent devrait donner lieu, si on s'en sert pour produire des dessins occultes, à des résultats identiques.

Or il n'en est pas ainsi, chaque opérateur fera naître des traces visibles inspirées par sa propre vision et conformes à son tempérament artistique.

TIDIANEUQ.

(A suivre.)

(1) Lettre du 30 avril 1903.





La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

Traduction de la « Magie numérale » d'ECKARTHAUSEN

(Suite.)

Le bien d'un objet et d'un être est fondé dans l'accomplissement de la loi; le mal, dans ce qui lutte contre la loi d'un être. L'origine du bien est Dieu; ses qualités qui forment son essence, sont : l'unité, la vérité, la bonté, l'amour.

L'homme n'est heureux que quand il s'approche de l'origine du bien; le plus haut degré de son bonheur est la réunion; sa destination est l'élévation à l'unité, l'assimilation. Si la grande loi de l'unité est accomplie, l'homme repose dans son élément, en Dieu.

Si l'homme s'éloigne de l'unité, il sent des troubles et de la souffrance; de là il s'en aperçoit, qu'il y a une loi qui lutte contre la loi de l'unité, un commencement du mal.

La différence de ces deux principes, du principe du bien et du principe du mal, se présente clairement

devant nos yeux. Dans le bien est la force, la puissance ; dans le mal la faiblesse, l'impuissance, quand le bien doit régner !

L'origine du bien est hors du temps, et par conséquent éternelle ; l'origine du mal est dans le temps, quoique sa possibilité existât aussi déjà de toute éternité ; mais le commencement du mal ne consistait que dans la première dérivation de l'unité ; c'est pour cela que le mal n'est pas une force, mais une suite.

Entre le commencement du bien et celui du mal il n'y a ni la moindre ressemblance, ni affinité, ni liaison. Le bien est complètement contraire au mal.

Dans l'homme le germe d'un ange futur sommeille ; ce germe se développe par la force qui vient d'en haut, et l'assimile au spirituel.

L'essence de l'homme, ses forces ont des profondeurs infinies ; l'œil du philosophe ne les pénètre jamais et ne lève pas le voile des secrets, dont l'éternité les couvre.

Les opinions des hommes ne conduisent pas à la vérité, ne conduisent pas à la sagesse ; les opinions ne reconnaissent non plus le droit et les grands mystères de l'éternité ; ceux-ci ne sont que pour l'esprit qui est né de Dieu.

Toutes les opinions sans connaissance sont des folies terrestres, et la vraie connaissance n'est que dans l'esprit, qui reçoit la lumière d'en haut.

Cet esprit est l'élément de l'âme, qui domine les autres.

C'est dans cet esprit que reposent les forces de

l'élévation et les forces de l'assimilation spirituelle, dont le monde a si peu de notions.

L'origine du mal n'était mauvaise que par sa volonté, et était par conséquent auparavant bonne, avant qu'il fit du mal par sa volonté.

L'origine du bien est dans sa propre loi, et par conséquent il y a nécessairement des lois éternelles et de l'amour, parce que cela fait sa loi, son existence.

L'origine du mal est, pour ainsi dire, enchaînée à sa mauvaise volonté ; ses efforts produisent des troubles et du désordre.

C'est par la dérivation de la voie de l'ordre que le mal fut né ; les grands secrets des forces et des faiblesses humaines, que le seul philosophe ne sait jamais expliquer sans des éclaircissements supérieurs, y sont contenus.

Dans l'intérieur de la religion reposent les vérités qui ne sont pas visibles pour des yeux profanes et ne peuvent pas devenir visibles pour eux.

Les grands secrets ont une langue, que l'homme, qui est hors du sanctuaire, ne comprendra pas ni ne pourra comprendre. Souvenez-vous, mon ami, qu'Innocent I^{er} écrivit à l'évêque Décence : « Le christianisme a des choses d'une grande force et d'un grand poids, qui reposent dans leur sanctuaire et sont ni écrites, ni ne peuvent être jamais écrites. »

C'est le livre scellé de sept sceaux, qui ne s'ouvre à aucune autre âme qu'à celle qui cherche des vérités supérieures et se laisse diriger par des forces supérieures, qui lui sont données par le donateur de la grâce.

Vous me demanderez, mon ami, quel est le chemin à ces grands secrets ? Et je vous réponds qu'il consiste dans la connaissance de la doctrine de la vie. Recevez ici cette doctrine, qui est mise en questions et réponses, pour l'expliquer plus clairement, et si vous l'avez lue avec un cœur sincère et si vous vous l'êtes appropriée, vous aurez fait un grand pas (progress) vers la lumière.

LA VRAIE DOCTRINE DE LA VIE

Question. — Qu'est-ce que la doctrine de la vie ?

Réponse. — La doctrine de la vie est la description et l'explication d'une vie vraiment chrétienne, d'une vie qui conduit au ciel.

Q. — Comment cette doctrine se distingue-t-elle de la doctrine des sages du monde et des savants du christianisme ?

R. — Les savants et les sages du monde ont des opinions différentes ; quelques-uns prétendent que la foi seule, d'autres, que les bonnes œuvres nous donnent le salut. Quelques-uns exigent seulement une vie morale, d'autres une vie supérieure et spirituelle ; d'autres attribuent tout à la grâce divine, sans la propre coopération ; d'autres au propre effort sans grâce, et il en résulte la foule des erreurs et des opinions. Mais la doctrine de la vie se distingue des opinions en ce qu'elle enseigne que la vie qui conduit au salut, consiste dans l'amour et la foi, réunie aux bonnes œuvres.

Q. — Qu'est-ce que c'est que l'amour ?

R. — C'est la vie divine, qui a sa source dans Dieu, la source-origine de toute vie, dans le Seigneur notre Dieu, dans le sauveur Jésus-Christ, et dans la Sainte Parole, qui en agissant agit dans la volonté de l'homme, et par laquelle il y est conduit sérieusement, de renoncer à tout mal, d'aimer Dieu et le bien avant tout et le prochain comme lui-même, et par laquelle en même temps il mène sa vie selon cet amour, en accomplissant fidèlement, pieusement et consciencieusement tous les devoirs de son état, de son rang et de sa destination.

Q. — Qu'est-ce que c'est que la foi ?

R. — La foi, c'est la vie divine de la vérité pure et divine ou la vérité du Seigneur, notre Dieu et sauveur, et de sa Sainte Parole, un cadeau de la divinité, agissant sur l'intelligence de l'homme, comme il est conduit par sa grâce, de réprouver toutes ces opinions qui sont contraires aux vérités célestes de l'Église, et de reconnaître toutes celles qui sont conformes à ces vérités, lesquelles l'Église nous ordonne de croire, par quoi il parvient par la grâce du Seigneur à la connaissance de la nature du bien et du mal et à la connaissance de ses devoirs ; cela lui enseigne que l'amour est la vie de la foi et la foi la lumière de l'amour et que chacun d'eux est nécessaire à l'existence, à la conservation et à l'action de l'autre.

Q. — Qu'est l'objet de l'amour ?

R. — La pureté de la volonté et de la vie à l'exclusion de toutes les connaissances et recherches spéculatives, dès que la vérité s'appuie sur la parole de Dieu

et la révélation, parce que la révélation conduit à l'augmentation de l'amour, le renforce, lui donne sa direction, l'élève et le porte à sa perfection.

Q. — Qu'entendez-vous sous une vie morale ?

R. — La vie qui naît de la foi et de l'amour, ou l'amour réuni à la foi dans des actions, ou la vie de bonnes œuvres, qui sont la base et le fondement de la vie spirituelle.

La vie morale de l'homme est, si j'ose m'exprimer ainsi, la forme extérieure de l'amour et de la foi, et devient vivante et agissante si elle est réunie à l'amour et à la foi ; mais elle est une enveloppe morte, si elle n'est pas en relation exacte avec ces origines célestes. Par la réunion de l'amour, de la foi et des bonnes œuvres naît la vie spirituelle, par laquelle l'homme, créé selon l'image de Dieu, pense et agit selon l'esprit du ciel. L'amour et la foi sont les cadeaux du ciel, car tout ce qui est bon descend d'en haut ; ils sont des dons du père universel, qui les offre activement aux mortels, afin que l'homme en use librement, comme des siens propres, mais qu'il reconnaisse, avec la soumission de l'intelligence, qu'ils viennent de Dieu, du Seigneur et Sauveur ; par cette connaissance et par la soumission du cœur ces dons deviennent entièrement sa propriété, pour recevoir la vie éternelle et le salut.

Q. — Comment est-ce qu'il faut vivre à l'homme d'après ces principes ?

R. — Il lui faut vivre de sorte qu'il vive la vie de l'amour et de la foi tout comme si cette vie était entièrement à lui propre, comme il reconnaît dans

son cœur que cette vie est un don de la divinité, de laquelle vient tout bien ; par cette soumission du cœur il regarde sa sanctification comme l'œuvre de la grâce et de la miséricorde de Dieu, mais de manière qu'il reconnaisse que sa coopération soit nécessaire à cette grâce, car par les propres et libres efforts ces dons de la grâce et de la miséricorde germent dans l'homme et se conservent par la ténacité et un zèle profondément senti, et les devoirs principaux d'un chrétien y consistent.

Q. — Qu'est-ce que vous appelez être un chrétien ?

R. — Être un chrétien, c'est être un esprit de la divinité, qui croit et est baptisé et arrange sa vie d'après la prescription de la foi.

Q. — A quoi reconnaît-on les enfants de Dieu ?

R. — A ce que les enfants de Dieu sont émus et conduits par son esprit.

Q. — Comment cet esprit les émeut-il et les conduit-il ?

R. — En demeurant en eux (en les habitant).

Q. — Comment demeure-t-il en eux ?

R. — Leur cœur est séparé de tout ce qui n'est pas Dieu, et après s'être démis de tout créé et après que leur cœur est vide de toute créature, l'infini demeure en eux.

Q. — Quel est le moyen dont se sert Dieu pour cette réunion, et ce moyen est-il près de nous ?

R. — Ce moyen y consiste, que nous n'appropriions rien à nos forces, que nous nous séparions entièrement de nous, et on le nomme désappropriation, et nous le trouvons à toute heure, si nous voulons, en nous-mêmes.

Q. — Comment nomme-t-on cette désappropriation, et qu'est-ce qu'elle est ?

R. — Soumettre son intelligence à la simplicité de la foi et plonger sa volonté dans la volonté de la divinité : c'est ce que nous appelons la désappropriation et la séparation de soi-même.

Q. — Sauriez-vous me prouver que le Saint-Esprit vit dans celui qui n'a pas de propre volonté ?

R. — Oui, celui qui n'a plus de propre volonté, vit d'après la volonté de la divinité.

Q. — Par cela il n'est pas encore expliqué que Dieu demeure dans l'âme qui fait sa volonté.

R. — Jésus-Christ dit (saint Jean, 14, v. 27) : Celui qui fait ma volonté, mon père l'aimera, et mon père et moi, nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. Celui, en qui Dieu fera sa demeure, est donc conduit et ému par l'esprit de Dieu.

Q. — Pourquoi cela ?

R. — Parce que Dieu doit dominer absolument dans le cœur où il demeure.

Q. — N'habite-t-il pas d'une manière égale les cœurs de tous les hommes ?

R. — Par sa présence il demeure dans tous les cœurs, mais il ne règne pas dans tous ; il ne domine pas en tous par son amour.

Q. — Pourquoi ?

R. — Parce que les hommes sont libres et veulent par conséquent faire usage de leur liberté ; ils désabusent donc de la liberté contre les lois de l'ordre, et au lieu de se soumettre à elles, ils se révoltent plutôt

contre l'ordre divin, et ainsi l'amour de Dieu ne peut pas demeurer en eux.

Q. — Dieu ne demeure-t-il que là où il trouve son amour ?

R. — Oui, car celui qui est dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui. C'est ainsi qu'on lit saint Jean 4, v. 16.

Q. — L'amour de Dieu est-il donc absolument nécessaire ?

R. — Oui, il est absolument nécessaire.

Q. — Pourquoi ?

R. — Parce qu'il est la première, la suprême loi, à laquelle tiennent toutes les autres.

Q. — Expliquez-moi cela !

R. — Il est écrit d'aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme, ainsi cela veut dire l'aimer à l'exclusion de tout autre.

Q. — Est-ce que ce commandement ne se divise pas encore en plusieurs branches ?

R. — Oui, aime ton prochain comme toi-même. Si nous étions tous dans l'amour, nous serions tous en Dieu ; car Dieu est l'être qui réunit tout en lui.

Q. — Dites-moi ce que c'est donc que d'aimer Dieu de tout son cœur ?

R. — Aimer Dieu de tout son cœur signifie donner entièrement notre cœur à Dieu, de manière que nous n'en gardions aucune part à nous, ni pour une autre créature. Si l'on dit qu'il faut aimer le prochain, cela se comprend qu'on doit l'aimer pour et en Dieu, et avec un amour si pur, que Dieu lui-même allume dans notre cœur.

Aimer Dieu de toute son âme, cela signifie l'aimer de toute l'abondance de notre âme, l'aimer pour lui-même, parce qu'il est l'amour le plus pur même, sans tenir compte de nous. Cela signifie lui abandonner notre âme pour cette vie et la vie future.

Aimer Dieu de tout son esprit signifie : soumettre notre raison et toutes nos lumières à la croyance en Dieu, notre auteur et médiateur.

Aimer Dieu de toutes ses forces signifie : réunir toutes les forces de notre âme pour établir l'unité avec Dieu, pour nous réunir à Dieu.

Q. — Pourquoi si peu d'hommes le savent-ils ?

R. — Parce que la plupart des hommes tiennent au monde et ne sont pas dans l'amour.

Q. — Comment sait-on cela ?

R. — Des mouvements de l'intérieur. Ceux qui sont émus par Dieu sont les enfants de Dieu. (Rom., 8, § 13.)

Q. — L'esprit duquel règne sur ceux que l'esprit de Dieu ne gouverne pas ?

R. — L'esprit du corrupteur, qui les entraîne à leur perte et les domine. Abandonner sa propre volonté, vouloir ce que Dieu veut, c'est là que l'amour repose.

Q. — Est-ce qu'il y a des hommes qui agissent et vivent d'après ces principes ?

R. — Mais oui ! Ils sont de ce nombre d'élus, ce sont ces hommes saints, qui ne sont qu'obéissance et amour.

Q. — Où sont ces heureux ?

R. — Ils sont dispersés dans toutes les parties du

monde et dans toutes les contrées, mais dans l'amour et la foi ils sont tous réunis.

Q. — Quelle est l'occupation de ceux qui sont du nombre de ces élus ?

R. — Elle consiste dans le suivant : former en miniature le ciel ici-bas, en arrangeant leur manière de penser et leurs sentiments d'après le sens céleste, en pensant et jugeant comme on pense et juge là-haut, en méprisant et répudiant ici tout ce qu'on méprise et répudie là-haut, et en approuvant, estimant et aimant au contraire ce qu'on approuve, estime, aime là-haut, et en se réjouissant de ce dont on se réjouit là-haut. Ils mènent une vie pieuse, mais leur piété ne consiste pas dans une sainteté extérieure, ou dans la renonciation et le mépris du monde ; elle consiste dans l'intérieur, dans l'amour et dans leurs actions d'après le sens de la divinité. Vouloir du bien et faire du bien, agir par le bien dans toutes les actions d'après la justice et l'équité et d'après le modèle du Sauveur, c'est la règle de leur vie, parce qu'ils savent que ce n'est pas assez de mener une vie morte de piété, mais la vie de l'amour. En peu de mots : tout se rapporte à l'intérieur, afin que celui-ci devienne semblable au spirituel et au céleste.

Q. — Qu'entendez-vous par l'extérieur et l'intérieur ?

R. — Sous l'extérieur je comprends si l'homme fonde toute sa piété en servant Dieu sur un témoignage extérieur, en entrant dans les temples, en prenant part aux cérémonies et aux prières, sans que son intérieur soit pur et prenne part à ces actions.

L'intérieur saint est d'aimer le bon et le vrai, parce qu'il est bon et vrai, et le juste et le sincère, parce qu'il est juste et sincère. Autant l'homme aime cela, autant il est spirituel, et de même son culte ; mais autant il dérive de cet intérieur, autant il devient naturel. Penser selon le sens de Dieu et non pas selon le sens du monde, c'est la manière de penser des élus ; car ils vivent d'après l'esprit et non d'après la chair.

Q. — Que veut dire cela, de vivre selon l'esprit et non selon la chair ?

R. — Ne croyez pas, mon ami ! que vivre selon l'esprit, c'est de rejeter toutes les choses mondaines, comme : la richesse, l'honneur, etc., et d'être toujours dans la contemplation de Dieu, du salut et de la vie éternelle, et de passer le temps entièrement en lisant des livres dévots et d'être toujours abattu et attristé. Tout cela ne veut pas dire renoncer au monde, mais renoncer au monde, c'est aimer Dieu et le prochain, et on aime Dieu si l'on vit d'après ses commandements ; et on aime le prochain si on lui rend des services ; c'est pourquoi il faut que l'homme, pour avoir la vie du ciel, vive dans le monde, sous des emplois et des affaires ; une vie qui se détache des choses mondaines, est une vie des méditations et de la foi détachée de l'amour, qui ressemble à un édifice sans fondements. La vie de la vraie piété n'est associée qu'à l'amour, et selon l'intérieur renoncer au monde signifie : sacrifier l'amour de soi-même et l'amour du monde à l'amour de Dieu et agir justement et sincèrement dans toutes les affaires, toutes

les œuvres par une source originaire intérieure et céleste, et mener de cette sorte une vie pas si dure comme on se l'imagine.

Q. — Je vous prie de m'expliquer cela plus clairement.

R. — A une telle vie on exige que l'homme spirituel croie au divin et agisse justement et sincèrement, non pas seulement parce qu'il est nécessaire, d'après les lois civiles et morales, d'agir justement, mais aussi parce que les lois divines l'exigent. L'homme qui n'agit bien que par des causes naturelles, est de nature bon ; celui qui n'agit bien que par des causes morales, est moralement bon ; mais celui qui agit bien par des causes divines, est spirituellement bon, et par cela son intérieur se liera au spirituel et au divin, et conformément à ses progrès le Seigneur le conduira et lui ouvrira et desserrera son intérieur.

Le méchant agit, aussi parfois, justement et bien ; mais il n'agit bien qu'à cause du monde et de lui-même ; mais le bon agit bien à cause de Dieu ; c'est pourquoi le méchant n'est bon que dans l'extérieur, mais le vrai bon l'est dans l'intérieur. L'homme qui n'agit bien que par rapport à lui-même, non pas par rapport au monde, mais seulement à cause de Dieu, et se procure par habitude la faculté de bien agir, celui-ci mène une vie vraiment spirituelle et se met en relation harmonique avec les sphères supérieures, par quoi il commence à vivre une vie qui est incompréhensible aux enfants du monde et à l'amour de soi-même. La bonté de Dieu le conduit à des lumières

supérieures du vrai et du bon ; il s'approche de la sagesse, et des choses seront dévoilées devant les yeux de son âme, que les hommes qui ne sont que sensuels, ne peuvent voir. L'intérieur de l'homme qui aime le ciel, s'élèvera vers le ciel et s'ouvrira par en haut. Il s'approche de la lumière, pendant que les autres sont dans les ténèbres ; le cœur de ceux qui s'aiment outre mesure eux-mêmes et le monde, est fermé aux vérités du monde spirituel ; ils ne connaissent point les vérités divines, ou les voient et les nient, ou les regardent comme des choses mondaines et corporelles, et ne peuvent par conséquent jamais comprendre les secrets de Dieu. Agir dans toutes les actions, dans toutes les affaires, dans toutes les œuvres justement et sincèrement, et cela par l'intérieur et par une source originaire céleste, ceci est le premier principe, qu'il faut s'approprier, pour s'élever à des vérités supérieures.

Q. — Ce que vous avez été si aimable de m'expliquer est très beau ; seulement il faut que je vous demande des explications sur ce que vous entendez par le suivant en disant : qu'à l'homme qui vit de la manière prescrite, l'intérieur s'ouvrira ?

R. — J'entends par cet intérieur la vue de l'âme, l'œil de l'esprit, dont l'homme actuel n'a pas d'idées et n'en peut avoir que jusqu'à ce qu'il devienne par la pureté de son âme une toute nouvelle créature et entre en relations avec le monde spirituel.

Q. — Croyez-vous cela réellement vrai et possible ?

R. — Parfaitement ! C'est la doctrine même de la religion la plus pure, et les plus sages de tous les temps,

qui étaient convaincus que l'intelligence humaine sait peu comprendre, se doutaient de ces grandes vérités.

Q. — Croyez-vous aussi que l'homme, à mesure qu'il croît en pureté de l'âme et s'assimile au divin, reçoive des connaissances supérieures dans la nature et le monde physique ?

R. — Mais oui ! sans doute ! Autant de lumière, autant de vérité, autant d'intelligence et connaissance des choses. C'est vrai, les progrès sont proportionnés à la purification et à l'assimilation de notre cœur, et les dons de la divinité sont différents ; elle les communique à ceux qui se rendent dignes de la sagesse. — Nous en avons des preuves irréfutables aux voyants, aux prophètes et aux saints. Leur état, leurs actions, qui seraient à notre philosophie des énigmes éternels, ne se fondent sur rien d'autre que sur l'assimilation de l'intérieur avec l'harmonie éternelle de l'ordre, dont les dons deviennent le siège de la sagesse.

Q. — Vous croyez donc, mon ami, qu'on peut trouver sur ce chemin des choses que l'homme naturel n'est pas à même de trouver ?

R. — Sans aucun doute ! Et la chose devient plus claire, si nous considérons l'état de l'homme dans lequel il était : la haute position, sur laquelle il se trouvait comme roi de la création avant sa chute, et les moyens que donne la religion de recouvrer la dignité perdue.

Q. — Quels sont les moyens de se relever à cette dignité perdue !

R. — Ce sont ceux que le Christ a enseignés, et qui sont dans le centre de l'Eglise et de la vraie religion.

L'incroyance de notre temps ne connaît plus ces grandes vérités et ne peut les connaître non plus tant que la lumière divine ne s'enflamme pas dans l'homme, cette lumière qui éclaire les ténèbres de son âme. Le grand secret consiste dans la renaissance de l'homme, que le médiateur entre Dieu et l'homme donne par la force de sa Passion, par quoi cette force provoque une vraie repentance, une prière sérieuse, une foi vive, un amour actif, l'obéissance, la patience et la souffrance et à la fin une parfaite rédemption dans le moral du vieil homme, par quoi notre âme sera renée à un vrai esprit de Dieu. Pour le mieux comprendre, il faut savoir que l'homme naît de ses parents non pas dans la vie spirituelle, mais dans la vie naturelle ; la vie spirituelle est d'aimer Dieu avant tout et le prochain comme soi-même ; la vie naturelle est d'aimer soi-même et le monde avant le prochain et avant Dieu. Ainsi chaque homme naît de ses parents dans le mal de l'amour de soi-même et de l'amour du monde ; tout le mal qu'il s'est approprié par l'habitude ou son adresse, pour ainsi dire, comme sa nature, se propage à la postérité, et est transporté peu à peu de nos parents, nos aïeux et nos ancêtres jusqu'à nous.

La déduction et la propagation du mal s'agrandit tellement que tout ce qui vient de la vie naturelle de l'homme n'est rien d'autre que le mal. A ce que l'homme prit avec lui par hérédité, il y penche toujours, le mal, notre perte morale y consiste. Mais ce mal est tout à fait contraire à la vie spirituelle et à la vie de l'ordre, et le perdra. C'est pourquoi l'homme doit recevoir une nouvelle vie, doit être rené et de

nouveau élevé ; cette renaissance et cette nouvelle éducation s'appelle la régénération, sur laquelle se fondent les grandes vérités de la révélation. Ces vérités, personne ne peut les savoir par soi-même ; car l'homme ne comprend rien que ce qui se présente aux sens, dont il reçoit une lumière, qui s'appelle la lumière naturelle, de laquelle il ne voit rien d'autre que ce qui est au monde à lui propre, mais le reste, il l'apprend de la révélation par la foi. L'homme est intérieur et extérieur, l'intérieur s'appelle l'homme spirituel, l'extérieur l'homme naturel ; il faut que les deux soient régénérés. Chez l'homme qui n'est pas régénéré, l'homme extérieur et naturel domine, et l'intérieur sert ; mais chez l'homme qui est régénéré, l'homme intérieur ou spirituel domine, et l'extérieur sert. Il en appert que l'ordre de la vie chez l'homme est renversé dès sa naissance : savoir ce qui devrait régner, sert, et ce qui devrait servir, règne. Il faut renverser cet ordre, et ce renversement se fait par la régénération. L'homme intérieur règne et l'extérieur sert, si l'homme ressent le bien et le mal dans les voies de l'ordre et s'il s'efforce à peser et à agir bien et sincèrement selon l'intention de Dieu.

L'homme extérieur règne et l'intérieur sert, si l'homme ne cherche le bien que dans la sensualité, dans la volupté, le gain et les passions et s'il agit contre les vérités de l'ordre éternel.

L'homme intérieur doit d'abord être régénéré, ensuite l'extérieur ; la régénération de l'homme intérieur est, si l'homme pense et reconnaît ce qui est de la foi et de l'amour ; la régénération de l'homme extérieur

aura lieu, s'il vit selon ces pensées et cette connaissance. Cela se comprend par les paroles du Seigneur : « Si un homme ne naît pas d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (Saint Jean, III, 5.) L'eau est dans le sens spirituel le vrai de la foi, et l'Esprit est la vie d'après le vrai. L'homme régénéré entre dans l'harmonie du système créateur ; il est lié par un intérieur avec l'ordre éternel ; par cela il prend part au monde spirituel et se lie à des créatures de sphères supérieures.

ECKARTHAUSEN.



ÉCOLE HERMÉTIQUE

Les cours de l'Ecole ont lieu 13, rue Séguier, Paris, les mardis, mercredis et jeudis soirs, à 8 heures et demie ; le succès de l'Ecole est complet cette année, et beaucoup d'élèves nouveaux se pressent aux cours.

ORDRE MARTINISTE

Le n° 2 de *l'Initiateur* est paru. Nos délégués et nos souscripteurs ont dû le recevoir.

Nous rappelons à nos délégués qu'ils sont priés d'envoyer des communications à ce Bulletin.

Les progrès de l'Ordre martiniste aux Etats-Unis et en Angleterre ont été considérables cette année.

La Guerre

Ainsi que nos lecteurs ont pu le voir par la note qui accompagnait l'en-tête de notre numéro de janvier, les mauvais clichés flottant dans l'Invisible n'ont pas tardé à se matérialiser, et une terrible guerre est déchaînée entre les Japonais, champions des jaunes, et nos frères les Russes, champions de la race blanche. L'avenir est fermé aux yeux de l'homme et il faut s'habituer à se rendre compte qu'on ne sait rien.

Tout ce que nous pouvons prévoir déductivement, c'est qu'après deux revers sur terre qui surprendront beaucoup l'état-major russe, la victoire définitive sera pour les blancs. Mais ce ne sera que partie remise, et les puissances qui ont déchainé la race jaune, si savamment assaigie par Kung-Fu-Tzen, verront avant cinq fois dix ans ce qu'il en coûte de démoraliser ce que la religion a moralisé.

En tous cas, la Russie est le bouclier vivant qui s'oppose au nom de l'Europe à l'invasion jaune. Nous demandons au ciel de la soutenir et de l'éclairer dans cette tâche sacrée et que ses épreuves qui seront terribles soient l'origine de nouvelles lumières pour elle. Mais, il faut accepter les nouvelles données par la presse avec la plus grande défiance, et pour le prouver nous citerons l'étude suivante d'un correspondant des journaux français à Londres :

L'OPINION ANGLAISE

Deux façons de voir. — Toul pour les « Jap ». — L'art de supprimer la Russie de la carte du monde.

Londres, 15 février.

C'est avec une véritable stupeur que l'on dépouille ici les journaux venant de France et d'ailleurs du continent. On est stupéfait d'apprendre que la Russie a encore une flotte et que les Japonais ont perdu quelques navires à cette fameuse bataille de Port-Arthur où, s'il fallait en croire les journaux anglais, ils auraient mis hors de combat sept grands navires russes.

Il est impossible, en effet, de concevoir comment deux peuples séparés par un bras de mer de 36 kilomètres, ayant la même civilisation et à peu près la même culture, peuvent envisager les choses à un point de vue aussi différent. Tandis qu'en France l'attaque de Port-Arthur, avant la déclaration de guerre, est qualifiée d'acte de piraterie, on l'appelle ici un mouvement habile. Pendant que nous blâmons la mauvaise foi japonaise, on attaque violemment la duplicité russe. En même temps que nous annonçons un échec de la flotte japonaise devant Port-

Arthur avec des pertes sensibles, on publie ici la nouvelle de la grande victoire japonaise de Port-Arthur, victoire qui n'a coûté au Japon ni un homme ni un navire. Je pourrais continuer ainsi longtemps, tant les éléments de la guerre sans exception sont considérés comme favorables aux « Jap ».

La flotte russe est désormais impuissante, dit-on, et l'armée russe dans une situation des plus critiques avec une ligne de communications insuffisante. Vous pensez à Paris peut-être le contraire.

Il est en ce moment un voyage plus curieux peut-être à faire que celui d'Extrême-Orient, c'est celui de Piccadilly à la Banque d'Angleterre, vers trois heures de l'après-midi ; quand, sur une impériale d'un de ces petits omnibus attelés de deux chevaux rapides qui passent sur la chaussée presque toutes les secondes, vous allez vers la cité, vos yeux contemplant un curieux spectacle.

De chaque côté de la rue roule un fleuve torrentueux de piétons et de voitures sous la lumière grisâtre qui tombe d'un ciel embrumé ; des gamins courent tenant à la main des placards roses, verts, jaunes, bleus, sur lesquels sont imprimées en lettres d'un pied les dernières nouvelles de la guerre, et tandis que, prestement conduit, votre omnibus louvoie dans le Strand ou dans Fleet-street, vous pouvez pour quatre sous assister à la destruction par les journaux anglais de la flotte russe, de l'armée russe, plus même, de la Russie tout entière.

Ici, la *Saint-James Gazette* coule joyeusement un croiseur russe. Là, ne voulant pas être en reste, le *Star* en fait sauter trois autres. Plus loin, la *Pall Mall Gazette* coupe net le Transsibérien. Devant le Palais de Justice, la *Westminster Gazette* prend héroïquement six bateaux de charbon russes. A Ludgate Circus, le *Sun* détruit d'un seul coup toute une flotte de torpilleurs russes, et l'empereur d'Allemagne étant, suppose-t-on, favorable à la Russie, le *Sun* le tue tout simplement, sans d'ailleurs qu'on sache comment ni exactement pourquoi.

En arrivant à la Banque, on est à peu près persuadé que la Russie sera d'ici quelques jours effacée de la carte du monde comme entité géographique et politique.

C'est là, d'ailleurs, l'état d'esprit dans lequel se trouvent

à peu près tous les Londonniens. Je ne cherche point à expliquer le fait, je me borne à le constater et à vous le signaler comme un des phénomènes les plus curieux d'aberration collective que j'aie jamais eu l'occasion de constater.

G.-L. DRU.

ÉLECTRICITÉ & SOMMEIL NATUREL

Des travaux récents, se rattachant principalement à la production électrique du sommeil, méritent l'attention. Ziemssen démontre que la substance cérébrale est le meilleur conducteur dans le corps humain et surpasse de 3.000 fois, sous ce rapport, le muscle. Si l'on n'a pas employé plus fréquemment l'électricité dans les maladies de cerveau, c'est qu'on a eu des craintes exagérées des dangers qui pouvaient en résulter. Un courant électrique passant d'une oreille à l'autre occasionne un étourdissement qui fait voir les objets comme s'ils étaient montés sur une roue tournante. Les courants passant du front à la nuque semblent au contraire être non seulement inoffensifs, mais bienfaisants. Un courant élevé à 5 milliampères en cinq minutes et maintenu à cette intensité pendant cinq autres minutes, avec des électrodes sur le front et sur le cou, augmente la puissance musculaire de 6 à 7 p. 100, mesure prise avec l'ergographe. D'autre part, on a constaté que le meilleur moyen de produire le sommeil est un courant de 4 milliampères à 30 volts, interrompu 100 fois par seconde. La parole cesse d'abord, puis les facultés motrices sont suspendues. La respiration et le pouls restent in affectés, si l'électrification se maintient dans les limites indiquées, mais leur arrêt final peut être déterminé par un accroissement d'intensité du courant. Immédiatement après l'électrification, c'est-à-dire aussitôt que l'opération cesse, le réveil est instantané et la personne qui a été endormie éprouve une véritable sensation de bien-être.

L'HYPNOTISME RÉVÉLATEUR DU CRIME

S'il faut en croire M. Ilg, qui est, comme on sait, *persona gratissima* à la cour de l'empereur Ménélik, l'hypnotisme jouerait en Abyssinie un rôle efficace dans les opérations des détectives. Des jeunes enfants d'une dizaine d'années, appelés *labasha*, seraient soumis à des influences hypnotiques et serviraient à découvrir les malfaiteurs les plus habiles à se dérober aux argus de la justice. C'est ainsi que, récemment, un incendiaire avait pu échapper, aux environs d'Adis-Ababa, aux plus actives recherches de la police. On eut recours à un *labasha*, qui fut hypnotisé et reçut l'ordre de faire connaître le refuge du criminel. L'enfant se mit en route, traversa une rue, s'engagea dans un champ, et y mit la main sur un ouvrier qui travaillait la terre. L'homme arrêté fit des aveux. Une autre fois, on mit un *labasha* sur la piste d'un assassin. Le petit garçon hypnotisé promena la police dans les temples, dans plusieurs maisons particulières, et finalement se coucha devant la porte d'une habitation dont le locataire était absent. Quand cet homme revint, on s'empara de lui ; il nia d'abord, mais pressé de questions, il reconnut tout, et donna l'itinéraire qu'il avait suivi après le crime, et qui était exactement celui qu'avait pris le *labasha*. Plusieurs publications scientifiques ont mentionné ces faits et la *Gazette médicale* cite même un cas analogue d'emploi de la méthode abyssinienne en France, tout en ajoutant que l'on s'est étonné de voir, à l'occasion d'un crime commis à Paimbœuf, un juge français faire appel à un détective hypnotisé pour aider l'accusation et arracher ainsi à l'inculpé la confession de son crime. Quoi qu'il en soit, il serait périlleux de généraliser la méthode et prudent de s'assurer par des informations plus précises de l'authenticité des faits rapportés par M. Ilg, qui, s'ils sont avérés, feraient entrer les opérations de la brigade des recherches dans une sphère toute scientifique, assurément curieuse.

Docteur L. CAZE.

(*La Revue.*)

Société des Conférences spiritualistes

LE RADIUM

Grand succès le 28 janvier pour la Société des conférences spiritualistes. Devant une salle archicomble, le docteur Papus a traité d'une façon extrêmement claire et profonde une question qui passionne en ce moment l'opinion publique. Il a parlé du radium dans ses rapports avec les enseignements traditionnels. Voici le résumé de cette belle séance pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pu y assister.

La conférence était divisée en trois parties. Dans la première, Papus a parlé de la physiologie de la terre et du métal ; dans la seconde, il a résumé les connaissances scientifiques sur le radium, et la troisième a été consacrée aux rayons N, découverts à Nancy par le professeur Blondlot.

I

Les expériences modernes se rattachent de plus en plus à l'antique tradition étudiée dans nos écoles d'occultisme. Le radium est un métal et, pour bien comprendre ce que c'est qu'un métal, il faut exquister la physiologie de la terre. Pour les modernes, les astres ne sont que des masses mues par des forces extérieures à elles ; au contraire, la tradition enseigne que les planètes sont des êtres vivants qui se meuvent comme nous, sauf qu'ils dépendent les uns des autres dans leur mouvement. C'est la loi de *Réciprocité* dans l'échelle des êtres ; d'après l'hermétisme les astres sont placés entre les végétaux et les animaux. Une fois admise cette idée neuve que la terre est un être vivant, nous devons jeter un coup d'œil sur les lois générales de la vie. Dans le fonctionnement d'une cellule, d'un homme ou d'une terre, trois opérations sont à noter : 1° une digestion ; 2° une circulation ; 3° une condensation. Par la digestion, l'être transforme une substance extérieure en sa substance propre ; par la circulation, il fait circuler en lui les forces qu'il vient de

prendre dans le monde extérieur ; enfin, par la condensation, il fixe ces éléments dans certains de ses centres. Ce sont des réserves de force. Pour l'homme, par exemple, cette condensation se fait dans le grand sympathique qui, à son tour, fait tout marcher dans l'organisme. Appliquons ces idées à l'être terre. Nous empruntons les détails suivants à un voyant remarquable que nos lecteurs connaissent déjà, Louis-Michel de Figanière. La terre, étant un être, a des organes de digestion, qui sont représentés par la croûte terrestre où se font toutes les transformations ; un centre cardiaque, qui est l'océan dont les immenses pulsations sont les marées. Les pluies, les rosées sont des condensations faites dans le système artériel qui va de l'océan aux montagnes ; le courant veineux sera représenté par le retour de forces condensées dans les montagnes à l'océan. Mais de même que l'homme est en relation avec le milieu extérieur, de même la terre respire. L'homme respire de l'air atmosphérique, la terre respire du soleil, sous forme de chaleur, lumière, électricité. La force solaire pénètre même dans la terre et vient se fixer dans le système nerveux terrestre représenté par les filons métalliques. Un métal sera donc du *soleil condensé*. Si on représente les minéraux, les végétaux et les animaux par un prisme, on verra que la capacité de fixer de l'énergie est d'autant moins forte que l'être est plus élevé dans la hiérarchie. Les minéraux, par exemple, auront un très grand pouvoir de fixation. De même, plus on approche de l'intérieur de la terre, plus on trouve de trace de radio-activité. Le radium a, comme nous le verrons, la propriété d'électriser l'air. Eh bien, dans une cave, l'air sera plus électrique qu'au grenier, et l'eau minérale, puisée très profondément dans la terre, renferme une assez grande radio-activité. De là l'hypothèse de la chaleur allant du centre à la périphérie.

L'enseignement officiel est que la chaleur de la terre vient en entier du soleil. Nous ne le pensons pas. La terre, comme l'homme, produit elle-même sa chaleur. Elle emprunte bien sa chaleur au soleil, mais elle la transforme en elle. En résumé, nous voyons qu'un métal est un *centre de condensation* de forces venues de l'extérieur. Notons aussi qu'il y a une hiérarchie dans les métaux.

Ainsi, les métaux les plus lourds sont ceux qui fixeront le plus d'énergie. Les alchimistes le savaient bien, car leurs travaux n'avaient pas d'autre but que d'augmenter la densité des métaux.

II

LE RADIUM

Nous passerons très rapidement en revue ce que l'on connaît sur le radium au point de vue scientifique. Le principe découvert doit remonter aux travaux de Becquerel sur l'uranium et le thorium. Le métal nouveau a été retiré d'un minerai qu'on nomme plechbende, d'où on a extrait également le polonium, qui se rapproche beaucoup du bismuth ; le radium lui, est accolé au baryum. Ce qui diffère le radium des autres corps, c'est qu'il dégage d'une façon continue de la chaleur, de la lumière et de l'électricité sans perdre de son poids et de son volume. Il émet aussi des rayons invisibles et a la curieuse propriété de déléguer, pour ainsi dire, ses pouvoirs aux autres corps placés dans un œuf de verre avec lui. Cette propriété nous rapproche des forces intelligentes que la science va découvrir certainement avant peu.

Physiologiquement le radium active la vie pour l'enlever ensuite. Des animaux soumis à son action ont grandi extrêmement rapidement d'abord ; la force vitale a été prodigieusement développée, mais cette suractivité a été suivie de mort. Une chose curieuse à noter, c'est l'attraction très grande que le radium exerce sur les animaux. Si on en place un peu dans un aquarium, on voit tous les poissons se précipiter vers le métal qui va les tuer. A noter aussi une chose curieuse, tous les corps ne peuvent agir sur nous sans émouvoir notre sensibilité. Une brûlure ne peut détruire l'épiderme sans qu'une sensation douloureuse soit portée au cerveau. Le radium ne nous fait ressentir aucune sensation et cause cependant de profondes blessures qui, chose étrange, guérissent et se reforment d'elles-mêmes par période fixe. Ceci prouve la mémoire de la cellule, qui a reçu une impression et la reproduit même lorsque la cause a disparu. On a pensé à em-

ployer le radium à la guérison du cancer, grâce à cette propriété qu'il a de détruire les tissus ; malheureusement on ne sait pas comment arrêter son action et on doit être très prudent. En résumé, le radium est un *voleur de force nerveuse*, il électrise les centres nerveux qui, au bout d'un certain temps sont vidés. Il attire enfin toutes les forces de l'organe en face duquel il est placé. Pour terminer, rappelons que les nombreuses manipulations, auxquelles on est obligé de recourir pour obtenir le radium, élèvent son prix à la somme fabuleuse de 10.000 francs le gramme.

III

LES RAYONS N

Plus la science progresse et plus elle se rapproche des faits connus et enseignés depuis longtemps par l'occultisme. Après avoir nié pendant 150 ans le fluide des magnétiseurs, la science vient de faire une découverte qui ne le prouve pas encore entièrement peut-être mais qui en rapproche considérablement. Un professeur de Nancy, M. Blondlot, en faisant des expériences sur les rayons X, est arrivé à reconnaître d'autres rayons différents des rayons Röntgen, qu'il nomma avec une rare modestie: rayons de Nancy, rayons N. Ces derniers présentent entre autres particularités curieuses celle d'augmenter l'éclat de la lumière et de traverser le bois, l'aluminium et d'autres métaux. Ils sont arrêtés par l'eau. Ils n'impressionnent ni le thermomètre ni la plaque photographique. Ils n'ont donc pas à être réclamés, comme ils l'ont été dans une polémique récente, par deux inventeurs qui emploient la plaque photographique.

Les rayons N sont autre chose également que les radiations étudiées par Reichenbach et par le docteur Luys.

Voici comment on peut les placer dans l'échelle des forces, en commençant par celles à vibrations lentes: 1° le son ; 2° les oscillations électriques dans la bouteille de Leyde ; 3° les ondes herztiennes de la télégraphie sans fil ; 4° RAYONS N ; 5° radiations calorifiques obscures ; 6° radiations lumineuses ; 7° radiations ultra-violettes impres-

sionnant la plaque photographique ; 8° enfin rayons X, et rayons *non déviables* du radium.

On voit que les rayons N sont placés entre les ondes herziennes et les radiations de la chaleur obscure, car ils n'ont *plus* de manifestations électriques et n'ont *pas encore* de manifestations calorifiques, lumineuses et chimiques. Cependant ils ne remplissent pas complètement l'intervalle ; il reste encore quelque chose à découvrir.

Pour avoir la preuve des rayons N, il y a à faire une expérience très simple, basée sur ce fait que l'acier, par exemple, qui a été comprimé a en lui de ces rayons spéciaux. On place une pièce de 20 francs au fond d'un chapeau de feutre noir, et on baisse la lumière ou gaz jusqu'à ne plus la voir. Si alors on approche de l'œil la lame d'un couteau la pièce devient visible parce que les rayons N, invisibles, ont, comme nous l'avions dit, la propriété d'augmenter la lumière. Si on approche la lame de la pièce d'or, l'effet est le même. Une autre curiosité des rayons N, c'est leur action sur les corps fluorescents. Si on contracte un muscle devant une plaque fluorescente (platino-cyanure de baryum) la radiation augmente. Elle devient également plus lumineuse si on présente la plaque au niveau des centres nerveux. Tels qu'ils sont, les rayons N sont certainement moins intéressants que ceux auxquels on a affaire dans les expériences du docteur Baraduc et du commandant Darget, mais ceux-ci, la science de demain seule les étudiera. C'est encore trop tôt. Et maintenant quelles conclusions pouvons-nous tirer de tout cela ?

Le radium est venu nous donner des idées qui conduiront les savants au fluide astral ; les rayons N nous prouvent la possibilité, l'action de l'homme sur l'homme et les radiations des objets dits inanimés. En cela encore la science occulte avec la psychométrie aura devancé la science officielle. De plus, toutes ces découvertes, que les savants matérialistes le veuillent ou non, nous ramènent à l'idée de Dieu qu'on avait voulu détruire, au spiritualisme vrai et rationnel.

G. PHANEG.

UN SECRET PAR MOIS

POUDRE POUR ENLEVER LES TACHES D'ENCRE
SUR LE PAPIER

Prenez de la céruse et broyez-la bien, de façon à en faire une poudre très fine. Procurez-vous ensuite quelques tiges de figuier fraîches, pressez-les pour en exprimer le jus qu'il faut mêler à peu près moitié par moitié avec la céruse. Faites sécher et mouillez de nouveau de suc de figuier. Il faut répéter cette opération six fois, et garder ensuite la poudre bien sèche pour s'en servir à l'occasion.

Lorsqu'on voudra enlever une tache ou même des mots entiers, il suffira de prendre un linge fin mouillé et bien tordu pour en retirer l'eau, et de l'étendre légèrement sur le papier. Cela fait, répandre de la poudre et l'y laisser dix ou douze heures. Ensuite frotter doucement et enlever la poudre. Le papier sera aussi net que si l'on n'avait rien écrit (Mizauld).

G. PHANEG.

BIBLIOGRAPHIE

A Dream of fame (Rêve de gloire), par JEAN DELAIRE (J. Long, éditeur, Londres). — C'est un simple récit sans prétention, mais dont la simplicité et la grâce légère cachent un enseignement moral très profond. Une jeune fille, élevée par charité dans une famille anglaise riche, se sent une véritable vocation artistique. On la marie malgré elle à un brave garçon complètement fermé à l'art et elle meurt, laissant derrière elle un chef-d'œuvre inachevé, qu'un peintre sans talent et sans scrupule achète et signe. Par cette œuvre, la gloire refusée à la pauvre fille va vers lui, mais le remord qui germe déjà en lui vengera la grande artiste méconnue. Je ne puis que répéter encore tout le

charme mélancolique de ce livre et engager ceux de nos lecteurs qui savent l'anglais à se le procurer.

Chez L. Bodin vient de paraître un petit *Résumé de la Philosophie rationnelle* qui me paraît animé d'un souffle de vrai spiritualisme et comprendre la prière. A ce titre la lecture en peut être utile à ceux que n'effraie pas le vêtement barbare que se croit obligé de prendre l'idée philosophique pour se faire admettre parmi nous.

G. P.

REVUE DES REVUES

Commençons par louer la bonne ordonnance de la revue d'avant-garde qu'est *la Revue des Idées*. Elle publie en effet des articles sur le radium et les rayons N qui témoignent de la largeur de vue et de la réelle valeur scientifique de cette nouvelle publication. Souhaitons-lui donc une longue vie.

La *Revue Spirite* contient la suite de l'article de D. Grimaud sur les « Dieux des Philosophes » dont j'ai déjà parlé le mois dernier. Comme je l'ai dit, il y a dans cette étude beaucoup de bonnes idées, et je loue surtout l'auteur de si bien remettre à leur place les pontifes de la neutralisation : théologiens et philosophes. Il semble espérer trouver en Leibnitz celui qui lui donnera une réelle idée du Dieu vivant. Je crains bien de ne pas pouvoir partager son opinion ! Continuation d'une étude très bien faite sur les anciennes religions, qui prouvent des connaissances plus profanes qu'initiatiques, mais cependant fort intéressante. Une bonne étude sur le nouveau livre de L. Denis, *Spiritisme et Médiumnité*, et fin de l'histoire de la statue ensorcelée, extraite du livre de Maxwell. M. Bera pense que certains esprits ont dans l'Univers une énorme puissance pour faire le mal. C'est incontestable ; mais il y a cependant un critérium infaillible pour être sûr de n'être pas trompé. Si M. Vergniat, le héros de l'histoire, avait dès les commencements demandé l'avis d'un occultiste traditionnel, il lui aurait sûrement été dit qu'il devait

cesser tout rapport avec une entité qui le menait dans la vie matérielle et lui faisait gagner de l'argent par des procédés illicites. Les Esprits qui viennent du Plan Divin n'emploient pas de tels moyens, mais soutiennent dans les épreuves et en font voir l'utilité. A citer encore dans la *Revue spirite* une critique fort bien faite du célèbre ouvrage du docteur Grasset.

La Vie nouvelle, numéro de décembre publie un article d'actualité, « Sortilège et messes noires », par le docteur Foveau de Courmelles, travail plutôt historique et profane; sorte de compte rendu des ouvrages du docteur Legué et du docteur Cabanès sur cette question tout à fait à l'ordre du jour. A citer également la continuation de l'exposition de la théorie monistique de Karl du-Prel, où je remarque une exposition assez juste du corps astral. M. Bosc étudie les Etres invisibles des anciennes civilisations. Ne parlons pas des communications soi-disant spirites, cela vaudra mieux.

Le Messager de Liège, n° 11, reproduit la célèbre gravure ou plutôt le tableau sans couleur du peintre J. Tissot représentant une apparition médianimique. Cela remonte assez loin, 1885, mais c'est toujours intéressant à rappeler. Le numéro du 15 janvier donne un bon article faisant voir la fausseté des théories de Nietzsche, tout en ne niant pas la beauté de son système à certains points de vue. A citer aussi quelques lignes logiques sur la malheureuse affaire Chapis-Martin, et des communications médianimiques plus intéressantes que d'habitude. Notons entre autre cette réponse de l'Esprit (?): Essayer d'expliquer scientifiquement la plupart des phénomènes spirites, c'est comme si on avait voulu expliquer la télégraphie sans fil à Henri IV. C'est exact. La science de demain comprendra seule la théorie des apports ou de l'enregistrement photographique des fluides astraux.

Le Monde occulte continue la bonne étude de Jean Marestan sur les théories et procédés des guérisons miraculeuses. C'est une revue synthétique et historique ne paraissant donner la préférence à aucune école, mais espérant trouver une conception harmonieuse synthétique

qui constituera un terrain neutre où toutes les écoles pourront se rencontrer. C'est bien difficile, car cette méthode nouvelle, formée par toutes les autres, ne tarderait pas à réclamer aussi le premier rang. Cependant j'approuve entièrement, au point de vue philosophique, les principes sur lesquels se base J. Marestan pour son étude.

Les Annales des Sciences psychiques contiennent le récit d'un bon cas de rêve prémonitoire. Il y en a du reste des millions comme celui-là ; il ne constitue pas une exception. A lire aussi un article sur les phénomènes psychiques intéressant pour les occultistes, parce qu'il révèle bien l'état d'âme des savants qui se débattent au milieu des phénomènes, luttent pied à pied, finissent par admettre la télépathie et la suggestion à distance par crainte d'être obligés de constater la réalité du monde spirituel et de la prophétie. Ils seront bien forcés d'y venir un jour.

La Vie Nouvelle, numéro de janvier, nouveau format, publie de très bonnes études sur le radium. Un article de M. Bosc, qui a pourtant de bonnes notions d'occultisme, mais qui ne les prouve pas en venant prêcher l'incinération. Dans l'énorme majorité des cas en Occident, le lien qui rattache le corps astral au corps physique, ne se brise pas vite et l'incinération présente de très graves inconvénients posthumes. Le numéro de janvier de la même revue publie quelques notes du docteur Foveau de Courmelles sur la radiothérapie. La théorie monistique de l'âme, de Karl du Prel, ou précis de phrénologie par Nantur.

Parmi les livres de langue anglaise, je dirai un mot d'une fort intéressante publication *Womanhood*, journal des progrès et des intérêts féminins. Très bien illustrée, cette revue publie un certain nombre d'études de tous genres et plusieurs nouvelles, parmi lesquelles j'ai noté un roman de Jean Delaire, qui n'est pas inconnu des occultistes français.

Le *Light*, toujours le mieux fait des périodiques occultes anglais, donne dans son numéro du 9 janvier, entre autres articles intéressants, un remarquable compte rendu de M. Stannard sur le livre de M. Maxwell. Une con-

férence faite par M. Godfrey Dyne à la « London Spiritualist alliance », sur la Vie dans le monde inorganique, tendant à prouver que la Vie est partout et qu'elle peut être détruite ou plutôt transformée même dans le minéral. Dans le numéro de novembre, je remarque la continuation du curieux travail de Mme d'Espérance sur la matérialisation. Entre autres faits remarquables, je résume le suivant qui m'a paru devoir intéresser nos lecteurs. Il avait été convenu que tous les assistants tiendraient un livre de séance et que tous ces travaux seraient comparés à la fin. Voici quelques extraits de l'un d'eux : Dans les séances précédentes, une grande forme était sortie du cabinet et, après avoir hésité un instant, avait fini par prendre le médium par la main et l'entraîner vers la porte. La forme était enveloppée d'une sorte d'étoffe grisâtre qui ne laissait pas voir la figure. A une séance postérieure nous fîmes, dit le journal, quelques progrès dans la connaissance de notre visiteuse. Avec tout le respect que je dois aux dames que je connais, je puis affirmer que mes yeux n'ont jamais contemplé une figure qui puisse même supporter la comparaison avec cette exquise créature, femme, fée ou déesse, je ne sais. Dans cette séance, l'apparition s'arrêta devant un des assistants qui lui demanda si elle ne voudrait pas écrire quelques mots sur son carnet. Elle accepta. Nous vîmes alors très distinctement le médium, l'Esprit en train d'écrire à notre ami, celui qui lui avait tendu le carnet. — Après la séance, nous examinâmes le livre de notes. Il contenait une phrase en grec ancien que *nul d'entre nous ne comprenait*. Cette phrase fut traduite le lendemain, et voici cette traduction : Je suis Nepenthès, ton amie. Lorsque le chagrin ou la douleur t'accableront, appelle-moi — Nepenthès — et je t'aiderai. J'ai résumé ce fait parce qu'il me semble un des meilleurs que j'ai lus depuis longtemps. Dans le numéro du 23 janvier, on pourra lire avec fruit un excellent résumé d'un livre de Swedenborg sur ce qu'il a vu et entendu. A citer aussi une curieuse expérience psychométrique dans laquelle un sensitif voit des élémentals attaquant en astral un homme mort de misère et qui avait accumulé une fortune à laquelle, par testament, il défendait de toucher pendant vingt ans.

Le Théosophist, publié à Madras, dans son numéro de janvier 1904, continue la publication de vieilles feuilles de journal, par H. S. Olcott. C'est intéressant pour l'Histoire de la Société théosophique. Leadbeater donne certains moyens de développer la clairvoyance. Je le loue avec plaisir de rejeter les entraînements inférieurs et de conseiller surtout la méditation, mais je me demande comment un Occidental peut en arriver au point de donner le conseil aux étudiants chrétiens de s'entraîner en formant une image mentale du Christ, en faisant servir, pour ainsi dire, le Christ au développement de la clairvoyance. La pensée d'un chrétien ne doit s'arrêter sur la forme humaine du Verbe que dans la prière profonde et sincère et non dans un acte mental et égoïste. Importants travaux de philosophie Orientale à suivre également dans le *Théosophist*.

Le Spiritualisme moderne de janvier, que je reçois au dernier moment, a droit à une mention spéciale pour les progrès qu'il a accomplis. C'est maintenant une revue sérieuse qui, sans abandonner les principes de sa création, a su se transformer peu à peu et montrer aux spirites la meilleure voie qu'ils puissent suivre à notre époque. A citer la fin d'un très brillant article de E. Chevreul sur le monisme et le dualisme. Quelques faits curieux, la publication des mystères du sommeil, de Prentice Mulford, avec étude sur la réincarnation, sont aussi à lire. On pourrait peut-être reprocher l'insertion de communications spirites réellement banales, mais il en faut pour tout le monde.

La Revue scientifique et morale du spiritisme est toujours intéressante, très complète et bien renseignée. Son directeur, M. Delanne, y continue son étude sur l'extériorisation de la pensée. Il y étudie cette fois les œvi et les attribue à l'action d'une forte image mentale qui viendrait agir sur le fœtus, dont l'état automatique et passif est très propre à recevoir une suggestion maternelle.

Continuation de l'étude « Pourquoi les dogmes ne renaissent pas ? » Je suis tout à fait de l'avis de l'auteur en ce qui concerne l'enseignement de l'Eglise catholique, s'il

admet avec moi que cet enseignement est la matérialisation progressive des théories élevées enseignée dans les temples.

A citer dans l'étude de la générale Carmencita Noël un fait intéressant. La force invisible indiquant *d'avance* les noms des deux personnes qui allaient venir demander de faire partie du groupe. Ces noms étaient totalement inconnus de toutes les personnes présentes. A lire aussi un remarquable fait de lucidité d'une somnambule, constaté cette fois par un médecin. La Revue termine par d'intéressants comptes rendus de la presse spiritualiste.

L'Echo du Merveilleux, fidèle à son rôle, publie un important article de Gaston Méry sur la découverte des effluves humains.

Nous engageons vivement nos lecteurs à l'étudier. Je suis certain qu'il y a en ce moment et depuis longtemps un grand intérêt à élucider le problème de Tilly ; aussi je ne puis qu'approuver *l'Echo du Merveilleux* de nous donner de si intéressants renseignements sur cette question. Tout ce qui se rapporte aux Naundorff est captivant, et la lecture de ses lettres ne peut manquer de passionner tous ceux qui ont étudié la question Louis XVII.

La Science astrale et *Le Déterminisme astral* sont deux nouvelles revues dont le but est de vérifier par les procédés modernes les enseignements de la vieille astrologie si dédaignée. Cela manquait en effet. A l'époque où nous vivons, il est utile de constituer un lien entre l'antique tradition et la science moderne. C'est pourquoi nous ne pouvons qu'applaudir à la création de ces revues, d'ailleurs très bien faites.

Pour nos lecteurs, disons que le point de départ de leurs études étant absolument différent, ils ne devront pas s'étonner de voir une grande divergence dans les résultats obtenus par la méthode nouvelle. Du reste, dans toutes les revues modernes d'astrologie, il y a une confusion entre l'astrologie judiciaire et l'onomantique, qui se complètent l'une l'autre, mais doivent toujours s'étudier séparément.

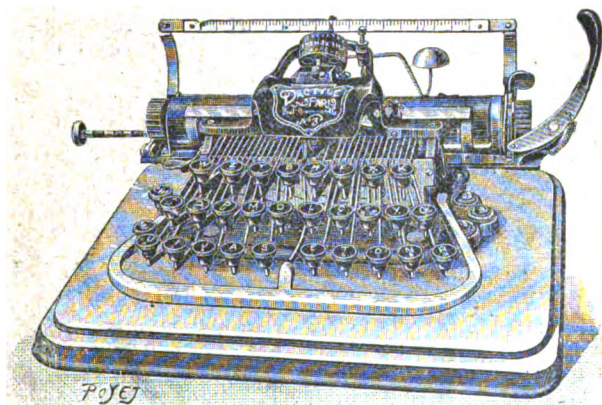
Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

LA MACHINE A ECRIRE

La Dactyle

46, Boulevard Haussmann, PARIS



coûte moitié moins cher et fait mieux tous les travaux que les autres machines. Elle est plus légère et plus solide qu'aucune autre, ne demande pas de réparations coûteuses et permet de changer de caractères.

PRIX : 250 francs et 300 francs.

Les Amateurs Photographes qui ont une fois employé

LE PHYSIOGRAPHE

ne s'en défont jamais, car c'est l'appareil le plus parfait, le seul reproduisant vraiment la Nature et les personnes à leur insu.

Demander le Catalogue et les conditions de paiement spéciales pour les lecteurs de l'*Initiation* :

1, Avenue de la République, PARIS,

Quand vous vous serez ennuyé à l'indigeste lecture des journaux ordinaires,

LISEZ

Le GIL BLAS

(DIRECTION PÉRIVIER-OLLENDORF)

et vous vous distrairez.

Il est toujours spirituel !

On ne peut faire un véritable Paysage panoramique qu'avec un Objectif tournant. Le meilleur marché et le plus précis des Appareils de ce genre est le

KODAK

Panoramique.

EASTMAN KODAK

5, Avenue de l'Opéra, 4, Place Vendôme,
PARIS

LISEZ toutes les semaines :

La SEMAINE POPULAIRE ILLUSTRÉE

REVUE DE FAMILLE

La plus intéressante,

La plus illustrée,

La meilleur marché.

fr. 15 centimes le numéro.

chez tous les Libraires.

La Machine à écrire :

La DACTYLE,

46, Boulevard Haussmann, Paris,

coûte moitié moins cher et fait mieux tous les travaux que les autres machines. Elle est plus légère et plus solide qu'aucune autre, ne demande pas de réparations coûteuses et permet de changer de caractères.

PRIX : 250 fr. et 300 fr.

Photographes !

Essayez une fois
les Pellicules françaises,

ÉMULSION LUMIÈRE

Elles reproduisent les Nuages, même avec les OBJECTIFS les plus communs.

ELLES SONT SANS RIVALES !

La VIE NOUVELLE

O. COURRIER, à Beauvais

est un journal hebdomadaire de propagande spiritualiste que nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs.

Demandez un numéro spécimen servi gratuitement.

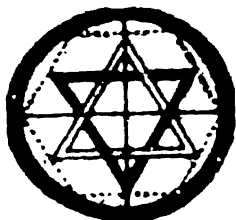
UNE OFFRE REMARQUABLE

Un HOROSCOPE d'Essai
pour 2 francs

Afin de convaincre les sceptiques et les incrédules que l'Astrologie est une vraie science, nous offrons de rembourser l'argent si l'Horoscope ne donne pas entière satisfaction. Pour recevoir cet horoscope sous pli cacheté, envoyez l'heure, la date et le lieu de votre naissance, avec un mandat ou bon de poste de 2 francs (en timbres-poste 2 fr. 25) à M. MIEVILLE, 8, rue Saint-Simon, Paris.

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

62^{me} VOLUME. — 17^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 6 (Mars 1904)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Sciences divinatoires et l'Humanité future (p. 1 à 8). **J. Lucent.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Mystères des destinées, suggestions occultes (p. 9 à 22). **J.-A. L.**
Feuilles maçonniques. Petites questions d'histoire (p. 23 à 37)..... **Teder.**
Le Feu sacré (p. 38 à 63) **G. de Lautrec.**
La Race rouge dans le bassin de la Méditerranée et les nouvelles découvertes de l'Archéologie égyptienne (p. 64 à 67) **X.**

PARTIE INITIATIQUE

Le Conflit russo-japonais et les Nombres magnétiques (p. 68 à 85) **Papus.**

Un secret par mois. — Les Sciences divinatoires. La Volonté. — Bibliographie. — Revue des Revues.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VI^e. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE CHACORNAC

PARIS — 11 Quai Saint-Michel, 1^{er} — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An :

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, *l'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin *l'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'Initiation paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Sciences Divinatoires et l'Humanité future

Si les sciences divinatoires, et en particulier l'astrologie, furent jadis en grand honneur, il faut avouer que depuis plusieurs siècles elles sont tombées dans le domaine du charlatanisme ; aussi sont-elles de nos jours traitées de douces rêveries, d'agréables passe-temps.

Deux causes principales ont provoqué cette chute :

- 1° Les progrès du matérialisme ;
- 2° L'absence de méthode scientifique dans l'étude de ces sciences.

La science est une. Peu importe que nous abordions l'étude des faits futurs à l'aide des organes humains ou à l'aide des instruments scientifiques. Les différentes méthodes employées pour la recherche de la Vérité doivent donner les mêmes résultats.

Si nous considérons l'instrument humain d'investigation, nous savons que c'est le corps astral. Son existence et la possibilité de son extériorisation ne sont plus à démontrer. De Rochas a prouvé les deux par ses remarquables travaux ; Blondlot et Charpen-

tier sont en train de découvrir sa polarisation. Ce n'est donc pas un mythe, et sa dénomination importe peu.

Comment se sert-on de cet outil délicat ? Par son extériorisation consciente ou inconsciente; le Mage et le médium en sont les deux éléments.

Cette extériorisation met l'instrument en relation avec la Vie universelle, avec les Forces cosmiques, avec les êtres vivants des courants astraux.

Nous savons que les événements sont régis par la loi des réactions égales et de sens contraire. Tout acte crée dans l'invisible un cliché, un groupement de forces dont l'aimantation varie avec le mobile qui a dicté l'acte. Ces groupements de forces aimantées dans un sens spécial, venant en contact avec des états psychiques spéciaux, déterminent la réalisation des actes qu'ils représentent par les personnes ou les êtres qui sont sensibles à leur influx.

Les expériences récentes de Blondlot et Charpentier viennent confirmer la théorie occulte qui soutient que les idées sont vivantes, sont des Forces. Ces savants ont en effet montré, ainsi d'ailleurs que l'a fait depuis plusieurs années le docteur Baraduc, que l'éclosion d'une pensée coïncide avec une émission lumineuse de fluide nerveux. Nous croyons cependant que les idées que nous émettons ne sont point nôtres : à notre avis, elles sont flottantes dans l'ambiance et, selon que notre système nerveux est plus ou moins développé, selon que le mode vibratoire, si l'on veut, de nos cellules cérébrales est plus ou moins élevé, nous sommes aptes à subir, à éprouver telles ou telles idées.

Nous ne créons rien ; et la meilleure preuve en est que nous n'avons encore rien découvert qui ne fût connu des Anciens. Le cerveau humain est un athanor qui évolue les cellules très subtiles de la matière cérébrale ; il en libère la Vie individuelle, sous une influence extérieure sympathique, mais c'est tout. La fusion, si l'on peut s'exprimer ainsi, des deux modes vibratoires, système nerveux et idée flottante, aurait pour résultat une augmentation de la luminosité des conducteurs nerveux, de même que l'augmentation d'intensité du courant qui parcourt un fil en augmente le pouvoir calorifique ou lumineux.

Les éggrégores sont constitués par les groupements d'idées de même aimantation émises par un peuple.

Il est bien évident que la destruction, le massacre du peuple sud-africain, par exemple, a dû provoquer la création d'un de ces monstres par les souffrances, les idées de vengeance des victimes. — Et qui sait si ce monstre n'est point entré en contact harmonique avec l'âme japonaise ?

Le Mage se met consciemment en état de voir ces entités invisibles, le médium les subit.

Or, les états vibratoires des cellules humaines sont liés intimement aux états magnétiques des fluides dans lesquels elles sont plongées. Ce magnétisme de l'ambiance est, d'autre part, intimement lié aux aspects célestes.

Les procédés scientifiques de recherche des possibilités futures s'adressent donc aux configurations célestes. Ce sera l'Astrologie qui les représentera.

Le Mage est le surhomme des temps passés et fu-

turs; il est assez rare de nos jours, et voilà pourquoi nous avons dit, en commençant, que le matérialisme avait hâté la disparition des sciences divinatoires. En effet, un matérialiste se résoudra difficilement à mener une vie réglée, sobre, sévère même, et surtout ne se résoudra point à développer ses qualités morales, désintéressement, amour, au détriment des jouissances éphémères qui lui sont chères.

Mais, comme la réalisation de ces conditions est indispensable à l'évolution psychique, au développement des sens internes, que, d'autre part, le matérialiste est foule, il est évident que l'adepte est considéré comme un détraqué physique et ne saurait être écouté de la masse.

Pour nous, cet être supérieur est en possession d'un instrument de haute précision, dont les résultats nous satisfont au même titre que ceux obtenus par la voie scientifique ordinaire.

Cependant, le matérialiste malgré tout ne peut nier qu'une tuile qui lui tombe sur la tête obéit aux lois de la pesanteur. Il ne pourra pas mieux nier qu'une mort ou un accident d'une nature quelconque, prévus à l'avance pour une période déterminée, n'obéissent à des lois susceptibles d'être connues de l'humanité; il ne saurait, en effet, invoquer à chaque fois le hasard ou la coïncidence.

Cette prévision est possible; il suffit de ne pas vouloir trop préciser tant que l'on n'a pas une expérience très grande des lois: c'est là l'écueil inévitable et qui a vite fait de jeter le discrédit sur une science qui se réveille.

Les travaux absolument scientifiques de Flambart, de Selva et d'autres, démontrent l'existence de ces lois naturelles : tous les initiés le savent.

Le macrocosme est un organisme vivant, dont les variations du potentiel vital influent sur les potentiels vitaux des composantes.

Lorsque nous sommes atteints d'une pleurésie, d'une maladie du foie ou de toute autre affection, non seulement les cellules de l'organe, mais celles de l'organisme entier subissent des modifications qui permettent de diagnostiquer rapidement par induction. Nous connaissons tous le teint bilieux, nous savons tous que la jaunisse est la traduction extérieure d'une atteinte du foie, comme la couleur des paupières, l'inflammation de l'œil, des pommettes, indiquent des lésions des appareils thoraciques ou abdominaux correspondants.

En examinant une cellule de l'Univers vivant, un homme, je dois donc pouvoir en déduire l'état non pas pathologique, mais magnétique du moment qui a vu naître cette cellule. Or, cela est possible. Si je dis, état magnétique et non pathologique, c'est que la vie de l'Univers est la Lumière; et une certaine quantité de magnétisme est la résultante pour chaque lieu pour chaque point de l'organisme cosmique, de la quantité de lumière qu'il reçoit. Ceci n'a plus besoin d'être démontré. L'état magnétique caractérise donc l'énergie vitale au moment de la naissance.

De nombreuses observations montrent en outre que l'état magnétique céleste caractérise les aptitudes psychiques de l'individu.

Or le magnétisme sidéral se trouve lié aux positions planétaires, puisque ce sont les planètes et étoiles qui nous envoient la lumière.

On voit donc que les organisations humaines sont liées aux positions astrales et qu'elles sont infinies.

L'expérience montre, d'autre part, que le ciel qui voit naître un enfant a des relations magnétiques avec celui qui a présidé à la naissance des parents. Nous avons ainsi un nouvel élément pour l'étude de l'hérédité.

Mais, problème plus élevé, nous pouvons aussi suivre la marche de la mentalité d'un peuple.

L'observation prouve encore que les esprits supérieurs naissent sous des configurations astronomiques particulières. Or, si la théorie occulte des réincarnations est vraie, on peut en conclure que, le jour où l'humanité sera réellement évoluée, les naissances ne se produiront que sous certaines constellations; bien mieux, l'homme choisira l'époque de la conception. L'harmonie générale sera réalisée, le mal n'existera plus; il y aura forcément alors une modification dans le jeu des forces cosmiques.

Il semble résulter de ce que nous venons de dire que l'Astrologie et le Mage doivent s'accorder dans les prédictions des événements. L'un voit les clichés, l'autre prévoit le moment de leur réalisation.

Mais il faut à l'Astrologie une intuition élevée pour tirer des déductions justes de la lecture des hiéroglyphes astraux. Le Mage astrologue est donc seul apte à prédire avec quelque certitude la nature et l'heure des événements. Une longue série d'observa-

tions sérieusement contrôlées permettra à l'Astrologie dans l'avenir de prédire le moment où des événements auront le plus de chances de se produire; quant à leur nature même, il sera bien difficile de pouvoir la préciser.

Dans tous les cas, l'étude de cette science ne peut qu'être profitable à ceux qui ont le légitime désir de contrôler par la voie scientifique les affirmations de la millénaire tradition. Le macrocosme est analogue à l'homme, l'univers est un tout vivant; la Fatalité coexiste avec la Liberté; c'est le nombre deux en action, mais sa tonalisation se fait par le trois, la Volonté, donc développons cette dernière.

Ces aperçus peuvent paraître exagérés; cependant, il suffit d'un peu de bonne foi pour être convaincu. Que ceux qui doutent se donnent la peine de prendre une plume, de faire quelques calculs très simples: en tout trois ou quatre heures de travail, ils en seront récompensés par la joie ineffable qui s'empare du cœur à la constatation de l'existence de lois naturelles qui permettent à l'homme de se rapprocher de son Créateur.

Oui, l'étude des sciences divinatoires, et en particulier de l'Astrologie, s'impose aux hommes de bonne volonté. Cette dernière science permettra de faire exécuter un pas de géant à la cause spiritualiste, elle s'appuie sur des faits naturels dont les lois, bien que formulées d'une façon imprécise encore, se dégagent peu à peu. Elle aidera à faire disparaître les inégalités morales, elle facilitera la recherche de la paternité, elle permettra aux hommes de bonne volonté de voir

de plus près les pulsations du cœur de la nature, organisme formidable vibrant en modes infinis sous le souffle vivifiant du Verbe. Elle apprendra aux puissants du jour que l'or n'est rien, elle montrera aux orgueilleux qu'ils ne sont rien et doivent faire amende honorable, les riches viendront spontanément en aide aux malheureux ; nous ne tirerons point vanité de notre intelligence ou de notre fortune, car nous comprendrons mieux que notre mérite est bien mince. Nous tendrons fraternellement les bras à ceux qui seront moins bien partagés, afin d'aider à leur évolution et à la nôtre, car la Réintégration totale ne peut se faire si des cellules ne sont point encore suffisamment évoluées ; le sort du Tout est lié à celui des parties. Ce sera le Règne bienheureux de la vraie Fraternité. Saluons les premières teintes de son Aurore.

Rendons hommage aux pionniers hardis qui explorent à nouveau les champs délaissés de la Nature et consacrent leur savoir à ces études ingrates ; car celles-ci ne rapportent souvent à leurs adeptes que déboires et amertumes : le spiritualisme inscrit leurs noms en lettres d'or en son martyrologe.

J. LUCENT.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Mystères des destinées, suggestions occultes

*(Effets remarquables des prières et pèlerinages
d'un végétarien sur la marche des événements.)*

Les prières qu'on m'avait apprises dans ma jeunesse et qu'on me faisait réciter le matin et le soir, — et aux offices, — au lieu de m'édifier, m'inspiraient surtout des idées de révolte contre la servitude qu'elles m'imposaient. Comme ma tournure d'esprit me poussait, dès l'âge le plus tendre, à observer les choses dans leurs moindres détails et à les analyser plutôt en sceptique, je m'avisai maintes fois d'expérimenter l'efficacité de mes prières liturgiques.

Je lisais, par exemple, un psaume et un évangile dans l'intention d'obtenir un jouet convoité, ou d'échapper à une punition déjà promise, ou d'apprendre mes leçons sans m'en donner la peine, et comme mes vœux ne se réalisaient pas, j'en conclus que les prières n'avaient aucune efficacité. Cette idée pénétra profondément dans mon esprit, et

jusqu'à l'âge de vingt ans, je restai persuadé que prières et cérémonies religieuses étaient d'inutiles momeries enfantées par les primitives superstitions.

Un concours de circonstances assez surprenantes me jeta, vers cette époque, dans les pratiques du spiritisme. J'eus, à diverses reprises, l'occasion de constater certains effets de la prière « jaculatoire » (1), que je conçois comme une courte *improvisation* prononcée à haute voix ou simplement pensée, mais de tout cœur et avec une grande fixité d'attention. Il m'arriva ainsi, plusieurs fois, d'obtenir la cessation de coups frappés au pied de mon lit ou ailleurs, bruits d'autant plus obsédants qu'ils étaient rythmés. Je revins ainsi de mes préventions de jeunesse contre les prières en général, tout en faisant mes réserves sur leur efficacité en ce qui concerne nos destinées.

En effet, dans ce temps-là, mon sort était fort peu enviable, et il m'arriva fréquemment d'en demander à la Providence l'amélioration. Mais le Ciel paraissait indifférent à mes supplications, et j'en avais conclu qu'il n'intervenait pas pour modifier l'ordre préalable des destinées. J'étais alors grand mangeur de viandes et j'attribue l'insuccès de mes prières, en partie, à ce fait. (Le carnivorisme est une aberration des instincts naturels, dont le reflet sur le mental coupe les communications avec les cieux inférieurs, les seuls que l'humanité puisse comprendre et atteindre.)

(1) Ce mot baroque et prétentieux ne signifie pas une prière « à jet continu », comme pourrait le faire croire l'étymologie. Mais ce sont les prières liturgiques qui, le plus souvent, sont des fontaines jaculatoires à oraisons, débitées inconsciemment.

Un peu plus tard, je rejetai le *Spiritisme*, inventé par d'ingénieux rêveurs (1), et je devins panthéiste. Mes opinions successives prouvent au moins que je n'ai pas la prétention de m'assimiler du premier coup la Vérité absolue et l'Omniscience ; que, si je tâtonne, je marche, tandis que d'autres se cramponnent à la première idée qui leur plaît.

Donc, pour revenir à mon sujet, j'eus bientôt, et à matèrs grande surprise, l'occasion de constater qu'une prière, dite d'une certaine façon, peut faire dévier la destinée dans une direction demandée.

Me trouvant un jour dans une grande ville, dénué de toutes ressources, sans travail et sans moyens de m'en procurer, j'entrai, pour me reposer et m'abriter d'un soleil accablant, dans une église consacrée au culte catholique. Je m'assis près d'une chapelle où étaient suspendus en *ex-voto* ces petits navires que les marins consacrent, dans les ports de mer, à Notre-Dame de Bon Secours.

Comme je lisais les inscriptions gravées sur le mur, je m'étonnais d'un si grand nombre d'actions de grâce, et je pris de suite la détermination de prier

(1) J'aurais bien des critiques à formuler sur cette théogonie et surtout sur l'interprétation de phénomènes indéniables sans doute, mais combien mal observés ; je préfère m'abstenir. D'ailleurs, cette question a été traitée par des écrivains plus aptes que moi à remettre le spiritisme à sa vraie place. Je ne dirai qu'un mot. Les prétendues révélations des esprits sont contradictoires en *tout* et *partout*. Les spirites en font un triage consciencieux et ne retiennent que celles qui abondent dans leur sens. Avec le même procédé, on pourrait révéler un spiritisme diamétralement opposé. Conclusion : Ces communications n'ont aucune valeur.

comme naufragé. En somme, je sombrais, moi aussi, dans une espèce d'abîme. Mais par conviction, je ne pouvais m'adresser à l'idole de pierre placée sur l'autel; je me renfermai en moi-même, et j'adressai ma prière à ces sociétés d'anges que le christianisme appelle *Dominations, Trônes, Principautés*, etc., et qui sont des puissances, des nations de l'autre Monde. « Il est possible, pensais-je, qu'une Domination soit sous les ordres d'une sainte Vierge et qu'elle ait quelque influence contre le mauvais sort. »

Comme je terminais mon oraison, il me vint à l'esprit, je ne sais pourquoi, de prouver à la puissance divine la confiance que j'avais en elle, en brûlant, comme on dit, mes vaisseaux. Il me restait quelques louis, les derniers... Je résolus de les envoyer à ma femme qui, dans une autre ville, attendait avec anxiété que j'eusse trouvé une situation nouvelle.

Je lui écrirais en même temps une lettre réconfortante. Je sortis donc de l'église pour rentrer chez moi. En route, j'aperçus l'enseigne d'un industriel dont je connaissais le nom, mais aussi la réputation de tyranneau.

J'entrai pour faire mes offres de services et l'on m'agréa sur le champ, *bien que le personnel fût au complet*.

Depuis cette aventure, j'eus recours maintes fois, dans des circonstances pénibles, à l'intervention d'En-Haut, et je me tirai d'embarras par des issues qui s'ouvraient spontanément pour ainsi dire au beau milieu des obstacles. J'en citerais bien quelques

exemples, mais je prolongerais trop cet article, et j'ai hâte d'arriver au fait principal. Le voici :

Ma conviction était arrêtée, depuis des années, à l'égard de la prière « jaculatoire », au moins en ce qui me concernait personnellement ; ces prières me réussissaient... Mais, un jour, je m'avisai de les employer au profit d'un camarade qui m'intéressait doublement, parce que c'était au fond un excellent homme et, en même temps, une victime de l'adversité.

Atteint d'une nécrose costale qui le forçait en toute saison à se lever une heure plus tôt pour pratiquer un pansement, affligé d'une femme infirme à la suite d'une hémiplegie, rebuté par les patrons parce qu'il n'avait plus la force de continuer son métier de typographe, Gustave X*** était devenu, comme tant d'autres, un comptable d'occasion, un copiste, un tierceur, tout ce qu'on voulait, pourvu qu'il restât assis. Tombé dans la misère, il avait, pour s'étourdir, pris l'habitude de boire et était devenu absinthomane, comme d'autres deviennent morphinomanes par intoxication.

Pourtant il se désespérait de se sentir dominé par cette funeste passion, — l'obsession impérieuse du sang empoisonné. Quant à sa femme, subissant les effets de cette ivrognerie du mari, elle traînait péniblement sa jambe paralysée qui la rendait, avec un tremblement des mains, incapable même de faire son pauvre ménage. Quel intérieur ! La détresse de ces gens-là me faisait mal. A tout hasard, j'exposai un jour à ce pauvre homme ma théorie sur l'influence

des prières. Il commença par sourire, croyant de ma part à quelque lourde plaisanterie. Mais quand il vit que je parlais sérieusement, il m'écouta, tout en hochant la tête. Il ne croyait pas à grand'chose, le vieux Gustave X^{***}, cependant il croyait vaguement en Dieu. Il voulut bien me tenir compagnie à titre de simple spectateur, curieux au fond de me voir opérer quelque sortilège, car j'avais parlé d'une excursion dans les cimetières de Paris. Je crois qu'une promenade préalable dans un cimetière n'est pas sans quelque influence sur le destin des vivants. Des courants s'établissent entre le solliciteur et les effluves de certains défunts bienveillants (dont la personnalité au surplus n'est point là). Par suite la communication se trouve facilitée avec des sociétés (Dominations) bienfaisantes de l'autre monde.

Les cimetières ressembleraient un peu, à ce point de vue, aux établissements téléphoniques, ou, ce qui me semble plus exact, à des centres télépathiques dont les vibrations auraient leur retentissement dans d'autres mondes. Quoi qu'il en soit, j'ai pris cette habitude d'errer d'abord dans les nécropoles et elle me réussit.

Gustave X^{***} me suivit donc dans mon pèlerinage, mais il resta neutre; il me regarda prier pour lui et pour sa femme, sans encouragements comme sans railleries. Au retour, je lui fis un peu de morale, il m'écouta docilement, promit de ne plus boire que trois absinthes par jour, — au son de l'angélus, disait-il gaiement, ... et nous nous quittâmes.

Le lendemain, au bureau où il travaillait à côté de

moi, nous parlâmes un peu de notre promenade, et ce fut tout. Mais, quelques jours après, il me dit spontanément : « Eh bien, ça y est. — Quoi ? — Le changement de destinée ! — ?... — Ma femme va entrer à l'hôpital N^{***}. Hier, en allant à la boucherie, elle a rencontré le docteur Z^{***} (qui l'avait soignée, trois ans auparavant, dans une clinique). Il la reconnut, il s'étonna de la trouver encore en vie. Jamais il n'aurait cru qu'on pût vivre trois ans avec la lésion qu'il lui connaissait. Il lui déclara tout l'intérêt qu'il portait à son cas, pour l'étudier avec ses élèves; il lui proposa de l'installer dans la meilleure chambre de l'hôpital N^{***} (à Paris). Non seulement, lui dit-il, le traitement ne vous coûtera rien, mais j'espère même vous guérir ou au moins vous rendre la vie supportable. » Bien entendu, la femme de Gustave avait accepté cette proposition avec empressement.

La malade entra donc à l'hôpital quelques jours après; elle y fut l'objet des soins les plus attentifs. Jamais elle n'avait été si bien traitée et tout semblait marcher à souhait. Mais le pauvre Gustave, succombant à la tentation, commit une faute désastreuse. Un soir, il se grisa à en devenir fou et sortit de chez lui en laissant toutes les portes ouvertes et une lampe sur le lit. Sa malheureuse femme apprit cette escapade : inquiète de savoir son mari sans surveillance, elle sortit de l'hôpital pour rentrer à son logis. Elle se portait déjà mieux, mais la maladie la reprit. D'un autre côté, Gustave, complètement dévoyé, dominé par l'absinthe, perdit son emploi, tomba très malade à son tour et mourut dans l'année.

Voilà comment ma prière, qui avait été réellement exaucée, fut néanmoins annulée dans ses effets par l'imprudence de la femme et le manque d'énergie du mari. L'une aurait dû rester quand même à l'hôpital, l'autre lutter jusqu'à la fin contre une passion déplorable.

Je citerai encore une expérience toute récente. Les intéressés, au besoin, apporteront leur témoignage. Une dame veuve, que je désignerai simplement par son initiale, Mme S^{***}, me racontait, l'année dernière, que sa mère souffrait depuis très longtemps d'une plaie variqueuse à la jambe droite. Cette plaie, large comme le creux de la main, en avait même engendré encore deux nouvelles ; les os étaient à nu et les douleurs devenaient intolérables ; d'heure en heure la malade changeait son bandage antiseptique, sans éprouver d'ailleurs aucun soulagement. Des médecins consultés étaient restés impuissants à enrayer ce mal. Mme S^{***} se désespérait de voir sa mère dans une si triste situation : la vie, quand on souffre sans espoir, devient un véritable supplice. Je proposai à la famille mon pèlerinage, après avoir expliqué très sommairement mes convictions. Mme S^{***}, fort sceptique, acquiesça, estimant que « ça ne ferait pas de mal, si ça ne faisait pas de bien ».

Quant à la malade, c'est une catholique fervente, et j'avais la perspective qu'elle m'aiderait de son côté. Je lui fis dire qu'elle n'aurait d'ailleurs qu'à prier selon sa religion, que le *traitement* était absolument gratuit quant à mes démarches, et que je commencerais avant la Noël.

J'entrepris mon excursion avec un ami, qui m'accompagna en simple curieux. Je visitai ce jour-là un cimetière, puis trois églises catholiques ; — car j'ai dit que la maladie appartient au catholicisme, et j'avais à tenir compte de ce fait important que sa pensée, comme celle de ses coreligionnaires, hante virtuellement les temples de ce culte. Les pensées des fidèles, comme leurs corps, rayonnent, et ces rayonnements laissent sur les pierres des édifices, où l'on fréquente, des traces durables.

Les effets de mon pèlerinage furent des plus curieux (1). Voyant approcher la guerre du Japon avec la Russie, je faisais par passe-temps — comme cela m'arrive souvent — des expériences à l'acier chauffé et au plomb écroui.

Ces métaux traités ainsi provoquent chez moi des visions de signes et d'images symboliques, qui surgissent devant mes yeux au moment où je me trouve entre la veille et le sommeil (2).

Donc j'obtins successivement (à un jour d'intervalle) :

1° Une forêt d'hiver (arbres sans feuilles, neige sur les branches, etc.), une espèce de chat ou de léopard fuyant sous bois dans une allée ;

(1) Je m'attendais, comme dans le cas cité plus haut, à la rencontre de Mme S^{***} avec un médecin ou un personnage quelconque qui aurait indiqué le bon remède. On va voir que mes suppositions étaient trop simples.

(2) Les récentes découvertes sur les fluides lumineux contenus dans les métaux intéressent ces pratiques, qui pour moi sont inoffensives.

2° Une pluie de foulards de soie avec dessins écossais de toutes nuances ;

3° Un évêque ou un archimandrite, mitre en tête.

Ici un phénomène bizarre se produisit. Des serpents et des caïmans se formaient derrière la tête et la mitre, à petite distance. — D'où je conclus que la guerre était proche et qu'un arbitre s'interposait (peut-être un évêque ou même le pape).

Comme je fixais mon attention pour reconnaître à quelque signe la religion de ce personnage, un doigt de femme vint s'interposer et détruisit le tableau. Ce doigt portait une bague, d'une forme particulière, qui me frappa ; de plus, cette bague n'était poussée qu'à la moitié du doigt.

Je me fis cette réflexion : « Ce doigt probablement n'a aucun rapport avec les visions d'ordre général qui se sont présentées ; il y a eu interposition télépathique d'une autre individualité à ce moment. » Telle une personne qui passe dans les rayons d'une lanterne à projection et place sa main devant l'objectif.

Je dis à Mme S***, quand je la revis le lendemain : « Est-ce que dans votre famille quelqu'un porte une bague à la moitié du doigt ? (Comme je m'occupais de la guérison de sa mère, je supposais que cette dernière avait essayé de se manifester pendant son sommeil.)

— Non, me répondit Mme S*** ; mais voilà qui est étrange ; hier soir, ma sœur, à qui l'on avait fait présent d'une bague, l'avait passée un moment ainsi à la moitié de son doigt.

Alors je fis la description de cette bague, et c'était exact.

Quel rapport, dira-t-on, peut-il y avoir entre ces images, cette bague et la guérison de votre malade ?

— Je n'en soupçonnais guère non plus à ce moment. Mais la suite va tout expliquer.

Le surlendemain, un incident encore plus étrange, qui devait me guider plus tard, vint intriguer ma femme. C'était le jour même que j'avais choisi pour mon excursion. Je me trouvais à cette heure-là dans le cimetière du Montparnasse ou bien près d'y entrer. Ma femme, restée à notre domicile, se hâtait dans sa chambre, faisant je ne sais quel rangement avant de sortir elle-même. Soudain elle entend miauler. Certaine d'avoir fait sortir la chatte dans la cour, elle inspecte cependant notre appartement et n'aperçoit aucun animal. Mais les miaulements continuent toujours dans la chambre. Sous les lits, sous les meubles le balai passe ; il n'y a rien. Toutes les portes étaient fermées et la chatte de la maison fut aperçue, un moment après, dans la cour, au loin ; elle circulait lentement. Elle était donc bien dehors. Au premier, les miaulements continuaient par reprises, sans qu'il fût possible d'en expliquer l'origine.

En rentrant chez moi, on me raconta cet incident. Je l'expliquai alors de deux manières : « Il y a eu, dis-je, audition interne, illusion d'acoustique, provoquée dans les réseaux nerveux de l'oreille, j'ignore par quelle cause ; ou bien une chouette est venue chanter sur la cheminée. » Je m'attachai à cette idée, je l'examinai, je la reconnus improbable et finale-

ment je pensai qu'en plein jour, il s'agissait plutôt d'un épervier, car il y en a beaucoup dans les bois voisins.

En tous cas, je retins pour mémoire la coïncidence de ces cris d'animaux avec mon passage au cimetière. Comme on va le voir, cela s'y rattachait parfaitement.

En effet, dans les derniers jours de décembre, on me communiqua le sommaire d'une publication périodique qui devait paraître le 1^{er} janvier 1904, et à la rédaction de laquelle je suis complètement étranger. Tout de suite, je fus frappé du rapport qui existait entre les titres des articles et les incidents qui avaient frappé mon esprit en ces derniers temps.

Ma vision de *forêt l'hiver* correspondait à un article sur les pays froids ; et dans l'ordre, se succédaient : un article sur les soieries correspondant à mes foulards de soie, et puis enfin un article sur l'épervier. Je m'écriai, subitement éclairé... « Le remède pour la mère de Mme J** doit être dans cette revue. »

On l'acheta dès qu'elle parut, aux premiers jours de janvier 1904. Au commencement et à la fin de la brochure, il y avait des annonces diverses. Une, vers la fin, nous frappa d'abord ; on y préconisait un remède pour les varices. Nous résolûmes d'écrire à ce spécialiste. Mais aux premières pages de l'opuscule, une autre réclame nous attira également. On promettait la guérison des *cas désespérés*, sans autre désignation ni indice cependant.

Si la branche de salut était ici et non là ? Nous restions perplexes. Enfin on décida qu'il fallait écrire

aux deux maisons. Le ciel nous renseignerait peut-être... on verrait. Or il advint que la maison annonçant un remède pour les varices *garda notre timbre et ne répondit pas* ; et la maison qui s'occupait des cas désespérés — sans autres détails — *répondit* en envoyant un prospectus *pour la guérison des varices*. La chose me parut si originale que je soupçonnai d'abord les deux maisons d'avoir un seul et même directeur. Mais, informations prises, il n'en est rien ; d'ailleurs l'une se trouve dans le sud-est (1) de la France, l'autre dans le sud-ouest et elles n'auraient pas eu le temps de correspondre par lettre. Quant au télégraphe pour cette affaire, c'est inadmissible ; il n'y aurait aucun bénéfice pour les marchands.

Je vis dans cette remarquable sélection du HASARD — c'est une façon de parler, car je n'admets pas du tout l'existence du hasard, et à présent moins que jamais, — je vis donc dans cette sélection providentielle un nouvel indice : le remède était là... On l'acheta. Il a réussi au delà de toute espérance. Aujourd'hui, c'est-à-dire environ un mois après le commencement du traitement, et deux mois après le pèlerinage, la malade est guérie, les plaies sont fermées, il ne reste qu'une cicatrice.

Donc les prières efficaces, c'est-à-dire celles qu'on improvise, qu'on pense et non qu'on récite machinalement, changeant, dans la mesure du possible, les événements en faveur de ceux qui implorent.

(1) On comprendra que je ne puis ni ne veux donner les noms de ces pharmaciens spécialistes. On croirait que j'ai un intérêt quelconque à vanter leurs produits.

Je suis panthéiste, mais je crois que l'ensemble des créatures forme un tout immense, dont le centre est comme le cœur.

Et là, dans ce centre céleste, dans ce *sensorium commune* où règne la plus grande somme d'*expérience*, de *sagesse* et d'*amour*, il existe, par conséquent, un *accord tributaire* (1) tout puissant qui, pour nous autres grains de sable, est Dieu. Tel est le Dieu Triun de ma foi, l'Ancien des Jours.

J. A. L.

(1) L'accord trinaire est représenté par le Temps qui est unique et se compose de trois phases : le passé, le présent et l'avenir. Au passé divin correspond *l'Expérience des siècles*, au présent *l'activité créatrice*, au futur *la prescience, prévisions, désirs et volonté*. Ceci est une simple comparaison. Qui pourrait expliquer le divin ?



Feuilles Maçonniques

PETITES QUESTIONS D'HISTOIRE

J'ai lu la rectification du fr. John Yarker et je confesse très franchement qu'elle me paraît un peu obscure.

Faisons donc un peu de lumière autour d'elle.

Dans le n° 11 de *l'Initiation*, août 1903, p. 101, ce savant auteur maçonnique, dont je suis tout le premier à reconnaître le mérite, s'exprimait ainsi :

« *Plusieurs personnes qui avaient pris part aux soulèvements de 1715 à 1743 et avaient fui en France, sont connues pour avoir été maçons, et John Drummond, qui fut fait comte de Melfort par les Stuarts, laissa après lui une boîte à tabac sur laquelle étaient gravés les emblèmes maçonniques, ses armes et une date, J. 1770, date à laquelle un grand maître nommé Kilmarnock fut décapité ainsi que Derwentwater, grand maître pour la France.* »

Il s'agit bien là — on ne peut s'y méprendre — de la période jacobite ; d'ailleurs, qu'on veuille bien se reporter à la suite de l'article du fr. John Yarker, et l'on verra davantage que je ne m'abuse point. Or, tout est correct dans le passage que j'ai relevé, à l'exception du titre de John Drummond, qui fut fait *duc* et non pas *comte* par les Stuarts, et de la date

1770, donnée à la mort de Kilmarnock et de Derwentwater, décapités vingt-cinq ans auparavant.

Ne s'étant peut-être pas relu, le fr. John Yarker se contente, dans le n° 3 de décembre dernier, p. 195, de rectifier de la manière suivante :

« Il faut lire, au lieu de 1770, la date 1670. Il existe en Angleterre une vieille tabatière en cuivre, sur laquelle sont gravés les plus vieux emblèmes maçonniques, les armes de Drummond avec un ancien casque de chevalier, et J. 1670, D... Dans ma copie originale, cette date n'avait aucun rapport avec la mort d'aucun des *leaders* jacobites. »

J'accepte l'erreur typographique de date. Mais de quel John Drummond peut-il s'agir maintenant ? Dans le n° 11 d'août 1903, il s'agit évidemment du John Drummond qui prit part aux événements de 1715 à 1745, et qui, pendant que son frère était créé duc de Perth par le prétendant Jacques III, était lui-même créé duc de Melfort par le même Stuart.

Il faut donc que les typographes aient beaucoup altéré le travail original ; d'où nous devons conclure que, pour plus de clarté, le passage en question devrait être tout à fait refondu par son auteur, car la rectification qu'il a faite demeure incomplète.

Au sujet d'Harnouester, deuxième grand maître de la maçonnerie française, le fr. John Yarker pense que ce nom est probablement une méchante épellation (*woful misspelling*) de Derwentwater. Le malheur est que cette « probabilité » n'est qu'une supposition toute gratuite déjà faite en 1884 par le fr. J.-G. Gould dans sa fameuse *History of Freemasonry*, vol. III, p. 139.

Le fr. : Gould, lui aussi, s'est demandé ce qu'était d'Harnouester ; mais sa supposition d'une mauvaise orthographe de nom ne pouvait rien éclaircir et n'a rien élucidé.

Je veux bien que, prononcé par des Anglais, *Darré-nouateu*, le nom de Derwentwater ait, pour des oreilles françaises très complaisantes, quelque ressemblance d'intonation avec *Of Harnousteu*, prononciation anglaise du nom d'Harnouester, mais cette trouvaille ne saurait résoudre la question désormais posée en France.

Le fr. : John Yarker n'ignore pas que les mots *dough* et *doe*, prononcés *dau* par les Anglais, ne signifient pas une seule et même chose, mais sont parfaitement deux affaires différentes ; eh bien, nous allons voir que ce cas doit s'appliquer aux noms de Derwentwater et d'Harnouester, prononcés de n'importe quelle façon.

J'ouvre l'*Annuaire du Grand-Orient de France* de 1903, et j'y lis, dans la liste chronologique des grands maîtres et des présidents de l'ordre en France :

GRANDS MAITRES

1725. — Lord DERWENTWATER.
 1736. — Lord HARNOUESTER.
 1738. — Duc d'ANTIN (1).
 1743. — Louis DE BOURBON, comte de Clermont, prince du sang (2).
 Etc., etc...

(1) Le fr. : Louis de Pardaillan de Gondrin, duc d'Epéron et d'Antin, arrière-petit-fils de la Montespan.

(2) Et aussi abbé de Saint-Germain-des-Prés.

Si j'ouvre les *annuaires* ou *calendriers* antérieurs, c'est la même chose — à ceci près qu'à certaine époque, en 1867, par exemple, Derwentwater est épelé Derwent-Waters, et que le lord Harnouester est dénommé lord comte d'Harnouester.

Il ne me paraît pas possible qu'au Grand-Orient, où l'on a des archives et où l'on dispose d'écrivains érudits et polyglottes, on ait pu inventer deux grands maîtres (Derwentwater et d'Harnouester) là où il n'y aurait eu qu'un seul et même individu; cela, même en admettant que du temps de Ramsay, comme en Angleterre en 1720, des « frères scrupuleux » aient, en France, fait disparaître des documents historiques trop révélateurs.

Je laisse de côté le petit travail du fr. Lalande sur la *Franche-Maçonnerie* et je passe au *Précis historique de l'Ordre de la Franc-Maçonnerie*, etc., publié en 1829. Son auteur, l'ill. fr. Bésuchet, 33^e officier du Grand-Orient, nous dit ceci :

« 1736... Lord Derwent-Waters fut, à juste titre, considéré comme le *premier* grand maître de l'ordre maçonnique en France... *Cet illustre frère, rappelé à Londres par des intérêts politiques* qui lui furent si funestes (1), *laissa la Grande-Maîtrise vacante*... Les quatre loges de Paris se réunirent et... *et elles désignèrent pour successeur de lord Derwent-Waters, un de ses compatriotes, lord comte d'Harnouester, qui habitait la capitale.* Le docteur Ramsay, célèbre maçon écossais... remplissait, *lors de l'élection du NOUVEAU Grand-Maître*, les fonctions d'orateur (2) »...

(1) La guerre venait d'être déclarée entre l'Angleterre et l'Espagne.

(2) T. I, p. 28-29.

Plus loin, dans les articles biographiques, l'ill.^r. fr.^r. Bésuchet ajoute :

« DERVENT-WATERS (*lord*), le premier des deux *Grands-Maîtres étrangers* de la maçonnerie en France, avant que le duc d'Antin, *troisième Grand-Maître* et premier Grand-Maître français, n'eût été élevé à ce poste éminent par les maçons de notre patrie, etc... (1). »

Puis :

« HARNOUESTER (*lord comte d'*) succéda en 1736 à lord Derwent-Waters en qualité de Grand-Maître de l'ordre franc-maçonnique en France. Son élection fut faite par les quatre seules loges qui existassent à Paris (2). Le docteur Ramsay remplissait les fonctions d'orateur. Sur la fin de 1737, lord d'Harnouester, étant au moment de retourner dans sa patrie, convoqua les loges en une Assemblée générale pour l'élection de son successeur (3)... »

Tout cela est très clair. Le lord Derwentwater quitte la Grande-Maîtrise en 1736 *pour des raisons qui ne sont pas inconnues aujourd'hui à tout le monde*; on procède à l'élection d'un second Grand-Maître, et l'on élit, pour remplacer le haut dignitaire sortant, un de ses compatriotes habitant Paris, le « lord comte d'Harnouester ». Aucune objection ne peut être soulevée à cet égard : l'Assemblée des Loges a parfaitement eu lieu, l'élection d'un *second* Grand-Maître a

(1) T. II, p. 86.

(2) Il en existait six, dont l'une portait le nom même d'un ambassadeur à Londres.

(3) Son successeur, le fr.^r. Louis de Pardaillan de Gondrin, duc d'Epéron, puis duc d'Antin (né le 9 novembre 1707, mort le 9 décembre 1743), fut installé Grand-Maître le 24 juin 1738, et ce fut le fr.^r. Ramsay qui prononça le discours d'installation, t. II, p. 138. ●

bien pris place, et Ramsay remplissait les fonctions d'orateur dans cette solennelle circonstance.

Dans son *Manuel du Franc-Maçon et Guide des officiers de Loge*, un autre savant maçon, également officier du Grand-Orient, l'ill. fr. Bazot, R. +. du Rite moderne et G. J. G. 33° du Rite Ecossais, s'exprime de la façon suivante sur le même sujet :

« La loge-mère et les autres loges voulurent acquérir quelque consistance; elles se réunirent, et... elles nommèrent à la Grande-Maîtrise, en 1736, lord d'Harnouester, successeur de lord Derwent-Waters (1).

En 1844, l'ill. fr. Clavel écrit à son tour dans son *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, p. 118 :

« Six loges existaient à Paris en 1735... On doit considérer Derwent-Waters comme le premier Grand-Maître de la Maçonnerie en France... En cette année, ce seigneur RETOURNA EN ANGLETERRE, où il devait périr si malheureusement. Les loges de Paris s'assemblèrent en 1736 et élurent en sa place lord d'Harnouester. Le chevalier Ramsay, particulièrement fameux par ses innovations maçonniques, remplissait dans cette Assemblée les fonctions d'orateur. Vers la fin de l'année suivante, lord d'Harnouester devant quitter la France, convoqua une nouvelle Assemblée générale, afin qu'il fût pourvu au choix de son successeur... L'Assemblée annoncée eut lieu sans obstacle le 24 juin 1738; le duc d'Antin fut nommé Grand-Maître »...

En passant, je désire faire une observation. L'ill. fr. Bésuchet nous dit (t. I, p. 28) que Derwentwater

(1) Née d'une scission de 4 Loges de Londres avec la grande Loge d'York.

était parti, rappelé à Londres par des « intérêts politiques » ; l'ill .°. fr .°. Clavel, lui, page 119, nous assure qu'il s'y était simplement rendu avec une députation des Loges de Paris, à l'effet de demander à la Grande Loge d'Angleterre (1), en faveur des Loges parisiennes, l'autorisation de se former en Grande Loge provinciale.

Je crois fermement que l'ill .°. fr .°. Bésuchet et l'ill .°. fr .°. Clavel ont été trompés par quelques apparences. Sans doute ils n'ont pas su, malgré leurs connaissances en histoire, qu'il était absolument interdit au lord Derwentwater de se rendre en Angleterre ; en effet, *il y avait été condamné à mort le 18 mai 1716, à la suite de la prise d'armes de 1715 et il s'était enfui de la prison de Newgate le 11 décembre suivant* (2). Comment, dans de pareilles conditions, oser se rendre à Londres pour « intérêts politiques », ou à la tête d'une députation maçonnique parisienne ? C'eût été jouer un bien gros jeu ; et le lord Derwentwater, dont la tête était mise à prix depuis sa fuite, était trop intelligent et trop prudent pour ne pas se faire remplacer simplement par les émissaires déguisés qui, sous les ordres du lord Sempill et du lord Semple, agents secrets de Jacques II auprès de Louis XV, faisaient continuellement la navette entre les deux contrées.

Je n'insiste pas sur les motifs de la retraite du *premier Grand-Maître étranger* qui, à certain moment,

(1) Son frère, le comte François, avait été exécuté. Voir à ce sujet les *Howell's state Trials*, vol. 18, p. 430.

(2) T. 1, p. 68-69.

se trouva être un officier *français* combattant les Anglais sur le continent. Ce qui m'intéresse le plus, c'est que l'ill. fr. Clavel nous dit, lui aussi, que Derwentwater ayant quitté la Grande-Maîtrise, il y fut remplacé par le lord d'Harnouester, dont l'élection et l'installation eurent solennellement lieu.

L'ill. fr. A.-J. Jouausk, 33^e, dans son *Histoire du Grand Orient de France*, et le fr. E. Rebold, dans son *Histoire générale de la Franc-Maçonnerie*, ne diffèrent pas d'opinion sur le même sujet. Une foule d'autres auteurs français, parmi lesquels l'ill. fr. Ragon, 33^e, nous donnent pour vrai le fait du remplacement de Derwentwater par un lord d'Harnouester. En Angleterre et en Allemagne, encore même chose racontée par de savants maçons ; le fr. Gould, par exemple, dans son *History of Freemasonry*, ne conteste pas qu'il y ait eu deux Grands-Maîtres avant la Grande-Maîtrise du duc d'Antin ; le fr. G. Kloss, dans son *Geschichte der Freimaurerei in Frankreich* et le fr. G.-F. Findel, dans son *Geschichte der Freimaurerei*, 1878, mentionnent parfaitement Derwentwater comme premier Grand-Maître en France, et le lord Harnouester comme deuxième Grand-Maître. En Amérique, l'ill. fr. Albert G. Mackey, secrétaire général du seep. Cons. de 33^e pour la Juridiction du sud des Etats-Unis, écrit ce qui suit dans son *Lexicon of Freemasonry* (édit. 1855, p. 172-173) :

« En 1735, il y avait six Loges dans Paris et plusieurs autres dans différentes villes de province. Le comte de Derwentwater, le célèbre Jacobite, qui plus tard fut déca-

pité à Londres pour son attachement à la cause de Stuart, exerçait les fonctions de Grand-Maître... L'année suivante, lord HARNOUSTER (*sic*) fut élu Grand-Maître par les Loges parisiennes, etc....»

Aucune illusion possible : les meilleurs écrivains maçonniques, aussi bien à l'étranger qu'en France, ceux là mêmes qui passent pour classiques, s'accordent avec le Grand-Orient français pour placer deux Grands-Maîtres avant le duc d'Antin : Derwentwater, le premier, de 1726 à 1736 ; le « lord comte d'Harnouester », le second, de 1736 au 24 juin 1738.

On voudra bien m'accorder que tous ces écrivains, y compris les rédacteurs annuels des *Annuaire*s ou des *Calendriers* du Grand-Orient, ont dû se baser sur des documents authentiques pour donner deux Grands-Maîtres à l'Ordre maçonnique français avant la Grande-Maîtrise du duc d'Antin.

A présent, sur quoi l'ill .°. fr .°. John Yarker se base-t-il pour confondre ces deux premiers Grands-Maîtres en une seule personnalité, et pour biffer d'un trait de plume la certitude absolue du départ de Derwentwater de la Grande-Maîtrise en 1736, de l'élection solennelle d'un second Grand-Maître à sa place et de l'installation officielle de ce second Grand-Maître, le « lord comte d'Harnouester », par l'ill .°. fr .°. Ramsay, grand orateur ? La supposition d'une erreur d'orthographe dans les noms de Radcliffe-Derwentwater et d'Harnouester, supposition émise en 1884 par l'ill .°. fr .°. Gould, n'est vraiment pas une base assez solide pour qu'on s'y arrête, et, en fait, le Grand-Orient a dû trouver que le fr .°. Gould faisait

erreur, puisque, depuis 1884, on a maintenu dans les *Annuaire*s deux Grands-Maîtres et les noms de Derwentwater et d'Harnouester avant la Grande-Maîtrise du duc d'Antin.

Mais, en admettant un moment que le fr. .: John Yarker eût raison, c'est-à-dire en admettant que Derwentwater et d'Harnouester n'eussent été qu'une seule et même personnalité. — ce qu'il faudrait prouver autrement que par la supposition d'une mauvaise épellation de noms — il resterait à savoir pourquoi le Grand-Orient aurait fait de cette seule personnalité deux individus distincts et pourquoi, en 1736, il y aurait eu élection d'un *faux* second Grand-Maître ?

Moi, je crois parfaitement ce que les *Calendriers* et *Annuaire*s du Grand-Orient, corroborés par les écrivains classiques de la maçonnerie, nous racontent au sujet des deux premiers Grands-Maîtres. Car, en vérité, comment ne pas croire des professeurs qui, après nous avoir parlé avec certitude des Egyptiens, des Hébreux, des Hindous, des Grecs, des Romains, des Gaulois, etc., en épelant correctement les noms les plus barbares, arrivent à nous causer, à propos des deux premiers Grands-Maîtres, de faits ne remontant pas au delà de 168 et 178 ans ? Je répète que je crois ces professeurs ; mais, à ce Grand-Orient de France qui, sûr de ses documents comme de lui-même, n'a attaché et n'attache aucune importance à l'idée émise par l'ill. .: fr. .: Gould, je viens dire ceci :

— *Votre second Grand-Maître, que vous nommez lord comte d'Harnouester dans vos Calendriers et lord*

Harnouester dans vos Annaires est un conte à dormir debout. Le titre de lord d'Harnouester, de comte d'Harnouester, et le nom même d'Harnouester, sont inconnus en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, et n'y ont jamais existé, soit parmi les titres éteints, les titres dormants, les titres encore vivants, ou même la géographie des plus petits hameaux. Donc le nom que vous persistez à donner sur vos Annaires ou Calendriers à votre second Grand Maître n'est qu'un pseudonyme ou une anagramme. De toute manière, c'est un faux nom ; pourquoi ce faux nom et quelle personnalité... historique recouvre-t-il ?

J'ai déjà posé cette question et je la pose à nouveau. Dans l'intérêt de l'histoire, qui ne doit pas toujours rester secrète, même pour des maçons, et de la vérité, si chère à tous les philosophes, cette question doit être résolue ; et elle le sera, car j'ai l'absolue certitude que des curieux moins obscurs que moi sauront parler, après avoir découvert à leur tour la clef de ce petit mystère.

Sur un autre sujet, l'ill. fr. John Yarker s'exprime ainsi :

« Beaucoup de faits relatifs à Ramsay ont été recueillis en 1741 par von Geusan, qui rapporte que Ramsay lui dit alors avoir 40 ans. Le journal de Geusan n'a pas été imprimé. »

Ce simple passage me rend perplexe à l'égard de la valeur de ce manuscrit : car comment s'expliquer que Ramsay, en 1741, aurait pu dire à von Geusan qu'il avait alors 40 ans, *puisque à cette date précise il en avait bel et bien cinquante-cinq ans tout sonnés*. En effet, il était né le 9 janvier 1686 — et il mourut à l'âge de 57 ans, le 6 mai 1743, à Saint-Germain-en-Laye, dans ce même col-

lège de Clermont où, quarante-deux ans auparavant, s'était éteint l'ill. fr. Jacques II, Grand Maître héréditaire de l'Ordre royal d'Ecosse, Hérodom de Kilwinning et Rose-Croix.

Le fr. John Yarker ajoute :

« M. Teder peut-il nous donner quelques faits plus anciens concernant le Kadosh de Clermont. Lambert de Lintot conférait son rite à sept degrés à Londres au milieu du dix-huitième siècle. Ce système possédait les grades : *Ecoissais de l'Est, Rose-Croix et Templier.* »

Sûrement, je pourrais donner quelques informations relatives au Kadosh de Clermont. Mais il me faudrait savoir d'abord sur quoi l'on désire qu'elles portent. Si le fr. John Yarker sait que ce rite était conféré à Londres au milieu du dix-huitième siècle — ce qui nous reporte vers 1752 — il me semble évident que je n'ai rien à lui apprendre sur le nombre, les symboles, la nature et le caractère des degrés qu'il indique lui-même.

Cependant, que le Kadosh du chapitre de Clermont ait été conféré à Londres vers 1750, cela n'a rien qui doive étonner beaucoup, puisque le système de ce chapitre était, dans ce temps-là, introduit ailleurs — en Allemagne, par exemple.

Pour ceux qui se contentent d'une histoire toute faite et ne se donnent jamais la peine de faire des recherches personnelles en remontant aux sources, il est entendu que le chapitre de Clermont a été institué en 1754 par le chev. de Bonneville. Mais j'ai de bons motifs pour croire que ce chapitre a parfaitement

existé avant la Grande-Maîtrise du comte de Clermont, survenue en 1743, à un moment où il était à l'armée et où il faisait campagne, non en sa qualité d'abbé, mais avec une dispense du pape et un brevet de général (1).

Nous savons que le fr. Ramsay, soigneusement initié par Fénelon, et obéissant à des influences templières qui n'étaient pas un rêve, puisque Jacques III les dirigeait, se mit, dès 1728, après un voyage à Rome auprès du prétendant anglais, à vouloir propager, même à Londres, un rite à sept degrés remplaçant les anciens degrés irlandais et renfermant les grades d'*Ecossais*, de *novice* et de *chevalier du Temple*; nous savons aussi que ce système eut un succès prodigieux à Paris et donna naissance, en 1743, au Kadosh Templier, pour devenir en 1754 le régime du chapitre de Clermont à grades multipliés (2). Mais je répète que je crois fermement que la naissance de ce chapitre est bien antérieure à 1754.

Voyons un peu si je saurais démontrer cela.

Le 15 février 1747, en instituant le chapitre d'Arras, l'ill. fr. prince Charles-Edouard, régent de son père Jacques III, se donnait pour substitut du Grand-Maître du Suprême Conseil d'Hérodor. Donc, en 1747, il existait un Suprême Conseil d'Hérodor, agrémenté d'un Grand-Maître; disons tout de suite que ce Grand-

(1) Le comte de Clermont fut élu Grand-Maître en décembre 1743. Or, il était à l'armée et il faisait campagne depuis le 28 juin 1743; durant les années 1744, 1745, 1746, et 1747, il resta encore à l'armée. Voir la *Vie privée de Louis XV*, par Mousle d'Angerville.

(2) CLAVEL, p. 166-67; BÉSUCHET, t. 1, p. 36.

Maître n'était autre, par droit héréditaire, que le prétendant Jacques III, fils et successeur de Jacques II, mort au collège de Clermont (mont des clercs, mont du clergé, comme dit l'ill. fr. Ragon, 33*). Or, il se trouve que ce collège fameux, d'où sont sortis les « premiers statuts maçonniques templiers (1) », avait, un peu avant la mort de Jacques II, Grand-Maître de l'*Ordre Royal d'Ecosse, Hérodom de Kilwinning et Rose-Croix*, pris le nom de mont d'Hérodom (2). Si ce n'est là qu'une coïncidence, elle est vraiment étrange — on en conviendra volontiers.

Quoi qu'il en soit, c'est de ce collège de Clermont (mont des clercs, mont du clergé, mont d'Hérodom) qu'est sorti un grand chapitre de Clermont qui, avant 1743, c'est-à-dire bien avant 1754, conférait les degrés de *Chevalier de l'Aigle* ou *Maître élu*, *Chevalier illustre* ou *Templier*, *Chevalier sublime*.

Sur ce sujet, les manuscrits du prince de Hesse, qui ont été en possession du fr. Morrisson Greenfield et du comte Le Couteux de Canteleu, renferment de précieuses indications qui, selon moi, sont d'un utile enseignement, surtout quand il est question de la substitution du chevalier d'Orient (*Knight of the East*) et du Rose-Croix.

C'est d'ailleurs vers cette époque, en 1741 et 1742, que le baron ou comte Marshall (Georges Keith), le baron de Hundt, Ramsay, Derwentwater, lord Clif-

(1) *Ordre chapitral, Nouveau grade de Rose-Croix et analyse des quatorze degrés qui le précèdent*, etc., par le fr. J.-M. Ragon, p. 21.

(2) *Manuscrits du prince de Hesse*.

ford, Kilmarnock, Louis de Bourbon-Conti, duc d'Antin, etc., se trouvèrent réunis à Paris, durant les assemblées d'un grand chapitre de Clermont tenu sous des influences templières qui, à partir de ce moment, devinrent plus actives et plus puissantes dans les Loges maçonniques.

Le but politique de ces assemblées est connu, tout aussi bien que celui qui, plus tard, après l'expulsion de Charles-Edouard Stuart et aussi après l'abolition des jésuites (1), a été poursuivi par les ministres du système templier introduit partout. C'est contre lui que Martines de Pasqually s'est élevé avec raison, et ce sont les grades de ce système, à commencer par le Kadosh de Clermont, qui ont toujours été réprouvés par les martinistes, préférant, comme l'enseigne encore aujourd'hui leur Grand-Maître, la prière à la vengeance politique, et, à la haine, l'oubli et le pardon.

T E D E R.

(1) L'ill. fr. prince Charles-Édouard, fils de l'ill. fr. Jacques III, pensionné à Rome, fut expulsé de France en avril 1748, en vertu d'un arrêté pris par le Gouvernement français.



LE FEU SACRÉ

(SUITE)

CAUCHEMAR

« C'est l'hallucination rare. Il en est d'autres que je ne puis raconter. Le récit n'aurait de sens que pour les initiés. On doit encore se garder du poison aux heures pénibles, car il amplifie toutes les scènes et les états d'âme différents. Mais allez, après l'avoir absorbé, assister à un concert ou contemplez un tableau. Promenez-vous dans un parc bien ordonné ou dans une forêt imprévue. Ayez autour de vous des lumières, surtout des lumières, des sourires, de beaux gestes, des vêtements soyeux et clairs. Le haschich est un amoureux de luxe, comme un diabolique semeur d'effroi. Des formes infernales, si vous n'y prenez garde, hanteront vos nuits. Vous croirez être mûr pour l'éternité dans un sépulcre, avec des phosphorescences grimaçant dans le noir autour de vous. Mais plus souvent vous vous trouverez dans une suite de salles rouges avec des tentures et des candélabres. Vous êtes arrivé pour une fête et vous savez que, tout à l'heure, une cérémonie étrange s'accomplira. Les figures autour de vous sont majestueuses

et les allures d'une élégance surannée. Mais les détails, mêmes ridicules, ont une souveraine valeur. Vous entendez venir des salles voisines la musique, par bouffées, du plus génial opéra où l'angoisse et la joie humaines soient résumées. Cependant vous n'êtes pas sans inquiétude. Un mystère plane. Vous regardez furtivement le bas des robes à pli watteau, avec l'appréhension d'apercevoir un pied fourchu.

« C'est un démon vraiment qui vous hante, mais quel merveilleux démon ! Vous vous rendez compte que nulle initiation n'est plus profonde. L'âme, est-ce une illusion, s'ouvre à des sensations de vie intense, et par sa faculté d'imagination presque infiniment accrue, voit les choses sous un jour nouveau. Elle évolue à travers le monde, avec l'intuition de rapports insoupçonnés. Et la curiosité s'éveille, qui conseille d'aller vers cet inconnu. Le manque d'énergie n'est-il pas souvent, et même toujours, la suite du peu d'intérêt que l'on trouve à l'existence et à ses manifestations. On peut, avec l'aide occulte des dieux bizarres, prendre l'habitude de l'activité. L'extase de certaines heures découvre à notre pensée des vérités soudaines et magiques dans le sens réel de ce mot. Mais il suffit. Vous m'avez interrogé. Ce fut une conférence nocturne. Voici le matin qui dissipera les nuages où notre causerie s'est égarée. »

Ils sortirent de la salle qui s'enfumait et devenait livide par contraste avec la clarté franche du dehors. Sur le trottoir les saisit un exquis étourdissement. Ils contournèrent les collines de légumes et de roses.

Quelques groupes de noctambules, au milieu de la rue, achetaient des fleurs. Des loqueteux, d'un sourire bas, attendaient les sous égarés. La vie du jour s'éveillait au vacarme des chariots. Et c'était l'impression d'aller parmi les parfums, sous les regards obliques du soleil levant, avec la fatigue élastique d'une heureuse nuit d'insomnie, vers la fraîcheur du repos.

L'idée seule d'un poison produit souvent les mêmes effets que ce poison même. C'est une des puissances de l'idée et l'indication d'une de ses relations avec la matière. L'expérience a vulgarisé cette doctrine, et la suggestion, dont l'étude est entrée dans le domaine scientifique, en donne tous les jours des preuves. Les théories exposées par Corbus hantèrent de longues heures la pensée de son interlocuteur. Vainement, incapable de travailler, il essaya de dormir pour calmer une étrange surexcitation. La journée lente s'écoula. Des nuages lourds passèrent au-dessus de la rue étroite, l'obscurcissant par intervalles. Et les fenêtres que Jean Dorève, de la sienne, voyait en face, furent plus mystérieuses que jamais.

Il connaissait l'indéfinissable attrait des fenêtres, ces jours énigmatiques ouverts sur l'existence des milliers de fantômes qui respirent autour de nous. Quelle hantise de songer à toutes ces formes animées qui évoluent jusqu'à l'horizon, derrière les portes, les murs, les rues, avec des cris et des gestes qui se croisent, s'appellent, se répondent, et qui font à la vaste terre un manteau souple d'humanité ! Et chacune de ces formes a sa vie intérieure et son intimité, pareille à

la nôtre, et en différant aussi. Une curiosité presque coupable fait se porter les yeux de l'observateur vers le détail des intérieurs voisins aperçus. La vie autre se marque par des arrangements divers. Le coin d'un meuble, un tableau sur le mur, une lampe sur la table, ont des histoires à conter. L'âme vague des objets garde le souvenir des présences et des frôlements. Une silhouette passe dans la baie de la fenêtre ou derrière les rideaux de la vitre close. De menus soins et des préoccupations se révèlent, tantôt ridicules, tantôt suggérant l'émoi, tantôt avouant cette résignation profonde et cette indifférence qui est l'âme des objets, des animaux et de la plupart des hommes. Les uns comme les autres demeurent, avec quelques oscillations, à la même place, et ne s'étonnent jamais. La succession des minutes est pour eux un jeu normal.

Les intérieurs devinés, et que les rideaux ou les vitres cachent au regard de l'observateur, sont plus heureux pour le rêve. On peut les conjecturer et donner carrière à la fantaisie, certain que l'on est d'ailleurs que nulle création de notre pensée ne manque d'être réalisée, par avance, quelque part. Le monde, celui des idées, comme le monde des corps, est illimité, dans tous les sens, et dans tous les sens de ces sens.

Le regard de Jean Derève, en vagabondage, traversait la rue et montait jusqu'au balcon des étages supérieurs. Il se cramponnait, par l'imagination, à la marge étroite des balustres, avec la peur de tomber, la sensation réelle de ses efforts, puis de ses doigts

quittant la pierre, et de son corps abîmé sur le trottoir impitoyable. Puis, soudain, respirant profondément, il se retrouvait assis dans la salle basse, au niveau du sol, avec la terre plate sous ses pieds.

Tous les objets familiers, contemporains et témoins de sa vie bizarre, semblaient le féliciter d'avoir échappé au danger.

C'était une sensation analogue à celle que l'on éprouve dans un rêve, quand on croit faire une chute de haut. Mais, dans le rêve, on se réveille toujours avant de toucher le sol, car si l'illusion allait jusque-là, le choc cérébral serait tel que l'on mourrait sûrement. Beaucoup de morts subites pendant le sommeil, inexplicables, viennent sans doute d'un rêve mortel qui ne s'est pas interrompu.

Enfant, Jean Derève avait supposé que cette terre uniforme ne s'étend pas sans limites, et qu'on arrive au bout du monde quelque part. La conception d'un globe immense dont le centre était en bas et toute la circonférence en haut n'entraînait pas plus dans son esprit que dans celui de tous les êtres naïfs par l'âge ou le défaut de culture. Il existe encore des cosmogonies correspondant à cet état d'âme. L'homme sauvage croit que ce monde est une vaste surface arrondie portée sur un océan circulaire ou sur le vide. C'est la science d'Homère. Pourquoi pas ? Nous sourions de ces conceptions primitives. Mais, ou bien le progrès n'est qu'un vain mot, et lequel de nos savants accepterait cette hypothèse, ou bien ils doivent admettre qu'un jour leur explication de l'univers, tel qu'ils le voient

aujourd'hui, paraîtra aussi ingénue et fausse que celles de Ptolémée ou des Indous. Il faut que les vérités découvertes se transforment en erreurs, pour enfanter d'autres vérités. Toutes les formes disparaissent à leur tour.

Mais c'est la forme actuelle. Dans l'espace, il n'y a ni haut ni bas. Sans cela, qu'elle chute au bord de la terre ! Nous serions pareils au Satan de Victor Hugo tombant du ciel pendant l'éternité. Au contraire, pour celui qui connaît les lois de l'attraction, n'est-il pas amusant de concevoir, fait indéniable, que l'approche d'un astre plus volumineux, surgissant des profondeurs de l'abîme à notre zénith, renverserait la loi naturelle, et ferait apparaître sur nos têtes le sol où nous devons tomber, la terre, sans avoir bougé, se trouvant tout à coup en haut, avec ses maisons bouleversées et ses toits pendants !

Avant les inquiétudes morales, de semblables questions troublaient son âme. Dès les premiers jours de l'enfance, il avait été pris par le mystère, spirituel ou matériel. Il y a des hommes qu'à leur naissance une fée, peut-être méchante, mais dont le sourire est persuasif, emporte pour les enfermer dans le palais des enchantements. Quelle rose mortelle que la pensée ! Et quelle souffrance chez ceux que son parfum grise ! Leur sentimentalité comme leur réflexion s'exaspère à des chocs trop nombreux et trop différents. Cet étonnement de la vie, comme d'un vin nouveau, dure parfois de longues années. Et leur intelligence n'est qu'une lueur abritée du vent au creux de la main,

qui ne les défend de se heurter, tous les trois pas, à quelque mur.

Car il n'y a point de route durable. Toute idée que l'on suit jusqu'au bout arrive à l'absurde et au néant. Heureux les philosophes qui supposent les problèmes résolus par cette déclaration qu'il n'existe pas de problèmes ! Plus heureux ceux qui, d'un cœur léger, acceptent gaillardement les antinomies et se réjouissent que l'on puisse affirmer le contraire de tout, ce qui prouve que les vérités sont nombreuses, et travaillent sans défaillance à construire le temple de leur ignorance, soutenu par des colonnes alternativement blanches et noires, tirant grand espoir, pour la solidité de l'édifice, de cette diversité de couleur ! Plus heureux, enfin, ceux qui, sans s'affubler d'un vain titre, renoncent à inventer des systèmes, et s'accommodent pour vivre de quelques apparences de vérité que la foule se passe de main en main, comme de fausses pièces de monnaie dont le cours serait forcé. Assurément, le mieux est de croire qu'elles sont faites d'or éprouvé, et de s'en contenter pour l'achat des petites joies qui nous distrairont suffisamment de l'aube à la nuit. On bâtit sa maison de planches ou de pierres ramassées. Une sculpture fortuite orne sa façade çà et là. Quelques ruines de temple seront la mesure pour le bonheur. Il faut accepter la vie sans l'interroger, et s'écarter de la pensée avec un soin jaloux. D'ailleurs, qui prouve que la pensée n'est pas une maladie de la matière, comme la perle, malgré sa beauté ?

C'est donc le devoir du législateur de proscrire sé-

vèrement toute tentative dans l'ordre de la connaissance. Reconnaissons, à la louange de ce personnage de raison, qu'il s'en est toujours acquitté. On tolère les métaphysiciens, vieillards un peu fous, qui demeurent en de minables greniers, tissant des étoffes qu'ils croient solides avec les fils d'araignée enchevêtrés autour de leur misérable taudis. Ils ne sont point dangereux. En même temps que leurs conceptions s'écartent de celles communément reçues, elles s'écartent aussi de la forme vivante par laquelle elles pourraient séduire. Ils se contentent de leur rêve. Ils ne trouvent pas un homme qui consente à le réaliser sous la forme palpable du livre, et ainsi, il y a un ordre admirable. On n'imprime que les choses conventionnelles. Il n'est pas à craindre que les idées neuves circulent. Voilà donc un péril évité.

Si des hommes, au contraire, plus jeunes et plus ardents, s'avisent de croire à la réalité de leurs idées, d'expliquer la vie par des formules pas encore prononcées, et s'ils ont l'audace d'aller sur les places publiques, pour annoncer ce qu'ils croient être la bonne parole, aussitôt ils deviennent des malfaiteurs, car ils bouleversent l'ordre fragile des choses reçues. Toutes les sectes se lèvent de leur chaire d'ignorance et dogmatisent contre eux. On les accuse d'avoir prétendu que César n'était pas César et que les prêtres du moment étaient les prêtres de l'erreur. Les hommes usuels n'ont jamais éprouvé le besoin de se demander si la terre tourne. Ils s'insurgent comme contre une insulte personnelle, si quelqu'un se préoccupe de la terre et du mouvement. Chaque étincelle de sagesse

allume un bûcher. Chaque prophète qui parle de la montagne voit se dresser une croix près de lui sur la hauteur.

La vie ne peut subsister que grâce à l'insouciance. C'est une sorte de conspiration. En naissant, nous apercevons auprès de notre berceau des figures d'hommes attristés, et qui mettent le doigt sur la bouche pour nous enseigner la loi du silence. La race humaine est pareille à un voyageur qui marche le long d'un gouffre où il lui est interdit de jeter les yeux, à peine d'être attiré par la profondeur. Il ne peut non plus lever les regards vers le ciel qui s'étoile sur sa tête, car le moindre faux pas serait fatal. Et, ainsi, nous allons, attentifs à la bande étroite du sentier. Les liens mystérieux entre le physique et le moral, entre ce que nous appelons notre corps et ce que nous appelons notre âme, font que cette image n'est pas seulement une image, mais l'expression double d'une vérité. C'est la crainte et l'amour de l'abîme qui suscita les grands inquiets. Le réel Pascal, dissimulé par le pamphlétaire attitré de Port-Royal, a vécu dans cette terreur, également angoissé au bord d'un pont sur la Seine comme au bord de l'infini mathématique. Le corps partage les appréhensions de l'âme, sous une forme plus saisissante. Les pensées, comme les gestes, refusent de se pencher du haut de la tour.

Cet émoi se manifestait chez notre personnage, sans qu'il en eût compris le sens. Mais nul n'était plus soumis que lui au vertige. C'est une des impressions que tous les hommes sont susceptibles d'éprouver, à un

moment donné, comme la peur, mais avec une bien différente intensité. Certains ne peuvent considérer le sol, d'une distance de quelques mètres, sans en souffrir. D'autres gravissent des échafaudages, ou vont poser un drapeau à la flèche d'une cathédrale, avec une parfaite tranquillité. La seule imagination d'un pareil haut fait le terrorisait. Longtemps il avait conjecturé, avec une modestie louable, que cette infirmité n'était que le signe de l'inaptitude aux idées sublimes. Mais il réfléchit un jour que le couvreur, qui construit le clocher du temple et se joue sur une planche fragile, peut avoir des pensées basses. Un tel raisonnement le rasséra. Pour lui, c'était un supplice immérité de s'accouder aux fenêtres. Comme on éprouve le désir impérieux de mettre à vif une plaie irritante, il se penchait, haletant, cramponné aux barres d'appui, défiant l'appel formidable, sans pourtant qu'il se souvint d'avoir une fois oublié, au balcon d'un appartement quelconque, de vérifier machinalement la solidité de l'appui.

Un ami qui l'accueillait dans ses promenades nocturnes, à l'autre bout de la ville, et qui demeurait au cinquième étage, souriait de le voir, à chaque hospitalité, avant de se livrer au sommeil, prendre de ridicules et tragiques précautions. Il plaçait devant la fenêtres de la chambre tous les meubles possibles à remuer. On eût dit qu'il se barricadait contre l'espace. C'était sa hantise de se réveiller, après un accès improbable pourtant de somnambulisme, étendu sur le pavé de la rue, la tête fracassée, respirant juste assez pour se sentir perdu.

Et comme il arrive chez ceux qui vivent surtout par l'imagination, devant ses yeux se déroulaient toutes les scènes suivantes de désolation. Il se voyait transporter chez lui, au milieu des curieux émus. Il assistait à ses funérailles. Il s'apitoyait sur sa mort. Il songeait aux impressions diverses de ceux qui le connaissaient, et à la tristesse fugace de ses amis.

Chose curieuse, dans les rêves (mais qui trouvera la loi des rêves ?), jamais une inquiétude semblable ne le poursuivait. L'association des idées s'y fait mécaniquement, sans le contrôle de la raison. La mentalité de l'homme, dans ces moments, pourrait être regardée comme pareille à celle des animaux supérieurs éveillés. L'absence de conscience et de réflexion produit un effet différent sur les joies et les douleurs. Les premières paraissent plus profondes, n'étant pas gâtées par l'analyse dans leur spontanéité. Les peines, au contraire, sont moins vives et sans portée. On effleure les impressions en un changement perpétuel. Ce vagabondage explique pourquoi les préoccupations du jour ne reviennent pas la nuit forcément. L'esprit en est fatigué et n'insiste pas. Cela est si vrai qu'il suffit parfois, pour écarter du sommeil une image redoutable, d'y penser obstinément avant de s'endormir. Bien plus aisément se représentent à nous des impressions insignifiantes, qui ont passé, durant le jour, devant les yeux de notre âme, et dont la trace fut si légère, que nous les avons, le soir, complètement oubliées. Mais c'est un jalon que, sans le savoir, nous avons posé. Telle figure insignifiante, aperçue dans nos promenades, et que nous avons à peine vue, re-

viendra hanter notre sommeil, et prendre un relief et une importance absurde et démesurée. On pourrait encore supposer que les sensations nocturnes sont complémentaires de celles du jour. Ainsi, quand on a considéré longtemps un disque rouge, c'est un cercle vert que l'on distingue, les yeux fermés. Les gens lourds rêvent qu'ils ont des ailes. La fantaisie de Jean Derève, lasse de vertige, trouvait dans les ombres de la nuit la torture opposée. Ses cauchemars étaient de se croire emmuré vivant dans un tombeau. Il savait l'effort inutile pour soulever une pierre que les mains du fossoyeur ont posée solidement, et l'épouvante de concevoir le ciel bleu, l'air libre, le chant des oiseaux vers le soleil dont on est séparé pour l'éternité par la terre lourde et noire. Ou encore, il avait l'illusion de s'éveiller dans un souterrain étroit et obscur, et d'apercevoir dans le lointain la clarté d'une ouverture mince, vers laquelle il essayait désespérément de ramper, par un passage dont la largeur diminuait à chacun de ses mouvements. Il ne pouvait plus avancer, pris aux épaules, et ne voulait pas non plus s'en retourner vers le noir. Il étouffait et se réveillait avec des cris affolés. Mais l'espace ne tourmentait que ses heures de lucidité.

Ses idées nouvelles se ressentaient de cette préoccupation. On ne dit pas assez combien la vision spéciale de la vie influe sur les jugements et les actes. Telle crainte inavouable parfois à cause de son ridicule tourne l'existence vers une direction définitive. Chacun de nous a dans son caractère un de ces traits insignifiants, qui n'a d'importance que pour lui seul.

Il y a des démons bizarres et tyranniques, dont l'influence est toujours présente. Bien qu'assez disposé à demeurer sans lassitude à la même place, Jean Derève ne détestait pas les voyages. Mais il fréquentait au bord de la mer. Son idéal pour les vieux jours était une modeste maison sur le rivage d'une Méditerranée, avec du soleil et quelques ombres de pins-parasols, pour des rêveries calmes au bruit monotone des vagues bleues. Les montagnes l'écrasaient de leur masse, s'il devait vivre au pied, et, d'autre part, il eût évidemment redouté de gravir leur pente, avec son cortège de fantômes, même pour aller inscrire son nom, dans un émoi patriotique, au sommet de quelque Gaurisankar.

Les chamois et les isards lui paraissaient, par leur aptitude, des animaux aussi fabuleux que la chimère. Il aimait les chats, mais non pour la volupté un peu banale de plonger sa main dans une fourrure poussiéreuse et grasse. Ce qu'il respectait en eux, c'était le don miraculeux de se promener sur les toits et le rebord des maisons, et de faire des chutes effroyables sans danger. Une chatte de ses amis, qui venait lui rendre visite, était tombée plusieurs fois de la mansarde qu'elle habitait sans aucun dommage. Il en conçut pour elle une admiration. Le culte des Egyptiens lui parut justifié. Mais il n'éprouvait aucun désir de fouler d'un pied triomphant le sommet des pyramides. Il ne s'aventurait même pas volontiers dans les ascenseurs. Outre que ces instruments lui paraissaient être encore construits sur un mode barbare, et présenter par leur complication de perpé-

tuels danger, il ne pouvait se faire à cette impression de sentir le vide grandissant au-dessous de lui. Tous ses souvenirs héroïques étaient de montées dans des monuments, ou de promenades sur des routes séparées du précipice par un garde-fou.

Jamais il ne se serait hasardé dans la nacelle d'un ballon. Quelle folie que de croire à la conquête possible de l'air ! Des choses sont réalisables, à priori, bien qu'encore irréalisées, et d'autres pas. L'homme est fait pour vivre sur la terre et garder le contact maternel qui lui donne la force, comme Antée. Il n'est pas beaucoup plus indépendant du sol natal que les végétaux. Après une course brève, il redescend au-dessous. Mais, cependant, la conformation du corps, encore que l'on accorde quelque crédit à la loi de l'adaptation, ne peut se prêter au vol. Il est impossible de se soutenir dans l'air autrement que par accident et par des moyens artificiels. L'homme, conquérant de l'air, devra toujours craindre une chute. Il ne sera jamais l'égal des oiseaux, pas plus que le scaphandrier ou le plongeur momentané ne sont réellement des poissons.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne peuvent pas aller au-delà de quelques mètres dans la profondeur des mers. Et l'homme ne peut s'élever que dans les couches inférieures de l'atmosphère. Il ne connaîtra jamais les monstres qui glissent silencieusement sur le sable obscur des océans, non plus que les grands oiseaux, maîtres de l'espace, dont les ombres ne parviennent même pas jusqu'à nous. Les plans successifs de la matière ne peuvent pas se pénétrer.

La littérature et l'art fournissaient un prétexte à de semblables opinions. La roche Tarpéienne et le gouffre où les Spartiates précipitaient les enfants difformes étaient célèbres dans sa mémoire. Il haletait suspendu avec l'archiprêtre au bord des tours Notre-Dame, et voyait, le visage convulsé, les ongles écorchant la pierre, le cadavre de tout à l'heure tiré en bas par les mains invisibles et implacables de la pesanteur.

N'est-il pas permis, cependant, et ce serait le plus grand mystère, de supposer qu'une chute de très haut ne doit pas avoir la tragique épouvante que l'on appréhende ? Tout ce qui s'exagère s'atténue ou se supprime, et la faculté de souffrir a des limites plus étroites qu'on n'a l'habitude de l'imaginer. Il en est de toutes les choses mortelles comme de la mort, à qui les générations successives mettent un masque ridicule, et qui n'est qu'une ombre, et qui n'est rien. Une fois lancé dans l'abîme, on perd la notion du réel. Des voyageurs n'ont-ils pas conté, revenus par miracle d'un tel accident aux flancs des montagnes, qu'ils éprouvèrent une indéfinissable volupté à se sentir flotter dans l'espace ? C'est l'illusion chèrement payée aussitôt, d'être affranchi pour une seconde des liens de la pesanteur. Le temps qui s'écoule, rapide, avant le heurt définitif, ne peut-il, par un éternel contraste, être débordant de joie physique ? D'autres exemples de la même compensation se présentent aux esprits obscènes qui préconisent la mort par la pendaison. Il y a, sûrement, dans l'attirance qui est le propre du vertige, un appel mystérieux, explicable par quelque raison aussi ignorée qu'imprévue.

Dans tous les cas, ce genre de trépas a quelque chose qui sollicite, à côté de l'horreur connue. Il est grandiose de s'élaner majestueusement dans l'éternité. Quel empereur (n'est-ce pas Elagabal, prêtre du Soleil ?) avait fait construire une tour à la base pavée de pierres précieuses, pour un suicide pompeux ? Cela supposait chez ce César une conception de la vie et de la mort peu banale ; il avait le sens du décor, et s'appliquait à rendre esclave l'insoucieux imprévu. On sait comment une soldatesque dénuée d'art l'empêcha de réaliser son rêve, en le massacrant dans l'ignominie. Cette promptitude fut fâcheuse. Elle nous priva d'un bel exemple. Mais on imagine que les gemmes et les émaux, habilement entrelacés, devaient, en mosaïque, figurer d'avance les traces de sang véritable dont ils se fussent éclaboussés.

C'est la mort la plus élégante, le retour prompt à la terre de quoi les hommes sont sortis. Il est étonnant que les modernes aient délaissé le geste ancien. On n'en trouve pas de traces dans les pratiques même des clubs confortables qui réunissent, en Amérique ou ailleurs, les amateurs de suicide. Le revolver n'est pas infailible, et paraît trop administratif. Il n'y a pas de chef de bureau qui n'en ait un dans son tiroir. Le poison, en général, fait souffrir. Le saut dans un fleuve semblerait se rapprocher de la forme qui nous occupe, mais c'est la noyade au lieu de la chute, que l'on cherche. Les traditions s'en vont. Un pareil oubli ne peut s'expliquer que par l'ignorance toujours accrue des convenances et lois naturelles. La barbarie organisée fait des progrès tous les jours. On ne

sait même plus prendre congé. Les suicides du haut des tours déplaisent au peuple bas. A peine si, chaque année, quelque malheureux conservateur saute de l'Arc de triomphe. Mais la pureté de l'acte est toujours gâtée par une sorte de souvenir patriotique. Les notaires de province gravissent les marches intérieures de l'édifice en songeant à Napoléon, et saluent leur dernier soleil comme celui de Waterloo. Tous les hommes de goût éprouvent, à cette constatation, une gêne, le sentiment léger, mais pénible, d'un ridicule.

Car il ne faut point profaner les rites. La peur de l'abîme et le désir fatal d'y tomber ont sûrement une origine profonde. La loi de l'attraction gouverne tout le royaume de la matière. Elle a pour correspondance l'amour, dans le monde spirituel. C'est la plus mystérieuse et la plus universelle des lois. On peut n'y voir qu'une forme de la tendance à l'unité.

Par le même raisonnement apparaît juste la coutume d'enterrer les défunts. Le bûcher n'est qu'un simulacre. Les fumées n'échappent pas à la pesanteur. Barbares sont les peuplades et dénuées de logique, chez qui l'on expose les cadavres aux branches des arbres ou près des nids de vautours. Il est vrai que demain les branches se transformeront en humus, et que les vautours cherront, après leur mort, à la fosse. Mais l'ensevelissement respecte plus promptement le retour, et laisse mieux comprendre le peu d'importance qu'a l'individu. Les hommes reviennent à la terre, comme les vagues, un moment surgies, retombent à l'océan.

Après une journée de vagabondage par les sentiers métaphysiques, Jean Derève se reposa, décidé à suivre jusqu'à l'extrême les visions que la nuit précédente avait appelées dans son cerveau. Son état d'âme lui parut propre aux plus émouvantes suggestions. D'ailleurs, ce n'était que dans le sommeil qu'il se sentait en possession pleine de sa faculté imaginative. Comme l'on serait heureux si l'on avait le pouvoir d'exprimer aussitôt ce que l'on éprouve à ces moments de spiritualité absolue, où l'espace et le temps sont transformés ! Durant le jour, les fatigues et la contrainte du corps empêchent le jeu de la pensée. Mais la nuit est favorable à l'apparition des formes astrales, à la venue des messagers envoyés par l'Au-delà. Il n'y a plus d'absurdité dans l'enchaînement des théories qui parurent les plus étranges, vues à la clarté insuffisante de la diurne raison. La nuit inspire les sybilles et les amoureux.

Il favorisa lui-même l'éclosion des fleurs insolites. La magie est faite de précautions. Rien de son repos et des accessoires ne fut livré au hasard. Il consulta doctement Apollonius de Tyane. Et certain de voir des choses intéressantes, il s'enveloppa le corps, et plus particulièrement la tête, dans l'étoffe de laine blanche qui provoque infailliblement les évocations.

C'est une coutume ancienne, qui se perd et se retrouve. Le flamme de Jupiter portait un bonnet de laine, réduit plus tard à une aigrette de même substance, qui n'eut plus qu'un sens figuratif. Mais les hommes des images s'entourent la tête de leur manteau, pour se livrer aux méditations. Le flamme de

Jupiter conservait dans sa maison le feu sacré. Jean Derève savait que ce feu sacré se garde à l'abri d'un voile, et que la pensée, elle aussi, est une lueur fragile qu'on doit protéger et empêcher de se disperser à tous les vents. D'ailleurs, les découvertes scientifiques les plus récentes permettent de voir dans le cerveau une source réelle d'énergie qui se manifeste au dehors dans certains cas, par des phénomènes de lumière et de chaleur.

Il eut un songe.

A la suite de quelle chute, ou de quel départ de la vie, son âme et son corps se trouvèrent dans le pays inférieur. C'est les cavernes où le vulgaire suppose les gnomes, gardiens des trésors souterrains. Il se peut que le ciel, ou du moins ce que nous appelons de ce nom, le but de nos aspirations, soit en réalité au-dessous de nous. Cette hypothèse favoriserait les adorateurs du feu, puisque le feu le plus proche, celui qui peut naturellement nous être un guide vers le plus lointain, se trouve situé par les géologues au centre de notre globe dont il est le cœur. On pourrait alors considérer des humanités successives, vivant au-dessus les unes des autres, d'autant plus parfaites qu'elles occupent un cercle plus intérieur, à l'encontre de l'enfer du Dante, sans que la diminution des sphères, jusqu'au néant matériel du foyer, fût un obstacle à leur existence. On admet bien que c'est au sommet, au point où s'évanouissent les lignes, que la pyramide, par exemple, a toute sa réalité.

A quelle profondeur fût le pays où le dormeur se vit transporté ? Il ne pouvait s'en rendre compte,

n'ayant eu la sensation ni du départ ni du voyage. Ou, peut-être, avait-il oublié ce passage de la vie extérieure à celle-là. Mais déjà l'espace devint, en un sens, excessivement limité. Ce monde habitable était tout en largeur, pareil à ces galeries que les mineurs creusent dans la houille, dont la hauteur est mesurée à celle d'un homme. Une existence différente se déroule sur un plan déterminé. Mais des routes, par endroit, se dirigeaient vers de lointaines demeures, formant des carrefours écrasés. Aux parois, de place en place, étaient fixées des lampes de métal, dont la lueur vague éclairait quelques mètres du chemin. Et des cavités noires dans le mur, que confusément on distinguait à leur tache plus sombre, s'échappaient des murmures de paroles, comme si le peuple de ce royaume fût caché dans les maisons, par crainte même d'un jour douteux. Ces maisons devaient être comme des tombes, et la vie qui s'y écoulait, grave et morne, comme est, sans doute, au-dessous de la terre ensoleillée, celle des morts ensevelis.

Du moins, le songeur éprouva-t-il, dès ses premiers pas, une singulière impression de délivrance et de sécurité. Ses craintes diurnes étaient abolies, et l'émoi qu'il ressentait, venu de la situation insolite, n'avait rien de commun avec la hantise habituelle. Muré dans une catacombe plus vaste et plus définitive que les hypogées d'Égypte, il pouvait tout appréhender, mais il ne redoutait plus de tomber, ayant le sol au-dessus de lui. Et la terre protectrice l'entourait solidement. Parfois, seulement, à certains passages, levant la tête, il fut surpris et troublé, comme dans un

vertige à rebours. De grandes ouvertures béantes, comme taillées à coups de pic, ou produites par l'éclatement d'une mine, apparaissaient au plafond de la galerie. On eût dit, à leur forme irrégulière, en inverse, de carrières abandonnées. Elles s'enfonçaient vers le haut, de quelques mètres, dans le rocher noir, mais n'avaient aucune issue, et l'on sentait peser sur elles toute l'épaisseur du sol. Un oiseau funèbre, envolé vers cette illusion d'espace, après trois coups d'aile fut retombé, ayant touché le fond du creux. C'était sans doute les restes et les marques de tentatives puérides vers l'Au-delà, les monuments vides des Icares ayant voulu vainement s'enfuir. Le seul résultat de ces efforts demeurait l'amoncellement des débris sur le sol à ces passages, obstruant la route inutilement.

Mais cette route devenait, avec l'habitude, plus aisée. Une pente insensible s'accroissait. Et il comprit que le pays découvert devait, non s'étendre le long d'une circonférence régulière, mais suivre une spirale vers le foyer. La loi du progrès se vérifiait dans ce monde comme dans les autres. Ceux descendus de l'extérieur éprouvaient à chaque pas une légèreté plus grande, la réalisation lente et continuelle de l'équilibre, et devaient marcher vers l'horizon surbaissé comme vers la délivrance de l'odieuse pesanteur. Ils tournaient, en s'en rapprochant toujours davantage, autour de leur idéal. Qu'importait si le chemin devenait, avec la distance, plus étroit, et s'ils devaient courber la tête pour franchir le seuil du mystère. Ils la redresseraient tout à l'heure, dans le pays irréel,

en dehors du temps et de l'espace, avec la liberté conquise sur les lois pesantes d'ici-bas.

Son attention fut attirée, tandis qu'il allait, par d'autres lueurs que celles des lampes, s'agitant au fond des obscurités. On eût dit de flambeaux portés en main. Les habitants de la région souterraine fuyaient, effrayés, à son approche, comme les hommes à l'aspect d'un monstre céleste descendu vers eux. On n'entendait plus aucun bruit derrière les murs, sinon celui de respirations étouffées. L'audace de l'explorateur n'alla pas jusqu'au geste de pencher la tête ou de tendre la main par les ouvertures noires des fenêtres. Il ne voulait pas savoir, avec un frisson mortel, quelle main d'ombre, s'agrippant, saisirait la sienne tendue.

Mais il allait, insensible à l'effroi d'une pareille aventure, ou plutôt, si profondément plongé dans un océan de peur, que tous ses sens étaient submergés. Il apercevait aux carrefours des autels creusés dans les parois, autour desquels brulaient d'autres lampes. Sa curiosité fut sollicitée par la forme des idoles. Mais les cavités étaient fermées de grillages serrés, et le fond de ces retraites paraissait trop éloigné pour qu'on pût distinguer quoi que ce fût. A peine si ses yeux furent caressés par un vague reflet d'or sur le pli d'un vêtement. Il ne sut pas, et ne sut jamais par la suite, qu'elle Hécate était adorée chez ces peuples infernaux.

Sans doute il traversait une ville. D'autres images familières dénoncèrent la présence d'une humanité. Car toutes sont pareilles dans toutes les sphères et

ont les mêmes mouvements connus. Des charbons mal éteints, contre une borne, révélèrent un foyer récent. Ailleurs, des couronnes de fleurs tristes, posées à des seuils silencieux, faisaient supposer une fête lugubre, ou peut-être marquaient la porte de quelque tombeau dans ce tombeau.

Et ce fut la sensation d'une marche plus rapide à chaque pas. La pente s'était accrue et le sol fuyait, sans que pourtant il donnât une autre impression que d'être toujours également sûr.

Le silence fut troublé. Le voyageur perçut comme un murmure issant d'une galerie éloignée. Il prêta l'oreille. Allait-il enfin entendre des voix et connaître la langue des morts ? Le bruit grandit graduellement. Un cri monta, qui devint plusieurs. L'obscurité se colora d'une lueur diffuse, qui grandissait ou s'atténuait, comme aux sinuosités d'une route. Mais chaque fois la clarté revenait plus large et les bruits plus intenses. Et comme le chemin s'ouvrait sur un autre plus vaste, le voyageur eut à peine le temps, par un instinctif recul, de se réfugier dans un coin d'ombre. Une foule arriva sur lui, si proche qu'il eût pu toucher les vêtements. Aux clartés de cent flambeaux, poussant des gémissements et des hurlements, surgit une troupe en désordre, des hommes, des femmes lugubres, les habitants du pays noir.

C'était tous ceux qu'un attrait fatal ou quelque désespoir insupportable avait précipités dans la mort. C'était tous ceux qui tombèrent des maisons, des tours, des grands arbres vers le baiser formidable de la terre, ou du haut des rochers dans la mer. Des

vieillards et des enfants, appuyés sur des béquilles, laissaient pendre leurs membres tordus. Des misérables à la colonne vertébrale cassée, pliés en deux, semblaient défier le ciel, avec la tenue ridicule de pantins désarticulés. C'était tous ceux qui, par une nuit sans lune, errant à travers la campagne, ne virent pas le gouffre ouvert sous leurs pieds, et tâtèrent le vide soudain. Les têtes étaient serrées en des linges d'où le sang suintait, à taches élargies, rouge et crémeux. Car c'est sur la tête que les malheureux chûrent, et l'homme que l'abîme appelle se retourne pour toucher la terre selon son centre de gravité. A mesure que se déroulait la funèbre théorie, on discernait des figures d'épouvante, dans le jeu des torches obscures. Parfois, deux lèvres minces et convulsées gardaient l'héroïsme de la suprême résolution. Des mères tristes passèrent, les cheveux épars, serrant contre leur cœur des lambeaux de chair meurtrie, les enfants avec lesquels elles sautèrent du haut des murs, le jour de la ville prise, après les avoir cachés, pour leur dérober la mort visible, dans un pli de leur manteau. Et tous les fous, tous les inventeurs, tous les Icares à l'épaule fracassée, vains défieurs de vertige, allaient au long de la route sombre, vers le but où les avait lancés un premier élan prodigieux. Les plus désolés traînaient derrière eux de longues ailes noires brisées. Et le cantique effrayant qui montait de cette foule était fait de chaque cri, hurlement de joie ou clameur de détresse unique, poussé par tel quand il tomba.

Jean Derève poussa, lui aussi, un cri d'angoisse

qui le réveilla, et dont il entendit le prolongement dans la nuit, même après être sorti des ombres tragiques du sommeil. La sensation vibrante se perpétue. Il eut ensuite un soupir ample et profond, pour le retour à l'existence paisible, et se reposa dans son lit, voyant encore se dessiner, parmi les fleurs vagues de la tapisserie, à la lueur de la veilleuse, des bras et des corps estropiés, des visages hallucinés, et des têtes entr'ouvertes, éclatées comme des grenades mûres. Puis sa fièvre fut enfin calmée. Une immense lassitude l'envahit. Et peu à peu, sans savoir, il retomba dans l'inconscience et le songe.

Ce fut une autre vision.

Il lui parut qu'il était assis au milieu d'une chambre vide, dont les murs étaient blanchis à la chaux. On ne voyait aucune trace d'autre meuble que la chaise qu'il occupait. Il était seul. Comme la lumière pénétrait largement par l'ouverture du mur, en face de lui, il conjectura qu'il était au dernier étage. Ce devait être une maison pareille à celles que l'on rencontre au sein des villes populeuses, avec une saillie de pierre courant le long de la façade, et les vitres penchées des fenêtres sur la paroi qui montait, en mansarde, vers le toit. Mais la baie qui s'étendait transparente devant lui, aussi large que haute, était presque droite, avec de grandes croix minces de fer la divisant à vastes carreaux. Et sûrement, les mois d'hiver étaient venus, car la clarté qui dessinait son reflet de rêve sur le plancher tombait de la lune froide. Malgré le silence et la solitude, il savait qu'autour de lui d'autres existences étaient cachées, derrière les cloi-

sons, comme des souffles muets épiant le sien, à l'ombre des mornes cheminées, près des balcons aux barres forgées.

Depuis combien de temps était-il là, maintenant, et aussi pour quelle cause ? Il l'ignorait, comme on ignore, dans le songe, les choses les plus logiques, et ne se le demandait même pas. Peut-être depuis des années, et à la suite de circonstances dont le détail eût lassé vainement son souvenir. Mais il avait le cœur oppressé, et son âme était tourmentée par une inquiétude indéfinissable. Les angles lointains de la chambre se perdaient dans l'obscurité. Tout l'intérêt tragique et futur de cette situation se concentrait au milieu, dans le carré de lumière terriblement calme où la chaise était posée. Et de l'autre côté de la rue étroite, séparée de lui par l'abîme, il voyait, au sommet de la maison d'en face, une fenêtre qui semblait le double de celle placée devant lui.

(A suivre.)

GABRIEL DE LAUTREC.



LA RACE ROUGE

dans le bassin de la Méditerranée et les nouvelles
découvertes de l'Archéologie égyptienne

Selon la tradition, des débris de la race rouge, échappés à l'engloutissement de l'Atlantide, se réfugièrent sur les côtes de la Méditerranée et plus particulièrement en Égypte, sur les côtes de l'Asie Mineure, en Grèce, en Étrurie, en Espagne, où ils colonisèrent.

L'Égypte « *Oimit*, la terre noire », occupée par des nègres de grande taille, avait été envahie par une race asiatique à caractère chamitique ou sémitique, qui devint plus tard le noyau du peuple de Misraïm. Elle apportait une civilisation orientale, sur laquelle, à l'époque néolithique, devait se greffer, pour prédominer ensuite, un élément blanc, « la new race » de Petrie, venant par la frontière lybienne, soit de l'ouest, du sud-ouest ou du nord-ouest (on est loin d'être fixé sur cette origine).

La réunion de ces deux éléments, l'oriental et l'occidental, était appelée à constituer l'immense empire égyptien dont les débuts nous restent ignorés, puisque nous le voyons déjà dans toute sa splendeur à l'époque du fameux Menès, le premier roi de la première de ces trente dynasties successives qui devaient gouverner la plus brillante et la plus longue civilisa-

tion que la faiblesse de notre vue nous laisse deviner dans l'existence du monde. Civilisation si belle qu'elle permit aux Égyptiens, sans qu'on puisse taxer leur prétention d'orgueilleuse, de s'intituler eux-mêmes « Romitou, *les hommes* », civilisation que nous devons aimer, nous qui en sommes les fils ; aussi, pour être justes, nous devrions ajouter au vers de Victor Hugo, « l'Italie est la mère et la Grèce est l'aïeule », cette proposition : l' « Égypte est la bisaïeule. »

C'est à ces époques reculées, avant et au temps des premières dynasties, à plus de cinq mille ans avant notre ère que remontent les plus anciennes traces connues, laissées en Égypte par une race que l'on peut vraisemblablement supposer venue de l'Atlantide.

Dans deux fouilles récentes, dirigées par M. Flinders Petrie, sous les auspices de l'Egypt Exploration Fund, on découvrit à Abydos, l'antique capitale de la Haute-Egypte, dans les lieux mêmes où M. Amelineau, fouillant les tombes des premières dynasties, croyait trouver le tombeau d'Osiris, on découvrit, dis-je, une série de poteries d'un style absolument différent du style égyptien et, chose curieuse, d'aspect singulièrement grec, égéen, disait avec M. Petrie le professeur Furthwangler, en contradiction cependant avec M. Ed. Pottier, le savant conservateur des antiquités grecques du Louvre.

Ces poteries sont couvertes de signes qui, comparés aux caractères alphabétiques de peuples de l'Asie Mineure, tels que les Lydiens, les Lyciens, les Phry-

giens, les Cariens, offrent une telle similitude d'aspect que l'on a immédiatement la vision d'une origine identique. Si d'autre part l'on se souvient de la tradition qui veut que l'Ombrie fut colonisée par un Lydien, l'Atyade Tyrsenos, dont le grand-père portait le nom suggestif de Manès, si l'on se souvient que l'histoire a maintes fois, de Sétî I^{er} à Ramsès III, signalé la présence de Pélasges Tyrséniens à Imbros, à Lemnos, à Samothrace, en Espagne, et si de nouveau l'on compare les écritures de tous ces peuples, on a la certitude de l'existence d'une civilisation encore inconnue, dont on peut vraisemblablement attribuer la paternité aux Atlantes.

Ces Rouges, leurs fils et leurs petits-fils, ayant perdu leur patrie, probablement repoussés par les riverains méfiants comme on devait l'être dans un temps où le rapt, le vol et le pillage étaient choses d'habitude, durent devenir d'habiles navigateurs. Sillonnant la Méditerranée en tous sens, traitant quand il ne pouvait être pirate, laissant ici un peu de marchandises, là un peu de civilisation, en Egypte où l'on était bienveillant et pieux, beaucoup de religion, ce peuple disparaît enfin, noyé par des croisements multiples dans toutes les races qu'il fréquentait, et lègue sa place de courtier ainsi que son nom de « *Phænikus*, peuple rouge », aux Cananéens venus du golfe Persique, des bords du Tigre et de l'Euphrate, s'installer le long de l'étroite côte syrienne, entre le Liban et la mer.

On ignore encore, nous dit M. Petrie, si à cette époque reculée ils avaient une valeur idéographique,

syllabique ou alphabétique. Cette ignorance est la seule pierre qui reste de la croyance en l'origine phénicienne de l'alphabet.





La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

LE CONFLIT RUSSO-JAPONAIS

ET LES

NOMBRES MAGNÉTIQUES

La famille poursuit sans secousses la douce vie quotidienne. Le père songe avec joie aux réserves lentement accumulées pour les enfants qui grandissent, la mère pense, dans les instants de liberté que lui laisse son ménage, à l'établissement, heureusement lointain, de ses filles et aux chagrins que lui causeront plus tard ses monstres de fils. Les enfants eux-mêmes, gagnés par le bien-être ambiant, se figurent la vie comme un jeu perpétuel, coupé de voyages et de promenades. Telle est cette famille heureuse dans son égoïsme et ne pouvant se figurer qu'il existe des malheureux sur terre. Quand on vient à parler... des autres, des étrangers, de ceux qui n'économisent pas et font des dettes, de ceux qui peinent pour le voisin malade ou pour la pauvre femme en couches, alors le père, tout à son égoïsme, a vite fait de parler

de la paresse, mère des vices, et de l'épargne, génératrice des vertus !

Or, ces enfants sont perdus, socialement, si ces sentiments égoïstes ne sont pas arrachés de leur esprit, si leurs facultés internes, encore en germe, ne sont pas développées dans le sens de la pitié et du pardon. Aussi, si le ciel veut vraiment évoluer de telles natures, la voie des épreuves s'ouvrira pour elles. La maladie terrassera pour des mois celui qui ne comptait que sur lui pour établir ses enfants, sans penser aux souffrances des autres; des placements désastreux ou des catastrophes sociales imprévues émietteront l'épargne et, un jour, l'orgueilleux d'hier montrera par l'exemple à ses enfants, ce qu'est la peine, ce qu'est l'incertitude du lendemain et ce que nécessitent de privations et de luttes les dettes accumulées lors de l'impuissance ou de la maladie. Et les enfants sortiront forts de cette crise. Au lieu d'une vie de débauches et d'oisiveté, consacrée à juger et à médire, ils sauront lutter contre les embûches et ils aimeront le travail et la lutte.

Ce que les ignorants ont appelé un grand malheur, une affreuse calamité, a été la cause secrète de leur salut social.

De même, quand un peuple jeune, plein de force, appelé à de grandes missions, s'endort dans l'égoïsme et la paresse, fuyant les inquiétudes et laissant avec un doux phlegme diplomatique égorger les autres peuples; alors, s'il est aimé du ciel, ce jeune peuple voit tout à coup se précipiter sur lui les calamités qu'on espérait éloignées pour toujours et la guerre

vient secouer d'un grand frisson de fièvre les peuples missionnés, comme la fièvre remet en santé les individus trop adipeux.

Ainsi les cambrioleurs étrangers, munis des cartouches de dynamite fournies par les frères d'Occident, sont venus inopinément et la bataille se prépare. Demandons, non pas aux vaines formules astrales, faussées par l'Invisible lui-même depuis la venue du Verbe incarné, non plus qu'à la sainte prophétie, indigne que nous sommes de l'aborder, mais bien aux évocations des nombres, la clef humaine de ce conflit.

La Providence se réservant l'appel et la cassation, nous essaierons seulement de poser le jugement de la volonté humaine, en toute première instance.

La terre que nous habitons est un appartement composé de plusieurs pièces. Il y a la cuisine, réservée aux races vaincues ou faibles, la salle à manger, réservée aux races pratiques et fortes, enfin le salon, réservé aux dominations orgueilleuses, sans parler de la chambre à coucher pour les paresseux et les rêveurs sans prétention, appelés peuples de second ordre.

La lutte est généralement circonscrite entre ceux de la salle à manger qui veulent, après le repas, devenir les maîtres au salon, et ceux de la cuisine, qui voudraient bien s'installer à leur tour dans la salle à manger. Les peuples de la chambre à coucher, « n'ayant pas d'histoire, » regardent les autres la fabriquer et comptent les coups. Souvent on les fait passer de la chambre à coucher à la cuisine et cela leur permet à

leur tour de commencer un chapitre, mais à contre-cœur.

De temps en temps, un incendie vient mettre tout le monde d'accord en détruisant l'appartement, et de nouveaux locataires viennent recommencer la petite fête.

Ainsi pourrait-on raconter aux petits enfants bien sages de Mars ou de Jupiter l'histoire de l'appartement terrestre.

Donnons maintenant quelques chiffres et revenons aux conceptions plus modernes.

La terre est habitée par quatre races principales, de couleur différente. Les blancs, les noirs, les rouges et les jaunes.

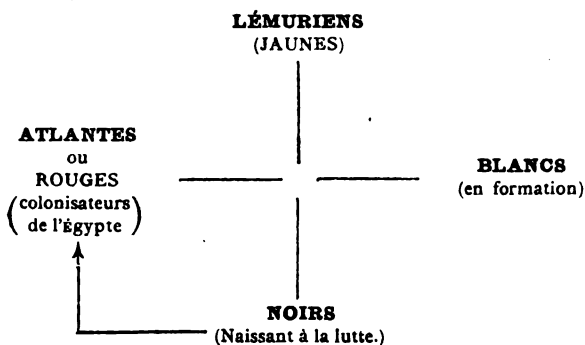
LES RACES AYANT DOMINÉ SUR TERRE

D'après la tradition ésotérique.

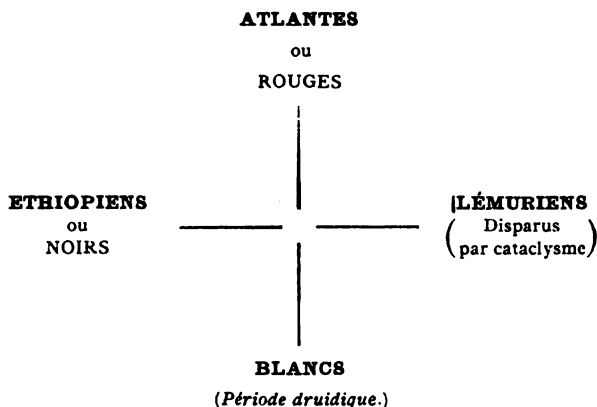
1^o PÉRIODE LÉMURIENNE

(Océanie actuelle)

(12.500 ans)



2° PÉRIODE ATLANTE
(12.500 ans.)



D'après la tradition occulte, chacune de ces races a dominé la civilisation de la terre pendant un certain nombre d'années. Généralement pendant la durée d'une année plutonienne (12.500 ans terrestres).

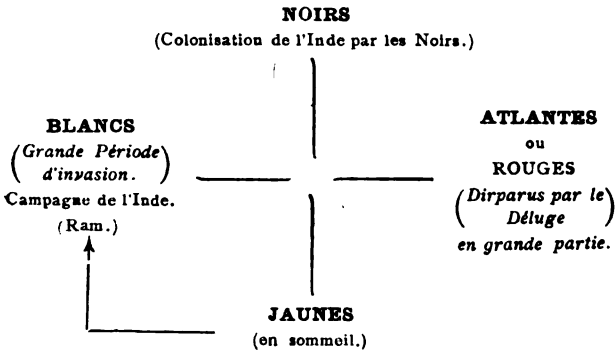
Ainsi quand, vers 10.000 avant Jésus-Christ, commença l'arrivée des blancs descendant du Nord (mer des Blancs) vers les forêts d'Europe, la civilisation était aux mains des Ethiopiens, qui, ainsi que le remarque si bien Saint-Yves, appelèrent les nouveaux venus des crachats « Pelasks ou Pélasges ».

Le crachat est, en effet, le seul point commun comme couleur entre le noir et le visage du nouveau venu.

A cette époque donc, les noirs dominaient, après avoir écrasé les Atlantes ou rouges, dominateurs de

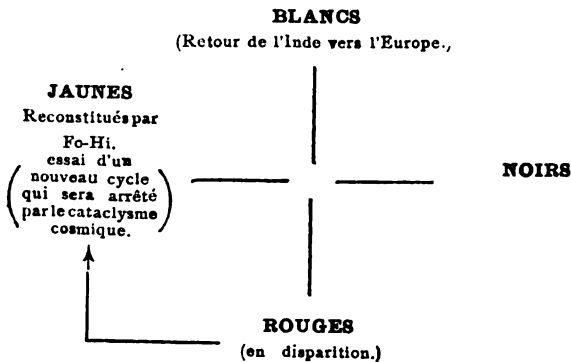
3° PÉRIODE ETIOPIENNE

(12.500 ans.)



4° PÉRIODE BLANCHE

(12.500 ans.)



a terre avant eux et dont une seule colonie s'était maintenue en Egypte (mer des Rouges). Les Atlantes

eux-mêmes avaient jadis vaincu des jaunes ou Lémuriens, dont quelques restes subsistaient dans la partie très orientale de la terre, autour de la Mer des jaunes.

A chaque changement de suprématie d'une race correspond un cataclysme cosmique qui transforme les continents terrestres.

Ainsi l'effondrement de la Lémurie (Océan Pacifique) avait vu naître au point opposé le continent des rouges (Amérique et Atlantique), mer des Atlantes. Tandis que plus tard l'effondrement de l'Atlantide fit sortir de la mer d'Europe les continents actuels.

En écrivant l'état successif des dominateurs de la terre, on peut donc dire :

Lémuriens, Atlantes, Ethiopiens Pélasges.

Atlantes, Ethiopiens, Pélasges, Lémuriens.

Ethiopiens, Pélasges, Lémuriens, Atlantes.

Blancs, Jaunes, Rouges, Noirs.

Les blancs, après avoir été les faibles de la terre, ont consolidé leur puissance par l'écrasement définitif du grand chef noir Daçarata à Ceylan (V. *Ramayana* et *Mission des Juifs*, de Saint-Yves).

Vainqueurs après leur exode d'Occident en Orient, les blancs reviennent de l'Inde vers leur pays d'origine, initiés par la vieille science des noirs et des jaunes. C'est ce courant Aryen de retour que les historiens contemporains prennent pour un courant de première origine.

Alors commence, pour la civilisation des blancs, la constitution des nationalités, chargées chacune d'évoquer une qualité spéciale de l'humanité, pour fondre

ensuite toutes ces qualités en un acquit définitif de la race blanche toute entière.

Ce n'est plus en 12.500 ans que se fait cette évolution secondaire, mais en 520 ans.

Chaque 520 ans environ, la domination passe, chez les blancs, d'un peuple à l'autre, en suivant les lois de remplacement par lesquelles a passé la race toute entière.

Une nation qui parcourt le cycle complet de ses destinées, d'après les recherches du capitaine Bruck, met 520 ans à atteindre sa période la plus haute d'élévation et 520 ans à redescendre progressivement.

Chaque période de 520 ans comprend 32 périodes de 16 ans, plus 2 périodes de 4 ans. Vérifions ces données au moyen de l'histoire.

En étudiant ce tableau de Bruck, on remarque d'abord que le centre de civilisation se déplace en suivant la marche du soleil par rapport à la terre, c'est-à-dire d'Orient vers l'Occident, ensuite que l'apogée de la civilisation et de la puissance, pour un peuple, correspond à l'arrivée du pôle magnétique sur sa capitale.

En poursuivant ce tableau, établi sur la période de 520 ans, on voit que le prochain très grand changement de capitale de civilisation arrivera vers l'an 2140 ou 2147, environ. Cela ne nous intéressera que comme réincarnés. Cherchons donc d'autres contrôles des dates.

Nous avons vu que chaque période de 520 ans comprend 32 périodes de 16 ans, plus 2 périodes de

PEUPLES CHEFS	CAPITALES	Chefs politiques des apogées.	Dates réelles du centre des apogées.	Durée de la période de la civilisation. Différence entre deux apogées successifs.	Date correspondante périodique, quinquennale du centre du règne.	Date du passage du pôle magnétique séculaire sur la capitale.
1. Babyloniens.....	Babylone.	Sémiramis.	— 2012	»	1600	1598
2. Egyptiens.....	Thèbes.	ésostris.	— 1474	538	1622	1613
3. Juifs.....	Jérusalem.	Salomon.	— 981	493	1599	1611
4. Grecs.....	Athènes.	Périclès.	— 436	545	1628	1624
5. Romains.....	Rome	Vespasien.	93	529	1641	1631
6. Franks.....	Metz.	Trajan.	613	520	1645	1646
7. Catholicité.....	Rome.	Pascal II.	1115	502	1631	1631
8. Franks.....	Paris.	Honorius II. Louis XIII (1).	1627	512	1627	1631
9. Franks.....	Paris.	Richelieu. Louis XIV (2). Colbert.	»	»	1663	1663
			Moyennes.....	529	1628	1628

(1) La participation de la France à l'apogée européen ou l'apogée gallicano-européen.

(2) L'apogée français pur.

4 ans, une au commencement, l'autre à la fin du cycle.

Ces périodes de 16 ans correspondent aussi à des changements dans la distribution des dominateurs de l'humanité blanche, et, par suite, à des peignées plus ou moins intensives des peuples entre eux.

	DATES RÉELLES	DATES MAGNÉTIQUES
Traité de Madrid	1526	1527
Id. de Crépy	1542	1543
Id. de Cateau-Cambrésis.	1559	1559
Id. de Mouçon	1626	1627
Id. de Bernevald	1631	1631
Id. de Prague	1635	1635
Id. des Pyrénées	1659	1659
Id. d'Aix-la-Chapelle . . .	1668	1667
Id. de Westminster	1674	1675
Id. de Nimègue	1678	1679
Id. de Ryswick	1697	1695
Id. d'Utrecht	1713	} 1715
Id. de Bade	1714	
Id. de Barrières	1715	
Id. de La Haye	1717	
Id. de Vienne	1738	} 1739
Id. de Belgrade	1739	
Paix honteuse de Paris . . .	1764	1763
Traité de Paris	1783	1783

En poursuivant la liste de ces dates données par la période de 16 ans, nous obtenons : 1783-1799-1815-1831-1847-1863-1879-1895-1911.

Chacune de ces périodes de 16 ans étant composée de quatre périodes de 4 ans, nous obtiendrons, en partant de 1863, les dates suivantes :

1863-1867-1871-1875.

1879-1883-1887-1891.

1895-1899-1903-1907.

1911-1915-1919-1923.

Les grands changements dans l'équilibre des humanités composant la race blanche se produisent à l'une de ces époques.

Nous pouvons tout de suite induire, des dates actuelles que le conflit russo-japonais n'est qu'un élément étranger dans l'évolution de la race et qu'il ne peut être que de faible durée. C'est en 1907 que quelque chose de plus grave peut arriver et surtout en 1911 ; mais n'anticipons pas et revenons à notre sujet.

Bruck établit la vie complète d'un peuple sur une période de deux fois 520 ans, ou mieux de quatre fois 260 ans.

Voyons ce que dit Bruck (*Manifeste du magnétisme du globe*) sur cette question :

« La situation générale de l'humanité, la position relative des peuples qui la composent, les principes rationnels d'histoire, de religioso-philosophie et de politique, c'est-à-dire des règles positives de conduite pour ces peuples, résultent directement du développement et du dépérissement des peuples destinés à se succéder comme initiateurs, civilisateurs et dominateurs à la tête de l'humanité.

Le développement de ces peuples se fait en deux périodes quinquaséculaires, que j'appelle le premier terme ; leur dépérissement lent, mais incessant et continu, dure le même temps ; je l'ai appelé deuxième terme, et l'histoire lui a donné le nom de Bas-Empire.

Rome a fait ses deux termes complets : le premier à Rome et le deuxième à Byzance.

Les Teutons également ont fait leur deux termes complets : le premier, frank, à Metz, et le deuxième, allemand, à Nuremberg.

La Rome catholique commence sa quatrième et dernière période.

La France a commencé sa troisième période ou a débuté dans son deuxième terme en 1848.

L'Angleterre entre dans sa deuxième et principale période, celle de l'initiation et de la conduite de l'humanité.

La Prusse fait son entrée en première période (1).

Telle est la situation générale de l'Europe aujourd'hui (1866). Elle précise la règle de conduite de chacun.

La première période de la Rome païenne, de -750 (1830) jusqu'à Zama en -202 (1862), fut celle de son développement préparatoire. Sa deuxième période, depuis -202 (1862) jusqu'en 330 (1878), fut celle de son gouvernement universel.

Dans sa troisième période (première comme empire d'Orient), l'empire gréco-romain d'Orient lutta avec avantage contre la destruction par dissolution.

Dans sa quatrième et dernière période, la destruction par dissolution de l'empire gréco-romain d'Orient marcha rapidement.

Dans chaque période séculaire-humanitaire, quatre peuples se trouvent donc en présence. Les numéros 1, 2, 3 et 4 en première, deuxième, troisième et qua-

(1) On voit que Bruck a pu annoncer, dès 1866, les victoires certaines de la Prusse.

trième périodes. Ces peuples constituent le noyau actif de l'humanité durant la période.

Tout ce qui se passe en dehors de ce noyau n'a qu'une importance secondaire.

Le numéro 1, hardi et agressif, cherche le mouvement et l'action, et ne rêve que bouleversements.

Le numéro 2, calme et fort, puissant et orgueilleux, égoïste et impérieux, rapporte tout à lui, ne voit que lui, domine et impose sa domination au loin par la force, si on lui résiste ; son rôle d'initiateur l'y oblige.

Le numéro 3, bien que plus calme, partage la domination et la mission initiatrice avec le numéro 2, auquel il reste supérieur en beaucoup de points, surtout dans le développement des intérêts matériels, au moins pendant la première moitié ascendante de la période. La supériorité du numéro 2 ne se manifeste définitivement qu'à travers la grande phase humaine et ne devient évidente qu'à l'apogée.

Le numéro 4, provocateur comme le numéro 1, ne rêvant que guerre et carnage, reçoit tous les coups et sort mutilé de toutes les bagarres de la période, à la fin de laquelle il disparaît.

C'est le numéro 2 régnant qui tue le numéro 4. Il est secondé dans sa tâche par les numéros 1 et 3.

Un nouveau numéro 1 se prépare durant la période, pour être prêt à prendre la place du numéro 4, au moment de la sortie de ce dernier du mouvement politique universel.

Les peuples 1 et 2, en premier terme, gagnent, et les

3 et 4, en deuxième terme, perdent forcément dans toutes les commotions politiques ou dans les luttes à main armée. Ces luttes développent et fortifient les peuples 1 et 2, en premier terme ; elles épuisent et détruisent les peuples 3 et 4, en deuxième terme.

Les peuples jeunes et vigoureux cherchent querelle aux vieux, par tempérament. Ils ont le sentiment de leurs destinées ; ce sentiment leur donne une grande confiance dans l'avenir. Ils semblent pressentir que les résultats définitifs leur seront favorables.

Modérer le besoin d'action du numéro 1 et l'orgueil du numéro 2 ; maintenir intactes le plus longtemps possible les forces physiques et morales du numéro 3 ; adoucir la chute du numéro 4, en amortissant les effets de cette chute : tels sont les principes essentiels de la politique rationnelle.

La Grèce effaça les derniers vestiges égyptiens, Rome dispersa les derniers débris juifs.

Les Franks commencèrent la destruction de la Rome païenne hellénisée.

La catholicité détruisit l'empire d'Orient.

La France détruisit le deuxième terme teutonique allemand.

L'Angleterre détruira la catholicité politique.

Voilà les grands traits de l'histoire.

La marche régulière de l'humanité exige l'accord des numéros 2 et 3, c'est-à-dire de ses principales forces physiques et morales.

L'univers entier ne peut rien contre le peuple 2. Il ne pourra donc rien, à plus forte raison, contre 2 et 3 ligüés ensemble.

Les quatre peuples qui ont successivement formé le noyau de l'humanité sont :

Dans la période	1	2	3	4
Grecque.	Rome.	Grèce.	Juifs.	Egyptiens.
Romaine.	Francks.	Rome.	Grèce.	Juifs.
Franque.	Catholiques.	Franks.	Rome.	Grèce.
Catholique.	France.	Catholiques.	Allemands.	Gréco-Romains.
Française.	Angleterre.	France.	Catholiques.	Allemands (Autriche).
Anglaise.	Prusse.	Angleterre.	France (1848)	Catholiques.

*
**

La Russie.

Quel est le peuple qui, lentement, s'éveille de la vie de sommeil vers la vie de grandes luttes politiques ? Quel est le peuple d'Europe qui n'a pas encore agi suffisamment sur les autres et qui malgré lui sera appelé à le faire : c'est le peuple russe, qui est en ce moment dans l'état où était le peuple prussien il y a un siècle.

Or, le peuple russe est appelé à entrer en ligne et à occuper dans le tableau des évolutions la place chiffrée par le nombre 1.

Cet événement se produira quand la papauté sera sur le point de disparaître, quand l'Angleterre aura été vaincue par l'Allemagne, alliée soit à la France, soit plutôt à la Russie.

L'écrasement de l'Angleterre marquera l'entrée de la Russie en pleine activité.

Il faut donc ajouter la ligne suivante au grand tableau précédent :

Dans la période	1	2	3	4
Anglaise	Prusse	Angleterre	France	Catholiques
Prussienne	Russie	Prusse	Angleterre	France
Russe	France et Union latine	Russie	Prusse	Angleterre

(D'après les prophéties, en effet, la France, unifiée

par l'Union latine, doit refaire encore un nouveau et très brillant cycle.)

La situation de la Russie doit influencer sur le courant magnétique terrestre qui la traverse, car nous trouverons dans presque toute son histoire une différence, presque toujours identique, entre les événements historiques et les dates magnétiques. Cette différence est de deux ans en moyenne.

En commençant l'histoire de la Russie contemporaine au règne de Michel Romanow, nous trouvons 1613, alors que la date magnétique seizennale est 1607 et la date quadriennale 1611.

De même, Pierre le Grand nous donne 1689 alors que la date magnétique est 1687.

Paul I^{er}, 1796 (date magnétique, 1799).

Alexandre I^{er}, 1801 (date magnétique, 1799).

Nicolas I^{er}, 1825 (date magnétique quadriennale, 1823).

Alexandre II, 1855 (Sébastopol) (date magnétique quadriennale exacte, 1855).

Alexandre III, 1881 (date magnétique, 1879).

Nicolas II, 1894 (date magnétique, 1895).

Si nous nous occupons des augmentations du territoire de l'Empire depuis 1800, nous verrons les dates suivantes :

Mingrélie (1803, date magnétique quaternaire).

1807. Fin de l'annexion du Caucase (administrative).

1813. (Traité de Gulistan avec la Perse) (date magnétique, 1815).

1815. Grand-duché de Varsovie érigé en royaume de Pologne.

1829. Paix d'Andrinople (date magnétique, 1831).

1858-61. L'Amour (date magnétique, 1863).

1866. Turkestan (date magnétique, 1863).

1868. Samarkand (date magnétique qujt., 1867).

1871. Conférence de Londres (ouverture de la mer Noire à la flotte russe).

1875. Échange du sud de l'île Sakhaline avec le Japon.

1877-78. Guerre turco-russe (Kars et Batoum) (date magnétique, 1875).

La date magnétique de la guerre actuelle de la Russie et du Japon est une date quaterne, 1903, dérivée de la date seizennale 1895.

Cette date correspond avec celle de la guerre avec les Turcs en établissant les périodes quaternaires suivantes :

1877-1881-1885-1889-1893-1897-1901-1905. Ces dates sont toutes différentes de deux ans des dates magnétiques qui se comptent par quatre ans à partir de 1879.

De ces diverses considérations nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° La Russie étant en période de croissance et luttant contre un peuple artificiellement ressuscité, ne peut subir que des échecs partiels destinés à lui faire reconnaître ses points faibles. Elle est assurée de la victoire finale ;

2° La guerre actuelle ne durera pas plus d'un an et

sera sans doute terminée au plus tard en 1905, car son analogue de 1877 a été terminée en 1878 ;

3° C'est en 1911 que la Russie aura à soutenir un très grand effort, et, comme il y a une différence de deux ans, pour les grands événements de ce pays, on peut fixer à 1909 le début de cette crise où il faudra faire un immense effort couronné encore de succès ;

4° Enfin, ce qui établit encore l'analogie des années 1877 et 1904, c'est l'addition de leurs nombres constituants :

$$1877 = 23 = 5.$$

$$1904 = 14 = 5.$$

Mais il ne faut pas que la race blanche méprise le péril jaune. Il existe et la défaite du Japon, arrêtée par la diplomatie avant sa terminaison, n'aura servi qu'à précipiter les événements.

Il est écrit que les jaunes envahiront l'Europe avant d'être définitivement broyés.

Il ne fallait pas aller détruire à coups de canon l'œuvre de Fo-hi et de Confucius.

Il ne fallait pas laisser non plus détruire les Républiques Boers.

On ne récolte que les graines que l'on a semées, avec de larges intérêts. Si l'on sème une mauvaise graine, il ne faut pas accuser le ciel quand la graine se multiplie dans les fruits et infecte le champ du bon grain.

Nous avons voulu traiter pour nos lecteurs cette question de la crise actuelle, et ils pourront maintenant faire eux-mêmes d'autres calculs aussi et même plus intéressants.

PAPUS.

UN SECRET PAR MOIS

Voici un secret pour faire à peu de frais une belle encre d'or dont on pourra se servir pour écrire ou peindre. Prenez des écorces jaunes d'oranges. Nettoyez-les bien dans l'intérieur et broyez-les soigneusement dans un mortier. Mélangez avec à peu près la même quantité de soufre bien jaune. Battez bien de façon à en faire une poudre. On place cette poudre dans une fiole de verre qu'on laisse 8 à 10 jours dans un lieu humide. Après quoi, on retire la fiole et on distille au bain-marie.

LES SCIENCES DIVINATOIRES

La Volonté.

Ce qui différencie l'occultisme et ses enseignements de la science moderne, c'est surtout sa façon synthétique de voir les choses. Partout où la science physique ne verra que des détails, l'occultisme trouvera la loi synthétique qui les unit. Ainsi, si la psychologie moderne définit assez bien la Volonté ; si la graphologie, qui commence à triompher à peu près partout, a trouvé quelques signes qui la révèlent dans l'écriture, nous pouvons grâce aux méthodes de l'occultisme, établir une loi générale. Nous dirons que l'homme étant un tout, nous devons pouvoir par un seul signe déterminer tous les autres. En examinant une écriture, nous devons pouvoir décrire dans ses grandes lignes la main qui a tenu la plume.

Connaissant cette main, elle doit nous suffire pour décrire le teint du visage, la forme du nez, la démarche, etc. En un mot, la même impulsion intérieure doit déterminer des manifestations extérieures analogues.

D'après l'occultisme, toute loi établie *a priori* doit être vérifiée par des faits qu'il faut découvrir ensuite. C'est ce qui se passe pour les sciences divinatoires. L'observation a fait voir que la loi ci-dessus énoncée se vérifie facilement. Notre intention est d'étudier les principales manifestations extérieures des impulsions, sentiments ou idées de l'homme intérieur.

Commençons aujourd'hui par la Volonté. La Volonté peut être considérée comme un frein chargé de modérer les mouvements des instincts, des passions ou des pensées.

Elle se manifeste très différemment d'après les tempéraments. Ainsi le lymphatique aura une volonté de support, calme, corporelle pour ainsi dire; le bilieux sera le volontaire pur, sa volonté sera très forte et réfléchie.

Le sanguin aura une volonté impulsive, toute d'action et sa volonté sera vive, mais moins soutenue; le nerveux, enfin, aura une volonté toute intellectuelle, toute d'intention qui se réalisera difficilement.

Les signes graphologiques de la Volonté sont les diverses barres ou traits horizontaux et la plus ou moins grande rigidité des lignes. La volonté de support se lira dans les *t* barrés en retour. La volonté très forte se verra dans les *t* barrés en massues, la volonté d'action corporelle se traduira par des barres fortes et ascendantes. Enfin la volonté d'action intellectuelle sera facile à reconnaître aux barres, très longues, fines et parfois descendantes. Notons que le tempérament lymphatique omettra souvent les barres du *t*.

Dans la main, la volonté sera révélée par une ligne de tête ferme et bien tracée et par la première phalange du pouce (phalange onglée) longue. La main sera dure et froide au toucher, les doigts légèrement noueux.

Le teint du visage sera foncé, sombre, les yeux profonds et dominateurs, le menton saillant, le front large. Mais ce n'est pas tout; la volonté se reconnaît encore à la démarche, qui sera composée de grands pas lents, ou de grands pas rapides d'après le tempérament bilieux ou sanguin; on peut reconnaître encore cette faculté à la voix, à la diction qui sera brève, un peu sèche et emphatique, au style qui sera surtout un récit d'action, etc. On le voit, tout dans l'homme extérieur vient indiquer le sentiment intérieur qui l'anime et, comme tout se tient, on comprend qu'il suffit par exemple de voir la première phalange d'une main pour dire que les *t* seront barrés dans l'écriture, que le nez sera convexe et la marche accentuée, etc.

G. PHANEG.

BIBLIOGRAPHIE

Spiritualisme Théosophique, par V. HORION (Liège, Imp. J. Pierre).

C'est un mélange d'idées spirites et d'enseignements empruntés au bouddhisme exotérique qu'on appelle, je ne sais pourquoi, Théosophie. Ce petit livre contient des idées très justes, des pensées vraiment d'un spiritualisme élevé, par exemple celles-ci : « C'est de l'oubli du moi que procèdent les anges de lumière. On devient heureux par le fait même qu'on fait le bien, sans en attendre une récompense ; on n'est vraiment libre que quand l'Esprit n'est plus affecté par aucune contingence, alors même qu'il en subit les lois par le milieu où il est incarné. Il faut redevenir simple comme un enfant avec une volonté d'homme. »

Ce sont là de véritables enseignements initiatiques et vivants qui démontrent de la part de l'auteur des intuitions remarquables du *Plan de vie*. Espérons qu'il les conservera, les augmentera même et que Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, lui permettra de voir l'erreur panthéiste que révèlent des phrases telles que les suivantes :

Chacun de nous et chaque chose est la divinité manifestée. L'individualité est la divinité elle-même manifestée sous la forme de chacun de nous. Il y a aussi d'autres idées difficiles à admettre, entre autres celle que certains êtres à formes animales peuvent être en avancé sur d'autres êtres à forme humaine. Vivant en même temps qu'eux sur terre, c'est toujours la même erreur. On confond l'évolution du corps physique et l'involution de l'âme. L'homme, si bas qu'il soit, possède une âme immortelle, douée de la conscience et personnelle. Si parfait qu'il soit, un animal n'a qu'une parcelle de l'âme collective de la race. Le Panthéisme est un des chemins que parcourt l'homme dans son évolution. Je souhaite que l'auteur de cette brochure soit bientôt sur le chemin, et voie se lever l'aurore qui dissipera les derniers voiles.

* *

Paradoxes philosophiques, par Mme ANNA WALLENBERG (Librairie de l'Art indépendant, Paris).

Depuis longtemps je souhaitais pour les spirites un livre

basé sur leurs doctrines, parlant leur langage mais leur montrant en même temps le chemin qui les ramènera à l'idée chrétienne dont un si grand nombre s'est écarté. Le plus grand défaut de la doctrine spirite, qui s'adresse très souvent à des personnes que l'enseignement matérialisé des prêtres chrétiens a détourné du Christ, est de confondre l'idée religieuse avec les hommes chargés de la représenter. Beaucoup arrivent vite à ne prier que les Esprits. Je ne dis pas que c'est général, mais c'est très fréquent.

Il était donc très utile de leur rappeler que le Christ et son enseignement peuvent être suivis sans l'intervention d'aucun clergé et que c'est la seule voie qui puisse ramener les spirites vers la connaissance réelle de l'invisible, de ses lois et de l'existence spirituelle après la mort physique. Le premier chapitre passe en revue le monde tel qu'il est, constate que l'humanité, malgré sa prétendue science, n'a fait que des pas de tortue vers le progrès. Rien n'a été changé dans les misères humaines. Les religions, au lieu de se fondre en une seule religion d'amour, se disputent entre elles. La maladie nous écrase et nous ne voyons pas que le meilleur remède serait souvent de s'oublier soi-même, et surtout de reconnaître qu'il faudrait guérir les maladies de l'âme d'abord ; après quoi celles du corps disparaîtraient.

L'auteur constate ensuite que le socialisme est basé sur l'orgueil bien plus que sur le besoin réel, et qu'il faudrait changer les âmes, non les institutions.

L'origine du mal est après cela étudié. Il y a dans les théories de l'auteur un mélange de ce mysticisme un peu spécial, dont Nathanael nous donnait jadis quelques échantillons, de spiritisme et quelques reflets des enseignements de Bœhme. Dans des pages pleines de foi radieuse, l'existence de Dieu, la Providence sont étudiées. L'ouvrage se termine par quelques idées sur la réincarnation et des méditations sur certains passages de l'évangile : la nécessité de l'obéissance, le péché considéré comme cause de toutes nos souffrances, la Rédemption, enfin la Foi et l'Amour. Voici les dernières lignes de ce livre que tous les spiritua-listes approuveront sûrement :

« Soyez surs que toute la valeur de la Vie terrestre consiste dans la foi en l'existence éternelle en haut comme en

bas, avant comme après. La conséquence en devient la certitude de la rémission finale des péchés et d'une Vie de félicité et d'éternité. »

Les vibrations de la vitalité humaine, par le docteur H. BARADUC (Paris, J.-B. Baillière et fils).

Dans ce livre, le docteur Baraduc donne les résultats sinon définitifs du moins très complets de ses travaux sur la biométrie humaine, qui durent depuis plusieurs années déjà. Nos lecteurs savent qu'il a publié sur cette question d'importantes études telles que des communications sur la biométrie et la mensuration des vibrations de la vitalité humaine (1891). La Force vitale, notre corps fluide, sa formule biométrique (1893), enfin l'âme humaine (1896). Le livre que le docteur Baraduc présente aujourd'hui au public synthétise et complète tous ces travaux. Au point de vue occulte, la double découverte de l'enregistrement photographique des radiations humaines et de la mensuration des vibrations est très importante, car venant s'ajouter aux recherches de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité, elle prouve d'une façon absolue la réalité des enseignements traditionnels sur le corps astral.

Le présent ouvrage commence par donner tous les renseignements nécessaires pour la pratique de la biométrie. L'instrument physique appelé le biomètre est d'abord décrit, puis l'interprétation, la lecture des chiffres est enseignée. Enfin la méthode permettant de mesurer les mouvements de la vie, à l'aide des mouvements giratoires imprimés à l'aiguille de l'appareil, est clairement et minutieusement donnée. Il m'est impossible d'en faire ici même un résumé. Je ne puis qu'engager tous les sensitifs, les névrosés surtout, à lire et à étudier eux-mêmes, car c'est pour eux très important.

Le chapitre III traite de l'orientation durant la prise des formules. Dans le chapitre suivant l'auteur étudie la polarisation du mouvement vital, la classification des formules dont le sens général donne le tempérament. Nous abordons ensuite la signification de la Vibration en général, les différences provenant de la longueur des arcs de cercles et l'application de toutes ces données au corps et au cerveau humain. Notons la curieuse expérience faite sur une

statue du musée Guimet ; un brahme en vision astrale, rendant scientifiquement compte de la signification des positions des pieds, des mains et des forces cosmogoniques qu'elles représentent.

Voici maintenant la partie la plus intéressante pour les occultistes. Le corps fluïdique, sa forme, ses influences, ses vibrations sont parfaitement étudiées.

L'explication des facultés occultes de l'être humain est, pour ainsi dire, mathématiquement donnée. A noter ici une tendance de l'auteur vers la tradition orientale mitigée par ses idées chrétiennes.

L'application des théories de décondensation électro-fluïdique, cérébrale et de chromothérapie aux maladies nerveuses est aussi très curieuse, très intéressante, et ces procédés devraient être au moins essayés par tout médecin digne de ce nom.

L'ouvrage se termine par une étude très documentée sur les bonnes et mauvaises influences, les bons et mauvais fluides, qui n'est plus médicale, mais purement occulte.

En résumé, ce livre d'une importance capitale, intéresse les malades, les médecins et les occultistes, dont il prouve expérimentalement les théories. Quelle que soit sa tournure réellement scientifique, je doute fort qu'il puisse conquérir les savants officiels de nos jours. Il contient encore trop de mysticisme, de théories occultes, pour qu'ils l'admettent. Mais il constituera une des premières bases sur lesquelles s'édifie lentement la science de l'avenir.

G. PHANEG.

REVUE DES REVUES

Rosa alchemica, numéro de janvier, continue le travail de HOLLIVET CASTELOT sur la science alchimique.

Il étudie cette fois la médecine spagyrique et établit que son histoire est attachée à celle de la Philosophie hermétique et de l'alchimie. A noter le scepticisme qui fait dire à l'auteur que le domaine de l'Astral, cet espace peuplé d'anges et d'êtres fantastiques, ne diffère pas beaucoup des naïves superstitions de nos ancêtres ! Il est vrai qu'il consent, quelques lignes plus loin, à ce que la science future

prouve par des faits certaines doctrines de l'enfance de l'homme. M. Jollivet saura certainement un jour que même pour la Science la plus rigoureusement précise, il y aura toujours quelque chose d'incompris, d'inconnaisable que, seule, l'intelligence du cœur pénétrera par sa supériorité sur ce que l'Homme appelle orgueilleusement sa raison. La revue publie aussi une traduction du superbe discours de Crookes, intitulé : « Les théories modernes sur la matière. » C'est un article qu'il faut lire. A étudier aussi un travail qui donne de bonnes recettes d'expérimentation et quelques vieilles recettes alchimiques.

Le Progrès spirite, numéro de février, donne une étude de L. de Faget sur la destinée humaine et l'action divine. Félicitons l'auteur d'avoir compris que par la prière, c'est-à-dire l'union de la volonté humaine et de la Providence, l'homme peut triompher de l'aveugle destin. L'invisible qui a dicté les conseils sur la prière me permettra de ne pas être de son avis. Pour moi, la prière ne peut pas consister « à concentrer fortement sa pensée et, une fois la pensée pour ainsi dire dans la main, à l'envoyer vers le but qu'on veut atteindre ».

La première chose à savoir, c'est que la prière, si elle est réelle, ne dépend pas de nous. Il faut des conditions bien trop difficiles à atteindre et il est nécessaire que cela nous soit donné. Ensuite notre volonté, bien loin d'être active, doit se soumettre à la volonté du Ciel, comme l'indique le Pater, qui met la phrase : Que ta volonté soit faite avant les demandes qui suivent. Par contre, j'approuve le paragraphe où il est dit que l'âme comme le corps a besoin de nourriture et qu'il ne faut pas attendre, pour prier, les grandes crises, les grands désespoirs.

A blâmer aussi cependant la fin, qui semble conseiller de ne pas essayer la prière vraie, sous prétexte que Dieu est inaccessible. Il y a là un danger. A citer dans la revue un article sur les rayons N, et quelques faits intéressants.

La Vie nouvelle publie (numéro du 3 janvier) un travail sur la Phrénologie, que mon incompetence absolue m'empêche de discuter. Un article sur le radium étudié surtout au point de vue médical par le docteur Foveau de Courmelles. — A lire aussi la continuation des théories de Carl du Prel sur l'âme. Rappel d'une des pensées du corps astral : La

souffrance que ressent un amputé dans le membre absent. E. Bosc résume certaines traditions curieuses sur les Esprits du vent. Un glossaire des termes de la Théosophie rendra des services aux étudiants qu'intéressent ces théories orientales. Il est continué dans le numéro du 7 février, qui publie aussi un roman dit ésotérique par M. A. B.

La Revue scientifique et morale du Spiritisme continue l'étude sur l'expérimentation de la Pensée. M. Delanne parle cette fois de la force psychique et du Périsprit. Le corps astral y est bien présenté comme conservateur des formes. Les théories modernes sur la matière, la radio-activité, les radiations humaines sont bien résumées et leurs différences avec la force psychique clairement démontrées. Félicitons la revue d'avoir publié ces pages charmantes de Flammarion sur *la Vie universelle et éternelle*, extraites d'un ouvrage intitulé *l'Astronomie des Dames*. On sent passer dans cet extrait le souffle de vrai spiritualisme qui doit animer tout l'ouvrage et on est heureux de voir un savant affirmer que « des quintillons de kilogrammes de matériaux ne représentent ni la terre, ni aucun monde..... Ce qui constitue un astre complet, c'est la cité de la vie ! »

A lire encore dans cette très bonne revue un récit de phénomènes étranges observés en Australie dans d'excellentes conditions de contrôle. Des objets rares : oiseaux vivants, médailles de Ptolémée, anciennes monnaies égyptiennes, etc., sont apportés, le médium ayant aux mains de gros gants de boxes et étant enfermé dans une cage ! Si ces expériences avaient été signées en toutes lettres, elles auraient été vraiment parfaites en tous points. — M. Becker étudie les idées de M. l'abbé Loisy et s'étonne à juste titre de voir que l'abbé puisse juger le Christ avec sa raison humaine, et reconnaître en même temps sa Divinité. Je n'ai pas le droit de dire ma pensée sur un pareil sujet, qui fait hésiter les maîtres eux-mêmes ; je dirai seulement qu'à mon sens l'abbé Loisy doit avoir bien souffert avant d'arriver à *pouvoir* écrire ce qu'il a écrit.

La Revue spirite. — M. Grimard y continue son travail sur les Dieux des Philosophes. — Quelques louanges qu'il fasse de Leibnitz, il conclut, avec raison selon moi, que pas plus que Descartes, Malebranche et Newton, il n'arrive

à nous présenter une idée acceptable de Dieu. Kant, Hegel, Fichte le laissent également dans l'embarras, et c'est encore ailleurs qu'il faut chercher Dieu.

Senet continue à étudier l'évolution de l'idée religieuse. Il fait un historique rapide des débuts du christianisme et appuie avec raison sur ce fait que, quelques critiques que puissent adresser les nationalistes aux évangiles, il ne reste pas moins établi un fait surprenant : c'est l'influence énorme des idées du Christ sur le monde influencé, propagée par des hommes d'humble extraction et sans instruction. — La revue donne aussi l'inévitable article sur le radium qu'on trouve partout ; Vieilles Notes, par L. David ; quelques renseignements sur le médium anglais Peters, une critique bien faite de l'ouvrage du docteur Grasset, et une revue de la presse profane pour 1903, sur les questions spirites.

Dans *l'Echo du merveilleux* du 1^{er} février, G. Méry discute beaucoup le mérite de *la Sorcière*, le nouveau drame de Sardou, au point de vue historique et consacre quelques pages fort bien écrites à faire observer, à ceux qui s'emballent sur l'inquisition et les procès de sorcellerie, que les inquisiteurs n'étaient probablement pas au courant des découvertes scientifiques récentes et ne pouvaient avoir notre mentalité. Dans ces conditions, il faut commencer, quand on veut comprendre une époque, par se placer en esprit dans le milieu social de cette époque. Ce n'est certes pas facile, mais c'est indispensable pour éviter les faux jugements. Les voyantes consultées au sujet de *la Vienne* font le sujet d'un article de René Le Bon. On y verra des opinions contradictoires. J'ai confiance en celle de « Julia » qui, elle, voit tout perdu, navire et équipage. A lui aussi un compte rendu d'un livre intitulé *le Merveilleux au pays Gallo*, par A. Orain, les prédictions de Mme de Thèbes, une lettre du docteur Baraduc réclamant la priorité sinon pour les plaques photographiques fluidiques, au moins pour la méthode radio-photographique humaine et la continuation de la correspondance de Naundorf.

Parmi les revues étrangères reçues, citons une nouvelle revue espagnole intitulée *Alma* (l'Ame), qui a pour but de

faire partager à ceux qui en voudront la part de vérité que peuvent posséder ses fondateurs.

Le Psycho-Therapeutic Journal, revue de langue anglaise consacrée à l'étude rationnelle du mesmérisme, de l'hypnotisme et de la « science mentale », publie plusieurs intéressantes études parmi lesquelles je remarque quelques indications physiologiques bonnes à observer, pour respirer, respiration profonde et par le nez, tous les matins pendant quelques instants. J'ajouterai que cela peut être fait à condition de n'avoir en vue aucun entraînement astral, auquel cas ce serait dangereux.

Le Light de janvier présente comme toujours un grand intérêt. J'y remarque surtout un article sur le médium Rothe. L'auteur raconte la vie de cet excellent médium, qui dès l'enfance voyait les Êtres de l'« Au-delà ». Des fleurs se matérialisaient près d'elle avant même qu'elle eût entendu parler de la possibilité du fait. C'est toujours ou au moins souvent la même chose : médiumnalité excellente dans les débuts, et par la suite voulant produire des phénomènes envers et contre tout, le médium se laisse entraîner à frauder.

A citer également une analyse du livre de Myers, intitulé : *Personnalité humaine*. J'y note avec plaisir que Myers était arrivé à expliquer les faits de télépathie, non plus par une action de cerveau à cerveau, mais par une véritable dissociation de l'Être humain.

Dans un article sur les matérialisations, un correspondant du *Light* rappelle les inoubliables expériences de Mme d'Espérance et surtout les faits dus à Yolande. Un petit entrefilet attire aussi mon attention, parce que j'ai eu souvent cette pensée. « Pourrais-je faire remarquer, dit un correspondant qui signe Pax, combien est grande la proportion des spiritualistes qui ne se basent pas sur les principes du christianisme ? » Si nous travaillons tous au nom du *Verbe fait chair*, nous pourrions sûrement avoir plus de succès et convaincre davantage les matérialistes. — Dans le numéro de février, à remarquer des extraits intéressants sur les phénomènes extraordinaires du médium Bailey, en Australie. On sait que les objets « apportés » sont très rares et que le médium serait sûrement dans l'impossibilité de se les procurer. — Excellent article à citer

aussi sur la foi qui sauve et un compte rendu d'une séance donnée à Paris par Peters. Les faits ne sont pas des plus étonnants et ont été acceptés avec une certaine légèreté. Dans le même journal, numéro du 7 février, continuation de l'article sur les phénomènes d'apport obtenus en Australie, une étude très documentée sur le spiritualisme et la théosophie. Plusieurs bonnes expériences psychométriques.

En dernière heure, je reçois le numéao de l'*Echo du Merveilleux* du 15 février. J'ai eu bien souvent l'occasion de louer ici le bon sens de G. Méry. Je ne pourrai pas en dire autant aujourd'hui. Son essai de réfutation des théories spirites me paraît plutôt faible, pour la bonne raison que les mauvais résultats des communications spirites viennent bien plus souvent de nous que des esprits. C'est notre faiblesse, nos facultés peu développées et surtout les mauvais moyens employés, qui sont cause de l'impression d'erreur, de trouble constatée dans la plupart des expériences. Ce n'est pas une raison pour voir dans tous les esprits des *démons*. — Bon article de R. Le Bon qui a été consulter les voyantes sur la guerre russo-japonaise.

En résumé, succès des Japonais pour commencer et victoire finale des Russes. Intervention de la France et de l'Angleterre menaçante, mais pourra être évitée. La guerre durera de trois mois à un an. — A lire également une lettre intéressante sur le miracle de saint Janvier à Naples, un phénomène de lévitation moderne constaté chez un sorcier. Un article sur une pierre de La Salette qui, fendue en deux, laisse apercevoir une tête d'homme à longue barbe couverte d'une espèce de couronne.

Le monde occulte continue l'étude de Jallarestan dont j'ai déjà parlé. Les théories des magnétiseurs, des hypnotiseurs de l'Ecole de Nancy et de celle de la Salpêtrière sont bien étudiées. Félicitons surtout cette *Revue* de son index raisonné des revues de langue française ; c'est là une innovation heureuse.

G. PHANEG.

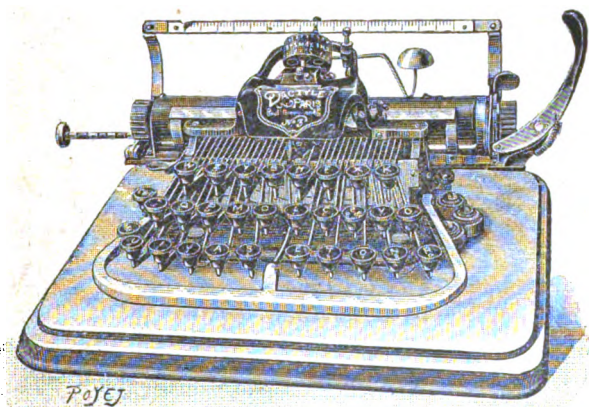
Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

LA MACHINE A ECRIRE

La Dactyle

46, Boulevard Haussmann, PARIS



coûte moitié moins cher et fait mieux tous les travaux que les autres machines. Elle est plus légère et plus solide qu'aucune autre, ne demande pas de réparations coûteuses et permet de changer de caractères.

PRIX : 250 francs et 300 francs

Les Amateurs Photographes qui
ont une fois employé

LE PHYSIOGRAPHE

ne s'en défont jamais, car c'est
l'appareil le plus parfait, le seul
reproduisant vraiment la Nature
et les personnes à leur insu.

Demander le Catalogue et les condi-
tions de paiement spéciales pour
les lecteurs de *l'Initiation* :

1, Avenue de la République, PARIS,

Quand vous vous serez ennuyé à
l'indigeste lecture des journaux
ordinaires,

LISEZ

Le GIL BLAS

(DIRECTION PÉRIVIER-OLLENDORF)

et vous vous distrairez.

Il est toujours spirituel !

On ne peut faire un véritable
Paysage panoramique qu'avec un
Objectif tournant. Le meilleur
marché et le plus précis des Appa-
reils de ce genre est le

KODAK

Panoramique.

EASTMAN KODAK

5, Avenue de l'Opéra, 4, Place Vendôme,
PARIS

P. Pontieux

33, Rue de l'Arcade
PARIS

Envoyer dix questions et un
mandat de 3 francs pour recevoir
les réponses psychiques.

Pontieux reçoit de midi à
cinq heures, tous les jours.

La Machine à écrire :

La DACTYLE,

46, Boulevard Haussmann, Paris,

coûte moitié moins cher et fait
mieux tous les travaux que les
autres machines. Elle est plus
légère et plus solide qu'aucune
autre, ne demande pas de répara-
tions coûteuses et permet de chan-
ger de caractères.

PRIX : 250 fr. et 300 fr.

Photographes !

Essayez une fois
les Pellicules françaises,

ÉMULSION LUMIÈRE

Elles reproduisent les Nuages,
même avec les OBJECTIFS les plus
communs.

ELLES SONT SANS RIVALES !

La VIE NOUVELLE

O. COURRIER, à Beauvais

est un journal hebdomadaire de
propagande spiritualiste que nous
recommandons tout spécialement à
nos lecteurs.

Demandez un numéro spécimen
servi gratuitement.

UNE OFFRE REMARQUABLE
Un HOROSCOPE d'Essai
pour 2 francs

Afin de convaincre les sceptiques et les
incrédules que l'Astrologie est une vraie
science, nous offrons de rembourser l'ar-
gent si l'Horoscope ne donne pas entière
satisfaction. Pour recevoir cet horoscope
sous pli cacheté, envoyez l'heure, la date
et le lieu de votre naissance, avec un
mandat ou bon de poste de 2 francs (en
timbres-poste 2 fr. 25) à M. MIEVILLE,
8, rue Saint-Simon, Paris.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

63^{me} VOLUME. — 17^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 7 (Avril 1904)

A nos lecteurs (p. 1)..... **N. D. L. R.**

PARTIE EXOTÉRIQUE

Un Secret par mois (p. 2)..... **J. Phaneg.**

Les sciences divinatoires. L'intuition (p. 3 à 4)... **J. Phaneg.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Un phénomène de matérialisation (p. 5 à 8)..... **Cap^{me} Volpi.**

Clef symbolique des Saintes Écritures (p. 9 à 38) **Ch. Byse.**

Livre des secrets de la nature ou de la quintessence
(traduit de l'arabe) (suite) (p. 39 à 49)... **Ange Bossard.**

L'art occulte (suite) (p. 50 à 61)..... **Tidianeug.**

Commentaire de Marsile Ficin (suite) (p. 62 à 73) **D^r Saïr.**

PARTIE INITIATIQUE

La kabbale pratique (suite) (p. 74 à 84)..... **Eckarthausen.**

PARTIE LITTÉRAIRE

Les nuages (p. 85 à 86)..... **Mahot Dutreb.**

Pour la mort de l'amiral Makharof (p. 87)..... **O. de Bézobrazow.**

Ordre martiniste. — Conférences spiritualistes. — Revue des Revues
— Bibliographie. — Nécrologie

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI°. Téléphone — 818-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

A NOS LECTEURS

CRÉATION DE LA LIBRAIRIE INITIATIQUE

Il est utile qu'une revue technique paraissant depuis de longues années puisse offrir à ses lecteurs et abonnés des avantages spéciaux, résultat d'une longue expérience.

Aussi nous sommes-nous décidés à demander à un des anciens amis de notre cause, le Professeur Durville, de prendre la direction de LA LIBRAIRIE INITIATIQUE, que nous sommes heureux de voir naître dès aujourd'hui : 23, rue Saint-Merri, Paris. Grâce à l'activité bien connue de Durville, la librairie initiatique ajoutera ses efforts à ceux de la librairie du Magnétisme, pour le plus grand profit de tous nos lecteurs.

« L'Initiation » apporte à la nouvelle librairie l'appoint de ses publications déjà nombreuses et de ses tirages spéciaux si appréciés par sa clientèle particulière.

Nous dirons prochainement à nos lecteurs les primes remarquables et les réductions de librairie dont la nouvelle combinaison leur permettra de profiter.

Nous tenons, en terminant, à remercier notre ami Chacornac de son excellente gestion, et nous nous adresserons toujours à lui pour les recherches bibliographiques des anciens ouvrages.

LA DIRECTION.



PARTIE EXOTÉRIQUE

UN SECRET PAR MOIS

Voici un secret qui pourra être utile à ceux de nos lecteurs qui ont la bonne habitude de se promener dans les bois. Prendre une assez grande quantité de feuilles de frêne, en extraire le suc et le mélanger avec du bon vin blanc dans la proportion d'un demi-verre de suc pour un litre. Conserver les feuilles. Dans le cas d'une morsure de serpent, comprimer la plaie le plus possible, la laver soigneusement, tremper quelques feuilles de frêne dans le vin préparé comme il est dit ci-dessus et en couvrir la plaie. Bander fortement et boire un verre du vin blanc préparé. Ce remède a été expérimenté.



Les Sciences Divinatoires

L'INTUITION

L'intuition est une faculté précieuse qui voit souvent plus juste et a plus de portée que le raisonnement le plus fort. Il y aurait des milliers d'exemples à citer pour prouver notre dire. Nous considérons l'intuition comme un reste des facultés supérieures de l'homme avant sa chute. Cette faculté, beaucoup plus développée chez la femme, a été sinon détruite, du moins bien diminuée chez l'homme par son éducation. Néanmoins, bien que nous admirions cette qualité, il ne faut pas oublier que si le raisonnement à outrance conduit au sophisme, l'intuition exagérée conduit au paradoxe. L'être le mieux armé sera donc celui en qui nous découvrirons un équilibre entre les deux manifestations de l'âme.

Voyons maintenant à quels signes extérieurs nous pourrions reconnaître cette faculté :

Dans l'écriture, l'intuitif semble vouloir, par des mouvements sautillants de sa plume, imiter les impressions rapides qui se succèdent dans son cerveau : il séparera donc les lettres les unes des autres, complètement s'il y a exagération de la faculté, et moyennement si elle est au contraire équilibrée. L'intuition ira souvent de pair avec l'impressionnabilité nerveuse, quoiqu'elle puisse se trouver aussi dans l'écriture droite qui indique l'insensibilité. Dans

la main qui a tracé une telle écriture nous trouverons sûrement des doigts longs et lisses avec quelques nœuds ; s'il y a équilibre entre l'intuition et le raisonnement, la ligne d'intuition sera colorée, longue et bien tracée, souvent aussi le mont de Vénus (sensibilité, affectivité) et le mont d'Apollon (l'art) seront développés. Les gestes de l'intuitif seront le plus souvent assez développés mais tremblants, son teint sera transparent et rosé, sa voix vibrante, aiguë, grave parfois dans les finales ; sa démarche sera composée de pas courts et précipités. — On le reconnaîtra aussi à son style imagé, à sa tendance à raconter ses actes, à ses goûts révolutionnaires. Enfin les intuitifs aimeront surtout les couleurs vertes, rouges, mais pas trop violentes, plutôt un peu effacées (Polti et Gary). Ce sera en somme surtout parmi les nerveux et les sanguins qu'on les trouvera, bien qu'il puisse naturellement y avoir des intuitifs dans les deux autres tempéraments.

J. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Phénomènes de matérialisation dans une séance avec Politi à Rome L'ATTESTATION DU PROFESSEUR MILESI

Dans l'appartement de M. Pierre Cartoni, situé dans son hôtel de la place d'Ara-Cœli, 22, à Rome, se trouvèrent réunies, le soir du 10 février dernier, les personnes suivantes : professeur G.-B. Milési, de l'Université de Rome ; M. et Mme Franklin Simmons, Américains, demeurant rue Agostino Deprétis, 86, maison Tamagno ; M. Joseph Squanquarillo, propriétaire d'un magasin dans la place Saint Ignazio, 144, M. et Mme Cartoni. Politi servait de médium.

L'on obtint en cette circonstance des phénomènes absolument *merveilleux*, et d'autant plus remarquables, que deux des assistants (M. et Mme Simmons), n'avaient encore jamais assisté à des séances médianiques.

Mme Franklin Simmons était assise à côté du médium ; à sa gauche se trouvait le professeur Milési ; venaient ensuite Mme Cartoni, M. Squanquarillo, M. Simmons, M. Cartoni, assis à la droite du médium.

Politi ne tarda pas à donner des signes de somnolence ; alors il demanda l'obscurité complète et il se retira dans le cabinet médianique, formé par un drap ordinaire, tombant jusqu'à terre ; à l'intérieur se trouvait une chaise sur laquelle prit place le médium.

La séance commença par l'apparition de quelques étincelles qui partaient du cabinet médianique.

Mme Simmons se sentit ensuite touchée en plusieurs parties du corps, pendant que des coups très forts se faisaient entendre sur la surface de la table autour de laquelle étaient assis les expérimentateurs.

La deuxième série de phénomènes peut s'appeler musicale. Les assistants furent d'avis qu'ils se produisirent par l'intervention de la sœur trépassée du professeur Milési, *Sœur Marie*, dont Politi avait annoncé la venue quelques instants auparavant.

L'on entendit sur le piano, vertical, assez éloigné des assistants, des gammes fort bien jouées. Il est à remarquer qu'aucun des assistants ne savait jouer du piano, tandis que la sœur du professeur Milési était une très bonne pianiste.

Le deuxième phénomène musical se produisit lorsque, une mandoline, placée sur le couvercle du piano, commença à jouer, tout en se balançant dans l'air, jusqu'à ce qu'elle vint tomber toute seule entre les mains des expérimentateurs formant la chaîne ; elle tomba à côté des mains de Mme Simmons, sans cesser de jouer.

Sur le couvercle du piano se trouvait aussi un tambour de basque qui, après avoir fait entendre quelques notes, tomba par terre.

Plus tard, par intervalles, le piano se souleva à son tour, en retombant avec beaucoup de bruit. Il faut remarquer que pour soulever ce piano, même d'un seul de ses côtés, deux hommes suffisent à peine. Après la séance, l'on constata que le piano avait été déplacé d'un demi-mètre.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux dans cette séance, ce furent pourtant les apparitions, qui étaient de nature lumineuse, quoiqu'elles se soient produites dans le demi-jour ; elles furent au nombre de neuf ; tous les assistants purent les voir.

Elles se produisaient à une distance d'un demi-mètre à peu près du drap du cabinet, dans la direction des assistants ; leur durée était de trois secondes environ.

Les trois premières apparitions furent celles reproduisant les traits de la sœur du professeur Milési, morte il y a 3 ans, à Crémone, dans le couvent des Filles du Sacré-Cœur, à l'âge de 32 ans.

Elle apparut souriante de son exquis sourire, qui lui était habituel. Sa tête était couverte, jusqu'à la moitié du front, d'une cornette blanche ; sa robe, dont on n'apercevait que la partie supérieure, jusqu'à la taille, était d'une couleur jaunâtre claire, entrecoupée de couleurs rougeâtres.

De la même manière M. Squanquarillo vit une apparition dans laquelle il reconnut sa mère ; ce fut la quatrième apparition. Les cinq autres reproduisaient les traits des deux fils de M. Pierre Cartoni.

M. Cartoni affirme avoir été embrassé par ses enfants, leur avoir causé à plusieurs reprises, en avoir

reçu des réponses, des serremments de mains; il les sentit même s'asseoir sur ses genoux.

Mme Simmons dit avoir été embrassée par la sœur du prof. Milési. Elle sentit aussi une main mignonne qui se posait sur la sienne — probablement celle de la religieuse; cet attouchement contrastait singulièrement avec celui que lui fit sur le dos la main du géant « John », auquel Mme Simmons adressa la parole en anglais, que l'on suppose être sa langue.

Les différentes entités spirituelles qui étaient intervenues se trouvèrent, en dernier lieu, toutes présentes; elles se retirèrent, alors, et la séance prit fin.

Sœur Marie fut la première à se retirer; elle prit congé en bénissant les assistants. L'ombre de toute sa personne apparaissait distinctement sur le drap du cabinet; tout le monde put l'apercevoir. Elle s'était d'abord présentée en tournant le dos aux assistants comme devant un autel; ensuite elle se retourna vers eux, en les bénissant plusieurs fois. — Ses mouvements souples et gracieux n'échappèrent à personne; le professeur Milési les reconnut parfaitement.

Ensuite se retirèrent les enfants de M. Cartoni, en répétant, de temps en temps : *Adieu, papa*; tous les assistants entendirent un bruit de baiser.

Rome, le 11 février 1904.

J.-B. MILÉSI. — M. CARTONI. —
Mme CARTONI. — M. FRANKLIN
SIMMONS. — MM. FRANKLIN SIM-
MONS. — JOSEPH SQUANQUARILLO.

(*Revue des Etudes psychiques*, d'ap. *Il Versillo Spiritista*.)

Clef symbolique des Saintes-Ecritures⁽¹⁾

Messieurs et chers collègues,

Le résultat le plus net de l'évolution théologique du dix-neuvième siècle, dans les églises protestantes, me paraît être le rejet de l'inspiration des saintes Écritures. M. H. Vuilleumier s'est expliqué là-dessus avec une noble franchise, il y a une dizaine d'années (2), et les aveux du professeur de l'Université ont été confirmés récemment, dans une de nos séances (3), par le secrétaire de la Commission des études de l'Église libre vaudoise. « Il faut, a dit en substance M. Henri Chavannes, nier toute inspiration spéciale, même restreinte, de nos livres sacrés. Il faut combattre le dogme de l'inspiration et renoncer à ce mot, qui est synonyme d'infailibilité. » Après avoir entendu ce travail, M. Paul Chapuis s'est

(1) M. le Pasteur Th. Byse a consacré à Swedenborg et à ses doctrines un important volume : *Le Prophète du Nord*, que nous engageons tous nos lecteurs à se procurer s'ils ne le possèdent déjà (il est en vente chez Fichsbacher). L'étude suivante est une nouvelle contribution à l'Œuvre de Swedenborg. (N. D. L. D.)

(2) Voir *Théologie et Philosophie*, 1893, p. 408, et suiv.

(3) Le 24 novembre 1902. Voir même Revue, 1903 p. 34.

télicité « d'avoir assisté à l'enterrement du dogme de l'inspiration ».

Faut-il en croire absolument nos docteurs ? Leur verdict est-il sans appel ? Serait-ce un progrès de traiter la Bible comme un recueil de livres ordinaires ? Devons-nous renoncer à toute inspiration divine, entendue dans un sens réel ? Avec une théorie particulière de l'inspiration, celle de Gaussen par exemple, faut-il condamner l'inspiration elle-même ?

S'il en est ainsi, la situation me semble grave, pour les trois raisons suivantes :

1° C'est une rupture avec la Réformation et toute la tradition protestante. Il serait injuste de déprécier aujourd'hui le principe formel des réformateurs au profit du principe matériel. Ces deux colonnes leur étaient nécessaires pour la construction du nouvel édifice, et certes sans leur foi en la Bible nos pères n'auraient pu secouer le joug du pape et des conciles ;

2° Actuellement encore, les différentes Églises qui se rattachent à la Réforme, y compris l'anglicanisme, tiennent en général l'Écriture pour inspirée. Cette croyance s'est conservée surtout dans les milieux les plus vivants, les plus zélés pour les missions, les plus riches en bonnes œuvres ; et, si elle ne s'exprime pas par une formule satisfaisante, elle n'en est pas moins vivace, car elle repose sur l'expérience de la plupart de ceux qui ont été mis, dès leurs jeunes années, en contact avec la Bible. Certaines parties de celle-ci, notamment les Évangiles, les ont atteints dans leur conscience et touchés dans le centre de leur personna-

lité comme aucun autre livre ne l'a fait. Des écrits qui produisent dans leur âme de pareils résultats doivent être inspirés ! Ils en ont la preuve intérieure, et cela leur suffit ;

3^o Le christianisme positif, c'est-à-dire l'Église chrétienne dans toutes ses branches, a toujours reposé sur une Bible inspirée. On peut donc se demander avec inquiétude jusqu'à quel point la foi spécifique en Jésus-Christ pourrait se maintenir, lorsqu'on aurait cessé d'admettre la divine inspiration des Évangiles. L'historicité réelle de ces quatre livres une fois renversée, n'en arriverait-on pas logiquement à nier l'incarnation du Verbe, la parfaite sainteté du Christ, sa résurrection et son ascension, son retour par le Saint-Esprit, son unité avec Dieu le Père et son titre de Rédempteur, ou du moins à prendre toutes ces doctrines dans un sens vague et rationaliste, qui les priverait de leur vertu ? Cette perspective n'est que trop vraisemblable.

Ainsi la critique sacrée, qui mérite souvent l'épithète de « négative », est loin d'avoir remporté la victoire sur toute la ligne. Le point de vue de la piété entre fréquemment en conflit avec le point de vue de la science. Le malaise est grand alors au sein des troupes. Quelquefois les pasteurs, loin de rassurer les laïques, sont les premiers à s'épouvanter. Cet antagonisme, que nous avons plus d'une fois constaté dans nos entretiens, constitue un des caractères et l'une des plus graves maladies du protestantisme contemporain.

Il n'y a là, direz-vous peut-être, qu'un phénomène

tout naturel. C'est l'opposition des deux tendances qu'en politique on nomme la droite et la gauche, tendances dont l'une est tournée vers le passé et dont l'autre regarde l'avenir. Sans doute ; mais, quand l'esprit de progrès et de réforme entre en lutte trop véhémement avec l'esprit de conservation, l'existence de la société se trouve compromise. La guerre sourde que nous pouvons tous remarquer entre le parti de la piété fervente et le parti de la science finira par un éclat et une déchirure, s'il ne se fait un rapprochement, une conciliation.

En effet, on ne peut pas s'attendre au triomphe pur et simple de l'un ou de l'autre. La science, représentée par les professeurs de théologie et de philosophie, ne saurait renoncer à ses conquêtes, dont un bon nombre au moins paraissent certainement définitives. D'autre part, la piété vive et pratique ne semble nullement disposée à cesser de croire à l'inspiration toute spéciale des Écritures. Pour qu'une scission soit conjurée au sein du protestantisme et qu'un traité de paix soit signé entre les deux camps, il faut donc que de part et d'autre on s'élève à une synthèse des éléments vraiment chrétiens contenus dans les points de vue qui se heurtent sous nos yeux. Cette solution est-elle possible ? Y a-t-il une notion de l'inspiration biblique qui, tout en satisfaisant les âmes pieuses, respecte pleinement les recherches de la critique et les affirmations de la science ? J'en ai l'espoir, et c'est ce sentiment qui inspire le travail que j'ai l'honneur de vous présenter.

Il y a de par le monde une notion nouvelle de

l'inspiration. Cette notion singulière s'est fait accepter par plusieurs esprits distingués, et de nombreuses Églises réunissant 15.000 membres la professent avec enthousiasme.

Emmanuel Swedenborg († 1772) a innové sur tous les points de la dogmatique; mais sur aucun peut-être sa réforme n'a été aussi profonde et aussi surprenante qu'au sujet des saintes Écritures. C'est cette théorie que je désire vous faire connaître. Je vous l'exposerai exactement, mais en abrégé, vu le peu de temps dont je dispose. Je vous dirai ensuite par quels avantages elle me paraît se recommander. Vos observations, Messieurs, pourront soit me confirmer, soit m'ébranler dans mon admiration pour un point de vue dont je me fais provisoirement l'avocat.

L'Écriture Sainte est réellement, d'après Swedenborg, la parole de Dieu; car le Seigneur l'a inspirée aux prophètes, non pas directement il est vrai, mais par l'intermédiaire d'esprits et d'anges remplis de sa présence ou de son « aspect ». Dans certains cas, les prophètes ont été « en esprit » ou ont eu des visions, c'est-à-dire ont été mis en état d'extase, qui leur permettait de voir et d'entendre les choses et les habitants du monde spirituel. Dans d'autres cas, ils percevaient de la bouche des messagers célestes les paroles de la révélation. Mais toujours c'étaient des extatiques, des visionnaires, des hommes élevés au-dessus de leur état physiologique habituel, et rendus capables de communiquer d'une façon plus directe avec le ciel et avec Dieu. Ils racontent souvent eux-mêmes les phénomènes surprenants auxquels ils doivent leur glo-

rieuse vocation, leur supériorité sur leurs contemporains, la puissance de leur parole et de leurs écrits. Sans doute, ces phénomènes psychologiques sont taxés aujourd'hui d'hallucinations et il est de mode de leur dénier toute réalité objective; mais d'autre part, depuis une cinquantaine d'années, ils sont étudiés avec un intérêt croissant, et ces recherches vraiment scientifiques ont guéri du matérialisme et du rationalisme beaucoup de gens intelligents. Je veux parler du grand courant spirite, occultiste et théosophique, qui prête, je l'avoue, à de sérieuses objections, mais qui a le mérite de réagir fortement contre l'incrédulité savante et de fournir à des milliers de personnes de nouvelles raisons de croire au monde invisible.

Un certain mysticisme s'est répandu dans tous les pays christianisés à travers les diverses classes de la société; aussi étonnerons-nous moins que nous ne l'aurions fait il y a une ou deux générations, en disant que l'extase paraît avoir été le mode primitif de perception pour les choses de l'esprit, que l'homme avant la chute a joui de sens spirituels qui le mettaient en relation avec les anges, que par conséquent les prophètes, les évangélistes et surtout Jésus lui-même, en étant favorisés de visions et d'extases, loin de donner les preuves d'une perturbation malade de leur cerveau, nous font voir plus ou moins exactement ce que serait l'humanité normale dans ses rapports avec le royaume des cieux. Ainsi affranchis dans une certaine mesure des liens de la chair et du sang, ces organes de la Divinité ont perçu par les sens

de leur corps spirituel des scènes de l'univers invisible, des réalités supérieures que l'homme ordinaire ne peut contempler qu'après la mort et la résurrection. Les prophètes ne nous apportent pas simplement le résultat de leur propre sagesse; ils nous transmettent avec fidélité, parfois sans les comprendre (1), les pensées de l'Éternel représenté par des esprits ou des anges, qui se confondent momentanément avec lui jusqu'au point de perdre le sentiment de leur individualité (2). Nous avons donc dans leurs écrits la Parole du Seigneur, le divin vrai même ou la révélation qui nous était nécessaire.

Cependant Dieu ne pense ni ne parle exactement comme les hommes. Pour se rendre accessible à ses créatures, il doit s'accommoder à leur ignorance et à leur bassesse. Sa révélation se modifiera donc suivant les capacités individuelles de ses instruments; elle se moulera en quelque sorte sur leur état mental, respectant ainsi de la façon la plus scrupuleuse leur individualité sans rien sacrifier de la vérité divine qu'elle fait briller à nos yeux, comme cela ressort des quatre Évangiles considérés dans leurs divergences et dans leur unité. D'autre part, malgré la sublimité de son contenu, elle devra descendre à notre niveau, revêtir une forme intelligible, simple, populaire, vraiment humaine, si du moins elle est destinée à toutes les familles de notre race. Comment faire? Il y avait là pour la sagesse divine un problème singulièrement difficile. Voyons comment elle l'a résolu.

(1) 1 Pierre I, 10, 11.

(2) *Le Prophète du Nord*, p. 239, 240.

D'après Swedenborg, il y a dans la Parole un sens *interne* ou *spirituel* ignoré jusqu'à maintenant. Ce sens spirituel est dans le sens naturel comme l'âme dans le corps, la pensée dans le langage et la volonté dans l'action, ou encore comme le cerveau entier au-dedans de ses méninges, les branches d'un arbre à l'intérieur de leurs écorces, et tout ce qui concerne la génération du poulet dans la coque de l'œuf.

« Lorsque le sens interne n'est pas connu, dit le voyant suédois, on ne saurait juger de la divine sainteté de la Parole que comme d'une pierre précieuse d'après la matrice qui l'enveloppe et qui parfois ressemble à une pierre ordinaire, ou comme d'une cassette faite de jaspe, de lapis lazuli, d'amiante, de talc ou d'agate, dans laquelle sont placés en ordre des diamants, des rubis, des sardoines, des topazes d'Orient, etc. Tant qu'on ignore ce que contient la cassette, il n'est pas étonnant qu'elle ne soit estimée que selon le prix de la matière qui se présente à l'œil. Il en est de même de la Parole quant au sens de la lettre. »

C'est dans le sens interne que l'Écriture contient les « arcanes du ciel », c'est-à-dire les vérités religieuses dont nous avons besoin; c'est par ce sens longtemps caché qu'elle sert de lien entre les cieux et la terre, qu'elle produit en nous ses effets les plus bienfaisants, qu'elle est l'esprit vivifiant la lettre et qu'elle mérite le nom de « Parole de Dieu ».

Le sens spirituel paraît souvent très éloigné du sens littéral; il s'y rattache néanmoins de la façon la plus directe par la loi des *correspondances*, qui est une

des plus profondes conceptions de notre auteur. Selon cette parole de Platon : « Toutes choses sont symboliques », l'univers matériel, avec tout ce qu'il renferme, est le reflet, l'image, la représentation concrète de l'univers invisible. C'est cette exacte correspondance qui détermine la signification hermétique des termes employés par nos auteurs sacrés.

Swedenborg n'a pas été le premier à croire à cette grande loi. Connue des hommes primitifs qui la regardaient comme « la science des sciences », cette haute conception se répandit dans un grand nombre des royaumes de l'Asie et parvint jusqu'en Grèce ; mais partout elle dégénéra en mythologie, en idolâtrie ou en magie ; aussi tomba-t-elle peu à peu dans l'oubli par un effet de la Providence divine. Les Juifs eux-mêmes la perdirent complètement de vue, malgré le symbolisme d'un culte dont le sens spirituel leur échappait.

Si la loi des correspondances n'a pas été dévoilée plus tôt, c'est que les premiers chrétiens étaient d'une trop grande simplicité pour en faire usage. Dès lors, diverses hérésies et les décrets des conciles couvrirent la chrétienté de ténèbres, qui empêchèrent de reconnaître le sens caché des Écritures. La Réformation confirma le dogme trinitaire et rattacha la justification à la foi séparée de la charité, faisant tout dépendre de cette foi falsifiée. Dans de telles circonstances, si le sens spirituel eût été découvert, les hommes l'auraient profané et se seraient par là fermé le ciel.

Quand Swedenborg retrouva et divulgua la science des correspondances, ces inconvénients n'existaient

plus, car il enseignait en même temps une dogmatique nouvelle, la seule qui concorde avec le sens interne de la Bible.

Quelle que soit l'importance que notre réformateur attachait au sens mystique, je vous prierai de remarquer qu'il ne dédaignait pas pour cela le sens littéral; il en relevait, au contraire, la valeur considérable ou, pour mieux dire, l'absolue nécessité. Il illustre cette idée par les comparaisons suivantes: Privée du sens externe, la Parole serait semblable à un palais sans fondement, à un temple sans toit et sans murs pour protéger les choses saintes, au tabernacle israélite sans ses couvertures, ses voiles et ses colonnes, au cœur et au poumon sans la plèvre et les côtes, au cerveau sans les téguments qui le renferment et le protègent, savoir la dure-mère, la pie-mère et le crâne. D'autre part, l'Écriture dans son sens externe est signifiée par la muraille de jaspe de la Nouvelle Jérusalem, par ses fondements, qui sont des pierres précieuses, et par ses portes, qui sont des perles. Ainsi le sens littéral ou dernier de la Parole est la base, le contenant et l'affermissement du sens interne. Mais Swedenborg va plus loin encore. Selon lui, c'est dans le sens de la lettre que la Parole manifeste sa plénitude, sa sainteté et sa puissance; c'est également de ce sens que doit être tirée la doctrine chrétienne et par ce sens qu'il faut la démontrer.

Les Écritures Saintes servent de trait d'union entre la terre et le ciel. Voici comment: Lorsque nous les lisons et que nous les comprenons dans le sens de la lettre, les anges les comprennent dans le sens de

l'esprit. Elles nous unissent avec le Seigneur lui-même, car il est personnellement « la Parole », c'est-à-dire le divin vrai et le divin bien qui la constituent. Il affirme, en effet, à plusieurs reprises, avoir accompli les Écritures et tout consommé. Dans ces divers passages, il est certainement entendu qu'il a réalisé toutes les parties de l'Ancien Testament (types, symboles, prophéties), et non pas simplement les préceptes du Décalogue.

Dans le résumé que je viens de faire de la doctrine de Swedenborg sur l'Écriture Sainte, j'ai laissé de côté non seulement plusieurs points secondaires, mais encore un point essentiel, savoir la revision du canon, telle qu'elle ressort de l'admission d'un sens spirituel qui fait défaut à certains livres de nos deux Testaments. Voici les raisons de mon silence : 1° La nouvelle conception du canon biblique n'étant que le corollaire de la croyance au sens interne de la Parole, il serait prématuré de la présenter à des personnes qui s'en tiennent au sens externe : aussi Swedenborg ne la développe-t-il pas dans ses deux traités sur l'Écriture. 2° La justification de ce canon exigerait un travail spécial. 3° Si j'abordais cette question brûlante, votre attention s'y porterait certainement plutôt que sur l'inspiration elle-même, et la discussion, manquant de base, ne saurait aboutir. Je réserve donc à une autre fois l'examen des changements que le prophète du Nord a fait subir à notre canon.

Quelque succinct qu'ait dû être l'exposé que vous venez d'entendre, je ne relèverai pour aujourd'hui

que l'idée fondamentale qui caractérise la doctrine de notre auteur et en forme le centre. Cette idée centrale et féconde, c'est qu'il y a dans tous les passages de la Parole un sens interne et divin, qui en fait une révélation positive. Ce sens interne, caché dans le sens externe ou littéral comme l'âme dans le corps, se dédouble lui-même en sens *spirituel* et en sens *céleste*; mais, comme ce dernier est rarement à notre portée, Swedenborg emploie ordinairement les adjectifs interne et spirituel comme synonymes. Ainsi, selon que nous serons plus ou moins exacts, nous pourrons dire que l'Écriture a deux ou trois sens.

Swedenborg n'a pas été le premier à prétendre que la Parole a une signification multiple. Cette théorie remonte très haut. Elle existait du temps de Jésus, se retrouve chez les gnostiques, comme dans la Kabbale; Origène l'accepta et donna trois sens à l'Écriture (1) (littéral, moral et spirituel). Sous l'influence de Jérôme et d'Augustin, l'Église adopta ce point de vue, qui fut celui de tout le moyen âge, sauf que, dès le sixième siècle, Euchère de Lyon rendit populaire l'idée d'un quatrième sens. Les écoles d'Antioche et d'Edesse en Orient, en Occident celle de Pélagé, qui s'opposaient à la méthode allégorique, furent condamnées et dissoutes.

Cette méthode régnait donc sans conteste quand parurent les réformateurs. Ils furent d'accord pour répudier résolument le sens multiple (allégorique,

(1) Lichtenberger, *Encyclopédie*, art. *Herméneutique*, p. 211.

anagogique, tropologique) et pour proclamer que l'Écriture n'a qu'un sens, qui doit être déterminé par la grammaire. Ce principe nouveau, développé par Bengel, Ernesti, Schleiermacher, etc., a certainement affranchi l'exégèse de beaucoup d'explications arbitraires; aussi a-t-il été reçu par les diverses fractions du protestantisme et même par l'Église catholique (1). D'après Aug. Sabatier, l'un des plus brillants représentants de la théologie moderne, l'interprétation doit être grammaticale, historique, logique et psychologique, pour rendre aussi complètement que possible le sens réel des textes sacrés (2).

Ainsi, je l'avoue, une expérience de plusieurs siècles a fait rejeter la méthode allégorique. La tentative de Swedenborg semble donc, au premier abord, absolument désespérée. Cependant, en y regardant de plus près, on se rend compte que la victoire du sens unique n'a pas été aussi générale qu'on le pensait. Œhler parle « des exégètes comme Stier et d'autres, qui trouvent dans l'Ancien Testament un second, un troisième et même un quatrième sens à côté du sens historique et grammatical (3) ». Or, si dans le protestantisme même la science ne se contente pas du sens unique, l'éloquence et la piété s'en accommodent encore moins. Il est notoire, en effet, que, dans les

(1) Dans l'Église catholique romaine, la théorie du sens multiple, sans être officiellement reniée, disparut peu à peu de la pratique. Lichtenberger, *Encyclopédie*, art. *Herméneutique*, par A. Sabatier, p. 213.

(2) Art. cité, p. 216 sq.

(3) *Théologie de l'Ancien Testament*, p. 60, note.

cercles et les Églises où la vie religieuse est ardente, les traités d'édification et les sermons interprètent allégoriquement les récits bibliques, tels que la sortie d'Égypte, le voyage dans le désert, le passage du Jourdain, la conquête du pays de Canaan et la destruction des peuplades qui l'occupaient. Que dis-je ? les prédicateurs libéraux eux-mêmes sont amenés, par la nature des choses, à donner plus d'importance à ces applications spirituelles qu'aux faits matériels dont ils les tirent.

Mais ce que je tiens surtout à vous faire observer, c'est que le symbolisme du voyant de Stockholm est très différent de l'ancienne allégorisation que les réformateurs ont répudiée. Je vais essayer de définir deux caractères qui l'en distinguent.

1° La méthode en question repose sur une *philosophie de la nature*, sur un système complet, aussi remarquable par l'intime liaison de ses parties que par son originalité. La théorie des trois sens — un externe et deux internes — découle d'une doctrine plus générale, celle des *degrés*, qui me paraît avoir une importance considérable, et qui, négligée jusqu'ici par la théologie officielle, commence à frapper les savants. Un livre tout récent (1) nous apprend, en effet, qu'elle est admise par un membre de l'Institut et du Bureau des longitudes, M. H. Poincaré, professeur à la Sorbonne. La doctrine des degrés est trop profonde et

(1) *Documents pour une biographie complète de J.-B.-André Bodin*, p. 106, 1903.

trop complexe pour être vraiment comprise sans une étude sérieuse et prolongée. Je veux cependant vous en présenter un aperçu, qui, malgré son insuffisance, vous fera voir au moins de quoi il s'agit.

Les degrés *continus* ou degrés *de largeur*, que nous connaissons tous, indiquent des différences dans la qualité d'un être ou d'un objet, marquent des variations, du *plus* ou du *moins* quant à la chaleur, au poids, aux dimensions, à la densité, etc.

Mais, à côté des degrés continus, Swedenborg établit les degrés *discrets*, c'est-à-dire distincts ou séparés, ou degrés *de hauteur*, qui indiquent des plans d'existence totalement différents. On peut les comparer à des étages ou aux marches d'une échelle. Il n'y en a que trois, qui sont l'un à l'égard de l'autre comme la *fin*, la *cause* et l'*effet*. La *fin*, ou le but, est un sentiment, une intention, une volition ; la cause est une pensée ; l'effet est un acte, une manifestation quelconque. Ces trois degrés, se retrouvent partout, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes ; seulement, tandis qu'ils sont finis chez l'homme et dans la création, ils doivent être infinis en Dieu.

A la lumière de cette théorie, la Sainte-Trinité cesse d'être un scandale pour notre intelligence et s'explique rationnellement. Elle devient le *Dieu tri-un*, consistant en trois facultés ou *essentiels* : 1° le divin amour (catégorie de la fin) ; 2° la divine sagesse, ou le Verbe qui revêt l'humain en Jésus-Christ (catégorie de la cause) ; 3° la divine énergie ou la divine opération, qui procède des deux premiers, essentiels réu-

nis (1). Voilà, sous d'autres noms et sans les erreurs de la théologie orthodoxe, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Ce trine, qui nous permet de comprendre un peu plus profondément ce qu'est Dieu, est en parfaite analogie avec ce que nous savons de nous-mêmes. Nous distinguons, en effet, dans l'homme l'âme, le corps et l'énergie procédant de l'union du corps avec l'âme ; et cette sorte de trinité n'empêche en rien l'unité de la personne humaine.

Ainsi, dans tous les domaines et chez tous les êtres les trois degrés discrets sont présents. le but se réalisant dans l'effet par l'intermédiaire de la cause. « Qu'il n'y ait rien de parfait qui ne soit trine, c'est ce qu'enseigne la géométrie, affirme notre penseur ; car la ligne n'est rien s'il ne se fait une surface et la surface n'est rien s'il ne se fait un corps. Il faut donc que l'on aboutisse à l'autre, afin de coexister, et il y a coexistence dans le troisième. Il en est ainsi de toutes les choses créées : elles ne sont réalisées et finies que dans le troisième degré. »

L'univers dans son ensemble se répartit en trois régions : le royaume céleste, le royaume spirituel et le royaume naturel. Le monde angélique se divise lui-même en trois cieux : le troisième ciel est habité par les anges célestes, le second par les anges spirituels, le premier par les anges restés plus ou moins naturels. L'homme, à son tour, a dans son

(1) On peut dire aussi : le divin même, le divin humain et le divin procédant.

mental les trois degrés de hauteur, qui peuvent s'ouvrir successivement et par lesquels il communique avec les trois cieux, le plus souvent sans le savoir. Le premier de ces degrés fait l'homme *naturel*, supérieur à la bête ; le second, qui s'ouvre par la conversion, fait l'homme *spirituel* ; le troisième, dont l'ouverture a lieu rarement de nos jours, fait l'homme *céleste*. Ajoutons que les degrés discrets, ou plans de vie, se subdivisent à l'infini en degrés continus.

Les trois sens de la Parole correspondent aux trois cieux, d'où ils émanent, et aux trois régions du mental, auxquelles ils s'adressent. Le sens céleste concerne surtout l'amour pour le Seigneur ou le bien suprême ; le sens spirituel est plutôt relatif à la charité ; le sens naturel s'applique aux usages terrestres ou aux œuvres dans lesquelles l'amour et la foi doivent se réaliser. Ces trois sens sont produits par la loi des *correspondances*, indispensable corollaire de celle des degrés. En effet, une des plus belles conceptions de Swedenborg, c'est que l'univers visible *correspond* exactement à un univers invisible, auquel nous appartenons déjà par notre esprit. Et non seulement les choses naturelles correspondent aux spirituelles, mais encore comme elles en procèdent, elles les *représentent* et les *signifient*. Tout ce qui nous entoure est symbolique et la création peut être appelée le « théâtre représentatif » du royaume du Seigneur et de sa gloire céleste.

Vous le voyez, Messieurs, la doctrine du sens interne des Écritures, loin d'être une hypothèse en l'air, repose sur une philosophie sérieuse et bien liée,

d'autant plus difficile à battre en brèche que nous n'avons aucun autre système à lui opposer, vu le désarroi philosophique dont le protestantisme donne présentement le spectacle.

2° Le symbolisme dont je me suis fait le champion se distingue, en outre, par le fait qu'il émane non d'un professeur de théologie ou de philosophie, mais d'un *savant illustre* et de plus en plus admiré; d'un homme qui, jusqu'à l'âge de cinquante-sept ans, a exploré avec une rare sagacité et un succès croissant les différents règnes de la nature; d'une intelligence encyclopédique et puissante qui a embrassé sans effort toute la science du dix-huitième siècle et présente celle du nôtre. Il y a là quelque chose de nouveau et peut-être d'unique dans les annales de l'Église. La science proprement dite manque presque toujours aux grands docteurs du christianisme. Quelles étaient les connaissances positives d'un Origène, d'un Jérôme et d'un Augustin, de nos réformateurs, des exégètes et des dogmaticiens qui leur ont succédé, d'un Schleiermacher, d'un Toluck, d'un Hofmann, d'un Rothe, d'un Beck? En y réfléchissant quelque peu, vous comprendrez, je l'espère, quelle immense supériorité Swedenborg possédait sur tous ces théologiens par le fait qu'avant de se mêler de théologie il avait approfondi toutes les sciences naturelles, enrichissant, aiguisant et disciplinant jusqu'à la limite du possible, son esprit d'ailleurs si merveilleusement doué. Rien d'étonnant à ce que cette préparation vraiment exceptionnelle, jointe à une spiritualité peu commune, même dans le corps en-

seignant des Eglises protestantes, l'ait amené à comprendre le livre des livres plus profondément que ses prédécesseurs ! Son exégèse échappe à l'arbitrage, parce qu'elle s'appuie à chaque pas sur la nature rigoureusement observée. D'autre part, elle évite tout conflit avec les savants ; car elle fait usage d'une méthode qu'ils ne connaissent pas, qui se meut dans un domaine plus élevé que le leur, qui par conséquent ne saurait ébranler ce qu'ils ont réellement établi. Le sens interne des Ecritures, devenu l'unique objet de ses investigations, n'a rien à faire avec leur science, qui ne dépasse point le monde naturel.

Mais de ces arguments trop généraux passons aux détails et aux exemples, sans lesquels il est impossible que vous vous rendiez bien compte de l'herméneutique de Swedenborg,

En conséquence du point de vue philosophique dont je vous ai donné l'esquisse, les auteurs sacrés se classent non d'après la fantaisie de l'exégète, mais d'après les divisions que lui fournit la science. Chaque catégorie d'êtres et d'objets naturels correspond à une catégorie de choses spirituelles et célestes.

Ainsi notre *soleil*, qui, selon plusieurs prophéties, doit « s'obscurcir » et « se changer en ténèbres, » est l'image du soleil divin, dont la *lumière* est sagesse et la *chaleur* amour. Le Seigneur lui-même est représenté par ce soleil spirituel, immédiate émanation de son essence, et source intarissable de vie pour toutes les provinces de l'univers. Aussi, lors de la transfiguration, « son visage devint-il resplendissant comme le soleil ». (Comp. Apoc. I, 16.) La venue du Sau-

veur est annoncée sous la figure d'un lever de soleil, de la lumière d'un matin sans nuage. (2 Sam. XXIII, 3, 4.) « Sur vous qui craignez mon nom se lèvera le soleil de la justice, et la guérison sera sous ses ailes. » (Mal., IV, 2.) C'est grâce à cette correspondance que certains peuples ont adoré le soleil matériel. Si cet astre enflammé, source de toute chaleur et de toute vie dans la sphère dont il est le centre, symbolise le divin amour, la *lune*, avec sa pâle et froide lueur, simple reflet de la splendeur solaire, symbolisera la divine sagesse ou la foi et la vérité. « Ton soleil ne se couchera plus, et la lune ne s'obscurcira plus (1) ; car Jéhova sera ta lumière à toujours et les jours de ton deuil seront passés. » (Isaïe, LX, 20.) Le prophète décrit ici l'économie glorieuse où le divin amour du Seigneur et sa divine vérité régneront sans partage dans l'humanité rachetée. Comparez Isaïe, XXX, 26 : « La lumière de la lune sera comme la lumière du soleil, et la lumière du soleil sera sept fois plus grande, comme la lumière de sept jours. »

Les *étoiles*, qui éclairent notre globe, bien faiblement sans doute, pendant la nuit, sont les connaissances du vrai et du bien, qui brillent çà et là dans les ténèbres de notre ignorance. L'étoile qui conduisit au berceau de Jésus les mages d'Orient représentait la connaissance venant du ciel, en particulier l'antique espérance de l'avènement d'un Sauveur. Quand le Seigneur apparut à Jean, « il avait dans sa main

(1) Dans le verset précédent, le soleil représente l'amour purement naturel, et la lune l'intelligence qui en provient.

droite sept étoiles, » donnant à entendre par là qu'il possède toutes les connaissances religieuses et morales : il les communique à son Eglise et plus directement aux anges qui sont associés avec elle. « Les sept étoiles sont les anges des sept Eglises. » Nous pouvons comprendre maintenant les prédictions telles que celle-ci, touchant le retour du Seigneur : « Le soleil s'obscurcira, la lune ne répandra pas sa clarté, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. » (Mat. XXIV, 29 ; comp. Joël, II, 10 ; XIII, 15 ; Apoc., VI, 12, 13.) Il ne s'agit pas ici d'une catastrophe cosmique, dont la description serait bien peu conforme à notre science actuelle, mais d'un état des esprits, d'une période où les hommes n'auront plus d'amour pour Dieu, ni l'intelligence spirituelle, où même les rares connaissances du bien et du vrai qui peuvent subsister en dehors de la révélation auront disparu.

La *chaleur*, qui nous vient du soleil de notre système astral, représente l'amour qui procède du soleil spirituel considéré comme un *feu*. Son contraire, le *froid*, représentera donc l'absence d'affection, l'indifférence, l'égoïsme, j'allais dire la froideur. Car ici, comme dans plusieurs autres cas, le symbole est si naturel qu'il est compris de tout le monde, et que le terme matériel est employé couramment pour désigner une chose spirituelle. L'amour le plus pur était représenté dans le culte israélite par le feu de l'autel, feu qui consumait les sacrifices et que parfois on voyait tomber du ciel.

C'est le moment de faire une observation de grande

importance pour la compréhension du point de vue de Swedenborg. La plupart des expressions bibliques, outre leur sens spirituel direct, ont encore un sens *opposé*. Le soleil et la chaleur, qui s'entendent ordinairement des bonnes affections, peuvent s'entendre aussi des mauvaises. La lune, la lumière et tous les mots qui désignent la foi, l'intelligence, la vérité, s'appliquent parfois à la fausseté, à la stupidité et au mensonge. Ainsi l'*arc* signifie d'abord la doctrine du vrai, et cela en raison des *traits, flèches* ou *javelots*, c'est-à-dire les doctrinaux avec lesquels combattent les hommes spirituels, qui, à cause de cela, furent appelés *tireurs d'arc*. Les arcs appartiennent à Jéhova, il a tendu son arc ; dans l'Apocalypse, le personnage qui monte un cheval blanc, et auquel on donne une couronne, tient un arc dans sa main. Mais, dans quelques passages, l'arc et les flèches sont entendus des doctrines fausses. « Ils tendent leur langue, leur arc pour le mensonge et non pour la vérité. » (Jér. IX, 3.) « Les impies tendent l'arc, ils ajustent leurs flèches sur la corde pour les lancer dans les ténèbres contre ceux qui ont le cœur droit. » (Ps. XI, 2.) « Jéhova brise l'arc, il coupe la lance, il brûle les chariots au feu. » (Ps. XLVI, 10.) En général, il n'est pas difficile de choisir entre le sens direct et le sens opposé d'une expression ; il n'y a pour cela qu'à jeter un coup d'œil sur la *série* à laquelle elle appartient, c'est-à-dire sur l'ensemble du passage.

En rapport avec la chaleur et la lumière (1), les

(1) Le développement qui commence ici, et qui se termine à la fin de la page 23, a dû être omis à la lecture.

quatre régions du ciel ou les points cardinaux ont également un sens mystique. L'*orient* et l'*occident* sont relatifs aux affections ou à la volonté, le *midi* et le *nord* le sont aux pensées ou à l'intelligence. Ainsi tous les degrés du vrai et du bien, tous les mélanges de la foi et de l'amour, sont symbolisés par la situation et l'orientation d'une société ou d'un individu. Le *haut* et le *bas* sont plus aisés à comprendre dans le sens spirituel. Le premier de ces mots désigne les choses célestes et bonnes, le second les choses terrestres et mauvaises. Haut est d'ailleurs synonyme d'interne et bas synonyme d'externe.

Les nombres — qui jouent un si grand rôle dans la philosophie de Pythagore et dans la structure de l'univers — représentent les qualités des êtres. *Deux* rappelle l'union des deux facultés divines et humaines, l'intelligence et la volonté. C'est le chiffre des grands commandements, des tables de la loi, etc. *Trois* suggère l'idée du Dieu tri-un, des degrés discrets, des trois cieux, des trois atmosphères ; par conséquent de quelque chose de complet. De là les trois fêtes juives, les trois parties du tabernacle et du temple, les trois jours et trois nuits passés par Jonas dans le monstre marin et par Jésus dans le sépulcre, Pierre reniant trois fois son Maître et trois fois lui exprimant son amour. *Quatre, cinq, sept, douze, mille* et leurs multiples sont également expliqués d'une manière ingénieuse et plausible. Il est évident, en effet, que, dans beaucoup de passages, les chiffres n'ont d'intérêt sérieux, ou même ne correspondent à une réalité que grâce à l'interprétation symbolique.

Le *roc* est d'abord l'emblème du fait solide, inébranlable, qui sert de fondement, puis de la vérité révélée sur laquelle nous devons élever l'édifice de notre salut. Jéhova est fréquemment nommé le rocher, mon rocher, le rocher de mon refuge, le rocher d'Israël. « Il n'y a point d'autre rocher que notre Dieu. » Dans le désert, les Israélites « buvaient du rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était Christ. » (1 Cor. X, 4.) Le disciple qui le premier confessa Jésus comme « le Christ, le fils du Dieu vivant, » fut en récompense appelé Céphas ou Pierre, et son Maître lui dit : « Tu es Pierre (ou de pierre), et sur cette pierre (ou ce roc) je bâtirai mon Eglise. » Ce roc est la vérité fondamentale de la divine humanité du Sauveur. Sans doute, le premier des apôtres n'était pas personnellement le rocher, « la principale pierre de l'angle, » mais il personnifiait la foi chrétienne, positive et solide, et fut choisi pour représenter cet élément dans l'Eglise.

Par les pierres ordinaires, opaques et sans beauté, on entendait parfois les réalités inférieures, les faits de l'ordre naturel et scientifique. Les pierres *précieuses*, qui reflètent si brillamment et par des feux si variés les rayons du soleil, signifiaient « les divins vrais dans les derniers de l'ordre. » c'est-à-dire les vérités révélées telles qu'elles transparaissent dans la lettre de la Parole. Les douze pierres resplendissantes que le grand prêtre juif portait sur sa poitrine, en mémoire des douze tribus, n'intéressent plus aujourd'hui que par leur symbolisme. J'en dirai autant de celles qui, dans l'Apocalypse, ornent les fondements de la

Nouvelle Jérusalem. La signification de chacune d'elles est déterminée par sa couleur. Le rubis, la topaze et l'escarboucle se rapportent à l'amour céleste du bien ; la chrysoprase (1), le saphir et le diamant à l'amour céleste du vrai ; le lapis-lazuli, l'agate et l'améthyste à l'amour spirituel du bien ; enfin la chrysolithe, l'onyx et le jaspe à l'amour spirituel du vrai.

Les *couleurs*, en effet, provenant des modifications ou des variations de la lumière et de l'ombre, dénotent l'état ou la qualité des êtres au point de vue de la sagesse et de l'intelligence. Elles manifestent aux yeux la mentalité des hommes, des esprits, des anges, des satans et des diables dans son infinie diversité et son incessante fluctuation ; par leur richesse et leur magnificence, elles reflètent même les attributs du Seigneur ou de l'homme parfait. Je n'entrerai pas dans ce sujet, que le savant suédois a traité avec une grande profondeur et auquel le baron Frédéric Portal a consacré un volume remarquable (2).

Les *métaux* sont des minéraux, mais ils se distinguent des pierres par la faculté qu'ils ont d'être fondus, coulés, moulés, de manière à prendre aisément les formes les plus diverses. Les quatre métaux composant l'immense statue que Nabuchodonosor vit en songe correspondent aux états successifs que l'Eglise traversa depuis le commencement du monde jusqu'à

(1) Variété d'agate d'un vert blanchâtre, d'après Liitré.

(2) *Des couleurs symboliques dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes* Paris, Treuttel et Würtz, 1837.

la venue du Christ. L'âge d'or et l'âge d'argent sont les deux périodes préhistoriques où les hommes furent d'abord célestes, puis spirituels, pour employer le vocabulaire de Swedenborg. L'or, où le soleil semble avoir déposé une étincelle de son feu et dont nous ne risquons pas de méconnaître la suprématie, l'or correspond au bien le plus élevé, l'amour de Dieu. L'argent, qui fait penser à la blême lueur de la lune, correspond à la vérité ou à la foi qui se rattache à l'amour du prochain. Le cuivre et le fer sont des métaux moins nobles. Aussi le cuivre (ou l'airain) représente-t-il le bien naturel ou externe, et le fer le vrai naturel, le principe légal, la dure nécessité. Il est parlé de « gouverner les nations avec une verge de fer » de « les écraser avec un sceptre de fer ». Ces passages n'annoncent rien autre chose que la répression des maux provenant de l'enfer, et leur destruction par la puissance de la vérité contenue dans la lettre de la Parole et par l'application des lois.

Plus élevés que les minéraux sur l'échelle de la création, les végétaux servent encore mieux à illustrer les choses de l'esprit. Les arbres en général symbolisent les perceptions de l'homme céleste et les connaissances de l'homme spirituel; les arbres fruitiers ont rapport à la connaissance indispensable pour pratiquer le bien. L'arbre des vies et l'arbre de la connaissance du bien et du mal sont l'emblème de deux états séparés par la chute comme par un abîme. Dans le premier de ces arbres notre théologien voit la divine miséricorde, dont procèdent tout amour et toute vérité, par conséquent toute vie; dans le second, la foi

provenant du sensuel ou de la science. Dès lors, manger du fruit de ce dernier arbre, c'est vouloir pénétrer les mystères de la religion par le moyen des sensuels et des scientifiques. Cette recherche aboutit au doute et à l'incrédulité. En effet, les vérités spirituelles et célestes ne peuvent être découvertes par l'homme livré à ses seules ressources ; mais une fois qu'elles lui ont été révélées, il trouve dans sa raison et dans la science, c'est-à-dire en lui-même et dans le monde, de nombreux arguments pour les confirmer.

L'*olivier*, la *vigne* et le *figuier*, souvent mentionnés dans l'Écriture, se rapportent aux trois degrés du mental. Par l'*olivier* sont signifiés le bien ou la perception de l'amour céleste, l'Église céleste et le troisième ciel ; par la *vigne*, le vrai provenant du bien, l'Église spirituelle que caractérisent la foi et la charité, le deuxième ciel ; par le *figuier*, le bien naturel ou le bien de l'homme externe, l'Église externe (par exemple le judaïsme) et le premier ciel.

Une *forêt* désigne l'ensemble des connaissances purement naturelles, tandis qu'un *jardin* et un *paradis* indiquent l'intelligence et la sagesse des membres de l'Église ou des vrais croyants.

Les diverses parties du végétal ont également un sens allégorique. Les *graines* ou *semences* sont les vérités naturelles ou spirituelles, qui, reçues par le mental bien disposé comme par un terrain fertile, se multiplient à l'infini. Les *racines* sont les affections ; le *tronc* est la vérité scientifique et rationnelle ; les *branches* sont les connaissances qui s'y rattachent ; les *feuilles* symbolisent les croyances et toutes les choses

du domaine de l'entendement ; les *fruits* enfin sont les biens de la charité ou les usages généralement appelés bonnes œuvres.

En passant de l'empire inorganique (minéraux et plantes) à l'empire organique, nous quittons le domaine de la pensée pour entrer dans celui du sentiment. Les *animaux*, en effet, figurent d'une manière frappante les passions nobles ou coupables des diverses catégories d'hommes, leur caractère dominant. C'est ce qui ressort du *Rheinecke Fuchs*, illustré par Kaulbach, comme des fables de La Fontaine, pour ne pas remonter plus haut. Nous voyons dans les *bêtes de la terre* ou des *champs* les instincts de l'homme naturel. La distinction entre animaux *purs* et animaux *impurs* s'explique d'elle-même. Ceux qu'on devait choisir pour les sacrifices symbolisaient les bonnes affections que nous devons apporter au Seigneur, en reconnaissant qu'elles nous viennent de lui et en le priant de les employer à sa gloire.

Pour le dire en passant, Swedenborg résout ici d'une façon inattendue un des problèmes les plus embarrassants que l'Ancien Testament pose à la théologie contemporaine, celui de la valeur des sacrifices. Les *moutons*, les *chèvres* et les *bœufs* correspondent aux trois degrés de notre amour pour Dieu et pour nos semblables, en d'autres termes à ce double amour d'abord céleste, puis spirituel, enfin naturel. L'*agneau* représente l'innocence, c'est-à-dire l'état le plus pur et le plus élevé, celui des habitants du troisième ciel. Le seigneur est nommé l'Agneau de Dieu ou simplement l'Agneau, parce qu'il est l'innocence même et

que toute sainteté provient de lui seul. Les *brebis*, dont parle Jésus et dont il se déclare le berger, sont les gens vraiment religieux, les bons de toute catégorie. Les *boucs*, qu'un passage bien connu leur oppose, ne sont pas tous les méchants indistinctement, mais les hommes qui ont la foi sans la charité, ceux dont la religion tout intellectuelle ne produit pas d'œuvres intérieurement bonnes.

Il y aurait encore des choses fort intéressantes à dire sur le *cheval* et l'*âne*, sur le *lion*, le *léopard*, le *porc*, le *serpent*, etc. ; sur les *oiseaux* et les *poissons*. Mais il est temps de m'arrêter.

Un mot encore avant de quitter ce sujet.

Notre *corps*, dans sa forme générale et dans chacune de ses parties, correspond à notre mental, en même temps qu'au ciel et au Seigneur. Le *cœur* représente la faculté d'aimer et de vouloir ; le *sang*, qui en procède, est la vérité divine ou le principe de la charité. Les *poumons* représentent l'intelligence, la faculté de penser et de comprendre ; dès lors la respiration, le souffle, l'esprit, ont rapport à la foi et à la vérité. La *tête*, le *tronc*, les *jambes*, sont les trois degrés de hauteur. L'*épaule*, le *bras*, la *main*, la *droite* surtout, indiquent la puissance. Les *pieds* rappellent les principes inférieurs, les sentiments de l'homme naturel, d'où la coutume symbolique du lavement des pieds.

Cet exposé du sens interne, tel que l'entend Swedenborg, vous a paru long, je le crains ; il est néanmoins trop court et trop sec pour vous faire sentir toute la richesse et toute la profondeur de cette nou-

velle exégèse. Il suffira pourtant, je l'espère, pour vous convaincre que la méthode inaugurée par notre philosophe, loin de favoriser l'arbitraire comme l'allégorisation d'Origène et des mystiques, repose d'aplomb sur les lois et les phénomènes de la nature scientifiquement observés et se distingue de toute autre par la logique la plus rigoureuse.

CH. BYSE.



Hermétisme

LIVRE DES SECRETS DE LA NATURE

OU DE LA QUINTESSENCE

Indiquant son extraction et ses applications au corps humain pour réaliser des œuvres admirables et presque divines.

(Suite.)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

**Façon d'extraire la quintessence des plantes
et d'abord du vin.**

Ne prends point pour des mensonges ce que nous venons de dire sur la quintessence, car tu sais ce qu'aucun des modernes ne sait.

Donc, au nom de N.-S. J.-C., prends du vin rouge

ou blanc, le meilleur que tu pourras trouver, surtout qu'il ne soit ni acide, ni aigre si peu que ce soit.

Distille l'eau ardente comme à l'ordinaire au moyen des «cannas brachiales» d'airain, rectifie ensuite quatre fois au plus, mais il suffit de rectifier trois fois et de bien clore pour que l'esprit ne s'évapore pas.

Ce sera pour toi un signe infallible, quand tu verras que le sucre dépose, brûle à la flamme.

Quand tu auras cette eau ainsi préparée, tu posséderas la matière d'où la quintessence rentrait en acte, et c'est là le principal sujet de notre livre.

Prends donc cette eau et place-là dans un vase de circulation ou dans un pélican dit aussi vase d'Hermès.

Ferme fortement avec du mastic mou ou de la chaux vive mélangée de blanc d'œuf et place ce vase dans du fumier très chaud naturellement et auquel ne parvienne aucune chaleur artificielle.

Les vases doivent rester soumis à une chaleur continue, car si la chaleur venait à manquer, la circulation de l'eau ne se ferait plus et le but ne serait pas atteint.

La quintessence se sépare en couleur de ciel et monte à la partie supérieure, tandis que le dépôt de couleur trouble reste à la partie inférieure du vase.

Cette quintessence est de nature presque incorruptible et immuable.

CHAPITRE II

Façon de reconnaître la quintessence.

Après avoir fait circuler sans interruption pendant un grand nombre de jours, dans un vase de circula-

tion ou dans un vase d'Hermès, tu déboucheras. S'il se dégage alors une odeur si admirable que rien au monde ne puisse lui être comparé ;

Si ce vase placé à l'angle d'une maison attire par un miracle invisible tous ceux qui entrent ;

Si, posé au haut d'une tour, ce vase attire les oiseaux et les fait rentrer dans son voisinage, alors tu as obtenu notre quintessence ou mercure végétal, que tu pourras appliquer au magistère de la transmutation des métaux.

Si tu ne constates pas cette influence d'attraction, referme le vase comme il est indiqué plus haut, replace-le dans le fumier et laisse-le jusqu'à ce que se produisent les signes prédits.

Mais la quintessence, après circulation et rectification, n'aura l'odeur indiquée que si on y a distillé un corps : elle devra avoir à la bouche une ardeur semblable à celle de l'eau ardente.

Cette eau est pour les philosophes la clef de tout art philosophique, sa forme est noble, sa matière subtile et, soit seule, soit avec les étoiles terrestres dont nous avons déjà parlé, l'opérateur peut faire des miracles sur terre.

CHAPITRE III

**Façon d'obtenir la quintessence sans grands frais
pour les personnes qui sont pauvres.**

Le Très-Haut a mis la quintessence non seulement

dans l'eau ardente, mais encore dans toute espèce de plante, pierre, ou métal.

Ouvre ton intelligence et comprends cette vérité : « que toute chose générée et corruptible est détruite lorsqu'elle est soumise à la force de corruption des éléments ».

* * *

C'est pourquoi on ne peut plus tirer du vin tourné en vinaigre, d'eau ardente et, par conséquent, de quintessence.

Prends un vase à long col, emplis-le aux deux tiers d'eau ardente, bouche avec de la cire et enfouis-le dans le fumier de cheval.

Tu l'y laisseras séjourner jusqu'à ce que tu constates le signe prédit, ce qui sera facile en débouchant le col de l'ampoule.

Débouche avec précaution, car le dépôt se mêlerait à la quintessence si tu n'enlevais pas très doucement le liquide du lieu de circulation.

Les vases doivent avoir les formes déjà indiquées. Ils doivent être remplis d'eau ardente au delà du rostre et avoir en hauteur largement la mesure d'une palme. Ils seront, en outre, bien faits et solides.

CHAPITRE IV

Manière d'extraire la quintessence de toutes les plantes, fruits, racines, œufs et sang.

C'est encore un autre secret de la nature que celui qui consiste à extraire la quintessence des matières ci-dessus.

Prends une quantité quelconque de l'une de ces matières, pile fortement dans un mortier, mets à putréfier dans un vase pendant quarante jours, puis extrais et distille l'eau dans un alambic trois ou quatre fois. tu as fait ainsi une eau ardente.

Tu la mets ensuite à circuler dans un vase de circulation, jusqu'à ce que tu aies obtenu l'odeur distinctive déjà indiquée.

Toutes ces quintessences ont mille fois plus d'effet que la médecine elle-même avant sa préparation par notre méthode, à tel point que toutes les fois qu'on les emploie on croit au miracle.

En somme, nous n'ajoutons rien à toutes ces quintessences, nous enlevons seulement d'une façon artificielle tout ce qu'elles ont de superflu.

CHAPITRE V

Manière d'extraire les quatre éléments de toute chose, plantes. minéraux ou métaux.

Pour les plantes, c'est une règle générale de les broyer et, après trituration, de les mettre dans un vase de verre à se putréfier dans le fumier de cheval pendant un mois et demi.

Ce délai passé, tu recouvres le vase de sa tête et tu distilles l'eau au bain-marie, jusqu'à ce qu'elle ne veuille plus distiller au bain-marie, puis tu retires sa cucurbite du bain.

Reverse ensuite l'eau que tu as distillée sur le dépôt, ferme avec un sceau et mets à putréfier pendant dix

jours, retire du fumier, mets la tête d'alambic et distille au bain de cendres jusqu'à ce qu'il ne distille plus rien par ce moyen.

Sache alors que tu as extrait deux éléments qui sont l'air et l'eau ; pour les diviser, agis de la façon suivante :

Prends l'eau obtenue par la seconde distillation, mets-la dans une cucurbite de distillation, remets la tête de l'alambic, distille au bain et ce que tu auras distillé n'est autre chose que l'eau, parce qu'à ce degré de chaleur rien autre ne sort.

Le feu du bain s'appelle aussi feu du 1^{er} degré ; le feu de cendres, feu du 2^e degré ; le feu ardent est le feu du 3^e degré.

Cette science des degrés du feu est utile à connaître, surtout pour les métaux.

L'air reste alors au fond du vase, car il ne peut sortir à la chaleur du 2^e degré. Mets-le à part, et reverse l'eau que tu as séparée de l'air sur le dépôt et opère comme il est dit plus haut.

Mets à putréfier dans le fumier pendant autant de temps que tu as fait pour l'air.

Puis remets à distiller au feu du 3^e degré et donne du feu jusqu'à ce que tout soit distillé.

Après cela tu remettras à distiller dans le bain, l'eau sortira et le feu restera au fond du vase, car il ne s'exhale pas à cette chaleur ; mets-le à part.

Ce que nous disons pour les végétaux doit se comprendre pour ceux dont le suc est abondant.

Pour les métaux, la méthode est la même, mais il faut d'abord les faire dissoudre par notre menstrue sous du fumier pendant une semaine.

Quand les métaux sont dissous, mets-les à distiller au feu du 1^{er} degré : le menstrue monte à la surface et la chaux du métal reste au fond.

Reverse ensuite sur le dépôt du métal de nouveau menstrue en poids égal au métal, remets à putréfier pendant un mois et demi, ensuite distille, comme tu as fait pour les végétaux, en ajoutant à volonté du menstrue sur le dépôt.

Beaucoup de philosophes dissolvaient les corps des métaux dans de l'eau-forte commune, faite de vitriol et de sel de nitre, la chaux des métaux restait au fond du vase ; ils lavaient cette chaux avec de l'eau douce ordinaire, qu'ils éliminaient ensuite par évaporation.

Puis ils dissolvaient cette chaux dans le menstrue pour réaliser leur œuvre.

Mais ils n'obtenaient pas ainsi le résultat désiré.

La raison en est que la dissolution faite à l'eau-forte n'est pas celle que la nature demande, et que ces philosophes qui opéraient ainsi ignoraient les acides végétaux de notre menstrue, comme ils ignoraient l'eau de merum vulgaire révélée au roi Robert dans le testament et codicille de Raymond Lulle, qui traite de la composition des perles.

Ce chapitre révèle des calcinations, dans lesquelles aucun métal ne change d'espèce (ou d'apparence) et que le menstrue résout en peu de temps.

Voici quel est ce secret : Tu prendras de l'or ou de l'argent en lames minces. Prends aussi un peu de vif-argent vulgaire, et mets-le sur un feu lent ; quand il fumera, ajoutes-y les lames de métal, et remue avec un bois.

Mets le tout dans un récipient et plonge-le, dans de l'eau froide, la pâte devra prendre une consistance telle, qu'elle se brise si on retourne le récipient.

Tu soumets de nouveau à l'évaporation plus de vif-argent et remets ensuite dans l'eau ; quand la pâte arrive à la dureté indiquée, tu la mets dans un récipient avec un quart de sel commun, broie fortement jusqu'à ce que le tout ait l'aspect d'un sel noir.

Prends ce sel et mets-le dans un sublimateur, si tu veux conserver le vif-argent ; sinon, mets-le dans un récipient qui supporte le feu, et chauffe jusqu'à ce que le mercure soit tout évaporé ou sublimé.

Cela fait, mets ton sel dans un autre récipient, couvre-le d'eau bouillante et mélange avec un bois ; le sel fond et forme une eau noir, que tu laisses reposer, et que tu décantes ensuite. La chaux reste au fond.

Tu remets de nouveau de l'eau bouillante, tu décantes, et tu recommenceras ainsi, jusqu'à ce que l'eau sorte aussi claire que tu l'as mise.

Tu fais alors sécher ta chaux au soleil et tu la réduis en poudre impalpable pour l'usage de l'artiste.

Les autres métaux se calcinent de différentes façons. Saturne et Jupiter se calcinent aussi avec du sel commun, en agitant avec un morceau de bois. On lave ensuite à l'eau bouillante, comme il est dit plus haut, et on fait sécher au soleil.

CHAPITRE VI

Façon d'extraire la quintessence de toute chose pour l'appliquer aux besoins du corps humain

La quintessence peut s'extraire de tout : bois, fruit, fleur, feuille, pierre, métal, chair, semence.

Le secret de la nature est le suivant :

Quand tu auras la quintessence de vin séparée du dépôt, tu pourras extraire une quintessence quelconque en moins de trois heures, ce qui t'évitera un grand travail.

Prends donc la chose dont tu veux extraire la quintessence, mets-la dans notre quintessence de vin et place-la exposée à un fort soleil de printemps, ou à un feu doux. En moins de trois heures tu auras la quintessence de la chose mêlée à la quintessence de vin, qui sera elle-même couverte en la nature de la chose qui y aura été mise, chaude, froide, humide, sèche, la nature ou de toute autre condition et odeur.

Tu auras donc ainsi une quintessence semblable à ce que tu y auras introduit comme odeur, saveur, complexion et vertu.

CHAPITRE VII

Des choses chaudes au 1^{er} degré donnant une quintessence de même nature applicable au corps humain. Ce sont entre autres les suivantes :

Absinthe. semence de coriandre, châtaigne, camo-

mille, noix, semence de chou, noisettes sèches, semence de trèfle, feuilles de laurier.

CHAPITRE VIII

Choses chaudes au 2^e degré.

Pour une maladie provenant d'un froid tel que les médecines du 1^{er} degré ne peuvent la guérir, on appliquera les médecines du second degré, qui sont :

Petite centaurée, rhubarbe, bois d'aloès, écorce de citron, asperge, graines d'ortie, oignons, semence d'anis, feuilles de citron, noix de muscade, urine, ambre, raisin mûr.

Ne te sers pas d'une médecine sans savoir de quel degré est la médecine simple, sans quoi tu ne sauras ce que tu fais ni ce que tu donnes au malade, et cherche à voir pourquoi les médecines du 1^{er} degré sont insuffisantes.

CHAPITRE IX

Choses chaudes au 3^e degré.

Thym, cyprès, hysope, saxifrage, dictame, serpentaire *assa foetida*, castorieum, poix liquide, rue domestique, centaurée, poivre long, feuilles d'olive, gentiane.

CHAPITRE X

Choses chaudes au 4^e degré.

Rue sylvestre, soufre, sel ammoniac, fleur d'airain, nitre, pétrole, graine de moutarde, euphorbe, scamonée, pyrèthre, coloquinte, poivre noir.

Après les médecines contenant les quatre degrés du feu, examinons celles de la nature de l'air, la sphère de l'air étant retirée après celle du feu.

CHAPITRE XI

Choses humides du 1^{er} degré.

Fleur de fève, fleur de lupin, canne à sucre, langue d'oiseau, gomme arabique, poisson frais.

ANGE BOSSARD.

(A suivre.)

L'ART OCCULTE

B. — En supposant que des élémentaux, c'est-à-dire des êtres très petits à têtes humaines ou animales, aient laissé leurs traces, les contours en seraient formés de lignes nettes, disposées suivant un plan. (La section d'une feuille de papier.) Il n'en est rien. C'est même l'originalité des produits du comte de Tromelin, car chaque tête se subdivise en têtes plus petites et finalement tous les éléments de ces figures sont ou des lettres ou des fragments de lettre; l'ensemble de ces *Dessins écrits* ou *décritures en dessins*, comme il les appelle, se compose de signes appartenant à des écritures connues ou à des écritures secrètes, formant des mots, des phrases, et même plusieurs phrases suivant le sens dans lequel on les lit.

C. — Si la préexistence des dessins était réelle, dans l'ensemble d'une main de papier non satiné, provenant d'une même cuve, on devrait trouver des dessins fort peu différents. Il n'en est rien. D'une feuille à l'autre il y a variation, ce qui prouve bien que c'est

fonction de la vision momentanée du sujet. Aujourd'hui il produira tel groupe; demain, du papier semblable engendrera une œuvre fort différente. Le papier n'est que le *support de la vision*, il contribue à l'*excitation* de celle-ci, mais n'est qu'un modeste facteur dans le résultat.

D. — Des papiers fort divers (à condition qu'ils ne soient pas satinés) peuvent donner de bons résultats; cependant, suivant le genre employé, les productions graphiques s'en ressentiront : « Chaque papier demande à être traité d'une façon un peu différente. La preuve en est que, quand on passe d'un papier à un autre, on a toujours au début quelques difficultés; tel papier qui paraissait *pauvre* est reconnue *riche* ensuite (1). »

La contenance du papier joue un rôle *important*, c'est un des facteurs indispensables de la combinaison, comme nous le verrons dans la suite, et si toutes les manifestations de dessins médianimiques, qui se sont produites jusqu'ici, étaient assez indifférentes au choix du papier; dans notre cas il n'en est plus de même.

Une réflexion se place ici : avec les climats varient les races humaines, les animaux, les plantes, même les microbes. N'en est-il pas de même des élémentaux. Le doute n'est guère possible, car les sensitifs Indous, Chinois, Mexicains ont chacun donné aux êtres immatériels qu'ils entrevoyaient et représentaient des cachets particuliers.

(1) Le comte de Tromelin, 2 mars 1903.

Il en résulterait, en admettant la théorie des traces laissées par les élémentaux, qu'un beau papier de riz chinois, japonnais tonkinois, qu'un papier indigène fabriqué aux Indes ou aux antipodes devrait donner lieu à la production, sous un énergique frotti, de monstres plus ou moins exotiques. Rien de semblable se passe. Avec du papier français un Chinois vous fera sortir une scène d'enfer bouddhique et par contre un occidental mettra au jour quelque scène très parisienne, — une messe noire, — sur une feuille de papier bien soigneusement préparée à Hanoï !

E. — En ce qui concerne les Génies (1) qui auraient inscrit ces dessins, depuis des siècles, sur les chassis des machines à papier, c'est une idée à rejeter à un simple examen. Depuis longtemps les vieilles formes sont usées et les cylindres gravés auraient eu le temps de redevenir bien lisses. A quel travail gigantesque se seraient livrés ces Rapins de l'Invisible ? Tout cela dans le but problématique que quelqu'un dévoilât un jour leurs mystérieux travaux. Comment auraient-ils pu écrire en un français épuré, qui n'existait pas encore, quoique on puisse admettre, à la rigueur, quel avenir n'ait pas de secret pour un Esprit ?

On pourrait encore accumuler d'autres arguments. Mais il faut être indulgent. Lorsqu'une personne, assez brusquement, se trouve être sous l'influence d'impulsions difficiles à définir et que viennent s'y ajouter des faits matériels, si pour éclaircir son état elle absorbe trop de livres de magie il peut en résulter

(1) Voir les opinions formulées à ce sujet par l'auteur des dessins. *Initiation*, fin 1902.

une brouille légère dans ses idées et des déductions qui paraissent étranges en résulter. Le vulgaire en son langage expressif dit : « On ne sait plus à quel saint se vouer. »

F. — J'aurai à revenir sur l'idée des clichés astraux. Mais dans ce cas comme pour les élémentaux, je ne puis admettre qu'ils aient laissé des traces à une date antérieure.

Si le cliché retrouvé était quelconque, bien, mais souvent le cliché, soit-disant imprimé dans le papier, répond à une question posée par l'opérateur et de deux choses l'une, ou il n'y a pas de cliché astral antérieur, ou il se précipite à l'instant, ce qui nous conduit à tout autre chose, j'y reviendrai.

Première conclusion — De ce premier examen il faut donc conclure que dans le papier, sauf tous les détails de reliefs provenant de la fabrication, comme *traces occultes préexistantes*, il n'y a absolument rien.

DE LA CONTEXTURE DU PAPIER

Le papier satiné ne donne rien. Il n'a ni aspérités, ni reliefs, ni différence d'épaisseur. Pas de brindilles de bois, de paille, pas de débris de chiffons ou de poils, mais tout cela se trouve dans les papiers dits d'emballage, le papier buvard, etc.

Prenez une feuille de papier non encollé, examinez-la par transparence, vous verrez par suite des différences de teintes, dues à la non homogénéité des matières employées, se révéler des figures isolées ou

groupées, semblables aux taches de moisissures sur les vieux murs. Continuez vos investigations à la loupe, vous distinguerez de légères saillies (grains de sable, de baryte, grumeaux), qui seront un arrêt pour votre crayon ; lorsque vous froterez, elles le feront dévier, et ce sont autant de repères pour les dessins futurs.

Les poils, fils, ont des formes droites au début, qui se courbent ensuite et même deviennent spirales. C'est l'origine des nez, doigts, langues, organes phalliques.

On remarque donc dans ce papier des figures que tout le monde peut voir et interpréter suivant sa vue et son tempérament.

Il est à remarquer qu'en raison du courant de l'eau qui s'écoule de la cuve, les débris de poils, paille, sont parfois orientés vers un sens ; c'est ce qui explique que dans les dessins, souvent, une grande suite de figures fait face d'un même côté.

Une feuille de papier est en somme formée comme une feuille de plante, d'une sorte de parenchyme (feutrage) rempli de cellulose dans ses interstices. Il en résulte de légères différences à la pression de la pointe d'un crayon, ce qui est cependant suffisant pour former des signes.

Deuxième conclusion. — Rien d'occulte et de voulu n'existe dans le papier, mais simplement des éléments de figures, de signes, purement accidentels, que tout le monde peut voir et à son gré interpréter. Ce sont des formes aussi fugitives que les nuages moutonnés dans le ciel.

J'ajoute que ce que tout le monde peut obtenir n'est

nullement comparable aux œuvres du comte de Tro-
melin. Pour les faire venir au jour, il faut être
médium d'un genre spécial. Ceci nous conduit à l'exa-
men de la question sous un troisième aspect, et je
pose d'avance en principe, pour les discuter ensuite,
que lorsqu'il opère les faits suivants se passent :

I. — L'opérateur prend une feuille de papier. Par
suite d'un entraînement progressif et qui s'est fait en
partie à son insu, cette feuille produit une sorte d'ac-
tion magnétique, hypnotique sur son cerveau. Où
vous ne verrez rien, ou bien peu de chose avec de la
bonne volonté, il distingue des figures, des groupes,
une scène tout entière (action fascinatrice) ; l'indécis
du début se précise, il voit.

II. — Comme il me l'a avoué par écrit, à ce mo-
ment il se sent comme envahi par *une force* qui l'oblige
à dessiner presque malgré lui (automatisme presque
inconscient).

III. — Un phénomène composé et compliqué se
produit alors. Les dessins dus aux accidents naturels
déjà signalés, et de si peu d'importance pour tout le
monde, deviennent pour le médium, plongé dans son
demi-sommeil, une source inouïe de combinaisons et
de fantastiques groupements, c'est presque analogue
à ce qui se produit dans le cerveau des fumeurs d'exci-
tants (haschich, opium, etc.) et pour lesquels un
bouton, un flambeau, un simple objet entrevu devient
la source, le point de départ de la création, en imagi-
nation, d'une scène compliquée, merveilleuse, féé-
rique parfois.

La comparaison est d'autant plus juste, que l'effet

est progressif dans les deux cas. Au début un seul objet, puis il grossit, se déforme, d'autres ensuite l'entourent, la scène enfin s'élargit, se complique, tourne au monstrueux.

Pendant que l'œil voit — ou plutôt le cerveau, — la main, par un mouvement semi-conscient, marche et fixe le rêve en se servant des fameux repères (rugosités, filaments) du papier. Un dessin *composé* apparaît. Je dis composé, car il est le résultat de la volonté partielle de l'opérateur et de ce qu'on nomme son inconscient, qui a travaillé par automatisme.

Je vais sur ces différents points entrer dans quelques détails et, après, aborder la fameuse question dont j'ai à peine parlé, c'est-à-dire la trame même de ces figurations, qui n'est que lettres et signes plus ou moins mystérieusement entrelacés.

A. — *Production des figures.* — A l'article miroirs dans la *Magie pratique* de Papus, est cité un fait connu depuis l'antiquité (1). « On peut aussi noircir plus ou moins complètement avec du charbon ou mieux avec fusain, un carré de papier à grain (papier à dessin), pour obtenir un excellent miroir magique, susceptible d'impressionner des sujets quelque peu nerveux ». Or, c'est un peu ce qui se produit pour notre cas. Lorsque l'opérateur passe son large crayon noir, il noircit sa feuille. A mesure qu'elle se teinte, les images peu nombreuses et à peine entrevues se précisent pour devenir légion.

Ce n'est pas le moment de chercher à fond pourquoi ces images fugitives se produisent. Il nous suffira

(1) Voir à ce sujet l'art. du Dr Rozier dans *l'Initiation*.

de constater que le lakis noir et blanc formé sur le papier détermine sur certains cerveaux une suite de vibrations qui donnent lieu à la formation d'images compliquées et successives. C'est comme le mot qui vous frappe l'oreille et vous fait jaillir une suite d'idées et de souvenirs (associations d'idées), ou une phrase musicale qui vous remet en mémoire une partition. Seulement, dans ces derniers cas, tout se passe d'une manière consciente et les sensations antérieurement accumulées (mémoire), comme sous l'impulsion d'un ressort, sortent du cerveau, dans un ordre logique, avec des proportions rationnelles.

Chez le voyant qui se trouve sous l'influence d'un état hypnotique plus ou moins accentué (1), la volonté est plus ou moins annihilée et les images qu'il perçoit se forment un peu comme dans le demi-sommeil, le rêve léger. Elles sont peu coordonnées, indécises, parfois même désordonnées; mais la conscience n'est pas complètement abolie. C'est un peu pareil aux images hypnogogiques (2), c'est-à-dire les objets ou personnes que beaucoup croient voir lorsqu'ils sont sur le point de s'endormir (demi-sommeil), et qu'il ne faut pas confondre avec l'hallucination ni les images rétinienne qui se produisent à l'état de veille, quand on ferme les yeux après avoir fixé un objet.

Comme l'affirme le comte de Tromelin, lorsqu'il prend une feuille de papier, il n'a aucune idée fixe, préexistante; il ne sait pas ce qu'il va produire, il

(1) État plus ou moins lucide.

(2) Voir compte rendu *Acad. des Sciences*, 23 mars 1903.

ignore si son papier est riche en figures ou en écrits.

C'est après l'inspection du papier, suivie des premiers coups de crayon qui accentuent les reliefs, que le débordement des images se produit, mais pas d'un seul coup comme sur un cliché qui se révèle, mais peu à peu.

Le tableau final est la résultante de ce que j'appellerai pour le moment, le *Hasard* (fatalité des inégalités du papier), et la *Volonté* de l'opérateur (habileté manuelle). Je reparlerai du troisième élément, non examiné, ensuite.

B.— *L'automatisme de l'opérateur.* — Le créateur de *l'Art occulte* se sent envahi, après l'examen du papier, par une force qui l'oblige à dessiner : « Moi, je dis ne ressentir aucune inspiration consciente ou non, il n'y en a pas pour moi. *Mais, je suis attiré, par une force invincible, vers cette œuvre de dessin, je dessine malgré moi, comme poussé par une volonté supérieure, implacable, qui me commande et me fait marcher contre ma volonté* (1). » Et le comte de terminer en disant qu'il ne dessine pas sans savoir ce qu'il fait, comme beaucoup de médiums, mais *qu'il voit* ce qu'il dessine, et dans une autre lettre ajoute : « Les formes qui sortent sont très précises, tellement qu'hélas ! mon manque de savoir m'empêche de rendre la centième partie de ce que je vois (2). »

Ces aveux du comte de Tromelin nous aideront beaucoup dans nos conclusions ; plus de doute, nous

(1) Lettre, 27 mars 1903.

(2) Lettre, 2 février 1903.

sommes en présence d'un *médium dessinateur* d'un genre nouveau, donc intéressant à étudier.

On a beaucoup écrit sur les médiums-écrivains, mais moins sur les médiums-dessinateurs, car ils sont plus rares. Les deux modèles du genre furent Victorien Sardou, le grand auteur dramatique, et le peintre-graveur Fernand Desmoulins. Les dessins du premier (Palais des Singes, demeure de Mozart) se rapprocheraient assez de ceux de *l'Art occulte*. En raison de leurs notes, croches, enroulements, ils ont quelque ressemblance avec les écritures embrouillées du genre qui nous occupe. Beaucoup d'érudits ont écrit sur les dessins médianimiques de Sardou, mais l'auteur, plus sceptique ou plus croyant, n'a pas voulu se prononcer et s'est contenté de sourire à ceux qui prétendaient conclure sur ce que lui-même ignorait ou plutôt connaissait plus à fond que les savants.

Avec le peintre Desmoulins nous entrons dans le vrai domaine de l'art. Les dessins sont presque tous d'une facture impeccable. Il les obtient la feuille étant couchée, renversée, peu importe, et même en pleine nuit. Il emploie aussi des pastels multicolores (1). La caractéristique de sa manière d'opérer, c'est que le crayon ne quitte pas la feuille de papier, que la main se meut avec une vitesse vertigineuse, c'est comme si un fil unique se repliait sans cesse sur lui-même.

Quoique ce genre de dessins ne soit pas dans celui habituel au maître, on pourrait admettre, sans toutefois l'expliquer, une sorte de dédoublement de la per-

(1) Un autre peintre médium produit en pleine nuit des tableaux à l'huile parfaits comme coloris.

sonnalité travaillant automatiquement. Un cerveau d'artiste renferme à l'état latent assez d'éléments artistiques, pour alimenter un bras qui tient crayon ou pinceau chargé de fixer l'idée. Cependant il se *sentait — lui aussi — entraîné à dessiner par une volonté supérieure* qui signait l'*Instituteur* et que remplaça plus tard *Ton vieux maître*. Dans l'*Art occulte* nous voyons Puget, del Sarte, Casque de Fer, etc., signer les dessins.

La Revue de l'Hypnotisme d'avril 1903 renferme un article du docteur Raymond sur « l'écriture automatique non hystérique. » J'extrais du cas cité (1) : « Cet homme a 45 ans; il était, il y a quelques mois, gardien de cimetière. En faisant son service, il a souvent rencontré une certaine dame en gris et, trois fois de suite, il a dû la chasser pour infractions à la police des cimetières.

« Peu de temps après il perd sa place, et sa femme vient à mourir. Il en est bouleversé; il se demande ce qu'il va devenir et cherche à savoir de quelle maladie elle est morte. Il se met alors à écrire involontairement et, dans les caractères que trace sa main, il reconnaît l'écriture *de la défunte*. Une fois même il lit : « Tu te remarieras avec Mme Marie M... qui demeure 28, avenue P... » Il va trouver cette femme : c'est précisément celle qu'il a été obligé de chasser du cimetière. Mme Marie M... est une tireuse de cartes; elle découvre à cet homme une étonnante faculté pour interroger les esprits et elle lui demande de res-

(1) Présentation de malades de la Salpêtrière.

ter avec elle. Il devient donc médium et, à partir de ce moment-là, tout se transforme en lui : « Il sent « une incarnation nouvelle; la tireuse de cartes est « entrée en lui. »

« Pendant son sommeil, des esprits, tantôt bons, tantôt mauvais, lui apparaissent, il voit aussi des éléphants, des rats; il se sent embrassé par des crocodiles. La Vierge Marie et l'Enfant Jésus sont aussi venus le voir plusieurs fois.

« Les bons esprits, dit-il, sont en chair et en os comme nous; les mauvais ont la peau morte, ceux-ci lui jouent de mauvais tours; ils l'empêchent de travailler, lui enlèvent sa virilité et l'obligent à écrire. Quelquefois sa main *ne trace que des hiéroglyphes, mais les bons esprits viennent lui en révéler le sens.*

TIDIANEUQ.

(A suivre.)



COMMENTAIRE

DE

Marsile Ficin le Florentin

SUR LE

Neuvième livre de la seconde Ennéade de Plotin le Pianoticien

CONTRE LES GNOSTIQUES

ET

Contre ceux qui pensent que le Mal est l'auteur du Monde
et que le Monde est mauvais

(Suite.)

Quand on parle « d'obliger les âmes », on touche cette opinion qu'a effleurée Origène que tous les Esprits furent égaux en principe, mais que, par suite de différents mouvements de la volonté, ils tendirent plus ou moins vers Dieu ou s'en éloignèrent davantage; d'où il suit que les Esprits acquièrent des degrés différents, que les corps composant le monde se constituèrent en divers degrés, et qu'enfin, à des Esprits différents correspondirent des corps différents.

« On se convaincra facilement de la fausseté de cette opinion, en remarquant que la disposition totale de l'Univers consiste précisément dans cette différenciation des degrés et que, par conséquent, ce qui est au plus haut point formel, final et bon dans l'Univers est forcément premier dans l'intention de l'agent primordial. »

La disposition de l'Univers n'est donc pas le résultat de la diversité des mérites, étant donné surtout que, si les natures raisonnables étaient toutes égales en principe, aucune ne pourrait dépendre d'une autre. Dans ce cas, du hasard seul dépendrait la différenciation des volontés ; seul le hasard réglerait l'ordre dans les esprits et, par conséquent, dans le monde.

De même, puisque dans les choses inférieures les différences spécifiques et les espèces sont naturelles et essentielles, n'est-il pas absurde de dire qu'elles sont accidentelles dans les choses supérieures ; or, elles seraient accidentelles, si elles n'existaient pas dès le principe et étaient contingentes et consécutives au mouvement de la volonté.

« Il est aussi extrêmement difficile d'expliquer pourquoi des esprits si semblables se sont différenciés de si étrange façon, puisque tous ces esprits, si nombreux qu'ils fussent, avant le mouvement de volonté qui les différencia ne se distinguaient par aucune mesure de quantité, et n'étaient désunis par aucune cause accidentelle, puisqu'il n'en existait pas encore. »

Ils devaient donc différer entre eux par certaines propriétés formelles et essentielles ; c'est-à-dire que certain devait posséder ce qu'un autre ne possédait pas. Or, une telle distinction ne peut exister en dehors de la diversité des degrés, puisqu'elle se ramène à la privation et à la forme.

Avant donc toute diversité de mouvement existait la diversité de nature. Nous traiterons d'ailleurs de cela en temps et lieu.

CHAPITRE VI

L'Artisan du monde est l'Intellect premier agissant par l'intermédiaire de l'âme. — Il y a trois principes : le Bien, l'Intellect, l'Ame. — L'intellect premier et le premier intelligible ne font qu'un.

« C'était une opinion antique que les formes dans la matière sont la résultante de quelque impression produite par les formes divines, tandis que la matière ne fait que refléter à la façon d'un miroir l'idée qui l'a impressionnée. » De la sorte, au lieu d'idées véritables, elle ne fait qu'en reproduire, rendre, ou simuler les images. Aussi trompe-t-elle les âmes déjà descendues du monde supérieur, jusqu'au moment où ayant accompli leur punition elles quittent cette sorte de région d'exil pour retourner à leur partie. Usurpant cette antique sentence les hérétiques décoraient, d'une façon par trop absurde, du nom de substances, les passions dont l'âme était atteinte par suite de cette erreur.

Vous observerez ensuite que les premiers chrétiens des hérétiques admettaient, avec les anciens, la réincarnation des âmes. Mais j'estime qu'ils n'y voyaient qu'un passage d'homme à homme terrestre ou aérien et qu'ils ne pensaient pas que l'âme humaine put passer dans les bêtes. On dit que les docteurs hébreux ont aussi admis cette tradition.

« Plotin estime encore qu'ils ont dénaturés les paroles se rapportant à l'œuvre cosmique quand ils prennent pour trois substances les trois noms du

Timée, qui pour Plotin ne désignent que trois propriétés de la même substance. C'est-à-dire qu'un même Dieu artisan du monde a conçu, décidé, et par sa décision effectué dans le monde autant d'espèces de choses, que son propre intellect, vivant en lui-même, a, dans son essence vivante, contemplé d'idées.

Or, les hérétiques affirmaient que l'être vivant en soi est l'être premier intelligible en soi, supérieur à tout intellect; que celui qui contemple les idées en lui-même est le premier intellect formé; que celui qui a conçu l'exécution est l'âme première et qu'il effectua sa pensée suivant un plan mauvais, c'est-à-dire après s'être séparé des choses supérieures. Mais Plotin prouva de la façon suivante que le premier intelligible et le premier intellect sont une seule et même chose.

Puisque l'intellect premier comprend un mode parfait, il possède intimement tout l'intelligible; il se comprend donc lui-même, comme étant lui-même l'intelligible, de même qu'il est l'intellect. Inversement, s'il est le premier et parfait intelligible, il doit être compris en mode parfait; or, il est compris de façon parfaite si c'est lui-même qui se comprend.

Si donc vous considérez l'intellect, l'intelligible vous apparaît aussitôt comme lui étant intimement lié, et si c'est l'intelligence sur qui s'arrête votre pensée, de suite l'intellect se montre comme son indissoluble allié. Et il n'en peut être autrement, car le rapport entre l'intelligible et l'intellect est certes infiniment plus intime que le rapport entre le visible et la vue. C'est que l'intellect pénètre la chose même qu'il comprend, la divise et la définit.

CHAPITRE VII

L'âme du monde lie à elle-même son propre corps, et par lui, en quelque sorte, toutes les âmes. — Comment l'âme particulière donne la vie au corps.

Il réproûve encore ce qu'ils disent de l'âme créatrice du monde, savoir que dans cette création elle est comme la nôtre, soumise au labeur et distraite de son rôle contemplatif.

« Comme l'œuvre entière, dit-il, est soumise à l'âme du monde, rien ne lui résiste, rien de ce qui lui est propre ne peut s'échapper, rien d'étranger ne la peut atteindre. De plus, les corps dans leur totalité sont reliés entre eux, reliés à l'âme universelle et complètement soumis à elle, grâce à la vie qu'elle leur infuse. »

Notre âme, au contraire, va vers un corps qui est déjà, en quelque sorte, un membre du monde, qui vit déjà, par conséquent, comme dans le sein de l'âme du Tout, et qui lui est relié comme dans le sein maternel le fœtus est relié à sa mère. Aussi, cette âme qui vient extérieurement se joindre à un animal déjà formé pour ainsi dire, ne le peut jamais dominer complètement, tandis que l'âme cosmique qui génère plutôt l'animal pour elle-même, qui se le relie, bien plus qu'elle ne se lie à lui, ne peut en aucune façon ni jamais partager les passions de l'animal. Ce qui, en effet, est en connexité avec ce qui lui est supérieur souffre ordinairement quand ce dernier pâtit, sans que pour cela la réciproque soit vraie.

Mais n'oubliez pas que si notre âme prend possession d'un corps déjà vivant, rien ne s'oppose néanmoins à ce qu'elle ajoute de la vie à ce corps comme de la lumière à la lumière déjà existante. Ici-bas, en effet, la vie primordiale se laisse facilement entraîner vers l'acte et la propriété de la vie secondaire. « C'est que cette dernière est plus puissante dans un corps particulier, et si on la compare à l'autre, elle semble se comporter comme quelque chose de substantiel, par rapport à quelque chose d'accidentel. »

Il conclut enfin que l'Univers est bien disposé partout, c'est-à-dire que partout il tend vers le bien général. Et si quelque mal se produit dans certaines parties cela ne peut tenir qu'à leur propre infirmité, soit qu'elles ne puissent suivre régulièrement l'ordre du tout, soit qu'elles n'en puissent soutenir ou éviter le choc.

Or, vous remarquerez, en étudiant Plotin, que l'âme intellectuelle peut, tant éviter l'ordre fatal puisqu'elle dépend du principe supérieur, que seconder volontairement et efficacement cet ordre, et enfin conformer le corps qui lui est confié de telle sorte qu'elle lui fasse éviter tout ce qui peut lui nuire.

CHAPITRE VIII

Ce n'est pas par suite d'un changement dans son Etat mais grâce à l'abondance naturelle de sa puissance que l'artisan du monde a effectué un monde comme une image de Dieu.

Lorsqu'on interroge les hérétiques sur la cause qui a conduit l'artisan du monde à construire ce monde,

ils répondent que c'est parce qu'il est tombé de la sphère de contemplation en qui par ambition il a voulu agir et commander.

Ne serait-il pas mieux d'attribuer cette cause plutôt à la fécondité naturelle qu'à la perversité de volonté et de répondre ainsi : De même que la chaleur échauffe naturellement parce qu'elle est chaleur, que naturellement la lumière éclaire parce qu'elle est lumière, et que la vie vivifie, de même cet agent tout-puissant effectue grâce à la présence de sa puissance naturelle.

« Il est absolument contraire à la religion comme à la philosophie de dire avec ces hérétiques que l'artisan a formellement changé avant d'effectuer le monde et que sa faculté d'effectuation qui est éternelle, bien plus, qui en lui est l'éternité même, n'a commencé, accidentellement, que par suite d'une chute qui faisait perdre à cet artisan son extrême supériorité et le rendait plus faible.

C'est contraire à la religion, car Moïse, dans la genèse, affirme que l'auteur du monde a tout effectué bon dans le monde, le particulier comme le tout. C'est ce que veut dire cette parole : « Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament révèle l'œuvre de ses mains. » De la sorte donc, la grandeur, la puissance et le mouvement de l'Univers nous montrent la puissance admirable de la divinité, son ordre magnifique, la sagesse de cette divinité, surtout, quand on considère comment cet ordre est conservé dans l'immense variété des choses. La destination enfin de ces choses qui est le bien suprême, nous prouve la bonté de leur auteur. Et, par puissance,

sagesse, bonté, j'entends non seulement celles qui existent dans l'auteur, mais celles encore qui sont communiquées à l'œuvre; *car nous ne pourrions attribuer ces qualités à l'auteur si nous ne le découvririons dans l'Œuvre.*

Aussi est-il préférable d'honorer, comme le veut Platon, l'Univers entier comme l'image de Dieu, et ce qu'il y a de meilleur en cet Univers comme les reproductions les plus sûres des idées, que de le mépriser à la façon des hérétiques. Les Platoniciens, en effet, estiment impie de mépriser et même de déprécier ces images vivantes, œuvres de Dieu lui-même, et placées par lui dans le temple du monde pour démontrer à tous le culte qui lui est dû.

N'est-ce pas d'ailleurs ce que veut dire cette parole : « Du soleil il a fait son tabernacle. » Et ce n'est point une image différant de l'esprit divin à la façon dont l'entendent les hérétiques, que nous donne le monde, mais une image d'une exactitude complète; car par image différente il faut entendre image comparée par mode d'opposition, de la façon suivante.

De même que ceci est immatériel, indivisible, immobile, cela est, au contraire, matériel, divisible et mobile. Donc, de même que ceci est bon, cela est mauvais.

Mais, en dehors de ces similitudes, il est encore dans le monde une autre image de l'esprit divin, qui lui fait reproduire l'essence, la vie, l'intelligence, bien plus l'unité et la bonté elles-mêmes. Donc le monde est bon, puisqu'il reproduit le bien. Or, Plotin estime que ce monde émane du bien, grâce à l'exubérance

naturelle de ce dernier, mais que jamais il ne peut égaler sa cause.

Il ajoute ensuite que la terre est pleine d'êtres immortels ainsi que l'espace jusqu'au ciel, et à plus forte raison le ciel lui-même.

Sont immortelles sur terre, en outre de l'âme même de la Terre, les substances des âmes, tout au moins de nos âmes unies même ici-bas à leurs corps célestes; et je passe sous silence que les orphiques y placent aussi des démons terrestres.

Dans l'air et dans l'éther pareillement sont immortels les démons, du moins quant à ce qui touche leurs corps célestes.

De même dans toutes les sphères des cieux sont des êtres immortels et divins, qui sont les étoiles.

Certains aussi placent dans les sphères planétaires, en dehors des planètes, et particuliers à chaque sphère, des démons qui, comme des étoiles, sont soumis aux planètes de cette sphère, de la même façon que dans le firmament les plus petites étoiles sont soumises aux plus grandes.

J'estime en outre que partout existent les idées que l'on nomme communément êtres intelligibles. Enfin, nous avons montré dans notre théologie, et nous montrerons ailleurs, que partout peut pareillement exister la substance intellectuelle.

Et si quelqu'un avait la conviction que les âmes des hommes et celles des dieux peuvent parfois déposer leur véhicule céleste, d'où il résulterait qu'un être de cette sorte ne serait pas immortel, nous dirions, d'abord, que l'on ne peut admettre cela facilement;

puis, l'admettrait-on, que la perte de ce corps ne peut proprement être considérée comme une mort, car elle n'est produite ni par un cours fatal ou naturel, ni par accidentelle violence intrinsèque ou extrinsèque, mais elle est comme le dépouillement volontaire et facile d'un vêtement.

Enfin, s'ils disaient que des êtres terrestres seuls et non des êtres célestes peuvent vivre, qu'ils écoutent ces paroles de Théophraste : « Il n'est pas un philosophe, celui qui nie la vie des êtres célestes. » Et s'ils privent de raison les êtres célestes dont la marche est réglée sur la plus parfaite raison, qu'ils examinent bien s'ils ne sont pas eux-mêmes privés d'yeux et de raison. S'ils nient que le monde procède du bien, qu'ils entendent cette protestation du monde lui-même : *Puisque perpétuellement mon ordre vous rappelle la sagesse et la vie divine, comment ne procéderais-je pas de la divinité?*

CHAPITRE IX-X-XI

Les erreurs des gnostiques ne trouvent pas de moindres adversaires dans les platoniciens que dans les chrétiens.

Dans ces chapitres, tout en réfutant les ineptes accusations portées par les hérétiques contre le monde, Plotin constate, remarquez-le, dans le monde trois degrés principaux.

Dans le premier sont placés les recteurs des sphères et des étoiles. Dans le second les sphères. Dans le troisième tous les composés infra-lunaires. Et sans cette

distinction dans les degrés, le monde ne pourrait posséder la beauté.

Il existe également trois degrés dans la vie humaine. Il y a, en effet, des hommes divins ; il y en a d'humains simplement ; il y en a qui sont en quelque sorte des brutes.

De la même façon encore, la diversité se montre dans un état régulièrement constitué. N'oubliez pas que c'est dans une distinction et un ordre de cette sorte que réside la beauté tant de la vie que de l'État.

Vous noterez en même temps que les dieux célestes sont en toutes choses la providence des êtres inférieurs et que les démons infra-lunaires sont bons pour la plupart et meilleurs que les hommes. Il admet néanmoins que certains d'entre eux sont mauvais.

Il montre ensuite jusqu'où allait le stupide orgueil des hérétiques gnostiques, qui prétendaient que nul ne possédait aucune espèce de vertu en dehors de ceux qui pratiquaient leur propre hérésie. Tous les démons et les anges étaient aussi mauvais les uns que les autres : mauvais les recteurs des sphères ; mauvaise la vie même du monde entier. Enfin aucune divinité ne pouvait être honorée et invoquée d'aucune façon ; on ne pouvait prier que l'être premier sans aucun intermédiaire. Et, pour parvenir jusqu'à lui, la seule profession de leur hérésie, certaines paroles, certains rites suffisaient. La pureté de la vie et des mœurs n'étaient dans tout cela d'aucune utilité. Enfin le plus pervers des sectateurs de l'hérésie était considéré comme meilleur que l'Univers entier. Aussi n'est-il pas éton-

nant que Plotin se soit élevé contre eux de toutes ses forces et avec la plus vive indignation.

Vous remarquerez, enfin, que plus les productions solaires, c'est-à-dire les luminaires existant partout, seront nombreux, et plus la puissance du soleil nous paraîtra immense. *Plus, pour la même raison, resplendira la merveilleuse puissance de Dieu, si de son unité émanent et dérivent des dieux nombreux.*

« Il ajoute que ces dieux inspirent aux hommes tout ce qui plaît tant au Dieu supérieur qu'à eux-mêmes. Par ces dieux comprenez tant les âmes des étoiles que les bons démons. Ce sont, en effet, les âmes des étoiles qui transmettent aux démons les décrets de l'intelligence de l'âme du monde et de l'intelligence divine. Ce sont les démons qui nous les inspirent. »

D^r SAÏR.

(A suivre.)





La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

Traduction de la « Magie numérale » d'ECKARTHAUSEN
(Suite.)

Le baptême a été institué pour un signe, que l'homme appartient à l'Eglise, et pour un souvenir, qu'il lui faut être régénéré ; car l'ablution n'est en rien d'autre que l'ablution spirituelle, le symbole de la régénération.

Le premier pas à une telle régénération, c'est la repentance ; cela signifie reconnaître le mal, en voir chez soi, s'en déclarer coupable, accuser et demander pardon d'un cœur humble, de s'en désister et mener une nouvelle vie selon les commandements de l'amour et de la foi. La repentance de la bouche seule n'est pas une repentance ; celle de la vie en est une. Continuer dans cet amendement, arranger sa manière de penser, ses actions d'après le sens de l'ordre, se démettre du vieil homme et prendre le spirituel, c'est la perfection de la régénération, par quoi l'homme acquiert peu à peu toujours de plus en plus des qualités célestes et se réunit à la sagesse suprême. Cette réunion est indiquée dans plusieurs écrits mystiques,

mais était mal comprise de beaucoup depuis des siècles.

Elle est la liaison avec la fiancée, de laquelle la Sainte Écriture parle dans le Cantique et par laquelle ces hommes, qui ne pensaient que par le naturel et non pas le spirituel, furent séduits à faire différentes interprétations. En épousant cette sagesse suprême, l'homme rentre dans cette dignité perdue du premier homme, en obtenant de nouveau l'emploi de prophète, de prêtre et l'emploi royal du régénéré.

Cela est la grande destination, à laquelle tout chrétien est appelé, cela est le grand but, que chacun peut atteindre, si fidèle à la doctrine du christianisme il y tourne tous ses efforts à être régénéré dans le Seigneur.

Cela est la seule divine et vraie magie ou sagesse, car il ne faut pas nommer le mot magie sous le nom proscrit de sorcellerie ; cela est le vrai art royal, dont parlent tant de mystiques, mais qui a été faussement interprété par le cœur corrompu de la plus grande partie. Garder les privilèges du premier homme, les privilèges de la réunion avec Dieu et l'harmonie éternelle de toute la création, c'est la grande récompense de la lutte de soi-même et de ces efforts, la récompense du chrétien, dont on connaît mal la dignité, parce que la plupart des hommes cherchent la vérité là où il n'y a que de l'erreur.

Nos philosophes actuels veulent tout expliquer par la nature, et n'y pensent pas, que l'intelligence de l'homme n'y parvienne pas ; ils n'y pensent pas que, comme l'homme naturel ne peut reconnaître que des

choses naturelles, l'homme spirituel ne peut de même reconnaître que des choses spirituelles. C'est là que la raison doit se soumettre à la révélation.

Avec une fière confiance notre siècle nie toute influence spirituelle et la réunion de l'homme avec l'éternité. Des miracles et des phénomènes passent pour des jouets de la fantaisie et sont renvoyés dans la sphère des imaginations.

Mais il y a des grands secrets de l'éternité et il n'est permis de lire dans le grand livre des secrets qu'à celui qui peut ouvrir les sept sceaux, et ce privilège n'a que celui qui est régénéré en Jésus-Christ.

Chez le régénéré tout le jeu de fantaisie cesse ; il s'approche du royaume de la vérité et voit avec les yeux de son âme les grands secrets de l'Eternité, que l'homme naturel ne peut jamais voir de la lumière de sa raison naturelle.

Cela est l'unique et ce chemin nécessaire, qu'il vous faut aller, si vous voulez avoir des éclaircissements sur des choses, dont la plus grande partie des hommes n'a pas d'idées ; il vous faut activement travailler à la grande œuvre de notre régénération.

Si vous jetez un coup d'œil sur les siècles passés, vous pourrez vous en convaincre, dans quel bas-fond de désordre et de troubles l'intelligence humaine a plongé les savants du monde ; une foule de vérités fut tout à fait faussement comprise dans l'homme sensuel, parce qu'il y a des vérités, que ne conçoit que celui qui savait combattre la sensualité. La source la plus pure devient impure, si elle est puisée dans un vase qui est malpropre. Il y a même des hommes

à qui l'intérieur est entièrement fermé ; c'est pourquoi on ne peut exiger des aveugles qu'ils doivent voir les objets comme ceux qui ont des yeux.

Le chemin le plus sûr à la vérité est le suivant, mon ami : Vous vous instruisez d'abord sur la dignité de la destination humaine et sur l'abaissement, auquel l'homme est descendu par sa chute. Par cela vous reconnaîtrez que l'homme a autour de lui et en lui des forces supérieures de son origine, et que ces forces célestes se présentent visiblement au monde, pour le rappeler à sa destination. Vous reconnaîtrez la nécessité d'une religion et d'un culte et les grandes vérités du christianisme. Si vous vous élevez donc de vérité en vérité, vous vous approcherez enfin de la lumière de toutes les lumières, vous accueillerez par la nouvelle régénération cette sainte lumière dans votre âme, et vous verrez que l'homme peut trouver le déchiffrement de tous les hiéroglyphes, la clef de toutes les religions et l'explication de tous les secrets dans son âme, s'il suit la doctrine de la vie et la lumière qui luit dans les ténèbres.



Par les explications et communications, mon ami, que je vous ai données comme ami, vous aurez sans doute fait des progrès plus avancés vers la lumière, si vous suiviez toutefois fidèlement le conseil que je vous donnai et qui y consistait de ne lire pas seulement ce que je vous dévoilai, mais aussi de le digérer et de vous approprier ces principes entièrement à votre âme.

Si vous ne l'avez pas fait, vous ne tirerez de tout ce que je vous communiquai, aucun profit, ni vous ne vous convaincrez jamais des grandes vérités qui reposent dans le système de la création.

Ce n'est qu'alors que la nature procure au corps de la nourriture que si elle est digérée, et s'animalise avec nos humeurs. Dans cette économie de la nature, un grand avertissement, un grand secret de l'art médical y reposent ; des humeurs plus pures améliorent les gâtées, et nous mettent dans un nouvel état de la vie.

Si l'homme est malade, il a du dégoût même pour les mets les plus délicieux ; il n'a pas le goût de ce qui est profitable au bien portant, car les humeurs impures gâtent tout organe.

Un médecin habile nettoie d'abord les premiers chemins ; sans ces nettoiemens les meilleurs remèdes ne serviront à rien ; ce n'est que quand le corps est nettoyé qu'il donnera des boissons réconfortantes et qui purifient le sang ; le malade se rétablira et devient un tout autre homme.

Il en est ainsi, mon ami, avec les maladies de l'esprit ; l'état corrompu de notre nature, l'endroit que nous habitons, la manière de vivre vulgaire que nous cultivons, l'exemple des hommes ordinaires aggravent nos forces naturelles, et nous ne nous rétablissons pas, si nous n'employons pas soigneusement les moyens que le sage nous propose.

A quoi sert-il, si le malade a tous les remèdes devant lui, si les manuscrits et les livres les plus excellents qui ont été écrits depuis des siècles sur la santé

humaine, sont dans son armoire, s'il n'en use pas, s'il ne les emploie pas ; il en est de même avec le grand art de l'épuration de l'esprit. La patience, l'infatigabilité dans le travail de notre volonté, l'usage incessant des moyens prescrits à nous nous y mènent, où nous devons arriver.

Du premier manuscrit, si vous y avez toutefois réfléchi sérieusement, vous en aurez trouvé de grands pressentiments de vérités, qui sont encore cachées dans le sein de la nature.

Si par ces pressentiments cette étincelle, qui reposait dans votre âme, a été allumée, d'aspirer à des connaissances supérieures, vous vous serez désiré un guide, qui doit vous montrer cette voie, que l'on suit si rarement, qui conduit dans le temple des grands secrets.

Si votre volonté était pure, votre intention sincère, vous trouverez, dans le deuxième manuscrit que je vous envoyai, marqué le premier chemin sur lequel vous pouvez arriver à la vérité. Si vous négligez ce chemin ou si vous voulez aller un autre, vous n'atteindrez jamais le point où vous pourrez embrasser du regard des choses, desquelles la philosophie du monde ne se doute pas ; aussi moi, je ne peux et je n'ose alors vous conduire plus loin. Représentez-vous une source d'eau ; pure elle sort du rocher, mais si un bassin impur reçoit cette source pure, elle se gâtera et on ne connaîtra plus qu'elle sortait du rocher, dont l'eau était si pure. Si vous versez de ce bassin impur l'eau puisée dans des vases de plus en plus impurs, la boisson sera si gâtée, comme si vous l'aviez

puisée d'un cloaque, et personne ne trouvera plus une ressemblance avec la boisson de la source pure, qui jaillissait du rocher. Il en est de même, mon ami, avec les secrets d'une sagesse supérieure ; ils ne sont pas pour celui qui ne voit pas avec des yeux purs, ne sent pas avec un cœur pur, car il ne les comprend pas, ou il en abuse. A quoi sert-il, si je conduis un homme, qui a une écaille devant l'œil, dans une contrée magnifique ; en vain je lui parle des beautés de la nature, il ne les voit pas et ne peut les voir jusqu'à ce que son œil soit guéri.

Mon ami ! avec les sciences supérieures, il en est de même. Il y avait une période où des yeux non bénits pénétraient dans le sanctuaire, et alors la vérité fut altérée. Dans des vases impurs ils passèrent en troquant la source aux autres. Cette source, qu'ils avaient puisée du rocher de la vérité, et la vie devint la mort, et le baume le poison.

Une foule extraordinaire d'impertinents monte à l'assaut du temple des saints secrets ; ils voulaient voir avec des yeux non préparés et travailler avec des mains impures ; au lieu de rechercher avec un esprit humble les dons de la sagesse du distributeur de toutes les grâces, ils ont l'impertinence de vouloir conquérir avec leurs propres forces ce qui ne peut être qu'un don pour le bon. Négligents et paresseux, ils se fiaient à des chefs aussi paresseux et corrompus, et finissaient par médire du Saint, parce qu'ils n'obtenaient pas ce que désirait leur cupidité sans bornes. Ils décriaient la vérité comme mensonge, l'Esprit de Dieu comme rêverie, et persécutaient même encore

ceux qui leur montraient de bon cœur les chemins de la vérité.

C'est pourquoi la prudence couvrait, pour mettre en sûreté ce qui est sage, tes hauts secrets d'un voile ; c'est pourquoi un profond silence règne dans ses halles ; c'est pourquoi il n'y a que celui dont les pas modestes s'avancent doucement qui s'approche de la porte du Sanctuaire, où la main de la Divinité repousse chaque impie hardi.

Dégoûté du travail de soi-même, l'impertinent retournait et tombait dans l'erreur ; il se moquait des forces du ciel et recherchait les forces des enfers pour satisfaire sa curiosité. Ainsi naquit le vice de la sorcellerie.

Qui une fois, mon ami, avait l'infortune, de tomber soi-même si bas ou d'être conduit dans l'erreur, celui a besoin de forces doubles pour se relever. Puissamment le mal agit en lui et le conduit d'erreur en erreur, car la témérité et l'imprudence jeta l'imprudent dans les chaînes d'êtres plus méchants, qui se réjouissent de son erreur, pour l'éloigner toujours de plus en plus du vrai et du bon. Le plus effroyable est que par certaines cérémonies et libations naisse une espèce d'approchement et de liaison entre l'homme et un être méchant, que maint insensé ne comprend pas et qui est ainsi conduit à sa perte. Plus l'homme est tombé bas, plus il doit monter haut ; plus il errait, plus le chemin de son retour sera long.

Cela est une loi essentielle, qui est fondée dans la nature, et par laquelle il est très dur à celui qui est tombé de s'élever en haut, s'il ne retourne pas en

travaillant sa volonté à l'origine de tout le bien.

Par cette raison, mon ami, il est très dangereux de nourrir le penchant pour des sciences secrètes, si une volonté pure et bonne n'est pas la part de notre âme.

Facilement on abuse des forces de la nature pour le mal ; au lieu de reconnaître le Créateur, de l'aimer, de suivre son ordre, d'établir cette harmonie divine, d'après laquelle travaillent toutes les forces du ciel, naîtrait plutôt ce désordre que nous montre la Sainte Écriture, en décrivant la construction de la tour de Babel, et que nous montre la tradition par le siège du ciel par les géants.

Il y a des choses qu'un voile doit couvrir pour la plus grande partie des hommes ; l'homme méchant avec la connaissance de forces supérieures en deviendrait encore plus méchant ; le diable ne se distingue de l'homme méchant que par le surplus de connaissances.

Dans l'amour et le non-amour est la caractéristique des esprits ; les connaissances, réunies à l'amour, font les anges ; les connaissances sans amour font le Satan.

Le roi Ezéchias fut puni de ce qu'il montra les trésors du temple aux Babyloniens ; que celui qui tient à la Babylone du monde ne se hasarde point au sanctuaire.

Avant que la lumière de l'âme commence à flamber à l'intérieur, l'homme ne peut voir, sentir certaines choses et par conséquent il n'en peut avoir des idées.

C'est pourquoi beaucoup de philosophes, qui ne tiennent qu'à l'enveloppe, se moquent des choses qui sont hors de leur sphère, et ce qui est le cadeau le plus estimable pour celui qui aspire d'un cœur sincère à la vérité, ne mérite pas d'être livré aux railleries et aux visées.

Les premiers chemins de la vérité sont très simples et faciles; ils ne demandent rien que de commencer à se mettre en harmonie avec l'amour le plus pur.

L'enseignement, que je reçus d'un homme plein de sagesse et de bonté, qui s'éleva jusqu'à l'intuition, et duquel vous apprendrez des choses qui vous entraîneront puissamment à admirer et à adorer la divinité, consistait en peu de mots dans le suivant :

1. Après avoir suivi exactement tout ce qui est contenu dans l'écrit que je vous commuai, pensez journellement, surtout le matin en vous éveillant, à Dieu et cherchez à vous faire des idées pures du Créateur de tous les êtres.

2. Priez souvent dans votre âme la prière de l'esprit, une prière à laquelle on ne s'élève que peu à peu à moins qu'on commence à penser plus purement sur Dieu et la prière.

3. Cherchez à arranger vos actions entièrement d'après l'harmonie la plus pure de son amour universel.

4. Soyez charitable; plein d'amour dans vos actions. Combattez vos passions et cherchez activement à corriger votre volonté.

5. Cherchez chaque jour à exercer d'un amour pur certaine vertu, que le christianisme vous recom-

mande, et arrangez votre conduite d'après l'exemple de votre Sauveur.

6. Du reste soyez gai confiant à la Providence, plein d'amour et de prévenances dans la société ; aimez la vie sociale, soyez pieux, et si vous avez mené plusieurs semaines cette manière de vivre, alors expliquez-moi ce qui se passa dans l'intérieur de votre âme, et vous recevrez d'autres explications et éclaircissements.

Fils de la vérité ! toi, qui remplissais jusque-là fidèlement et sincèrement les enseignements que je te donnai, viens dans mes bras et reçois le baiser de l'amour Si ton âme est maintenant convaincue, qu'il n'y a pas de sagesse hors de Dieu ; si tu sens dans ta poitrine la dignité de la religion, la sainteté de la révélation, si ton sang bouillait plus joyeusement en y pensant, que tu es chrétien, dont la dignité et la destination est si peu connue, jette-toi avec moi aux pieds de l'Infini, et prie au Père universel des hommes.

ECKARTHAUSEN.

(*A suivre.*)





PARTIE LITTÉRAIRE

LES NUAGES

Phébé, astre d'amour, paraît au fond des cieux ;
En des pâleurs de spectre, en des grisailles d'ombre,
Les nuages mystérieux
Défilent lentement, dans la nuit triste et sombre.

Tantôt, dans leurs formes vagues, calmes et lourds
Ainsi que de fantastiques oiseaux funèbres,
Tantôt altiers, tels des vautours,
Ou des cygnes glissant sur un lac de ténèbres!

Tantôt, quand le vent souffle en lugubres accords,
Leur course échevelée au ciel se précipite
Telle sous le dard du remords
L'âme du criminel, fugitive et maudite!

Tous de même, malgré leurs aspects différents,
Ils passent, projetant sur la terre leurs ombres,
Toujours tristes, toujours errants,
Voguant vers l'Infini, toujours gris, toujours sombres.

Mais si l'un d'eux vient, dans sa course, à traverser
L'auréole de feu de la lune amoureuse,
S'il reçoit le tendre baiser
Des nocturnes rayons, lueur mystérieuse,

Il s'irrise soudain d'innombrables reflets
 Qui lui versent la vie en des flots de lumière.
 Flots bleus, roses et violets,
 Qui l'affolent d'espoir... décevante chimère!

Il s'anime, admirable et métamorphosé!...
 Puis, malgré lui, fuyant l'astre blanc qui rayonne
 Il passe, et reste, ayant passé,
 Comme avant, pour toujours, gris, morne, monotone!...

Tel est bien du mortel l'implacable destin!
 Errant dans l'Incompris et dans la nuit du Doute
 Il va, triste, vers l'Incertain
 Et parfois un rayon illumine sa route!

Bénissant ce rayon de bonheur ou d'amour
 Il s'y fie, éivré, d'une âme confiante...
 Le charme ne dure qu'un jour...
 Puis sa course reprend plus sombre et plus errante!

MAHOT DUTRÈB.



Pour la mort de l'Amiral Makharoff

Il sombra dans le gouffre au gouffre qui se fond,
 Le deuil est infini, la douleur est sans fond,
 Sort assassin d'en haut reflétant le mystère !
 Mystère que Dieu mène, écoute la prière
 Que toute la Russie entend sortir du sort : —
 L'honneur, de son œil fixe, attirait ce grand mort,
 Les tourbillons de braise ont lancé cette étoile !
 Peut-être, que demain, la gloire ouvrant sa voile
 Sur son aile apportant la chance avec amour
 Reviendra ! L'espérance est là, couvant son jour,
 Dont on entend le bruit sur notre horizon sombre,
 Que la fatalité mystérieuse encombre !
 Car ce grand mort se lève, aux vivants dit : « Debouts,
 Muraille de l'Europe on vient battre sur vous,
 Le perfide renard veut se saisir de l'Aigle,
 La page de l'honneur sur le vôtre se règle,
 La page où s'écriront les combats du Destin,
 Qui t'appellent Russie, au sillon du matin ! »
 Morts, au plus noir du gouffre, illuminant l'abîme
 Morts, vous êtes la sève, et vous êtes la cime, —
 La sève qui fleurit, oh Patrie, en ton cœur
 La fleur de la vaillance au sillon de l'honneur,
 Et la cime où l'Histoire écrivant ses poèmes
 Lumière deviendra touchant à vos fronts blêmes !

Dieu regarde et ton deuil, ô Russie est vertu !
 Chaque fois que ton sort fut en proie au désastre
 Tu disais « je suis l'Aigle et te levais l'Elu,
 Qui te courbes sous Dieu pour monter comme un astre.

O. DE BÉZOBRAZOW.

ORDRE MARTINISTE

L'Ordre Martiniste a décerné les diplômes suivants :
Charte d'honneur *Dario Velloxo, O. Thibault* à Fall River; *Ch. Détré* (proposé pour le grade de docteur en hermétisme); *Miss Margaret B. Peeke, Docteur Chauvet*, de Nantes, *Franlac, Tidianeug*.

Docteur en hermétisme : *Miss Margaret B. Peeke*.

Ont reçu la charte de délégué :

F::: *Dario Velloxo* (Delegué General).

F::: *Reginald Hodder* pour Londres (Délégué Spécial)

Conférences Spiritualistes

La mort est un phénomène complexe qu'on considère rarement simplement. On se laisse en général guider par le sentiment et on a recours aux phénomènes psychiques pour tâcher d'avoir une preuve de la survivance. Mais la mort ne l'oublions pas, est aussi un phénomène physiologique et nous espérons montrer qu'elle est étroitement liée à la marche de la machine humaine. Pour les matérialistes comme pour les spiritualistes le corps humain est une machine prêtée par la terre pour une existence. Le fonctionnement de cette machine constitue la vie. Au point de vue physiologique notre corps se compose d'organes créant des fonctions dont une seule nous intéresse pour le moment : la force nerveuse. Qu'il nous suffise de savoir qu'il entre dans le corps des aliments et de l'air atmosphérique et qu'il en résulte une force qu'on appelle

force nerveuse et qui servira de lien entre l'Esprit et le corps. Une des meilleures analogies que l'on puisse trouver c'est celle de l'appareil télégraphique. Le télégraphiste c'est l'Esprit et le fluide électrique lui sert de lien avec l'appareil. Si l'appareil est mauvais le télégraphiste est bien toujours là mais il ne peut plus agir sur son appareil. Dans le cas d'un idiot c'est souvent la même chose. L'Esprit est toujours là mais comme son appareil son cerveau est en mauvais état, il ne peut se communiquer au monde extérieur. Ceci, entre parenthèse, peut répondre à l'objection des matérialistes : que devient l'âme dans l'évanouissement ou l'anesthésie ? La réponse est bien simple. L'Âme est toujours là mais on lui a enlevé sa force nerveuse. Dans les maladies graves c'est la même chose. Ainsi dans la typhoïde, la force nerveuse est tout entière dans l'intestin qui est menacé il n'y a donc pas souffrance.

Eh bien ! ce qui arrive en partie pour les maladies graves se passe en entier pour la mort. La mort est en effet la suppression du courant nerveux. Les organes cessent de fonctionner et il y a cessation de la cohésion cellulaire.

Et maintenant qu'est-ce que la souffrance ?

La souffrance ne peut exister que lorsque le rapport entre le cerveau et l'organisme est complet, et elle est en général le résultat d'une exagération du courant nerveux. Les souffrances morales ont leur répercussion sur les organes physiques et obéissent à la même loi, tout au moins tant que nous avons un corps physique. Aussi à l'annonce subite d'un grand malheur ou d'une grande joie, nous ressentons un choc physique au cœur.

La chloroformisation et les anesthésiques en projetant toute la force nerveuse au cerveau brisent le lien entre celui-ci et les organes, il n'y a plus alors de souffrance. Nous pouvons maintenant dire que la mort étant la cessation du courant nerveux et la souffrance nécessitant absolument ce courant on ne souffre pas physiquement pour mourir.

Il nous reste à voir pourquoi il y a des gens qui ne craignent pas du tout la mort. On parle beaucoup des Chinois et des Japonais et on vante leur mépris absolu de la

mort. Ce mépris provient de la certitude absolue, scientifique que la mort dans le sens d'anéantissement *n'existe pas*. Le Chinois surtout est un philosophe. Ce n'est pas un mystique chez lui, il n'y a pas de dogmatisme. Il n'affirmera jamais un dogme religieux ; il n'en a pas. Pour lui toute vérité est intéressante à étudier ; le reste n'existe pas. Leurs recherches scientifiques ont porté toujours sur le monde de l'Au-delà. Pendant que nous inventions des locomotives, des télégraphes et des téléphones, eux étudiaient l'âme et la destinée. Ce peuple fixé par l'Initié Fou-Hi sur le sol où il est encore maintenant, est arrivé à avoir un idéal. Il savait et il sut par des révélations constantes, que la mort est un passage aussi simple que le sommeil. Il est sûr philosophiquement qu'il s'éveillera de l'autre côté. Il a aussi la certitude de ne pas souffrir. En Europe c'est surtout la peur de la souffrance et aussi celle de l'inconnu qui nous font craindre la mort. C'est tellement vrai que plus on devient intellectuel plus on a peur des coups. Au fond des théories admirables des êtres très évolués qui ne veulent plus se battre il y a toujours une peur énorme de la souffrance et surtout de la souffrance anonyme de la balle stupide qui peut leur enlever un membre.

Pour nous, pour ceux qui ne savent pas, il faut donc chercher quelque chose qui nous montre clairement ce qui se passe à la mort. C'est en observant le sommeil que nous trouverons cette analogie. En regardant une personne qui s'endort on assiste à toutes les phases de la mort sauf que la machine continue à fonctionner, tout le reste est exactement la même chose. Autre ressemblance : il ne manque pas de personnes qui ont peur de s'endormir. Si j'allais ne pas me réveiller disent souvent les personnes nerveuses ; ce qui établit qu'on a peur du sommeil comme on a peur de la mort.

Cherchons maintenant s'il nous est possible en dehors des expériences psychiques d'avoir une preuve que la mort n'est pas une souffrance physique. Cette preuve nous la demanderons aux personnes qui ont été sur le point d'être enterrées vivantes et celles qui ont été sauvées de l'asphyxie. Toutes déclarent qu'il n'y a aucune souffrance physique. Pour la souffrance psychique c'est autre

chose et elle existe plus ou moins. Les enseignements de la tradition sont formels à ce sujet. — L'angoisse n'a pas besoin que nous ayons notre corps physique pour nous étreindre. — Les suicidés n'en font que trop la douloureuse expérience.

Pour terminer voyons les sensations de l'Être qui meurt. — La plupart du temps, surtout quand il s'agit d'un matérialiste, l'Être s'endort d'un sommeil sans rêves. Pour ceux qui ont eu une affection, qui ont fait vaguement leur devoir, ils ont simplement la sensation de partir en chemin de fer ou en barque. Ils ne savent pas qu'ils sont morts. Il y a endormement d'Esprits qui ne savent pas qu'ils ont quitté la vie terrestre. Enfin il y a aussi des personnes qui se réveillent au bout de deux heures mais c'est rare.

Comme conclusion, c'est la connaissance de l'Invisible qui détruit la peur de la mort. Les blancs qui ont acquis la certitude de la vie Eternelle ne craignent pas plus la mort que les jaunes. La souffrance réelle est donc pour ceux qui restent parce que c'est une séparation violente de cellules physiques liées l'une à l'autre. Du reste, la simple séparation physique de deux êtres qui s'aiment les fait souffrir autant qu'une mort.

Des applaudissements nourris ont fait voir combien l'assistance a goûté cette belle conférence après laquelle le docteur Rozier et le docteur Papus ont répondu à de nombreuses questions.

G. PHANEG.

REVUE DES REVUES

Les nouveaux horizons de la science et de la pensée, tel est le titre que vient de prendre « Rosa Alchemica ».

Le n° 4 d'avril 1904 : contient trois études; une de M. Sage sur le spiritisme et le psychisme, dans laquelle il manifeste son intention d'étudier avec impartialité le spi-

ritisme, toujours en partant de ce point de vue, que les faits psychiques doivent être étudiés à l'aide des sciences connues et officielles. C'est à mon sens la même erreur que de vouloir étudier l'alchimie par les mêmes moyens que la chimie (je ne parle pas de l'expérimentation bien entendu). Leurs philosophies sont pourtant par trop différentes. Le spiritisme, d'après moi, est un reste d'une antique science trop dédaignée aujourd'hui; c'est une toute petite partie d'un tout majestueux qu'on ne peut étudier seul. Mais les procédés empruntés à la science moderne ne pourront donner la clef de phénomènes, si différents de ceux dont elle s'occupe d'habitude. Ils sont la résultante des lois encore inconnues. Ce sont ces lois qu'il faut connaître avant d'observer les faits.

La revue contient encore un bon article purement scientifique sur le radium par M. J. Castelot et la fin d'« inorganic evolution » de M. Lockyer.

Dans la *Revue des idées*, à lire d'intéressantes notes sur les rayons N. On a *découvert* quatre nouveaux faits : 1° les rayons N accompagnent les ondes sonores comme les radiations calorifiques et lumineuses; 2° ils constituent une série de radiations, différentes les unes des autres; 3° ils diffèrent d'après les sources qui les produisent; 4° les végétaux émettent aussi des rayons N. Il y a beau temps que les occultistes savaient tout cela! A bientôt les nouvelles *découvertes* de la photographie de la pensée.

L'Écho du Merveilleux continue l'analyse que fait G. Méry sur le livre de M. Maxwell. Cette fois il étudie les *raps*. A lire dans ce numéro l'article de M. G. Malet sur le curé d'Ars. On y verra un bon exemple d'action d'Elementals puissants. Vanki a dressé l'horoscope de la guerre russo-japonaise, d'après lui la supériorité des Russes s'affirmera en juin, juillet, août. Personnellement, je pense que ce sera avant cette époque. Plusieurs faits intéressants dans le numéro d'avril : G. Méry étudie les phénomènes spirites lumineux. A citer la reproduction d'un article du docteur Marc Haven, paru dans *l'Initiation* de novembre 1896. Les prophéties au sujet de la destruction de Paris et une prophétie réalisée à l'île Maurice, cataclysmes et peste.

La *Vie Nouvelle* publie un article de L. Desvignes sur quelques phénomènes occultes : clairvoyance par l'eau et apport de l'objet matériel (une bague), vu par clairvoyance. M. Bosc termine quelques réflexions fort sages sur le phénomène en occultisme, en disant que le vrai moyen pour avoir la preuve du monde invisible, c'est le perfectionnement intellectuel et moral de notre être. Cela est vrai, et on peut s'en convaincre en se souvenant que la perfection spirituelle est toujours accompagnée de pouvoirs réels. A citer aussi un travail fort intéressant sur les arts divinatoires par M. Barlet. Le lecteur y retrouvera les qualités habituelles de Barlet. Le numéro du 20 mars contient la reproduction d'une conférence du docteur Foveau de Courmelles sur le radium, un très bon travail sur les heures planétaires, tiré de la *Science astrale* qui donne une façon pratique de savoir par quelle planète est régie n'importe quelle heure de la journée. Cela peut être utile à ceux de nos lecteurs qu'intéressent la magie et l'astrologie. Pour ceux qui sont entrés et marchent dans une voie tout autre où la volonté humaine se soumet sans cesse à la Providence et s'allie avec elle, il peut être intéressant de savoir que l'Initié véritablement digne de ce nom n'a pas besoin de connaître ces choses, puisqu'il se compte lui-même pour rien et se détache de la conséquence de ses actes. Il sait que le ciel lui demande seulement de travailler et non de réussir.

Le *Spiritualisme moderne* continue à être très bien rédigé, et nous engageons nos lecteurs à le répandre le plus possible. Ce sera une bonne propagande. Ce journal ainsi que la *Vie Nouvelle* est franchement entré dans la voie que les occultistes préconisent pour les spirites, c'est-à-dire dans l'étude de la tradition occulte dont le spiritisme est une partie. Le numéro de mars 1904 publie un très bon article comme sait en écrire M. Romar sur le *Bonheur*. Puisse le ciel permette que ces pages écrites avec le cœur fassent éclore en beaucoup d'êtres la petite fleur mystique demeurée endormie jusque-là. M. L. Chevreuil termine son travail sur la matière où de toutes les philosophies humaines, on commence à sentir se dégager la loi vivante. Je félicite ici M. Chevreuil qui a su trouver

sa voie véritable. A lire aussi des récits de faits intéressants et de bonnes reproductions, de Revel, Papus, Prentice, Mulford, etc.

La *Revue du Spiritisme*, dirigée par Gabriel Delanne, continue à tenir son premier rang parmi la presse spirite. Delanne dans le numéro de mars, étudie la force psychique au point de vue historique et expérimental. Son travail très documenté, donne d'intéressants renseignements sur les photographies fluidiques. Gabriel Séailles continue son étude impartiale sur la morale chrétienne. Il en signale plusieurs faiblesses et entre autres la tendance par trop personnelle que trahit la lecture de l'Initiation. J'avoue que mes préférences sont aussi pour une morale ou l'initié pense beaucoup moins à lui et plus à la collectivité. Quand à l'Évangile, il y a en lui immensément plus que n'a su y voir M. Séailles. Mais je sais trop peu de choses pour parler de ce livre immense.

A noter encore dans cette excellente revue des récits de faits très bien choisis et de bons articles philosophiques.

Parmi les journaux étrangers reçus, je citerai un nouvel organe de la société théosophique à Mexico. Notons une traduction de *Qu'est-ce que l'occultisme* par Papus.

Le *Light* publie dans son numéro du 2 avril, un article de N. Ghose sur *la vie dans le monde inorganique* où je remarque cette excellente définition : Tout ce qui est capable ou susceptible d'une action quelconque, chimique, mécanique, physiologique, psychique, spirituelle, possède la vie. A noter également un compte rendu de séance où la photographie d'un chien a permis au sensitif de le voir devant lui avec les apparences de la vie. Je pense qu'il s'agit plutôt de ce que nous appelons une image astrale que du double fluide réel du chien. Une intéressante séance avec Peters, quelques notes sur les esprits familiers sont aussi à lire dans ce numéro.

Au dernier moment je reçois le *Monde occulte* qui confirme la bonne étude de J. Marestan, sur les théories et procédés des guérisons miraculeuses. J'engage nos lecteurs à aider cette revue.

Les frontières de la science, par M. de Rochas. (Librairie des sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques).

M. de Rochas, l'expérimentateur bien connu, a l'intention je crois, dans cette série, d'étudier toutes les sciences d'à côté, tout ce qui est constaté par beaucoup de savants mais n'est pas encore complètement scientifique. Dans cette série, il étudie les localisations cérébrales, les actions psychiques des contacts et la lévitation du corps humain.

La reproduction d'un assez grand nombre d'anciennes et curieuses gravures ajoute encore à l'intérêt de ce livre.

Signalons encore en terminant et les recommandant vivement à nos lecteurs une série de brochures de propagande à 1 franc que vient de publier la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri.

Les plus intéressantes sont : *Le diagnostic des maladies par l'examen du centre nerveux*, par Durville. *Le Magnétisme et l'hypnotisme*, par Berco. *Notions générales de magnétisme curatif*, par Durville. *Théorie et pratique du spiritisme*, par Rouxel.

G. PHANEG.

BIBLIOGRAPHIE

Il vient de paraître dans la collection de la Bibliothèque Orientale elzévirienne (LXXIX) un ouvrage, édité chez Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, appelé à un grand succès, et que nous ne saurions assez recommander à nos lecteurs. Je veux parler ici du *Livre des Certitudes (Kitab-el-Ikan)*, un des livres sacrés du Béhaïsme, traduit du Persan par Hippolyte Dreyfus et Mirza Habib-Ullah-Chirazi.

Le Kitab-el-Ikan est une des premières œuvres de Beha-Ullah. (Mirza-Husseïn-Ali-Nuri). Il a acquis dans tout l'Islam une telle réputation qu'il mérite d'être connu de ceux qui, dans notre pays, s'intéressent au mouvement des idées en Orient.

NÉCROLOGIE

Julien Lejay, l'un des plus jeunes parmi les fondateurs de *l'Initiation*, vient de mourir à 42 ans, enlevé en quelques jours à l'affection des siens.

Julien Lejay était un modeste et un timide dont tous ceux qui le connurent purent apprécier la bonté et la délicatesse.

Nous lui devons de savantes recherches sur la sociologie et sur l'Art qu'un besoin de perfection toujours croissant l'avait empêché de publier complètement jusqu'ici.

Julien Lejay étant un des membres les plus anciens du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, nous demanderons l'établissement d'une séance annuelle consacrée à sa mémoire.

Nous prions sa famille d'agréer l'expression de nos plus sincères sentiments de condoléance. Dans la vie civile, Lejay était greffier en chef de la Cour de Besançon, et c'est à ce poste délicat que la Mort est venue poursuivre son évolution.

PAPUS.



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARKAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

JEAN DE PAULY

Ouvrage posthume complètement terminé

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Le Zohar

à renvoyer après l'avoir rempli à M. EMILE LAFUMA, à VOIRON (Isère)

(*Livre de la Splendeur*)

Je soussigné.....

Nom, prénoms, titres

demeurant à.....

Adresse très exacte

déclare souscrire à..... exemplaires de la traduction complète du *Zohar en français faite par Jean de Pauly et éditée par les soins de M. Lafuma, traduction qui paraîtra en six volumes in-8° qui me seront envoyés successivement (frais de port à ma charge).*

L'éditeur s'engage à publier la totalité de l'ouvrage dans un laps de temps qui ne dépassera pas deux ans à dater de l'apparition du premier volume.

Le souscripteur s'engage d'autre part à souscrire à la totalité de l'ouvrage, c'est-à-dire aux six volumes, pour le prix de 120 francs, payable par fractions de 20 francs à réception de chaque volume envoyé contre remboursement.

SIGNATURE :

NOTA. — Le tirage étant en nombre restreint, et l'éditeur voulant avantager les souscripteurs, le prix de l'ouvrage total sera porté, dès qu'il aura paru, à **150 FRANCS**.

Les Amateurs Photographes qui ont une fois employé

LE PHYSIOGRAPHE

ne s'en défait jamais, car c'est l'appareil le plus parfait, le seul reproduisant vraiment la Nature et les personnes à leur insu.

Demander le Catalogue et les conditions de paiement spéciales pour les lecteurs de l'*Initiation* :

1, Avenue de la République, PARIS,

Quand vous vous serez ennuyé à l'indigeste lecture des journaux ordinaires,

LISEZ

Le GIL BLAS

(DIRECTION PÉRIVIER-OLLENDORF)

et vous vous distrairez.

Il est toujours spirituel !

On ne peut faire un véritable Paysage panoramique qu'avec un **Objectif tournant**. Le meilleur marché et le plus précis des Appareils de ce genre est le

KODAK

Panoramique.

EASTMAN KODAK

5, Avenue de l'Opéra, 4, Place Vendôme,
PARIS

P. Pontoux

33, Rue de l'Arcade

PARIS

Envoyer dix questions et un mandat de 3 francs pour recevoir des réponses psychiques.

M. Pontoux reçoit de midi à cinq heures, tous les jours.

La Machine à écrire :

La DACTYLE,

46, Boulevard Haussmann, Paris,

coûte moitié moins cher et fait mieux tous les travaux que les autres machines. Elle est plus légère et plus solide qu'aucune autre, ne demande pas de réparations coûteuses et permet de changer de caractères.

PRIX : **250 fr.** et **300 fr.**

Photographes !

Essayez une fois
les Pellicules françaises,

EMULSION LUMIÈRE

Elles reproduisent les Nuages, même avec les **OBJECTIFS** les plus communs.

ELLES SONT SANS RIVALES !

La VIE NOUVELLE

O. COURRIER, à Beauvais

est un journal hebdomadaire de propagande spiritualiste que nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs.

Demandez un numéro spécimen servi gratuitement.

UNE OFFRE REMARQUABLE

Un HOROSCOPE d'Essai

pour 2 francs.

Afin de convaincre les sceptiques et les incrédules que l'Astrologie est une vraie science, nous offrons de rembourser l'argent si l'Horoscope ne donne pas entière satisfaction. Pour recevoir cet horoscope sous pli cacheté, envoyez l'heure, la date et le lieu de votre naissance, avec un mandat ou bon de poste de 2 francs (en timbres-poste 2 fr. 25) à M. MIEVILLE, 8, rue Saint-Simon, Paris.

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS



63^{me} VOLUME. — 17^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 8 (Mai 1904)

PARTIE ESOTÉRIQUE

- Un secret par mois* (p. 97)..... Phaneg.
Les sciences divinatoires (p. 98 à 99)..... Phaneg.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

- Les épreuves et les nations* (p. 100 à 104)..... Papus.
Batailles (p. 105 à 134)..... X...
Le Feu sacré (suite) (135 à 156)..... G. de Lautrec.
Commentaire de Marsile Ficin (suite et fin) (p. 156
à 170)..... D^r Sair.

PARTIE INITIATIQUE

- La kabbale pratique (suite)* (p. 171 à 179)..... Eckarthausen.
Au pays des esprits (p. 180 à 183)..... Papus.

Ordre martiniste. — Conférences spiritualistes. — Revue des Revues.
Une prédiction russe.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI^e. Téléphone — 818-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'*arbitraire*, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

UN SECRET PAR MOIS

On ne possède pas toujours un diamant pour couper le verre; voici un moyen facile de le couper avec un peu de fil.

Faire un mélange de soufre et d'huile et y mettre à tremper quelques instants un bout de fil blanc, de la longueur du verre à couper. Placer le fil à l'endroit où on veut opérer la coupure, et mettre le feu à une de ses extrémités. Faire cela plusieurs fois. Puis, tout de suite après placer sur l'endroit ainsi chauffé un fil trempé dans l'eau froide, le verre se rompra comme avec un diamant.

Pour amollir un morceau de verre et le rendre comme de la cire le faire bouillir dans du sang de bouc. Aussitôt qu'on lui aura donné la forme désirée le plonger dans l'eau froide, il reprendra sa première nature.



Les Sciences Divinatoires

LA PASSION

Nous avons déjà synthétiquement étudié la volonté et l'intuition; je me propose aujourd'hui de rechercher à quels signes extérieurs on peut reconnaître les gens passionnés c'est-à-dire soumis à l'action de leurs sens, au bouillonnement intérieur s'extériorisant plus ou moins qu'on appelle la Passion,

Le Passionné aura une écriture facile à reconnaître du premier coup d'œil. Elle sera en effet, fine, rapide, très penchée, ce qui indique la sensibilité nerveuse; les lettres seront hautes, étroites, minces et anguleuses. Ce qui indique l'intellectualité. Car le Passionné est le plus souvent un intellectuel. Les barres des T seront très minces et manqueront assez souvent, puisque la Volonté n'existe que pour la satisfaction des sens, et est rarement assez forte pour lutter contre leur entraînement. Si, par exception, la passion était plus grossière, appartenait à un plan inférieur, l'écriture serait alors appuyée, inégale et laisserait transparaître les instincts les plus matériels (cupidité, luxe, etc).

Une telle écriture donne une main ferme et sèche des doigts pointus, des lignes en général rouges (Excès de fluide). Le Mont de Vénus sera développé (la matière) et

portera des grilles. La ligne du cœur sera naturellement belle bien tracée; mais si la passion est dans un plan très matériel, la ligne de cœur sera large et pâle.

Le passionné pourra être aussi reconnu extérieurement à son teint qui sera un mélange de jaune et de rouge; plus jaune que rouge dans la grande majorité des cas; plus rouge que jaune si la passion est très matérielle. A noter que dans ce cas, la cause de la passion sera plus instinctive; sera, pour ainsi dire, le rappel du plan inférieur dans le plan moyen. Les gestes seront assez forts, tremblants, enthousiastes; la marche sera composée de pas courts et précipités.

Tels sont les principaux signes extérieurs qui permettent de reconnaître le passionné.

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et cha:un d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les ÉPREUVES & les NATIONS

(A PROPOS DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE)

L'être humain est placé sur Terre pour développer certaines facultés qui lui seront nécessaires lors de son évolution ultérieure et pour en redresser d'autres, dont le développement fut imparfait.

Aussi l'homme est il poussé dans sa route sans faiblesse, mais aussi sans cruauté.

Sans faiblesse parce que l'intérêt qui semble immédiat peut être sacrifié froidement à l'intérêt futur, le seul vital.

Sans cruauté parce que la somme des efforts à accomplir en une épreuve est toujours proportionnée à la résistance de l'éprouvé.

L'être humain est un Esprit actif noyé, dans une enveloppe de matière mortelle et inactive, La vie a pour but justement de plonger cette matière dans un courant d'activité favorable à son évolution.

La vie physique avec ses échanges physiologiques est pour la matière du corps l'excitant évolutif représenté par les épreuves morales spirituelles ou sentimentales pour l'Esprit.

Mais le point de vue de l'Invisible qui conduit l'homme vers un but déterminé étant différent du

point de vue personnel de l'homme, il s'ensuit une lutte de tous les instants entre l'immédiat et le futur, origine de bien des désespoirs et de beaucoup d'affolements.

Il arrive un moment où l'homme ne comprend plus cette nécessité de l'angoisse évolutive et il maudit ses guides, soit mentalement, en professant l'incrédulité ou l'athéisme, soit physiquement en détruisant plus ou moins vite son corps physique.

Tout esprit doit connaître les affres du désespoir. Toute intelligence est appelée à traverser les appartements glacés du doute et elle est alors près de crier la terrible phrase : Mon père pourquoi m'as tu abandonné ?

Cette situation est souvent le partage de ceux qui se sont crus avancés dans la voie de la vie réelle. Ils ont vu leurs prières exaucées ; à leur demande, les malades ont guéri, les catastrophes de la vie matérielle se sont éloignées des malheureux pour lesquels ils intercédèrent. Tout à coup, tout s'arrête, le ciel semble se fermer et la voix ne trouve plus d'écho dans ses prières.

C'est alors une épreuve qui commence et qui devient fort dure à supporter si l'orgueil n'a point été arraché de l'âme humaine. Et il n'est jamais complètement arraché !

Après ce jugement d'impuissance spirituelle, arrive le jugement des ignorants, nos frères. Celui qui avait cru savoir quelque chose tombe de la hauteur où il était perché et la chute est d'autant plus sensible qu'il avait cru monter plus haut.

On tourne en dérision ses actes, on calomnie ses intentions les plus pures et les pouvoirs sont confiés pour un temps aux pédants et aux orgueilleux.

C'est alors que le désespoir entre en maître dans le cœur du ferme croyant d'hier, c'est alors que le cœur se fond à la chaleur des épreuves sanctifiantes, c'est alors même que le Seigneur est proche. Il faut s'humilier pour passer par la porte des petits enfants, il faut se souvenir des jugements qu'on a portés sur les autres quand on les accusait de ne pas suivre la bonne voie (on ne la connaissait pas davantage que la mauvaise) et il faut crier au Père l'appel des noyés et des angoissés dans le feu de l'Esprit,

Dieu s'est fait homme afin que le désespoir humain puisse entrer jusqu'au fond du ciel pour demander assistance.

Mais si l'on passe à travers la crise, si l'on prend une conscience nette de son ignorance, si l'on reconnaît qu'on voulait commander à la maladie sans savoir ce qu'elle est en son principe, qu'on voulait commander aux forces de la nature sans avoir jamais pénétré leur appartement originel, alors on sort baptisé, car on a connu la mitraille et l'on bénit le ciel une fois de plus.

.

Or le peuple suit, en collectif, les mêmes lois que l'individu subit dans son unité. Pour le peuple comme pour l'individu il existe des épreuves purificatrices et des humiliations évolutives.

Si un peuple doit durer peu et accomplir de vagues

prouesses, on le laisse devenir vaniteux et se croire le peuple le plus élevé de la terre, l'orgueil l'envahit et sa disparition brusque vient terminer la comédie. Ce fut le cas d'Atlantis et de bien d'autres nations, dont Carthage.

Par contre, tout peuple appelé à de hautes destinées passe par de cruelles épreuves et chaque fois que le mortel orgueil l'envahit, il est ramené malgré lui à la juste compréhension des vérités éternelles.

Le Visible n'étant rien et l'Invisible étant tout, une puissante nation, à laquelle le ciel veut donner une leçon utile, peut-être humiliée par une nation en apparence plus faible.

Lorsque nous avons annoncé dans l'*Initiation* que la puissante Russie éprouverait deux échecs sur terre avant de voir luire pour elle l'aurore des victoires, tous les esprits bien informés se sont amusés à nos dépens. Cela semblait inconcevable.

Or, un de ces échecs est arrivé, à l'heure où nous écrivons (10 mai) et la victoire certaine semble reculer en arrière pour nos amis les Russes.

Si, nous-mêmes, Français, nous avions dû faire une campagne au Siam lorsque ce petit peuple s'est vigoureusement préparé en silence, nous aurions pu aussi avoir dès le début de grands échecs à redouter. Nous n'avons pas à croire que nous eussions été mieux préparés que les Russes.

Il fallait montrer à la Russie la nécessité de réformer du tout au tout son administration maritime ainsi que son intendance militaire; le Japon a été l'instrument de cette démonstration.

Si la Russie avait été victorieuse dès le premier jour elle était perdue. Le système de l'obscurité administrative et des gabegies aurait continué de plus belle et le Colosse aurait vu l'argile envahir toute sa base.

Mais les faits se sont chargés de rabaisser l'orgueil aveuglant et de montrer que Dieu seul est le Principe de toute puissance.

La Russie sortira de cette crise, baptisée par les épreuves et préparée aux suivantes. Son armée, agguerrie par la lutte avec un adversaire digne d'elle, sera renforcée dans ses points faibles et sa flotte sera transformée en quelques années.

L'occupation de la Corée et de Yéso terminera peut-être une campagne au sujet de laquelle bien des amis auront désespéré et les généraux russes apprendront plus tard à être moins présomptueux et à attendre davantage de la Providence que de leur propre témérité.

Sachons être aussi patients que ceux qui ne considèrent le présent que comme une quantité quelque peu négligeable et attendons l'avenir avec confiance.

PAPUS.



BATAILLES ⁽¹⁾

Dans les rues de Paris, tout est en ébullition ; c'est le vote d'une loi contre les congrégations. Je suis assis au bord de la Seine, en face de la Morgue, l'eau coule à mes pieds. Je revois toute ma vie de luttes et de souffrances. Rien ne se fait sans argent ; le seul idéal ici-bas est maintenant l'argent. Mieux vaut en finir avec la vie ; j'avais un ami, Marius, il m'a quitté pour suivre une femme, un ange de beauté, mais un démon pour la vertu. Avant de me jeter à l'eau, je pense à ma famille de petits chats, de qui je ne pourrai plus m'occuper. Je rentre chez moi, puis prenant ces pauvres petites bêtes, je les lance dans la rue. « De cette manière, pensai-je, elles n'auront plus à souffrir ».

Tout à coup le Ciel s'ouvre devant moi, j'aperçois un plan lumineux et le Christ assis sur un trône entouré de douze personnages placés sur des trônes un peu plus bas ; tout était lumineux et de grandeur surnaturelle. En même temps, j'entendis une voix qui me disait : « Regarde ». Deux hommes prononçaient un serment sur un autel, puis descendaient ensuite sur

(1) Nous pourrions ajouter en sous-titre « *Les Dangers de la Pratique* ». Nos lecteurs nous demandent souvent des récits de *faits vécus*. Pour les détourner des expériences funestes et leur indiquer les dangers à éviter dans les études occultes, nous publions dans sa forme fruste le récit d'un étudiant sincère et loyal qui ne ment pas et ne cache aucun de ses déboires, ni aucune de ses épreuves. N.D.L.R.

terre apportant avec eux un rayon d'éblouissante lumière qui filtrait dans ma chambre y formait un triangle magnifique. Dans ces deux hommes, je reconnus mon ami Marius et moi. Ensuite on me fit voir notre retour ; nous étions vêtus de manteaux semblables à celui que j'avais vu une fois à P... dans une loge d'hermétisme et la même voix me disait : « Vous avez été de bons et fidèles serviteurs, je suis content de vous. »

Je remarquai qu'au dessous de nous se trouvait un autre plan moins lumineux ; les êtres qui l'habitaient avaient des ailes, ce devait être des anges. Puis au-dessous un autre plan éclairé d'une lumière spéciale et que j'avais déjà vu. Là habitaient des hommes. « Vois et crois », me fût-il dit ; « Marius reviendra ; c'est une épreuve ». Il m'est impossible de vous dire ce que j'ai souffert pendant l'absence de mon ami ; on m'arrachait du cœur je ne sais quoi, comme un lien qui nous unissait. Est-il possible d'être lié à un autre être d'une façon aussi réelle ?

Une nuit, je vis Marius aux halles en mauvaise compagnie ; il m'appelait parce qu'on voulait le tuer ; je le défendais et parais les coups. Lorsque je me réveillai j'avais été tellement frappé de la scène d'assassinat que je me levai et allai voir si mon ami était à l'hôtel où il habitait. Je le trouvai dans un triste état ; un mauvais esprit était en lui. On me dit : « Emmenez-le chez vous par la force ; on a voulu le tuer cette nuit et si vous souffrez, il souffre encore plus que vous. »

Je fis ce qui m'avait été recommandé et le soir même

mon ami vint me trouver, apportant une mandoline prise dans la bagarre, Il se mit tout à coup à jouer la romance de l'*Étoile de Wagner* d'une façon merveilleuse, puis le *Choral de Luther*. Lui, catholique, se mettre à jouer brusquement un hymne protestant, ce n'était pas banal, mais je fus encore plus surpris de voir qu'il était endormi. Une voix me dit alors : « Je suis Luther, chef de la religion protestante ; vous avez subi bien des souffrances, mais ces souffrances vous étaient nécessaires à tous deux pour vous faire comprendre la vie. Laissez dire les gens ; c'est à votre âge que la voie qu'on doit suivre se dessine et à quarante-deux ans seulement j'ai pu voir Dieu qui m'a donné ma mission. Vous croyez à la réincarnation, eh bien ! moi aussi j'ai dû me réincarner plusieurs fois. Allez en Espagne ; là on vous dira ce que j'étais, et vous verrez des choses qu'on ne peut pas vous faire voir ici, Paris est le cerveau du monde, beaucoup des hommes qui meurent ici ne se réincarnent pas, car ce sont des missionnés. Mais vous y trouverez aussi les aides du diable qui sont aussi puissants que les aides de Dieu. C'est ici où doit se livrer la grande bataille.

« On a voulu aussi vous apprendre à faire la pierre philosophale, mais on n'a pas continué parce que vous n'avez pas compris la grandeur de votre mission. Vous pensiez : le premier lingot d'or que j'obtiendrai, j'en disposerai pour moi ; je ferai une opération commerciale qui me rapportera beaucoup plus encore et vous étiez dans l'erreur car l'or de la pierre philosophale ne peut servir à l'égoïsme, autrement il devient du plomb.

Et voyez-vous les ennuis que vous vous seriez attirés chez le fondeur qui vous aurait acheté cet or, sans compter les ennemis occultes contre lesquels vous auriez eu à lutter et dont vous ignorez les lois.

Je me suis réincarné 12 fois avant de pouvoir comprendre le but de ma vie ; toujours le sexe faible, qui est bien plutôt le sexe fort, m'a détourné de ma voie. Dans ma dernière réincarnation, étant moine, j'aimais une femme, la plus belle mais aussi la plus vicieuse des femmes : je me demandais parfois si elle n'était pas le diable en personne. Dieu a voulu m'en débarrasser.

Je pris ensuite une autre femme, légitime et qui m'apporta des relations et non de l'argent, comme l'ont dit mes détracteurs, car lorsque je suis venu avec le Christ sur la terre, nous savions faire de l'or. Du reste, il est dit dans la Bible : « Quand il a fallu passer sur un pont et payer le passage, c'est le poisson qui a fourni la pièce d'or. » Et ce poisson est celui des occultistes. Vous n'ignorez pas que la Bible a des clés ; si on donnait ces clés aux hommes méchants, ils s'en serviraient pour le mal. Lorsque vous serez en Espagne, il vous sera donné de comprendre la Bible. C'est un long travail exigeant beaucoup de patience, mais Dieu vous soutiendra.

Je vous l'ai dit déjà, on m'a laissé me souvenir de mon existence antérieure où j'avais trouvé la pierre philosophale ; je faisais de l'or qui me servait à payer mes disciples et à répandre la Bible parmi les hommes, mais je n'ai pas pu accomplir ma mission, car je n'avais pas la chose la plus importante qui est la communion.

Entrez dans une église un samedi ; allez vous confesser et le dimanche suivant au matin, allez communier dans une église catholique ; vous pourrez avoir l'extase ainsi que l'a eue sainte Thérèse.

Marius et moi décidâmes de partir pour l'Espagne. Nous nous arrêtons à Veuve où Marius a été élevé ; nous y trouvons le bon abbé Suchet, qui est un saint et qui reconnaît mon ami malgré dix années d'absence. Il lui donne son numéro de communiant que ce bon abbé a conservé en regard de chaque nom sur la liste de ses anciens élèves avec une remarque personnelle indiquée sur chacun.

Nous causons jusqu'à l'heure du déjeuner, puis l'abbé nous prie d'aller chercher à manger pour nous. Il a un œuf pour lui et un autre pour sa servante avec un peu de pain, car il mange très peu, trop pauvre pour s'accorder une bonne table ; mais en notre honneur il envoie sa domestique chercher un litre de vin chez un propriétaire de la localité qui lui en fait don lorsqu'il a des convives.

La brave femme qui sert le curé depuis trente ans sans gages prend tous les matins la communion ; c'est une âme de sainte dans un corps des plus débiles.

— Si vous voulez me faire voir votre main, lui dit Marius, ou m'apporter un jeu de cartes, je vous dirai des choses qui pourront vous surprendre. La bonne femme accepta et à la lecture des lignes de la main, Marius découvrit qu'elle était une enfant volée à une famille noble des environs de Paris ; il lui dépeint le château habité par ses parents, les armes et blason de sa famille, chaque salle du château avec les meubles,

les tableaux, etc. Cette femme apprit ainsi qu'elle avait été abandonnée sur une route par un intendant qui convoitait la fortune de ses parents. Ayant rassemblé ses souvenirs, elle reconnut que tout cela était exact.

— Vous ne rentrerez pas en possession de votre fortune, ajouta Marius.

L'abbé Suchet était émerveillé de constater chez l'un de ses élèves le don de la seconde vue et nous causâmes longuement d'occultisme. Il était très versé dans cette science, mais n'admettait pas la réincarnation. Nous nous séparâmes bons amis.

Ensuite nous visitâmes Tours et ses environs ; Périgieux d'où nous dûmes aller à pied jusqu'à Agen. La première journée nous fîmes 42 kilomètres ; j'étais très fatigué n'ayant pas l'habitude des longues marches et je priai un paysan qui passait dans une voiture de vouloir bien me laisser prendre place auprès de lui jusqu'au plus prochain village.

Il me répondit d'abord très grossièrement, puis descendit de sa voiture et se mit à me frapper ; enfin il me serra dans ses bras avec une telle force que je crus être étouffé. Marius vint à mon secours et à nous deux nous vînmes à bout de ce forcené. Je racontai cet incident à l'abbé Suchet en lui écrivant et lui demandant : « Supposons que cet homme meure dans un semblable moment ! que deviendra-t-il ? »

Nous nous rendîmes ensuite à Toulouse où nous sommes restés un mois. Là nous eûmes un jour la visite du double de M. Phaneg qui était accompagné d'un élémental ayant une tête ronde et très grande

se terminant en pointe ; cet élémental était très lumineux.

Nous partîmes pour Carcassonne, Béziers, où j'eus un commencement de cécité, je restai complètement aveugle pendant au moins deux heures ; Perpignan, Port-Vendres, où commença la bataille. Luther nous suivait toujours au bord de cette belle et immense mer bleue (car c'est vraiment à partir de cet endroit que la mer est de ce bleu spécial si merveilleux). La bataille devint, là, terrible et nous voici à Cerbère où nous retrouvons nos bagages envoyés à l'avance. En attendant le départ du chemin de fer pour l'Espagne, nous fîmes l'ascension d'une des plus hautes montagnes des Pyrénées d'où l'on apercevait déjà l'Espagne ; le cap des Roses se voyait à nos pieds.

A ce moment, j'éprouvai un malaise bizarre ; il me semblait qu'on voulait m'arracher le cœur, puis j'entendis une voix qui disait : « Mais malheureux, que vas-tu faire dans ce pays où pullulent les voleurs et les assassins. Sais-tu ce que tu y vas chercher, après y avoir perdu quinze années de travail opiniâtre ? La prison, sans doute ?

Partons, dis-je à Marius. En arrivant à la gare on nous pria de passer chez le commissaire de police qui nous garda assez longtemps pour lui fournir une foule de renseignements demandés à notre sujet. Puis, comme rien ne nous empêchait maintenant d'entrer en Espagne, nous partîmes.

Après avoir passé le premier tunnel, je vis tout à coup le ciel s'entr'ouvrir. Devant moi, du côté de l'Espagne, était un diable énorme aussi haut que les

Pyrénées ; il avait une couronne de plumes noires et blanches. Devant lui était un homme plus petit, noir et blanc. mais celui-là avait une grande épée. Autour d'eux, des milliers de diabolins plus affreux les uns que les autres, se battaient contre des anges de lumière qui se trouvaient du côté de la France. Au milieu de tout cela, se trouvait le grand personnage que j'avais déjà vu une fois dans ma chambre, à Paris. Celui-là ne portait pas de couronne sur la tête, mais il avait une belle figure à barbe blanche ; sa personne était lumineuse. Devant lui était Jésus-Christ, vêtu de blanc, mais la lumière qui entourait le Christ surpassait la lumière du grand personnage. Ce sont des couleurs qui ne sont pas de ce monde, et lorsqu'on a vu une seule fois ces choses-là, on ne peut l'oublier, ni douter de l'existence de l'au-delà ; celui qui cherche les forces inconnues y sera toujours aidé. Autour d'eux, des milliers de personnages beaux et pleins de lumière faisaient reculer l'Enfer, car c'était bien cela que j'avais sous les yeux : la bataille entre l'enfer d'un côté et le ciel ou Paradis de l'autre côté de ce tableau.

Tout à coup un orage se déchaîna dans l'air et cependant il faisait un clair de lune superbe, mais avec un vent de tous les diables, comme disent les bonnes gens ; j'étais extasié devant ce spectacle.

Mais au fur et à mesure que nous avançons en Espagne, l'enfer se retirait. Nous nous arrêtons à Gérone où on nous insulta parce que nous étions Français ; puis nous partons pour Barcelone. Je suis obligé, à mon grand regret, d'aller trouver la société suisse de

bienfaisance dont j'avais fait partie il y a bien longtemps et je me présente non comme un malheureux, mais comme un ancien sociétaire, de passage. D'abord on me nie avoir appartenu à cette société, puis on me demande des pièces pouvant établir des preuves à sa participation ; enfin on me demande en allemand : « Etes-vous Berner Deutsche ou Berner Welche ? » — Je suis Bernois français.

— Voyez, si vous aviez fréquenté les Suisses allemands et non les Suisses français, vous auriez trouvé plus d'appui.

Puis on me demanda si j'étais franc-maçon, car sans cela, paraît-il, on ne peut aller nulle part ; mais ayant pu faire reconnaître mes droits et fait voir que j'étais décidé à les réclamer, on me remit 10 francs. Si je relate cet incident, c'est pour montrer la beauté des sectes.

Nous continuons notre route à pied pour Badalonne, petite ville très industrielle, que M. Arnus a protégée et à qui, par reconnaissance, les habitants ont élevé une statue.

Pour les batailles qui allaient se livrer autour de nous, le bon abbé Suchet devait dire une messe chaque jour afin de donner un point d'appui à la protection de Jésus-Christ et lui permettre de prendre contact avec nous, car le diable et ses aides se brûlent contre cette force. Les initiés comprendront ce que je veux dire.

Puis, nous quittons Badalonne et nous montons la côte de la Méditerranée qui est ce que j'ai vu de plus beau dans tous mes voyages. En artistes, nous nous

arrêtions souvent, émerveillés, devant cette admirable nature ; aussi, à ce moment, ne faisons-nous pas beaucoup de chemin.

Marius allait dans les casinos jouer de la mandoline afin de gagner notre gîte et notre nourriture. Le lendemain nous étions à Mataro, ville encore plus industrielle que Badalonne et où j'avais eu autrefois bien des amis qui m'avaient connu très heureux. Nous nous installâmes sur la place publique et au bout d'un instant on nous apporta une réparation d'horlogerie à effectuer, ce qui nous fit gagner trois francs.

C'était pour nous un bon début et Mataro devait nous donner l'hospitalité.

Marius se mit ensuite à parcourir les cafés avec sa mandoline pendant que je l'attendais au coin d'une rue, quand une bonne femme, en passant devant moi, me mit de l'argent dans la main.

— Que Dieu te bénisse de ta charité et te le rende au centuple, murmurai-je !

Enfin, au bout de la journée, nous avions les vingt francs occultistes qui, depuis, ne nous ont jamais manqué.

Nous logeâmes chez une femme qui ne nous inspirait aucune confiance, mais plutôt de la répulsion, Luther nous avait dit :

— Vous trouverez ici une famille qui vous attend, car il doit en être ainsi. Ces gens seront entièrement à votre disposition et s'ils peuvent accomplir leur devoir, ils auront fait un pas énorme dans leur évolution.

Un soir que nous étions allés nous promener avec notre mandoline, pour nous égayer un peu, nous

aperçûmes une grande ombre qui prit tout à coup Marius et le lança d'une si grande force dans un fossé que notre mandoline en fut brisée. Je vis alors Marius évanoui, puis le diable qui s'en allait en ricanant. Je portai comme je pus mon pauvre ami dans une taverne où je le frictionnai et lui donnai à boire ; il revint à lui mais se trouvait très mal. Enfin nous pûmes rentrer très tard chez notre hôtesse, croyant y trouver à manger, mais cette femme nous chassa, dans la suite vous verrez pourquoi.

Nous voilà donc en quête d'un autre domicile et grâce à Dieu, comme disent les Espagnols, nous trouvâmes de braves gens qui nous offrirent l'hospitalité. Nous pensions avoir trouvé la famille annoncée par Luther, mais ce n'était pas là où nous devions rester, car nous quittâmes ces gens quelques jours après.

Un matin, au marché de la localité, un homme que nous ne connaissions pas nous offrit de nous mener dans une famille qui attendait deux personnes annoncées. On convint du prix à payer et nous voilà installés. Nous pouvions faire notre cuisine et il y avait même un cheval et une voiture à notre disposition ; enfin tout était au mieux.

Nous avons changé trois fois, chiffre occulte, et nous nous demandions ce que nous allions apprendre parmi ces gens. Le soir on nous fit connaître que dans la famille chez qui nous nous trouvions, la femme avait été anciennement ma fille qui dans l'Inde s'était mariée avec un chef de tribu possédant dix mille roupies, somme énorme pour l'époque. En l'absence de son mari, j'avais volé leur trésor et je devais dans

cette existence, venir pauvre, leur demander l'hospitalité.

Cet homme avait été aussi le trop célèbre Torquemada et devait nous servir pour expier son fanatisme. Il avait le visage comme coupé en deux, et avait dû être fou ; cela se voyait dans ses yeux dont l'un brillait très intelligent, et l'autre était tout hébété. Il était très cruel pour les animaux et semblait éprouver une grande jouissance à les torturer ; le chat qu'il possédait l'attestait d'une façon certaine, car la pauvre bête n'avait plus de queue ni d'oreilles.

La femme, au contraire, était belle, très douce et toujours contente.

Enfin, nous pûmes constater que ce qu'avait annoncé Luther venait de se réaliser, et que nous étions installés maintenant pour longtemps ; pour toujours peut-être, qui sait ?

Il nous avait enseigné aussi qu'il faut vivre sur tous les plans et arriver dans l'au-delà avec des batailles gagnées, mais non avec la peur d'en avoir livré. Calvin, nous avait-il dit, que je connaissais très bien avait une mauvaise habitude ; dans sa jeunesse, à Paris, il ne buvait que de l'eau, pour éviter de sacrifier au culte de Vénus. Cela lui a été funeste car dans sa vieillesse sa conduite n'a pas précisément été fort édifiante ; par son intransigeance, il a été, sans le savoir, le meilleur disciple de Satan.

Lorsque les Papes, par leur faute, ont perdu le secret de communiquer avec Dieu, il m'envoya sur la terre où j'ai dû me réincarner douze fois avant de pouvoir remplir ma mission. Je me suis toujours laissé

entraîner par les femmes. Quand enfin, j'ai pu communiquer avec Dieu, il m'a été donné de pouvoir traduire la *Bible*. Nous étions ensemble à certaines heures du jour pendant lesquelles nous n'avions pas de bataille à livrer et qui, par suite sont plus propices au recueillement.

Puis, comme je vous l'ai dit, je faisais de l'or avec lequel je payais les pasteurs : en un mot, l'Église fonctionnait. Tout ce que je faisais était avec l'aide de Dieu car seul, je n'aurais jamais osé entreprendre une telle œuvre.

J'étais aussi en correspondance avec Calvin sur lequel je comptais beaucoup, mais qui m'a bien trompé.

C'est votre mission, avait-il été dit à Luther ; dites aux protestants et aux catholiques de revenir à une seule et même église, de chercher un pape retrouvant le secret perdu de parler avec Dieu. Racontez-leur votre vie. Voyez que dans la cité de Calvin les hommes ne sont pas meilleurs qu'autre part, mais surtout ne formez jamais de secte, car une idée pareille ne peut être suggérée que par le Diable. Vous vous ferez connaître à la femme chez qui vous êtes ; vous lui direz ce que vous cherchez, elle vous conduira dans des centres spirites et vous amènera des gens à guérir.

Ayant délibéré sur les jours et heures favorables aux guérisons, car tous les jours ne sont pas bons, je fis tout ce qui me fut recommandé et j'attendis les événements.

Le lendemain, je racontais à la femme de Vicente,

car ils s'appelaient ainsi, qui nous étions ; mais, elle n'en fut pas étonnée, car sa mère était médium et leur avait dit souvent : « Un jour, vous verrez arriver deux Français, ce sont de grands Esprits, soignez-les bien ; c'est là votre mission ».

Ils nous menèrent dans un centre spirite, le plus fréquenté de l'endroit. Nous y trouvâmes une réunion de cinquante personnes formée presque totalement de femmes entourant une autre femme endormie, qui se disait la Vierge Marie et faisait en catalan un long sermon. Puis elle commanda à un autre esprit supérieur de prendre le corps de quelqu'un de l'assistance, ce qui se produisit ; ensuite ce fût le tour d'un autre assistant et ainsi de suite.

Tout cela nous semblait faux et écœurant, nous partions de la salle lorsqu'à la porte, je vis un esprit lumineux qui se battait avec des esprits mauvais. Le premier me fit comprendre de rester dans ce lieu.

Nous rentrâmes dans la salle et Marius ayant demandé du papier et un crayon se mit à écrire une communication qui lui fût dictée en Espagnol. On demandait à l'assemblée de bien vouloir nous admettre dans son sein, disant que nous donnerions aux assistants des enseignements sur l'occultisme qui est la suite du spiritisme ; cette communication était signée : Stanislas de Guaïta.

Ensuite Marius regarda la main de chacune des personnes présentes, leur dit leur passé, leur présent et leur avenir ; il leur fit connaître les maladies qu'elles pouvaient avoir, enfin tout ce qui eût le don de les intéresser. Jamais je n'avais vu mon ami ainsi.

Nous retournâmes à cette réunion le dimanche suivant et cette visite ne fut pas perdue car là, on nous envoya une charmante dame, veuve depuis peu, qui était malade ainsi que toute sa famille et celà depuis de nombreuses années. Luther nous avait dit : « La première personne qui viendra vous trouver pour être guérie, vous aidera plus tard à guérir les autres ». Cette chose s'est complètement réalisée.

L'Espagnole est très vindicative et il faut peu, souvent pour s'attirer sa haine. Malheur à vous si en dansant ou en flirtant avec une jeune fille, il lui vient l'idée de vous désirer en mariage ; malheur à vous, surtout si vous dédaignez de répondre à son amour, car c'en est fait de vous. Elle ira trouver une sorcière qui vous fera aimer malgré vous : c'est l'envoûtement.

Comment s'y prend-elle ? Je ne puis pas le raconter, mais je vais vous dire comment nous guérissons l'envoûtement.

Une jeune dame qui s'appelait Rosita, nous mena chez un de ses parents dont l'enfant se mourait ; les médecins n'avaient pu se prononcer, ne connaissant pas le mal et l'enfant abandonné par eux avait même reçu l'extrême-onction. En montant l'escalier de la maison nous eûmes à soutenir une lutte terrible avec la mort qui ne voulait pas nous laisser passer ; elle me donnait avec sa faux des coups sur la pomme d'adam, coups occasionnant une intolérable souffrance.

Ayant pu arriver cependant auprès du pauvre enfant, il fut guéri au simple contact de Marius. Puis

on nous mena dans un autre appartement où se trouvait une femme d'environ soixante ans, cassée, complètement usée par le travail et la maladie. Marius jugea d'abord qu'il serait difficile de la guérir, mais sa fille pleurait et suppliait tant pour qu'on lui rendît sa mère, que je décidai mon ami à faire tout ce qu'il pourrait pour cela. Ce ne fut pas sans peine, paraît-il, mais trois jours plus tard, la vieille mère était assise au soleil dans le jardin. Il est impossible de rendre les cris de joie de cette famille d'ouvriers ; aussi combien de remerciements nous adressâmes à celui qui nous avait permis de rendre des êtres chéris à ceux qui les aimaient.

Le père de l'enfant était un bel homme qui occupait une position sociale assez enviée pour une petite ville ouvrière ; il était secrétaire d'un cercle socialiste. Une femme l'avait désiré pour époux, mais il s'est marié avec une autre et on a voulu l'envoûter. Lui cependant n'a pas subi l'envoûtement, mais leur premier né a porté tout le poids de ce crime et a eu à en souffrir cruellement.

L'Espagne est le pays des contrastes ; j'y ai trouvé des protestants d'un rigorisme à faire rendre gorge à Calvin, des socialistes comme Marx n'aurait pas espéré en rencontrer.

Nous avons un bel exemple de la grande communauté prêchée par Marx dans la famille où nous nous trouvons, car la famille en question était l'agglomération de trois familles différentes qui avaient loué une grande maison avec un jardin. La cuisine, la salle à manger et le jardin étaient communs.

Cela était grand, spacieux, les repas s'y prenaient également en commun, les enfants de l'un mêlés aux enfants de l'autre, et le samedi, lorsque chacun des ouvriers avait touché le prix de son travail, il réglait sa quote-part de dépenses.

La femme de l'un fait la cuisine pendant que la femme d'un autre s'occupe de la lessive et ainsi de suite. Nous avons trouvé ainsi, dans certaines villes, des groupes formés de plus de quarante personnes et nous y étions toujours bien reçus ; avec joie, ils nous forçaient à augmenter encore le nombre de leurs convives.

Ouvrier parisien, va un peu voir là-bas. Tu y trouveras des familles ayant jusqu'à douze enfants tous élevés par leur mère sans avoir recours à des nourrices.

Ces gens nous annonçèrent au centre socialiste et le dimanche dans l'après-midi, c'était à qui nous apporterait du travail pour la semaine. Voilà la bonne solidarité ouvrière et vous voyez qu'un bienfait en résulte toujours.

Quelques jours plus tard, nous rencontrâmes un corbillard.

— Vois-tu, me dit Marius, l'être qu'on enterre est une sorcière qui avait envoûté un enfant. En essayant d'empêcher ce maléfice, j'y suis allé un peu brusquement et j'ai tué la sorcière.

Ces faits d'envoûtement sont des coutumes courantes dans ce pays-là. Un ouvrier ayant eu à se plaindre de son patron qui lui retenait son salaire injustement, s'en fût trouver un curé dont je ne dirai

pas le nom, curé très respectable cependant de l'église paroissiale de Mataro. Il lui offrit 3 francs pour faire dire une messe noire à l'effet de tuer son patron. Le curé prit l'argent, alla trouver le patron et lui dit : « On m'a donné 3 francs pour faire ceci et cela ; combien me donnez-vous pour que je ne le fasse pas et que ce même mal tombe sur celui qui le désire pour vous ? » Le patron remit une somme d'argent plus forte et ce fut l'ouvrier qui porta tout le poids du mal. Il fut presque foudroyé. Il voulait, se sentant pris d'un malaise inexprimable, venir nous trouver chez nous, mais il mourut en route.

Les autorités savent ces choses mais ne peuvent les empêcher pour la raison suivante, c'est que l'Académie de Barcelone ne les enseigne pas et l'élément officiel ne croit pas leur existence possible ; mais revenons à notre première malade Rosita.

Sa famille avait occupé une position commerciale élevée, et un de leurs concurrents pour se débarrasser d'eux alla trouver une sorcière qui envoûta le chef de la famille. A partir de ce moment, tout alla de mal en pis ; on leur vendit tout ce qu'ils possédaient et ils durent se retirer dans une autre maison plus pauvre, où, le malheur les poursuivant, ils rencontrèrent le double d'une personne qui toute sa vie n'avait eu d'autre idée que de toujours vivre dans cette maison. Elle y mourut et elle revint en effet dans sa maison après sa mort. Le mari de Rosita était jeune et quand il avait mangé, cet être invisible prenait possession du corps de ce malheureux et s'appropriait sa nourriture jusqu'à ce que se trouvant

sans force, il mourût miné par un mal indéfinissable. Il en fut de même du frère aîné, qui, lui, nous avait très bien dépeint son mal. Aucun médecin n'avait pu le guérir.

La première fois que nous sommes allés dans cette maison, nous y avons rencontré tant de mauvais esprits que, dans la rue, j'ai failli me battre avec Marius même. Enfin, après sept mois de luttes terribles, nous avons pu rendre la santé et la paix à ceux qui restaient de cette famille si cruellement éprouvée. C'est d'ailleurs la maladie la plus tenace que nous ayons eue à guérir.

Luther m'avait bien recommandé de ne jamais laisser aller Marius seul nulle part et surtout en chemin de fer, mais de lui conseiller plutôt de voyager à cheval, parce qu'un bon esprit se mettrait toujours dans le cheval. En chemin de fer avait-il dit, Satan peut faire bien des choses pour le tuer. Mais, malgré les précautions prises, un jour que Marius était allé, à pied cependant, dans les environs, il revint dans un état bien piteux, me disant : « Je suis anéanti et vais me coucher ». Au même instant, Luther me dit : « Voyez, on vous a recommandé de ne laisser aller Marius seul quelque part que ce fût, le diable l'a pris ce matin et a voulu le lancer sous un train en marche. Voyez il est à moitié mort et a un poumon complètement perdu, si dans trois jours, à midi, il ne va pas mieux, vous l'enterrez à Mataro. Le corps qu'il occupe n'est pas le sien, il l'a pris à l'âge de sept ans à un enfant qui devait mourir sur l'échafaud. Donc, astralement il avait contracté une dette envers la na-

ture. Ensuite, vous rentrerez à Paris et vous y attendrez les événements; dans le cas où vous perdriez votre ami, ici, vous retrouverez un autre Marius là-bas, plus aimant même que celui-ci, car nous nous arrangerons d'une autre façon. Vous ne perdrez rien au change; mais tout cela ne peut se faire qu'à Paris et non ailleurs; je vous dirai pourquoi plus tard.

Bien que cette nouvelle vous cause une grande peine, ne vous en effrayez pas. Allez prier à l'église pendant ces trois jours, aussi souvent que vous le pourrez; nous verrons si Dieu peut décider de vous conserver votre ami. J'aimais mieux un fou connu que deux sages à connaître et je me mis à prier de tout mon cœur, de toute mon âme et de toute ma pensée, pour qu'il me rende Marius.

Pendant la nuit du deuxième jour, Luther me dit : « Votre ami a craché son poumon; cette nuit un ange lui en remettra un autre, et si demain matin il ne vient pas travailler avec vous il sera mort à midi. Le lendemain à dix heures, Marius était sur la place, guéri et nous étions prêts à recommencer les batailles pour la guérison du genre humain.

Quel poids j'avais de moins sur le cœur ! Et quels remerciements et actions de grâce j'adressai au Tout Puissant dans la grande et belle église de Mataro.

A quelque temps de là, un très riche cultivateur avait son fils malade d'une maladie étrange. Toutes les nuits de minuit à trois heures du matin, il était comme fou et se sentait planter dans la tête et au cœur des pointes d'acier. Dans l'étable une grande et belle

mule avait péri et une autre était en train de péir, toute couverte d'ulcères.

Sur l'avis de tout le monde il vint nous trouver et dès qu'il fût dans notre chambre, le charme fût brisé. Plus tard, la chambre que nous habitions était tellement sanctifiée que le seul fait d'y entrer guérissait ceux qui voulaient venir, complètement et sans aucun remède.

Le fils du cultivateur ne croyait pas à ces choses, car on n'enseigne celà dans aucune école, disait-il ? C'est vrai ! et c'est un tort ! Voilà pourquoi je l'écris.

Sa mère put l'amener tous les jours pendant six mois et ce qu'il nous coûta de batailles et de prières n'est rien à dire ; mais le plus étrange, c'est que la mule fut guérie la première.

Maintenant cet homme est un croyant.

Il existe à Mataro des fabriques de teinturerie françaises, anglaises qui se servent de couleurs dont l'usage est défendu dans leur pays. On prend des jeunes gens pour manipuler ces couleurs. Ceux qui peuvent résister à cette manipulation très dangereuse deviennent d'excellents ouvriers, mais ils ne vivent pas, le plus souvent, au-delà de quarante-cinq ans. Leur salaire est cependant bien minime.

Un de ces ouvriers vint se présenter chez nous ; il n'avait que vingt-deux ans, mais était courbé d'une telle façon que sa tête touchait presque ses genoux. Il avait eu le malheur d'être beau garçon et se maria selon son goût ; mais le soir même de ses noces il fut courbé comme je vous l'ai dit plus haut, empoisonné par les couleurs et subissant de plus un envoûtement

de la part d'une femme qui le désirait et voulait se venger.

Dès qu'il fut chez nous sa taille se redressa et devint aussi droite que celle d'un autre homme, mais dès qu'il se trouvait dans la rue il se courbait comme auparavant. Chose étrange aussi, c'est que lorsqu'on entreprend la guérison de ces sortes de malades, les premiers jours sont très durs à supporter car ils souffrent davantage, puis celà diminue insensiblement.

Quand nous quittâmes Mataro la guérison était achevée. Je dois ajouter que c'est le seul malade nous ayant témoigné de la reconnaissance, je vous dirai, plus tard, pourquoi. Enfin, pour moi, j'étais content, heureux, car je constatais tous les jours et de plus en plus l'existence de la science occulte ; j'en avais des preuves incontestables,

Marius allait se marier. On m'avait dit de partir de chez Vicente, de louer une maison, d'acheter des meubles — on m'avait affirmé que la mère de la jeune fille allait venir demander Marius en mariage. Elle était riche et jamais Marius n'aurait osé la demander. — Nous pouvions ainsi être sans crainte pour l'argent ; il était bien acquis, et que d'ailleurs c'était une restitution.

J'ai dit au commencement que je devais recevoir en Espagne la clef de la *Bible*. Dieu a tenu parole. Il m'a envoyé pendant six semaines Stanislas de Guaïta qui m'a fait jurer, avant toute chose, de ne jamais révéler ce secret. Car les hommes sont encore trop méchants pour avoir entre les mains une arme pareille. Il manque dix chapitres à la *Bible*, telle qu'elle a été

donnée à Luther. A ce sujet, je dois dire qu'il me serait impossible de répondre aux personnes qui m'écriraient là-dessus. Aux personnes qui savent lire les nombres et aux contradicteurs de la *Bible*, je dirai seulement de compter les mots et les nombres qui sont en marge, et qu'en prenant un certain nombre de versets, cela fait un mot. C'est très facile, seulement... il fallait avoir souffert tout ce que j'ai souffert pour avoir cette révélation, ce que vous venez de lire, un plus puissant que moi l'a écrit, et la bataille a été forte ; mais, maintenant, c'est fait ; je vous continue, étudiants en philosophie, pasteurs ou curés et vous tous qui vous êtes usé le tempérament pour savoir si la *Bible* est à clef ou non, vous allez dire que, quand j'ai commencé, j'étais content et orgueilleux. Eh bien non ; je n'ai pas cru, et chaque fois que nous traduisions la *Bible* avec Stanislas de Guaita, le Diable me disait : « Mais ce n'est pas vrai, tout cela ». Et c'étaient des luttes et des souffrances qui me torturaient, et je ne sais comment je ne suis pas devenu fou. Stanislas de Guaita m'a quitté plus tard et j'étais plus calme, et, quand j'aurai écrit mes *Batailles*, nous reprendrons le travail interrompu.

J'aurais bien désiré assister à un cours des Occultistes de Paris. De Mataro à Paris, c'est un peu loin. Je réalisai néanmoins le tour de force suivant. Je m'enveloppai dans une couverture et je m'assis sur une chaise. Je partis pour Paris et j'y fus transporté en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Je me trouvai dans une grande salle qui devait porter un numéro impair de la rue, car il y avait deux fenêtres

au soleil couchant. Entre ces deux fenêtres, une table qui devait servir de bureau. A ma gauche se trouvait une table plus petite où des personnes discutaient. Je vis M. Sédir, M. Phaneg, toujours accompagné de l'élémental à la tête si étrange et si lumineuse, que j'avais déjà vu à Toulouse. Dans la salle, il y avait beaucoup de monde ; Mme de K. était la plus lumineuse d'entre les femmes, M. B. le plus lumineux des hommes. M. A. lui, avait les yeux et les sourcils lumineux et tout le haut de la tête complètement noir. Tout le bas du visage très lumineux. A un moment, P. se met au bureau et parle. A côté de lui, est un ange très lumineux qui a une épée flamboyante. Il flotte en l'air et on dirait qu'il souffle au conférencier les paroles qu'il doit dire. Je vois un fil de lumière qui relie toute cette scène à l'Invisible. Je vois aussi les paroles de P. sortir en rayons et aller atteindre les auditeurs, dans la proportion où chacun d'eux peut comprendre.

Je n'entends aucune voix ni aucun bruit ; mais avec un peu d'exercice, j'aurais pu prendre note de la scène ou Marius aurait pu l'écrire sous ma dictée pour remettre à l' « Initiation ».

La dame Rosita qui nous aidait à guérir avait abandonné l'Eglise catholique, car on lui avait dit que le spiritisme était une nouvelle religion, la vraie. Nous lui fimes voir qu'Allan Kardec n'avait rien inventé, qu'il avait simplement retrouvé une chose perdue ; que les Indiens, les Chinois, les Mahométans n'avaient pas perdu le spiritisme, et que faire tourner une table n'avait rien de commun avec la religion splendide du

Christ qui avait plus de vingt siècles d'existence. Nous lui dûmes de chercher aussi s'il n'y aurait pas à Mataro, un culte de sainte Philomène, Elle chercha et l'ayant trouvé, nous la menâmes à la chapelle de la sainte qui se fit voir à elle. Plus tard, Rosita devint voyante sans dormir.

Elle qui voyait tous les jours avec nous la puissance du diable sur cette terre comprit facilement qu'à Dieu et à Jésus-Christ, son fils, pour pouvoir se manifester aux hommes, il faut l'Eglise, et que dans cette église, il faut le lieu saint avec les habits du prêtre, même si le curé est un mauvais homme, Dieu n'y regarde pas de si près : il voit en lui ceux qui l'appellent et l'habit qui contient le point d'appui lui sert à arriver jusqu'à nous.

Toutes les fois que Luther venait pour m'instruire, il empruntait le corps de Marius ; n'entendant pas la voix qui lui répondait, je demandais à Luther à qui appartenait cette voix s'adressant à Marius.

« Pour venir ici, me disait-il, moi qui suis du plan divin, il me faut être accompagné d'un gardien qui me protège ; ce gardien est l'archange saint Michel, le même qui a sa statue sur la place de ce nom à Paris. Au même instant, Marius allait retrouver son double sur le plan divin.

Luther continua : « Quand j'ai fini avec vous, j'appuie sur un fil qui me relie au plan d'où je viens et on vient me chercher pour retourner là-haut, car à l'aller comme au retour, il y a des luttes à soutenir. Je vous ai promis que je vous expliquerais pourquoi si

Marius était mort, il aurait dû retourner prendre un corps à Paris.

« Le monde est un organisme dont le cœur est à Jérusalem et le cerveau à Paris, toute la terre est divisée en appartements. car Jésus n'a-t-il pas dit : « Il y a plusieurs appartements et je vais vous en préparer le chemin. »

Les Indes ont eu le Christ ; le culte des Indiens est le même que le culte catholique. Jésus a eu ses apôtres, il leur a donné l'Eglise telle qu'elle est avec sa pompe, son encens, ses fleurs, car pour attirer les bons Esprits, il faut cela comme disent les Indiens. C'est vrai, aide-toi et le Ciel t'aidera.

Calvin s'est trompé en disant : « Une table et des chaises cela suffit à Dieu ; voyez les difficultés que nous avons pour arriver jusqu'à vous et les obstacles qu'il faut vaincre pour retourner d'où nous venons. Lorsque j'ai été réincarné avec Calvin pour venir réformer l'Eglise, Dieu nous laissa toute liberté d'aller dans l'endroit qui nous plairait pourvu que nous accomplissions notre mission. Calvin a choisi Paris et moi l'Allemagne. Eh bien j'ai eu tort, car si j'étais allé à Paris, j'aurais réussi mon œuvre. La France est le pays du vin qui est une liqueur divine ; elle fait des artistes et l'art fait pardonner beaucoup de choses ; à Paris, on aurait compris qu'une religion sans art ne pouvait pas être, alors j'aurais vraiment fait mon œuvre : l'église catholique aurait été réformée et c'est tout le contraire qui a eu lieu. L'Eglise protestante sera obligée de prendre toute la partie occulte de la religion dont elle s'est toujours ri..

— Mais, dis-je à Luther, et la Bible, qu'en pensez-vous ?

— Cela n'est pas mon œuvre : c'est Dieu qui me l'a dictée, je n'ai donc été qu'un simple traducteur de ses paroles.

— Pourtant, on enseigne dans les églises qu'après la mort ceux qui ont fait la volonté divine sont portés tout droit dans le sein de Jésus.

— Moi, Pierre, chef incontestable de l'église catholique apostolique et romaine, je dis que tous les protestants qui nient cela sont dans l'erreur. Jésus-Christ m'a remis le secret de parler avec Dieu, car tous les chefs des religions de la terre ont connu ce secret : tenez, le sultan, tant critiqué, peut causer avec Mahomet qui est l'apôtre saint Thomas et qui fut envoyé aux mahométans avant le Christ. Dieu, après le Christ, leur a encore envoyé saint Jacques qui n'était pas du tout un imposteur. On a puni les mahométans d'avoir mis à mort ces deux envoyés, car ils ne peuvent plus causer directement avec Dieu, mais seulement par l'intermédiaire d'un archange.

« Lorsque je fus mort, j'assistai au triomphe de la Bible, mais en revanche, je vis l'effondrement de toute mon œuvre. Mes meilleurs disciples et tous ceux que je croyais sincères, furent les premiers à chasser Jésus-Christ de mes temples, et cela parce que Calvin n'avait pas voulu l'occulte, bien que mes disciples savaient par l'expérience que cette chose était nécessaire pour la réussite de mon œuvre. Puis j'eus des enfants dont je dus suivre l'éducation morale. Il m'en reste un seul qui n'a pas fini son évolution.

Après 400 ans, il est seulement Français, voilà pourquoi Marius devait retourner prendre un corps à Paris. Pour moi, je ne suis pas né à Paris ; pour vous c'est autre chose, vous pouviez y naître, mais vous avez préféré la Suisse par rapport à ses hautes montagnes et son air pur. C'est le seul endroit du monde où il y ait dix pour cent d'âmes qui ne reviennent pas sur la terre.

Sur le plan divin, on cause le français le plus pur, la poésie y domine et nous y travaillons beaucoup plus que sur la terre. Ainsi lorsqu'on peut vous envoyer une idée devant servir au bien de l'humanité, nous le faisons ; mais ce n'est pas sans travail. C'est pour cela que Christ dit : « Celui qui n'est pas avec nous est contre nous. » Les indifférents sont punis, car ils sont plus coupables que les méchants ; sur ces derniers, du moins, on sait à quoi s'en tenir, et on les évite ou on les emploie sans qu'ils s'en doutent.

Tenez, votre père a été un brave homme, bon père de famille et très religieux ; il a été assassiné sur une route par un homme qu'il ne connaissait même pas. On lui a fait des funérailles splendides ; il a été pleuré, regretté, c'était un martyr pour vous tous. Eh bien non, l'homme qui a assassiné votre père a été assassiné par votre père au cours d'une précédente existence. Ils ne s'étaient jamais vus dans leur existence actuelle et mis en présence l'un de l'autre, l'assassin a accompli son acte comme malgré lui.

Tout le rêve de votre père se bornait à être bon père de famille ; il ne connaissait rien de l'au-delà, ne

savait pas que la vie continue. Il était donc parmi les indifférents; aussi on les laisse tranquilles dans l'Héreb. Du reste, comme vous avez vu et dépeint le Rio de la Plata, d'où a été retiré le corps suicidé de votre frère, nous vous ferons assister au réveil de votre père et vous pourrez voir sa réincarnation sur terre. Le premier enfant qu'aura Marius et que vous ferez sauter sur vos genoux sera la réincarnation de l'âme de votre père.

Vous allez voir que tout ne nous est pas facile comme on le croit. Vous avez décidé tous les deux d'aller sur la terre pour apporter aux hommes l'occulte et les moyens faciles de communiquer avec nous. Marius part le premier, il vient comme fils de M. Arnus, lui apporte la chance car il a toujours été mascote. A vingt ans il meurt. sa mission finie. Il avait laissé au cœur de M. Arnus l'assurance d'une autre vie. Pour en perpétuer le souvenir, M. Arnus fonde un asile, avec chapelle où on doit dire une messe tous les jours en l'honneur de son cher fils. Sans ce moyen, nous n'aurions pas pu venir ici, ni vous faire comprendre ce que vous devez faire.

Marius va vous retrouver pour vous remettre sur la bonne voie et vous dire d'étudier l'occultisme; vous ne l'avez pas voulu même écouter. Cependant vous allez à Barcelone; on vous mène chez M. Arnus qui, la première fois qu'il vous a vu, vous donne toute sa fortune. Mais si une porte vous était ouverte, la bonne vous était fermée. M. Arnus avait déshérité son fils parce qu'il n'était pas assez intelligent. « C'est Dieu qui l'avait voulu comme cela, lui disait Mathieu,

homme missionné. et nous ne pouvons comprendre ses desseins. » On ne déshérite pas son enfant et M. Arnus a compris l'énormité de sa faute lorsqu'il vit son fils obligé de suivre Marius de café en café, chantant et jouant de la mandoline pour pouvoir gagner sa vie et aller à Barcelone.

Un jour il vint me trouver et s'est heurté à un homme tout féru de Bible et bouffi de prétention calviniste. Si vous aviez pu voir la bataille qui se livrait au-dessus de votre tête à la sortie du théâtre. Eh bien, là encore nous avons perdu. Vous êtes rentré tourmenté d'avoir fait une vilaine action, c'est pour cela que nous vous avons ruiné et une fois pauvre on a fait de vous ce qu'on a voulu.

(A suivre.)



LE FEU SACRÉ

(SUITE)

Il crut percevoir soudain un mouvement dans cette autre chambre. Les vitres opposées s'ouvrirent, et une forme humaine apparut. C'était une femme vêtue de blanc. Elle avait la tête nue, et ses cheveux noirs tombaient défaits sur ses épaules. Les plis de sa robe descendaient harmonieusement jusqu'au plancher, serrés à la taille souple par une ceinture étroite. Cette femme devait être belle, mais le charme de la figure s'évanouissait. On ne pouvait lire sur ses traits qu'une expression de légère angoisse et de solennelle résolution. Ses lèvres remuèrent comme pour prononcer à voix basse quelque mystérieuse formule. Elle se dressa debout sur la façade, les yeux levés et perdus, les pieds au niveau de la fenêtre. Puis elle ouvrit les bras en croix, et, d'une courbe régulière, penchée en avant, se laissa tomber.

Le voyant eut un geste d'épouvante, et se reprochant sa nonchalante stupeur, courut vers la porte et l'escalier. Jamais des marches ne lui parurent plus nombreuses. Il eut l'impression de passer une infinité

d'étages. Il fut enfin sur les dalles du rez-de-chaussée, mais ne put sortir. Dans le corridor se pressaient tous les habitants de la maison, déjà descendus, et le seuil était obstrué par une foule de curieux, ayant le même visage extatique et sombre. On entendait à l'entour des exclamations et des soupirs orgueilleux. De loin venait le son des cloches qui tintaient, ce qui pouvait être aussi bien un carillon de fête qu'un glas. Il était permis de conjecturer, d'après les conversations, qu'un acte noble et rituel venait de s'accomplir. Le témoin de cette scène étrange réussit enfin à se frayer un passage à travers les groupes. Et quand la foule se fut un peu dispersée, la rue laissa voir des formes à l'attitude pieuse qui se dirigeaient dans le même sens. Elles paraissaient aller à la suite d'un cortège dont on entendait encore les prières apportées à rafales par le vent, et dont les flambeaux sinuaient là-bas dans l'obscurité. A quelques pas, des femmes voilées, arrachant leurs voiles, recueillaient, avec des gestes respectueux, le sang dont la flaque large rougissait le sol.

On eût dit que des fidèles venaient au nom d'une religion bizarre, vénérer quelque martyr mort pour cette religion.

Et Jean Derève, enfin, s'éveilla tout à fait, bouleversé par les images qui s'étaient posées devant ses yeux. Il essayait de trouver un lien logique entre les deux scènes apparues. La deuxième ne fut-elle pas, en mystérieuse inversion, le prélude et la cause de l'autre? Cette femme avait adoré le vertige, et, sans doute, elle avait rejoint déjà la théorie lugubre du monde infé-

rieur. Elle marchait, en son ombre, vers le centre sans pesanteur.

Et l'idée vint à lui d'un culte futur, aux cérémonies simples et terribles. La science des jours antiques a revêtu d'abord les formes sacrées. On adore Zeus, comme Athénè, avant de savoir qu'il était la foudre, avant de savoir qu'elle était l'éclair. La science a suivi la religion. Pourquoi ne pas supposer, au contraire, une religion née de la science ? La théorie de l'attraction universelle, la plus admirable des temps modernes, n'avait-elle pas assez de beauté pour être divinisée, en attendant qu'un nouveau progrès de la pensée humaine renverse cette théorie, et trouve une autre formule de l'univers. Ne pouvait-elle pas, cependant, compter, elle aussi, ses martyrs et ses fous ? Et, sans doute, on verrait un jour des femmes parées pour le sacrifice, précipitées par les mains du prêtre, du haut du temple et de la tour, vers le Moloch souverain.

Cette pensée le fit sourire, mais il songea que tous les cultes ont des origines pareilles, inspirées par la peur ou l'étonnement. Et il découvrait dans celui-ci, en se jouant avec ses visions, un sens profond et harmonieux. La mort n'est-elle pas divine, et n'est-elle pas la seule route pour aller vers Dieu ? C'est d'elle que naît la vie, en un perpétuel échange. Le sang ruisselle et la flamme est dans un mouvement inlassable. La puissance créatrice détruit les formes et les renouvelle. Elle sépare, pour réunir. Il faut s'éloigner sans cesse du cœur du monde pour y retourner.

Le soleil entrait dans la chambre, dispersant les

craintes nocturnes. Jean Derève demeurait étendu, la tête appuyée à l'oreiller. Un rayon tomba sur une tenture de pourpre en face du lit, et fit reluire la couleur. Il se souvint du feu sacré, et de la flaque de sang au bas de la maison mortuaire.

Et il sut que la vie est rouge.

V

LA CONVERSATION MAGIQUE

Jean Derève accueillait ses amis ce soir-là. Il lui plaisait d'échanger avec eux les impressions suggérées par de récentes expériences. La vie trop longtemps morne et sans but commençait à lui paraître différente. Le sens des cérémonies auxquelles il avait assisté se dégageait peu à peu. Quel que soit le procédé, quelle que soit la marche suivie, il n'est pas de joie plus intense et plus sûre que celle de la connaissance. Soupçonner le mot de la vie, examiner toutes choses, sans effort, à la clarté d'une idée maîtresse. Saisir les rapports et les lois, et réaliser en soi-même l'accord et la vérité de la loi. Dès que l'on entrevoit la route, on sourit avec confiance au but que l'on devine proche désormais.

Lucia présidait la réunion. Un repas était le prétexte. A la droite de la jeune femme était assis Saint-Maur. A sa gauche Mathias Corbus, Jean Derève

fermait le carré. Suivant le précepte de l'antiquité, ils étaient plus que les Grâces et moins que les Muses. Le nombre quatre paraît le meilleur pour une conversation qui veut rester générale. Il peut se diviser élégamment en dualité. Mais le dialogue amenant parfois la monotonie, il convient qu'un autre interlocuteur se mêle à l'échange des propos. Ainsi le dernier des assistants, tel ou tel, à tour de rôle, peut demeurer silencieux.

Si la philosophie d'Edgar Poë sur l'ameublement n'est pas vaine, on devait louer l'intérieur. Les sièges avaient une forme réunissant le style et le confortable. Le premier s'accompagne toujours un peu du second. La salle était éclairée par des bougies sur la table, sortant de flambeaux à lignes légères un peu tourmentées, avec des violettes à leur pied, comme, vers la lumière un hommage de fleurs ; Jean Derève pensait qu'il existe un épicurisme délicat. Le banquet de Platon lui paraissait supérieur à une querelle de savants poudreux, au fond d'une bibliothèque. Les idées, même sérieuses, gagnent à être exprimées en présence d'un sourire féminin, et devant des lèvres charmantes, même qui ne répondent pas.

Les lèvres charmantes ne parlent jamais. Elles ne doivent connaître que l'idiome des dieux. Un jour le seul verbe sera le baiser.

L'amphitryon venait de dire les Grâces. Il venait de remercier ses amis d'être venus.

« Je regrette, hasarda Saint-Maur, que nous ne soyons pas sept ou neuf. Je n'ai rien à reprocher de sérieux au nombre quatre. Je le trouve trop carré et

par cela même trop matériel. Tous les nombres, je l'accorde, sont sacrés. Mais sept ou neuf ont plus de valeur. Ils désignent des réalités supérieures. Le pentagramme, de son côté, ne manque pas de mérite. Il y a beaucoup de choses excellentes qui sont cinq. »

Mathias Corbus répliqua :

« Vous devez considérer que nous devons être comptés comme non pas quatre, mais trois et un. Je m'exprime un peu lourdement. C'est le style pour démonstrations. Ainsi nous formons une trinité soumise à l'unité de Lucia. Je développerais cette image, si j'en avais le loisir. »

« C'est un madrigal métaphysique », expliqua Saint-Maur.

« Et c'est aussi, dit Corbus, une vérité. Je suis étonné que nul poète n'ait songé à célébrer en termes lyriques la beauté des nombres et leur vertu. On doit certes se lamenter. Pythagore, sans aucun doute, avait écrit ce poème, car il était autre chose qu'un calculateur. Je sais qu'il adorait les nombres, ces mystérieuses divinités sans lesquelles il n'est permis de supposer l'existence de quoi que ce soit. Mais ses œuvres se sont perdues. Et nous n'avons pas, aujourd'hui, de génie métaphysique. Les hommes qui savent écrire ne savent plus philosopher.

Je vois ce sage, debout, par une claire nuit d'Italie, au bord de la mer. Derrière lui et le rideau d'arbres apparaissent confusément les blanches colonnes de son institut. L'air est d'une limpidité bleue, et Pythagore contemple les étoiles immobiles. Il cherche à lire le nombre ou la phrase qu'elles tracent au firma-

ment. Le silence de la nuit a son éloquence profonde. Les dieux se révèlent incessamment. Combien j'aurais voulu pénétrer dans le sanctuaire de Crotoné ! Sans doute, les murs extérieurs étaient revêtus d'images reproduisant les formes multiples de la vie mortelle. On y voyait des combats aux portes des villes, et des guerriers à cuirasse étincelante parmi le cabrement des chevaux. À côté se dessinait une idylle. Des bergers faisaient voler des colombes dans un bocage. Cependant sur la paroi ombragée par le portique, plus près de l'entrée, se déroulait une théorie de musiciennes en robes longues. Elles chantaient, par leur attitude muette mais continuelle, un hymne à la gloire du nombre que leur geste réalisait. Entrons. La voûte du temple rappelle, naturellement, celle du ciel. Sur les colonnes intérieures, de somptueuses lettres d'étoffe noire, à hauteur d'homme, portent en lignes d'argent les symboles de l'immortalité. Mais au fond du chœur se dressent les images des dieux. Elles sont simples et terribles. C'est le triangle et le pentagramme. C'est la décade mère des nombres. Le fond du temple n'est, d'ailleurs, qu'une tenture de couleur sombre, voilant pour le profane comme pour le prêtre, la forme suprême, l'inexprimable par une forme, l'unité. Au milieu de la nef, sur un autel à trois faces, brûle nuit et jour le feu sacré. Il s'élève en triangle rouge. Sa base est une dualité vers la rencontre divine du haut.

Saint-Maur versait lentement le contenu d'un flacon poudreux. Des clartés luisaient à travers le vin pourpre et transparent.

« Je lève ma coupe, proposa-t-il, en l'honneur de Pythagore. Et je suis le dévot des nombres. Je n'ignore pas qu'ils ont un pouvoir magique et créateur. Peut-être sont-ils la réalité. Je devrais dire, une des réalités. Je leur attribue un pouvoir magique parce qu'ils nous représentent des harmonies et des lois. Nous sommes certains qu'ils sont vrais de l'inconnu comme du connu, et depuis l'éternité. »

« Il faut, répondit Mathias, en être persuadé. Et ne pas s'étonner de l'importance que les chercheurs de l'occulte donnèrent aux nombres dans tous les temps. Ils sont encore les idées les plus simples à représenter. Leur langue est universelle. Elle se comprend dans toutes les autres. Chacun des mots qui la composent peut avoir un sens infini. Les nombres sont la clef des sciences, et la science. Veuillez ne pas trouver étrange qu'ils président aux recherches de la magie. C'est un champ d'études vaste. Mais la connaissance des nombres est indispensable pour y pénétrer. Que personne, dit le philosophe, n'entre, s'il ne sait la géométrie. »

« Chacun de nous, dit Jean Derève, a son idée et sa tendance. Vous voyez partout la magie. »

« Où ne serait-elle pas, si l'on s'entend sur le mot ? Car il ne s'agit que de s'accorder. Peut-être ce que j'appelle magie passe chez vous, sous un autre nom, pour le principe de l'univers. Cherchez-vous dans les ouvrages magiques des histoires de sorciers ? Croyez-vous les livres sacrés un recueil de formules incompréhensibles pour nouer l'aiguillette ou jeter des sorts ? Je me soucie de cette science comme d'un vieux sou

du temps de César. Mais la magie est la science des relations et de la logique, imparfaitement connue, qui est dans tout ce qui est. Il y a une loi dont parfois nous déchiffrons un mot isolé. Le sage est celui qui parvient à lire une phrase entière. Dieu, s'il existe, lit le livre tout entier, et sait toutes les harmonies qui s'expriment peut-être d'un verbe unique. Tout se tient. Quand les astrologues vous disent que chaque existence est soumise à l'influence d'une planète, ils ne font qu'appliquer au particulier le principe universel. En retour, le plus simple de nos gestes influe sur la marche de l'univers. Renan s'est trompé quand il a, dans un sourire, énoncé le mépris de nos vaines agitations: « Qu'est-ce que cela peut faire à Sirius ? » Je sais que la marche d'une fourmi, dans un coin perdu de la terre, est dans un rapport d'influence avec les révolutions de Sirius. Chaque pas que nous faisons déplace le globe sous nos pieds. Il s'éloigne ou se rapproche, alternativement, de nous, dans la mesure et la relation de sa masse avec la nôtre. Sans doute ce mouvement se perd dans l'infinité des autres, mais il y entre comme élément. Tout est au centre de tout. Rien n'est isolé. Chaque atome est pris dans le réseau formidable de l'immensité. Et nous devons, plus que les peuples antiques, redouter, en levant la tête, de briser la voûte du cristal céleste qui nous enveloppe de toute part.

Mais ce n'est pas seulement les lois matérielles qu'il importe de concevoir. Il est des rapports plus importants. L'ondulation de notre geste se perpétuant à l'infini, chacun de nous peut, à la minute précise, créer

le monde à nouveau. Un acte de volonté, comme un geste, dure toujours. Le don redoutable de la création est dans toute pensée créée. Connaître ces liens occultes, cette fraternité des êtres dans l'harmonie universelle, c'est le but de la magie. Et ce n'est pas vainement que les occultistes prennent pour symbole et sceau l'étoile à cinq branches, le pentagramme. L'étoile rayonne dans tous les sens, et les lignes de chaque triangle vont à l'infini. »

« Ce sont, objecta Jean Derève, d'heureuses spéculations. Je veux admettre que la magie soit la science universelle dans laquelle se perdent les autres comme les fleuves dans la mer. Mais une science suppose des livres et des moyens d'investigation. Nous n'aurons pas toujours, comme en ce moment, des prophètes parmi nous ».

« Si vous lisez les ouvrages, dit Saint-Maur, vous serez probablement rebuté. Ils sont incompréhensibles ou puérils. On n'a pas réalisé le moindre progrès depuis les almanachs du Grand Albert. Mais la magie doit-elle être prétexte à vulgarisation ? Je doute qu'il soit des auteurs que l'on puisse lire sans étude préalable, je doute même qu'il soit nécessaire de lire un quelconque auteur. C'est de toutes les sciences la plus personnelle à réaliser. Si vous demandez conseil, ce ne doit être qu'à vous-même. Nul n'est apte à vous diriger. Éliphas Lévi vous annonce à toutes les pages qu'un mystère va se révéler, puis s'arrête, craignant sans doute d'en avoir trop dit. Sa lecture m'a produit l'effet d'une promenade en fiacre, où l'on a, chaque minute, l'illusion qu'on va partir au galop. »

« La comparaison, dit Lucia, n'est pas flatteuse pour ce mage. Mais j'ai parcouru ses livres. C'est un prêtre défroqué et sournois. Il a, en outre, l'air trop désolé de ne plus courir le risque, à notre époque, d'être brûlé. »

Mathias Corbus secoua la tête : « Il ne faut rien exagérer. La vanité des théoriciens est toujours évidente. Mais on trouve chez celui-ci quelques notes intéressantes. Louons-le encore de n'avoir pas trop sacrifié à l'amour des oripeaux. Tout le cérémonial des évocations magiques se trouve indiqué longuement aux pages de son rituel. Mais il faut des cérémonies. L'épée flamboyante, la coupe, le trident ont une utilité qui n'est pas telle que vous pouvez croire. La valeur des talismans, valeur représentative, ne doit pas plus se nier que celle de l'or. Il faut se garder, cependant, de tomber dans un excès ridicule, et de multiplier les images sans nécessité.

« J'en dis autant des formules et de la littérature propre à ces fêtes du dieu inconnu. Les invocations qui s'adressent aux puissances mystérieuses ont un sens qui ne peut nous échapper. Gardons-nous encore d'un autre excès, mais ne refusons pas de reconnaître l'influence du rythme sur la pensée. Tous les annonceurs d'oracles furent, à l'origine, poètes aussi. Les vers dorés de Pythagore, qu'on lui attribue d'ailleurs faussement, ne nous seraient point parvenus, s'ils n'eussent pas été des vers. Rien ne s'oppose, rigoureusement, à ce que la magie, comme l'histoire romaine, soit toute mise en madrigaux. »

« Je connais des vers magiques, soupira Saint-Maur.

Ils sont fort mauvais. Stanislas de Guaita, pour ne parler que des morts, est un pitoyable poète. Il a des disciples qui font preuve d'une grande originalité, en adressant des prières à Sathan, avec un *h*. C'est la queue du diable et de la magie. Je comprends que l'on se rebute, si l'on commence des études avec des ouvrages ridicules, dénués de science, de bon goût, de bonne foi. Il ne faudrait lire que les vieux classiques, malheureusement difficiles à se procurer, sans compter les obscurités qu'ils renferment pour même des lecteurs instruits. »

« Je vous accorde, répondit Corbus, toutes ces difficultés. Nous n'avons pas de guide commode pour les bonnes volontés et les débutants. Il existe quelques résumés qui se résument les uns les autres. « Résumez-vous les uns les autres », a dit le Seigneur. C'est le moyen d'avoir des idées. Cependant, si l'éclosion littéraire correspond à une préoccupation présente, nulle époque, plus que la nôtre, ne fut curieuse de l'inconnu. Nos religions sont réduites à l'appareil extérieur et sont mortes. Le manteau rigide, comme une lourde chape d'or, brodée d'images, soutient seul le cadavre debout. Nous sortons des bois sacrés d'hier. Dans la plaine qui nous conduit au prochain bosquet d'arbres bénis, le fleuve occulte coule invisible. Les marbres abandonnés se couvrent de mousse derrière nous. L'oubli tombe sur les dieux passés. La figure des dieux futurs demeure encore inconnue. Qu'importe, puisqu'ils ne sont, les uns comme les autres, que des images. Mais le mystère nous suit d'une halte à la prochaine, tel un porteur de flambeau.

Voulez-vous l'interroger, j'ai bien peur qu'il ne vous réponde que le mot décevant : « Cherchez. » Il n'y a pas d'autre formule. Les hommes timides se découragent et songent que le grand inconnu aurait mieux fait, pour la justice, de nous révéler en paroles claires la suprême vérité. D'autres se contentent des affirmations conventionnelles et dogmatiques que présentent les systèmes élaborés de toutes pièces par des esprits ingénieux.

« Ceux-ci comme ceux-là ignorent la solution du problème qui est non pas en dehors, mais en nous. Il s'agit de savoir si la pensée inhérente au monde est à son origine ou dans l'avenir, si la création fut un acte unique ou se réalise chaque jour. Peut-être que la vérité se trouve dans l'accord des deux vérités, dans l'idée de la chute et du retour. L'homme, descendu de Dieu, serait lui-même le dieu futur. Et le progrès n'existerait que par le développement de la conscience vers la connaissance de soi-même considérée comme but. C'est en votre âme et votre cœur que s'élève le seul autel, et que doit se célébrer le sacrifice. Les livres, même les plus savants, sont vains. La science n'est pas extérieure. Chacun doit être à soi-même son propre initiateur. Si nous disons que la magie, telle que nous la définissons, résume les autres études, vous voyez qu'il est inutile de rechercher des ouvrages, où l'on ne peut tout au plus que trouver des indications. Méfiez-vous de ceux qui prétendent vous enseigner la science occulte, comme l'anglais, en vingt leçons. Vous ne découvrirez pas le mot qui transmute les métaux en or. Le « Sésame » d'Ali-Baba n'est qu'un

symbole, ayant d'ailleurs, comme tout symbole, une valeur de sens caché. Il n'existe pas non plus de phrase qui, prononcée, évoque le diable, outre que le diable n'existe pas. Mais il y a des lois secrètes par quoi l'on peut diriger sa pensée et sa volonté. En nous mettant en harmonie consciente avec les lois de la vie, nous pourrions vraiment changer les métaux en or, car nous connaissons les réalités dont ces formes sont les apparences et nous ferons jouer sous les yeux les apparences à notre gré. Nous sortirions aussi vainqueurs de la lutte contre le diable ou plutôt contre le désordre que ce vocable représente. Et tout sera pour le mieux. Nous serons des mages, sans qu'il soit nécessaire de revêtir la robe rouge et le chapeau constellé des magiciens. Les préceptes de science occulte sont moins des préceptes que des conseils. Ils supposent moins une connaissance particulière et fragmentaire que la conquête d'un état d'âme. Ouvrons les yeux non pas sur les livres, mais sur le mystère de la vie. Écoutons non pas les formules mortes, mais les murmures et les harmonies. Sans doute, toute science suppose un guide et des éléments. Mais il n'est pas nécessaire, pour être un sage, de parler hébreu. Les auteurs des traités occultes sont tombés dans la même erreur que les dialecticiens du moyen âge, qui réduisaient l'art de raisonner à la connaissance du syllogisme et de ses soixante-quatre formes. Leur scolastique enseigne l'art de déraisonner de façons multiples. Ils ont jeté le manteau des phrases sur la nudité de la pensée.

« Je pense donc que celui qui ferait un exposé, en.

débarrassant les préceptes de tout l'attirail enfantin, réaliserait l'œuvre utile, celle qui pourrait porter, dans ses flancs féconds, le grand œuvre. Le progrès n'est pas encore accompli. Après les ouvrages arides, nous avons eu les variations de littérature et d'art. Tous ceux écrivant sur la magie se croiraient perdus d'honneur s'ils ne donnaient pas à leur tour une description du Sabbat. Ils sont restés aux images. On frissonne en voyant le bouc de Mendès, cornes en tête, mamelles aux flancs, pensivement assis sur un trône autour duquel circule échevelés la ronde des sorcières et des nécromans. Comme il serait plus simple d'exprimer l'idée que ce tableau symbolique représente ! Il est vrai que ces jeunes écrivains perdraient un succès d'horreur d'avance escompté par eux, dont ils se soucient davantage que de la découverte de la vérité. C'est le morceau classique des prix de Rome. Et celui-là passe aux yeux des lecteurs pour le mage le plus profond, qui dans sa description les fit le mieux frissonner. C'est que la magie, comme toutes les sciences, suit une loi d'évolution. Elle est encore à la période romantique. Nul doute qu'elle fasse place à une science plus réelle, qu'elle prépare, comme l'alchimie avait annoncé la chimie. Je crains d'ailleurs que cette comparaison soit inexacte, car la chimie et l'alchimie, incomplètes toutes les deux, s'uniront dans une synthèse future. Je comprends, pour y revenir, qu'à l'époque actuelle vous soyez las de retrouver sans lassitude les identiques puérités. Même l'interprétation des figures nobles et des symboles ne devrait pas être toujours la même servilement. Un symbole

n'a de valeur que celle que nous lui donnons. Vous disserterez sur les nombres, et vous trouverez des sens cachés, différents de ceux que tel autre, Pythagore par exemple, a trouvés. Serez-vous, pour ce, dans l'erreur ? L'erreur serait de croire que Pythagore, en nous exprimant les formules, nous transmet à jamais le sens. Si nous résumons sous le même signe d'autres vérités que lui, nous aurons fait œuvre magique mieux qu'en essayant de retrouver les principes que pour lui ce signe a représentés. Les formules sont une algèbre pour résoudre les problèmes de la vie. On nous transmet la formule. Nous devons lui donner le sens. Vous pouvez argumenter pour savoir si l'étoile du pentagramme figure ou non l'homme théorique, avec la tête, les deux bras et les jambes, et si le même signe, renversé, les cornes en haut, montre le visage du bouc. Vous ne serez pas plus mage qu'un grammairien inintelligent et érudit. Mais tel autre sait que toutes choses ont besoin d'une image pour s'exprimer. Il enfermera sa volonté dans une formule, quelle qu'elle soit. Et s'il regarde ce signe, riche du sens qu'il rappelle et résume, comme le chrétien regarde la croix, il aura chaque fois présenté toute l'énergie de sa volonté. Le signe est comme un foyer qui réunit les rayons. Croyez-vous que le drapeau, autour duquel se groupent les hommes armés, ait par lui-même une valeur ? Mais il concentre dans ses plis l'audace et le courage de tous. Nous avons des yeux pour voir, et les conceptions mystérieuses doivent apparaître à nos yeux. Notre pensée et notre activité morale s'appuient sur une forme matérielle comme Antée prenait de

nouvelles forces chaque fois qu'il touchait le sol. Et le poète, sans le savoir, fait œuvre de magie, quand pour écrire à sa louange des vers qui soient dignes d'elle, il évoque la figure absente de l'aimée. Toutes les pensées éparses, et les visions hanteuses de son cerveau, accourraient-elles fidèlement à son impatient rendez-vous ? Les verbes sonores s'uniraient-ils en belle chaîne, comme une suite d'anneaux d'or, si quelque formule magique, le nom d'elle, par exemple, ne jouait pas le rôle de réunisseur ? C'est la valeur de tous les fétiches, morceau de bois et de métal où l'on enferme un trésor caché. Nous accomplirons des miracles, en prononçant un appel sacré, quand cet appel ne sera sacré que pour avoir résumé une fois pour toutes nos énergies et notre vouloir. Il vous faut arriver à croire que vous vaincrez par ce signe. Toutes les fois que, dès lors, vous aurez le signe en présence, vous serez sûr de triompher. Pour qui sait le pouvoir illimité de la confiance absolue, il semblera bien extraordinaire que vous ne soyez pas, en effet, vainqueur. Je ne parle même pas des rencontres où le succès est uniquement dans l'idée, et qui sont plus nombreuses qu'on croit.

« Mais voilà toute la magie active. Cette théorie paraît le développement d'un banal proverbe. Il ne s'agit que de prendre l'axiome usé « vouloir, c'est pouvoir » dans un sens plus réel et plus profond. Une parole prononcée avec certitude va à l'infini. Et comme rien n'est isolé, suivant un autre important précepte, elle enchaîne et rend esclaves, plus sûrement que la lampe ou l'anneau des contes arabes, les in-

nombrables pouvoirs occultes qui circulent autour de nous. »

Un applaudissement discret salua les paroles de l'orateur. Les convives parurent dès lors en vraie communion magique. Lucia se leva, d'un geste charmant cueillit sur la table quelques fleurs et, les tressant en couronne malhabile, vint les poser sur le front de celui maintenant silencieux. Tous admirèrent la grâce du mouvement, et Jean Derève fit l'éloge des mains légères, en les comparant à des colombes qui viennent à travers les airs portant des palmes.

« Pour enlacer de paroles futiles ces graves révélations, je dirai ce que je pense des mains, qui sont les ailes du corps. Est-ce à cause de leur évidente spiritualité que les peintres ont tant de peine à les figurer sur leurs tableaux ? Mais je sais que les plus habiles se désespèrent. Leur attitude est impossible à fixer. Elles semblent toujours trop lourdes ou trop apparentes. Et je pense que les bons artistes sauvent la difficulté en les dessinant plus petites qu'elle sont en réalité. C'est que dans la réalité, elles échappent au regard par leur perpétuel mouvement. Il faut donc, aussitôt que l'on veut les présenter immobiles (et c'est le défaut de la peinture), imiter leur fuite en les affinant. Ainsi l'impression qu'elles produisent, malgré l'arrêt momentané, se rapproche de celle à quoi nous sommes accoutumés. »

Toutes les mains s'agitèrent en signe d'assentiment. Celles de Lucia furent d'une transparence rose à la clarté des flambeaux. Les coupes circulèrent au milieu d'une conversation générale et d'un joyeux abandon.

Puis, de nouveau, sérieuse, s'éleva la voix de Corbus :

« Ce que nous avons dit sur les talismans se vérifie d'une façon remarquable. Depuis que j'ai reçu la couronne, j'ai vraiment l'inspiration. Et l'on pourrait, en ce moment, par l'effet de cette imposition divine, ou peut-être des vins généreux que nous verse notre amphytrionne, croire à la pythie prophétique. Le siège où je suis assis devient un soudain trépied. Et j'éprouverais une douleur si l'on me condamnait au silence ou si l'on refusait d'accorder à mes paroles cette valeur que je suis sûr qu'elles ont. »

« Nous sommes très disposés, répliqua Jean Derève, à vous écouter. Il faut, dans toutes les cérémonies, choisir un maître de chœur. Votre science vous a désigné. La présence d'une forme charmante, qui vous inspira, nous rendrait patients d'ailleurs à entendre les plus étranges théories. Celles de ce soir sont raisonnables. Je n'en dirai pas de mal. Et je trouve juste de prendre, comme départ de problème, l'axiome que vous émites sur la puissance de la volonté. Savons-nous ce dont l'homme est capable, ce qu'il peut connaître et réaliser dès qu'il connaît les lois de la vie ? Mais je m'attaquerai au fond même de cette passionnante question. Le pouvoir magique est-il une illusion ou une réalité ? Si la science que vous prônez est celle des relations encore inconnues, qui résoud les apparences, nous est-il donné de modifier, par notre influence, seulement les apparences ou bien les choses en soi ? On a vu de tout temps des hommes, merveilleusement doués, accomplissant des prodiges aux

yeux de la foule stupéfaite. Mais qu'y a-t-il là pour les yeux ? En d'autres termes, le miracle existe-t-il objectivement ? »

« Je crois pouvoir dire, fit Saint-Maur, que vous posez mal la question. Votre distinction est vaine entre les choses en soi et ce qu'elles sont pour nous. Rien n'existe que pour nous. N'essayez même pas de définir la matière par exemple en dehors de ses relations avec nos sens. Qu'est-ce que la matière, qu'est-ce que l'esprit ? Il serait indispensable de répondre, et vous ne répondrez jamais, avant de vous demander si le mage est maître de la matière ou de l'esprit. »

Toutes les difficultés de l'ancienne philosophie viennent de cette distinction arbitraire. Il n'y a pas deux essences, mais deux modes. L'étendue et la pensée ne sont que des manifestations diverses, à peine oserai-je dire différentes, encore moins, si je ne veux être absurde, opposées, d'une même activité. Mais l'esprit est cette force à son maximum de condensation. De telle sorte que l'on pourrait, en allant jusqu'au paradoxe, affirmer que ce qu'on appelle esprit est infiniment matériel. Admettez, pour expliquer toutes sortes d'apparences, tous les degrés que vous voudrez.

Les solitaires de l'Inde réalisent des prodiges que les esprits faibles nient commodément. En concentrant leur attention sur une graine plantée en terre, ils font, au bout de quelque temps, germer la plante qui s'élève, à vue d'œil, sous leur regard. Mais que font-ils autre chose que de disperser, en l'apparence matérielle, une force vitale enfermée en eux ? Leur

esprit se change en matière, les deux n'étant que la même force, autrement manifestée.

Vous avez assisté sans doute à des expériences de spiritisme. Vous avez vu, ou l'on vous a dit avoir vu, des fleurs apportées dans une chambre et qui venaient du dehors. Si vous croyez à la distinction scolastique entre la matière et l'esprit, ces faits sont de tout point absurdes. Des fleurs ne traversent pas un mur. Et comment s'expliquer d'autres phénomènes, ceux qui sont regardés comme usuels par tous les évocateurs. Des apparitions de fantômes ont eu lieu dans tous les temps. Il n'est pas nécessaire de remonter à la Pythonisse d'Endor. Ce que l'on désigne sous le nom de matérialisation est un fait habituel de la magie. Supposez-vous que les formes fluidiques se décomposent et se subtilisent pour se réunir de l'autre côté, en présence des assistants. Admettez-vous que les empreintes laissées sur la cire, par exemple, et qui sont celles d'une main, furent produites par des corps plus inconsistants que cette cire ? C'est aller à l'encontre des plus saintes lois. Je raisonne d'après des faits qui ne sont pas toujours prouvés. Il y a bien du charlatanisme dans la magie. Mais il suffit que certains soient vrais. J'irai plus loin et je dirai que l'on peut argumenter d'après le possible, même jamais effectué. Il ne s'agit que de considérer toutes les substances, celles que l'on regarde comme spirituelles ou matérielles, sous un point de vue unique, et de partir de l'expérience pour conjecturer.

(*A suivre.*)

GABRIEL DE LAUTREC.

COMMENTAIRE
DE
Marsile Ficin le Florentin
SUR LE
Neuvième livre de la seconde Ennéade de Plotin le Platonicien
CONTRE LES GNOSTIQUES
ET
Contre ceux qui pensent que le Mal est l'auteur du Monde
et que le Monde est mauvais
(*Suite et fin.*)

N'oubliez pas non plus, qu'alors même que Plotin s'emporte le plus violemment contre les hérétiques, il ne touche jamais la véritable race chrétienne, pas plus que la personne du Christ.

C'est que les erreurs des gnostiques ne sont pas moins odieuses aux platoniciens qu'aux chrétiens. Et assurément, si Porphyre, qui prit cause contre les chrétiens, jugea par la confirmation des oracles que le Christ était sage, pieux et bienheureux, à plus forte raison Plotin, qui ne combattit jamais que certains hérétiques, jugea-t-il que le Christ ne pouvait être au nombre des êtres mauvais. Et c'est à bon droit qu'il attaqua ceux qui prétendaient que le monde est mauvais par nature et œuvre du mal, que nos âmes sont meilleures que l'âme du monde, qu'elles deviennent

meilleures que les anges; et cela sans aucune peine, sans besoin de purification, mais par la seule confession de l'hérésie et grâce à certains rites, à la récitation de certaines formules; et que nul ne pouvait devenir bon par un autre moyen. Enfin, à les en croire, Dieu n'avait souci que de la race humaine, et sa providence ne s'exerçait en rien sur l'ensemble du monde et des choses cosmiques.

Tout cela n'est pas en moindre opposition à la loi chrétienne qu'aux règles des Platoniciens. Écoutez, en effet, Paul parlant aux Romains : « Vous direz que Dieu n'est pas celui d'une nation déterminée mais de toutes les nations. » Lisez l'Évangile, vous verrez que la Providence s'étend de l'Univers aux plus petites des choses. C'est ce que confirme encore cette parole du Prophète : « Vous pouvez tous vous dire des dieux et les Fils du Très-Haut. » Et avec le Prophète aussi vous devez considérer les anges comme supérieurs aux hommes.

Vous devez surtout éviter l'orgueil de cette secte. C'est en esprit seul et en vérité que Dieu doit être adoré. C'est seulement par la pureté de la vie que la Béatitude peut être acquise; et c'est le plus opiniâtre des labeurs qui seul peut nous la mériter.

CHAPITRE XII

Qui est une confirmation des précédents.

Vous verrez plus clairement dans ce douzième chapitre que ce n'est pas la Loi chrétienne, dans aucune

de ses parties, qui est attaquée, mais seul la très orgueilleuse hérésie des gnostiques, qui, s'appuyant sur des livres faussement attribués à Zoroastre, se targuaient de posséder la suprême philosophie et se considéraient avec la plus extrême fatuité comme bien supérieurs en sagesse à Platon. Un grand nombre de philosophes, des disciples même de Plotin, furent séduits par eux, avant de suivre assidûment les leçons de ce maître.

Que dirais-je de plus ? Il se moque des hérétiques quand ils nomment très follement l'auteur du Monde : sagesse et âme : sagesse, parce qu'il existe avant l'intellect ; âme ; parce qu'il a été entraîné à produire son œuvre. Or ils nous laissent dans le doute sur celle de ses forces qui l'a d'abord entraîné à produire son œuvre.

Ils ajoutent que les autres âmes sont alors et par conséquent descendues vers les corps, parce que liées à la première par une loi fatale ; puis qu'en même temps se sont joints au corps les membres de la sagesse, c'est-à-dire les Démons.

L'auteur du Monde aurait alors infusé à la matière quelque chose d'imaginaire, et de cette matérialité imaginaire serait résultée quelque chose de plus imaginaire et de plus vain encore, comme étant plus éloignée de la substance, puis, peut-être, encore autre chose, et cette dernière chose-là, ce serait le monde : tout cela tendant à prouver que tout est absolument vain.

CHAPITRE XIII

La Vie corporelle vient de l'âme, et comme acte de l'âme elle est immortelle.

Vous observerez dans le chapitre treizième que la vie irraisonnable, qui vient de la substance raisonnable et en est comme l'image et l'acte, n'est en aucune façon soutenue par la matière. Elle ne devient jamais non plus qualité intégrante d'un sujet quelconque ; elle n'existe que par l'âme et en émane, pour ainsi dire, comme le rayon visuel de l'œil d'un animal voyant dans la nuit, qui, s'il n'a pas la liberté de l'éteindre, a néanmoins celle de l'émettre ou non, quand ce rayon n'est produit que par l'œil seul.

CHAPITRE XIV

Dans l'intention de la Nature, le tout est antérieur à ses parties ; mais dans son effectuation, l'œuvre est simultanée.

Dans le quatorzième chapitre, vous noterez que, puisque la Nature agit par la forme et agit par la puissance entière de la forme tout entière, pour la manifester complètement et dans son intégrité, il faut que tout d'abord, dans l'intention de l'agent naturel, soit la forme du Tout et sa forme intégrale. Par conséquent, par la puissance intime active, le Tout doit en quelque sorte être complètement effectué, en même temps que les parties qui le composent.

C'est de cette façon que sont effectuées les espèces

des plantes et des animaux ; c'est de cette façon que le Monde entier émane de la cause divine.

CHAPITRE XV

Le Ciel est source de chaleur et réchauffe. Il ne brûle, ni ne nuit jamais.

N'oubliez pas ce qui est dit dans le quinzième chapitre. Le Ciel est source de chaleur et réchauffe, mais il ne brûle pas, ce qu'ajoutaient les hérétiques.

Si dans tout corps vivant la chaleur naît en même temps que la vie, le premier corps vivant doit assurément être la première source de chaleur et, en les réchauffant, vivifier toutes choses. Et comme il féconde tout et fait tout croître, il ne brûle rien.

Il est évident que c'est par nature et non par son mouvement qu'il réchauffe, puisqu'il peut réchauffer, grâce à ses rayons diffusés, sans mouvement à travers tout ; et la concentration sur eux-mêmes d'un nombre considérable de ses rayons, même s'ils viennent à s'entrechoquer, ne peut suffire seule à le faire réchauffer plus énergiquement.

Sa nature n'est donc pas de brûler, car si cela était, sa grandeur immense et la rapidité de son mouvement suffiraient à tout consumer. Si des feux s'allument dans la partie la plus élevée de l'atmosphère, cela ne tient pas à l'ardeur du ciel, mais cela provient peut-être du resserrement de l'air, en qui la chaleur douce, produite d'abord par la chaleur et le mouvement du ciel, devient graduellement plus vive sous l'influence du resserrement de l'espace. Puis, comme

à cette chaleur vient s'adjoindre une vapeur subtile, sèche et sulfureuse, l'ardeur devient incomparablement plus puissante dans cette vapeur ; et cette ardeur s'accroît encore du choc de la vapeur mise en mouvement.

Cependant, même en ce point la lumière l'emporte sur la chaleur ; la cause qui produit la foudre dans la partie inférieure de l'atmosphère est encore plus violente.

Vous noterez ensuite que si la nature céleste engendre tout, vivifie tout et naturellement conserve tout, elle est bonne. Par conséquent, tout ce qui est considéré comme mauvais est présagé par elle mais n'est pas son œuvre. Enfin, si toutes les choses qui chez nous proviennent de l'influx général du ciel se différencient entre elles, c'est grâce aux espèces différentes et aux fortunes diverses contingentes à chacune d'elles. *La différence n'est donc pas le fait de l'acte céleste, mais résulte de ce que l'influx céleste, généralement donné à tout, est diversement reçu par chaque chose particulière.*

Quant aux degrés des biens qui vont du plus grand au plus petit grâce à l'expansion même du bien, il serait injuste de les mépriser comme étant des maux et d'en accuser la nature même de l'Univers. Il est également ridicule, du fait que dans l'ordre progressif des choses ait put se glisser quelque peu de mal, d'inférer que le principe est mauvais ; comme si la cause des maux n'était pas une cause déficiente plutôt qu'efficente, ou comme si les maux étaient le résultat d'une intention bien déterminée plutôt que celui du hasard.

« Certes, puisque dans le plan de la nature qui procède du principe même des choses, seules des formes déterminées sont générées, seuls des biens, par conséquent, peuvent en résulter; mais comme toutes les autres formes sont inférieures à la première, cela a fait croire à l'existence du mal. »

Donc, comme c'est d'un seul et même mouvement que dérive ce qui est, et bien en soi et mal par accident, personne n'a le droit, considérant la différence qui existe entre les biens et les maux, de supposer deux principes contraires; en face d'un bon principe d'établir un principe mauvais, et encore moins de placer le mal dans la nature première et dans l'essence. *S'il en était ainsi l'essence et l'être seraient mauvais; or, on va à l'être comme vers le bien et on repousse comme mal tout ce qui lui est opposé.*

De plus, le principe effectue ses conséquences en tant qu'efficace et en acte, et c'est par la forme qu'il agit; or, tout cela est bon. Il n'est donc pas le mal même et ne fait rien de mauvais en soi; ce qu'il fait est semblable à lui, c'est-à-dire formel et bon par conséquent.

Le mal, au contraire, est le résultat de la privation de forme, privation qui est accidentelle et non le résultat d'une intention déterminée.

Par toutes ces considérations se trouve réfutée l'erreur des gnostiques et des manichéens.

CHAPITRE XVI

La prière ne modifie pas le Dieu qu'on adore; c'est la divinité qui modifie l'adorateur.

Dans le seizième chapitre, il raille les hérétiques qui croient que des paroles et des actes humains sont susceptibles de modifier l'état des corps et des âmes célestes, même des êtres divins supérieurs au ciel; de même que toute la puissance de la prière consiste dans des modulations de voix, des parfums et des caractères. Il se rie d'eux encore, quand ils veulent que toutes les maladies ne soient rien autre chose que des démons.

Or, la doctrine évangélique ordonne d'adorer Dieu en esprit et en vérité, enseigne que ce n'est pas Dieu mais l'adorateur qui se modifie et nous montre une foule de malades guéris qui n'étaient pas des possédés.

CHAPITRE XVII

Ce n'est pas l'adoration mais la vertu qui nous obtient de Dieu ses dons divers.

Le don de la Providence éclate dans la merveilleuse disposition de l'Univers, et dans l'excellence de la nature de l'auteur du monde. Les hérétiques détruisaient tout cela en accusant le maître et l'auteur providentiel de ce monde de l'avoir disposé de très blâmable façon.

Pour que l'on fût bien convaincu qu'il n'y avait rien de bon dans l'Univers, ils affirmaient qu'aucune loi naturelle ou humaine n'était bonne et que ce qu'on nomme vertu n'existait pas. Ils ne parlaient donc jamais des vertus, et n'attachaient aucune valeur à la purification des âmes.

Ils prêchaient qu'il suffisait de penser à Dieu et de l'invoquer en des termes prescrits par eux pour tout obtenir. Point n'était besoin de se débarrasser des troubles des sens, ce qui est certes absolument contraire à la doctrine évangélique où il est dit : « Ce n'est pas celui qui dit Seigneur, Seigneur, etc... »

N'oubliez pas ce que Plotin nous enseigne : « C'est la vertu absolue qui nous fait voir Dieu. De même, en effet, que la chaleur ignée que nous percevons, quand elle est considérée dans la matière la plus raréfiée, devient immédiatement lumière et reconstitue le feu, de même l'initiation de Dieu par la vertu arrive à diviniser l'âme et à la confondre avec Dieu. »

« Parvenue à ce point, l'âme qui se contemple voit Dieu. »

CHAPITRE XVIII

Les Platoniciens admettent plus volontiers les dogmes des chrétiens que ceux des gnostiques.

Continuons. Romanus Egidius rapporte que Plotin apprit des chrétiens grecs, de Jean Damascène particulièrement, qu'un ordre d'anges très inférieurs se séparèrent de Dieu et furent à la suite inclus dans des corps formés d'air plus condensé. Il admet cela,

l'adopte complètement comme doctrine platonicienne, et ne s'écarte pas en cela de la loi chrétienne.

Mais il ne peut s'empêcher de s'élever violemment quand il entend dire que l'Univers a été formé extrêmement mauvais par l'ange le plus mauvais de tous. Il s'emporte de même quand les hérétiques affirment qu'ils sont les égaux absolus des divinités supérieures au ciel même, tout en exécrant cependant les directeurs du monde qui dépendent des premières et leur sont en tous points semblables, tout en exécrant comme mauvais le monde disposé dans un ordre absolument divin, et en affirmant que Dieu n'a d'autre souci que celui de la race humaine.

Quant au monde entier dans lequel se trouve l'homme et dont l'ordre est en connexion avec tout ce qui est humain, Dieu ne s'en occupe nullement.

Tout cela est tellement ridicule que son absurdité même constitue la meilleure des réfutations.

CHAPITRE XIX (1)

Du monde animique; des démons; de la beauté. La beauté procède de la bonté et en est le signe.

Séparez, si vous le pouvez, dans le monde la dimension et la matière, conservez le reste et vous aurez la sphère intelligible, c'est-à-dire animique et multiple. Dans cette sphère l'âme première qui embrasse par

(1) Ce chapitre serait à souligner tout entier, je me contente donc de le signaler tout particulièrement à l'attention du lecteur.

sa vertu l'Univers entier occupera l'orbe le plus vaste. Successivement les autres âmes intellectuelles occuperont selon leur ordre et leur puissance des orbes de plus en plus petits ; chacune de ces puissances en embrassant une autre pour ainsi dire, de même que dans le monde visible un orbe en embrasse un autre.

Mais comme dans le monde intelligible il n'existe aucune dimension susceptible de produire de séparation, le tout se retrouve dans chacune des parties quelle qu'elle soit.

On y trouve bien le mouvement et la révolution propre à l'âme intellectuelle, mais la dimension ne s'y voit point en acte, elle n'y est qu'en puissance extrêmement rapprochée de l'acte.

C'est de la vertu de l'âme, en effet, que doit procéder immédiatement l'espèce corporelle, qui demande de la part de cette âme une certaine introduction dans la matière de quantité et de figure ; et plus s'étend la puissance animique processorielle, plus la quantité tend à s'accroître dans les corps.

Assurément, si l'on pouvait contempler le mouvement intime de l'âme, on y verrait la diversité formelle ; et par le fait de son mouvement temporel, on y percevrait un intervalle séparant un acte du suivant. Cette diversité, cet intervalle dans la révolution animique permettrait donc de soupçonner déjà la dimension du corps futur et de son orbe de la même façon qu'une étincelle s'allumant et s'éteignant à intervalles rapprochés fait soupçonner l'orbe entier qu'elle parcourt.

Du fait de ses facultés intellectuelles qui sont comme son axe et ses pôles, la sphère universelle des âmes est stable, par ses puissances subséquentes elle est mobile. Les vertus combinées de sa stabilité et de sa motilité effectuent le monde corporel à la fois stable et mobile.

De la visible et merveilleuse beauté de ce dernier on peut conclure à sa naturelle et intime bonté, et de celle des deux mondes à la beauté et à la bonté de l'âme qui les gouverne.

Quand ensuite il dit qu'on peut percevoir les démons, çomprennez qu'on les peut percevoir de la façon dont j'ai parlé dans le livre *De la Beauté*. Les plus élevés et les plus beaux de tous sont ceux que Magnus Basilius nomme les bons Anges, et qui possèdent des corps semi-ignés, semi-aériens, absolument lumineux et de la plus parfaite beauté.

C'est ce qu'exprimait David disant : « Les anges, ministres de Dieu, sont esprits et flammes. » C'est pour cela que Basilius pense que les anges peuvent avec la plus grande facilité se déplacer, se reposer, accomplir leur rôle et se manifester sans illusion aux sens. Psellus affirme que l'apôtre Paul était du même avis.

Pour cette raison, les bons démons, les anges si vous le préférez, sont pour les corps des divinités bienfaisantes dignes d'hommage et de culte, et c'est l'opinion des platoniciens aussi bien que des chrétiens, contrairement aux idées des gnostiques. Ces derniers, en effet, en supprimant du monde les divinités bienfaisantes, pervertissent l'ordre universel et se privent

des intermédiaires grâce auxquels on peut le plus facilement se concilier les êtres les plus élevés.

En un mot, tout ce qui est beau extérieurement est intimement et naturellement bon, puisque la beauté extérieure n'est que le résultat de la perfection de la forme intime et de la victoire remportée sur la matière par la raison germinative. Et si l'espèce intime vient à lui faire défaut, la chose est appauvrie dans ce qu'elle a de meilleur, c'est-à-dire dans son intimité et elle est privée de ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire de ses degrés les plus élevés. Elle ne peut donc en ce cas posséder une beauté parfaite, mais seulement une beauté atténuée.

C'est ce qui fait dire à Porphyre que les démons dont les âmes sont mauvaises possèdent aussi des corps difformes, mais que ceux dont les âmes sont bonnes sont doués en outre de la corporelle beauté.

De même Origène conclut de la luminosité et de l'ordre des corps célestes que leurs esprits sont extrêmement rapprochés de Dieu et en union avec l'intelligence complète. D'accord avec l'apôtre Paul, il admet que les esprits qui sont trop éloignés de Dieu sont enfermés dans des corps formés d'air condensé et épaissi.

Assurément, si le corps est une dépendance de l'âme, il n'est pas étrange qu'à telle tendance de l'âme corresponde telle disposition du corps, que cette tendance animique, d'ailleurs, soit naturelle, acquise par l'habitude ou conçue par un désir ou une propension trop violente. Cela est d'autant plus vrai que les dispositions corporelles ne font que croître conformement à leurs débuts.

Un beau corps est donc le signe d'une belle âme, c'est-à-dire entièrement harmonique et lumineuse, complètement équilibrée en tout ce qui touche tant sa raison et son imagination que ses inclinations et sa nature germinative.

Un corps difforme au contraire est le signe d'une âme mal équilibrée et allant déjà vers un état et des désirs discordants. Or, comme le monde possède une beauté parfaite, la même perfection de beauté et de bonté doit exister dans son âme et pareillement dans celles de toutes les sphères et de tous les astres.

Il pourrait néanmoins se faire que parmi nous, par hasard, mais rarement existât dans un corps doué de beauté une âme qui actuellement ne possédât pas la beauté ; c'est alors que l'âme qui était belle lors de la conception a dû ensuite se déformer peu à peu. Mais soyez assurés qu'elle possédait jadis la parfaite beauté, quand elle entreprit sous les auspices d'un bel astre et d'un beau démon de former un beau corps.

De plus, il peut se faire que parfois une belle âme existe dans un corps non doué de beauté, soit que cette âme qui jadis n'était pas belle le soit devenu depuis, soit que cette âme belle lorsqu'elle entreprit de former un beau corps ait été entravée ou empêchée dans son œuvre par les circonstances ou les influences du moment.

Quant à l'âme du monde, elle ne peut rien recevoir ni rien perdre, elle n'est soumise à aucune entrave, par conséquent nul des accidents que nous venons de signaler dans le corps humain ne peut se produire dans l'Univers.

CHAPITRE XX

Notre âme étant sœur de l'âme de l'Univers peut vaincre la fatalité et parvenir à la même béatitude que l'âme du monde.

Quand il dit que notre âme est sœur de l'âme du monde et des âmes des corps célestes, n'oubliez pas que l'âme intellectuelle n'est partie ni produit de l'âme cosmique ou des âmes des corps célestes. Sachez aussi qu'elle peut parvenir à la même béatitude que toutes ces âmes, et devenir en quelque sorte leur collègue dans la direction de l'Univers.

Elle peut aussi, quand elle se replie en elle-même, diminuer parfois et éviter les coups de la fatalité. Enfin, il ne lui est jamais permis de rompre par la violence ces liens qui la rattachent à son poste cosmique et encore moins d'en accuser les sphères et les âmes célestes.

D^r SAÏR.





La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

Traduction de la « Magie numérale » d'ECKARTHAUSEN

(Suite.)

Ce n'est que toi, source de la vérité, qui est grand et excellent dans la nature, Dieu du temps et de l'éternité ! Toi, tu es la source de toutes les vérités, de tout l'amour, la source de tout ce qui est utile et bon, au ciel et sur la terre ; une source qui ne se salit jamais, qui ne tarit jamais. Comme mon âme se sent heureuse de t'adorer, de te connaître, de t'admirer, toi, seule force, sur laquelle repose l'univers ! Toi, seule force, qui prescrites à toutes les évolutions leur loi ! Toi, seule lumière, qui m'éclaire et me conduit à la connaissance de mon essence ; qui m'éclaires sur l'usage du bien et montres la cause des maux qui sont dans la vie humaine. Mon Dieu ! Toi, élément de toutes les forces pensantes ! éternel et saint, ce n'est que devant le trône de ta majesté immesurable que

mon cœur sent la dignité humaine, c'est là que je reconnais avec une sainte exaltation le giron, d'où sortit mon âme, le centre de la vie, dans lequel se concentre tout, dans lequel il me faut chercher mon bonheur et mon repos, pour vivre éternellement.

Vers ce centre il me faut remonter, c'est vers ce but qu'est destiné le vol de mon âme, pour y vivre éternellement, pour se perdre dans les bas-fonds les plus dignes d'adoration de ta splendeur, si les mondes cessent d'être.

Je suis donc créé pour l'éternité, et ce n'est qu'en toi que je trouve la mesure de ma durée, la loi de ma substance.

C'est donc vrai et ce n'est pas un rêve; je suis appelé à l'éternité, appelé à être éternellement, à vivre éternellement comme toi. Si tous les royaumes et tous les fonds tombent, si toute grande puissance humaine est mise en poussière, si toutes les passions sont détruites, si toutes les étoiles s'éloignent, si toute la nature rentre dans son néant et tous les changements du temps cessent, moi, j'existerai encore et pas de malheur s'approchera de moi, si je me range fidèlement du côté de ton être et me plonge dans ton unité. Quelle pensée sublime! Il descendit de toi, de la source des richesses de ta bonté. Pénètre de lumière ta vérité, afin que je te connaisse, t'adore et t'aime de plus en plus. Donne-moi ta sagesse, qui entoure ton trône, et laisse-moi ouvrir les yeux aussi à ceux qui sont mes frères et qui ne cherchent hors de toi, mon Dieu, qu'une silhouette de bonheur et de salut.

Rends mon cœur attentif, afin que j'entende

ta voix, afin que je comprenne tes paroles, goûte du bonheur et des douceurs, que ta bonté et ta miséricorde infinie cachaient dans les grands secrets de ta religion. Amen !

Sachez donc, mon ami ! et apprenez-le de moi, qu'il y a des hommes, qui, inconnus des yeux du monde, vivent leurs jours dans une manière de vivre tranquille et sainte ; ils meurent non admirés souvent de notre siècle, sans monuments, sans pierre commémorative. L'histoire ne raconte rien d'eux, et pourtant ils sont les seuls qui sont grands aux yeux de la Divinité, et qui méritent la vénération et l'admiration des nations.

Les colonnes d'honneur des conquérants s'écrouleront et les monuments, qu'on posait aux victimes d'un vain honneur, tomberont en poussière, les trônes du monde et les royaumes de la terre cesseront d'être, et l'élu sera encore inébranlé. Viendra alors un temps dans lequel on n'estimera, on n'aimera rien que ce qui est estimable et aimable. Le soleil de la vérité pénétrera de sa lumière toutes les pensées, toutes les entreprises, et chaque créature sera convaincue que ni les richesses des villes et pays, ni la splendeur du trône et des royaumes, ni la gloire des grands et des savants, était un objet digne pour l'œil du créateur, qui ne se réjouissait qu'à l'âme innocente du juste.

Les noms de fils de la terre sont inscrits dans la poussière, les noms des enfants de Dieu dans les halles de l'éternité. A elles je veux vous conduire, mon ami ! et ce sont elles que je veux vous faire con-

naître; en suivant mon conseil vous entrerez dans la société des élus.

Ces élus sont les initiés dans les mystères supérieurs de la religion ; mais ne me comprenez pas fausement, n'entendez pas par le mot initiés ces hommes qui font partie de différentes sociétés secrètes et profanent par des cérémonies le saint et s'appellent alors des initiés.

Ce n'est que l'esprit de Dieu qui initie les hommes à de vrais connaissances ; il doit éclairer le cœur des hommes, c'est à lui seul qu'appartient ce droit ; l'homme ne sait conduire à une adoration profonde de la Divinité que l'homme, il lui faut travailler son cœur lui-même, pour devenir ligne de la force de la communication divine. Du distributeur de toutes les grâces seul la sagesse se communique aux cherchants la vérité.

Le premier pas, mon ami ! à s'approcher de l'intérieur du sanctuaire, y consiste, que vous vouliez, vouliez sérieusement ; dans ce moment, dans lequel votre volonté est pure et forte, vous vous élevez à la Divinité, dont la grâce vous conduira. La volonté est le lien qui relie l'homme à des forces supérieures ; elle est encore le reste de notre grandeur perdue, l'étincelle secrète qui couve en nous et peut devenir la lumière du soleil. Dans le vouloir tout consiste ; chez des forces supérieures vous n'avez pas besoin de recommandations, de sollicitations, d'intrigues, comme chez les grands du monde. Elles courent à votre rencontre même, si vous vous approchez de ces forces par une volonté pure et incorrompue. Un vrai re-

tour chez Dieu vous mettra du nombre des élus.

Soyez assuré, mon ami, si grande que soit la corruption du monde, si peu qu'il y ait, qui aient des idées pures de la sublimité de la religion, si peu qu'il y ait, qui sachent ce que c'est que la religion, il y en a pourtant encore quelques-uns qui, réunis, vivent dans l'esprit du Sauveur : ils ne sont pas du nombre de ceux qui aiment la fausse science, non pas de ceux qui ne connaissent que l'extérieur de la religion, non pas de ceux qui ne croient qu'avec la bouche, et se nomment confesseurs de la foi, mais le cœur desquels est de beaucoup éloigné de la Divinité ; non pas de ceux qui font de la religion une œuvre extérieure et mettent une fausse politique à la place de l'amour ; non pas de ceux qui croient que le chrétien ait déjà tout accompli s'il prend part à l'extérieur ; non pas de ceux qui sont des fantasques crédules, qui se laissent entraîner par des exaltations et qui se convainquent et se persuadent sans peines des choses les plus étranges et les plus insensées.

Pendant que les matérialistes et les athées s'acquièrent de nos temps beaucoup de disciples par le mot abusé de philosophie, ceux-ci bâtissent dans un silence profond et sous les influences douces d'une lumière supérieure le temple d'un esprit éternel qui durera plus d'un monde, et leur travail consiste dans la culture intérieure de leur âme en élevant leur cœur, d'après les principes de l'amour le plus pur du Sauveur, au-dessus de l'amour du monde et de soi-même.

Tandis que d'autres de leurs contemporains, incapables de réfléchir vraiment et justement, préfèrent

poursuivre chaque apparence et leur faible, que se tourner vers des entreprises sérieuses, qui y consistent, de sentir une envie et un appel pour les affaires suprêmes de l'homme, ceux-ci travaillent dans la plus secrète, la plus cachée des choses : c'est de reconnaître dans Dieu son centre de repos, un centre de repos qui est le seul digne de l'âme immortelle de l'homme.

Pendant que beaucoup de savants de notre siècle font de l'esprit presque perdu de la Sainte-Écriture, la vis la plus variable des banalités terrestres, afin qu'il ne paraisse pas, comme s'il y avait dans le sanctuaire du christianisme encore quelque chose de plus grand qui y soit caché, pour lequel ils n'ont pas de sens, ceux-ci pénètrent dans les lettres intérieures de la parole, que la Divinité écrit pour des âmes immortelles, et lisent les grands caractères du type divin dans la création.

Tandis que l'erreur et la sensualité font, de ceux qui sont les plus proches du sanctuaire, des esclaves du monde et de leurs désirs, il s'ouvre aux amis de la vérité des points de vue plus saints, dans lesquels apparaît la vérité la plus sublime en pleine clarté et harmonie et, semblable à la rosée, reconforte la terre d'en-haut.

Comme les hommes vulgaires rendent même le saint vulgaire, abaissent le divin même et cherchent à amalgamer le divin de la religion avec leur bassesse, les vénérateurs de la vraie sagesse trouvent tous les trésors de la nature, toutes les richesses de l'esprit, de la sagesse, de la beauté et de la force dans le divin

même et apprennent à connaître une harmonie, par laquelle l'homme reconnaît les privilèges les plus oubliés de sa dignité, et les ressorts les plus inconnus de la nature humaine.

Ils font connaître à leurs élèves la dignité, malheureusement aujourd'hui presque entièrement méconnue du christianisme, de laquelle seulement une petite partie des hommes reconnaît la sublimité.

Les bienheureux élèves de la sagesse sont ceux qui réunissent les œuvres à la foi, qui se débarrassent du vieil homme, pour paraître dans le costume nuptial du nouvel homme.

Grande est la dignité du chrétien, mon ami, à laquelle nous sommes appelés, si grande, si sublime, que rien ne l'égale en grandeur et en sublimité. Toute la grandeur du monde est à elle comme la splendeur d'un grain de sable à la lumière du soleil.

Etre chrétien signifie renfermer tout le grand et vénérable en soi-même et posséder quoi que ce soit au ciel et sur la terre. Il signifie : avoir le Christ en soi-même et son esprit par la foi et l'amour. Cette expression embrasse tout, et est si grande, qu'elle n'est sentie et comprise que par celui qui a approché ses lèvres de la coupe que remplissait la source de la sagesse. Etre chrétien signifie : être un temple de la Trinité divine, à laquelle on rend ses hommages dans son cœur et qu'on adore dans l'esprit de la vérité. Etre chrétien signifie : être une nouvelle création de la terre, qui ne vit pas pour elle-même, mais entièrement pour la divinité; l'esprit de celle-ci éclaire

son cœur, le feu sacré de celle-ci pénètre de son feu toute sa substance.

Quelle grandeur a le bienfait pour celui à qui il est échu et qui sait l'estimer convenablement. Ne soyez donc pas indifférent, mon ami, contre une distinction qui nous élève infiniment au-dessus de tout ce qui est nommé, parmi les hommes, grand, généreux, excellent et glorieux.

Mettez votre unique honneur, le plus grand, toute votre valeur d'être un chrétien et un sauvé. Bénissez le moment où vous êtes arrivé à la connaissance d'une religion, qui vous donne une idée beaucoup plus complète de votre substance et de vos qualités, que ne puisse vous en donner la raison la plus éclairée, d'une religion qui y vise entièrement à faciliter, à rehausser votre bonheur dans cette vie et à conserver solidement malgré toutes les contrariétés. Ce n'est que dans l'intérieur du christianisme que vous trouverez une certitude calmante de l'intention et de la destination de votre existence. Si vous suivez ses préceptes, vous serez assuré d'une durée éternelle d'une félicité inexprimable. Dans son sanctuaire les moyens reposent de venir au secours de la faiblesse humaine avec une force surnaturelle, les moyens pour réparer les erreurs et les fautes et pour nouer le lien, ce qui nous a séparés de la source originaire de la vie. Vous êtes un héritier du royaume de l'Éternité : Qu'est-ce qui peut surpasser ce bonheur ? Qu'est-ce qui peut abaisser cette distinction à nous ? A moins que nous ne méconnaissions la majesté de votre âme.

Tout ce que je viens de vous dire de la dignité du chrétien, ce sont les paroles de la divinité même; mais lequel des mortels peut prétendre, m'objecterez-vous, à cette grande dignité? Vous avez raison; personne par sa propre force, mais tous par la grâce, comme nous sommes tous les œuvres et les créatures de Dieu, lesquels son amour conduit à la perfection, pourvu qu'ils veuillent. Lui, le Sauveur, dont le saint nom et la force sont méconnus par la plupart des hommes, c'est lui, c'est le médiateur, qui verse de la lumière et une chaleur sacrée dans notre âme; par lui s'accomplit la grande loi de l'amour universel, par lui l'empire de Dieu germe dans notre cœur.

ECKARTHAUSEN.



Au Pays des Esprits ⁽¹⁾

PRÉFACE

Nous donnons aujourd'hui au public français la traduction d'une œuvre qui a eu un profond retentissement dans tous les centres voués à l'étude de l'occultisme, et cela parce qu'elle correspond à des descriptions strictement exactes de visions et d'expériences.

Et, chose étrange, les faits de dédoublement astral, les initiations et les maîtres d'Orient et jusqu'aux théories présentées actuellement comme « Esotériques » et issues d'un profond mystère, y sont analysés et décrits cinquante ans avant l'arrivée en Occident des doctrines bouddhiques et de leurs adaptations à l'occultisme.

Mais en laissant de côté ces digressions toutes spéciales, *le Pays des Esprits*, dont nous donnons la première partie, nous présente le récit le mieux combiné et le plus captivant pour donner au public féminin une idée générale de ce qu'est la Science

(1) 1 grand vol. in-8. Prix, 3 francs franco. Librairie Initiatique, 23, rue Saint-Mery, Paris.

occulte, dégagée de tout le fatras qui lui est attribué bien à tort.

Et qu'on ne pense pas que nous considérons la femme comme moins apte que l'homme à se rendre compte de la valeur véritable d'un système de philosophie, de cosmosophie et de théosophie. La femme n'est pas inférieure à l'homme, elle ne lui est pas supérieure, elle est complémentaire. Elle est donc apte à comprendre les mêmes vérités que l'homme, mais à la condition qu'on les lui expose d'une manière adéquate à son mode de sensibilité, autant qu'elle reste sur son plan personnel. Car il existe des cerveaux féminins qu'on a déformés en les masculinisant, et qui se plaisent aux douceurs de la résolution des équations du second degré et à la diffusion des paradoxes dits féministes et qui sont si peu féminins. La femme à barbe et la femme boxeur ne sont plus, dans tous les plans, que des cerveaux raisonnant en mode masculin en des corps revêtus de jupons, mais ce ne sont pas de véritables manifestations de cette chose délicate et subtile de finesse et de grâce qu'est le Principe féminin dans toutes ses adaptations.

Voilà pourquoi le même ordre de vérités, qui devra être décrit sous mode mathématiquement logique à l'homme, devra s'orner des douceurs du récit mythologique pour frapper l'esprit féminin.

Ainsi, si 3 représente l'influence divine, 4 l'homme terrestre, et 5 le mal, on pourra dire à l'être masculin le carré de Mal a, comme mesure équilibrante sur Terre, l'Union des carrés de l'Homme et de l'influence divine. C'est la clef chinoise du problème du carré de

l'Hypothénuse répandu en Occident par Pythagore et incompris des mathématiciens dans ses rapports philosophiques.

Mais la même vérité peut être enseignée à la jeune fille en lui décrivant l'histoire de la lutte de la belle princesse unie par la prière avec la bonne fée et triomphant des embûches de la méchante fée. Ou le si joli conte du Chaperon rouge qui roule sur le même thème.

Voilà pourquoi nous devons remercier spécialement l'auteur anonyme de ce voyage dans le pays merveilleux de nous avoir donné le moyen de faire comprendre aux êtres de sentiment l'importance de l'étude de l'invisible. Initié d'abord dans une société de pratique entièrement dévouée à la culture du Plan Mental, le héros de ces pages ne perçoit au début que le côté sombre et terrible du plan spirituel. Le cerveau, en effet, tend, s'il n'est pas équilibré par le cœur, à fausser de ses conceptions dogmatiques la grandeur de la vie spirituelle. La vie est l'ennemie née de toutes ces conceptions métaphysiques, parce qu'elle a l'Amour pour racine et que l'amour est, comme toute manifestation du Verbe divin, Sauveur sur tous les plans. C'est l'amour qui sauve notre héros du désespoir comme, plus tard, c'est encore l'amour qui lui fait volontairement abandonner la vie de l'Invisible pour les illusions passagères du Visible. C'est ainsi que le héros sort progressivement de ce plan où la vanité de l'Homme prétend créer la sagesse de Dieu : la Théosophie. Il n'existe qu'une seule voie théosophique, c'est celle du Christ, Dieu venu en chair, et c'est elle

que nous ont décrite Jacob Boehm, Claude de Saint-Martin et tous les véritables fondateurs de la révélation de la Sagesse divine dans la prière et l'humilité. Ce sont les étapes de cette voie que les lecteurs trouveront exposées dans les chapitres suivants.

Si nous avons l'occasion de faire une nouvelle édition de cette traduction, nous y ajouterons les chapitres encore non publiés et dont la série va paraître régulièrement dans notre revue *l'Initiation*.

PAPUS.



ORDRE MARTINISTE

Le 3^e numéro de *l'Initiateur* va paraître à la fin de mai et les autres suivront régulièrement. Nous insistons toujours auprès de nos délégués pour recevoir des communications pour cet organe de l'ordre.

La *Loge le Sphinx de Paris* a tenu ce mois une réunion ouverte pour la réception de nos délégués d'Angleterre de passage à Paris.

Conférences Spiritualistes

Salle comble. Comme presque à chaque séance du reste. Le docteur Papus a parlé, avec sa science et son éloquence habituelles, sur la naissance, sujet qui lui a donné l'occasion de révéler quelques enseignements traditionnels peu connus. Voici le résumé de cette intéressante conférence, qui peut être divisée en trois parties : 1^o la naissance au point de vue physiologique ; 2^o au point de vue de la théorie de l'horoscope : réaction de l'univers sur le nouveau-né ; 3^o enfin, au point de vue des sensations de l'Esprit qui vient s'incarner sur notre terre.

La venue d'un nouvel être au point de vue humain est simple à expliquer. Il y a cependant déjà une observation intéressante à faire, c'est que, si le mort s'en va entouré d'une enveloppe de bois, le nouveau-né arrive renfermé dans une enveloppe de chair. Dans les deux cas il y a un instrument de transition entre les deux plans. Ce point a

été développé par Malfatti de Montereccio. Au point de vue physiologique, la constitution du corps humain révèle la loi de la Trinité. En effet, nous trouvons au début de la formation de ce corps un œuf et deux centres de vitalisation, l'homme et la femme. Notons que l'homme a, au point de vue spirituel, une action bien plus importante qu'on ne le croit généralement. Donc, tout être humain est le résultat de deux êtres. Dans l'œuf lui-même va aussi apparaître la loi de la Trinité. On sait qu'il donne naissance à trois enveloppes qui vont constituer les futurs organes de l'Être humain à venir. Cette loi se retrouve encore dans la constitution du bras; la main est formée d'abord, puis le bras et en dernier lieu l'avant-bras qui les unit. Cette loi est universelle et cette observation physiologique vient prouver que les enseignements traditionnels étaient basés, quoi qu'on dise, sur une science profonde. La science moderne est du reste sur une voie qui nous donnera bientôt raison.

Voyons maintenant les rapports de la naissance avec l'astronomie : La mère qui pendant neuf girations lunaires forme peu à peu le germe qui lui est donné est en rapport strictement analogique avec la terre. La femme est la gardienne de la puissance formatrice de la Nature. Les anciens avaient bien observé cela : ils savaient que pendant les neufs révolutions lunaires les astres agissent sur l'Être en formation ; ils connaissaient aussi les forces que les planètes représentent. Voici comment Albert le Grand, le maître de saint Thomas, avait résumé ces enseignements :

- 1^o période. — Saturne, planète froide, forme l'essence des os.
- 2^o — Jupiter vitalise le cœur et les organes nerveux.
- 3^o — Mars forme le sang, la Vie.
- 4^o — Le Soleil forme le cerveau.
- 5^o — Vénus agit sur la construction des organes abdominaux.
- 6^o — Mercure vient donner la nourriture nécessaire.
- 7^o — La lune forme les liquides du corps.

L'enfant à ce moment a 7 mois et à la rigueur il peut vivre.

Il lui manque la fixation, qui est produite par le retour de Saturne et de Jupiter. Ceci nous rattache à l'astrologie. Nous ne sommes pas isolés. Tout acte provoque une répercussion. Nous sommes liés à l'univers. Pourquoi donc la mère ne le serait-elle pas ? Elle doit sûrement subir les influences de la nature. Cependant il ne faut pas oublier que, quelle que soit l'exactitude de l'Onomantie, par exemple, les astres *inclinent* mais ne *nécessitent* pas. Les Anciens étaient très forts sur ces connaissances. Ils disaient que, l'être qui naît est amené par les Dieux et que si on sait unir les influences de la nature à la mère on obtient des résultats remarquables. Les Grecs, eux, plaçaient les femmes sur le point de devenir mère dans des centres où elles n'avaient sous les yeux que des représentations d'une beauté sublime. Les orientaux ont un système qui n'est pas tant une privation de la liberté pour les mères, qu'une façon d'échapper aux soucis de l'existence ; que l'on compare ces méthodes aux nôtres et on comprendra pourquoi les orientaux sont si calmes et nous si névrosés.

L'enfant, disions-nous, est donc soumis à des influences en entrant sur terre. Une théorie intéressante enseigne que les âmes entrent sur la terre par l'Équateur et en sortent par les pôles. Cette théorie montre bien le rôle de la terre. Une journée terrestre c'est la présentation successive d'un point quelconque de la terre, par exemple Paris, à divers points du ciel. C'est ce qu'on a symbolisé par les douze maisons ou portes du zodiaque. Beaucoup d'êtres reviennent sur la terre sans l'avoir quittée ; mais laissons ce mystère et voyons le cas où un Esprit vient sur terre de l'extérieur. Il passe par une des douze portes et, comme la terre tourne, neuf mois après on pourra tirer son horoscope, par l'état du ciel, à sa naissance. Par exemple, une personne née sous le Bélier (21 mars au 20 avril) sera sujette aux accidents du cerveau ; celles nées en février aux maux de jambes, etc. Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots au sujet de la naissance au point de vue spirituel. C'est plus difficile, parce que ce sont des conceptions pas encore démontrables que nous allons évoquer. A un moment donné, c'est sûr, nous irons vérifier si c'est vrai, mais, pour l'instant, ce n'est pas aisé à comprendre.

Entre le plan physique et le plan spirituel il y a un rideau. — Supposons pour un moment que nous sommes de l'autre côté de ce rideau. Dans l'état où nous serions alors, notre esprit se croirait libre comme de ce côté-ci du reste. Nous sommes libres, c'est vrai, mais comme un voyageur est libre de s'asseoir ou de se lever dans un compartiment de chemin de fer, sans pouvoir changer la direction. Dans le plan spirituel chacun de nos actes est créateur, chacune de nos pensées est créatrice. Eh bien ! les esprits, dans le plan spirituel, créent sans cesse quelque chose qui leur semble très beau et qui n'est autre que le corps qui va bientôt les emprisonner, mais ils n'en ont pas plus conscience que, nous hommes, de créer, molécule à molécule, notre corps spirituel. Si nous voulons essayer encore de comprendre l'état de l'Esprit qui va s'incarner, représentons-nous le sans organes du ventre, avec un cœur énorme, car il est d'une vie entièrement sentimentale. Il irradie de la lumière et cette lumière sert à le classer. Il pense et sa pensée est devant lui et si elle est trouvée belle par un autre esprit, elle constitue une idée vivante que les hommes recueillent ici-bas. Voilà la vie que l'esprit abandonne ; brusquement saisi par le corps qu'il s'est créé sans le savoir, il se sent environné de cercles de feu et entraîné dans une chute terrible. Il ne se réveillera que lié à un corps mortel.

Après quelques considérations sur le réveil progressif de l'esprit à la terre sur les souvenirs fluidiques de l'enfant, le conférencier termine brillamment la séance en répondant à quelques objections.

G. PHANEG.

REVUE DES REVUES

L'Echo du merveilleux du 1^{er} mai publie une prophétie nouvelle ou plutôt un résumé de diverses prophéties très sagement jugé par G. Méry. On pourrait ajouter qu'au point de vue mystique pur, pour cent qui croient à

la vérité des Evangiles, il y a dans Saint-Mathieu (xxiv, 36) un passage que devraient bien méditer les amateurs de prophétie (quant au jour et à l'heure de la fin du monde): «Personne ne le sait, pas même les anges du Ciel; mon Père, seul, en a connaissance. » Cela veut bien dire qu'il est inutile d'essayer de fixer l'époque de la fin du monde, car les mots jour et heures ont ici une signification très étendue. A reprocher aussi, à l'auteur de la *fin du Monde pour cette année*, le manque d'éclectisme qui lui fait choisir ses textes dans la seule religion catholique.

Il ne faut pas oublier que l'esprit souffle où il veut et qu'il y a d'excellentes prophéties musulmanes ou indoues.

Dans le même numéro G. Malet constate que le Merveilleux et le Merveilleux chrétien a beaucoup tenté les artistes cette année. Espérons que ce mouvement spiritualiste dans les arts continuera et que les artistes sauront suivre la voie qui leur a été indiquée avec tant d'autorité par Barlet, il y a quelques années. A lire aussi le compte rendu d'une séance de matérialisation obtenu avec le médium Politique *l'Initiation* d'avril a également reproduite et de nombreux faits psychiques intéressants

La Vie Nouvelle du 20 mars donne un article remarquable du D^r F. de Courmelles sur le radium; les propriétés physiques et physiologiques du nouveau métal sont très clairement étudiées; à citer aussi dans ce numéro un intéressant extrait de la science astrale sur les heures planétaires. Le numéro du 1^{er} mai continue les études sur la radioactivité par le D^r de Courmelles. Le D^r Becour publie une analyse historique du magnétisme au temps de Meşmer à lire également un extrait de Prentice Mulford emprunter à *l'Initiation* et un article d'H. Constant, dans lequel l'auteur s'efforce de nous trouver des preuves que Jésus ne fut qu'un homme; peut-être un jour saura-t-il qu'il n'est pas besoin de tant de science pour prouver que le soleil existe.

La Revue du Spiritisme de Delanne continue le travail de son Directeur sur l'extériorisation de la Pensée. C'est la force psychique qui est étudiée dans ce numéro. M. Delanne fait un résumé des meilleures expériences d'enregistrement

photographique de la force psychique et dit qu'on peut constater que les phénomènes dus aux grands médiums montrent nettement « la source de cette matière fluïdique, dont les propriétés diffèrent si complètement de celles de la matière ordinaire », cette source est en grande partie le corps humain. Dans un article sur la croyance aux anges et aux esprits dans l'antiquité, M. Lussœr prouve de bonnes connaissances historiques, mais qui auraient bien besoin d'être éclairées par la lumière de la science occulte. S'il connaissait par exemple quelque chose de la nature des larves et de certains élémentals, il ne s'étonnerait pas que beaucoup d'ancien Pères de l'Église aient osé affirmer que les démons « venaient lécher le sang des victimes » et flairer l'odeur des chairs immolées. Gabriel Séailles continue son travail intitulé « Pourquoi les Dogmes ne renaissent pas. » C'est très intéressant au point de vue profane ; il y a parfois des idées justes ; j'en ai signalé quelques unes dans de précédentes revues ; mais c'est peu important au point de vue initiatique ; un initié n'a rien ou presque rien à y glaner. A propos des miracles par exemple je demande à l'auteur de ce travail de me permettre de lui rappeler que le Christ a donné à ceux qui suivent VRAIMENT sa voie et qui sont VRAIMENT ses soldats le pouvoir de faire tout ce qu'il a fait, même plus. Je puis aussi lui affirmer qu'il existe sur terre, de nos jours encore et à toutes les époques, plusieurs Êtres qui peuvent faire ce que Jésus a fait, quand il était sur la terre. A lire dans cette très bonne revue un certain nombre de faits spirites bien observés.

Le Progrès Spirite, dirigé par L. de Faguet, donne un bon article sur les facultés psychiques d'Alfred de Musset et quelques conseils des Invisibles sur la vie astrale, où se trouvent de bonnes choses, mais rien de bien nouveau : on dirait que c'est dicté par un élève de première année ès-science hermétique.

Les nouveaux horizons de la Science et de la Pensée continuent l'étude de M. Sage sur le spiritisme. Il y a de très bonnes idées dans ce travail et les spirites feraient

bien de le méditer avec soin. M. Jollivet-Castelut donne un article sur les rayons N qui est un résumé des travaux de M. Blondlot et Charpentier. M. Delobel, dans un article très documenté sur les poids atomiques des différents corps, cherche à établir par des comparaisons de nombres une loi simple qui puisse rattacher les unes aux autres les lois immuables qui dirigent la plupart des phénomènes physiques. A lire aussi la suite du discours de Sir William Crookes sur les recherches psychiques.

Le Monde Occulte termine l'étude de J. Marestan sur les théories et procédés des guérisons miraculeuses. Je remarque dans cet article une phrase sur la thaumaturgie qui me fait plaisir, car elle prouve que l'évolution spirituelle de J. Marestan va sans cesse en augmentant et je souhaite, avec lui, que les indications qu'il donne mettent « ceux qui savent aimer » à même de faire du bien à leurs frères.

Souhaitons maintenant la bienvenue à notre nouveau confrère *La Revue Hermétique* dirigée par A. Porte, du *Traité des Ages*. A lire dans son premier numéro un article sur l'Ether et la force psychique et une bonne étude littéraire sur le Satanisme.

La Revue, ancienne *Revue des Revues*, prouve une fois de plus sa largeur d'idée en publiant un excellent article du D^r Jules Regnault sur les rayons N et la magie; cet article rend justice aux précurseurs de la science, aux occultistes et spiritualistes si méprisés et dont les enseignements commencent à se réaliser aujourd'hui; tous les spiritualistes doivent un remerciement au D^r Jules Regnault.

Dans *le Mercure de France*, M. Brieu donne un sommaire des ouvrages sur l'ésotérisme et le spiritisme les plus nouveaux.

Il consacre quelques lignes à combattre les théories de M. L. Denis, dont il constate du reste la valeur. Il déclare qu'il n'est pas l'ennemi des spirites, mais pense qu'il est préférable de se tenir sur une prudente réserve. Certes il est bon d'être prudent, mais, si on ne cherche pas à savoir

la science, viendra-t-elle? J'en doute et il vaut mieux encore, je crois, travailler comme Léon Denis que se réserver comme M. Brieu.

Parmi les revues étrangères, *le Light*, on le sait, est la plus documentée. Dans son numéro du 30 avril, je remarque un article donnant le résumé de quelques expériences de spiritisme intéressantes, mais qui peuvent être attribuées aussi bien à la clairvoyance qu'à l'intervention d'un esprit. A noter aussi un bon article sur la mort de Mrs. Corner Florence Cook, le célèbre médium de Sir William Crookes; d'après le témoignage d'une amie intime, sa mort a été merveilleuse de calme et de résignation.

G. PHANEG

UNE PRÉDICTION RUSSE

A titre de curiosité et de symptôme, voici quelques lignes qui nous sont adressées par un publiciste russe et indiquent dans quelle atmosphère vivent, en ce moment, les classes moyennes du grand empire :

On continue à parler beaucoup du départ de l'empereur pour le théâtre de la guerre. On cite, à cet effet, une prédiction de saint Sérafim, de Sarof, dont le corps a été, l'année passée, solennellement transporté dans une église construite spécialement à cet effet. Ce personnage, mort il y a soixante-dix ans, vivait dans le désert de Sarof, au sud de Nijni-Novgorod, et était vénéré de son vivant comme prophète et thaumaturge. Après sa mort, on s'aperçut que l'eau du puits près duquel il priait guérissait des maladies, et cet endroit devint le rendez-vous de nombreux pèlerinages populaires. Le Père Sérafim avait ainsi acquis une grande renommée et l'Église, ayant constaté la réalité des miracles qui se produisaient près

de sa tombe, le canonisa. L'année dernière, lorsque la translation de ses cendres eut lieu, l'empereur et la famille impériale y assistèrent; et c'est le tsar lui-même, et trois grands-ducs, qui portèrent le précieux fardeau à l'église destinée à le recevoir. L'impératrice Alexandra Féodorowna qui, depuis quelque temps, est devenue très pieuse, a, elle-même, dessiné les modèles des rideaux et décorations qui recouvrent l'endroit où reposent les restes du saint.

Parmi les prédictions de saint Sérafim, on trouve la suivante : « L'année qui suivra la translation de mes cendres dans une église, une guerre terrible se déchainera sur la Russie, qui causera beaucoup de mal. Et le tsar ira à la guerre et moi j'irai avec lui et nous déchirerons le tablier de l'Anglaise. »

Cette prédiction m'a été racontée en juillet l'année passée; je m'en suis souvenu, et l'empereur doit s'en souvenir aussi, et cela l'engagera à se rendre sur le théâtre de la guerre. J'ai entendu aussi cette prédiction commentée dans certains milieux de la cour, où l'on attache une grande importance à la promesse du saint d'accompagner le tsar à la guerre. Quant « au tablier de l'Anglaise » qu'on déchirera, cela ne doit pas nécessairement signifier une guerre avec l'Angleterre. Le « tablier de l'Anglaise » peut être très bien le Japon, dont l'Angleterre s'était couverte pour faire la guerre à la Russie.

En province, même parmi les classes élevées, on prétend que le Père Sérafim ne serait autre que l'empereur Alexandre I^{er} qui, pour se disculper de la part même involontaire qu'il eut dans l'assassinat de son père, Paul I^{er}, serait entré dans les ordres et aurait passé sa vieillesse dans le désert de Sarof.

C'est pour cela, dit-on, que l'empereur et la famille impériale ont assisté à la translation de ses restes.

(Le Temps.)

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

JEAN DE PAULY

Ouvrage posthume complètement terminé

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Le Zohar

(*Livre de la Splendeur*)

à renvoyer après l'avoir rempli à M. EMILE LAFUMA, à VOIRON (Isère)

Je soussigné

demeurant à

Nom, prénoms, titres

Adresse très exacte

déclare souscrire à

par *Jean de Pauly* et éditée par les soins de *M. Lafuma*, traduction qui paraîtra en six volumes in-8° qui me seront envoyés successivement (frais de port à ma charge).

L'éditeur s'engage à publier la totalité de l'ouvrage dans un laps de temps qui ne dépassera pas deux ans à dater de l'apparition du premier volume.

Le souscripteur s'engage d'autre part à souscrire à la totalité de l'ouvrage, c'est-à-dire aux six volumes, pour le prix de 120 francs, payable par fractions de 20 francs à réception de chaque volume envoyé contre remboursement.

SIGNATURE :

NOTA. — Le tirage étant en nombre restreint, et l'éditeur voulant avantager les souscripteurs, le prix de l'ouvrage total sera porté, dès qu'il aura paru, à **150 FRANCS**.

Les Amateurs Photographes qui ont une fois employé

LE PHYSIOGRAPHE

ne s'en défont jamais, car c'est l'appareil le plus parfait, le seul reproduisant vraiment la Nature et les personnes à leur insu.

Demander le Catalogue et les conditions de paiement spéciales pour les lecteurs de l'*Initiation* :

1, Avenue de la République, PARIS,

Quand vous vous serez ennuyé à l'indigeste lecture des journaux ordinaires,

LISEZ

Le GIL BLAS

(DIRECTION PÉRIVIER-OLLENDORF)

et vous vous distrairez.

Il est toujours spirituel!

On ne peut faire un véritable Paysage panoramique qu'avec un Objectif tournant. Le meilleur marché et le plus précis des Appareils de ce genre est le

KODAK

Panoramique.

EASTMAN KODAK

5, Avenue de l'Opéra, 4, Place Vendôme,
PARIS

P. Pontoux

33, Rue de l'Arcade
PARIS

Envoyer dix questions et un mandat de 3 francs pour recevoir des réponses psychiques.

Pontoux reçoit de midi à six heures tous les jours

La Machine à écrire :

La DACTYLE,

46, Boulevard Haussmann, Paris,

coûte moitié moins cher et fait mieux tous les travaux que les autres machines. Elle est plus légère et plus solide qu'aucune autre, ne demande pas de réparations coûteuses et permet de changer de caractères.

PRIX : 250 fr. et 300 fr.

Photographes !

Essayez une fois
les Pellicules françaises,

ÉMULSION LUMIÈRE

Elles reproduisent les Nuages, même avec les OBJECTIFS les plus communs.

ELLES SONT SANS RIVALES!

La VIE NOUVELLE

O. COURRIER, à Beauvais

est un journal hebdomadaire de propagande spiritualiste que nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs.

Demandez un numéro spécimen servi gratuitement.

UNE OFFRE REMARQUABLE

Un HOROSCOPE d'Essai

pour 2 francs

Afin de convaincre les sceptiques et les incrédules que l'Astrologie est une vraie science, nous offrons de rembourser l'argent si l'Horoscope ne donne pas entière satisfaction. Pour recevoir cet horoscope sous pli cacheté, envoyez l'heure, la date et le lieu de votre naissance, avec un mandat ou bon de poste de 2 francs (en timbres-poste 2 fr. 25) à M. MIEVILLE, 8, rue Saint-Simon, Paris.

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS



63^{me} VOLUME. — 17^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 9 (Juin 1904)

PARTIE ESOTÉRIQUE

Les sciences divinatoires (p. 193 et 194)..... **Phaneg.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Religion et sorcellerie à Madagascar (p. 195 à 204) **Maurice Bransiet.**

Batailles (suite et fin) (p. 205 à 227)..... **X...**

Feuilles maçonniques. Petites questions d'His-
toire (p. 228 à 246)..... **Teder.**

Le feu sacré (suite et fin) (p. 247 à 266)..... **G. de Lantrec.**

Extériorisation de la motricité (p. 267 à 272)... **Siffar.**

PARTIE INITIATIQUE

Les sociétés secrètes d'Extrême-Orient et la
guerre russo-japonaise (p. 273 à 276)..... **Papus.**

Un secret par mois. — Un manuscrit de Willermoz. — Revue des
Revues. — Compte rendu des livres

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI^e. Téléphone — 818-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merré — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

homme ne pouvait nous aider pécuniairement, car lui et sa femme ne gagnaient à eux deux que 12 francs par semaine.

Le lundi, comme je devais porter la forte somme au commissaire, je vendis tous les meubles et on me donna 25 francs. Après avoir versé cette somme, nous voilà partis à la gare, mais on avait eu soin de nous faire accompagner par tous les municipaux de Mataro. Une fois dans le train, je regardais toute cette force armée et je pensais : « Voilà la consécration officielle que l'occulte existe ; pour avoir dit aux gens ce qui était écrit dans leurs mains, pour avoir guéri sans médicaments, sans prendre de l'argent, on nous chasse comme des malfaiteurs.

Nous nous arrêtâmes dans un autre district, car Marius était tombé malade ; toutes les sorcières réunies de Mataro s'étaient entendues pour le faire mourir et il fut tout à coup couvert de clous depuis la ceinture jusqu'au bout des pieds. Il souffrait terriblement.

Luther me dit : « Donnez beaucoup de vin à boire à ce pauvre Marius ; s'il se grise, cela ne fait rien. La partie du corps de l'homme de la ceinture en haut est à Dieu, de la ceinture en bas, au diable. Il faut qu'il boive du vin, qui est divin, car nous pourrons nous y mêler et le guérir. »

Devant toutes ces épreuves, j'étais un peu guéri de l'occultisme et n'écoutais tout ce qu'on pouvait me dire que d'une oreille distraite. Enfin, nous remon-tons la côte peu à peu et nous arrivons à Saint-Felieu-de-Guichots, où nous restons un mois. C'est une ville très honnête où on nous laissa travailler à raison de

10 centimes par jour, et où aucun commissaire ne vint nous obliger à partager avec lui.

C'était à l'époque de Pâques ; j'allai prier dans une église et demandai à Dieu si je devais rentrer en France ou rester encore ici, lorsqu'au-dessus du Maître-Autel on me fit voir le coin de la rue de la République qui débouche sur le vieux pont.

Luther m'avait dit : « Vous croyez, vous, protestants, que le Christ se repose pendant les fêtes de Pâques ; c'est une erreur. On fait là-haut les mêmes cérémonies que dans les églises catholiques ; on crucifie le Christ, et si tous les chrétiens savaient tout ce qu'il souffre encore pour l'humanité pendant ces jours-là, ils feraient comme l'église russe, qui est celle qui a le mieux compris la Résurrection. Le baiser de paix qui se donne en Russie est d'origine divine.

Vous pouvez remarquer qu'ici, dans ce pays de soleil, ces jours sont nuageux, c'est bizarre : et bien cela vient de la Pâque qui est célébrée dans le Ciel, puis ces jours d'angoisse passés, le soleil redevient radieux. J'ai constaté cette chose qui est très vraie ; du reste les Espagnols l'enseignent et la font voir comme un signe certain de ce qu'ils avancent. Pour moi, j'avais cru jusqu'alors que cela était faux.

Lorsque nous eûmes l'argent nécessaire à payer notre passage pour Marseille, nous nous embarquâmes, c'était une question de quelques heures, douze, je crois, mais nous avions compté sur un temps calme, car au moment où nous partîmes le soleil était beau et le temps très clair, mais il faisait du vent qui augmenta dans de telles proportions qu'une tempête

épouvantable s'éleva. Nous suivions la côte, il est vrai, mais nous avions un spectacle assez rare, celui de voir une tempête se déchaîner par un soleil radieux ; c'était merveilleux et imposant. Les vagues, hautes comme des montagnes, formaient ensuite des vallées profondes, notre bateau dansait, et comme nous suivions une route très fréquentée, nous étions entourés d'autres bateaux de tous calibres qui dansaient comme de véritables coquilles de noix.

Nous nous aperçûmes que trois navires avaient disparu, engloutis complètement sans qu'il fût possible de leur porter secours, tant la mer était démontée.

J'étais, moi, sujet au mal de mer et je souffrais horriblement. Je maugréais contre ma curiosité d'avoir voulu connaître la science occulte et je me disais : « Quelle est ma récompense ? j'étais heureux à Paris, et pour avoir voulu guérir des gens, je n'ai recueilli que de l'ingratitude et des déboires de toutes sortes et Marius est en ce moment sous le coup d'un envoûtement qui peut le tuer.

Je voyais notre dernière heure arriver ; eh bien ! dis-je enfin, mourir en mer ou ailleurs, je saurai la vérité puisque je serai dans l'au-delà, content presque de finir ma vie de misères.

Je faisais ces réflexions accroupi sur le pont du navire, quand je me sentis toucher à l'épaule droite. Me retournant, je vis à mon côté Jésus-Christ qui me regardait de ce regard divin, si doux et si pénétrant qu'aucun peintre n'a pu rendre cette expression. En même temps, il me dit : « Dimanche soir, vous serez

à Marseille ; apprends à commander aux éléments, ils t'obéiront ».

— Mais je ne sais rien, Seigneur, comment veux-tu qu'on m'obéisse ?

— L'occulte ne donne rien sans travail ! Sur ces paroles, le Christ disparut.

J'ai voulu répéter mot à mot ce que le Christ m'avait dit ; je ne l'ai pas pu, car tout ce que j'avais entendu avait été compté. Au même instant, il se fit une détente dans l'air, et, dans tout le rayon visuel où sa voix avait porté, la mer se calma. Cela était très visible, la mer très unie sur un certain rayon autour de notre navire, et après ce rayon la tempête continuant à se déchaîner.

Je n'ai jamais entendu une voix humaine aussi harmonieuse ; puis j'eus l'intuition qu'avec les clefs de la Bible, et en prononçant les paroles appropriées à la circonstance on peut, ainsi que l'a dit le Christ, soulever la plus haute montagne.

« Savants qui croyez connaître toute la science, vous ne savez encore rien. » Enfin, j'étais guéri du mal de mer ; je me retirai dans un coin du bateau et ordonnai à la mer de se calmer. Au troisième commandement, elle se calma. Si j'avais eu plus de foi, peut-être se serait-elle calmée au premier commandement, mais elle était si furieuse qu'elle coula des navires dans le port même de Marseille. C'était le 27 avril 1903, je crois, et notre voyage avait duré plus de quarante-huit heures au lieu de douze heures qu'il faut habituellement.

Dès mon arrivée à Marseille, je me rendis à l'église

qui se trouve rue de la République, près du vieux port. Au-dessus du Maître-Autel, je voyais une raie rouge qui allait jusqu'à Paris, et sur laquelle étaient écrites des lettres de feu.

Un jour que Guatzegua m'énumérait les richesses enfouies à Mexico, pour les soustraire aux Espagnols, je lui répondis : « Eh bien, si nous devons être si riches là-bas, faites-nous l'avance des frais nécessaires au voyage ? »

En sortant de l'église, je pensais : ce qui est écrit là n'est pas pour toi et si cela est, il faut, mon Dieu, me faire obtenir de quoi retourner à Paris. Le lendemain, nous étions à Nice, puis petit à petit nous passâmes à Aubagne, où nous étions très heureux et serions restés plus longtemps si le commissaire de police ne nous avait pas donné l'ordre d'aller plus loin ; la Ciotat, La Seyne, Toulon, Hyères, Saint-Tropez, Cannes, Grasse, Nice, Draguignan, et, partout où nous croyions pouvoir rester quelque temps, une chose ou une autre nous obligeait à aller plus loin, et c'est ainsi que nous prenions occultement, mais bien longuement, le chemin de Paris.

Quand nous nous trouvâmes à 440 kilomètres de la capitale, juste à moitié chemin entre Paris et Marseille, sans argent, mais seulement des marchandises à vendre dans un pays froid où les gens sont plutôt pauvres et ne se servent pas de montres, j'eus un moment de découragement, mais Marius, qui avait roulé un peu partout sans argent, alla demander à coucher dans les fermes et ramassait le long du chemin des pommes de terre qui servaient à nous nourrir.

Nous n'avions pas d'argent; mais nous n'avons pas eu faim.

Le premier jour où nous nous sommes trouvés sans argent était un dimanche, et par curiosité je voulais voir si Zola avait dit vrai, en laissant mourir de faim son principal personnage dans le roman *la Terre*. A onze heures, après une pluie battante, nous arrivâmes dans une petite maison où nous trouvâmes un homme qui s'était couché pour ne plus faire de feu et économiser son bois. Il avait entendu quelques instants avant notre arrivée une voix qui lui avait dit de se lever et d'allumer son poêle. Le feu était allumé lorsque nous vîmes lui demander l'hospitalité. Il nous reçut très bien, assura me reconnaître; je me souvenais aussi avoir vu cet homme, bien que ce fût la première fois que nous nous rencontrions sur cette terre; il nous offrit à manger. Nous acceptâmes avec joie, et il alla chercher la seule bouteille de vin qui lui restait. Notez que nous étions sur une haute montagne, dans la Nièvre, et que cet homme était obligé d'aller chercher son pain très loin.

« Je suis pauvre, nous dit-il, mais je sais que ce que je fais pour vous me sera rendu. »

Cet homme n'était pas fou; il ne divaguait pas. Frappé de sa confiance en Dieu, je fus honteux d'avoir douté.

Si la mer est favorable aux apparitions divines, le haut d'une montagne jouit des mêmes propriétés, l'air y étant très pur. Je pris du pain, le rompis et j'invoquai Jésus, le suppliant de venir me donner une preuve que la communion des protestants vaut celle des catholiques.

Jésus vint rayonnant de lumière ; entre nous il y avait un voile et je vis une grande hostie noire qui lui couvrait le cœur ; lorsque je bus ensuite le vin, sa figure s'illumina un peu et ce fut tout. Luther m'avait donc dit vrai ; il faut la partie occulte de la religion pour que Jésus-Christ puisse nous aider à prendre la communion de son corps.

Le temps s'étant mis au beau, nous nous mîmes en route, mais en nous dirigeant cette fois sur Paris. Nous fîmes la rencontre, à quatre heures de marche de la capitale, d'un Suisse, horloger, qui voyageait comme nous. Il nous mena chez un marchand de vins et nous paya du pain et du vin. Le soir, dans la ferme où nous couchâmes, nous trouvâmes une Parisienne, la fille de la maison, qui était venue passer ses vacances et qui, heureuse de voir des Parisiens, nous invita à dîner avec sa famille.

Le lendemain, au premier village où nous nous arrê tâmes, une bonne femme vint nous dire d'aller réparer sa pendule ; on lui avait dit qu'il allait passer deux horlogers. Pendant qu'on lui faisait son travail, elle alla chercher d'autres personnes qui avaient des réparations à faire. Elle nous donna à boire et à manger, et nous remit de plus 3 francs. Notez que nous n'avions pas demandé de l'ouvrage à cette femme, mais qu'elle nous attendait sur la route. A ceux qui douteraient de ces faits, je leur dirai que je prends Dieu à témoin de leur véracité.

Ensuite, dans une autre ferme, nous avons trouvé un étudiant en médecine de Paris, qui nous fit avoir du travail et trouva à nous faire vendre de nos mar-

chandises, si bien que le lendemain, en quittant cette ferme, nous nous trouvions de nouveau en possession des 20 francs occultes.

Mais il fallait pour cela obéir et se mettre en route pour Paris. En continuant d'aller coucher dans les fermes et de manger le long des routes, nous avons été très heureux ; nous avons mangé bien plus que lorsque nous mangions auparavant au restaurant avec notre argent.

Nous fîmes un jour la rencontre d'un paysan qui nous lisait *Athalie* et nous disait que son rêve serait de l'entendre à la Comédie-Française. Il était très instruit et n'était cependant jamais sorti de son village. Cet homme-là mériterait d'avoir sa place au Paradis, il ne s'y trouverait pas dépaycé.

Luther a raison ; le Français est bien l'homme le plus évolué du monde ; le matin, avant que nous partions, on nous donnait de la soupe et du lait chaud avec du pain. On ne nous demandait pas d'argent et on nous disait encore au moment du départ : « Que Dieu vous bénisse dans votre voyage. »

La seule ombre à cela, c'est l'administration. Pour pouvoir loger ainsi, il faut avoir ses papiers que le paysan garde pour le cas où passeraient les gendarmes ; sans cela on lui dresse procès-verbal ; c'est une honte pour un pays civilisé.

En Espagne, pays arriéré, personne ne nous demandait de papiers, mais ici, même en voyageant à pied, si vous rencontrez les gendarmes, ils vous demandent quels sont vos moyens d'existence et exigent de vous les papiers établissant votre identité ; vous devez

même leur faire voir le contenu de votre bourse, chose encore plus ignoble. Et on appelle cela de la civilisation. Nous avons rencontré de pauvres diables qui devaient coucher dehors, les paysans n'osant les recevoir parce qu'ils n'avaient pas de papiers en règle.

Enfin, nous arrivons à Fontainebleau par une pluie épouvantable qui avait duré toute la journée ; aussi vous pouvez vous figurer ce que nous étions mouillés. Puisque j'avais réussi à calmer la mer, j'ordonnai à la pluie de cesser deux heures, le temps de nous sécher, afin de traverser Fontainebleau un peu décemment ; cela me fut accordé. Le soleil vint nous sécher ; mais après les deux heures de répit accordé, toutes les cascades du ciel furent ouvertes à nouveau.

Enfin, nous sommes à Paris depuis trois semaines, où toutes les nuits je suis réveillé, entre minuit et trois heures du matin, car on me souffle d'abord sur les yeux, puis le diable vient me dire que si je n'abandonne pas mon idée d'aller trouver les occultistes, il me fera encore souffrir pendant trois semaines. Habitué à tout, je le laissai faire et, au bout des trois autres semaines, lorsqu'il revint, je lui dis :

— « Dieu a fait l'homme libre ; la preuve, c'est vous qui luttez contre lui, il vous laisse faire le mal et je ne comprends pas que du moment où Dieu vous laisse votre liberté, vous ne la laissiez pas aux autres. De plus, quand j'en sentirai le besoin, j'écrirai et publierai mes impressions ; puis une preuve encore que je me moque de vous, c'est que tel jour qu'il nous plaira, nous irons, Marius et moi, chez Papus, et nous continuerons à suivre les cours d'occultisme. »

Alors, le diable se mit dans une colère noire et me dit : « Réfléchissez-bien ; n'allez pas chez Papus, restez tranquilles, et tout ira bien pour vous, sinon après-demain on viendra arrêter Marius comme insoumis. » Je l'envoyai promener, mais le surlendemain, en effet, Marius était arrêté ! Le premier dimanche j'allai le visiter à la prison militaire, et en attendant l'heure à laquelle je pourrais le voir, j'entrai dans l'église Sainte-Clotilde, où je priai quelques instants. En sortant de l'église, le diable s'incarna dans le bedeau qui voulait m'étrangler : je rentrai dans l'église et me défendis contre le bedeau, qui, en se sauvant enfin, finit par renverser le curé qui allait dire la messe. Habitué à voir bien d'autres choses, je ne me laissai pas émotionner ; je sortis tranquillement de l'église et allai voir Marius.

Quelque temps après, je racontai tout ce qui se passait à Papus, qui me fit un dessin occulte, et, depuis, le diable me laisse dormir en paix. Vous voyez, protestants, que les signes occultes font partir le diable.

Le jour que les protestants ont choisi pour célébrer la fête de Luther, j'étais au temple Saint-Paul. Par un hasard extraordinaire, je me trouvais placé au milieu du temple, sous la coupole ; moi qui toujours me cache plutôt dans le coin le plus reculé, afin d'être plus tranquille pour me recueillir, je commençais à m'étonner de me voir au premier rang, lorsque, tout à coup, j'eus comme une extase. Il me semblait qu'on m'enlevait de ma chaise et je craignais qu'une extase semblable à celle de Sainte-Thérèse ne me prit en plein temple. Puis je vis Luther dans le chœur. Le

pasteur se mit, en arrivant, à raconter la vie de Luther comme on nous l'a souvent fait connaître, disant que cet apôtre avait su révolutionner le monde avec une petite Bible ; que lorsqu'il se présenta devant Charles-Quint, celui-ci, voyant arriver ce petit homme impétueux, lui avait dit : « Ce n'est pas encore toi qui me fera hérétique ; » qu'aujourd'hui, c'est un protestant qui ceint la couronne de Charles-Quint ; voilà et voyez ce qu'a fait Luther ; voyez, avec si peu de chose, l'œuvre qu'il a entreprise, puisqu'il a réformé l'église catholique.

Et bien, si j'avais eu le droit de te répondre, pasteur protestant, je t'aurais dit : « Crois-tu que si chaque jour et à chaque instant du jour, Dieu n'était venu aider Luther à traduire la Bible ; si Luther n'avait pas fait occultement tout ce que Dieu lui avait commandé, afin que Dieu qui est la bonté même puisse se communiquer aux hommes, et cela selon les lois de la nature, crois-tu que Luther aurait pu accomplir son œuvre.

Dieu a donné la liberté à tous les mondes, à tous les êtres visibles et invisibles, et si Luther ne lui eut pas aidé à venir, la Bible ne serait pas traduite : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ! » et, en occulte plus qu'ailleurs cette chose est nécessaire. Luther l'a cependant enseignée à ses disciples, mais ils ne l'ont pas cru.

De l'œuvre de Luther, il n'est resté que la Bible, qui ne suffit pas pour être agréable à Dieu, car, en cela, qu'avez-vous fait du Verbe, c'est-à-dire du Fils ? Après la mort de Luther, vous vous êtes divisés en deux camps : les calvinistes et les luthériens ; puis, après

encore, il est survenu une quantité de petites chapelles, qui, sous des dehors d'humilité, cachaient un immense orgueil. Dieu, qui est la bonté même, n'est pas orgueilleux ; donc ce n'est pas à lui que vous vous adressiez et tout cela est l'œuvre du diable.

« Croyez-vous que dans l'armée du Diable comme dans celle de Dieu, il n'y ait pas toute une hiérarchie ; il y a des soldats, des caporaux, des lieutenants et le reste. L'Église sur la terre doit être la reproduction de l'église du Ciel. »

« Un maître, nous n'en voulons plus, disaient les protestants à toutes les avances des catholiques. »

Protestants, les temps viendront terribles pour vous ; on vous empêchera d'aller à la seule chose qui vous reste, le prêche ; vous qui avez supprimé les saints comme trop encombrants, vous vous tournerez vers les catholiques ; vous comprendrez que si au Ciel l'union est nécessaire pour gagner des batailles, elle est encore plus nécessaire sur la terre, car les sectes sont en abomination devant l'éternel, qui a fait des hommes une seule grande famille.

Vous, chrétiens, vous êtes les plus favorisés, et lorsque la réunion des deux Églises divisées sera faite, alors seulement il y aura un Chef spirituel, un Pape, comme disent les catholiques, qui aura retrouvé le moyen de communiquer avec Dieu.

« Ne trouvez-vous pas cela magnifique ! nous sommes dans un siècle de paix aux hommes de bonne volonté. Je m'adresse non aux grands Pontifes qui n'aiment pas qu'on trouble leur douce quiétude ; faites comme moi, étudiez les religions diverses de

l'Univers et vous verrez que toutes ont l'occulte en vénération. L'Église qui possédait cette science l'a perdue par ignorance.

« La fin du monde n'est pas encore là, mais nous allons voir seulement la fin d'un monde ignorant. Nous sommes au commencement d'un nouveau monde; aidez-vous les uns les autres et, comme moi, pauvre pêcheur, vous verrez et vous croirez.

« On ne m'a pas donné le don d'écrire, on m'a donné le don du commerce pour que partout je puisse gagner mon pain quotidien; j'aurais mieux aimé le premier, mais on en a disposé ainsi; que la Volonté de Dieu soit faite. »

Le sermon terminé, l'extase que j'avais eue me quitta. J'avais promis d'écrire mes batailles et de les publier; rentré chez moi, je me mis à écrire; mais une bataille si terrible s'engagea que je dus abandonner mon projet. Je ne croyais plus un mot de tout ce que j'avais vu, puis on me serrait le front de telle façon que je crus devenir fou. Enfin je devins dans un tel état qu'il me fut impossible de songer à reprendre le projet abandonné, lorsqu'un matin Jésus-Christ m'apparut. Il était entouré d'une auréole de sang et tout était rouge autour de lui, comme s'il se fût trouvé dans une atmosphère de batailles. Il m'ordonna d'aller entendre la conférence de Frédéric Passy à l'hôtel des sociétés savantes.

Je m'y rendis et vis l'apôtre de la Paix qui me raconta ses luttes, ses déboires, ses souffrances, pour avoir voulu prêcher la paix.

— Quarante ans, me disait-il, pour obtenir un

résultat, et quel résultat ? Je ne me suis pas adressé aux grands de la terre, et pourtant c'est à moi à qui le tsar remit la première circulaire pour l'entreprise de la Paix Universelle. »

A ce moment je vis à nouveau le Christ merveilleux de lumière, qui se trouvait à l'entrée de la salle de conférences : il était très content et se trouvait entouré de Louis XI, de Henri IV et d'autres grands hommes qui avaient travaillé pour la paix. Sur un plan au-dessus, je vis Napoléon I^{er} habillé comme César, et qui n'avait pas l'air content de ce que l'on disait là.

Un autre dimanche, je vis le Christ à l'église Saint-Paul ; il était vêtu d'un manteau sombre et portait sa couronne d'épines sur la tête, et des larmes de sang lui coulaient des yeux. Je ressentis une douleur immense de voir ses souffrances. Il resta visible ainsi pendant près de vingt minutes, et je compris ce qu'il voulait dire, car il faisait savoir que Son sacrifice pour nous, protestants, n'allait pas jusqu'à la croix. Puis il me fit un signe occulte et disparut, laissant une traînée de lumière radieuse.

L'obsession que j'avais eue d'écrire me reprit ; luttant contre cette idée, je tombai malade, mais dès que je fus rétabli, l'obsession recommença. J'écrivis alors une lettre à Papus, dans laquelle je le suppliais, lui qui m'avait rendu le sommeil en me donnant un signe occulte, de me faire devenir un homme comme les autres. Je portai moi-même cette lettre chez Papus, mais il n'était pas là et je fus étonné, car je me trouvais guéri pour avoir fait simplement cette démarche chez lui et, rentrant chez moi, je pus me mettre à

écrire. Ceci vous prouve que l'évolution des hommes est comme l'évolution des peuples.

Ainsi, le grand Inquisiteur, chez qui nous étions à Mataro brûlait les hérétiques à Séville; il était aussi sincère que Calvin et ne croyait pas faire mal. Nous avions à ce moment un ami qui ne pouvait pas venir chez nous, car il lui semblait qu'on le brûlait à la tête, et lorsque l'ancien grand Inquisiteur vendait des mouchoirs à côté de nous, j'ai entendu souvent des gens qui disaient en s'en allant : « On dirait que cet homme me brûle la tête. »

Protestants, vous allez me dire : « Mais nous seuls avons la Vérité, car nous possédons la Bible. » J'ai assisté il y a quelques années à une grande réunion à l'église Saint-Sulpice, pour voir quels pourraient être les moyens d'union entre les deux Eglises; il a été proposé la prière et la lecture de la Bible. Eh bien moi, à qui ma mission n'était pas dévoilée à cette époque, je vous dis aujourd'hui : « c'est l'occulte. » Vous allez voir pourquoi :

J'ai lu tous les auteurs modernes qui traitent de la pierre philosophale, Papus et d'autres; ils ne m'ont pas convaincu. J'ai lu ensuite Berthelot, qui nie la pierre philosophale, mais son travail est tellement clair dans sa réfutation que j'ai compris les points qui étaient restés obscurs chez les autres, et j'ai cru en la pierre philosophale. Quant à M. Berthelot, il est resté devant le voile de l'inconnu qu'il faut soulever pour connaître l'invisible.

Et maintenant je vous dis : Chrétiens qui désirez, parce que vous êtes pauvres, avoir des richesses pour

faire beaucoup d'aumônes, gens honnêtes qui avez une idée qui ferait faire un pas à l'humanité vers le bien et qui manquez de fortune, étudiez la pierre philosophale. Si vous arrivez à la comprendre et si vous jurez de l'employer au service de l'Humanité, le secret vous en sera dévoilé.

Vous ouvrirez la Bible, Evangile selon saint Jean, chapitre VI; la multiplication des pains et des poissons est la pierre philosophale que faisait Jésus-Christ pour nourrir ses apôtres et leurs familles, et, en priant dans votre chambre, si Dieu vous en trouve digne, il vous donnera le mot magique contenu dans ce chapitre et je vous le répète, ce sera Dieu lui-même, en personne, qui vous le donnera.

Vous voyez que, comme l'ont dit des visionnaires qu'on a appelés fous, l'âge d'or est en marche. Appliquez-vous à devenir bons et plus vous le serez, plus il y aura de richesses sur la terre.

Luther a dit à ses disciples : « Dieu m'a donné le secret de la pierre philosophale, parce qu'il m'en a trouvé digne ; il vous le donnera à votre tour si vous le méritez. Dieu ne donne pas de l'or pour fabriquer des canons ni pour gagner des batailles sur terre, pour tuer ses créatures, mais pour en gagner dans le Ciel pour le bien ; la preuve, c'est que depuis que Marius porte l'habit militaire, toute communication lui est coupée avec le plan divin. »

Protestants, vous avez fait les guerres de religion pour la Bible et vous n'en avez lu que la couverture, car l'Humanité n'est pas encore assez bonne pour en avoir les clés. Demandez aux savants occultistes



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Sciences Divinatoires

L'Imagination est, au point de vue profane, ou la faculté de produire des images, ou une sorte de déséquilibre intellectuel qui fait voir les choses autrement qu'elles ne sont. Au point de vue occulte, l'imagination est non pas la faculté de produire des images, mais le miroir plus ou moins net, plus ou moins pur qui reflète les formes plus ou moins incomplètes ou parfaites qui passent devant lui. L'imagination a une portée infiniment plus grande que ne le croient les matérialistes. Lorsque dans un être l'orgueil commence à être remplacé par l'humilité et la simplicité, son imagination peut alors refléter et porter jusqu'à sa conscience des images appartenant à des plans très-élevés de la nature. Voici quels sont les signes extérieurs qui peuvent faire reconnaître cette belle faculté. Je laisse bien entendu de côté ce que l'abbé Michon nomme « *la folle du logis* », qui est seulement un désordre intellectuel et peut aller depuis l'exaltation jusqu'à l'extravagance la plus grande.

L'imagination se reconnaîtra, dans l'écriture, à la grande séparation des lettres donnant l'intuition, aux lettres mal formées, à peine tracées, comme si la main

ne pouvait suffire à traduire les images rapides qui frappent le miroir interne, aux grandes barres minces des T, aux traits souvent inutiles mais toujours harmonieux. L'écriture des imaginatifs sera en outre petite, sautillante, très souvent penchée (la sensibilité). Elle ne comportera pas beaucoup de massues et des barres des T manqueront parfois.

La main sera osseuse et chaude (tempérament nerveux et sanguin).

Il y aura beaucoup de lignes fines et rouges (excès de fluide.) Les monts d'Apollon (l'art) et de la lune, (l'imagination) seront développés. La ligne de cœur sera naturellement belle et bien tracée ; la ligne d'intuition (l'hépatique) sera aussi très-nette. Enfin la ligne de tête viendra assez bas dans le mont de la lune. S'il y avait une étoile sur le mont de la lune, alors l'imagination serait cause d'un malheur ; on trouvera aussi fréquemment dans la main des imaginatifs un croissant sur le mont de la lune.

Leur teint sera jaune rouge, souvent plus jaune que rouge ; le nez sera terminé par une convexité et portera une petite concavité à la partie moyenne. Les pas seront précipités et courts, les gestes enthousiastes, le style imagé. Le cœur prédominera en eux. Ils seront presque toujours idéalistes, poètes ou artistes d'une façon quelconque. Le sens pratique et la volonté leur manqueront souvent.

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Religion & sorcellerie à Madagascar

Au spirite Louis Desvignes.

Si la religion et la sorcellerie sont, en Europe, choses bien différentes, il n'en est pas de même partout, et j'ai cru devoir les réunir ici sous le même titre, au risque de blesser certaines croyances. J'espère qu'on voudra bien m'en excuser en songeant qu'à Madagascar — comme dans tous les pays primitifs — religion et sorcellerie ne font qu'un.

La magie noire, avec toutes ses pratiques : sortilèges, envoûtements, incantations, divination de l'Avenir par des moyens barbares, est en grand honneur sur la terre des Ranaivos et se pratique dans toutes les régions de la grande île où les professions de « mpamosavy » (sorcier) et de « mpisikidy » (devin) sont encore, malgré la poussée européenne, les plus considérées dans le commun du peuple et les plus lucratives.

On pourrait écrire des volumes et des volumes d'anecdotes, de légendes et d'histoires gaies ou tragiques sur ce chapitre ; je n'en citerai que quelques-unes, choisies parmi les plus typiques.

Et, d'abord, c'est un peu à la sorcellerie que la dynastie des Radamas dut de régner sur Madagascar. A la fin du dix-huitième siècle, Andrianampoinimérina, leur ancêtre, ne possédait pour tout royaume que la ville — depuis sainte — d'Ambohimanga, lorsque s'étant avisé d'offrir à ses voisins, les rois de Tananarive et d'Ambohidratrimo, des bœufs — comme présent pour une fête de famille — il se les vit renvoyer sous prétexte qu'ils étaient ensorcelés !

Pour venger cet affront, Andrianampoinimérina déclara la guerre à ces princes trop méfiants, les vainquit et conquit leurs territoires. Ce fut l'origine de l'unité hova, prélude indispensable de l'unité malgache.

Les malgaches ont un dieu unique, mais vague et d'une essence très indéfinie, Andriamanitra ou Zonahary, copie imparfaite du Dieu des chrétiens, auquel on rend aucun culte : on se contente seulement de prononcer son nom avec respect et de le prendre à témoin de la véracité de ce qu'on avance.

Mais, avant l'introduction du christianisme, les Malgaches adoraient un certain nombre d'idoles dont les plus renommées étaient Manjahatsiroa, dieu lare du Rova de Tananarive, protecteur de la monarchie hova ; Fantaka, qui guérissait les blessures et pouvait prolonger la vie — fontaine de Jouvence personnalisée — ; Rakelimalaza, dont le nom signifie « petite et célèbre », introduite en Emyrne par une femme de race antaimoro, Kalobé, qui en fit don au roi hova Ralambo, en lui disant qu'elle était le palladium de son village et qu'elle avait la propriété d'assurer con-

tinuellement la victoire aux guerriers qui l'adoraient, et, en même temps, de les protéger contre le feu, les caïmans, les animaux venimeux et les méfaits des sorciers ; Ramahavaly, la seconde des divinités nationales, qui avait le pouvoir de repousser les attaques des ennemis du roi et dont les prêtres ne se montraient qu'avec un serpent vivant enroulé autour du bras — procédé employé simplement pour effayer les badauds — ; Rapeto, le géant mythologique — probablement quelque héros divinisé dans le genre de l'Hercule grec — qui périt dans un combat corps à corps avec la lune ; et, enfin, Ranakandriana, qui rendait des oracles au fond d'une grotte, au grand profit de ses prêtres qui les faisaient payer très cher, jusqu'au jour où le roi Radama I^{er}, libre-penseur en son genre, détruisit son prestige (1).

D'innombrables légendes proclamaient les hauts faits de ces diverses idoles ; en voici quelques-unes :

Un jour, Rakélimalaza, la plus grande de toutes les déesses, s'arrêta sur les bords du lac Nossi-Bé. Elle était seule et voulait baigner dans l'eau pure son corps blanc comme la chair des noix de coco et plus beau que l'aurore dans les montagnes. Elle regardait autour d'elle, craignant sans doute que quelque indiscret ne la vit enlever son beau lamba de soie à franges d'or, et, ne voyant personne, elle se mettait

(1) Radama I^{er}, se plaçant à l'entrée de la grotte, questionna respectueusement l'oracle, comme un simple fidèle. Une voix caverneuse lui répondit dans l'ombre, et le roi tendit un présent qu'une main, sortant d'une anfractuosité de rocher, voulut prendre. Radama tira fortement la main ; elle fut suivie d'un homme qui fut bâtonné, et l'idole perdit son prestige.

nue et s'apprêtait à entrer dans le lac, lorsqu'un rire sardonique fusa dans les roseaux. La déesse se retourna furieuse, et vit, devant elle, la hideuse sorcière Mohao qui la dévisageait avec des yeux railleurs en murmurant des imprécations diaboliques.

Devant ce sacrilège, Rakélimalaza s'emporta et jeta la sorcière dans l'onde, en lui criant : « Ce lac sera désormais ta demeure. Tu y resteras jusqu'au jour où la Terre sera anéantie ! »

Il en aurait dû être ainsi ; mais Mohao était la plus habile sorcière de Madagascar. Elle appela à son aide son grand ami, le démon Rambolo, qui s'empressa de venir demander sa grâce à la déesse irritée. « Jamais ! » répondit Rakélimalaza. « Eh bien ! — dit alors Rambolo, en brandissant une sagaie de feu — puisque tu ne veux rien m'accorder, je vais détruire ta ville sainte d'Ambohimanga ! »

À cette menace, la déesse pâlit, et, comme elle ne voulait pas qu'il arrivât le moindre mal à ses fidèles adorateurs, force lui fut de s'arranger à l'amiable avec le malencontreux démon. Et il fut décidé que Mohao ne resterait sous l'eau — où elle dormirait tranquillement — que jusqu'au jour où une parole prononcée par des hommes traversant le lac romprait le charme et la réveillerait. Alors la sorcière sauterait dans la pirogue, jetterait à l'eau les rameurs et regagnerait la rive où elle recommencerait ses exploits maléfiques. Rambolo espérait sans doute que, par cette combinaison, son amie serait bientôt délivrée ; mais le grand Dupeur fut, cette fois, bien dupé : sa déception dure encore, car les indigènes qui traver-

sent le lac se gardent bien d'ouvrir la bouche et se contentent d'embrasser silencieusement leurs ainelles...

Cette même Rakélimalaza, malgré son peu de puissance sur les démons, rendit de grands services au royaume hova naissant.

Une tribu sakalave ayant attaqué le village frontière d'Ambohipéno, elle inspira au roi Ralambo de jeter sur ses adversaires un œuf pourri qui les foudroya tous. Une autre fois, elle conseilla à ce même Ralambo, assiégé dans Ambohibaoladina, de tirer un seul coup de fusil en l'air ; le bruit de cette arme, absolument inconnue des assiégeants, les jeta dans une telle frayeur qu'ils s'enfuirent au hasard et se noyèrent tous dans les marais.

Plus tard encore, Rakélimalaza délivra Ambohi-manambola, en détruisant par la grêle ses agresseurs et aida Ralambo à un tel point qu'il devint un des conquérants les plus renommés de cette période de début de la suprématie hova.

Ramahavaly était également une idole nationale très réputée. Au temps d'Andrianampoinimérina, les Hovas étant en guerre avec les Sihanakas, la lutte se résolut par un combat de prodiges entre les grands-prêtres des deux peuples, le hova Rasoalahatra et le Sihanaka Tohana. C'étaient deux redoutables magiciens, mais le hova fut le plus fort. Tohana ayant en vain fait tomber la foudre aux pieds de son rival, ce dernier répondit en lui jetant à la figure les serpents de Ramahavaly qui l'étreignirent dans leurs anneaux et l'immobilisèrent. Et les Sihanakas, convaincus de

la supériorité du dieu des Hovas sur le leur, se soumirent.

Ranavalo I^{re}, grande persécutrice des chrétiens et ennemie acharnée des Européens, encouragea le culte de cette idole toute patriotique qu'on traînait à la suite des armées et qui passait pour guérir les blessés, après la bataille. Au commencement de l'année 1829, le résident anglais Robert Lyall, désigné à la populace comme s'étant moqué publiquement de l'idole, fut assailli dans sa maison par une bande de fanatiques surexcités et traîné de force à Ambohipéno, où on l'obligea, au milieu de scènes sauvages, à demander pardon à la statue de la déesse outragée. Robert Lyall en revint complètement fou et mourut peu après.

Madagascar a aussi ses farfadets dans la personne des Kotokély, petits hommes barbus qui errent tranquillement dans les bois, protégés par la terreur respectueuse des indigènes (1), et des nains Kanaloro ; et ses revenants, dans la personne des Kinoly et des Matoatoa, fantômes qui se matérialisent pour pouvoir manger nos aliments terrestres, et qui sont, comme nous — revers naturel de la médaille — sujets à des besoins sur lesquels je n'insiste pas.

Enfin, la superstition la plus étrange, la plus fantastique, c'est la croyance, répandue dans presque toute l'île, aux unions charnelles entre caïmans mâles

(1) Un Européen, doué de tout son bon sens, m'a affirmé s'être trouvé, en plein jour, face à face avec un Kotokély, en chassant dans la grande forêt de l'est ! Hallucination... ou, alors, quoi ?

et sorcières ou entre sorciers et caïmans femelles !
 « On trouve parfois, disent les indigènes — pour expliquer leur crédulité à cet endroit — des caïmans portant à leurs griffes des bagues données par leurs amants humains ! »

Le culte des antiques idoles est aujourd'hui à peu près abandonné, mais bien des croyances bizarres ont survécu à la mort des dieux. Par exemple, les superstitions concernant les animaux et les objets « fady » (sacrés).

Parmi les animaux « fady » il faut citer d'abord le caïman vivant — car, mort, il n'est plus qu'une vulgaire charogne sans valeur — que les Malgaches appellent très respectueusement : Ravoay — monsieur crocodile — tant qu'il a encore un souffle de vie, pour le couvrir des plus ignobles injures dès qu'il a rendu le dernier soupir, son caractère sacré s'en allant avec l'existence. Le caïman fournit aussi le gri-gri le plus précieux à Madagascar, l'amulette par excellence : une dent arrachée à un mâle qu'on remet ensuite en liberté, non sans périls.

Un autre reptile moins dangereux, le « menera », est également très vénéré des peuplades de la côte orientale.

Le menera est un serpent bleuâtre, long d'un mètre et demi environ, qui n'est pas venimeux et qui vit de rats, de souris et de mulots.

Il rend ainsi beaucoup de services dans ces contrées où les rongeurs de tout genre pullulent. Est-ce pour cela qu'on l'a divinisé ? Je l'ignore ; cependant sa destruction est considérée comme un meurtre plus grave

même qu'un parricide, le crime le plus hideux que nous connaissions.

Mieux encore, le menera est doué par ses adorateurs d'une âme intelligente. Il est l'esprit protecteur du village qu'il habite et la réincarnation d'un ancêtre glorieux chargé de défendre ses descendants vivants contre les forces obscures du mal.

Celui qui le tue volontairement commet donc un crime épouvantable, doublé d'un sacrilège, qui lui attire un châtement immédiat. Châtement céleste ? Peut-être ; mais, lorsque la vengeance divine se fait attendre, châtement tout humain, car le Malgache se croit toujours obligé de se substituer à son idole quand cette dernière ne manifeste pas sa puissance.

Un exemple : un prospecteur — français, je crois — établi à Androango, près de Tamatave, il y a sept ou huit ans, tua un jour un serpent bleu. C'était le menera protecteur du village, dont le prospecteur, nouveau venu à Madagascar, ignorait le caractère sacré.

Le Tout-Androango fut consterné, et les sorciers prédirent au meurtrier une vengeance prochaine de l'âme ancestrale, de nouveau désincarnée.

Le malheureux blanc ne voulant pas s'attirer la haine publique — car, en cette occurrence, il avait beaucoup plus peur des vivants que du mort — fit libations sur libations près de la tombe du menera et s'excusa publiquement de sa faute, en demandant pardon à la dépouille sainte du reptile.

Cependant, quelques jours après, il attrapait un

violent accès de fièvre qui l'obligea à gagner Tamatave.

Rétabli, il eut la malencontreuse idée d'aller revoir le « lieu du crime ». Que se passa-t-il alors ? nul ne le sait ; mais, une semaine ne s'était pas écoulée, que des indigènes ramenaient à Tamatave le cadavre du prospecteur, mort « victime d'une vengeance d'outre-tombe ».

Il n'y a pas que des animaux sacrés à Madagascar, il y a aussi des pierres fady. Certaines ont même donné leur nom aux villages sur le territoire desquels elles sont érigées. Tels : Ambatondrama, la pierre de Radoma ; Ambatondrazaka, la pierre de Razaka ; Ambatolampy, la pierre noire, etc...

Ces morceaux de rocher, longs et étroits, dressés vers le ciel comme des menhirs druidiques, que les indigènes appellent communément des « vatolava » (pierres longues) sont consacrés à la mémoire des ancêtres morts dans les guerres locales. Les renverser ou les souiller constitue un sacrilège toujours vengé par le mort offensé ou, par défaut, par ses descendants vivants. Il en est de même des « vatabazimba », pierres consacrées à la mémoire des Vazimbas, ces peuplades nègres autochtones de la grande île, que les conquérants arabes et hovas exterminèrent, tout en respectant leurs tombeaux, et dont les fantômes reviennent parfois tourmenter les arrière petits-fils de leurs massacreurs. Pour apaiser le courroux de ces revenants éternels, les femmes prient et déposent des offrandes devant leurs monuments.

Et malheur aussi à ceux qui ne les respectent pas : une fin tragique les attend ! Ce fut le cas d'un Anglais qui avait criblé de coups de fusil une de ces pierres, après boire. Les indigènes s'étaient enfuis, épouvantés devant l'horreur du sacrilège, en prédisant à l'enfant d'Albion une terrible vengeance divine, mais l'enfant d'Albion avait haussé les épaules et était rentré tranquillement chez lui. C'est là que la Fatalité l'attendait.

Vers le milieu de la nuit, la lampe à pétrole qui éclairait sa chambre se renversa tout à coup, communiquant le feu à la moustiquaire de tulle et au lit qui flamba comme une botte de paille et le malheureux, surpris dans son premier sommeil, fut brûlé vif.

L'accident avait-il été surnaturel, comme les Malgaches le prétendirent, ou était-il simplement l'œuvre d'un individu chargé de venger l'offense faite au mort ? C'est ce que l'enquête ouverte sur cet événement ne découvrit jamais...

MAURICE BRANSIET.

(*A suivre.*)



BATAILLES ⁽¹⁾

(Suite et fin)

Voyez ce que cela nous coûte pour arriver à notre but. Nous ne nous reposons pas du tout dans le sein de Jésus ; on le croit à tort, mais abordons autre chose. Marius va se marier, vous ferez dans la maison une chambre sainte où vous donnerez des concerts et guéririez les malades ; cette chambre sera sanctifiée jusqu'à ce que les malades soient guéris en y entrant. Puis vous pourrez aller à Paris, que vous aimez beaucoup, vous irez trouver les occultistes français, vous y raconterez ce que vous avez vu, vous continuerez d'étudier et écrirez tout ce que je vous ai dit afin de le faire publier.

Mais l'homme propose et Dieu dispose ; quand nous avons commencé à travailler sur la place publique de Mataro, on nous prêtait une caisse à bouteilles qui servait de siège à l'un de nous pendant que l'autre s'asseyait sur une pierre. Quand nous eûmes gagné

(1) Nous pourrions ajouter en sous-titre « *Les Dangers de la Pratique* ». Nos lecteurs nous demandent souvent des récits de *faits vécus*. Pour les détourner des expériences funestes et leur indiquer les dangers à éviter dans les études occultes, nous publions dans sa forme fruste le récit d'un étudiant sincère et loyal qui ne ment pas et ne cache aucun de ses déboires, ni aucune de ses épreuves. N.D.L.R.

dix francs de notre métier d'horloger, le commissaire du gouvernement espagnol de Mataro nous envoya un agent pour avoir à lui remettre cinq francs pour lui. Croyant à une erreur, je me rendis chez le commissaire ; c'était très sérieux, car l'emploi que ce fonctionnaire occupe, il l'a payé à Madrid et il a le droit de le faire produire ; si nous n'avions pas remis les cinq francs demandés, nous devions nous en aller. Notez que nous avons déjà payé à la municipalité un franc de place par jour ; étonnez-vous alors qu'à Mexico il y ait un monument élevé à ceux qui ont pu chasser les bannières de Castille, après trois cent trois ans de honte et de servitude pour les Mexicains.

Un jour que nous n'avions rien gagné, les agents menaçaient de nous mener en prison, si nous ne payions pas la redevance. Un passant nous donna du travail, et, lorsqu'il reprit le travail donné, il nous remit 2 francs que les agents confisquèrent à l'instant. Mais notre protecteur leur dit : « Pourquoi venir chicaner ces pauvres diables ; laissez-les tranquilles ; voici ma carte que vous remettrez au commissaire ». Depuis ce moment, nous ne fûmes plus inquiétés ; et de plus la municipalité nous fit payer 1 franc par semaine au lieu de 1 franc par jour.

Nous n'avions jamais pu nous habiller convenablement, nos moyens ne nous le permettaient pas.

Marius avait dit, en examinant la main d'une des malades que nous avions guéries, qu'elle allait faire un héritage et qu'un changement grave dans sa vie était sur le point de se réaliser. Puis, avec un jeu de cartes, il lui prédit de faire attention, qu'un de ces.

jours un commissionnaire viendrait la chercher. Il lui recommanda de ne pas perdre une minute pour aller avec lui, et que de pauvre qu'elle était elle deviendrait riche. Je ne sais rien de vos affaires particulières, mais faites comme je vous dis, avait-il ajouté.

Quelques semaines plus tard, cette personne revint nous voir, nous apportant 10 francs, somme énorme dans la situation où nous nous trouvions et nous remercia du conseil que lui avait donné Marius, car elle était à présent très riche. Son mari, qui avait une grande fortune, s'était épris sur ses vieux jours d'une jeune fille et avait abandonné sa femme et ses enfants. Comme le divorce n'existe pas en Espagne, il n'avait pas pu se remarier. Se sentant près de mourir, il eut des remords, et comme il ne pouvait écrire à sa femme de peur que sa maîtresse n'interceptât la lettre, il lui envoya un commissionnaire; c'était ce que Marius avait vu.

Cette femme assista ainsi aux derniers moments de son mari qui put lui laisser encore une grande partie de sa fortune, car la maîtresse en femme prévoyante avait fait disparaître tout ce qu'elle avait pu.

Le don de divination de Marius fit du bruit; à partir de ce moment nous reçûmes la visite de gens qui tous voulaient savoir s'ils ne devaient pas faire aussi un héritage; mais on ne nous permit que de guérir les malades, avec condition de ne faire payer qu'un franc par personne.

Tout cela devait cependant mal finir, car de nous voir guérir sans remèdes, les médecins et les pharmaciens s'entendirent et remirent 350 francs au commis-

saire du gouvernement, qui flanqué de toute une escouade de municipaux vint à notre logis pour nous conduire en prison ; mais comme toutes ces sortes de choses s'arrangent avec de l'argent, je promis que le lundi suivant nous apporterions la grosse somme et on nous laissa tranquilles.

Comme c'était un samedi, jour occulte, Luther m'apparut et me fit savoir que nous avions six mois de prison inscrits dans notre astral, et qu'il nous fallait quitter Mataro. Je me mis à pleurer toutes les larmes de mon corps ; je ne pouvais pas croire qu'à Dieu tout le monde dût obéir au doigt et à l'œil.

Luther me disait : « Voyez, nous avions tout prévu, excepté le commissaire qui paraissait bon enfant, et qui est un des meilleurs amis du diable ; mais mon pauvre ami, Jésus-Christ viendrait à Paris refaire ce qu'il a fait à Jérusalem, malgré vingt siècles, on lui demanderait des diplômes, et toutes les académies de Paris le feraient mettre en prison. Puis, après, on s'en débarrasserait comme ses concitoyens l'ont fait à l'époque où il vivait

« Voyons, vous n'avez pas perdu votre temps ; aucune leçon à Paris ne vous aurait appris ce que vous savez ; puis jamais vous n'auriez vu ce que vous avez pu voir ; il faut se faire une raison. »

Le lendemain était grand jour de marché, nous comptions un peu que les personnes riches et puissantes viendraient à notre secours d'une manière ou d'une autre. Seul l'ouvrier teinturier que nous avons guéri si miraculeusement prit notre défense, disant que c'était une honte de nous chasser ; mais le pauvre

ce que signifie pain et poissons en occulte. Ce à quoi se reconnaissent les premiers chrétiens, c'était en dessinant un poisson.

Allez à Toulouse, vous verrez toute l'histoire de cette ville dessinée sur ses anciennes maisons. Au temps de Calvin, Paris était ainsi, et si Calvin avait voulu écouter les occultistes de son époque, il aurait pu accomplir sa mission, mais il était un peu orgueilleux et croyait si bien au Saint-Esprit qui lui soufflait, disait-il, de brûler ceux qui ne croyaient pas comme lui, qu'une fois dans l'au-delà il a reconnu son erreur. Il a vu que Jésus-Christ, qui est amour et charité, n'a pas besoin d'épée, mais que son épée à lui sont les paroles magiques qui sont les clés de la nature ; aussi chaque fois que j'ai voulu les répéter, j'en ai été empêché,

En face du Christ se trouve le Christ du diable, qui est l'Ante-Christ et qui, lui, a une épée ; c'était lui qui se faisait passer auprès de Calvin pour être le Saint-Esprit, lui disant qu'il ne fallait pas d'occulte, mais qu'une table et des chaises suffisaient.

Lorsque Calvin est revenu sur la terre comme pape des catholiques, protestants, vous vous êtes moqués de lui. Ayant à ce moment apparu à différents spirites d'Amérique, il leur avait recommandé d'étudier l'occulte, parce que là était la vérité.

Après Calvin pape, tous les autres papes vous diront de retourner à l'église catholique ; aussi, je vous dis d'accepter et de poser vos conditions, car le chemin du ciel est ouvert depuis 1903 ; quand il sera fermé, il sera trop tard.

Lorsque, à Mataro, il a fallu sanctifier la chambre

où nous allions guérir, on nous a dit : « Vous achèterez un oiseau que vous mettrez dans une cage, des fleurs avec leurs plantes et vous pendrez au mur la mandoline, car il y aura bataille. » La bataille eut lieu et l'oiseau est mort. Pour le récompenser d'être mort pour soulager l'humanité, Dieu lui a donné une parcelle d'être humain et dans mille ans il sera homme.

Quand Marius a été malade, et que le troisième jour il ne guérissait pas, on est allé acheter une guitare et le son de cette guitare l'a guéri. Dès qu'il a pu se lever, il a pendu la guitare à côté de la mandoline.

Savants de ce monde, qui n'allez pas croire ce que je vous dis, demandez cela aux savants occultistes de l'Inde, ils vous diront que l'oiseau est l'être tombé le dernier du Paradis au moment de la chute ; que les fleurs sont les dernières plantes tombées du Paradis et que la musique est divine, car elle est venue des Cieux en passant par l'Italie.

Marius et moi n'avons fait aucune étude, nous ne possédons aucun certificat et nous avons pu sanctifier notre chambre de telle façon que les malades en sortaient guéris.

Un jour, la maison était si pleine de monde que j'étais anxieux, me demandant si nous aurions la force nécessaire à guérir tant de malades. Tout à coup l'Invisible se révéla et je vis l'œil de Dieu qui nous regardait à travers un triangle resplendissant de lumière.

Combien nous voilà loin du Dieu vengeur et batailleur des Israélites ; un oiseau, des fleurs et une mandoline pour armes, cela montre suffisamment qu'il est la bonté même.

Chaque fois que Luther venait, il prenait la mandoline et jouait merveilleusement son célèbre choral.

Il nous disait : « C'est un rude voyage que j'ai fait et j'adresse un *Te Deum* au Dieu de bonté. A l'église, il allait se prosterner majestueusement au pied de l'autel reconnaissant que c'est Dieu le meilleur des maîtres, et était vu de son rival, le diable, à qui toutes les méchancetés sont bonnes pour arriver à ses fins.

D'autres occultistes vous ont dépeint les signes occultes que contient la façade de la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Ils vous ont dit où se trouvait l'endroit où les occultistes ont toujours su se trouver à travers les siècles.

Ce n'est pas dans un temple protestant que ma mission m'a été en partie dévoilée, c'est dans le petit coin des occultistes que je ne connaissais pas.

A ceux qui pourraient croire que je suis un exalté ou que je cherche à fonder une secte, je répondrai : « Je ne suis ni l'un ni l'autre; je suis un protestant intransigeant comme vous m'avez fait, et j'ajouterai : comme la rupture du protestantisme avec le catholicisme s'est fait bruyante, la réunion des deux églises se fera plus bruyante encore, non partiellement, mais d'une façon complète au milieu des chants d'allégresse.

Les temps sont à la paix; si je ne réussis pas dans ma mission, j'aurai toujours montré aux hommes de bonne volonté que l'Invisible n'est pas l'Inconnu, espérant que Jésus-Christ me prendra par la main pour me mener au Père qui me dira : « Entre dans la joie de ton Seigneur. »

Ainsi soit-il. Amen.

FEUILLES MAÇONNIQUES

PETITES QUESTIONS D'HISTOIRE

A l'occasion de deux petites erreurs que j'ai relevées dans un travail historique de l'ill. fr. John Yarker, me voici engagé dans toute une affaire dont personne ne saurait entrevoir la fin, si, lui et moi, nous ne finissions pas par nous décider à mettre un terme à une discussion ayant déjà beaucoup trop dévié du point de départ.

Depuis mon précédent article, le fr. John Yarker a écrit à notre directeur ; or, me trouvant à Paris le mois dernier, j'ai demandé communication de la lettre du savant auteur maçonnique, afin d'être mis à même de pouvoir y répondre en même temps que publication en serait faite.

Cette lettre est divisée en trois points que nous allons examiner :

« Ma calligraphie, dit le fr. Yarker, semble me créer beaucoup d'embarras à l'étranger.

« Je ne puis pas penser avoir écrit Geusan au lieu de Geusau ou avoir dit que Ramsay avait quarante ans au

lieu de soixante en 1741, puisqu'il est né vers 1681, et non pas en 1686, comme on le croit généralement.

« Gould rapporte que Herr von Geusau était précepteur du fils du prince de Hesse, tandis que Ramsay était précepteur du prince de Turenne, et qu'ils ont fait connaissance à Paris en 1741. Geusau consacre 50 pages du volume III de son Journal aux conversations qu'il eut avec Ramsay, lequel, dit-il, l'informa (1741) qu'il avait 60 ans d'âge.

« Charles Purton Cooper, avocat anglais, écrivait, il y a environ trente ans, que Ramsay informa Geusau que le général Monck avait employé les Loges maçonniques en vue de la restauration de Charles II, et je demanderai ici quel but tant de militaires poursuivaient en recherchant, ainsi qu'on en a la preuve dans les vieux registres de minutes écossais, l'initiation maçonnique durant le dix-septième siècle... »

Je m'explique difficilement l'argumentation de l'ill. fr. John Yarker qui, tournant autour de la question soulevée, trouve très commode de ne parler que d'autre chose.

En vérité, le débat a si bien dévié, que me voici avec feu M. de Geusau sur les bras. Or, j'ai eu sous les yeux la première note envoyée au docteur Papus par le fr. Yarker, et j'y ai remarqué le passage suivant :

« Beaucoup de faits relatifs à Ramsay ont été recueillis en 1741 par Von Geusan, qui rapporte que Ramsay lui dit alors avoir 40 ans. Le journal de Geusan n'a pas été imprimé. »

Si la note dont il s'agit n'a pas été détruite, on pourra aisément acquérir l'absolue conviction que j'ai bien lu et que je n'ai pas abusé mes lecteurs : le fr. Yarker a bien écrit Geusan et donné 40 ans d'âge, au lieu de 60, à Ramsay, en 1741.

Cependant j'ai besoin moi-même de tant d'indulgence pour les erreurs nées sous ma plume, que j'aurais bien mauvaise grâce, en présence de la rectification du fr. : John Yarker, à lui refuser de passer l'éponge sur son nouveau *lapsus calami*.

Mais en voici bien d'une autre : pour pouvoir s'expliquer et nous expliquer les fameux 60 ans de Ramsay en 1741, le fr. : John Yarker s'assure à lui-même et nous assure que le dit Ramsay serait né vers 1681 et non en 1686. Toutefois, mon honorable contradicteur, qui dément tous les écrivains ayant fait naître Ramsay en 1686, oublie de nous faire observer qu'il a trouvé cette bonne plaisanterie dans Gould, lequel, sans autre raison qu'un très visible esprit de coterie, a l'air de croire M. de Geusau (vol. III, p. 80).

Pour moi, sur ce sujet, je m'en rapporte encore moins au fr. : Gould ou aux classiques dictionnaires de Biographie universelle dans le genre de celui du docteur Hoeffler, qu'au chevalier Michel-André de Ramsay lui-même. En effet, ce dernier a publié à la Haye, en 1723, une *Histoire de la vie et des ouvrages de Fénelon*, où, dans une sorte d'auto-biographie intitulée Préface, il se donne comme étant né à Ayr le 9 janvier 1686, en ajoutant qu'il avait 23 ans quand, en 1709, arrivant de Hollande, où il avait reçu les leçons mystiques du célèbre Poiret, il alla voir pour la première fois Fénelon à Cambrai (1).

(1) Ramsay, qui était apparenté aux barons de Kingston, bien connus en maçonnerie, n'était pas ignoré de Fénelon. Il était bel et bien le descendant direct d'un Ramsay qui, en 1582,

L'observation que j'ai faite à propos du dire de Geusau reste donc aussi solide aujourd'hui qu'elle l'était dans mon article du 6 mars, car, en 1741, se trouvant avoir 53 ans d'âge, Ramsay n'a pas pu s'en donner 40 ou 60, en présence d'un homme qui avait certainement lu son livre de 1723.

Gould ne rapporte pas que « Herr von Geusau était précepteur du fils du prince de Hesse » : ceci est encore un *lapsus calami* du fr. Yarker. Gould (vol III, p. 80) rapporte que Geusau fut le précepteur du prince-souverain de Reuss — ce qui est un peu différent.

Mais que M. de Geusau ait été précepteur du prince de Reuss et que Ramsay ait été celui du prince de Turenne, cela est bien connu et ne diminue en rien la valeur de la petite opération d'arithmétique touchant son âge en 1741. L'exactitude de cette opération ne changerait même pas si, pour paraître bien informé, j'ajoutais que Ramsay, au sortir des écoles (1706), fut d'abord précepteur d'un futur comte de Wemyss qu'on vit grand-maître de la maçonnerie

de connivence avec l'archevêque de Glasgow, un ambassadeur espagnol et un *Salignac de La Mothe-Fénelon*, ancêtre direct de *Mgr de Cambrai et ambassadeur de France en Ecosse*, avait conspiré dans le but de délivrer Marie Stuart, alors en prison. Ramsay resta cinq ans avec Fénelon qui, après l'avoir converti au catholicisme, lui suggéra sans doute les mêmes convictions que celles du Père Bonani sur l'authenticité de la fameuse charte de Larminius. Quoi qu'il en soit, il fut initié, *s'il ne l'était déjà*, par ce fameux prélat, et comme l'a fort justement dit Papus dans l'un de ses livres, il fut « chargé d'assurer la *revanche* en même temps que de *satisfaire la vengeance des Templiers* ». Ici, on sait ce que *Templiers* veut dire.

écossaise en 1743; puis qu'il fut précepteur du duc de Château-Thierry au temps des prouesses de l'Écossais Law de Lauriston; ensuite qu'il devint, entre 1724 et 1725, précepteur du prince Charles-Edouard, âgé de quatre ans et qui vivait à Rome chez son père, pensionné du pape; et qu'enfin c'est en 1730, en revenant de dresser des plans politiques chez l'ill. fr. duc d'Argyll, qu'il devint intendant du prince de Turenne — autrement dit de ce futur duc de Bouillon qu'on a vu, en 1774, grand-maître des trois Directoires écossais de la Réforme de Dresde établis à Lyon, Bordeaux et Strasbourg (1).

D'autre part, l'allégation de Ch. Purton Cooper, relative à Monck, n'était pas chose nouvelle il y a trente ans. Tous les écrivains qui ont pris la peine d'étudier les dessous de ce qu'on appelle la Révolution et la Restauration d'Angleterre, ont dû se convaincre bientôt d'une double action, souvent artificielle, de la maçonnerie britannique divisée par un schisme correspondant au détraquement religieux (2). Le fr. Plessier, dans

(1) C'est chez cet ill. fr. duc de Bouillon, qui fut plus tard l'ami des Jacobins français, que l'ill. fr. Charles-Edouard se trouvait quand, après l'expédition manquée de 1744, il fut appelé à prendre la direction de la descente de 1745. Le fr. duc de Bouillon habitait Navarre. Plusieurs ouvrages du temps mentionnent ce fait, qui est aussi rapporté dans l'*Histoire maritime de France*, 1844, vol. II, p. 246. Ce dernier livre a été écrit par Léon Guérin, qui fut admis à consulter les archives du ministère de la Marine.

(2) Cette double action maçonnique se retrouve continuée dans la rébellion des Anglais d'Amérique contre la métropole, rébellion à la tête de laquelle il fut question de placer l'ill. fr. Charles-Edouard, et aussi dans les événements qui ont précédé, accompagné et suivi ce qu'on appelle la Révolution française.

ses inoubliables travaux, le fr. . prince de Hesse, dans ses manuscrits, le fr. . Robison, dans les *Proofs of Conspiracy*, qu'on ne doit lire qu'avec une prudence extrême, et une foule d'autres nations maçonniques dont il est inutile de donner la liste ici, ont parfaitement fait connaître et défini, quand ils ne se sont pas contentés de l'avoir indiquée, l'action du général Monck, à laquelle le comte Le Couteux de Canteleu n'a pas manqué, il y a quarante-cinq ans, de faire allusion, en s'en référant à des histoires ou documents maçonniques dont le fond devait servir plus tard au fr. . Gould pour dire la même chose.

Tous ceux qui, d'ailleurs, parmi les profanes un peu curieux, s'amuse à rechercher ce que recouvrait le symbole de la maîtrise du temps d'Ashmole, ne tardent jamais à pressentir le *fin mot* qui a été *trouvé* le 29 mai 1660, et à se voir d'accord, sur ce sujet, avec beaucoup d'écrivains classiques de la maçonnerie et avec le *Rosicrucian and Masonic Record* de 1877-78.

Je ne vois pas bien pourquoi, à propos de M. de Geusau, qui vivait du temps de Ramsay et de Derwentwater, le fr. . John Yarker nous ramène à un siècle auparavant, c'est-à-dire au temps du fr. . Charles II qui, après avoir été baptisé sur le continent par le cardinal de Kety, fut initié en 1650 quand il se rendit à Aberdeen, siège secret des Templiers de ce temps-là.

Nous savons l'histoire complète de ce roi dont le nom vient pour la première fois et sans raison dans ce débat ; nous savons toutes les causes de son rétablissement, effectué le 29 mai 1660 et qui valut au

fr. : Monck le titre de connétable ; nous savons aussi pourquoi le fr. : Jacques II a été détrôné en 1688 ; nous savons que la maçonnerie étrangère n'a pas été introduite en France en 1721, ni en 1725, mais bien avant la venue de l'Écossais Law lui-même, et nous n'ignorons pas que la maçonnerie de Désaguliers, composée de maçons séparés d'York et née après l'échec du fr. : prétendant Jacques III, a été le fondement d'une autre secret maçonnique, facile à pénétrer, même pour nu profane. Nous savons également que notre célèbre historien Henri Martin, qui écrivit que « les francs-maçons d'autrefois ont construit l'Église exclusive du moyen-âge, » ne s'est pas plus trompé que les fr. : Baggot, Bésuchet, Clavel, Kloss, Kauffmann et Cherpin, Gould, etc., quand il nous a dit dans quel but fut introduit et propagée par les Stuarts et leurs partisans la maçonnerie britannique en France (1). Nous n'ignorons pas davantage que le fr. : Findel, un des écrivains maçonniques les plus instruits, assure le fr. : Gould lui-même, a écrit : « De son discours (discours de Ramsay, en 1738) et de ses conférences avec M. de Geusau, il est aisé d'apercevoir que Ramsay avait en vue une récolte d'argent en faveur du Prétendant (2) ... »

Nous savons tout cela, mais rien de tout cela n'a

(1) Voir *Histoire de France*, Henri Martin, vol. XV, 1715-1763, pp. 399 et 400. — Bésuchet, t. I, p. 210. — *Œuvres du fr. : N. de Bonneville*. — Clavel, p. 107. — Robison, chap. 1^{er}. — Kloss. — Kauffmann et Cherpin. — Gould, *Histoire de la magie*, par Christian, etc.

(2) *Geschichte der Freimaurerei*, 1878, p. 206. Voir aussi Gould, qui relate également ce passage de Findel.

rapport avec les erreurs que j'ai relevées dans l'article du fr. J. Yarker et qui devraient seules faire l'objet de la discussion pendante.

Que, du temps de Cromwell, de Monck, du futur Charles II, du futur Jacques II, et aussi après comme avant, des militaires aient recherché l'initiation maçonnique, ou, ce qui serait plus exact, que les initiateurs aient pratiqué l'embauchage des militaires, ceci a été prouvé depuis longtemps, est incontestable et n'a jamais été contesté par moi ; je ne vois donc pas pourquoi cette question est soulevée par le fr. Yarker.

Je n'insiste pas et je passe au deuxième point de la lettre que j'analyse :

« D'HARNOUESTER. — Les nombreux auteurs mentionnés par M. Teder sont de petite valeur dans cette question, parce que ces écrivains se sont simplement copiés les uns les autres. Le point essentiel est de rechercher, en France, l'autorité sur laquelle le premier écrivain s'est reposé pour alléguer l'existence de cet imaginaire comte d'Harnouester.

« J'ignorais que Gould eut exprimé la même idée que celle que j'ai suggérée, mais il est un précieux appui pour ma *supposition*.

« Derwentwater n'a pas été décapité avant 1746, et il n'y a pas de raison actuelle pour qu'il n'ait pas été grand-maître jusqu'en 1738.

« Je pense que les écrivains français sont tous dans l'erreur sur cette question, et Gould semble fournir le flambeau qui éclaire le sujet. Dans le volume III, p. 139, il mentionne une publication de Francfort, de 1744, qui dit qu'« à la fin de 1736, il y avait six loges en France et plus de 60 maçons (!!!) qui, à cette date (1736) élirent le comte Derwentwater pour succéder à James Hector Maclean, lequel avait servi quelques années auparavant ».

« Quoique nous n'ayons aucune information en Angle-

terre au sujet de ce dernier nommé, c'est là probablement la vérité de la question (!!!), d'autant plus qu'il y a aussi quelque témoignage suédois qui tend à prouver la même chose : — le baron Scheffer fut initié dans la maçonnerie en 1737, et, DIT-ON, il reçut deux degrés écossais, c'est-à-dire deux des trois degrés de Ramsay, ou l'Harodim, ainsi que cela est évident pour quiconque connaît l'histoire de ce rite, aujourd'hui désigné sous le nom d'ordre royal d'Écosse, Herodom et Rose-Croix ; on ajoute que Scheffer, le 25 novembre 1737, reçut de Derwentwater (non pas d'Harnouester, ceci est à noter) une patente à l'effet d'établir des Loges en Suède... »

Vraiment, tout ceci est bien peu probant.

Si mes auteurs, que la maçonnerie nous présente comme classiques et parmi lesquels il y a des étrangers, se sont simplement copiés les uns les autres, — ce qu'il faudrait démontrer autrement que par une assertion, — la même chose pourrait être dite plus sûrement des auteurs que cite le fr. ∴ John Yarker. Car en vérité, le fr. ∴ Gould, dont l'énorme ouvrage n'est qu'une immense compilation, ne fait que copier, et il le déclare lui-même, une assertion contenue dans une vieille publication de Francfort, publication dont il n'a pas eu l'original sous les yeux, mais qu'il a trouvée reproduite dans les travaux du fr. ∴ Dr. G. Kloss (1).

Et cette assertion qui ne repose sur rien, cette assertion dont on ne connaît pas l'auteur, suffit au fr. ∴ John Yarker, lequel avoue ne pas connaître davantage Maclean, pour que la « *supposition* » relative à d'Harnouester, supposition qui n'était qu'une fausse

(1) *Geschichte des Freimaurerei in Frankreich*, Kloss, 1852-53.

idée de Gould en 1884, soit « *probablement* » la vérité de la question !

Depuis que j'ai vu, dans les auteurs classiques de la maçonnerie, quelle quantité considérable de documents maçonniques sont considérés par eux comme faux, je suis devenu beaucoup plus difficile que cela.

Gould, dit le fr. J. Yarker, a mentionné une publication de Francfort, datant de 1744. Et, d'abord, était-elle bien de Francfort, cette publication ? Je vois, moi, vol. III, p. 139, que Gould a mentionné, en premier lieu une publication de Francfort de 1738, intitulée *Grundlichen Nachrichten*, et c'est précisément cette publication de 1738 qui renferme l'assertion relative au pseudo-Maclean ; la publication de 1744, intitulée *Der sich selbst vertheidigende Freimaurer*, ne fait que copier celle de 1738, et le fr. Kloss, cité par le fr. Gould, copie simplement les deux publications de 1738 et 1744, sans y attacher la moindre importance.

Or, les deux publications en question sont mentionnées aussi dans l'ouvrage de Findel et il est particulièrement curieux de voir ce dernier, initiant le fr. Kloss, citer d'une manière positive le pseudo-lord Harnouester comme ayant remplacé le lord Derwentwater en 1736 (1). Ce qui est également remarquable, c'est de voir le fr. Gould, aujourd'hui invoqué par le fr. Yarker, rire lui-même du soi-disant Maclean et publier (vol. III, p. 152) un *tableau synoptique de la Franc-Maçonnerie française*, dans lequel sont indi-

(1) Findel, p. 201.

qués le lord Derwentwater et le lord Harnouester comme premier et second grands-mâtres en France.

Il y a mieux encore. On sait que, pour donner le change au gouvernement de Georges II, Louis XV, qui, en ce temps-là, savait être aussi intelligent que le pape Clément XII, l'un des pensionnaires du fr.·. prétendant Jacques III, menaçait beaucoup la franc-maçonnerie introduite en France par les Stuarts (1) ; le roi français, qui était leur ami et politiquait avec eux contre l'Angleterre, ou plutôt contre la nouvelle dynastie de ce pays, manifesta sa fausse colère en donnant l'ordre formel de fermer les Loges... qui restèrent ouvertes. Eh bien, à ce sujet le fr.·. Findel — que le fr.·. Gould ne manque pas de citer — dit expressément ceci :

« La royale prohibition ne produisit pas un très grand effet, car nous trouvons annoncé dans un journal du 12 février 1738, que les francs-maçons donneront le 24 juin un grand festival à Lunéville, où *Harnouester se démit de ses fonctions de grand-maitre et où le duc d'Antin fut choisi à sa place* (2)... »

L'histoire de James Hector Maclean, qu'on ne connaît pas et qui aurait été le premier grand-maitre remplacé en 1736 par le comte Charles Radcliffe de Derwentwater, est un trop gros canard pour que je puisse le digérer. Je suis comme Kloss, comme Findel, comme tous les classiques de la maçonnerie cités dans

(1) Le fr.·. Jacques III était non seulement pensionné par le pape, mais aussi par les gouvernements d'Espagne et de France.

(2) Findel, p. 202.

mon dernier article, comme tous les auteurs des calendriers maçonniques français qui connaissent les travaux de Kloss et de Gould : j'ai l'estomac trop étroit.

Je sais fort bien — ce que ne paraît pas avoir su le fr. : Gould — qu'un baronnet du nom d'Hector Maclean a existé, qui fut arrêté avec son domestique en 1745, à Edimbourg, sous prétexte qu'il embauchait des hommes pour le service de la France et du prétendant; je sais fort bien qu'il fut condamné à deux ans de prison, qu'il obtint sa grâce, qu'il était apparenté aux Macdonald, et qu'il mourut en 1750, à Rome, dans le voisinage du fr. : Jacques III. Mais je désie qui que ce soit d'établir une corrélation quelconque entre cet obscur personnage et le Maclean qui aurait été le premier grand-maître de la maçonnerie moderne française.

L'explication au moyen d'un Maclean que le fr. : Gould n'arrive pas à connaître et dont il rit lui-même, est une charade destinée à remplacer un rébus; et cela me suffit, comme cela a suffi à Gould, pour rejeter purement et simplement l'assertion anonyme contenue dans la vague publication de Francfort mentionnée par cet auteur, lequel ne l'a lue que dans Kloss.

Le fr. : Yarker a tort de dire que le fr. : Gould est un « précieux appui » pour lui et qu'il « fournit le flambeau pour éclairer le sujet ». Gould n'éclaire rien du tout, et bien loin d'être un appui pour le fr. : Yarker, il n'ajoute au contraire aucune foi au Maclean de la publication de Francfort; il dit même

que « la question est insoluble dans l'état actuel de nos connaissances » — qui sont ses connaissances à lui.

Je me doute bien que, lorsqu'on a inventé Maclean et lorsqu'on a prétendu que d'Harnouester aurait pu être une mauvaise épellation de Derwentwater, on a voulu donner à supposer que Maclean aurait été un premier faux nom de Derwentwater, puis que d'Harnouester, à partir de 1736, aurait été un autre faux nom du même Derwentwater. Il n'y a qu'un malheur à cela : c'est que le fr. . : Charles Radcliffe de Derwentwater, petit-fils du fr. . : Charles II à la mode de Bretagne, et délégué anglais pour la fondation de Loges en France, a ouvert ces Loges sous son propre nom, dès 1725, et en fut le chef jusqu'en 1736, date de l'élection de son successeur, élection qui ne peut être mise en doute un seul instant (1). Et puis, pour quelle raison Derwentwater aurait-il caché son nom ? Délégué anglais, son nom était évidemment connu des maçons de Londres et rien n'empêchait qu'il ne fût répandu parmi les maçons de France (2). Il vivait sous son nom et en famille à Vincennes, où il était parfaitement connu des profanes ; pourquoi aurait-il

(1) La mère de Ch. Radcliffe Derwentwater, premier grand-maître de la maçonnerie française, s'appelait Mary Tudor et elle était née des amours de Mary Davis et de Charles II (Voir *Debrett's Peerage*, vol. II, 1814, p. 731 — et *Howell State Trials*, vol. XVIII, au procès de Derwentwater).

(2) Le fr. . : Gould, qui n'est pas un historien impartial, constate que Derwentwater ait été maçon. Cependant les Loges fondées par Derwentwater l'ont été au nom de la *Grande Loge d'Angleterre*, laquelle, en 1743, accorda que le corps administratif de la maçonnerie française prit le titre de *Grande Loge anglaise de France*.

cherché à s'affubler d'un faux nez devant les initiés ?

Que le baron Scheffer, qui devait devenir grand-maître de la maçonnerie de Suède en 1763, ait été initié en 1737 et qu'il ait reçu de Derwentwater une patente à l'effet d'établir des Loges dans le royaume suédois, cela ne démontre en aucune façon que ce soit en qualité de grand-maître pour la France que le fr. . Derwentwater ait donné cette patente.

Comme l'observe très bien le fr. . John Yarker, Derwentwater n'était pas mort en 1737. J'ajouterai même que, lorsqu'il ne se battait pas, sous son vrai nom, contre les Anglais guerroyant sur le continent, il voyageait beaucoup, *souvent à Rome, parfois en Ecosse ou autre part*, et, en voyageant, il avait peut-être le droit de faire des initiations libres et de délivrer des patentes, non plus en qualité de grand-maître, mais en celle de délégué d'un pouvoir quelconque.

La même chose s'est vue avec l'ill. fr. . comte de Kilmarnock qui, n'étant plus grand-maître en Ecosse et voyageant en France, conféra une patente au baron de Hundt, patente qu'il signa simplement *Georges*, sa signature adoptive pour ce genre d'affaires (1).

En ce temps-là on n'était pas très à cheval sur les Constitutions de l'Ordre, et, enfin, il faudrait nous montrer l'original de la patente délivrée à Scheffer, car, comme il y avait des maçons *modernes* en Suède avant 1737, ce Scheffer n'avait aucun motif de

(1) Robison, *Proofs of conspiracy*, 1798, 3^e. édit., p. 67.

s'adresser en France pour être initié et être autorisé à fonder des Loges dans son pays. En effet, le 4 mai 1731, le comte Axel Ericson de Wrede Sparre avait été initié à Paris, et, après un voyage à Rome et à Florence, il était allé en Suède pour y fonder la première Loge en 1735, première Loge bien entendu du système moderne.

Derwentwater, dit le fr. Yarker, n'a pas été décapité avant 1746 et il n'y a pas de raison *actuelle* pour qu'il n'ait pas été grand-maître jusqu'en 1738. Pour pousser ce genre de logique jusqu'au bout, le fr. John Yarker devrait ajouter qu'il n'y a pas davantage de raison pour que Derwentwater n'ait pas été grand-maître jusqu'à sa mort.

Mais si, il y a eu une raison pour ne plus voir Derwentwater à la grande-maîtrise dans le courant de 1736 : c'est qu'il quitta alors la capitale pour entrer d'une manière active dans la « grande affaire » proposée au Prétendant par le lord Lovat, le comte de Traquair, sir James Campbell d'Auchinbreck, Cameron de Lochiel jeune, John Stuart (frère du comte de Traquair), le lord Perth et le lord John Drummond ; et c'est justement à cause de ce départ, en quelque sorte forcé, qu'une convocation des Loges eut lieu en vue de procéder à l'élection d'un autre grand-maître (1).

(1) Il faut observer que cette « grande affaire » a coïncidé avec le schisme qui, vers cette époque, prit naissance dans la *Grande Loge d'Angleterre*, où l'on vit apparaître une *Grande Loge des Anciens maçons* et une *Grande Loge des maçons modernes*. Il s'agissait, dans ce schisme, du grade *Royale arche*. La lutte entre ces partis, et entre la *Grande Loge d'Angleterre* et la *Grande Loge d'York*, dura jusqu'en 1813.

A ce sujet, je me permettrai de donner un conseil à mes lecteurs. Quand ils voudront connaître la vérité dans une question de ce genre, il ne devra pas leur suffire de lire tel ou tel auteur maçonnique, ils devront s'attacher à reconstituer avec patience toute la vie publique ou privée de l'individu en cause, et comparer avec attention ses actes politiques ou privés aux événements maçonniques accomplis de son temps. C'est ce que j'ai toujours fait en matière historique et je me suis bien trouvé de ce système, un peu long sans doute, mais sûr et profitable. De cette manière, il m'est arrivé de connaître, entre beaucoup de vérités, celle au sujet de Charles Radcliffe de Derwentwater, et j'ai acquis la conviction qu'ayant été obligé d'entrer dans la politique militante, il a été remplacé en 1736 par quelqu'un auquel on a donné le pseudonyme de lord Harnouester, sinon pour tromper les maçons, au moins pour dissimuler la vérité aux profanes commençant alors à s'occuper de la maçonnerie.

Le fr. : Findel a cité un journal du 12 février 1738 annonçant la cérémonie où le pseudo-Harnouester se démit de ses fonctions de grand-maître : voilà une source — indépendamment des documents certains qui ont dû servir au fr. : de Lalande pour écrire, en 1773, son *Mémoire sur l'Histoire de la Francemaçonnerie*, où se trouve relaté le remplacement, en 1736, du lord Derwentwater par le pseudo-lord Harnouester.

Fondateur de la *Loge des Sciences* en 1769, et un jour Vénérable de la *Loge des Neuf Sœurs*, où il reçut son grand ami Voltaire en 1778, le célèbre académi-

cien Lalande avait été initié en 1750, par conséquent un peu plus de trois ans après la mort de Derwentwater, et il n'était pas le premier venu — bien que, plus tard, en 1815, ses transformations politiques lui aient valu une bonne place dans le profane *Dictionnaire des Girouettes*.

Son témoignage a d'autant plus de valeur à mes yeux, qu'il avait été certainement en relations avec des maçons contemporains de Derwentwater et de Ramsay, lequel du reste avait été très lié avec Voltaire, lui-même grand ami des Stuarts qu'il défendit toujours.

Je sais, par ouï-dire, que le Grand-Orient n'a que bien peu de documents sérieux à donner à étudier aux maçons désireux de ne pas demeurer aveugles à la lumière de leur initiation ; mais on voudra bien admettre qu'un homme comme Lalande, en parlant de la grande-maîtrise de Derwentwater suivie de celle du pseudo-Harnouester, a dû avoir des pièces probantes sous la main et disposer d'informations de toute première source ; surtout qu'au temps où il écrivit, l'ill. . . fr. . Charles-Edouard n'était pas mort et que les manuscrits de Ramsay, de Derwentwater et autres maçons jacobites, n'avaient pas encore eu le temps de disparaître sous le manteau de frères scrupuleux (1).

Quoi qu'il en soit, c'est aux illustres savants du

(1) On a des raisons de croire que le fr. . Ramsay a laissé une histoire, restée manuscrite, de la Franc-Maçonnerie. Où sont aussi passés les documents et manuscrits qui ont été en a possession de l'ill. . fr. . Thory, mort en 1827 ?

Grand-Orient de France que, sur cette matière, je me suis adressé et m'adresse. Je leur ai dit et je leur dis encore :

« Vous racontez officiellement que deux grands-maitres nommés *Derwentwater* et *d'Harnouester* ont existé avant le duc d'Antin ; en maintenant dans vos *Calendriers* ou *Annuaire*s le nom d'*Harnouester*, vous persistez conséquemment, depuis 1884, à rejeter comme fausse l'idée de mauvaise épellation de nom émise par Gould. Or, je vous ai prouvé que *d'Harnouester* est un faux nom ; donc on cache encore le vrai nom du second grand-maitre de la maçonnerie française ».

Et j'ajoute :

« En maintenant dans vos *Calendriers* et *Annuaire*s le nom d'*Harnouester*, vous établissez par cela même que vous considérez la publication de *Francfort* de 1738, relative au pseudo-Maclean, comme une simple farce. C'est très bien, mais il faut nous donner, sinon dans l'intérêt des maçons qui cherchent la lumière, au moins dans celui de l'histoire qui la met souvent sous le boisseau, le vrai nom du faux *Harnouester*. »...

Certes, le fr. John Yarker a le droit, au sujet des deux premiers grands-maitres de la maçonnerie française, de supposer beaucoup, mais quelle valeur peuvent avoir de simples suppositions en matière historique ?

J'arrive à la troisième partie de sa lettre :

« CLERMONT. — Le point, dit-il, que je désire voir prouver de la bonne manière, est la corrélation entre le système de Clermont et le Royale-Arche, le degré Templier et le **Kadosch** anglais, sans entrer trop minutieusement dans les divergences rituelles.

« Avant 1791, l'Angleterre avait le degré Arche (comme équivalent du chevalier de l'Orient et de l'Épée), le Rose-croix, le Templier de Saint-Jean, le Kadosch Templier.

« 1° — Quel était donc le degré d'Illustre chevalier Templier de Clermont ? Professait-il la cérémonie sans date d'un chevalier du Temple, comme en Angleterre ?

« 2° — Ou bien était-il le Kadosch de 1314, comme en Angleterre ?

« 3° — Quel était l'Illustre chevalier sublime ? Était-il le Kadosch de 1314 ou le Prince de Royal secret 32 ?

« Personnellement, j'ai l'idée que le chevalier Templier de Clermont était similaire à notre propre chevalier Templier, que le Kadosch était la perfection de 1814 et le commandeur de ce dernier, et que le prince de Royal secret a été une addition faite vers 1758.

« Avez-vous quelques documents en France pour résoudre cela avec certitude ? »

Le point que le fr. Yarker désire voir prouver au sujet du chapitre de Clermont est une question qui, à ma connaissance, a déjà été résolue plusieurs fois ; cependant il ne me paraît pas possible, étant donné qu'il faut entrer dans trop de détails, de m'en occuper en quelques lignes.

Je me promets donc de faire du problème posé l'objet d'une étude spéciale que j'enverrai à *l'Initiation*.

Pour finir, je prie l'ill. fr. John Yarker de ne voir, dans mes critiques, que la sincère expression de mon amour pour la vérité ; étant un indépendant dans toute la plénitude de ce mot, je n'ai obéi à aucune considération.

Au demeurant, j'ai toujours été un admirateur des travaux de mon savant adversaire d'une heure, et mon article d'aujourd'hui n'altère en aucune façon mes sentiments d'hier.

TEDER.

LE FEU SACRÉ

(*Suite et fin*)

Considérez donc les divers milieux, solides ou fluides. Vous trouvez naturel qu'une balle de plomb se crée un passage à travers une nappe d'eau, sans effort et sans la briser. Or tout est pareil. Vous pouvez concevoir une substance assez lâche pour qu'une bulle d'air y fasse la même trouée violente qu'un boulet de canon courant dans l'air. Echafaudez les comparaisons et les raisonnements, en utilisant des milieux de plus en plus denses, l'eau, la terre, les métaux. L'homme est la mesure de tout. La densité est chose relative. Vous pouvez, sans contradiction, croire qu'il existe une matière dans le même rapport de condensation avec le diamant, que le diamant avec l'eau. Un corps de cette matière traversera aussi aisément un mur de diamant ou d'acier qu'une bille d'acier traverse l'eau. C'est ainsi que les apparitions ou les fantômes circulent sans effort et passent les murs. Nulle porte ne saurait les arrêter. Ce n'est pas leur vanité mais au contraire leur extrême réalité matérielle qui leur donne ce pouvoir. Et si vous vous étonnez qu'ils échappent au toucher de nos sens, je vous répondrai que nos sens sont incapables de saisir ce qui s'éloigne

trop de leur mesure, en deçà comme au delà, le trop subtil, comme le trop dur. Et peut-être que nous appelons fluide ce qui n'est pas assez fluide pour nous. Qu'un corps passe à travers le nôtre, sans le diviser, vu la grande différence de densité, ou que nous passions à travers ce corps, c'est le même résultat. »

« Saint-Maur, dit Mathias Corbus, vient d'énoncer plusieurs vérités. Cette idée de la relativité universelle est la plus importante de toutes. Il faut cesser de croire, avec les Hellènes, que le Péloponèse soit au milieu de la terre ; avec toute l'antiquité, que la terre soit au centre de l'univers. Et surtout il faut nous garder d'appliquer au reste du monde nos conceptions personnelles et notre manière de voir. Que d'exemples enfantins on pourrait donner de cette cause d'erreurs. Les astronomes, parlant de la température qui règne dans les espaces interstellaires, supposent qu'elle est, jecrois, de quatre-vingts degrés centigrades. Je demande le droit qu'ils ont de faire cette supposition. Peut-être veulent-ils dire : la température la plus basse que des hommes aient constatée, se marque par l'abaissement, dans un tube de verre terrestre, d'une goutte d'un liquide connu de nous, ou d'un métal, peu importe, jusqu'à un certain niveau. Mais de même que nous ne connaissons, dans l'échelle des grandeurs, que les quelques échelons correspondants à nous, (les étoiles d'une part, les infusoires de l'autre, bornent pour les sens l'horizon) de même les degrés de température sont sûrement infinis, dans l'ordre de ce que nous appelons froid ou chaleur. Des savants, plus raisonnables, admettent au bord de la terre, un tel abaisse-

ment déjà de température, que l'air, à sa couche extérieure, serait congelé et solide ; leur théorie, séduisante et poétique, ressusciterait la voûte de cristal imaginée par les anciens. Cela prouve qu'on hésite même à propos des régions les plus voisines. A peine peut-on discuter sur les choses qui sont près de nous. J'admets fort bien, puisque le monde et la série des nombres sont illimités, un espace interstellaire où le milliard de nos degrés au-dessus ou au-dessous soit considéré comme zéro. »

Ne soyons jamais trop affirmatifs en ce qui concerne les apparences, car elles importent peu. Mais en vous plaçant au point de vue de ce qui dans les apparences est le plus réel, vous demandez si la substance des choses, telle qu'elle nous apparaît dans les phénomènes, peut être modifiée. Disons d'abord que la distinction entre ce qui est et ce qui paraît n'a qu'une valeur de mot, comme il me semble que je viens de vous le prouver. La véritable création est celle qui se manifeste. Métamorphoser le plomb en or, ou nous faire prendre le plomb, demeuré tel, pour de l'or, c'est le même œuvre, exactement. Si le mage nous donne l'illusion, sans que rien soit autre en soi, il agit sur notre pensée. C'est une magie plus grande que celle des transmutations, et le vrai miracle de Cana.

Mais nous ne serions pas d'accord avec nos principes et surtout avec le plus essentiel, je veux dire celui de l'unité de la matière et des forces, si nous n'admettions pas quelque chose de plus. L'eau peut-elle se changer en vin, d'une manière absolue et non

pas seulement pour les yeux et le goût des assistants ? C'est à dire, puisque tout n'est qu'apparences, l'homme supérieur pourra-t-il faire que cette eau désormais soit du vin, non seulement pour les gens qui sont actuellement sous l'empire de sa volonté, mais aussi pour tous ceux qui plus tard, hors de sa présence, n'importe où, seront en présence de cette eau ? Quand un sage familier avec les cas de lévitation, nous paraît s'élever du sol, et demeurer suspendu dans l'air, frappe-t-il nos yeux pour nous faire croire, ou s'élève-t-il réellement ? Vous accordez que se manifeste d'un côté comme de l'autre le même pouvoir magique. Mais encore faut-il vous répondre. Il s'élève réellement. L'eau de la coupe est réellement changée en vin. Les apparences peuvent être non pas seulement pour une heure et pour un cercle, mais définitivement bouleversées.

Vous ne devez pas, cependant, admettre de pareilles contradictions avec les lois apparentes sans un contrôle sérieux. Les enfantillages sont à redouter et nombreuses sont les légendes. Quand Philostrate nous raconte l'histoire d'Apollonius se trouvant avec ses disciples dans une plaine dont se souleva le sol pour leur donner des sièges commodes, je ne vois pas la nécessité de croire à ce naïf récit. Egalement tiendrez-vous pour suspecte toute aventure dont vous sera suspecte la bonne foi. J'ai toujours eu dans mes principes de n'accorder aucune valeur aux expériences par exemple faites par des gens payés. Ils s'engagent, pour de l'argent, à vous montrer des prestiges. La fraude leur coûtera peu, pour les produire coûte que

coûte, puisqu'ils vous les ont promis. Celui qui possède le don des miracles ne prodigue pas ce don sacré.

Toute puissance doit être discrète. Vous rappelez-vous que le Christ refusa de manifester sa force, lorsque devant Anne ou Caïphe il en fut sollicité ? Du moment que vous consentez à distraire des oisifs, vous vous amusez vous-même à des choses sans intérêt. Vous perdez votre dignité. En outre vous gaspillez une énergie dont vous sentirez la perte. Irez-vous chercher la prêtresse de Delphes ou celle de Cumès pour leur faire exécuter un tour de passe-passe dans un salon ? Elles ne pourraient venir sans descendre de leur piédestal. Mais la rareté des faits étranges, loin d'être une cause de doute, est un motif pour y croire. Des hommes privilégiés ont en eux cette volonté confiante et cette maîtrise suprême qui leur permet de commander aux forces matérielles et aux éléments. La foi soulève les montagnes, parce que la foi est d'un autre ordre. Il ne me serait pas nécessaire de croire à la divinité de Jésus pour être persuadé qu'il a marché sur les eaux. Si vous avez la foi, vous marcherez. Elancez-vous du haut de votre maison, avec la persuasion absolue que vous descendrez mollement sur le sol sans vous briser. Je n'oserais pas l'affirmer, mais j'incline à conjecturer que vous n'éprouverez aucun mal. Le difficile, je parle sérieusement, est d'avoir cette conviction. Saint Pierre allant rejoindre le Christ sur les eaux de Tibériade pensa se noyer à mi-chemin. C'est qu'il douta de sa volonté. Et l'ennemi de l'apôtre, le magicien

Simon, ne réussit-il pas, lui aussi, à s'élever dans les airs ? Et les prières du disciple qui le firent tomber et s'écraser, dans sa chute, contre la terre, furent-elles autre chose que l'expression d'une volonté plus forte qui l'a vaincu ? Car ici, comme dans les contes des nuits arabes, chaque magicien doit craindre les formules d'un plus puissant. On ne doit donc pas se désarmer, par jeu et hors de propos. Supposez, si vous voulez, une condensation d'être, un fluide créé par notre effort interne et dont l'influence est projetée sur le monde extérieur. Nous ne le manifestons pas impunément au dehors. Le sage doit être avare de cet or mystérieux. Car c'est une richesse plus lente à réunir qu'à disperser. Ce qui importe n'est pas de produire un effet magique, à tel ou tel moment donné, mais de posséder le pouvoir. »

« Toutes ces idées, fit Jean Derève, me paraissent accessibles, non seulement à l'élite des penseurs, mais à la foule. Elles se ramèneraient à quelques formules simples. Ne pourrait-on pas les vulgariser, les présenter usuellement, faire en quelque sorte, pour employer une expression plus claire, de la magie une religion ? »

« Ce serait grand dommage » dit Lucia.

Saint-Maur eut un geste d'acquiescement :

« Je ne verrai pas sans peine, pour ma part, disparaître les bosquets sacrés, que les dieux adorés sous leurs ombrages se nomment Zeus ou Bouddha, et que les guirlandes enlacent le marbre d'Aphrodite nue ou celui de la Vierge, au manteau bleu. La philosophie ou la science, pour obtenir des suffrages populaires,

manquent de la croyance en un ciel. Et le tort de la magie, à ce point de vue du reste inférieur, sera toujours d'expliquer le surnaturel comme un naturel encore inconnu. On ne prend les hommes qu'avec des images et l'espoir égoïste d'un bonheur naïf. Chaque conscience passagère veut être sûre de l'éternité. Cette erreur, envers qui je ne laisse pas d'avoir une certaine indulgence quand elle crée de belles formes divines, nous fait expliquer par des légendes d'où vient l'homme et où il va, et met, dans l'azur des vieillards à barbe blanche, les nuages munis d'un éclair. Vainement direz-vous avec tous les philosophes raisonnables, que les dieux, s'ils existent, nous sont impossibles à connaître, puisque l'homme est la forme la plus parfaite accessible à nos pensées. Nous sommes enfermés dans un monde et ne pouvons en sortir sinon par le rêve et la pure supposition. L'insecte lumineux emprisonné dans un bloc d'ambre transparent, aurait-il, s'il vivait encore, une autre vision de l'univers que celle d'un milieu transparent et solide à l'infini ? Les théogonies les plus hautes se ramènent toutes à l'histoire du lion donnant à ses dieux la figure du lion. Des milliers d'hommes supérieurs par l'intelligence continuent à accepter sereinement cette puérité. Si les triangles des livres géométriques pouvaient parler et se réunir en concile, tous : le rectangle, l'isocèle, et la foule innombrable des scalènes, ils auraient vite conclu, en formules irréfutables, que Dieu, s'il existe, est évidemment le triangle en soi et parfait. Ce serait des guerres de religion, dans un monde assez

fantastique, avec l'armée des figures courbes, convaincues que Dieu ne peut être que la circonférence absolue. Le plus prodigieux effort pour éviter cette absurdité, a été, jusqu'à ce jour, la conception de l'homme-Dieu, théorie qui ne fait que poser, sans la résoudre, et sous une forme qui en démontre l'insolubilité, la question, me direz-vous, avec les dogmatiques : Dieu s'est révélé. Mais il s'est révélé tant de fois, sous des formes si différentes bien que toujours humaines, que cela prouve une seule chose, la puissance de notre imagination variée. Puisque nous ne pouvons voir en Dieu que l'homme, ne vaudrait-il pas mieux partir du connu, et chercher dans l'homme le dieu ? Espérances vaines. L'enfant réclame ses images et pleure pour les voir. Assurément nous ne ferons pas de la magie une religion. Et je me console avec les poètes, prêtres du mensonge et de la beauté, de la déconvenue que les philosophes éprouvent à cette constatation. »

« Vous avez », dit Mathias Corbus, « prononcé le mot de beauté. » Certains, avec ce mot seul, inventeraient une religion. Je pense que la part de vérité que renferme chaque doctrine est dans le rapport de sa beauté, et dans la splendeur de l'image, même morte, qu'elle nous laisse après avoir disparu. Faut-il vous désoler qu'aucune, même la plus charmeuse, ne dure, et que les formes se succèdent indéfiniment. Mais le progrès est éternel. Toutes les apparences qui persistent sont mauvaises. La vérité qui se perpétue est transformée en erreur. Mais il faut y avoir cru pour en percevoir la fausseté. Sachons immoler nos dieux

anciens sur l'autel du dieu nouveau. Les spéculations les plus profondes et les plus apparemment réelles de nos philosophes seront un jour considérées comme des chimères d'enfant. Voyez comme nous jugeons les théories scientifiques de l'antiquité. Encore ce que nous appelons antiquité n'est que la borne très proche de nous où s'arrête la remontée de nos souvenirs. Quelle différence si nous pouvions soupçonner ce que fut la vie de l'homme il y a deux cent mille ans. La fin de la civilisation égyptienne arrête notre vision. Nous n'avons que des légendes sur ce que fut son commencement. Mais cette époque est contemporaine. Dix mille ans sont une heure pour l'humanité. Cependant nous tenons pour des fables les croyances de ce temps-là. A mesure que disparaît une nation, ses dieux aussi disparaissent, ils meurent et sont transportés du temple dans le musée. N'en serait-il pas de même des nôtres. Par quel privilège absurde une époque spéciale, celle où nous vivons, précisée par la seule raison que nous y vivons, échapperait-elle à la mort ? Cette victoire sur la mort et cette immobilité seraient elles-mêmes la mort. Il faut que tout change et se meuve. C'est la loi et le progrès. Il faut qu'aujourd'hui contredise hier, en attendant que demain convainque d'erreur aujourd'hui. » Les vérités « a dit Pascal » « et cette parole est sa plus profonde » « vont se succédant du pour au contre, selon qu'on a plus de lumière ». Il a dit cela dans un autre sens que celui par lequel je l'interprète, mais on peut l'appliquer au temps.

« Si le progrès, dont nous parlons, existe, et c'est la

seule chose à laquelle il faille croire de toute son âme, nos dieux seront un jour pareils aux idoles que le sauvage creusa dans le tronc d'arbre primitif. Nos représentations deviendront enfantines et désuètes. Ou plutôt elles symboliseront, dans ces temps futurs, un rêve ancien et triste, comme celui que nous voyons passer dans les yeux des singes ! Les hommes ont été des animaux. Les civilisations les plus reculées adorèrent des dieux à tête de taureaux ou de crocodiles. C'était les idoles faites à l'image des hommes primitifs et dont le culte avait persisté. Nous méprisons nos humbles ancêtres. Il est aussi lugubre de penser qu'un jour nos fils croiront être d'une autre race que nous. Ils souriront de nos mœurs sauvages, de notre vie complexe et sotté, de nos guerres, de nos bureaux, de notre méchanceté. Peut-être mettront-ils en cage, pour s'en amuser, ceux qui resteront de nous. Pourquoi ne sommes-nous pas nés plus tard, aux époques dont les hommes seront supérieurs à nous, et paraîtront tous, même les plus humbles, pareils aux dieux d'aujourd'hui.

« Mais ces humanités futures, pour qui nous serons un jour les singes, c'est l'avenir et c'est nous. Chacun se tient debout sur la route, à sa place intermédiaire, pour recevoir des ancêtres, et remettre aux enfants le flambeau. Nous ne serons pas de la fête, mais le grand incendie final ne s'allumera que par nous. J'entrevois à l'horizon fabuleux un temple de splendeurs. Et les suppliant de savoir que je les ai vus venir, je tends les bras vers des peuples à naître dans cent mille ans. »

« A moins que, suggéra Saint-Maur, un cataclysme se produise, et que l'humanité finisse, comme une bulle qui crève à la surface d'un lac. »

« Cela me paraît improbable. Rien d'ailleurs ne serait perdu. Une autre race d'êtres partirait pour rejoindre les morts et continuer la marche en avant. Ce ne serait qu'un retard. Qui vous dit que cela ne s'est pas déjà produit. D'ailleurs il importe peu. Nous sommes sur la terre pour accomplir une œuvre. Quand elle est faite, nous pouvons mourir. Ou plutôt rien ne meurt. Tout se transforme. La mort est une illusion. Le voyageur fatigué de l'étape croit que le soir n'aura pas de lendemain. Mais il est absurde de supposer une activité sans but. L'harmonie qui se révèle dans notre courte apparition ici-bas est une preuve de l'au-delà. Chaque minute de notre vie fait partie de l'heure. Chaque heure fait partie d'un jour. Chaque jour est un fragment de notre existence terrestre. Et notre séjour ici-bas n'est lui-même que partie d'un tout. Il ne faut pas craindre la mort. Il ne faut pas nous attacher à notre demeure de chair. Comment vivrai-je, me suis-je demandé jadis, à l'époque de mon ignorance, comment vivrai-je, quand je n'aurai plus mon cher corps ? quand je ne pourrai plus voir, toucher, respirer, baiser sur les lèvres d'autres corps ? existerai-je seulement ? Je tiens une fleur dans la main, et je m'aperçois que ma main, mon bras, mes lèvres, ne sont pas plus moi que la fleur. Il y a quelqu'un d'intérieur qui fait mouvoir tout cela. Il y a une âme dans la maison. Au lieu de regretter le corps, nous serons un jour pareils à des

convalescents, clos dans leur demeure trop longtemps et qui font voluptueusement leurs premiers pas au soleil.

Il faut marcher vers cette délivrance, avec espoir, et d'ailleurs sans hâte, car nous avons à faire une œuvre avant que soit permis le retour. Je ne partage point les illusions de ceux qui trouvent la vie mauvaise et voudraient la supprimer. La vie est une chose de joie, à cause de ce qu'elle annonce. Elle est pour nous ce qu'est aux enfants la veille d'un jour de congé. Laissons les sectes nihilistes prêcher le renoncement et la mort volontaire. Ne nous leurrions point de cette chimère, et de ce rêve d'une humanité dont tous les membres disparaîtraient successivement, pour que ne demeure plus sur la terre, un jour futur, qu'un seul homme, l'Adam du retour. C'est une conception trop simple. Nous devons suivre notre voie. Car notre effort importe et contribue au résultat définitif.

Mais il ne peut y avoir, et cela déjà console, un départ absolu entre ce que nous appelons la vie ou la mort. Quelle erreur fut celle du christianisme, d'entourer cet acte si naturel de cérémonies lugubres et de tentures de deuil ! Quelle contradiction avec les principes mêmes de cette religion ! Je trouve bien supérieures les mœurs des peuples anciens, qui sans même savoir le sens de la mort, et sans la regarder comme autre chose qu'un sommeil, avaient deviné cependant que ce sommeil était heureux. On voudrait, autour des corps, les parfums, les roses, les chants d'allégresse. Ou plutôt l'humanité devrait être assez sage pour prononcer, à cette heure solennelle,

un jugement sur les morts. On glorifierait ceux qui ont accompli l'épreuve et qui ont mérité de partir pour une sphère meilleure. On plaindrait, sans les blâmer, ceux qui n'ont pas su profiter de leur existence pour progresser, et qui vont sans doute revenir sous une forme semblable, ou peut-être retomber plus bas.

Car la terre, c'est l'enfer, ou l'un des cercles de l'enfer. Et je ne veux pas que l'on prenne ce mot au sens figuré. C'est le véritable enfer des théologiens. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux autour de soi. Asseyez-vous sur un banc des boulevards et regardez les figures qui passent. Combien de visages démoniaques. Celui-ci porte sur ses traits l'infamie de la luxure, cette autre de l'envie basse. Une bouche à lèvres épaisses promène sa goinfrerie. Et c'est enfin le troupeau anonyme, innombrable de ceux qui commettent cent fois par jour le péché grave, le péché contre l'esprit, la foule des sots, les hommes impotants, vains et cruels, ceux qui ne comprennent pas. C'est une grande pitié de voir passer les hommes devant soi.

Etes-vous descendu dans les bouges où se donne rendez-vous la lie de la population ! C'est un autre cercle de l'enfer, avec ses démons femelles ou mâles, et le décor lugubre. Vous êtes-vous arrêté, en des salons de faux luxe, autour des tables de jeu ? Avez-vous contemplé le désespoir de ceux que torture une forme de l'amour ? Toutes les passions ne sont que des instruments compliqués pour faire souffrir. Mais les damnés les plus lamentables sont encore ceux de

l'amour. Ils n'ont ni repos ni trêve. Chaque fantôme charmant est pour eux le bourreau futur. Ils cherchent désespérément la volupté qui les fuit. Du moins, s'ils sont lamentables, ils ne sont pas odieux. Et s'ils représentent plus effroyablement que les autres le tourment et l'inquiétude, leur inquiétude est cependant la marque de leur prédestination. Car l'enfer n'est pas éternel, et même, à certaines heures, on peut entrevoir le paradis. L'enfer a pour symbole le diable qui est la séparation. Le diable tombe du ciel, s'éloigne puis redevient dieu. Toutes les choses, à l'origine, reposèrent dans le sein de la divine unité. Elles se sont dispersées, et c'est de cet éloignement que nous souffrons. Mais il y a un rythme dans l'univers. C'est le départ et le retour. Ce n'est pas Adam à qui l'unité divine a dit : Croissez et multipliez, mais c'est par une loi fatale et triste qu'il en fut ainsi. Nous avons fait une chute et notre âme s'est perdue au sein de la matière multiforme. Il faut nous retrouver et nous réunir. Les sages de tous les temps ont compris ce grand problème. La recherche de la pierre philosophale, qui transmute les métaux en or, n'est pas autre chose que le symbole de cette profonde vérité. Voyez comme cette croyance est vivace et comme elle explique la plupart de nos idées conventionnelles. De tout temps les hommes eurent un culte pour l'or. C'est en vain que des moralistes à courte vue se sont élevés contre un sentiment dont le sens leur échappait. Si nous aimons l'or, c'est qu'il représente pour nous ce pouvoir magique de transmutation. C'est qu'il est le vrai magicien. J'ai lu quelque part un conte dont l'inter-

prétation est aisée, et qui montre que les prodiges sont plus simples que l'on croit. Un génie apparaît au héros de ce conte, sorte de Faust attristé par le problème de la vie. Il lui remet une bourse pleine de talismans qui sont des rondelles d'or sur lesquelles sont représentées des têtes d'hommes entourées de caractères gravés. « Tout ce que tu peux désirer, lui dit-il, tu l'auras, en envoyant comme messenger l'un ou l'autre de ces talismans. Je parle des choses humaines et qui se trouvent sur la terre, comme des objets précieux ou charmants dont la possession donne la joie. Veux-tu des fleurs ? Donne un talisman. Tu n'attendras que le temps nécessaire pour qu'il parvienne à l'endroit où sont les fleurs. On te les apportera aussitôt. Veux-tu voir se dresser devant toi le plus somptueux repas ? Donne la bourse où puiser l'or. Tu n'auras qu'à fermer les yeux, pour voir sur la table, en les rouvrant, les mets les plus savoureux, les vins les plus rares, tout ce qui peut satisfaire ton inférieure volupté. Veux-tu des tableaux, des statues ? L'œuvre du génie est à vendre. Et si même tu veux l'amour et qu'il résiste à tes pièces d'or, tu changeras aisément ce métal insuffisant contre des talismans plus impérieux, les perles et les émeraudes, les diamants et les rubis. » Le génie avait raison. Quelle puissance plus magique et plus étonnante que l'or ? L'or devient tout et tout devient or. C'est une figure de l'unité. Gardons-nous de le maudire, comme les gens qui ne considèrent que ses méfaits. La transmutation que les philosophes cherchent s'opère depuis longtemps. Qui nous dit, en outre, que dans le sein

de la terre, sous l'influence des forces cosmiques, les divers métaux ne se métamorphosent pas ? Et si le symbole du feu réunit tous les symboles, sans doute que son image le feu terrestre fond ensemble les métaux rares. Il faut être dévot à l'or qui n'est que du feu refroidi. Il faut être dévot au feu, qui est le signe le plus visible pour nous du retour vers l'unité. Et je crois que le moment est venu où ceux qui ne comprennent pas ces choses auront à subir les plus grands maux. Nous avons cessé de rendre aux vrais dieux l'hommage qui leur est dû. Ils se rappellent à nous et parfois de la plus terrible et de la plus cruelle façon.

Il ne peut y avoir d'autre explication des cataclysmes qui viennent, par intervalle, désoler l'humanité. Les tremblements de terre et les éruptions volcaniques sont des avertissements du dieu. Et les grands incendies eux-mêmes sont des manifestations. Nous vivons à côté du feu. Nous vivons de lui. Il serait juste de ne pas toujours l'oublier. Il n'est pas le dieu réel, mais cependant il est son image. Et quels visages terribles cette puissance revêt. C'est Moloch ou Jehova, malgré les efforts des hommes pour substituer Jésus ou Bouddha. C'est le dieu qu'il faut apaiser par des sacrifices de sang et des holocaustes. Malheur à nous, quand nous délaissions les autels où monte la flamme, quand nous cessons de faire brûler des victimes et de l'encens. Le dieu gronde et sa colère anéantit les nations.

Les prophètes de tous les temps n'ont-ils pas d'ailleurs annoncé que la terre où nous habitons doit

périr un jour par le feu ? Il suffit d'une rencontre avec un astre encore igné. Ces rencontres ne sont pas impossibles a priori. Sans doute dans l'éther immense gravitent des mondes divers. N'y a-t-il pas eu un déluge, inexplicable par la supposition des eaux terrestres répandues ? J'inclinerais à croire qu'il fut causé par l'apparition dans notre voisinage d'un astre particulier, une planète d'eau. Pourquoi n'y aurait-il pas des corps célestes composés d'une seule matière, ou plutôt d'éléments associés suivant une certaine forme ? L'approche de cette sphère liquide, où la terre fut noyée quelques jours, a donné la naissance aux traditions que nous retrouvons dans l'antiquité de tous les peuples. Et la terre est humide par suite de cela. Les êtres qui vécurent ici-bas avant le déluge différaient des autels non pas seulement en forme, mais en nature. Une génération nouvelle à laquelle nous appartenons, une race humide, suivit l'apparition de l'eau. Pourquoi ne recontrerions-nous pas, dans le temps futur et l'espace, une planète de feu ? Ce serait la fin du monde actuel. Mais vous savez bien que la réalité n'est pas matérielle et que je ne parle ici que d'images. Les apparences disparaîtraient au sein de l'ardent foyer. Il est une autre réunion et celle-ci n'est que le symbole. Le feu éternel est d'une essence supérieure. Il laissa subsister ce qu'il y a de meilleur et de durable en nous. Aucune crainte ne peut nous venir du soleil et des volcans, pourvu que, toutefois, nous les honorions comme le visage de Dieu. Dieu, c'est le feu invisible, celui de l'âme, l'amour.

.

Et je reviens, comme sur un char lancé dans une courbe élégante, vers les idées que nous avons exprimées déjà. L'amour et la beauté vont ensemble. Une religion de l'amour serait celle de la beauté. Vous aviez raison tout à l'heure. Mais il faut comprendre l'amour dans le sens le plus large et le plus fécond.

« Il serait étrange, dit Jean Derève, qu'à la fin d'un banquet philosophique, on ne parlât pas de l'amour. Platon nous en aurait voulu. Et je vois, au contraire, aisément apparaître, au milieu des causeurs lassés, le jeune dieu vêtu de pourpre, avec ses ailes blanches et son carquois d'or. Puisse-t-il être toujours présent, et que jamais ne l'accompagne son frère Antéros, l'enfant nocturne aux ailes recourbées. Je regrette qu'il n'y ait pas, en notre assemblée, un poète, qui célébrerait comme il convient l'Eros éternel et charmant. »

La nuit s'était presque passée. A travers les rideaux fermés apparaissait vaguement la lueur douteuse du crépuscule. Les fleurs sur la table étaient fanées. Et les flambeaux pâlissaient. Lucia se pencha vers Mathias Corbus :

« Comment, dit-elle, marquerons-nous la dévotion qu'il faut avoir au feu céleste que vous révélez ? Comment réaliserons-nous l'union et le retour ? »

« Par la volonté, fit Corbus, qui est le désir de l'amour et le vrai feu intérieur. Développons notre puissance. Mettons-nous dans l'harmonie. Et la magie n'est que la science des formules qui peuvent aider notre effort et le résumer. Cet effort est en nous, puis hors de nous. A mesure que nous prendrons

davantage conscience de nous-mêmes, il nous sera plus aisé de connaître l'univers.

On sort de l'enfer par la science. N'écoutez pas les mauvais dévots, qui condamnent au bûcher les adorateurs du feu sacré. La science est une des clefs du paradis. Vous réunirez les forces éparses autour de vous, mais encore faut-il les connaître. La parole magique ne s'apprend pas en un jour. La lyre fait mouvoir les pierres, et s'élever les murailles de la cité. Elle convoque autour d'elle les lions et les tigres charmés, devenus pareils à des agneaux. Mais le premier au hasard ne sait pas jouer de la lyre. Pour enchaîner à sa suite les génies élémentaires, il faut avoir étudié les lois qui président à l'univers. Il faut posséder pour dominer.

On sort de l'enfer par la volonté. Il n'y a pas de prison durable pour celui qui veut s'évader. La science réunit les forces et la volonté les dirige. Après avoir lu tous les livres et tous les manuscrits poudreux, on trouve un jour dans les hiéroglyphes le mot « fiat ». La vérité est non seulement de savoir, mais d'agir. Avant même d'avoir distingué le moindre visage de l'inconnu, mettons-nous en marche vers l'inconnu. Toutes les bonnes volontés se rencontreront au carrefour, devant l'autel nocturne de la déesse. Mais les mieux accueillis seront ceux qui poseront sur l'autel la plus belle gerbe au retour.

C'est la science et la volonté, qui ne sont rien sans l'amour.

On sort de l'enfer par l'amour. C'est le véritable feu sacré. Il faut connaître. Il faut vouloir. Il faut

aimer. Une couronne d'or, une couronne de fer, une couronne de feu. La volonté doit avoir son but hors de nous. Il faut tout aimer. La haine est le seul péché mortel, le péché des sots. Il faut recueillir toutes les mains, celles même qui ne sont jamais tendues, et chercher des lèvres, toutes les lèvres, inlassablement. On ne s'éloigne pas pour revenir. La nation d'Hercule est un voyageur qui marche à travers l'immensité, vers la nébuleuse primitive. Il faut connaître le multiple pour découvrir l'unité. Les portes de la ville se sont ouvertes. La foule se tient timidement au bord de la vie. A peine vont-ils jusqu'au pré voisin cueillir une fleur, ils se hâtent pour revenir.

Il faut s'écarter davantage. Les différences sont mauvaises mais nécessaires. Le miroir est autre que la figure, mais il lui permet de se voir.

D'autres voyagent au loin et reviennent chargés de trophées. On ouvre devant eux la porte triomphale, ou mieux, une brèche dans le mur. Heureux celui qui, sur des ailes, ramène une âme au foyer !

L'amour a toutes les formes. C'est la seule chose essentielle. Même et surtout quand on en souffre, il est le grand initiateur. L'amour terrestre s'accompagne de souffrance, parce que c'est un ciel dans l'enfer. L'amour est le feu vivant qui réunit les apparences pour les détruire, qui consume les fantômes pour en former une belle flamme claire et montante. L'amour est la porte de l'enfer, ouverte sur la route du paradis.

GABRIEL DE LAUTREC.

Extériorisation de la motricité

Rappelons, tout d'abord, les conditions dans lesquelles nous avons abordé l'étude de l'occultisme. Exerçant la profession d'Ingénieur, professant les idées positivistes et, appartenant, de plus, à la franc-maçonnerie, nous avons voulu constamment nous tenir au courant des progrès des sciences, et nous avons toujours entretenu un laboratoire de physique et de chimie grâce auquel nous avons pu, dès 1883, apprendre les nouvelles mutes électriques, expérimenter les accumulations, etc., etc. Nous avons, en ces derniers temps, répété toutes les expériences sur les rayons N.

Nous avons pu reproduire très facilement toutes les expériences de M. le colonel de Rochas sur les états profonds de l'hypnose, notamment les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité et nous avons eu la bonne fortune de rencontrer sous la main, sans recherches spéciales, des sujets excellents et s'extériorisant très facilement.

Avec l'un de ces sujets, Mme A..., rien n'est plus facile que de répéter les expériences classiques sur l'extériorisation de la sensibilité; mais nous n'avons pu arriver avec elle à réaliser le moindre phénomène

de motricité. Un dé de domino placé sur la pointe n'a jamais pu pivoter sur cette pointe, quelque loin qu'ait été poussé le sujet dans les états profonds de l'hypnose. Par contre, il suffit à cette dame de se mettre en prières dans notre oratoire, pour obtenir la vision d'un autre plan et la conversation avec diverses entités des plans supérieurs. Elle affirme alors que c'est telle ou telle de ces entités qui lui emprunte les éléments nécessaires pour manifester, dans le plan physique, certains effets de motricité, tels que la mise en action d'un phonographe, le renversement ou la projection d'ustensiles ou de bibelots accrochés aux murs.

Nous préparons ordinairement un phonographe de façon qu'il n'y ait plus qu'à abattre le levier pour le mettre en marche. A notre demande, notre sujet se met en prières et, *sans être endormi*, obtient, en quelques 10 à 15 secondes, l'effet demandé, c'est-à-dire que la machine se met en mouvement toute seule, placée dans une salle à manger dont seul nous avons la clé.

Après avoir reproduit cette expérience un très grand nombre de fois, nous avons voulu essayer avec un fusil de chasse chargé, considérant que l'effort à faire pour déclencher la gâchette n'était guère supérieur à celui nécessaire pour actionner le phonographe, soit environ 250 à 300 grammes pour les gâchettes de ce fusil.

A cet effet, nous avons préparé, le 19 mai 1904 au soir, 2 cartouches chargées de 3 grammes de poudre de chasse noire chacune et fermées au moyen de bourres grasses. Nous avons remis l'arme, — un

idéal, calibre 12, -- à sa place dans un râtelier formant panoplie dans notre salle à manger.

Le 20 mai, à 7 heures du matin, arrive notre sujet que nous prions aussitôt et à l'improviste de faire le nécessaire pour tirer la gâchette du fusil placé dans la panoplie.

Mme A... s'agenouille dans une chambre voisine de la salle à manger, tournant le dos à cette chambre et à 8 mètres de distance de la panoplie. Elle se met en prières, puis semble faire un effort. La détonation attendue éclate alors dans la pièce voisine dont la clé était entre nos mains. Mme A..., qui tournait le dos à la porte, se retourne épouvantée et reste fort malade de l'émotion pendant plusieurs heures. Elle affirme que c'est notre propre mère, décédée il y a une année, qui a fait partir le fusil et, qu'à cet effet, elle lui a seulement fourni la force nécessaire.

Le lendemain matin, à 7 heures, nous avons pu renouveler l'expérience dans les mêmes conditions, dans la même maison, qui est sise à la campagne, loin de toute canalisation électrique et placée dans des conditions parfaites au point de vue de toutes les précautions et vérifications indispensables et qui ont été faites aussi rigoureusement et aussi scientifiquement que possible.

Le même jour, à 8 heures du matin, nous arrive un de nos amis, M. S..., Ingénieur fort distingué et que nous avons à cœur d'amener, à quelques réflexions et à l'étude des mystères de l'au-delà. Aussitôt nous résolûmes de tenter l'expérience devant lui, mais sans le prévenir, de peur d'insuccès. Nous l'invitâmes

pour 11 heures à déjeuner et, en l'attendant, nous préparâmes deux nouvelles cartouches neuves, chargées comme ci-dessus, que nous introduisîmes dans les chambres du fusil. Nous placâmes celui-ci tout armé dans la panoplie, juste au-dessus de la tête de notre invité.

Mme A..., prévenue, avait promis de tenter l'expérience sans pouvoir dire, elle-même, si elle avait chance de réussir.

Le déjeuner se passa bien, nous mîmes notre invité sur le chapitre de l'au-delà, mais nous fûmes désagréablement surpris de lui entendre faire cette déclaration : « Quand bien même je verrais le fait le plus éclatant, par exemple une maison qui s'écroulerait au commandement d'un théurge, je ne croirais rien. »

Un instant après, Mme A... entr'ouvrit et referma la porte sans se montrer. C'était le signal convenu pour nous faire connaître que l'expérience allait commencer. A ce moment nous fûmes pris d'une certaine appréhension et nous nous sentîmes très émotionné. M. S... ressentit une pareille sensation. Je m'attendais à entendre le fracas de la détonation au-dessus de la tête de M. S... et... rien ne se produisit.

Un quart d'heure après, convaincu de l'insuccès de notre expérience, nous quittâmes la table et allâmes aux informations. Mme A... nous affirma : « *qu'elle n'avait eu, cette fois, aucun effort à faire* ; que le fusil était parti deux fois, que notre mère, elle-même, l'avait fait partir, mais qu'elle s'était arrangée pour que la détonation ne pût être entendue de nous qui étions à table à côté de l'arme. »

Ennuyé et incrédule, nous rentrâmes dans la salle

à manger et allâmes droit à la panoplie. Quelle ne fut pas notre stupéfaction en voyant : 1° les gâchettes du fusil idéal rentrées, c'est-à-dire dans la position qui indique que le coup est parti.

2° En ouvrant le fusil, les capsules, au centre de la douille, fortement percutées et les douilles vides.

3° En faisant des recherches, nous trouvâmes les 2 bourres grasses sur le seuil extérieur de la porte de la salle à manger, du côté du jardin.

Observations sur ces expériences. — Tant que le fusil ne faisait que partir sous l'action de la volonté et de la mise en prières de Mme A... nous pouvions encore supposer que le phénomène était dû, *en entier*, à cette dame, et bien qu'elle ne fût pas plongée dans le sommeil hypnotique, admettre, à la rigueur, qu'il n'y avait là qu'un simple phénomène d'extériorisation de la motricité.

Nous devons ajouter, cependant, que nous pensions cette explication être insuffisante, car nous avons l'habitude de ce sujet, nous savions qu'il ne pouvait produire aucune action motrice sur les objets les plus légers et nous tenions un certain compte de ses dires, car toutes ses déclarations sur les choses qu'elle voit dans le plan astral sont toujours empreintes de la plus grande précision.

Mais, après l'expérience décrite en dernier lieu, nous nous voyons obligé d'admettre, sans plus de contestation, son dire, à savoir que c'est notre propre mère qui est intervenue avec l'autorisation de qui de droit, et qui, après avoir fait partir les 2 coups de l'arme, peut-être en utilisant nos forces ou celles de

Mme A..., a pu nous empêcher d'entendre les détonations et a pu de plus transporter les 2 bourres à travers les murs ou la porte jusqu'à l'extérieur. (Phénomène de transport de la matière à travers la matière.)

Nous devons ajouter, en terminant, que nous aurions toutes les peines du monde à déterminer Mme A..., qui n'a jamais touché un fusil et qui craint les armes à feu, à presser les deux détentes de cette arme et à faire partir les 2 coups, successivement en dehors des conditions spéciales citées plus haut, notamment en lui mettant l'arme qui est longue et lourde entre ses mains physiques.

Achevons, pour terminer, de présenter Mme A... : C'est une Israélite complètement illétrée, femme très simple et de grand cœur et qui nous déconcerte à chaque instant par ses réponses sur les problèmes les plus ardu de la science. Son extrême modestie ne lui fait d'ailleurs rien désirer, ni la science, ni la puissance. Son seul désir est de secourir les malheureux. Une région élevée du plan astral s'est ouverte pour elle, après quelques mois d'études et d'expériences de psychométrie et d'hypnotisme. Elle a, dès à présent, sur bien des choses et sur l'univers des notions bien plus exactes et des idées que l'on sent bien plus justes que celles qui ont cours dans le monde scientifique. Elle est, en quelque sorte, devenue Martiniste et Swedenborgienne sans savoir ce qu'ont été Claude de Saint-Martin et Swedenborg. Au physique, elle jouit d'une santé parfaite.

T..... le 23 mai 1904.

SIFFAR.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Les Sociétés secrètes d'Extrême Orient et la guerre russo-japonaise

La guerre russo-japonaise mérite certaines considérations au sujet de ses rapports avec les diverses sociétés secrètes ayant leur centre d'action en Extrême Orient.

En Chine existent « les Triades », société essentiellement conservatrice ayant pour but de rendre la Chine aux Chinois et de détruire la dynastie mandchoue des Tsings, actuellement régnante, pour la remplacer par la dynastie nationale des Mings, dont l'héritier est jalousement gardé à travers les générations diverses par les chefs des « Triades ». La Russie, en occupant la Mandchourie et surtout Moukden, a rendu aux Triades un signalé service, car elle a montré à toute la Chine patriote la faiblesse réelle de ces Mandchoux conquérants qui oppriment depuis tant d'années la nation chinoise.

On peut donc dire que les Russes ont su mettre dans leur jeu toute la population vraiment chinoise du Grand Empire, mais que, par contre, ils se sont faits à la cour et auprès de tous les mandarins d'ori-

gine mandchoue, des ennemis vraiment irréconciliables.

Depuis longtemps le Japon rêve de mobiliser la race jaune et de la jeter sur les Blancs. Mais le Japon s'est butté, dans sa propagande, à la savante organisation des « Triades » qui considèrent les Japonais comme des « Progressistes », amis des Mandchoux, et, par suite, ennemis de la véritable nationalité chinoise.

C'est alors que l'élite intellectuelle du Japon, qui raffole de sociétés secrètes et de complots, a créé une société occulte à forme maçonnique et a organisé, grâce à cette société répandue aussi bien en Chine qu'au Japon, une propagande énergique en faveur des Mandchoux. Aussi la cour et les mandarins militaires sont-ils tout acquis aux Japonais.

Comme conséquence de leur propagande, les Japonais ont pris l'engagement de délivrer les territoires sacrés de la Mandchourie du joug des étrangers et, s'ils sont capables de mener leur effort au bout, ils deviennent les maîtres de tout le Mandarinat chinois. Si, par contre, les Russes conservent la Mandchourie, c'en est fait à bref délai de la dynastie des Tsings et de tous ses partisans, et c'est un descendant des « Mings » que la Russie victorieuse installera à Péking.

Tels sont les dessous peu connus de la guerre actuelle et nous pouvons maintenant nous demander quelle en sera l'issue.

Le début des hostilités a révélé un fait : la longue préparation du Japon pour son hardi coup de main, et un autre fait aussi évident : la non-préparation des

Russes. Le Japon possède un service de renseignements de premier ordre et il n'aurait jamais tenté l'aventure s'il n'avait pas pensé pouvoir frapper un coup décisif. Ses soldats sont aussi braves que les soldats russes, et il y a des deux côtés un égal mépris de la mort. Toutefois, on se doute encore bien peu que le plan japonais a subi de telles modifications qu'on est très inquiet à Tokio en ce moment, et nous allons essayer d'en déterminer les raisons.

Le Japon avait basé son attaque et la certitude de sa victoire rapide sur deux faits : 1° Destruction ou obstruction assez importante de la ligne du Transsibérien ; 2° Destruction rapide de la flotte de Port-Arthur et prise de la place dès les premiers jours de la campagne.

Si ce plan avait réussi, la Russie était battue complètement et rapidement avec peu d'espoir de pouvoir se retourner en temps utile. La brusque attaque de la flotte de Port-Arthur n'a pas permis d'avertir à temps les 200 officiers envoyés en secret pour détruire le chemin de fer. Beaucoup ont été pris et exécutés sans avoir pu accomplir leur mission, et le chemin de fer est intact encore quatre mois après la déclaration de guerre. Il a pu amener assez de troupes pour modifier bientôt la situation.

D'autre part, la prise de Port-Arthur n'a pu s'effectuer de suite et par mer. Cela augmente d'un milliard les frais de prise pour le Japon.

A l'heure actuelle, le Japon a débarqué toutes ses disponibilités : soit 300.000 hommes. Ce qui reste n'est pas encadré.

S'il frappe un coup décisif, il peut étonner le monde par le mépris de ses généraux pour la vie humaine. Le Yalou a coûté 3.500 hommes environ. Pour forcer l'entrée du Lia Toung, quatre jours de bataille ont coûté près de 10.000 hommes. La diversion du général baron Stakelberg représente trois jours de bataille et 2.000 hommes environ. La peste et le typhus abattent 150 hommes par jour depuis deux mois, soit en gros 10.000 hommes depuis le commencement de la campagne.

Cela fait à peu près 25.000 hommes déjà hors de combat.

Jusqu'à présent les Russes ont toujours été 1 contre 4 ou 1 contre 6. Il n'y a jamais eu de rencontre à forces égales et l'artillerie japonaise est toujours supérieure à l'artillerie russe.

Si les Japonais sacrifient 30.000 hommes ou 50.000 hommes, peut-être ils peuvent s'emparer de Port-Arthur.

A ce moment leur armée sera réduite à 200.000 hommes environ et ils auront sur les bras 300.000 Russes. Autant les Japonais sont magnifiques dans l'offensive, autant ils auront de peine à se maintenir sur la défensive.

Voilà pourquoi nous maintenons nos conclusions :

La guerre sera terminée à l'avantage de la Russie en 1905 au plus tard.

Attendons maintenant les événements.

PAPUS.



UN SECRET PAR MOIS

Voici une composition qui, d'après les anciens auteurs, est merveilleuse pour conserver ou même faire repousser les cheveux quand la racine n'est pas morte. Prendre un certain nombre d'abeilles, les faire brûler et recueillir leur cendre, la quantité que l'on désire ; faire brûler aussi de la graine de lin ; après avoir mélangé et bien pilé les cendres, y verser de l'huile rosat et en faire une sorte d'onguent ; bien laver la tête le matin avec de l'eau de feuille de lierre et oindre la partie où les cheveux sont tombés.

Pour faire tomber le poil, au contraire, on recommande les larmes de lierre, la fiente de chat bien séchée, pilée et mêlée avec du fort vinaigre, enfin un mélange d'œufs de fourmis, de suc de ciguë et de sang de chauve-souris.

Un manuscrit de Willermoz

Nous avons eu la bonne fortune de découvrir chez la famille Willermoz, de Lyon, un manuscrit entièrement écrit de la main du docteur Willermoz, le fondateur du Willermosisme ; le précurseur du Martinésisme et du Martinisme.

Ce manuscrit a pour titre :

« Journal des sommeils magnétiques de Demoiselle J^{ne}
« Gilberte-Rosalie R^{lle}, née à Mont-Ferrand le 20 no-
« vembre 1760. Demeurant à Chidrac. Arrivée à Lyon,
« pour y être étudiée, le 6 novembre 1784. »

Il relate donc, au jour le jour, des expériences de somnambulisme extra-lucide, exécutées sous la direction de Willermoz et de notables personnalités lyonnaises.

Nous n'en citerons que les quelques extraits qui peuvent nous éclairer plus particulièrement sur le rôle de Willermoz.

Comme continuation de la Vraie maçonnerie Willermoz dit :

« J'avais reçu le mardi soir 5 avril 1785 un dépôt d'ins-
« tructions étonnantes, confié à mes soins personnels pour
« fonder à Lyon une nouvelle association ou Classe Ma-
« çonnique distincte et particulière ; j'employai les 4 jours
« suivants entiers 6, 7, 8 et 9 pour en prendre connois-
« sance.

« Le 10 avril, je formai la première assemblée des 11
« frères désignés chez le f^{re} chevalier *de Savanon* ; la suite
« de cette grande affaire m'occupa beaucoup les jours sui-
« vants pour former et préparer une seconde assemblée
« plus nombreuse, composée des Deux Bandes prescrites
« qui devaient former la première assemblée générale de
« cette association, et qui eut lieu en effet 4 jours de
« suite, les 25, 26, 27 et 28 avril, ce qui me força pen-
« dant ce mois et le suivant d'être moins assidu aux som-
« meils de M^{lle} R^{lle}. »

« Dans une vision du jeudi 7 avril, M^{lle} R^{lle} dit en par-
« lant d'une jeune fille en traitement magnétique : « Elle
« est bien malade et de toute manière. Elle ne croit à rien.
« Il lui faudrait quelqu'un de votre petite société « des
« 12 + » qui put la suivre : et un an ne suffirait pas. »

« Dans une autre vision de fin mars 1785, elle dit
« qu'elle fut délivrée des fausses images à cause de notre
« société naissante et secrète qui se forme le 10 avril, et
« qu'elle avait grand besoin de ce secours. »

« Le vendredi 22 avril 1785, D^{lle} R^{lle} cesse d'habiter
« chez le Doyen pour aller habiter la chambre de Viller-
« moz aux Brotteaux en attendant l'appartement qu'on

« lui avait arrêté rue S^t-Côme. Dans la séance de ce jour-
« là étaient présents : MM. le Doyen, Willermoz l'Ainé,
« Willermoz le médecin, Willermoz le Jeune, Mme Pro-
« vensal ma sœur, et M^{me} de Pisay mère ».

Le Journal s'arrête le 4 mai 1785 après la relation d'une séance dans laquelle D^{lle} R^{lle}, installée rue S^t-Côme, assiste en Esprit à la tenue de l'assemblée du Haut Clergé du Dauphiné qui a lieu à ce moment à Vienne pour l'élection d'un député de second ordre de province du Dauphiné, à l'assemblée générale du clergé de France, assemblée qui devait avoir lieu courant mai à Paris. D^{lle} R^{lle} explique aux personnes présentes tout ce qui se passe à Vienne à ce moment précis et annonce au Doyen que c'est le comte de *Castellas*, grand vicaire du diocèse de Vienne, son frère qui vient d'être élu député. Tout ce qu'avait dit D^{lle} R^{lle} fut entièrement confirmé au retour de ce dernier à Lyon.

Voici les principaux personnages mentionnés dans ce journal.

Comte de Castellas, Doyen du chapitre de Lyon, chez qui habita d'abord D^{lle} R^{lle}. C'est lui qui la magnétisait après de longues prières. Il était assisté du docteur *Willermoz* et d'un M. *Dutrech*.

D^{lle} R^{lle}, avant qu'elle fût envoyée à Lyon sur la recommandation de M. le commandeur de *Monspey*, se trouvait en traitement aux eaux du Mont-d'Or, où elle se lia avec un M. *Sabot de Pixay*.

Ce dernier mourut le 1^{er} août 1784 quelques jours après sa liaison avec D^{lle} R^{lle}. Ce fut lui qui, après sa mort, fut la cause première de toute les vues extra-lucides de sa protégée.

Mai 1904.

C. FRANLAC

REVUE DES REVUES

L'Écho du Merveilleux du 15 mai reproduit une partie d'une conférence de M. Brunetière sur les difficultés de

croire et G. Méry en tire la conclusion suivante : Puisque d'après les paroles mêmes du conférencier, pour lutter contre l'Incroyance, c'est toute une mentalité qu'il s'agit de refaire, et que notre but n'a jamais été autre, il nous est agréable de constater que la direction de nos modestes efforts coïncide avec la direction de la propre pensée de M. Brunetière. L'article sur la fin du monde que je signalais le mois dernier a, paraît-il, soulevé beaucoup d'objections et fait beaucoup de bruit. L'auteur y répond ou croit y répondre aujourd'hui. Pour ma part je ne vois dans cet article qu'une grande subtilité théologique, une connaissance parfaite des textes prophétiques de la seule religion catholique, et des affirmations absolues dont la base est peu solide. Celle par exemple que les centuries de Nostradamus sont à priori d'origine humaine ou diabolique parce que le style est du « charabia, » et manque de dignité (sans commentaires) !

A lire encore une bonne étude sur les cataclysmes de l'île Maurice, un article sur le spiritisme où le professeur Moutonnier raconte un fait certainement intéressant mais parfaitement explicable par la clairvoyance et l'extériorisation du double du médium — et une visite à Mme Gratien Clavel dont les prophéties me semblent cadrer avec d'autres dont je connais la source.

Dans la revue du docteur Dariex, *Annales des sciences psychiques*, M. Sage étudie un cas de ce qu'il appelle « Mentation subconsciente ». Ces faits, bien connus des magnétiseurs, et des occultistes ne présentent pas grand chose de nouveau. — Si ce n'est peut-être la manifestation de ce que nous avons l'habitude d'appeler les « étages ». — Tout étudiant en occultisme sait bien qu'un esprit humain est quelque chose de bien plus compliqué qu'on ne s'imagine; si nous admettons la théorie occulte que l'Esprit incarné, sitôt qu'on lui donne un peu de liberté, peut dans certains cas se souvenir de ce qu'il a su ou de ce qu'il a été dans des vies antérieures, nous comprendrons facilement le cas de « Malvina ». Il faut seulement bien se rappeler qu'il n'y a là ni plusieurs personnalités, ni plusieurs consciences. — Ce sont des *étages* différents d'une conscience unique. — Ajoutons pour faire plaisir à M. Sage,

que les occultistes ont adopté le mot de clichés pour signifier la vision d'un fait à venir, non parce qu'ils voient des *plaques*, mais parce que le mécanisme de la création et de la formation de l'image d'un fait qui tend à se réaliser physiquement est strictement analogue au mécanisme de la formation de l'image photographique ou *cliché*. A lire aussi dans cette revue, un travail du docteur G. Le Bon sur l'énergie intra-atomique, et de M. Myers, la suite d'une Esquisse sur la force psychique c'est toujours intéressant, ne serait-ce que pour acquérir la certitude que nos enseignements traditionnels gagnent du terrain tous les jours, bien qu'il soit malaisé de les reconnaître, travestis comme ils le sont.

La *Science astrale* donne des éléments d'astronomie qui semblent en effet indispensables pour comprendre l'astrologie, à moins de faire tout bonnement de l'onomatique qui donne d'aussi bons résultats et ne demande pas tant de travail.

Exemple : Bien que connaissant imparfaitement la méthode, j'ai pu en novembre ou décembre 1903 dans « le *Spiritualisme moderne*, indiquer plusieurs événements qui se sont réalisés depuis, entre autres les coups de Bourses extraordinaires et les nombreux faits d'espionnages auxquels devaient être mêlées des femmes (affaire Martin), etc. Cette revue donne aussi une méthode pour la construction du Zodiaque ou figure de Nativité. La division en douze parties égales est absolument rejetée. Pour nous cette figure est absolument symbolique et représente bien plutôt une idée métaphysique, la sphère du Destin, que tout autre chose, et je ne vois aucun inconvénient à la construire carrée.

La *Paix universelle* de Bouvier, dans son numéro du 31 mai, donne plusieurs bonnes études ; entre autres, les expériences du colonel de Rochas sur la Télépathie avec fil qui consiste à se servir d'un conducteur pour obtenir à distance, sur un médium, des contractures ou les faire cesser. Il semble que l'éminent expérimentateur n'ait pas tout à fait écarté la suggestion possible et n'ait pas expérimenté avec un grand nombre de sujets. Je crains aussi que cet appareil d'instruments et de procédés scientifi-

ques n'écarte M. de ROCHAS de la compréhension des lois véritables de ces phénomènes qui sont entièrement en dehors de l'espace et du temps.

Si en regardant les yeux de quelqu'un je lis sa pensée ce n'est sûrement pas parce que « les radiations oculaires » ont fait l'office de fils conducteurs entre nos deux cerveaux » mais parce que mes sens astraux ont été momentanément en harmonie avec les siens, et dans tout cela mon cerveau n'a agi que comme un miroir convexe qui a simplement reflété la même image que le cerveau dont j'ai lu la pensée. Cela se serait aussi bien fait à 2.000 kilomètres de distance.

La *Revue du spiritisme* donne la suite du long travail de Delanne sur l'extériorisation de la pensée. Cette fois, les curieuses et célèbres expériences du commandant Darget sont étudiées et servent à démontrer que la pensée humaine est créatrice, non dans le plan matériel mais dans le plan fluidique, ces expériences conduisent M. Delanne à parler de la matière astrale proprement dite et de ses principales propriétés. Ce résumé est parfaitement bien fait et montre la grande expérience de Delanne dans ces études. Dans le même numéro, on lira aussi avec intérêt la relation de nouvelles expériences de matérialisations et d'un apport. Comme tous les faits de ce genre, celui-là ne convaincra personne. Il faut voir soi-même et surtout il faudrait bien connaître les vraies lois des phénomènes qui n'ont été encore que peu étudiées... relativement. M. G. Séailles termine son étude sur les dogmes. Il semble s'imaginer que la foi n'était possible qu'aux époques où l'homme ne savait pas construire de locomotives, mais aujourd'hui nous sommes tellement forts qu'il n'y a plus moyen ! Que M. G. Séailles abandonne un peu les hauteurs où il plane pour jeter un instant les yeux sur l'immensité de la souffrance humaine et il verra que les inventions les plus extraordinaires ne pourront jamais mettre dans une âme douloureuse la plus petite partie de la lumière et de l'espoir qu'un peu de Foi lui donnerait.

Je ferai à peu près les mêmes reproches à M. Lussœr pour son étude sur les anges. De nombreux passages montrent l'ignorance complète des *idées antiques* qui fait com-

mettre à l'auteur des confusions fort étranges pour ne pas dire plus ; il est juste d'ajouter que ces confusions sont à la charge des *Savants* Assyriologues dont les travaux ont inspiré M. Lussoer. Peut être saura-t-il un jour ce que signifiaient les taureaux assyriens et les sphynx de l'Egypte. Je préfère à ces articles *phylosophiques*, l'étude de Nichol sur la médiumnité d'Eglinton. C'est vraiment à lire.

Les nouveaux horizons de la Science et de la Pensée contiennent l'étude de M. Sage sur le spiritisme. Il parle aujourd'hui des commencements de l'Eglise et de la sorcellerie. Son opinion sur les sorciers est que leurs crimes étaient pour la plupart imaginaires. Sans approuver l'épouvantable répression des tribunaux ecclésiastiques et séculiers contre les sorciers et les sorcières ; il est certain qu'un grand nombre se rendait coupable de véritables assassinats par envoûtement.

Dans le même numéro, M. Jollivet-Castelot exécute une véritable charge à fond de train contre la tradition occulte. Il attaque particulièrement les œuvres de Papus. Il ne m'appartient pas de répondre à ces critiques personnelles, mais j'ai bien le droit de signaler plusieurs faiblesses dans l'argumentation de Jollivet-Castelot. D'abord, croire que la tradition occulte a été fondée alors qu'on ne possédait « *aucune notion* précise sur le monde » est une erreur que ne devrait pas commettre l'auteur de *Comment on devient alchimiste*. Notre science actuelle qui compte à peine deux siècles d'existence ne peut lutter avec la science profonde, héritage de deux civilisations remarquables (la rouge et la noire) synthétisées par Moïse. Étudié à l'aide de la grammaire de Fabre d'Olivet, le Sepher Bereschit ne peut laisser aucun doute à ce sujet. Il existe en effet dans Moïse des mots dont l'analyse prouve qu'il connaissait des forces que nos savants ne découvriront peut-être que dans une centaine d'années. Quant aux incantations, aux évocations et aux élémentals, il suffit de six mois d'étude sincère pour se convaincre de leur réalité et de leur existence. Il y a assez de faits pour prouver cela. Je me contenterai d'ajouter que bien loin de suivre « un mysticisme vague et imprécis », tout dans la tradition occulte est *expérimental*. Je puis personnellement

affirmer que non seulement tout ce qui est écrit dans les œuvres de Papus m'a été prouvé par des expériences personnelles, mais que je n'aurais jamais cru possible, il y a dix ans, des mystères dont la répétition fréquente ne peut me laisser aucun doute aujourd'hui. Puissent ces quelques lignes balancer auprès des étudiants sincères l'influence de l'article de M. Castelot !

Parmi les revues étrangères, je signalerai dans le *Théosophist* du 8 mai un article de Leadbeater absolument remarquable sur l'évolution intérieure. Il n'y a absolument qu'à remplacer l'effort personnel par la prière, pour que cette étude soit parfaite.

Dans le *Light* du 14 mai, à signaler une bonne étude sur le sens spirituel de la vie. Un cas remarquable de clairvoyance et des études astronomiques intéressantes.

Nous avons reçu également les 6 premiers numéros d'un journal mexicain *L'Ere nouvelle* dont le but est d'un socialisme spiritualiste très pur et très élevé.

Remercions aussi pour la traduction suédoise de « Psyché ».

Au dernier moment je reçois la *Vie Nouvelle* qui contient plusieurs articles intéressants.

P. PHANEG.

Compte rendu des Livres

EXTRAITS DE MON *Etude sur les Grèves et le Socialisme.*

L'un des apports de la Civilisation et du Progrès de l'humanité sur la terre, a été cette faculté concédée à l'ouvrier de se grouper afin d'agrandir sa puissance au point d'égaliser son maître et de lui imposer sa volonté...

.....

Du jour où le Socialisme, par l'étrange aberration de quelques esprits, se constituant en corps de doctrine s'est implanté sur notre terre, l'harmonie sociale et l'ordre de choses établi ont été troublés, les bases de la Civilisation mises en péril et le terrain préparé au désordre et à l'anarchie, seul idéal des âmes inférieures.....

... Avant de rejeter une théorie erronée, il est bon pourtant de l'examiner sous toutes ses faces, afin d'en extraire les parcelles de vérité qui pourraient quelquefois s'y trouver mêlées. Dans le Socialisme, il y a un fond de réalité, il peut être le lot d'un monde différent et supérieur au nôtre, mais à coup sûr, il ne répond ni à l'état peu avancé de notre terre, ni à sa constitution avec laquelle il est en complète désharmonie et à laquelle il ne pourrait se substituer sans un bouleversement général et profond de la Société actuelle.....

L'Etude sur la meilleure manière de concilier le socialisme avec l'état présent des sociétés (édition sur beau papier, sous presse).

Pendant longtemps encore peut-être, le règne de la « matière » enserrera l'intelligence, l'ambition étouffera les sentiments du cœur, le despotisme des passions asséchera, paralysera, en l'amnésiant, la voix de vos consciences. Pour vous élever d'un degré dans la hiérarchie des « mondes », pour évoluer efficacement vers le progrès éternel et atteindre le niveau supérieur nécessaire à la floraison complète, à l'entier épanouissement des « principes » de liberté, d'égalité et de fraternité humaine, il vous faut purifier vos esprits de toutes passions, rejeter loin de vous tout germe contaminateur ; vous appliquer, en un mot, à générer de nobles pensées, de hautes aspirations.

... Supportez avec stoïcisme les revers toujours possibles, les déboires, les humiliations, les sacrifices, dont la vie humaine est remplie sur notre terre inférieure et nullement civilisée, en dépit des apparences

Placez-les donc à même de devenir des « hommes » au lieu de les rejeter, « ombres souffrantes » demandant justice à Dieu, leur père.

Ouvrez à leur esprit de nouveaux horizons, faites scintiller à leur regard émerveillé les résultats obtenus par un incessant labeur.

Par des conférences suivies, dessillez leurs yeux non encore tournés vers la véritable vie.

Et ces êtres transformés deviendront des artistes amoureux d'idéal, des écrivains épris de saines idées, des voyageurs audacieux décidés à enrichir leur esprit par la comparaison et par l'étude des mœurs des divers pays.

Vous les enverrez, ces découragés changés en énergiques travailleurs, ces *démoralisés* devenus, sous le souffle vivifiant de réconfortantes paroles, les pionniers de la civilisation, vous les enverrez, disons-nous, coloniser au loin vos possessions, et faire honorer, dans ces lointaines contrées, le nom et les sentiments français . . .

.....
 Nous ne pouvons plus dignement clôturer cette modeste étude, qu'en jetant aux privilégiés de la fortune, aux humains plus évolués, portés de par leur naissance ou parvenus par leur génie propre à des situations éminentes et élevées, ce cri, jaillissant des profondeurs de notre conscience loyale et droite, et auquel adhère pleinement notre raison.

« Riches,

« Le jour où, à votre porte, dans votre luxueux jardin, autour de vos élégantes pelouses, vos frères inférieurs, servis avec amour par d'aristocratiques mains, sentiront vraiment votre bonté *en même temps qu'ils subiront votre puissance*, ce jour, disons-nous, la *fraternité* sera réellement implantée, définitivement établie sur notre terre. Les dissensions intestines seront résorbées, les âpres luttes de classes cesseront enfin, les amertumes et les gémissements du malheureux se fondront en une douce résignation ; la *paix* et l'*union*, scellées par l'*amour* sincère et pur, prendront possession de la terre et civiliseront efficacement votre société, s'intitulant le seul centre civilisé de l'humanité. »

« Vous civilisés ? Allons donc ! »

La vraie civilisation consiste dans l'amour entre semblables, résultant de la connaissance des *grands principes* bases de toute société ; dans la fraternité des peuples, dans la cessation des luttes religieuses et des discussions de dogme résultant d'un profond respect de la liberté de conscience et de la connaissance de l'*ésotérisme*, de la *vérité* cachée jusqu'ici sous le voile des religions, voile nécessaire, durant l'état d'enfance des humanités.

La vraie civilisation consiste dans l'émulation incessante, dans le désir intense de s'instruire et se perfectionner, dans la recherche ininterrompue du *vrai* et du *beau*, et dans la pratique ardente et sincère du *bien*.

En présence de notre commune petitesse, de la barbarie de notre civilisation, de l'insuffisance avérée de nos conceptions religieuses, de la faiblesse de notre intelligence et de notre vue, et de la grandeur, la magnificence des « œuvres de la nature » attestant une puissance supérieure, ordonnatrice des mondes, présidant à l'évolution des terres sidérales, unissons-nous dans un harmonieux ensemble, pour offrir notre vibrant hommage au *grand architecte de l'Univers*.

ELISÉE BERTON.

L'étude sera adressée franco contre 2 francs à l'auteur, Elisée Berton, rue Dragon, 20, Marseille.

L'Ouvrier, vade mecum à l'usage des adultes, par ALBERT DUPIN, Secrétaire général du Comité international d'Études pédagogiques ; librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot.

Laissant de côté les longs discours et les explications emphigouriques de la plupart de ses devanciers, l'auteur de ce *Vade mecum*, à l'usage des adultes, a enfin compris qu'on pouvait faire un ouvrage utile et rempli de clarté, d'à-propos, en un style net, concis et surtout compréhensible pour tous. L'ouvrier, tel que le définit M. Albert Dupin, est l'homme utile par excellence dans la société, quand il comprend ses devoirs, ses droits, et sait intelligemment en user ou les faire valoir suivant les circonstances.

Cet ouvrage peut, sous tous les rapports, rendre de grands services aux classes ouvrières.

Autant prêcher la haine ou la discorde peut causer de désordres dans la société, autant une étude sage et pondérée des besoins de tous et de chacun, mise à la portée de tous, leur faisant comprendre leurs droits, la légitimité en leurs moyens de défense sans outrepasser la légalité de leurs revendications, est non seulement utile mais nécessaire en notre « idéaliste » dix-neuvième siècle.

L'hygiène, les moyens de l'obtenir, de la conserver ; voilà, certes, un point bien important à étudier, qu'on néglige trop souvent, et dont les conséquences sont désastreuses, surtout parmi les agglomérations ouvrières.

Que de cas de phtisie seraient évités, si, — comme le dit M. Albert Dupin, — la méthode d'absorption cutanée du docteur Encausse était plus généralement connue dans les centres ouvriers. L'installation en est simple, peu coûteuse et combien de catastrophes elle évite !

C'est à l'ouvrier lui-même d'en apprécier l'utilité.

M. Albert Dupin aide, en cette sorte de Code ouvrier, « à aplanir bien des difficultés, à supprimer bien des malentendus », comme le dit si sagement dans sa spirituelle préface le sympathique secrétaire général de la Bourse de travail de Paris, M. Edmond Briat.

Le lire, c'est apprendre à comprendre l'élévation de ses idées, l'énergie de sa nature, la grandeur de son caractère et la fraternité vraiment sympathique et touchante de l'auteur.

« *Labor improbus omnia vincit !* » semble être sa devise.

Etre utile à tous en mettant le fruit de ses études, de ses réflexions et de ses remarques à la disposition de tous, et ce. en un langage facile à comprendre et à apprécier, tel semble être son but humanitaire.

L'Initiation ne veut pas rester la dernière à le féliciter sincèrement.

EUG. HARDY.

1^{er} juin 1904.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

JEAN DE PAULY

Ouvrage posthume complètement terminé

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Le Zohar

à renvoyer après l'avoir rempli à M. EMILE LAFUMA, à VOIRON (Isère)

(Livre de la Splendeur)

Je soussigné

demeurant à

Nom, prénoms, titres

Adresse très exacte

déclare souscrire à
par Jean de Pauly et éditée par les soins de M. Lafuma, traduction qui paraîtra en six volumes in-8°
qui me seront envoyés successivement (frais de port à ma charge).

L'éditeur s'engage à publier la totalité de l'ouvrage dans un laps de temps qui ne dépassera pas
deux ans à dater de l'apparition du premier volume.

Le souscripteur s'engage d'autre part à souscrire à la totalité de l'ouvrage, c'est-à-dire aux six
volumes, pour le prix de 120 francs, payable par fractions de 20 francs à réception de chaque volume
envoyé contre remboursement.

SIGNATURE :

NOTA. — Le tirage étant en nombre restreint, et l'éditeur voulant avantager les souscripteurs,
le prix de l'ouvrage total sera porté, dès qu'il aura paru, à **150 FRANCS**.

Les Amateurs Photographes qui
ont une fois employé

LE PHYSIOGRAPHE

ne s'en défont jamais, car c'est
l'appareil le plus parfait, le seul
reproduisant vraiment la Nature
et les personnes à leur insu.

Demander le Catalogue et les con-
ditions de paiement spéciales pour
les lecteurs de l'Initiation :

1, Avenue de la République, PARIS,

Quand vous vous serez ennuyé à
l'indigeste lecture des journaux
ordinaires,

LISEZ

Le GIL BLAS

(DIRECTION PÉRIVIER-OLLENDORF)

et vous vous distrairez.

Il est toujours spirituel !

On ne peut faire un véritable
Paysage panoramique qu'avec un
Objectif tournant. Le meilleur
marché et le plus précis des Appa-
reils de ce genre est le

KODAK

Panoramique.

EASTMAN KODAK

5, Avenue de l'Opéra, 4, Place Vendôme,
PARIS

P. Pontoux

33, Rue de l'Arcade
PARIS

Envoyer dix questions et un
mandat de 3 francs pour recevoir
les réponses psychiques.

M. Pontoux reçoit de midi à
cinq heures, tous les jours.

La Machine à écrire :

La DACTYLE,

46, Bou'evard Haussmann Paris,

coûte moitié moins cher et fait
mieux tous les travaux que les
autres machines. Elle est plus
légère et plus solide qu'aucune
autre, ne demande pas de répara-
tions coûteuses et permet de chan-
ger de caractères.

PRIX : 250 fr. et 300 fr.

Photographes !

Essayez une fois
les Pellicules françaises,

EMULSION LUMIÈRE

Elles reproduisent les Nuages,
même avec les OBJECTIFS les plus
communs.

ELLES SONT SANS RIVALES !

La VIE NOUVELLE

O. COURRIER, à Beauvais

est un journal hebdomadaire de
propagande spiritualiste que nous
recommandons tout spécialement à
nos lecteurs.

Demandez un numéro spécimen
servi gratuitement.

UNE OFFRE REMARQUABLE

Un HOROSCOPE d'Essai
pour 2 francs

Afin de convaincre les sceptiques et les
incrédules que l'Astrologie est une vraie
science, nous offrons de rembourser l'ar-
gent si l'Horoscope ne donne pas entière
satisfaction. Pour recevoir cet horoscope
sous pli cacheté, envoyez l'heure, la date
et le lieu de votre naissance, avec un
mandat ou bon de poste de 2 francs (en
timbres-poste 2 fr. 35) à M. MIEVILLE,
Villa Musset, 9, rue Jouver-

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

